



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

### Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

### About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



## A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

## Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

## À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

224



Printed and Sold by J. Knapton, at the Crown and Anchor, in St. Dunns Church-yard, London.









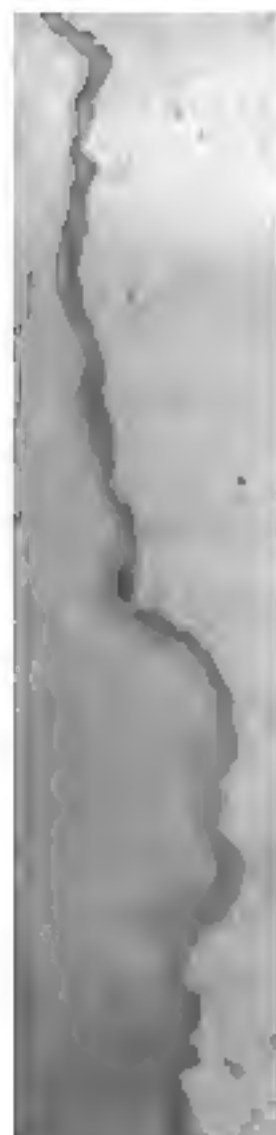


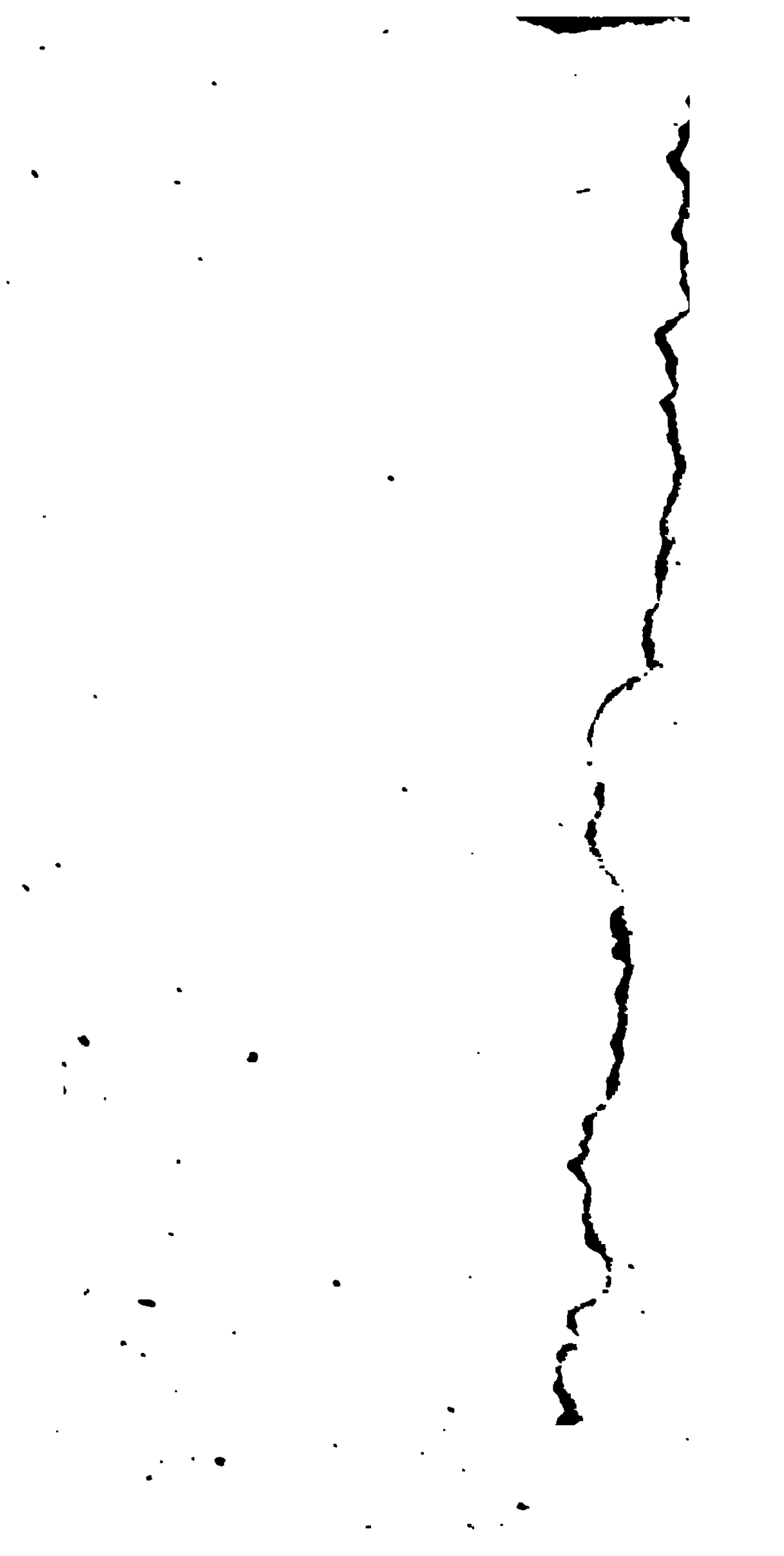


He C'er  
ZMTV









V I E S  
I N T É R E S S A N T E S  
E T  
É D I F I A N T E S  
D E S  
R E L I G I E U S E S D E P O R T - R O Y A L ,

E T  
D E P L U S I E U R S P E R S O N N E S q u i  
l e u r é t o i e n t a t t a c h é e s .

P R É C É D É E S

D E P L U S I E U R S L e t t r e s & p e t i t s T r a i t é s , q u i o n t  
é t é é c r i t s p o u r c o n s o l e r , s o u t e n i r & e n c o u -  
r a g e r c e s R e l i g i e u s e s d a n s l e t e m s d e l e u r  
o p p r e s s i o n , a f i n d e s e r v i r à t o u s l e s f i -  
d è l e s q u i s e t r o u v e n t d a n s l e s t e m s  
d e t r o u b l e .

T O M E T R O I S I È M E .

---

A u x d é p e n s d e l a C O M P A G N I E .

M D C C L X



THE NEW YORK  
PUBLIC LIBRARY

ASTOR, LENOX AND  
TILDEN FOUNDATION  
1897.



# V I E S É D I F I A N T E S

E T

## I N T É R E S S A N T E S

D E S

É L I G I E U S E S D E P O R T - R O Y A L ,

& de plusieurs Personnes qui leur  
ont été attachées.



X X X I.

*Relation de la vie & des vertus de la Sœur Liée-  
Magdeleine de Sainte Elizabeth BOCHART  
DE CHAMPIGNI, dite dans le monde  
Madame DE CHAZÉ; laquelle fit Profes-  
sion à Port-Royal en 1659. Par la Mère An-  
gelique de S. Jean ARNAULD.*

**M**ADAME de Chazé étoit fille de M. Bo-  
chart de Champigni, que son mérite a  
élevé aux charges de Surintendant des  
Finances & de Premier-Président du  
Parlement de Paris. Il se maria deux  
fois, & étant veuf de Madame de Chanteloup, sa  
deuxième femme.

T.  
Parents de  
Mad. de  
Chazé : sa  
piété des  
son enfance  
ce.

A pré-

première femme , qui ne lui avoit laissé qu'un fils & une fille ( qui fut Madame de Mollé , ) il épousa en secondes nocces Madame de Vigni , qui étoit veuve aussi , mais qui n'avoit point d'enfans. C'étoit une Dame de piété & de vertu , avec qui il étoit toujours vécu en parfaite union & amitié. Madame de Chazé fut l'aînée de ce second mariage , dont il est sorti deux fils & trois filles. Elle fut nommée Liée au Batême , parce que la Mère de Madame sa Mère s'appelloit de ce nom , qui étoit fort commun dans sa famille & en son pays , où S. Lié le Solitaire est fort honoré , & il y a même une Eglise de son nom où plusieurs font des pèlerinages.

ELLE fut tellement prévenue de Dieu dès son enfance , que , quoi qu'elle parût aimer le jeu & les divertissemens comme les autres enfans , elle étoit en confiance à une personne , qu'elle ne laissoit pas de sentir que son cœur étoit tout porté à Dieu ; & que dès qu'elle s'étoit connue , elle avoit désiré de n'employer sa vie qu'à son service ; & elle n'avoit que de l'indifférence & du mépris pour tout ce que le monde estime : ce qui fit qu'aussitôt qu'elle eut vu des Religieuses & appris leur manière de vivre elle désira de l'être. La première fois qu'elle en vit , fut quand on mit sa seconde Sœur en pension aux Annonciades de S. Eutrope à Chanteloup , car M. de Champigni étant envoyé Ambassadeur à Venise , & y voulant mener sa famille , M. de Chanteloup , qui avoit été son Beau-Père & qu'il honoroit beaucoup , le pria de mettre proche de lui une de ses filles : c'est pourquoi il mit cette petite dans ce Couvent , afin de la contenter , & emmena avec lui à Venise M. de Sarron & Madame de Champigni l'aînée , ( dont nous écrirons la vie ) qui auroit bien voulu être à la place de sa Sœur.

Ce voyage ne fit point de tort à ses bons desirs. Dieu , qui les lui avoit donnés , les conservoit , le

retenoit, & les faisoit croître de telle sorte qu'elle auroit été ravie de demeurer dans quelque'un des Monastères de Religieuses où elle passa. Et sa bonne disposition augmenta encore beaucoup à son retour en France, lorsqu'elle eut vu sa Sœur étoit à S. Eutrope, & qu'elle eut appris d'elle la même satisfaction qu'elle y avoit, & qui lui fit insister avec instance d'entrer au Noviciat à l'âge de quatorze ans : ce que les Religieuses lui accordèrent. Mais Madame sa Mère, qui n'y avoit point consenti, étant allée pour la retirer, la pauvre fille fut si saisie de douleur, qu'elle tomba fort mal à l'heure même, & mourut bientôt après : ce qui toucha sensiblement son aînée, & lui fit beaucoup souhaiter la place que sa Sœur avoit laissée. Elle s'en alla à Dieu : mais, comme elle ne vit aucune apparence de pouvoir l'espérer, elle ne parla point.

Il arriva cependant qu'un Gentil-homme, qui venoit souvent voir Monsieur son Père, lui fit un jour quelques complimens en présence de Madame sa Mère, qui ne comprenant pas ce qu'il lui disoit, qu'il parloit de mariage à sa fille. Quand il fut parti, elle la mena dans son cabinet, & lui dit qu'elle ne vouloit point-du-tout qu'elle reçût aucune proposition de mariage. Mademoiselle de Montigni fut si surprise des pensées, que Madame sa Mère avoit d'elle, qu'après l'avoir écoutée elle dit en rougissant : „ Madame, je suis si éloignée de penser au mariage, que mon plus grand désir au-contraire est d'être Religieuse : vous ne sauriez me faire un plus grand plaisir que de me mettre présentement dans un Monastère, je vous en supplie très-humblement”. Madame de Montigni toute fâchée lui donna sur la joue, & vint une Demoiselle suivante, à qui elle se fit, lui commandant de garder sa fille jour & nuit, afin qu'elle ne vît personne qui lui pût parler de Religion.



II.  
On fait ce  
que l'on  
peut pour  
l'empêcher  
de penser  
à être Reli-  
gieuse.

**C E T T E** Demoiselle s'acquitta très-soigneusement de cette commission, de sorte que Madame de Champigni n'avoit personne de qui elle prendre conseil ; car on ne la laissoit pas même parler seule à ses Oncles Religieux. On l'obligeoit d'aller à confesse au Confesseur de Madame sa Mère, & on ne lui vouloit point permettre d'en voir d'autre. Une fois étant avec Madame sa Mère au Château de Chanteloup, elle s'échappa pour aller voir les Religieuses de S. Eutrope qui sont très-proche. On en avertit Madame sa Mère, qui la traita fort rudement quand elle fut revenue, & encore depuis qu'elle fut de retour à Paris. Elle fut ainsi gardée & veillée jusqu'à l'âge de vingt-deux ans qu'on la maria, ses résistances ayant fait durer jusqu'alors, parce qu'elle trouvoit des difficultés à tous les partis qu'on lui proposoit, & des raisons pour les refuser.

Il faut remarquer ici, qu'avant que Madame de Champigni eût déclaré qu'elle vouloit être Religieuse, Madame sa Mère ne l'avoit habillé que de serge & de camelot, comme tous ses autres enfans ; & elle avoit treize ou quatorze ans qu'elle n'avoit point porté d'autres habits. Mais depuis qu'elle eut témoigné son désir, elle commença à lui faire porter des habits de soye, & à vouloir qu'elle vît le monde beaucoup plus qu'auparavant. Elle la donnoit à des Dames ses amies pour la mener au Bal & aux Cours ; & enfin elle n'épargnoit rien de tout ce qui pouvoit contribuer à lui faire aimer le monde ; au lieu qu'elle se devoit estimer heureuse de voir l'éloignement que sa fille avoit de tous ces vains divertissemens qui lui étoient un supplice, aussi bien que les vanités & les amusemens du monde. Mais elle n'avoit point assez de lumière pour reconnoître la grace que Dieu lui faisoit à elle & à sa fille. Pour M. de Champigni, il avoit déjà fort bien pourvu Madame Mollé sa femme, il se seroit assez porté de lui-même, comme il le

quelquefois à ses amis , à laisser celle-ci être religieuse selon son désir ; mais il étoit tellement enclin dans les sentimens de Madame sa femme , que le Père Honoré , ( Capucin , ) son Frère , lui fit une fois mandé qu'il l'iroit voir , il lui fit dire , si c'étoit pour lui parler de sa fille , il n'y avoit point.

Le bon Père gémissoit de voir cette tyrannie , & ne lui fût pas même permis de consoler sa Nièce & de lui donner aucun conseil ; car on ne pouvoit point lui parler seule. Il lui dit un jour par esprit de prophétie : „ Ma Nièce , vous ne résisterez pas à ce qu'on veut de vous ; mais Dieu accomplira un jour ce que vous désirez , il seroit plutôt des miracles que vous ne fussiez Religieuse. ”

DURANT ce tems-là , il arriva que la ville de Paris ayant extrêmement offensé le Roi Henri IV par une sédition & une revolte , il résolut d'y envoyer un Intendant de Justice. On pensoit que celui y seroit envoyé n'en reviendrait pas : tant étoit grande l'émotion du peuple. C'est pourquoi une personne de condition , qui depuis peu avoit épousé un Beau-Frère de M. de Champigni , mari de sa sœur , qui étoit Gouverneur d'une place , craignant qu'il n'en tirât justice , employa les amis qu'il avoit à la Cour pour porter le Roi à lui donner cette commission. Le Roi la lui donna , & envoya M. le Maréchal de Biron avec main forte à l'y faire entrer & l'y établir. On le regardoit comme une victime qui va être immolée à la fureur d'un peuple irrité. M. le Maréchal de Biron fut de force dans la ville , mena M. de Champigni dans son carrosse , le peuple leur jettant des pierres ; & après qu'il l'eût ainsi établi malgré la résistance , il s'en retourna avec sa compagnie le laissant seul. Mais M. de Champigni gagna tellement les officiers de la ville par sa douceur & par ses bonnes raisons , qu'il les fit rentrer dans leur devoir &

rendre au Roi l'obéissance qui lui est dûe. Il s'enquit même l'affection de toute la ville, qui le regardoit comme son libérateur & son bien-faiteur. Bientôt après que les troubles furent cessés, il y fit venir Madame sa femme, qui ne jugeant pas à propos de mener sa fille, la mit chez Madame Mollé, sa Sœur, fille aînée de M. de Champigni. Cette Dame vivoit dans une fort grande piété, & étoit dès-lors si infirme qu'elle ne sortoit que pour aller à l'Eglise: ainsi Mademoiselle de Champigni eut la consolation de s'y voir comme en clôture, & de n'être point pressée de se marier.

MADAME Mollé avoit pour Directeur un Père Jésuite, à qui elle exhorta sa Sœur de se confesser; mais elle aimait mieux en prendre un autre qui habitoit aussi au logis. Ce Père lui fit faire une confession générale, & lui donna des exercices & des règles de tout ce qu'elle devoit faire le long du jour. Elle les observoit si exactement, qu'ayant un jour manqué de se lever à l'heure qu'il lui avoit été prescrite, elle en eut tant de confusion & de douleur qu'elle regarda cela comme une faute très-considérable.

Ce Père lui conseilla de se servir de haïres & de disciplines: ce qu'elle a toujours continué depuis certains jours de la semaine, jusqu'à ce qu'étant devenue fort infirme, on les lui fit quitter pendant qu'elle portoit l'habit de Postulante. Il lui ordonna plusieurs prières à faire tous les jours à diverses heures, & l'Office de la Vierge, qu'elle a continué de dire jusqu'à ce qu'elle ait dit le Bréviaire des tems d'oraison mentale & de lecture dans des livres qu'il lui choisissoit. Elle pratiquoit tout cela exactement, & s'y affectionnoit de telle sorte qu'elle passoit souvent une partie des nuits à prier Dieu & à lire dans les livres qu'il lui avoit mandés, & qu'elle ne quittoit jamais qu'à regret, tant elle y trouvoit de satisfaction.

SON désir d'être Religieuse augmentoit tous les jours: ce qui fit qu'elle eut beaucoup

rir, quand Monsieur son Père fut revenu de mission; car le Roi l'ayant fait Surintendant, la plus recherchée qu'auparavant & plus pressée marier. Comme elle trouvoit toujours quelque chose pour refuser tous les partis qui se présentoient. Monsieur son Père lui dit un jour : „Je n'ai pas ce que nous ferons de vous, tant vous êtes difficile“. Elle lui répondit en pleurant. Monsieur, envoyez-moi à cent lieues d'ici, je ne voye & n'entende jamais parler de personne du monde; c'est tout ce que je souhaite & ce que je vous demande de tout mon cœur“.

Il avoit peine à voir l'angoisse où la réduisoient ces propositions, & il étoit quelquefois toujours aux larmes, en voyant combien elle en étoit devant lui, aussitôt qu'il lui parloit de mariage. Mais Madame sa Mère ne se rendoit point à son Confesseur-même lui faisoit entendre ce qu'il demandoit cela d'elle; de sorte qu'ayant vingt-deux ans, il falloit nécessairement consentir. Ce fut Monsieur son Père qui obtint enfin son consentement: car il avoit tant de bonté & de douceur, qu'il étoit bien difficile qu'elle lui résistât long tems, quand il vouloit quelque chose.

Il lui dit un jour, lui parlant sur ce sujet, qu'il lui donnoit sa volonté, & qu'il en useroit comme devoit faire un bon Père. Elle lui répondit toute en larmes, qu'elle la lui donnoit, mais à condition qu'elle n'épouserait point d'homme d'épée. Il le lui promit, & aussitôt il se voyeux sur M. de Chazé \* qu'il choisit entre ceux qui souhaitoient de l'avoir pour Beau-Père. Mais on lui eut fait connoître ses bonnes qualités, on ne put trouver aucun prétexte de le refuser; & l'union ayant été pris pour un consentement, on conclut promptement l'affaire. Mais lorsqu'il fallut signer le contrat, elle ne pouvoit s'y résoudre, jus-

7. 11. 1  
2. 1. 1  
3. 1. 1

\* M. de Chazé, Seigneur de Chazé.





et une ceinture sans corps de juppe par dessous. Elle avoit seulement égard qu'il n'y eût rien qui pût lui déplaire. M. de Chazé, & en sa considération, elle a porté des habits de soie tant qu'il a vécu. Mais depuis sa mort elle n'en porta plus.

Elle étoit si parfaitement morte au monde, qu'elle s'est jamais souciée de paroître en quoi que ce fût, ni pour l'esprit, ni pour la beauté, ni pour les richesses. Elle méprisoit au-contraindre toutes ces choses, & vivoit dans une simplicité qui marquoit dans toutes ses actions, ne prenant aucun intérêt au monde que pour y faire du bien à ceux qui avoient besoin d'elle, & s'acquitter de ses obligations. Car quelque éloignée qu'elle étoit du mariage & de tout le commerce du monde, elle n'étoit pas, aussi-tôt qu'elle s'y vit engagée, abandonnée entièrement de tout le soin & de la conduite de sa Maison; & elle se résolut, que Dieu ne vouloit pas autre chose d'elle, de bien servir son bien & toute sa famille, qu'elle l'y pût mener son état aussi fidèlement que dans un mariage. Ce qui lui réussit si bien, qu'une personne lui ayant une fois demandé depuis qu'elle étoit Religieuse, si le joug du mariage ne lui avoit été bien pésant, & si ce n'avoit pas été pour elle une nécessité bien dure de se partager entre son bien & d'une famille, après avoir tant désiré le repos de la vie Religieuse: elle lui répondit que Dieu que l'onction de la grace lui avoit adouci le mariage (qui lui avoit paru d'abord insupportable) qu'elle s'étoit tellement abandonnée à la volonté de Dieu, qu'elle ne regardoit que lui pour tout ce qui lui arrivoit & tout ce qu'il falloit faire: ce qui la portoit à faire toutes choses avec son cœur, qu'elle ne s'étoit jamais lassée ni de rien de quoi que ce soit. C'est le témoignage qu'elle rendoit d'elle-même d'une manière où elle n'avoit point de part, & qui procédoit d'une pure reconnaissance envers Dieu de l'avoir

tellement assistée, qu'elle avoit pu le servir avec pureté dans un état, où elle avoit cru voir trouver que de la contradiction aux mouvemens qu'il lui avoit donnés : dès l'enfance.

Le premier de ses soins fut de travailler à M. de Chazé le mépris des biens, honneurs du monde, & un grand désir de Dieu. Et pour sa conduite, elle y faisoit une si grande droiture & tant de piété & de pureté, qu'il conçut aussi-tôt une telle estime de sa vertu & de sa sagesse qu'il la croyoit capable de tout, & se remit à elle non seulement du soin de son ménage, mais encore de toutes ses affaires; en sorte que, quand on lui venoit proposer de quelque chose qui regardoit son bien ou son honneur, il renvoyoit à elle & ordonnoit que l'on lui feroit tout ce qu'elle voudroit, ne s'occupant de son côté d'aucun emploi de sa charge de Maître des Requêtes, dont il s'acquittoit avec tant d'intégrité & de justice, que ceux à qui il la devoit rendre, & qu'il n'y avoit que le bon droit qui l'emportoit, que nulles considérations de respect ou d'humanité n'étoient jamais capables de l'en faire relâcher.

On peut donner, pour exemple du pié qu'il avoit alors aux personnes, ce qui arriva pendant qu'il étoit Intendant de Justice dans une Province. Il vint un jour à son logis le soir une Dame de la ville, qui fondant en larmes, que son fils venoit d'être arrêté par le fils d'un Président; qu'il n'y avoit point de qui elle pût espérer justice, parce qu'elle étoit assurée de ne la point avoir au Parlement; ce jeune homme avoit commis cette action avec une hardiesse, qu'il s'en étoit retourné à son père même chez son Père sans rien craindre. Chazé à l'instant monte en carrosse & s'en va à son train ordinaire au logis du Président, & lui mande son fils & s'il ne le reconnoît pas pour

Lui ayant répondu qu'oui, il lui dit qu'il étoit obligé de rendre justice, & qu'il le prioit qu'il le menât dans la forteresse, où il seroit honorablement selon la condition. Il dit cela pour s'assurer de sa personne, parce qu'il avoit été prisonnier ailleurs, il n'eut pas pu empêcher qu'on ne l'eût enlevé. Voyant ensuite que le Parlement étoit porté à sauver la vie au Duc en considération de son Père & de ses Frères, il écrivit à la Cour pour savoir de quel côté il devoit agir dans cette affaire, & il réussit de telle sorte qu'il satisfait entièrement tout le monde, sans que personne se pût plaindre de lui.

Il ne recevoit jamais les présents que lui voulaient donner ceux qui avoient besoin de lui, & les pauvres gens de la campagne lui apportoient ce qu'ils avoient pu trouver de meilleur pour leur quartier, soit fruits ou autre chose, il les recevoit de si bonne grace, qu'en les refusant il leur en étoit aussi obligé que s'il les avoit acceptés. Il leur conseilloit de porter au marquis ce qu'ils lui voulaient donner, afin de payer leur dette, & même quelquefois leur donnoit de l'argent quand il voyoit qu'ils pouvoient en avoir besoin. Il étoit toujours prêt à recevoir ceux qui venoient en affaire à lui, & à leur rendre toute l'assistance qui dépendoit de sa charge. Il satisfaisoit les pauvres à l'heure même, & sortoit souvent à onze heures du soir pour solliciter leurs affaires. Depuis qu'il ne fut plus que Maître des Requêtes honoraire, il sembloit qu'il fût devenu oisif, ne s'employant plus qu'à leur rendre le service qu'ils désiroient de lui. C'étoit la même motion, aussi bien que celle de Madame de

Montfort, elle ne s'est jamais lassée de faire du bien aux Pauvres & à tous ceux qui avoient besoin de son service, sur-tout aux personnes qui étoient

V.  
Charles  
admirable  
de Montfort  
Chast.

à Dieu. Elle avoit une bonté, une tendre  
 une compassion naturelle, qui la rendoit ser-  
 tous les maux qu'elle voyoit souffrir, coi-  
 elle les eût souffert elle-même. Il sembloit  
 voyant agir qu'elle fût chargée de pourvo  
 besoins spirituels & temporels d'un chacun  
 elle avoit d'empressement pour ne point  
 d'occasion de servir en ce qu'elle pouvoit  
 disoit qu'il ne falloit pas seulement témoig-  
 charité par ses paroles, mais encore par i-  
 tions. Et c'est ce qu'elle a fait parfaite-  
 en quoi elle a été heureuse de trouver une p-  
 ne qui lui ait été aussi favorable que M. de  
 zé: car il lui laissoit une entière liberté pour  
 ses choses, & quoiqu'il fût fort bien tout ce  
 le faisoit & combien elle donnoit, il avoit  
 telle estime de sa vertu & de sa conduite, qu'  
 lui parla jamais de modérer ses charités, il  
 laissa toujours le gouvernement de son Bien:  
 étoit-il assuré qu'elle ne faisoit pour elle a-  
 deperie superflue, mais qu'au-contraire e-  
 re, jetoit même le nécessaire, afin de d-  
 aux Pauvres: car il sembloit qu'elle eût fait  
 de sa vie. Aussi, voyant qu'elle voyoit qu'  
 chose étoit si nécessaire, qu'elle pouvoit passer  
 étoit à M. de Chazé qu'elle faisoit toute chose a-  
 donner, sans que M. de Chazé Religieuse  
 pour elle, & sans qu'elle en eût jamais  
 A  
 elle étoit si contente de sa vie, qu'elle pouvoit faire  
 de sa vie, & de sa conduite. Quar-  
 la, elle étoit si contente de sa vie, qu'elle pouvoit à  
 ne même de sa vie, & de sa conduite. Quar-  
 elle étoit si contente de sa vie, qu'elle pouvoit à  
 ne même de sa vie, & de sa conduite. Quar-  
 elle étoit si contente de sa vie, qu'elle pouvoit à  
 ne même de sa vie, & de sa conduite. Quar-  
 elle étoit si contente de sa vie, qu'elle pouvoit à  
 ne même de sa vie, & de sa conduite. Quar-  
 elle étoit si contente de sa vie, qu'elle pouvoit à  
 ne même de sa vie, & de sa conduite. Quar-

envoyer du bouillon & d'autres choses  
avbient besoin. Une personne qui l'a  
ous a dit, que très-souvent en se mettant  
le prennoit le meilleur morceau de vian-  
volaille, qu'elle mettoit sur le potage  
avoit dressé dans sa grande écuelle d'ar-  
couvroit d'une assiette aussi d'argent,  
pûs le petit pain que l'on avoit mis  
ouvert, & sur une autre assiette des  
pûs elle disoit à M. de Chazé :  
voilà à diner pour Jésus-Christ, je  
se trouver bon que je le lui envoie."  
qui ne lui refusoit jamais rien, n'a-  
le faire, lorsque sa charité lui fai-  
une telle invention pour l'obliger de  
de bonne grace ce qu'elle deman-  
sa permission, elle envoyoit un de  
porter, lequel attendoit que le Pau-  
pour rapporter la vaisselle, ou bien  
rechercher une autre fois. On ne la  
en cela; car elle alloit elle-mê-  
suvres, pour savoir ce qu'il leur fal-  
leur apportoit de chez elle: d'ail-  
loit à son service que dens gens si-  
tées.

elle a été ici, elle a toujours conser-

contentoit pas d'aller seulement dans les & les Prisons pour secourir & consoler les misérables : mais son zèle pour le salut l'a quelquefois portée en des lieux où nêtes gens n'oseroient aller, lorsqu'elle pouvoit retirer quelque personne ; & Dvorisée en cela, lui ayant fait la grace de voir & d'en mettre en voie de salut plusieurs seroient perdues sans elle.

UNE fois qu'elle étoit à l'Eglise, il vint une pauvre Demoiselle toute en larme dit que n'ayant pas le moyen de garder une fille qu'elle avoit, elle l'avoit mise en pension dans une maison où elle croyoit qu'elle seroit d'honnêtes gens, & que depuis elle s'étoit aperçue que c'étoit une maison de débauche où étoit sa fille, & qu'elle étoit grosse ; quand elle n'avoit aucun moyen, ni de la racheter, ni de l'entretenir l'ayant Madame de Chazé lui promit de faire tout ce qu'il faudroit, pourvu que l'on ne le sût point : cela fut fort secret, parce qu'autrement elle pourroit pas l'assister. En effet, elle trouva de retirer cette fille, qui ne demandoit que de sortir de-là, étant fort touchée où elle se voyoit. Elle la fit confesser à S. Cyran, à qui cette fille déclara qu'elle étoit d'être Religieuse. & M. de S. Cyran la fit aller à Madame de Chazé de l'assister. Elle fut dans la chambre la plus haute & la plus saine de la Maison, dans que M. de Chazé en ait le soin, ni aucun des domestiques que ceux de la Maison pour la servir & avoir soin de sa santé : elle étoit avec elle. L'entretien étoit à deux heures par jour le reste de la vie elle étoit passée le temps de sa grossesse : & elle fut élevée de sa mère, & elle a mené une vie un peu plus de campagne avec sa mère & sa sœur de sa mère, avec le d

Madame M. de S. Cyran qui voulut avoir part à cette bonne œuvre.

Parlà elle alloit en Dauphiné avec M. de S. Cyran, une fille la vint trouver dans un lieu par où elle passoit, & lui dit qu'elle étoit perdue si elle n'étoit secourue, parce que son Père, pour se débarrasser d'elle à cause qu'il étoit pauvre, l'avoit vendue depuis deux jours à des gens qu'il ne connoissoit point, mais qui l'avoient demandée, & qui étoient déjà reconnus qu'ils avoient dessein de l'envoyer à des hommes perdus; qu'elle la prioit d'avoir pitié d'elle. Elle la prit aussitôt, & lui ayant demandé ce qu'elle vouloit elle lui témoigna qu'elle souhaitoit beaucoup d'être Religieuse. Elle la mena en un Monastère de Fille de Sainte-Marie, qui passoit pour une de celles où elle les pria de faire la charité à cette fille, & de lui en recevoir pour une petite pension qu'elle lui enverrait: ce qu'elles refusèrent. Mais elle ne se découragea point, & au même tems qu'il y avoit à Romans des Religieuses Annonciades, qui, quoiqu'elles fussent pauvres, ne demandoient rien pour les filles qui vouloient être Religieuses, & qui n'avoient rien de mal. Elle y mena donc cette fille qu'elle prit sans difficulté. La Supérieure lui dit qu'elle avoit ordre de leur Evêque de leur donner cinq cens écus pour toutes les filles qui entreroient; qu'elle lui disoit cela pour leur ôter de l'obéissance, mais qu'elle en feroit tout ce qui lui plairoit. Madame de Chazé les leur donna, & pour cela elle fit une quête, allant elle-même dans les meilleures maisons prier les personnes de condition de prendre part à cette bonne œuvre. Elle eut les cinq-cens écus qu'elle leur donna, & leur envoyoit encore tous les ans une pension: elle leur procura encore d'autres Religieuses, & les prit en grande affection à cause de leur vertu. La fille lui témoigna dans la suite qu'elle étoit plus contente d'être dans cet-

te



te Maison pauvre , que si elle eût été de bien riche.

IL y eut une autre fille, qu'elle fit Re aux Urselines de Valence; & elle affection beaucoup ces Religieuses, comme nous rons ailleurs. Elle pourvut encore d'autr durant qu'elle fut-là; & c'est ce qu'elle a vent dans tous les lieux où elle s'est trouvé personne, qui n'a été que dix-huit mois ch nous a dit, qu'en ce peu de tems elle lui e vu pourvoir trois ou quatre; qu'elle ne fai cune visite, non pas même chez ses Fr Sœurs, que pour quêter leur dot, & qu'e toit à dix & onze heures du soir, pour all des personnes qu'on ne trouvoit qu'à c res-là.

ON amena une fois à la Mère Angelle fort belle fille, dont on la pria de prendre parce que sa beauté la mettoit en péril & n'avoit aucun bien. Cette fille ne vouloit être Religieuse, la Mère Angelle l'en Madame de Chazé qu'elle supplia de la. Comme elle ne pouvoit rien refuser, & c ce qui lui venoit d'une si bonne main, e chargea, quoiqu'elle prévît bien l'inquiétude lui donneroit sa beauté. Elle dit à cette fille le désiroit qu'elle se tint toujours auprès e qu'elle la suivît par-tout : ce qu'elle faisoit ment. Mais cela n'empêchoit pas qu'elle i toujours bien de l'appréhension; & elle au encore sur ce qu'elle apprit que, quand M. zé & elle étoient retirés, elle passoit bien à causer à des fenêtres avec les voisins. laissa pas néanmoins de la garder assez long demandant à Dieu qu'il lui fît-trouver quelque casion de la pourvoir avec sûreté, & en at elle n'épargnoit aucun soin pour la veiller ne la perdoit point de vue, quelque part fût; & quand elle lui voyoit faire quelque

rie, elle l'en reprenoit avec douceur, & à des remontrances pleines de sagesse & dont elle ne voyoit pas grand effet. Comme en étoit toujours dans une continuelle in-, il arriva qu'allant en commission dans vince, on l'avertit que le Frère de cette pût marié & établi dans une ville proche & il s'étoit fait Procureur. Elle fut ravie rencontre qui lui donnoit occasion de pla- la fille. Elle lui dit donc, qu'elle croyoit père seroit bien aise de faire une alian- la ville où il s'étoit établi, & qu'elle avoit & l'y envoyer avec une somme d'argent parler. La fille l'accepta, & aussi-tôt Ma- Chazé lui donna un honnête homme & son pour l'accompagner, avec ce qu'il lui & la pourvoir. Etant arrivée, son Frère Médecin, qui écrivit bientôt après à Chazé, pour la remercier d'avoir si bien sa femme, qu'il s'estimoit heureux avec.

Le Frère Angellique lui a souvent adressé d'au- & qu'elle a pourvues & placées en divers res; où elle alloit de tems en tems les vi- & les exhorter d'être bien fidelles à leur & bien reconnoissantes des graces de & qu'elle faisoit d'une manière qui édifioit & personnes qui l'entendoient: car elle & grace particulière pour bien parler de & la vertu; & son inclination l'y portoit naturellement; de telle sorte que dans les & même qu'elle avoit avec M. de Chazé, & étoit toujours quelque discours de Dieu & des choses du monde. Mais elle tâchoit de & une manière qu'elle ne parût pas le vou- & car elle savoit le respect qu'elle lui & le rang qu'il tenoit au-dessus d'elle.

ANT dans une rencontre à une personne & des entretiens qu'elle avoit avec lui, elle

elle lui dit, que lorsqu'il arrivoit  
 tant ensemble il lui disoit : Un tel  
 fortune, il a une telle charge, il  
 ses enfans, il a tant de biens, il  
 grande succession, & choses semb  
 qui témoignoient qu'il en eût souha  
 famille; elle sentoit un tel éloigne  
 ces choses & un si grand mépris de  
 gnoit estimer. qu'elle ne pouvoit  
 seul mot : ce dont ils s'appercevoit bi  
 changeoit de discours, son silence  
 instruction.

VI.  
 L'ÉLLE n'avoit point de plus  
 lorsqu'elle pouvoit s'entretenir ave  
 de piété & de vertu; & sa plus  
 étoit de faire connoissance avec de  
 en quelque lieu qu'elle les rencon  
 struire & s'exciter par leur exemp  
 Dieu, & en cela elle avoit un disc  
 empêchée de se méprendre jamais  
 qu'elle en a fait.

À l' commencement qu'elle fut  
 et connoître M. de S. Cyran par u  
 la providence, qu'elle a tenue co  
 une grande grace. Elle étoit allée  
 un de ses Beaux-Pères; & durant  
 M. de S. Cyran y vint, parce qu'il  
 de ce Beau-Père. Il se mit à l'éc  
 cours de Dieu selon sa coutume,  
 coup de la charité que suivent ses  
 honores de la qualité d'archevêque de  
 de racheter sur le sang de Jésus-C  
 ordonne d'être rachetés comme moi  
 en imitant la bonne qui fut du sie  
 d'âme de Chère. Il conversoit avec  
 M. de S. Cyran le devoit  
 d'être tout son autre, mais le com  
 de correspondance d'écrit. M. de  
 d'âme qui étoit saint, & sile de

demanda aussi qui il étoit, & dit à  
 qu'elle avoit bien envie de le con-  
 sultér, si lui paroissoit bien rempli de  
 Mais elle ne savoit comment fai-  
 fort retiré & ne voyoit presque  
 craignoit qu'il n'eût pas agréé  
 femme comme elle allât le trou-

vint qu'on la pria de pourvoir une  
 qui vouloit être Religieuse,  
 rien du tout. Comme c'est le  
 charité de bannir la crainte, cette  
 d'une si grande la fit résoudre  
 de S. Cyran, (car elle ne con-  
 core de Maisons de Religion) se  
 sa grande charité lui feroit agréer  
 son conseil pour une si bonne œu-  
 fort charitablement, & ayant vu  
 conseilla de la mener à Maubuisson  
 ieuse. Depuis cela, elle alloit lui  
 pour sa conduite tant intérieure  
 quoiqu'elle ne se confessât point à  
 avoit un Père de l'Oratoire pour  
 elle avoit autant de confiance en  
 fût confessée, & elle faisoit tout  
 bit. Lui ayant entendu dire dans  
 piété, où elle étoit avec quelques-  
 qu'il ne falloit jamais perdre les  
 de quelque bonne œuvre & princí-  
 pier la charité, elle entreprit telle-  
 que, qu'elle cherchoit même les oc-  
 du bien; & ne vouloit s'employer  
 dispensant de toutes les visites inu-  
 d'aller voir ses Frères & Sœurs;  
 de la nécessité, afin d'avoir plus de

Ce fut lui ou la Mère Angelique qui  
 sa une affaire qui dépendoit d'une  
 lité, que plusieurs avoient sollicitée  
 inu-

inutilement. On l'avertit que si elle l'entreprenoit, elle auroit bien des refus & des rebuts. Elle répondit qu'elle ne s'en soucioit pas, & qu'elle presseroit tant qu'elle obtiendrait ce qu'on vouloit pas accorder. Cette personne la refusa d'abord le plus civilement qu'elle put, sachant qu'elle étoit, & puis lui témoigna être importunée par ses poursuites, & ensuite la traita avec autant de mépris qu'on pouvoit faire une personne de cette condition : mais tout cela ne l'empêcha point de continuer, car elle étoit faite à tout, & ne soucioit ni d'être honorée ni d'être méprisée, mais ce qu'elle ne cherchoit pas ses intérêts, mais ceux de Jésus-Christ. Elle obtint cependant la fin par son importunité tout ce qu'elle demandoit.

ELLE voulut que M. de S. Cyran fît aussi connoissance avec M. de Chazé, qui depuis a été son grand ami.

Pour ce qui est de la Mère Angelique, on peut voir dans la Relation qu'elle (Madame de Chazé) en a écrite elle-même \*, le sujet qui donna occasion à M. de S. Cyran de la lui faire connoître, qui fut une action de charité dont on l'avoit chargée. Elle fut si charmée de sa vertu, aussi-tôt qu'elle la vit, qu'elle ne cessoit d'admirer les graces que Dieu avoit mises en elle. Elle la prit pour sa Directrice, & l'a toujours regardée depuis comme la Mère de son ame; n'ayant jamais manqué de suivre ses conseils & de lui obéir aussi exactement durant même qu'elle étoit encore dans le monde, que depuis qu'elle a été Religieuse. Elle n'eut pas cru pouvoir rien faire de bien si elle n'eût demandé conseil auparavant à M. de S. Cyran ou à la Mère Angelique; & jamais elle ne trouvoit de difficulté à ce qu'ils lui proposoient.

Quar

\* Voyez le Tome II. de ses Mémoires, pages 488. & suiv.

Elle fut obligée de quitter Paris pour sui-  
 vre de Chazé, à qui le Roi avoit donné une  
 commission en Dauphiné, l'une des premières chos-  
 es qu'elle fit fut de visiter tous les Monastères de  
 ce pays pour chercher avec qui elle pourroit s'en-  
 tendre sur Dieu, & quelque Mère dont elle pût  
 prendre conseil pour sa conduite. Elle trouva les  
 Religieuses de Romans & les Ursulines de Va-  
 lence. Elle affectionna beaucoup, & sur-tout la  
 Mère de S. Joseph, Supérieure des Ursu-  
 lines. Elle fut en ce pays-là ce que la Mère  
 de S. Joseph lui étoit à Paris. Cette Mère étoit une  
 Religieuse, fort spirituelle & éclairée de  
 Dieu, qui lui inspiroit les meilleurs sentimens &  
 les meilleures maximes du Christianisme, selon ce  
 qu'elle (Madame de Chazé) nous l'a rap-  
 pelé. Elle avoit si bien retenu tout ce qu'elle  
 avoit appris des saintes personnes qu'elle avoit  
 connuës dans les entretiens qu'on avoit avec  
 elle, qu'elle rapportoit toujours quelque bonne  
 parole ou quelque bonne maxime. Mais il n'y en  
 avoit point d'elle se souvint davantage que de  
 la Mère de S. Joseph, qui conserva aussi toujours

VII.  
 Elle va en  
 Dauphiné  
 l'année  
 qu'elle y  
 fait.

Sainte-Marie) la lui donna toute entière rien conper ni effacer, quoiqu'elle fût si examiner toutes les Lettres où il y avoit mot d'exhortation, qu'elle n'en a jamais d'une qui lui ait paru de cette nature.

MADAME de Chazé connut encore à deux filles devotes qu'elle estimoit beaucoup principale, & qui étoit assez âgée, s'appelle ne me trompe, Sœur Marie Thessénie elle l'appelloit ordinairement Sœur Marie Ience. Le Père de la Rivière, Minime, sa Vie, qu'il a fait imprimer avec quelque de piété qu'elle avoit composés. C'étoit une fille qui ne savoit seulement pas lire, & écrivoit pour elle. Madame de Chazé apporta à Port-Royal son portrait qu'elle avoit fait de celui de sa compagne, qui étoit une jeune fille qui s'étoit unie avec elle pour servir. Elle alloit souvent dîner chez ces bonnes gens lui portoient son dîner, & elle étoit aise de voir qu'elles serroient le reste pour donner aux Pauvres : c'est pourquoi elle faisoit plus qu'il ne lui falloit, afin de fournir à la charité.

Ce fut là qu'elle connut aussi un bon vieillard nommé Frère Antoine, qui avoit une vertu ordinaire & un don particulier de bien plaître à Dieu, quoiqu'il n'eût rien appris & qu'il parût grossier \*. Elle l'honoroit comme un Saint & étoit une de ses plus sensibles consolations à s'entretenir avec lui, le traitant avec autant de respect que s'il eût été d'une condition bien élevée, parce qu'en effet il étoit bien grand Dieu. Il avoit une Terre dont il fit don aux Ursulines de Valence; & il voulut qu'on y contractât, dans lequel il y eût qu'il la donnât en condition que les Religieuses la lui laissent.

\* Voyez le Tome II. des Mémoires pages 181. &c.

tant qu'il en auroit les forces, & que quand pourroit plus travailler, elles le chasseroient. Madame de Chazé, qu'il faisoit participante de ses vœux, vouloit au-contraire que les Religieuses fussent obligées de le garder & de le nourrir toute sa vie, en quelque état qu'il fût : mais il ne voulut signer le contract qu'en la manière qu'il avoit dit, disant qu'il étoit si paresseux qu'il ne feroit rien, s'il n'y étoit obligé par nécessité. Le contrat se fit donc ainsi. Après la donation, les Religieuses prièrent Madame de Chazé d'obtenir de son mari qu'il ennoblît cette Terre, afin qu'elle fût déchargée de la Taille. Elle lui dit le grand vertu extraordinaire de Frère Antoine méritant par sa grace, puisqu'il étoit plus que noble de son sang. Il lui accorda, & en donna des Lettres aux Religieuses. Elle étoit ravie quand elle se souvenoit de ce bon paysan ; car c'étoit un des dons que Dieu lui avoit faits, de prendre autant de part à tout ce qu'elle voyoit dans les autres & aux autres, qu'il leur faisoit, que si elle-même les étoit & reçues de lui.

Et puisque nous sommes sur ce sujet, il faut dire la manière dont elle connut une bonne âme qu'elle a toujours gardée depuis avec elle, & pour l'ordre des tems son histoire dût bien être celle-ci ; car cette connoissance se fit au voyage en Dauphiné, & lorsqu'elle étoit à Paris. Etant un jour à l'Eglise, elle vit une fille qui lui parut prier Dieu avec une dévotion, qu'elle souhaita aussi-tôt de l'aller voir. Elle fut la prier de lui dire son nom & lui demanda si elle vouloit bien venir de-avec elle. Cette fille lui dit qu'elle se nommoit Jeanne, & qu'elle n'avoit rien : mais qu'elle ne vouloit point se mettre en condition, parce qu'elle étoit destinée à Dieu ; & qu'elle ne pouvoit passer sa vie à prier Dieu ; & qu'elle ne pouvoit rien faire de plus pour vivre qu'elle étoit.

Cette réponse donna en-



core plus d'envie à Madame de Chazé de l'a Elle lui dit qu'elle prioit Dieu chez elle tant & le voudroit, parce qu'elle ne lui demanderoit tre chose que de se tenir auprès de ses filles & toient fort petites, de les lever & coucher leur apprendre à prier Dieu. La Sœur Léon fut fort contente de cette condition qu'elle a ta, & Madame de Chazé crut que Dieu lui fait ce jour-là un grand présent. Elle l'amena elle, & dit à M. de Chazé que Dieu lui avoit trouver une fille qui attireroit ses bénédictions toute sa Maison. Elle eut soin de ses filles, qu'à ce qu'elles les mit à Port-Royal, & elle servit ensuite pour visiter les Pauvres & exercer charités. Cette fille étant fort âgée s'est faite religieuse Converse aux Filles de S. Thomas, & le passe les jours & les nuits à prier Dieu.

VIII.  
de l'ord.  
de l'ame de  
son l'è- Nous ne savons rien de la conduite que M. de Chazé a tenue depuis son mariage avec de M. & de Madame de Champigni, ni même de l'année de la mort de Madame de Champigni qui mourut la première; mais seule qu'elle fut si peu malade que, s'il n'étoit arrivé une providence de Dieu particulière qu'elle geoient ensemble elle & sa fille, (parce qu'on gnoit que la peste ne fût chez M. de Chazé qui l'avoit obligée d'en sortir,) elle ne l'auroit pu voir mourir, non plus que M. de Champigni qui n'y étoit pas & qui n'en put être averti, mal ayant été si prompt que sans les diligences sa fille elle n'auroit peut-être pas reçu les Sacramens comme elle fit avec une entière connoissance. Elle lui rendit dans cette dernière occasion l'assistance & les secours qu'elle pouvoit espérer d'une aussi grande affection & une aussi grande bonté qu'étoit la sienne. On ouvrit son corps pour reconnoître la cause d'une mort si prompte; & toutes les parties en furent trouvées fort saines, on ne lui trouva point de sang, parce qu'elle f

beaucoup saigner pour un mal de vapeurs au-  
elle étoit sujette.

La mort de M. de Champigni ne fut pas moins  
soudaine. Nous ne savons point combien il y  
intervalle entre celle de Madame sa femme &  
sienne, ni même s'il étoit déjà Premier Président  
qu'elle mourut. Ce qu'il y a de certain est qu'en  
étant dans cette charge, il pensa à se préparer à  
mourir; car le Père Honoré, son Frère, lui ayant  
dit qu'il avoit peur qu'elle fît tort à son âme,  
répondit qu'il n'y seroit guères. Il l'a pour-  
suivie au moins six ans, quoiqu'il prévînt  
que le travail surpasseroit ses forces; & ses  
amis disoient au Roi qu'il étoit le perdre qu'il  
falloit donner une charge à son Frère; car il étoit  
de complexion foible & de santé délicate; & comme il  
n'étoit pas homme à se défaire d'un si grand  
de sa charge, il étoit obligé de l'accomplir par  
le moyen de toutes choses. Il étoit accablé  
de suite à une grande maladie, & mourut  
au lit le 27. Avril 1630. ne paraissant  
presque pas malade. Son Frère le Chartreux  
vint voir par occasion, ne sachant pas  
qu'il étoit mal. M. de Champigni lui dit: Je  
suis aise de vous voir, vous m'aidez à faire  
mon Testament & à bien mourir. Aussitôt il  
se fit le partage de son Bien entre ses  
frères & régla toutes les affaires de sa Maison.  
Après dîner étant venue, il fit mettre le cou-  
vert pour son Frère le Chartreux & pour un autre  
Frère qui étoit aussi chez lui. Pendant qu'ils  
dînoient, son homme de chambre s'approcha de  
lui pour voir comment il étoit; & l'ayant trouvé  
en sueur, il lui dit, qu'il alloit lui chauffer  
de l'eau. Comme il la lui mettoit, M. de  
Champigni laissa tomber sa tête, & son homme de  
chambre regardé vit qu'il étoit mort. Il  
mourut à l'âge de 60. ans.

Cette mort si prompte  
fut Madame de Chazé; car elle

aimoit M. de Champigni avec une tendresse extraordinaire; & elle en avoit toute forte de reconnaissance étant aussi bon Père qu'il étoit, & elle sçavoit bien régler son affection de même que sa conduite selon ses devoirs & ses obligations.

IX. **Après** cela (pour revenir à ce qui la concerne) on ne peut assez s'étonner comment elle si bien allier le grand éloignement, qu'elle étoit du monde & du mariage, avec tous les devoirs d'amitié, d'honneur & de respect qu'elle avoit à M. de Chazé; car il ne se peut rien ajouter à tous les soins qu'elle a pris de lui, ni à sa vigilance pour que rien ne lui manquât & qu'il fût servi. On auroit cru la voyant agir, qu'elle souhaitoit de le rendre immortel, quoiqu'en fond de son cœur elle ne désirât rien plus qu'il fût libre des liens qui la retenoient dans le monde, & qui l'empêchoient d'être à Dieu uniquement qu'elle auroit voulu. Elle l'a suivi dans tous ses voyages, quelque éloignés qu'ils aient été, & lui étant arrivé un jour de tomber de son cheval & de se rompre un bras; (ce qui est un mal sensible & très-douloureux,) la crainte qu'il ne de le mettre en peine lui fit dissimuler sa douleur & l'empêcha de se plaindre & d'en rien dire, ce qu'ils furent arrivés au logis.

M. de Chazé avoit de son côté pour elle une amitié & un respect reciproques. Il s'appliquoit jusqu'à prendre soin de ses moindres besoins, comme elle faisoit pour lui. Il observoit si les personnes qui la servoient le faisoient avec adresse & soin; & il s'inquiétoit beaucoup quand il s'apercevoit qu'elle en recevoit la moindre incommodité. Il avoit une telle créance en elle qu'il l'a toujours secondée dans tous ses bons desseins, & ne lui a jamais contredite en rien, non pas même dans les choses fort contraires à ses inclinations, comme a paru particulièrement dans la conduite qu'elle a tenue à l'égard de ses enfans. Ils en avoient



versation avec les proches & avec des e  
condition ne l'élevât dans la vanité & l'a  
li y fit longtems , parce qu'il y fit toutes  
des , & même y étudia en Théologie ; c  
Madame de Chazé promirent à Dieu au c  
cément de leur mariage qu'ils feroient c  
pourroient pour porter le premier enfant , c  
donneroit à se livrer entièrement à son  
Mais comme ils n'eurent que lui , & qu'il  
resta point d'enfants dans le monde , les fil  
été Religieuses , cela fut cause qu'il ne  
point à être : Eglise ; & que pour l'occupe  
se faire étudier en Droit , & lui donner un  
de Conseiller au Parlement de Metz , afin  
être reçu à celui de Paris selon la cout  
de Chazé eut néanmoins tant de respect  
vœu , qu'il n'osa jamais le marier , quoiqu'  
de vingt-huit ou vingt-neuf ans quand i  
héritier de la Maison. Il dit seulement u  
sa femme que si elle le vouloit , il pou  
bien le marier & fort avantageusement. A  
répondit : „ Je n'ai jamais souhaité , M  
„ que nous eussions des enfans mariés : au-  
„ j'ai toujours prié Dieu qu'il les appelle  
„ service , ou bien qu'il les retirât du mon  
„ merois mieux voir mourir mon fils , que  
„ marié & vivre comme la plupart font à p

Pour les deux filles , elle les donna for  
à la Mère Angelique , afin de les élever  
Royal dans la piété & dans la crainte c  
Après que son aînée y eût été plusieurs a  
qu'elle eut environ quinze ans , la Mère A  
l'avertit qu'elle ne vouloit point être Re  
& qu'il falloit qu'elle la retirât : ce qu'elle  
mit chez elle où elle l'habilloit de soie for  
tement selon sa condition ; mais elle ne  
point qu'elle se frisât ni qu'elle portât de  
dentelles & autres ajustemens. Cependant  
elle retiroit chez elle une jeune Demoiselle

2.  
Ses deux  
filles sont  
dirigées à  
P. R. & se  
font Reli-  
gieuses à  
Poitiers.

M. de Chazé, qui aimoit le monde & qui se paroit le plus qu'elle pouvoit, & sur qui elle ne vouloit pas prendre d'autorité, parce qu'elle ne lui étoit pas soumise; cette Demoiselle; avec qui elle ne devoit empêcher que sa fille ne conversât ordinairement, ne manqua pas de conseiller à sa Cousine de se parer & ajuster comme elle, & elle en fit promptement obéir, car Mademoiselle de Chazé avoit une inclination pour tout cela par elle-même. Elle vint donc un matin en cet équipage donner le bon jour à Madame sa Mère, qui lui ordonna d'une manière sérieuse & avec beaucoup de douceur néanmoins, de s'aller défriser; ôter ses galons & tout ce qu'elle n'avoit pas accoutumé de porter, & de revenir & qu'elle lui dirait bon jour avec enfant obéit, & revint trouver sa Mère qui fut fort bien; car elle avoit pour ses enfans une bonté qui gaignoit leur affection sans néanmoins leur ôter le respect & la crainte, conservant toujours avec eux une gravité & un sérieux qui empêchoit qu'ils n'abusassent de sa douceur.

Mademoiselle de la Fautrière, cette Nièce de M. de Chazé dont nous parlons, avoit une sœur Demoiselle dont Madame sa Mère en mourant lui avoit recommandé de prendre soin & de la gouverner. C'étoit une fille fort sage qui vouloit être Religieuse au Calvaire. Mademoiselle de la Fautrière la suivit, & Mademoiselle de Chazé voulut que sa Cousine. Ces vocations, qui n'étoient de Dieu, n'eurent point d'effet ni de suite; & ce fut que la première qui persévéra, selon que S. Cyrille l'avoit dit auparavant à Madame de Chazé. Mademoiselle de la Fautrière en sortit peu après, & M. de Chazé, son Oncle, la maria. Mademoiselle de Chazé, elle ne voulut point avec sa Cousine, & au-contraindre elle prit l'habit de la grande cérémonie & assemblée de ses

les vices de ses proches la dégoû-

sièrent de la pauvreté & de l'humilité Religieuse faisant grand cas de sa noblesse , de sa beauté ; & des autres avantages qu'elle croyoit avoir selon le monde. Elle ne pouvoit aussi souffrir la persécution que lui faisoient les Religieuses , parce qu'elle avoit été élevée à Port-Royal, ne l'appellant d'autre nom que *la Cyraniſte*, à cause qu'elle témoigno beaucoup d'estime pour M. de S. Cyran ; & qu'elle assuroit qu'il n'étoit point hérétique. Tout ce qui fit qu'elle quitta l'habit & s'en retourna avec sa Mère, mais plus attachée au monde qu'auparavant.

ELLE ne pensoit qu'au mariage , & elle faisoit paroître tant de vanité , que Madame de Chazé & M. de S. Cyran même - croyoient que c'étoit enlever le salut de son ame que de la marier. Madame sa Mère la traitoit fort doucement , désirant de gagner par cette voie , parce qu'elle voyoit qu'elle la respectoit beaucoup , & elle croyoit qu'il ne falloit pas faire perdre la crainte qu'elle avoit de lui causer de la peine. Mais elle étoit cependant dans une continuelle sollicitude pour la bien servir : ce qui porta M. de Saint Cyran à lui conseiller de la disposer à d'entrer en Religion pour quelque tems en un lieu loin de Paris , afin qu'elle voyant plus ses parens elle oubliât un peu le monde. Il lui proposa de la mettre aux Filles de Sainte-Marie de Poitiers , qu'il connoissoit particulièrement & où il savoit qu'elle seroit fort bien. Ce n'étoit pas une petite affaire que de faire résoudre cette fille à aller si loin , & ses parens à ne la plus voir sur-tout M. de Chazé qui l'aimoit passionnément. Néanmoins Madame sa femme fit si bien qu'elle lui fit agréer , & sa fille même témoigna y aller de bon cœur. M. Singlin la mena , Madame de Chazé n'ayant pu y aller , & M. de S. Cyran ayant souhaité qu'il prît lui-même cette peine.

Ce fut comme un miracle que la bénédiction que Dieu donna aux saintes intentions de toutes ces personnes qui n'avoient égard en cela qu'au salut

de cette fille , étant bien éloignée de la vouloir contraindre à être Religieuse ; car il leur accorda ce qu'ils n'osoient espérer , mais ce qu'ils lui désiroient comme son plus grand bien , la changeant de telle sorte qu'elle ne pouvoit assez témoigner combien elle s'estimoit heureuse de la grace que Dieu lui avoit faite de la retirer du monde. Elle écrivit à M. de S. Cyran en des termes qui le ravirent , & elle demanda M. Singlin pour lui faire sa confession générale. M. de S. Cyran voulut qu'il y allât quoiqu'il se portât assez mal , & lui en eût même une maladie à son retour. M. Singlin lui donna l'habit de Novice , car il étoit alors Supérieur de cette Maison. C'est à elle que M. de S. Cyran a écrit tous les mois de son Noviciat plusieurs Lettres qui sont imprimées , qui font voir combien étoit grande la charité qu'il avoit pour la Mère & pour la fille. Il manda à la Supérieure qu'il espiroit que cette réception seroit l'établissement temporel de cette Maison. Et en effet , elle y a assurément beaucoup contribué ; car outre sept-quatre mille livres , que M. de Chazé leur donna pour ses deux filles , Madame de Chazé leur en a encore donné près de quarante mille livres en arriérés de rente quand elle s'est faite Religieuse. Sa fille aînée , dont nous venons de parler , mourut peu d'années après sa Profession. Sa Mère fut plus consolée qu'affligée , quand elle apprit que Dieu l'avoit appelée à lui , après avoir vécu en Religion dans une grande fidélité à la communion , & témoigné à sa mort de très-saintes dispositions ; son mal , qui étoit un crachement de sang , ne lui ayant point ôté la connoissance & l'attention à Dieu nécessaire pour lui faire un sacrifice de sa vie avec une entière liberté d'esprit. Elle avoit bien désiré cependant , qu'il eût plu à Dieu de lui

à Poitiers sous le nom de sœur Emmanuelle ,  
 avant la fin de 1644. Voyez les Lettres de la  
 sœur Emmanuelle.



lui donner plus de tems pour le servir : mais craignant l'inconstance & la fragilité humaine , elle consola en lui de sa perte , & le remercia beaucoup l'avoir mise en assurance en la mettant auprès de

SA seconde fille , qui est encore en vie , a sa consolation , parce qu'elle n'a jamais aimé monde , & que depuis qu'elle l'eût mise fort jeta à R. P. , \* elle ne souhaita jamais d'en sortir. Elle désiroit fort d'y être Religieuse , mais la Mère Angelique crut qu'elle seroit plus propre à d'être tiers. Elle eut bien de la peine à se rendre à ce sentiment , & elle ne voulut point sortir qu'après avoir fait promettre à la Mère qu'elle la reprendroit , si elle ne trouvoit pas à Poitiers une Mère qu'elle. M. & Madame de Chazé la menèrent eux-mêmes avec M. Singlin.

Elle conduisit l'égard de ses domestiques. IL reste à parler de la manière dont Madame Chazé s'est conduite envers ses domestiques. Elle avoit pour eux un soin & une affection de Mère & excepté qu'elle les veilloit de fort près , & qu'ils ne prissent aucune liberté illicite , elle les traitoit dans tout le reste comme ses propres Enfants. Elle ne se conduisoit à leur égard ni en Dame ni en Maitresse ne prenant d'autorité que celle qu'elle devoit pour les tenir dans leur devoir ; & au même elle agissoit avec beaucoup de douceur & de prudence. Et on peut dire que , si son exactitude les incommodoit quelquefois , elle les dédommageoit bien de cette peine par les bons offices qu'elle leur rendoit en toutes rencontres , soit lorsqu'ils étoient malades , ou qu'ils avoient besoin d'elle quelque autre manière.

ELLE avoit soin sur tout de veiller sur les filles & les femmes qui la servoient , & elle y fut encore plus exacte depuis ce que je vais rapporter. ~~Etant~~ <sup>tant</sup> une fois les prisons d'une Ville , où M. Chazé étoit Intendant de Justice , elle y vit un j

\* Elle se nommoit sœur Magdeleine Claude : Voyez les Lettres de la Mère Angelique , sur-tout la CCXXI.

un jeune bien fait qui lui dit, qu'il étoit prisonnier pour quelques dettes ; & elle apprit aussi de lui qu'il étoit étudié & qu'il parloit bien Latin. Elle fut touchée de compassion de voir qu'une personne de cette sorte perdit son tems dans une prison. Elle fit donc M. de Chazé de payer ses dettes, & de rendre pour s'en servir dans les choses dont il étoit capable ; ce qu'il fit. Quelque tems après, les filles, qui la servoient, la vint prier de lui donner son congé, parce qu'elle vouloit s'en aller. Madame de Chazé lui en demanda la raison ; & elle répondit qu'elle ne pouvoit plus souffrir des importations que ce jeune homme lui faisoit porter au mal. Elle savoit bien que cette étoit pas une personne à vouloir imposer. Pourquoi elle lui dit que, s'il n'y avoit que cela, elle fit demander son congé, elle ne vouloit qu'elle la quittât, & qu'elle la délivrerait de sa manière de ses importunités. Elle fit donc M. de Chazé, à qui elle dit ce qui se passoit. À l'instant il fit sortir ce jeune homme, & elle se sentit soulagée. Mais cela ne délivra pas Madame de Chazé d'inquiétude : cela augmenta au contraire de sa douleur, & la porta à veiller encore plus près sur tous ses domestiques. Elle réprimanda les filles & femmes qui la servoient, & leur fit dire qu'elles devoient employer à tout ce qu'elles avoient à faire dans la Maison. Il falloit que tout fût fait à une certaine heure qu'elles devoient se retirer dans leur chambre, qui étoit tout contre celle de la sienne, de sorte, qu'elles devoient passer par sa chambre pour y entrer & pour en sortir, car il n'y avoit point d'autre porte. Quand elle étoit venue, elle les regardoit toutes passer, & si quelqu'une manquoit, elle alloit elle-même voir ce qui la retenoit ; car elle ne vouloit pas qu'elles s'entretenissent avec les gens de la maison.

Elles s'occupaient de ce qu'elles avoient à faire en leur chambre, car Madame n'exigeoit point

point qu'elles travaillaient dans ce tems-là elle. Les hommes n'entroient point dans chambre, & lorsque M. & Madame de Chazé étoient retirés, il ne falloit plus qu'elles ouvrirent la porte à moins qu'on ne les appellât. Quand Madame de Chazé sortoit, elle emportoit la clef de leur chambre ou de la sienne, afin qu'elles ne pussent aller plus loin. Elle ne vouloit point qu'elles sortissent seules de la Maison. Elle les mène elle-même à l'Eglise, quand elle le pouvoit rendre la parole de Dieu ou assister au Service divin, ou bien elle les y envoyoit toutes ensemble ou deux à deux; car il falloit toujours qu'elle fût au moins deux, même pour aller à la Messe.

Tous ses domestiques mangeoient à la même table, dont le Maître d'Hôtel occupoit le bout. C'étoit un vieillard fort sage qui avoit été tout petit dans la Maison. Ils ne l'avoient pour Maître d'Hôtel que depuis qu'il étoit avancé en âge; car ils vouloient à cette place un homme qui ils se pussent reposer de toute la conduite des domestiques, & qui pût répondre de toutes ses actions. Madame de Chazé ayant apperçu son mari promenant dans une galerie, qu'une servante se tenoit en regardant un des gens, elle fut à l'instant même appeler le Maître d'Hôtel à la porte de la galerie où ils étoient, pour lui demander ce que cette femme avoit eu à rire. Comme il ne s'en étoit pas apperçu, elle la fit venir & l'examina de près. Elle congédia un cuisinier qui lui étoit très utile & qui la servoit depuis long-tems, mais qu'elle lui vit dire quelques paroles un peu dures à une servante; & quoiqu'elle eût pu le renvoyer étant habile, elle ne put se reposer l'esprit en repos qu'il ne fût sorti. M. de Chazé s'accommodoit fort bien de cette conduite de sa femme à l'égard de leurs domestiques: car, quoiqu'il fût d'une humeur douce & agréable, il n'étoit pas d'être extrêmement grave & si re-

1  
nbre, où toute la famille se trouvoit, & me s'y rendoit fort exactement. Il affiſſoit autant que ſes affaires lui pouvoient per-  
mettre une lecture qui ſe faiſoit l'après-dinée;  
lorsqu'il eût vendu ſa charge, il n'y manquoit  
rien, ſi ce n'eſt qu'il n'y pouvoit être, ſon Secrétaire  
faisoit la lecture. Mais lorsqu'il y étoit, c'étoit  
moi qui la faiſois; & après avoir lu, il di-  
ſoit ſes ſentimens d'inſtruire ſes gens, & il écou-  
toit avec un grand plaisir de l'entendre; car elle a-  
voit, comme nous avons déjà remarqué, un don  
de bien parler de Dieu.

Elle étoit ſainte, elle lavoit les piés à tous ſes  
visiteurs, tant hommes que femmes, & les  
lavoit après les avoir lavés. Puis elle leur  
donnoit un préſent honnête, ſelon ce qu'ils  
deſiroient ou ce qu'ils deſiroient avoir. El-  
le étoit de la Maſſe de Chazé auſſi, tous les Vendre-  
ſamdis des Fêtes de la Sainte Vierge, &  
de ſes ſaints jours. Elle communioit toutes les  
ſeptuagèmes, & ſouvent les Jendis, ſelon  
ſon confeſſeur, qui étoit un Père de l'Or-  
atoire à propos.

Elle avoit ſon plus grand plaisir & ſes plus grandes délices  
à ſe retirer Dieu à l'Egliſe ou dans ſon cabi-  
net, & ſe ſeſſer ſon Dieu, & cependant ne

domestiques & à toutes ses dévotions, autant le croyoit le pouvoir faire, elle en trouvoit re pour travailler & pour filer; & elle envo-  
me une fois à la Mère Angelique une pièce  
mine qu'elle avoit toute filée, dont la Mère  
re des petits voiles de dessus.

**MADAME** de Chazé se conduisit ainsi p  
trente ans qu'elle vécut avec M. son mari :  
de quoi il plut à Dieu de le retirer à lui  
ans après leur retour du Dauphiné. Il sembl  
en eut alors un instinct & comme un pr  
ment; car revenant ensemble de ce voyage  
trant à Paris par la porte de S. Jacques, il  
femme, après s'être apperçu que l'on bâtissoit  
Eglise: „Voilà qu'on bâtit une Eglise à Port  
„ il faut que vous allicz prier la Mère Ang  
„ de nous y donner une place pour faire un  
„ pelle, car quand je serai mort, vous y sen  
„ ligieuse: c'est pourquoi j'y veux être en  
„ afin de n'être point séparé de vous.” Il m  
comme nous venons de dire, deux ans aprè  
DIEU, qui ne veut pas laisser ses Elus f  
fiction, lui envoya une assez grande qu  
tems auparavant; & ce fut l'extrême ingra  
de M. de la Fautrière, son Neveu, & d  
dame sa Sœur, qu'il avoit élevés fort  
avec lui avec une bonté & une tendresse d  
Père, sans prendre aucune pension sur leur  
qu'il avoit grand soin de leur conserver.  
laissèrent pas ensuite de lui faire mille peines  
le compte qu'ils lui en demandèrent après  
les eut bien pourvus, voulant l'obliger in  
ment; non seulement à leur donner plus qu  
leur étoit dû, mais même plus qu'il n'av  
moyen: ce qui fut cause que pour acheter la  
il fut contraint de vendre sa charge qu'il av  
moins plus de vingt-cinq ans, & depuis ne fu  
que Maître des Requêtes honoraire. Mais  
ne permit pas que M. de la Fautrière profit

XII.  
N. rt de  
M. de Cha-  
zé.

122

injuste acquisition ; car après avoir perdu une grande partie de son Bien, il fut tué par un voleur qui en lui demandant la bourse s'appuyant sur la main sur un de ses pistolets, & encontinent l'autre dont il le tua d'un seul coup.

M. Chazé fit encore plusieurs autres pertes, moins considérables, avec des gens qui le respectoient à cause de sa grande bonté, qui ne pouvoient refuser ce qu'ils le prioient de leur prêter, & il n'en faisoit point de poursuite. Ce qui ne l'empêcha pourtant pas qu'il ne laissât encore assez de bien à son fils.

Sa dernière maladie fut une langueur qui lui dura long-temps. M. du Hamet, son Curé, l'assista jusqu'à la fin, & durant six semaines qu'il fut fort mal, il alloit tous les jours dire Matines auprès de lui, depuis quatre heures du matin jusqu'à six. Sa femme, elle lui rendoit toutes les assistances imaginables, tant pour le corps que pour l'âme. Elle ne le quittoit point, elle le servoit, elle le portoit, elle lui tenoit lieu de tout le monde, & néanmoins manquer à lui faire voir tout ce qu'il pouvoit recevoir du secours & de la consolation. Enfin elle eut celle de le voir mourir chrétiennement, & ce fut le premier jour d'Avril 1648. Il ordonna par son Testament qu'on l'enterrerait à Port-Royal de Paris, où il avoit quinze cens livres d'aumône. On l'enterra à côté de la tombe de M. de S. Cyran \*, afin que, qui s'étoient aimés durant la vie, fussent ensemble après leur mort.

Mme de Chazé se voyant libre, & qu'il étoit permis à Dieu de rompre ses liens, ne pensa qu'à exécuter le désir qu'elle avoit eu toute sa vie de quitter le monde pour se faire Religieuse.

Mais

à la tombe de M. de S. Cyran : car son corps étoit

XIII.  
Mme de  
Chazé se  
retire à  
Port-R.

M. Honoré, Oncle de Madame de Chazé, qui  
fut mort il n'y avoit pas long-tems. Il s'appro-  
cha d'elle, & lui demanda si elle y consentoit. El-  
le lui répondit qu'elle avoit aussi eu la pensée de  
s'adresser à lui, parce qu'il lui avoit promis qu'elle  
seroit Religieuse. Ils firent le vœu, & à l'heu-  
re même le mal cessa; & en peu de tems elle se  
pensa si bien qu'ils allèrent à Chaumont en Bassigni  
visiter le tombeau de ce bienheureux Père, & fi-  
rent aux Religieux une aumône considérable: ce  
qu'elle a encore fait souvent depuis par la dévotion  
qu'elle lui portoit.

PENDANT le tems de son dessein, &  
en mois d'Octobre de la même année 1648. elle  
fut choisie par la Mère Angelique pour aller à  
Narbonne chercher la Mère Marie des Anges,  
qui se démettoit volontiers de son titre d'Ab-  
besse, & la ramener à Port-Royal de Paris, qui  
seroit le lieu de sa profession, où elle vouloit  
passer le reste de ses jours comme une simple Re-  
ligieuse. Elle se servit de cette rencontre pour vi-  
siter le tombeau de la bienheureuse Marie de l'In-  
fance, sa Cousine \*, & avec qui elle avoit eu  
une sainte union, afin de lui recommander le désir  
qu'elle avoit de l'imiter, non-seulement en se fai-  
sant Religieuse, mais encore en embrassant com-  
me elle la condition de Sœur Conversé: car c'é-  
toit alors son dessein. Elle y demeura long-tems  
à prieres, & ensuite alla prendre la Mère Marie  
des Anges qu'elle mena à Port-Royal. Après  
cela, elle ne cessa point durant toute cette année  
de solliciter son entrée, où elle trouva bien de la  
difficulté: car la connoissance, que l'on avoit de sa  
sainteté, faisoit que l'on avoit peine à la recevoir.  
La Mère Angelique disoit qu'elle avoit du scrupule  
de

de retirer du monde une personne qui y faisoit tant de bien , & qui étoit d'un si grand exemple. Mais elle étoit trop humble pour le prendre si , & elle croyoit au - contraire être indigne de la grace d'être reçue. Enfin après avoir persévéré tout ce tems à la demander, on lui accorda le mois d'Avril de l'année suivante 1649. de venir retirer à Port - Royal , non pas au - dedans du monastère, mais au - dehors avec les Tourrières..

On lui donna une petite chambre, guères plus grande qu'une cellule, dans laquelle il y avoit une cheminée si petite que deux personnes avoient peine à s'y chauffer. On a mis depuis cette chambre au - dedans comme elle y avoit été autrefois, n'étant qu'un retranchement de l'appartement des malades. Elle n'amena personne avec elle pour servir : elle se servoit elle - même en tout ce qu'elle le pouvoit, & recevoit comme une charité les services qu'on lui rendoit. Elle passa ainsi près de deux ans, prenant beaucoup sur elle. Elle étoit choit toute vêtue sur une paille, portoit souvent la haire, prenoit la discipline & jeûnoit beaucoup ; car au lieu de manger ce qu'on lui donnoit , elle le gardoit pour le donner aux autres. Les sœurs par les mains de la Sœur Léonarde, sa fille dévote dont nous avons parlé, qui la venoit souvent voir pour lui dire selon sa coutume les nécessités des Pauvres, auxquelles elle a toujours continué de pourvoir jusqu'à ce qu'elle ait été Religieuse. Elle leur donnoit jusqu'aux choses qui lui étoient même nécessaires, & on a été étonné depuis de voir à quelle pauvreté elle s'étoit réduite pour leur donner. Elle étoit plus mal vêtue qu'une servante ; car elle n'avoit qu'un habit de serge noire qui ne lui alloit pas à la cheville du pied, & de gros souliers qu'on voyoit par - dessus. Madame Molé avec toute sa devotion avoit pitié de la voir en cet état, & M. de Sarron s'en étoit presque en colère, comme si elle eût pu l'espérer.



Elle ne sortoit point du tout, & ainsi  
qui oublie aisément ceux qui le quittent,  
commodoit guères dans sa retraite, où elle  
presque visitée que de ces deux personnes,  
se n'y venoient-elles d'ordinaire que pour  
de la persuader de sortir. Monsieur son  
lui a toujours témoigné beaucoup de res-  
venoit aussi, & quelques-uns de ses pro-  
étoient pauvres: elle les recevoit avec  
assistoit en tout ce qu'elle pouvoit.  
seconde année qu'elle fut au-dehors, elle  
Mère Angelique qui la voyoit quelquefois  
ir, qu'elle n'avoit rien à quoi s'employer,  
elle vouloit bien la faire entrer le long  
elle iroit à la cuisine aider à ce qu'elle  
La Mère lui accorda, & ainsi elle en-  
matin & passoit toute la journée à la cui-  
té le tems de l'Office qu'elle alloit à l'E-  
elle épluchoit les herbes, ratiffoit les rac-  
occupoit à toutes les autres choses qui se  
faire assise; car elle étoit si foible qu'elle  
oit se tenir debout. Le soir on la faisoit  
Quand elle eût passé quelque tems de la  
elle dit à la Mère, que c'étoit bien de la  
lui ouvrir la porte deux fois le jour, &  
de lui permettre de coucher au-dedans.  
le trouva bon, & la logea bien mieux  
étoit auparavant; car elle la mit dans une  
de chambre, qui étoit vuide parce qu'elle  
oit sur le dehors, dans laquelle il y avoit  
et qui lui étoit fort commode pour ses de-  
Elle pria qu'on mit coucher auprès d'elle  
Converse qu'elle avoit prise en grande  
parce que c'étoit une Religieuse fort  
sentielle & simple. On lui accorda  
le long du jour, elle alloit avec elle tra-  
cuisine dans le silence & la joie de se  
dont elle souhaitoit de tout son  
accordât l'habit. Mais elle étoit  
bien

bien éloignée de ce qu'elle désiroit; car les Mères qui faisoient en ce tems-là grande difficulté de recevoir de ces personnes, parce que pour l'obtenir quelque piété qu'elles aient, elles retiennent toujours beaucoup de l'esprit du monde, ne soient point du tout à la faire Religieuse; & contraire au lieu de lui donner l'habit de Pénitente Converse qu'elle demandoit, elles lui firent faire un habit neuf en séculière plus honnête que celui qu'elle portoit auparavant; ce qui mortifia beaucoup.

QUELQUE tems après, la Mère Angelique vint chercher à la cuisine où on la trouvoit tous les jours, pour lui dire qu'elle ne devoit plus pe-  
 à être Converse n'y étant point propre; mais si elle vouloit sincèrement être Religieuse, il lui falloit qu'elle la fût de Chœur, & pour cela qu'elle commençât à dire le Breviaire, qu'une Sœur qui le lui nomma lui apprendroit. Et sur l'heure elle lui donna le sien qui étoit relié en parchemin grossièrement & déjà assez usé: mais il n'en étoit que plus agréable à Madame de Chazé, qui n'a jamais eu d'autre le reste de sa vie. Elle n'eut pas de peine à se rendre à dire le Breviaire qu'elle entendoit un peu, ayant appris la Langue Italienne qui y a quelque rapport: mais elle en eut bientôt n'allé plus à la cuisine, & de se voir servir en chambre comme une Dame. On lui permit pourtant d'aller au Réfectoire, & pour s'employer elle se faisoit apporter des herbes à éplucher.

XIV.  
 son dila. ELLE demeura environ cinq ans dans cet habit séculier, pendant quoi une famille des plus considérables de Poitiers la fit prier qu'elle agréât Monsieur son fils épousât leur fille. Il vint pour lors à Metz sur la fin de son semestre. Elle lui écrivit qu'elle connoissoit & estimoit ces personnes, & que s'il avoit dessein de se marier elle l'approuvoit qu'il entrât dans cette famille; qu'il falloit recommander cela à Dieu avant qu'il

dicture, & qu'ils en parleroient ensemble  
il seroit de retour à Paris. Cependant elle  
bien Dieu pour cette affaire, qu'il lui so-  
d'en être l'arbitre ; car, comme M. de Cha-  
noit de Metz à Paris, il lui prit un cra-  
de sang qui l'effraya, & lui fit dire à sa  
qu'il croyoit qu'il devoit plutôt penser à la  
au mariage, & qu'au-moins il falloit voir  
uite auroit ce mal. Il fut assez considéra-  
is par les soins extrêmes qu'elle eut de  
s'en trouva bientôt soulagé, & il se  
quelques semaines sans qu'il se sentit du tout  
accident, qui lui reprit ensuite, & dont il  
encore une seconde fois après en avoir été  
al. Durant ces deux intervalles de santé, il  
un peu les bonnes résolutions qu'il avoit  
lorsqu'il étoit au lit & qu'il entendoit les ex-  
ons de sa bonne Mère ; & aussi-tôt qu'il  
sortir, il fréquentoit quelques-uns de ses  
s qui l'emmenaient avec eux pour prendre  
leurs divertissemens. Lorsqu'elle s'en ap-  
oit, ou parce qu'elle les trouvoit avec lui  
le sortoit quelquefois pour l'aller voir), ou  
qu'elle apprennoit qu'il avoit été chez eux,  
alloit ensuite une partie des jours & des  
fondre en larmes dans son cabinet, desor-  
quand la Mère Angelique vouloit savoir des  
les de M. de Chazé, elle n'avoit qu'à de-  
à la Sœur qui la servoit, ce que Madame  
zé avoit fait lorsqu'elle étoit revenue de  
al, ou qu'elle l'avoit été voir au Parloir, &  
soit de sa disposition par la joie qu'elle fai-  
roître, ou par les larmes qu'elle avoit ré-  
a. Elle ne se contentoit pas de prier seule-  
al ; elle lui procuroit encore les prières de  
les personnes à qui elle pouvoit s'adresser,  
aux siennes les jeûnes, les disciplines &  
brités qui passaient ses forces.

Enfin égard à sa douleur & à tant de  
priè-

prières. Il toucha Monsieur son Fils & le frappa pour la troisième fois du même mal dont il avoit déjà été attaqué, mais avec moins de violence de péril. Cette maladie, qui devoit être sa dernière, lui ouvrit les yeux pour lui faire voir le néant des vanités du monde. Il se ressouvint qu'il avoit été voué à Dieu avant que de naître, & de sa sainte éducation qu'il avoit reçue de sa bonne Mère aussi bien que de toutes ses instructions, pour laquelle il avoit tant de respect, qu'il disoit à ses amis, lors même qu'il étoit le plus dans le monde : „ Quand ma Mère me parle, & il me semble „ que c'est Dieu-même qui me parle par sa bouche „ che.” Il promit à Dieu de quitter entièrement le monde & ces conversations dangereuses qui faisoient son plus grand mal. Et pour en faire voir des effets par avance & donner des preuves de son changement, il mit entre les mains de sa Mère tout ce qu'il avoit de plus précieux, soit en habits, couverts d'or & d'argent, soit en dentelles ou autres choses, qui n'étoient que pour la vanité & le plaisir, la priant de vendre tout pour en donner l'argent aux Pauvres, & il ne se réserva pour lui que le nécessaire fort simplement. Elle fut ravie de voir d'avoir ces gages de sa conversion ; & elle fit le sacrifice qu'il désiroit sans en rien épargner, priant Dieu qu'il achevât ce qu'il avoit commencé en lui. Il fit de son côté beaucoup d'autres actions ; il donna mille écus aux Frères de la Charité & demanda un de leurs Religieux pour être auprès de lui. Il ne désira plus la santé que pour s'aller retirer à sa maison de Balisy, afin d'y passer le reste de sa vie dans la pénitence, & il vouloit même en faire une retraite de Solitaires qu'il avoit entretenus de son Bien.

MADAME de Chazé étoit ravie de le voir dans cette disposition & dans de si bons desseins, & elle ne s'épargnoit rien pour sa santé, quoique d'autre part elle appréhendât l'inconstance de la fragilité.

te. Mais Dieu ne la laissa pas long-temps en cette peine; car après qu'il eût souffert quelques mois les langueurs de son mal, qui comme nous avons dit, un crachement de sang lui fit voir bientôt qu'il n'y avoit plus d'espoir de guérison. Elle redoubla ses soins, & son assiduité auprès de lui, où elle passoit toute la nuit, & ne le quittoit que pour revenir courir à Port-Royal. Elle l'exhortoit sans cesse d'aller à Dieu avec confiance en sa miséricorde, l'assurant qu'elle consacrerait le reste de sa vie à la prière, pour suppléer à celle que la mort l'empêchoit de faire, & qu'elle feroit faire pour le repos de son âme tout ce qu'elle souhaitoit que l'on feroit pour elle. Le jour qu'il mourut, on lui vint dire le matin qu'il étoit mieux, & que l'on croioit qu'il vivroit encore quelques jours: ce qui lui fit désirer de sortir, parce qu'elle se trouvoit mal à l'après-dinée, son Médecin vint lui faire avertir qu'il sembloit qu'il n'attendoit plus sa présence pour rendre l'esprit. En effet elle ne se le tems d'aller promptement chez lui. Il mourut encore de quelques heures qu'il vouloit vivre, & fort peu après il mourut.

Le jour même qu'il fut mort, elle revint à Port-Royal d'où elle ne sortit plus; car elle avoit déjà auparavant tous les ordres nécessaires pour son enterrement. Elle alla droit à un Oratoire qui donne sur le Chœur, qui étoit alors fermé, parce que c'étoit après Complies. Deux Religieuses la menèrent par-dessous les bras; car elle étoit si faible qu'elle trembloit de tout le corps, & n'avoit le soutien. Elle se jeta à genoux devant le S. Sacrement fondant en larmes; & après y être restée quelque-tems en prières, on la mena dans sa chambre. Elle pleura ce fils comme une mère pleure ses enfans; car quoiqu'elle fût veuve de sa perte, l'aimant beaucoup, elle ne se laissa pas dans son affliction-même de

de remercier Dieu continuellement de l'avoir relevé de la corruption du monde avant que d'y avoir été engagé ; & en cela il lui avoit l'obligation de n'avoir jamais contribué à l'y avancer, n'ayant au contraire rien tant appréhendé pour lui que les charges & les avantages d'une fortune, qui est ordinairement la perte des personnes de cette condition comme elle est souvent l'unique ambition de leurs Pères & leurs Mères. La sienne au contraire n'étoit que de donner tous ses enfans à Dieu, de procurer leur salut autant qu'il étoit en son pouvoir ; & pour cela elle méprisoit tout le reste , ne voulant avoir ni succession ni postérité sur terre.

QUOIQUE Monsieur son Fils ne fût pas un obstacle à son dessein d'être Religieuse , ne l'ayant jamais contredite en cela non plus qu'en toute autre chose, sa mort la rendoit cependant encore plus libre de consacrer entièrement au service de Dieu, comme elle l'avoit toujours souhaité, son Bien, ainsi que sa personne. Ainsi elle ne pensa plus qu'à satisfaire aux héritiers de M. de Chazelles & redoubla ensuite ses instances pour être reçue au Noviciat. On lui dit qu'il falloit qu'elle vînt en cette Maison des Champs, pour y être éprouvée avant que de prendre l'habit, selon qu'il étoit porté dans les Constitutions. Elle l'accepta de tout son cœur, & ce fut ici qu'elle quitta son habit séculier pour prendre celui de Postulante.

XV.  
Capitaine  
de la Mé-  
te Ange-  
lique  
de  
l'âme  
Chazelles.

COMME elle désiroit qu'on la traitât en toutes choses comme une autre, on le faisoit aussi ; mais plutôt on la traitoit autrement qu'une autre, parce qu'on l'épargnoit moins que personne, la veillant & l'en rendant capable. La Mère Angelique principalement la traitoit comme elle auroit voulu qu'elle eût traitée elle-même. Elle la reprenoit & l'exhortoit en toutes rencontres, avec autant de fermeté qu'elle lui en donnoit ; & elle recevoit toutes les humiliations & les mortifications comme

de la charité qu'on avoit pour elle. Mais que la Mère tenoit le Chapitre du Noviciat, elle lui dit après avoir entendu sa coupe, que sa voile étoit trop propre; & qu'elle faisoit la Dame, qu'il falloit qu'elle l'ôtât & qu'elle eût une cornette, excepté à l'Eglise, jusqu'à ce qu'on lui dit de le reprendre. Elle accepta pénitence, & l'accomplit avec tant d'humilité & de modestie qu'elle donnoit de l'édi-

ficat à ses Cousins. Une fois venue voir, elle fut si contrainte par la Mère Angelique, qu'elle ne put résister à son bon vouloir, & fut obligée de coucher dans sa Maison. La Mère lui fit dessus une grande reprimande, & lui dit qu'elle ne vouloit point du tout qu'elle attirât les parens. Lorsqu'elle fut retournée au Parloir, elle vint faire sortir, afin qu'ils n'eussent pour prétexte de demeurer si elle les retenoit long tems, & qu'ils pussent aller coucher à leur maison, si ils devoient aussi voir une de leurs Sœurs qui avoit mis Pensionnaire. La Mère quelques jours après lui demanda si elle n'avoit point remarqué qu'elle l'eût ainsi fait sortir du Parloir pour renvoyer ses Cousins. Elle lui répondit beaucoup d'humilité: „ Non, ma Mère, au contraire j'ai pensé que vous le faisiez par bonté & une charité particulière que vous aviez pour moi. ”

Elle la pria une fois de la dispenser d'aller au Parloir, parce qu'elle se trouvoit mal. La Mère lui dit qu'elle s'en faisoit accroître, qu'elle se sentoit trop, & que c'étoit grande pitié que de voir des Dames; qu'il falloit qu'elle y allât; ce qu'elle fit. Une autre fois, elle demanda à la Cellière un peu d'écorce d'orange, parce qu'elle avoit mal à l'estomac. La Mère lui en fit une reprimande, & ne voulut point qu'on lui en donnât. Mais elle le permit, ayant reconnu qu'elle en avoit véritablement besoin, & qu'elle

qu'elle n'usât de ces sortes de choses que dans la nécessité & le moins qu'il lui étoit possible.

IL n'est pas nécessaire de rapporter d'avance de ces sortes d'exemples, qui sont en grand nombre. Il suffit de dire que cette conduite beaucoup servi; car comme elle recevoit ces évêques dans le même esprit qu'on les lui faisoit tant persuadée que les personnes qui la conduisoient ne regardoient que Dieu, & agissoient avec charité pour elle, cela contribuoit assurément à faire oublier tout ce qu'elle avoit été dans le monde, pour lui faire comprendre parfaitement ce que c'est que la vie Religieuse, qui est un renouvellement de son esprit & de ses maximes, & la portoit à entrer dans un esprit d'humiliation & de purification qui lui a duré toute sa vie; s'étant toujours crue encore plus imparfaite qu'on ne le lui faisoit, & toutes les reprimandes & les corrections ayant toujours servi à lui faire aimer encore davantage les personnes dont elle les recevoit. Elle se dispensoit de rien, sinon des choses dont son âge & sa foiblesse la rendoient absolument incapable. Elle assistoit au Chœur à toutes les heures de l'office du jour, & s'acquittoit exactement de tous autres devoirs de la Religion.

ELLE passa ainsi dix-sept mois : après qu'il sembloit qu'il n'y avoit rien qui dût empêcher la recevoir; mais on ne lui fut pas pour cela favorable; car Dieu permit pour l'éprouver que Mère Angelique, qui s'étoit opposée d'abord, comme nous avons dit, au désir qu'elle avoit eu d'être Conversé, voulant qu'au cas qu'elle se fit Religieuse, elle la fût de Chœur, changea entièrement cette pensée. Nous n'en savons pas le motif, mais sans doute qu'elle croyoit suivre en cette conduite de Dieu sur elle, puisqu'elle suivit le premier mouvement & le premier dessein qu'il lui avoit donné. Elle lui en fit parler par la Coadjute, qui étoit sa Sœur GENEVIÈVE de l'Incarnation.



qui elle dit de tâcher de la persuader d'accepter cette condition de Converse, qu'elle croit présent lui être plus propre que l'autre, que n'y ayant point lieu d'espérer qu'elle cause de son âge assister au Chœur & aux observances, elle ne pourroit être qu'un *phân Religieuse de Chœur*: ce sont les termes de Chazé, qui avoit perdu la devotion d' converse, & qui se considéroit moins capable d'actions de cet état que lorsqu'elle étoit en tant devenue plus foible & infirme, fut fort de la déclaration qu'on lui faisoit après l'ardée sept ans dans la Maison, dont il y avoit cinq qu'elle disoit le Breviaire fort régulièrement & qu'elle s'y étoit tout-à-fait affectonnée. En réponse que, puisqu'on ne pouvoit pas lui la charité de la recevoir qu'à cette condition, elle préféroit plutôt de sortir & d'aller à Poitiers, elle étoit assurée qu'on ne la refuseroit pas. Mère Angelique donna aussi-tôt là-dedans son alse d'obliger ces Religieuses, & ravie leur portât son Bien plutôt que de le donner à la Maison. Ainsi elle conclut qu'elle sortiroit pour cela on la fit retourner à Paris en tant une occasion propre à faire le voyage. Mère de Chazé écrivit elle-même aux Religieuses de Poitiers, qui lui promirent de la recevoir à qui la désiroient même beaucoup; car elle connoissoient déjà, l'ayant vue auparavant entrât à Port-Royal.

Et qu'à jugement qu'on puisse faire de ce que Madame de Chazé, la vie, qu'elle a eue avant & après sa Profession, témoigne qu'elle ne le faisoit ni par ambition ni par orgueil, puisqu'elle ne s'est jamais mêlée de quoi que ce soit, non plus que si elle eût été Converse. Elle ne de croire que Dieu ne demandoit qu'au-contre l'opposition, s'il n'y avoit, qu'elle y avoit été un instant.

finet & un mouvement qui venoit de lui ; qu'elle n'a jamais eu de regret de l'avoir eu qu'au contraire elle témoignoit dans toutes occasions la joie & la satisfaction qu'elle avoit son état , & de se trouver obligée à dire le Office. D'ailleurs elle changea si peu de disposition pour tout le reste, qu'encore qu'elle dispensât des Observances & des assujettissemens de la Religion, n'ayant plus à espérer d'y être gagée, elle ne laissoit pourtant pas de s'occuper de tout avec la même ferveur, assurant à tout son excepté à Matines, & suivant les autres lanties en tout ce qu'elle pouvoit. Et elle avoit peu de ressentiment de la manière dont on la traitoit, après avoir servi la Maison depuis si longtemps en tout ce qu'elle avoit pu, qu'elle rendoit Mères en toutes choses la même soumission même dépendance, & avoit pour elles la même confiance qu'auparavant, cette conduite lui-même estimer encore davantage leur zèle pour la Religion, qui les portoit à n'avoir égard ni à ce qu'elle avoit fait, ni à ce qu'elle desiroit de faire, en donnant tout son Bien, comme elle prétendoit, sans aucune réserve.

Pour être que ce fut cette disposition si noble & qui marquoit si fort sa vertu ; qui pouvoit bien la Mère Angélique à changer celle où elle étoit à son égard. Et peut-être aussi, comme on l'a dit depuis, ce qui put encore y contribuer fut qu'elle considéra que Madame de Chazé avoit tant d'affection pour ce Monastère, que bien même elle auroit été Religieuse à Poitiers si elle n'eût pas laissé d'y vouloir donner une partie de son Bien ; & qu'ainsi elle aimoit mieux l'accepter, sachant que cet engagement lui donneroit du pouvoir sur elle, pour la porter à aider les Religieuses de Poitiers & à leur donner un coup plus qu'à cette Maison : ce qu'elle fit en effet, comme on le verra dans la suite.

et donc résolu de la garder, elle lui en parla M. Singlin. Mais Madame de Chazé, qui elle avoit considéré devant Dieu sa propre délibération, qu'elle feroit mieux d'aller à Sainte-Marie de Poitiers; car la Règle étoit plus propre à sa foiblesse, elle pouvoit mieux l'observer que celle de Port-Royal. A quoi M. Singlin, qui que la Règle de S. Benoît étoit toute douce & austère, parce qu'elle reconnoît expressément que l'on soulage en tout les personnes âgées, & qu'on ne les charge de tout ce qui est au-dessus de leurs forces. Madame de Chazé ne put se rendre à cet avis, & comme il y avoit déjà plusieurs années qu'elle étoit à Port-Royal sans avoir pu rien faire, qu'elle craignoit de n'avoir pas plus de temps à y demourer davantage, le grand Religieux fit qu'elle demeura ferme dans sa résolution d'aller à Poitiers.

Quant Monsieur son Frère & Madame sa sœur, étoient ce qu'ils pouvoient pour la dévotion de la Religion; mais elle leur déclara qu'elle n'avoit rien à espérer de son Bien. Elle offrit deux mille livres à Monsieur son Frère pour ses filles, au cas qu'il la lui voulût faire placer en quelque bonne Maison; mais il refusa. Ainsi elle lui dit qu'elle ne pouvoit lui rien donner, parce qu'elle étoit vouée à consacrer entièrement tout son Bien à des Maisons de Religion, où elle savoit qu'elle seroit mieux servie. M. de Champigni fut le premier qui lui témoigna aucune peine, ni sur sa fortune, ni sur la disposition qu'elle vouloit faire d'elle, & à cause de cela elle a toujours eu une affection particulière. Il la vint voir quand elle étoit Postulante: il ne l'avoit point vue depuis qu'elle étoit à Port-Royal, ayant toujours été à Paris. Elle fut ravie de le voir, & lui en témoigna.

qu'il témoignoit approuver son dessein; & s'appris de lui qu'il avoit une de ses filles Novice Notre-Dame de Beauvais où sa Tante étoit Religieuse, elle fut si aise de ce qu'elle vouloit être Religieuse, qu'elle lui promit deux mille écus pour son dot; de quoi il lui témoigna beaucoup de connoissance.

XVI.  
Lettre de l'abbé  
de F. R.

Comme elle persistoit toujours dans son dessein d'aller à Poitiers, il plut à Dieu de faire voir qu'il demandoit autre chose d'elle. Car un jour de la troisième semaine de l'Avent, allant à l'Eglise à la prière à l'heure de Tierce, & montant quatre ou cinq degrés de pierre qui sont devant la porte l'Avant-Chœur; la glace se fit tomber avec le Breviaire qu'elle tenoit en ses mains, & elle se fit à la cuisse: ce qui toucha si fort nos Mères, & du mal qu'elle avoit, que de l'état où elle étoit de la faire Religieuse. Cette promesse lui donna une joie beaucoup plus grande que n'étoient ses douleurs, & elle ne faisoit plus que remercier Dieu d'avoir enfin accordé à sa persévérance ce qu'elle lui avoit tant demandé, & ce qu'elle ne s'osoit plus espérer pour ce lieu-ci.

Il lui fallut quinze mois depuis cette chute pour se fortifier & être capable de pouvoir porter l'habit, & même alors ne pouvoit-elle marcher pas toute seule; la cuisse rompue étant devenue beaucoup plus courte que l'autre, & si forte qu'elle ne pouvoit plus s'y soutenir, quoiqu'elle eût un soulier fort haut.

Dès qu'elle put sortir du lit, elle retourna avec plus de ferveur que jamais dans tous les exercices de la Religion, dont elle pouvoit être capable en l'état où elle étoit. L'impuissance de son corps, qui représentoit celui d'un enfant, qui ne peut faire un pas ni se soutenir seul, sembloit l'avoir fait redevenir enfant, selon l'esprit de l'Evangile; car il n'y avoit rien de pareil à sa souffrance.

sa humilité & à sa reconnoissance, pour les services qu'on lui rendoit. Elle se souvenoit de tout, & s'il arrivoit qu'elle de-  
man- dât des choses, dont elle avoit besoin, avec  
un pressentiment, elle en demandoit inconti-  
nuellement, & s'en accabloit avec larmes comme  
pour une faute. C'étoit presque toujours ce  
sont les coupes de Chapitre qui ne finis-  
soient, tant elle avoit de paroles pour ex-  
cuses; & souvent il lui falloit dire de se  
con- fesser qu'elle ne pouvoit assez témoigner le  
mal qu'elle en avoit.

Quand elle avoit tant souhaité dès son en-  
fance d'être Religieuse, elle prit l'habit à la Fête de  
l'Assomption de la Sainte-Vierge de l'année  
après la mort de M. de Chazé, âgée  
de deux ans & deux jours. Quoiqu'elle  
fût un peu cassée pour son âge, la joie qu'elle  
avoit si grande, qu'elle sembloit être  
guérie. Toute impotente qu'elle étoit,  
elle ne laissa pas de faire toutes les cérémonies  
avec les trois autres Sœurs qui prirent l'habit  
avec elle, excepté les genuflexions, mais elle  
fut d'une bonne grace étant soutenue d'une

elle continua ensuite pendant son année de No-  
viciat à compléter par une plus grande humilité &  
une grande fidélité aux petites choses, à tout  
ce qu'elle pouvoit faire des austérités de la Rè-  
gle, son âge, & son accident la rendoient  
incapable; & il ne se peut pas voir une  
petite, plus dépendante & plus exacte  
à tous ses devoirs.

Le temps de la Profession fut proche,  
son Testament, dans lequel après avoir  
té-

témoigné sa reconnoissance des graces qu'elle av  
reçues de Dieu par le moyen de la Mère Angeliqu  
& des obligations qu'elle avoit à la Maison p  
la charité que l'on avoit exercée envers elle  
envers ses filles, elle déclaroit que son dessein  
roit été de donner tout son Bien au Monastère  
que ce qu'elle en avoit donné ailleurs n'étoit,  
parce qu'on ne l'avoit pas voulu accepter, ne si  
gnant point en cela de desobliger M. de Cha  
pigni qu'elle en faisoit Exécuteur, & à qui  
n'eût même rien laissé, si M. Singlin, qui  
voit que plusieurs de ses filles vouloient être R  
gleuses, ne l'avoit engagé à donner deux mille  
cus à chacune des trois qui étoient à Notre-  
meïde Beauvais. Tout son Bien consistoit en  
mille livres, tant en ce qu'elle avoit eu en ma  
ge, qu'en ce qu'elle avoit hérité de ses Père  
Mère, & d'un de ses Frères qui étoit mort Abbé.  
donnoit les dix-huit mille livres que nous ven  
de dire à M. de Champigni, vingt-cinq mille à  
Maison; & la Mère Angelique lui en fit don  
quarante mille aux Religieuses de Poitiers. Il  
floit encore dix-sept mille livres qu'elle empl  
en aumônes, à doter quelques filles qu'elle  
en Religion, & à payer quelques petites dettes.  
Elle fit Profession au bout de son année de No  
ciat le 1. Mai, 1659. accompagnée des trois Sœurs  
qui avoient pris l'habit avec elle \*.

XVII.  
Vertus  
qu'on re-  
marque en  
elle.

ELLE a toujours témoigné de la joie & de  
reconnoissance pour cette faveur qui lui av  
été faite : ce qu'elle faisoit souvent en des termes  
& d'une manière qui édifioit toutes les personnes  
qui l'alloient voir. Cette extrême reconnoissance  
lui donnoit une exactitude non pareille à toutes  
choses, & lui faisoit aimer & estimer jusqu'aux  
moindres Observances.

E

\* Il y en eut encore une quatrième, savoir la Sœur Marguerite  
de Sainte Julie Hamelin,

Elle avoit une telle affection pour l'Office, qu'elle employoit beaucoup de tems à le dire; & ne le vouloit jamais différer, quoiqu'elle en eût même un prétexte légitime. Elle disoit qu'il étoit à préférer Dieu à tout, & qu'elle aimoit mieux souffrir de l'incommodité que de manquer à le dire aux heures & à loisir. Quoiqu'elle eût bien de la peine à marcher, elle alloit au Chœur les Fêtes & Dimanches, aux grandes Messes & à Vêpres & tous les jours, autant que sa santé lui pouvoit permettre, à une Messe basse, après laquelle elle faisoit l'assistance du Saint Sacrement; & lorsqu'elle étoit trop mal pour y aller, elle alloit à Dieu dans son lit durant ces deux heures avec la même attention que si elle eût été à l'Eglise.

Elle se faisoit lever pour aller dire sa coupe de pénitence. Elle la disoit avec une humilité & un sentiment de ses fautes si extraordinaire, qu'il n'y avoit personne qui n'en fût touché. Elle s'humilieroit autant qu'elle pouvoit, pour paroître plus imparfaite & mériter plus que les autres une humble réprimande; car c'étoit le plus grand bien qu'on lui pouvoit faire, & jamais elle ne se fâchoit avec plus d'ardeur de la charité que l'on avoit pour elle, que lorsqu'elle avoit reçu quelque réprimande, disant que c'étoit aimer véritablement les personnes que de procurer ainsi le bien de leur ame.

Elle n'a jamais désiré aucune préférence, non même dans ce qui regardoit la conduite de son Couvent; n'ayant jamais fait d'autre choix pour ses Supérieures même, que celui qu'on faisoit pour elle. Une Sœur lui ayant une fois dit que M. N. étoit élu, & si elle ne desiroit point y aller: elle répondit, sans faire paroître aucune peine, qu'elle s'y étoit marquée, mais qu'on l'en avoit démarquée pour la marquer à un autre. M. N. fut trouvé ici durant sa dernière maladie, la

même Sœur, qui savoit l'estime qu'elle avoit pour lui, lui demanda si elle ne le vouloit point voir à quoi elle fit réponse fort humblement qu'elle prioit de n'en point parler, & de ne lui point donner cette peine.

ELLE voyoit fort peu les Mères, parce qu'ayant beaucoup d'affaires, elles n'avoient pas tems de l'aller voir : mais elle n'en témoignoit aucune peine, étant si fort détachée de tout, quoiqu'elle aimât & honorât autant qu'il se peut les Supérieures de la Maison, elle étoit aussi contente qu'elles donnaissent leur tems à d'autres, & si elles se fussent appliquées à elle; étant même bien aise que les autres lui fussent préférées, parce qu'elle se persuadoit qu'elles le méritoient plus qu'elle. Il n'y avoit que ma Sœur Marie de l'Incarnation [le Conte] qui a été quelques années Prieure, qui l'allât souvent voir, parce qu'elle étoit prise pour sa Directrice au défaut des Mères. Elle lui rendoit conte de son ame avec autant de confiance & de simplicité qu'une Novice le fait à sa Maîtresse; & elle avoit pour elle un tel respect & une telle soumission, qu'elle n'eût pas voulu faire la moindre chose sans lui demander. Lorsque cela lui étoit arrivé, & qu'elle craignoit d'avoir agi contre son intention, elle n'avoit point de repos qu'elle n'eût su son sentiment; mais elle ne tomboit guères dans ces sortes de peines, parce qu'elle ne faisoit rien sans ordre.

QUAND elle étoit malade, elle s'abandonnoit entièrement à la discrétion de l'Infirmière, ne demandant à voir le Médecin que lorsqu'elle le jugeoit à propos; & quand il lui arrivoit de demander quelque chose qu'elle croyoit la devoir suggérer, elle en avoit tant de scrupule qu'elle s'en excusoit avec bien des larmes. Celles qui l'ont assistée dans ses maladies, disent qu'on ne peut voir une malade plus soumise, plus dépendante & plus soigneuse à pratiquer la pauvreté en tout ce qu'elle



Elle aimoit tellement cette vertu, qu'après  
son adieux jusqu'à quel point elle l'avoit per-  
du. Le Scapulaire, qu'on lui ôta de dessus elle,  
une infinité de pièces qu'elle avoit mises à  
elle-même; & tout le reste de ses habits  
meubles de sa chambre étoient si pauvres,  
qu'il n'y avoit rien que ce qui étoit absolument  
nécessaire, & de quoi elle ne se pouvoit passer.  
On ne se feroit jamais témoin qu'elle auroit peine qu'on  
lui demandât un meuble qu'on demandoit pour mettre  
à son lit, & qui en effet lui étoit nécessaire, elle en  
faisoit bien de la douleur & en demanda par-  
ty comme d'une grande faute, priant qu'on le  
lui donnât bien que tout ce qui étoit à son usage.  
Au commencement que nous revînmes de  
voyage, l'on manquoit de plusieurs choses. Elle  
se voyoit d'avoir cette occasion de pratiquer la  
charité, & ne s'affligeoit que de n'y pouvoir  
aller de tant de part que les autres.

Elle témoignoit tant de bonté & de cordialité  
à toutes les Sœurs, qu'elle se faisoit aimer de  
tout le monde. Elle disoit qu'elle ne pouvoit de-  
mander pour elle-même aucune grâce à Dieu,  
ni ne la demandât & désirât pour toute la  
communauté. Rien ne lui donnoit plus de joie,  
qu'elle entendoit dire du bien de quelqu'un.  
Jamais on ne l'a vue remarquer les défauts  
des autres; elle s'édifioit au contraire de tout ce  
qu'elle voyoit. Encore qu'elle aimât fort à s'en-  
tendre avec Dieu seul, son affection pour les  
autres faisoit qu'elle étoit bien-aise de les voir,  
et cependant elle ne vouloit pas que celle  
qui étoit avec elle y conviât personne. Elle lui  
demandoit seulement de bien recevoir celles  
qui venoient, & de ne leur témoigner aucun  
désagrément. Tous ses discours étoient de Dieu dont  
elle étoit remplie: aussi la plupart l'alloient  
pour s'édifier, que pour lui faire plaisir.  
Elle ne faisoit paroître aucun

ennui de se voir réduite à demeurer dans un lit sur une chaise, comme elle y a été les sept dernières années de sa vie, sans pouvoir suivre la Communauté.

ELLE témoignoit tant de reconnaissance à ces qui lui alloient faire quelques lectures, & les en étoient toutes confuses, & de même qu'on l'entretenoit de ce que l'on avoit retenu des Sermons, dont elle étoit toujours si édifiée, une Sœur lui ayant dit un jour qu'elle n'avoit pu retenir un, parce qu'il n'y avoit point d'instruction morale, elle lui répondit: „ Mon Dieu! ma Sœur, comment pouvez-vous dire cela? car il n'y a point où je ne trouve beaucoup d'instruction, & il me semble qu'on en peut tirer de tant de choses.”

ELLE étoit toujours seule hors ces tems de lectures & de quelques visites des Sœurs, qui ne n'étoient pas bien fréquentes. Mais elle se tranchoit aussi cela en de certains jours, par l'attention qu'elle avoit au silence & à son avancement à quoi elle vouloit s'appliquer davantage de ces tems par une plus grande retraite; & d'ordinaire elle choisissoit pour ce dessein l'approche des Fêtes: elle faisoit alors mettre un billet à la porte de sa chambre, par lequel elle prioit ses Sœurs de ne point entrer & de la laisser en solitude de ces jours-là.

ELLE avoit beaucoup de bonté pour la fille qui la servoit, & elle lui parloit même, à cause de sa simplicité, avec plus de confiance qu'à aucune autre, des graces que Dieu lui avoit faites, qui étoit remarquable & une vertu en elle, que cette Sœur lui donnoit assez souvent d'exercer sa patience contre son intention contraire; & elle souffroit cela avec si peu de peine qu'elle même l'a souvent priée de l'avertir de ses fautes; à quoi cette fille obéissoit si simplement pour ne pas dire peut-être trop librement, &

étoit quelquefois de petites reprises. Quand il lui arrivoit de se plaindre parce qu'elle étoit beaucoup, elle lui disoit : „ Vous dites tout si bon souffrir, & cependant vous vous fâchez, " & ainsi d'autres choses selon les occasions de quoi ma Sœur Luce la remercioit, & aussi, tôt à elle.

Persecution, qui s'éleva contre ce Monastère, deux années après la Profession, ne l'affaiblit point; & quoiqu'elle ressentit l'enlèvement des Mères & des principales de la Communauté, elle fit paroître une constance & une fermeté qui sortoit même les soirées. M. l'Archevêque l'ayant vue à son rang avec les autres, elle lui témoigna avec tant de bonté qu'elle auroit souhaité qu'il eût été question de sa vie, parce qu'elle se seroit estimée de la perdre pour soutenir la vérité qu'elle avoit fait la grace de connoître, aussi de l'innocence des personnes que l'on accusoit. Il vit bien qu'il n'avoit rien à gagner avec elle, & qu'après l'avoir traitée fort civilement, il l'ayant même toujours appelée ma Mère, il n'osoit sans la tenter davantage. Mais les Religieuses de Sainte-Marie ne firent pas de même; quoique leur Ordre lui eût obligation d'avoir été à l'établissement de leur Monastère de Port-Royal, elles ne l'entreprirent pas moins que les autres. En effet elle étoit des plus fermes, ne craignant rien que ce soit, non pas même d'être exilée. Comme elles avoient plus d'ocasion de la voir à cause qu'elle étoit souvent malade, & qu'elles ont dans leur Ordre beaucoup de malades, elles alloient autant qu'elles pouvoient la trouver dans sa chambre, pour tâcher de la persuader de rendre à M. l'Archevêque tout ce qu'il demandoit d'elle. A quoi elle répondoit toujours avec bien du respect, & avec beaucoup de fermeté, sans con-

xviii.  
Si la mort  
devient la  
perdition  
d'un.

contribuër jamais à leur entretien, seulement voir en peu de paroles les-  
 te avoit de ne point obéir. à .  
 pouvoit faire sans offenser Dieu & b  
 science. Elle ne pouvoit aussi quel  
 pêcher de leur témoigner combien  
 soient éloignées de la conduite de leu  
 se Mère de Chantal & de la Mère de  
 qui avoient toutes les deux tant d'el  
 Monastère , qu'elles n'auroient jama  
 l'autre accepté la commission dont  
 toient chargées.

ELLE tomba tout-à-fait malade  
 tems-là, & le Médecin la jugeant  
 plus anciennes de la Communauté si  
 l'Archevêque avec beaucoup d'instanc  
 la grace de lui accorder les Saints Sac  
 Mère Eugénie, qui étoit présente,  
 la parole pour lui dire, que c'étoit .  
 donné connoissance de M. de S. Cy  
 M. l'Archevêque répondit, qu'il ne  
 qu'elle eût mal fait en cela, puisque  
 ran n'avoit enseigné dans cette M  
 mauvaise maxime. Il ne voulut pas r  
 accorder les Sacremens. Lorsqu'elle  
 les lui refusoit, elle répondit que,  
 vouloit pas lui accorder cette grace,  
 roit de tout son cœur, mais qu'elle n  
 devoir obtenir en blessant sa conscienc  
 résolue, aussi-tôt qu'elle se sentiroit  
 prier qu'on assemblât toute la Commu  
 nauté, & qu'on mît une croix au pi  
 devant laquelle & en présence de tout  
 elle se confesseroit tout haut de toute  
 après-quoi, s'il plaisoit à Dieu de l'a  
 inoit à lui avec confiance, esperant en  
 de, puisqu'elle ne se seroit réduite à

voit au commandement qu'il nous fait de  
ne craindre tout ce que les hommes nous  
font faire, lorsqu'ils veulent nous détourner  
de la sainteté que nous lui devons.

Mère Eugénie la voyoit souvent pendant  
sa maladie, afin de tâcher de la gagner par  
la crainte. Elle la menaçoit que  
si elle ne se fignoit, elle seroit traitée comme une déba  
chée (ce sont ses termes) & qu'après sa mort  
son corps seroit jeté sur une claie tout du long du  
jardin, & qu'on le jetteroit sur un

Ma Sœur Liée répondoit à tout cela  
qu'elle ne se mettoit pas en peine de ce qu'on feroit de  
elle après sa mort, pourvu que son ame fût sainte.  
La Mère Eugénie la menaçoit aussi qu'on  
iroit au bout de la France, ce qui ne l'effrayoit  
point, quelque infirme qu'elle fût; & elle  
n'avoit point d'appréhension de l'exil, qu'ayant ouï  
que M. l'Archevêque devoit encore enlever  
des Religieuses, dont elle étoit du nombre,  
elle eut si peur qu'une telle grace lui échappât,  
qu'elle vouloit prier de l'envoyer la première  
de sa Sœur, qu'elle avoit prise pour la Direc  
trice à l'absence des Mères, & à qui elle rendoit la  
soumission, lui fit entendre qu'une Religieuse  
qui a fait vœu de clôture, ne doit jamais sous  
un prétexte que ce soit demander à en sortir.

CS

Voici ce que la Sœur Liée rapporte à ce sujet divers  
ans. Page 17 un jour (c'étoit avant sa maladie)  
elle eut parlé avec une force incroyable à la Mère Eugénie,  
elle la conduisit jusqu'à la porte de sa chambre. Cette Reli  
gieuse ayant voulu empêcher, lui disant qu'elle avoit trop de  
peine, elle répondit : "C'est pour m'aguerrir, ma Mère, que je  
me suis bien que j'apprenne à marcher, pour aller où l'on me  
envoyera. Toute faible & impotente que je sois, je suis tou  
jours prête à partir quand il plaira à M. de Paris, & il n'y a rien que  
je ne sois disposée à souffrir pour la vérité." &c. Page 91 Elle  
parla de la prison & des dernières extrémités (dont on menaçoit  
les Religieuses de Port-Royal) comme les personnes du monde  
sont effrayées de des plus grandes douleurs. Voyez aussi page  
102 une fille de sainte-Marie que, toute impoten  
te, étoit prête à aller en prison, & que si elle n'a  
voit pu marcher, elle auroit été de courir.

ce qui fit qu'elle se tint en repos, & ne pensa y à avancer sa sortie.

DIEU se contenta de sa bonne volonté, & la disposition où elle étoit de souffrir les effets bien que les menaces de toutes ces personnes l'en ayant délivrée (en Juillet 1665.) aussi que nous toutes, pour la mettre en cette Maison de repos & de solitude, elle y vécut encore quelques ans, pendant lesquels elle vit la paix de l'Eglise & mourut bientôt après.

xix. d'ordinaire de sa vie Le peu d'estime qu'elle faisoit de tout ce qu'elle avoit pu faire pour Dieu, la porta à croire au fin de sa vie qu'elle n'avoit pas encore commencé à le servir : ce qui lui donna de très-grandes peines intérieures dans la vue de ses défauts & misères qu'elle voyoit en elle; & quoique cela parût pas, parce que le calme, qui étoit au fond de son cœur, étant autant à Dieu qu'elle y en faisoit paroître toujours dans la joie & la paix du S. Esprit; mais celle qui la conduisoit étoit toute de son affliction & de ses peines qui lui faisoient dire souvent avec larmes: „ Priez Dieu, mes amis, je vous supplie, que je ne meure point à cause de mes péchés.” Ce sentiment lui faisoit craindre que ce ne fût une témérité à elle de désirer la mort; & ainsi, quoiqu'elle ne souhaitât rien davantage que de jouir de Dieu, qui étoit le seul & unique désir de son cœur, elle ne laissoit pas de prier de prolonger sa vie pour se purifier de plus grandes & de plus longues souffrances. Dieu favorisa son souhait; car sa dernière maladie dura un mois entier, & fut très-violente & périlleuse. C'étoit une fièvre continue avec des redoublemens tous les jours, & une fluxion sur la poitrine accompagnée d'une toux, qui lui causoit encore plus de mal & d'incommodité que la fièvre. Elle n'auroit pas cru qu'elle eût pu porter un si grand malade l'espace de quinze jours, & dès le six ou septième jour lui donna les Saints Sacremens, qu'elle reçut avec

liberté entière de son esprit ; témoin quoiqu'elle eût bien de la peine à parler, sup d'humilité, de regret de ses fautes, de confiance en Dieu & de reconnaissance de ses grâces. Elle demanda ensuite pardon à la Communauté avec larmes d'avoir mené une vie si imparfaite, remercia, par les termes les plus humbles, la charité qu'on lui avoit faite de la recevoir dans ce vénérable Corps.

Elle vécut depuis encore trois semaines, pendant lesquelles elle s'appliquoit continuellement à ce qu'elle s'affligeoit de ne le pouvoir faire qu'elle auroit voulu, parce que son mal, dit-elle, l'en rendoit presque incapable : ce qui faisoit qu'elle prioit souvent qu'on la fît souffrir pour elle & qu'on le priât pour elle. Elle remercioit sans cesse des petits services qu'on lui rendoit, & elle avoit même scrupule de se faire souffrir, quoiqu'elle ne le fût.

Elle étoit si détachée de tout, & de ses sens même, que l'on n'osoit lui en parler ; & un jour, qui lui étoit proche, s'étant un jour approché de son lit pour savoir si elle ne vouloit rien dire à M. de Champigni, qui lui avoit écrit par un Exprès une Lettre toute remplie de respect & d'affection pour elle : elle lui répondit avec une froideur qui la surprit, parce qu'elle étoit nouvelle : „ En l'état où je suis, ne vient pas parler de mes parens qui sont dans le monde ! Je vous prie, ma Sœur, laissez-moi aller à Dieu, & ne me parlez point de ce-

veille de la mort elle dit à la Mère Prieure, les paroles de l'Ecriture : *Soyez saints comme je* <sup>Levitiq. 19.</sup> *vous*, lui avoient fait une telle impression, qu'elle étoit prosternée en esprit devant Dieu, & priait de nous donner à toutes dans le fond du cœur le sentiment de l'obligation qu'elles porteroient à la sainteté, tel qu'elle l'avoit en l'état

l'état où elle se trouvoit alors, se voyant d'aller paroître devant Dieu.

ELLE entra dans l'agonie la nuit suivante heure. On éveilla la Communauté selon tume pour faire les prières. Elle avoit u tière connoissance; mais elle ne pouvoit p plus parler à cause de son oppression. On vertir le Confesseur, & en attendant on co ça les prières. La Mère Prieure lui da si elle y avoit attention; à quoi elle dit qu'ouï, mais en se faisant effort, parce avoit bien de la peine à parler. Le Cor étant venu, elle ne laissa pas de répondre qu'il lui disoit de tems en tems, avec une présence d'esprit & une très-grande piété; gnant sa foi, sa confiance en Dieu, son re ne lui avoir pas été assez fidelle, & son déler à lui quoiqu'elle s'en crût indigne.

QUAND deux heures sonnèrent, une pa la Communauté se retira pour aller dire M au Chœur, & celles qui ne chantoient pas rèrent à les dire auprès d'elle avec le Con. Elle fut assez en repos pendant ce tems-là, témoignoît souvent en levant les yeux au ciel le avoit attention à prier Dieu & à invoquer séricorde. Mais vers les trois heures elle mença à ne plus donner de marques de c sance, & Matines étant toutes achevées, l les Sœurs rentroient dans sa chambre, co elle n'eût attendu que leur présence, elle l'esprit vers les quatre heures du matin, le sembre 1669. âgée de soixante & douze ans





## X X X I I.

de la vie & des vertus de la Sœur  
Françoise Magdelaine de Sainte Julie Baudrand, qui en 1659. fit Profession à Port-  
Royal & en fut Prieure pendant six ans.  
la Mère Louise de Sainte Anastasie  
MESNIL, dernière Supérieure de cet-  
Mon.

qui avoit choisi la Mère Françoise de  
Sainte Julie Baudrand pour être un vase  
dans cette Maison [de Port-Royal] &  
se paroît comme un instrument propre à le  
Il y fit venir de Lipn à l'âge de quatorze  
elle sortoit des Ursulines de cette ville, où  
on prévenoit contre nous par de très-injustes  
maux. Néanmoins, quoiqu'elle n'eût pas  
un désir formé de se faire Religieuse, elle  
sortoit assez bien avec les enfans pendant  
son Pensionnaire : Sa docilité envers ses  
Mères & son inclination bienfaisante lui atti-  
rèrent l'amitié de toutes les compagnes. Dans la  
ville se lia avec quelques-unes d'entre elles qui  
l'écrit du monde : ce qui lui fit quelque  
mal. Mais la Mère Angelique, instruite de cette  
chose s'appliqua aussitôt à remédier au mal : El-  
le eut tant de franchise & de sincérité, qu'elle  
eut pas beaucoup de peine à la faire rentrer  
dans son devoir.

À l'âge de dix sept ans, Dieu la détermina à être  
Religieuse ; & bien-tôt il fit paroître qu'il lui par-  
venoit, par le changement qu'on remarqua  
en

en elle. Dès-lors elle commença à s'exercer de bon dans la pratique de la Règle qu'elle étoit d'embrasser. Elle devint sérieuse ; recte & silencieuse , recevant humblement les corrections de sa Maîtresse, qui souvent étoient très-mortes, parce qu'elle n'épargnoit point celles qui roient à la Profession Religieuse. Cette préparation la fit recevoir au Noviciat à l'âge de dix-huit ans & demi (le 25. Mars 1658. & elle se distingua par son amour pour l'exacte Observance & pour tout ce qui est propre à entretenir la pureté & la ferveur. Elle fit Profession le 1. Mai. [en même tems que Madame de Chazé.]

III. Pour l'affermir dans la vertu par des épreuves on la mit encore toute jeune en Obéissance à une personne d'une humeur assez propre à exiger des autres ; & elle s'y comporta avec tant de douceur & de respect, que l'on eut lieu d'être content & édifié de sa conduite. Son ardeur pour le travail, soutenu par une force de temperament, la facilité de son génie, ses manières aisées, son adresse naturelle & sa tendresse pour le prochain, firent qu'elle donna les emplois les plus laborieux & les plus difficiles ; \* & elle ne laissoit pas de se trouver tous les jours fort exactement au Chœur, où elle fit pendant plusieurs tems l'office de Chantre. Son affabilité, sa bonté, sa voyance, l'ordre qui régnoit dans toute sa conduite, & son intelligence dans l'œconomie ; la firent aimer & estimer dans les fonctions de Tourrière & de Cellerière, qu'elle exerça plusieurs années.

Les peines, les fatigues & les veilles, qui étoient inséparables de la charge d'Infirmière, ne furent pour elle que des occupations inconnues. Cet emploi lui fut donné après qu'elle eut été Cellerière. On remarqua souvent, que

\* Ce ne fut qu'après la paix. Pendant la persécution de 1653 elle demeuroit à Port-Royal de Paris, où on la sollicita vivement de signer, mais Dieu la soutint. Voyez la Relation contenant les vies &c. pp. 59. 60. 62. Le 11. Novembre 1664. elle fut guérie d'un fièvre, par l'intercession de la Mère Angelique. comme on voit dans le Tome II.

du soulagement aux infirmes, elle se rendoit infirme avec elles. L'humeur fâcheuse & rebutante des malades rallumoit son zèle à les servir; & la longueur des maladies, qui souvent l'obligeoient de passer une grande partie des nuits auprès des infirmes, n'étoit point son affection pour elles, non son empressement & son exactitude aux très-Saint Sacrement, dont elle ne se faisoit jamais sans de grandes nécessités. Sa foi faisoit respecter le Temple du S. Esprit, & la dignité des personnes qu'elle assistoit, & la diligence à former de plus en plus Jésus-Christ leur ame par des paroles d'édification & d'exhortation proportionnées à leurs besoins, & à leur rendre les derniers devoirs de la chrétienne & religieuse jusqu'au tom-

ber ces soins accablans, elle ne laissoit pas un instant de tout le tems qu'elle pouvoit à la prière & à la lecture des livres de piété, afin d'obtenir cette onction si nécessaire pour se soutenir contre les actions extérieures & dissipantes. Tant & tant affoiblirent enfin sa santé, & lui attirèrent la Sciatique dont elle fut extrêmement incommodée les dernières années de sa vie.

On lui ôta donc la charge d'Infirmière pour la dernière; mais elle ne laissa pas d'être infirmière, & ses soins même en devinrent plus grandes, elle refusoit de prendre les soulagemens qu'on procuroit aux autres. Elevée à cette charge, elle s'appliqua davantage à s'édifier elle-même par des sortes d'exercices de piété, & à édifier les autres par sa fidélité & son exactitude aux Obligations régulières, où elle se rendoit toujours la première, sans s'en dispenser que malgré elle & par la prière des personnes qui avoient soin de elle. Elle étoit toujours vu en elle cette ferveur & cette pureté si fort dans la Règle à tous-

IV.  
On la voit  
dans le  
caractère  
de sa vie

tous ceux qui la professent. Elle n'étoit ja sans occupation ; partageant tout son tems en prière & la lecture, l'écriture & le travail des n. & tâchant de faire valoir les talens intérieurs & térieurs que Dieu lui avoit confiés.

QUOIQ'ELLE eût naturellement l'esprit élevé, il n'étoit pas difficile de remarquer son humilité ; parce qu'elle s'accusoit toujours la prière, & qu'elle s'appliquoit à elle-même les fautes des autres. C'est ce qui lui donnoit cette faiblesse qui a pu quelquefois la faire regarder comme un peu trop complaisante, mais qui venoit de la douceur & de la bonté de son humeur, qui, bien de se plaindre à contrarier, se rendoit flexible & s'arrêtoit à son propre sens. Elle a toujours paru beaucoup de patience & de mortification dans les différentes maladies & infirmités qu'elle a exercées pendant les cinquante ans qu'elle a passés dans cette Maison.

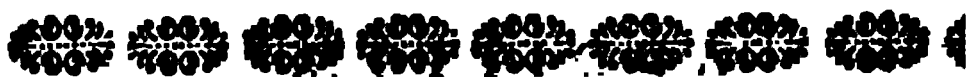
V. sa dernière maladie & sa mort. MAIS ce fut sur-tout dans sa dernière maladie qu'elle fit voir qu'elle avoit bâti son édifice sur la piété. Car Dieu voulant mettre la dernière main à son ouvrage, l'éprouva par des douleurs très-violentes, qui ne lui donnoient pas un moment de relâche. Dans cette rude épreuve, elle a remarqué, par le désir qu'elle témoignoit de rompre ses liens pour aller à Jésus Christ, que tout en lui seul qu'elle avoit mis tout son trésor & que son cœur & son esprit étoient uniquement occupés à lui. Elle excitoit les Sœurs qui étoient auprès d'elle à l'en entretenir, & elle leur marquait les plus beaux endroits de l'Ecriture dont elle prioit de leur faire la lecture. Ce fut dans ces saintes dispositions qu'elle remit entre les mains de son Seigneur l'ame qu'il lui avoit donnée en dépôt, & que cette Epouse de Jésus-Christ se prépara pour entrer avec son Epoux dans la Sale des noces. Elle mourut le 21. Avril 1706. vingt-trois heures après la mort de la Mère Elizabeth.

Anne Bonlard, Abbessé, & fut enterrée dans la même fosse.

**A D D I T I O N.**

La dernière maladie de la Mère Françoise-Magdeleine de Sainte Julie Bandrand, qui fut violente, mais de longue durée. Elle n'étoit point entrée lorsqu'on apporta à Port-Royal, le 19. 1706. la Bulle *Piacam*, avec le Mandement du Cardinal de Noailles ; & elle fut d'avis d'attendre du tems pour prier Dieu à ce sujet. On la vit tourner à la mort, en même tems que l'Abbessé étoit à l'extrémité, afin de pourvoir au gouvernement de la Maison dans un tems qui étoit à craindre, on l'engagea à se déposer de Prieure ; ce qu'elle fit, & la Mère nomma en sa place la Mère Louise de Anastasie du Mesnil, qui en qualité de Prieure gouverna Port-Royal des Champs jusqu'à la destruction en 1709. car il ne fut pas possible aux Supérieurs la permission de procéder à l'élection d'une nouvelle Abbessé.





## X X X I I I.

*Relation de la vie & de la vertu de la S<sup>te</sup> Marie-Magdeleine de Sainte Marthe Charon, Religieuse Conversé de Port-Royal qui fit Profession en 1659. Par la Angelique de S. Jean ARNAULD.*

I.  
Premier état de la S.  
Charon.

**M**A Sœur Charon \* étoit d'un village en France nommé Fournan. Sa Mère l'avoit élevée auprès d'elle sans aucune instruction ; & elle ne savoit qu'elle connoissoit le nom de Dieu, elle ne savoit rien davantage. Quand elle eut quinze ans, sa Mère l'amena à Paris, pour servir. La première condition fut chez de petits Marchands, où elle demeura neuf ou dix mois. Elle fut ensuite chez une femme, à qui ces gens la donnèrent, qui étoit de mauvaise vie, & qui, ce qui est plus horrible, ne voyoit que des gens d'Eglise, des premières dignités dans l'Eglise. J'ai bien d'écrire cela : mais il me semble que c'est de quelque chose à la gloire de la miséricorde de Dieu qui a délivré cette fille *ex inferno inferiori*, qui ne pas dire quel étoit cet enfer où elle se trouvoit engagée. L'Ecriture remarque que les flammes de la fournaise, dont il délivra les trois enfans en Babylonie, paroissoient de quarante-neuf coudées de hauteur au-dessus de la fournaise, quoique cette circonstance ne fût pas nécessaire pour prouver le miracle de leur délivrance, qui eût toujours été grand quelque le feu eût été moindre. J'ai la

\* J'ai appris ce qui suit d'elle-même le 20. Novembre 1659.

raffé sur ce sujet-ci, qu'il faut faire voir tout-  
l'horreur de cet enfer où cette pauvre fille se  
précipitée, pour admirer & louer davantage la  
grâce & l'amour du Fils de Dieu pour ceux  
qu'il a choisis, & qu'on ne peut arracher de lui  
quoiqu'eux-mêmes en veulent sortir & que  
les Démon s'efforcent de les en tirer.

Cette pauvre fille ne connoissant point Dieu  
n'étoit aussi peu le péché; & n'ayant d'autre  
raison que celle des sens, pour gouverner sa rai-  
son n'avoit jamais été instruite par la foi, elle  
fut sa Maîtresse fort heureuse & sa vie fort a-  
gréable. Le mal ne lui donnoit point d'horreur,  
elle ne le discernoit point d'avec le bien, parce  
qu'elle prennoit pour bien toutes sortes de plaisirs.  
Tout cela néanmoins elle ne fait comment elle  
s'en retourne lorsqu'elle se trouvoit sur le bord du  
péché; & il lui sembloit que, sans discerner son  
mal, il lui en prennoit une appréhension si forte  
qu'elle lui étoit invincible, & qu'elle la retiroit  
d'elle-même des occasions les plus proches.  
Je admire, en rapportant ceci, comment Dieu  
se sert en divers lieux où elle a été très-ex-  
posée & où des personnes, qui y sont entrées a-  
vec elle, se sont perdues.

Je ne sais pas combien elle fut en cette Maison,  
elle alla ensuite. Mais je sais bien qu'elle a-  
vion vingt & un an quand elle commença  
à se marier avec un homme veuf chez qui elle a demeuré  
long-temps. C'étoit un bourgeois de Paris, qui s-  
appeloit Marchand de vin, mais qui étant vieux ne  
pouvoit plus de rien & louoit ses caves à d'autres  
bourgeois, vivant chez lui de son Bien. C'étoit  
un homme sans religion & qui n'en faisoit  
aucun exercice, excepté que, pour ne pas paroî-  
tre qu'il étoit, il alloit à l'Eglise. Il est aisé de  
voir qu'il n'y avoit point de péril pour cette fille,  
car son Maître ne craignoit ni Dieu ni les  
Démon, & qu'elle-même n'avoit pas appris à

craindre ni le péché ni l'enfer. Néanmoins brula point dans la fournaise ; & elle ne put tribuër qu'à l'invisible protection de Dieu, donnoit de la force pour résister à des attaques dangereuses , sans qu'elle fût d'où lui venoit le mouvement.

Au bout de six ans qu'elle eut été dans la Maison, un Marchand de vin, à qui son Maître louoit une de ses caves , & qui pour cela faisoit chez lui, se mit à aimer cette fille qui sans doute assez jolie en ce tems là , & dont le caractère est naturellement douce & n'étoit alors trop gaie. Il désira de l'épouser, & quoiqu'il y eût des parens s'y opposassent long-tems, parce que la fille n'avoit rien, il le voulut si absolument fin il gagna son Père. Néanmoins, afin qu'il ne se fît sans éclat, il ne voulut point faire publier les bans , & il prétendoit s'accorder & fiancer au même tems , pour se marier le lendemain. Il étoit déjà fait lever toutes les étoffes , & même obligée de quitter son Maître , ne voulant qu'on la vît sortir de cette condition qui lui étoit trop. Comme il la voyoit très-souvent pendant qu'on traitoit cette affaire, il mêloit quelquefois parmi ses caresses de petits reproches qu'elle n'avoit point de Biens ; en sorte que la fille comprennoit assez qu'il l'auroit aimée davantage si elle en avoit eu , & qu'il ne la prenoit que parce que son inclination le surmontoit & qu'il ne pouvoit, par cette sorte de nécessité, faire autrement. Pour elle qui y trouvoit son avantage trouvoit tout bon , & avoit impatience que le mariage se fût achevé.

CEPENDANT il arriva un jour qu'étant dans l'Eglise & regardant le S. Sacrement de Dieu, elle n'avoit aucune instruction, Dieu l'éclaira tout d'un coup & se fit connoître à elle. En même tems elle fut frappée d'un mouvement extraordinaire & elle commença à dire en elle-même, qu'elle



heureuse de se donner à Jésus-Christ, qui  
 demande rien de personne que le cœur, qui  
 n'engage avec un homme, qui ne se contente  
 qu'elle se voulût bien donner à lui, mais  
 un prêtre qui lui reprochoit qu'elle n'avoit pas  
 fait. Cette pensée fit une forte impression  
 sur l'esprit & lui donna une idée fort avantageuse  
 de la virginité, qu'elle n'avoit connue jusqu'alors  
 comme les Juives d'autrefois, qui l'estime-  
 roient digne d'être pleurée quand la mort les  
 venoit frapper. Je ne dis que ce qu'elle m'a dit en  
 ces termes, excepté la comparaison. Cependant  
 comme l'affaire étoit fort avancée, elle n'étoit  
 plus résolue de la rompre & laissoit aller les  
 choses. Mais lorsqu'elles étoient presque à la veüe  
 de conclure, une parole indiscrette, que cet  
 homme dit par légèreté & qui bleissoit la réputation  
 de celui qui la recherchoit, déplut à ce  
 père, à qui on en fit le rapport ; & une autre  
 femme, qui prit à elle de retourner chez son  
 père d'où il l'avoit fait déloger (parce que se-  
 rant venue à Paris & ne l'y ayant pas trou-  
 vée étoit retournée sans la voir) acheva son  
 démentement & lui fit rompre ce mariage.  
 Elle n'en eut point de regret : l'impression  
 qu'elle avoit faite dans son cœur cette belle idée que  
 son père donna de la chasteté, lui ayant fait mé-  
 priser avec plaisir les avantages de cet engagement.  
 Elle continua donc à servir son Maître, & n'au-  
 ra plus de lumière qu'auparavant, vivant  
 de coutume. Il arriva cependant bientôt  
 qu'étant un jour sortie du logis, lorsque son  
 père n'y étoit pas, à dessein de s'aller promener,  
 elle se trouva dans une rue & voulut savoir où elle  
 étoit. Elle, qui ne vouloit pas dire qu'elle  
 étoit dévot, lui fit accroire qu'elle s'en alloit  
 à son père. Sur-quoi il lui dit que, si elle vouloit  
 aller à son père, il falloit qu'elle allât à S.  
 Denis, donc obligée d'y aller. C'é-  
 toit

toit un Jésuite qui prêchoit, nommé le Père zèleux, qu'elle prétend avoir été un fort bon religieux, & qui ne demeura guères à Paris de tems-là. Il parla fortement contre le vice l'horreur du péché, la punition qu'il mérite. Ce Sermon la frappa dans le cœur tout d'un coup & comme s'il eût rompu un voile qui la tenoit dans les ténèbres & l'empêchoit de voir le jour, elle apperçut en un moment l'état de sa conscience, commença à voir avec effroi tous les péchés qu'elle avoit commis en sa vie, aussi distinctement que si quelqu'un les lui eût nommés ou les lui eût fait lire dans un Livre.

L'HORREUR, qu'elle en conçut, lui fit chercher le remède; & quoiqu'elle n'eût autre chose que c'étoit que Sacrement, Dieu lui mit en l'esprit de s'aller confesser comme il falloit, & non comme elle faisoit auparavant, qui étoit d'écouter ce que le Prêtre lui disoit, & de répondre tout à sa fantaisie, sans se mettre en peine si ce qu'il disoit étoit vrai ou faux. Elle fit sa confession la même & avec tant de soin & de circonspection en plusieurs fois qu'elle y retourna, que son confesseur lui disoit toujours : *Tout cela ne sert à rien*. Sur-quoi, elle croyoit que c'étoit parce qu'il n'en revenoit rien, & qu'elle n'avoit rien à lui offrir. Cependant depuis ce tems-là, le jour se fit peu à peu dans son ame, & Dieu lui donna de plus grands sentimens de lui. La parole de Dieu, qu'elle entendoit dans les Prédications étoit devenue une parole intelligible, au lieu qu'auparavant elle lui étoit étrangère; & les instructions qu'elle y recevoit, la pénétrant comme une rosée, disposoient son cœur à produire les fruits d'une véritable conversion. Ainsi elle se changea chaque jour : elle se détachoit de toutes les choses qu'elle avoit aimées jusques-là, & étoit continuellement affligée de la vue de ses péchés, elle meditoit comment elle pourroit se

Non & cherchoit une personne qui fût son  
pour le conduire à lui.

Elle n'avoit pas été contente de son premier Con-  
fessionnal. Elle alloit quelquefois à un autre nommé M.  
qui étoit estimé à S. Gervais paroisse de  
Paris : elle s'adressoit à lui pour ses Confes-  
sions ordinaires. Mais un jour comme elle se sen-  
toit touchée, & qu'elle voulut faire comme il  
faisoit sa Confession générale, elle résolut de l'aller  
faire pour cela quoiqu'elle y eût une effroyable  
peine. Il se rencontra qu'il y avoit tant de  
gens autour de son Confessionnal, qu'après avoir  
attendu elle jugea qu'il étoit trop occupé &  
qu'il lui pourroit pas donner assez de tems. Ce-  
pendant elle se sentoit si accablée du poids de ses  
péchés, qu'elle ne pouvoit se résoudre à sortir de  
là, qu'elle ne s'en fût déchargée aux piés d'un

Confessionnal. Comme elle n'en connoissoit aucun en  
particulier, elle se mit à faire le tour de l'Eglise  
pour en chercher quelqu'un comme elle le vouloit.  
Il y avoit vingt ou vingt-cinq : elle les regarda  
un après l'autre ; & à leur mine elle jugeoit  
qu'il n'étoit point ce qu'il lui falloit, & elle ne  
se résoutoit de parler à aucun d'eux. En-  
fin trouvant dans cette peine de ne savoir plus  
ce qu'elle rencontreroit un Médecin qui pût donner  
soulagement à la violente douleur qu'elle sen-  
toit son ame, pour tant de plaies que sa con-  
science lui avoit ouvertes toutes à la fois, & qui  
sentoient aussi sensibles que si elles eussent été  
physiques ; en achevant de faire le tour de  
l'Eglise, elle rencontra tout le dernier dans un  
Confessionnal au nommé M. Cagnet, qu'elle connois-  
soit peu que les autres, mais qui lui plut dès  
qu'elle le vit, & elle crut appercevoir en lui une  
piété & une charité telle qu'elle les cherchoit  
pour lui qu'elle vouloit prendre pour mettre son  
âme entre ses mains. Elle dit qu'elle reconnut de-  
vant elle qu'elle n'étoit pas trompée, & qu'en effet

il étoit estimé dans la paroisse. (Il étoit Conf de feu Madame Robert.)

Aussitôt elle se détermina à se confesser lui, & elle l'attendit assez long-tems : elle éprouva cependant une agitation d'esprit épouvantable la confusion & la honte que lui caufoient les ordres de sa vie passée, de manière qu'elle ne savoit comment elle se pourroit résoudre à en faire l'accusation. D'un autre côté, elle ne pouvoit s'en dispenser, tant elle se sentoit pressée. Elle surmonta sa peine qui dura autant que sa confession : de quoi le Confesseur s'aperçut ; mais comme il avoit beaucoup de charité, il la fortifia & la consola ; & elle le quitta avec un coup plus d'ardeur de commencer une vie nouvelle. Elle étoit en peine si elle pourroit continuer de demeurer dans la Maison où elle étoit, craignant le péril où j'ai dit qu'elle étoit soumise ; mais son Confesseur ne fut pas d'avis qu'elle sortît ; il lui dit seulement de déclarer à son Père à quelle condition elle demeureroit chez lui. La fille l'ayant fait, il n'en fit pas d'abord beaucoup d'état & il se donnoit toujours certaines libérales paroles. Sur-quoi la fille lui déclara fortement qu'elle ne le souffriroit plus & qu'elle s'en irait chez lui : ce qui fit que depuis il eut une grande retenue, parce qu'il ne souhaitoit pas qu'elle quittât.

DEPUIS cette première Confession elle se sentit encore davantage ; & à mesure qu'elle devoit de nouvelles plaies, elle recouroit à son médecin : ce qui dura trois mois. Mais il n'observa pas à son égard le régime des malades : car il ne laissa pas de la faire communier assez souvent pendant elle en profita, & continua toujours à s'avancer dans la piété autant que Dieu donnoit de lumière, s'appliquant principalement à regarder Dieu dans le service qu'elle rendoit à son Maître. Elle ne se contentoit plus, comme au

le le satisfaire seulement quand il voyoit ce qu'elle faisoit ; mais elle faisoit les choses avec le soin en son absence , & lorsqu'il eût pu voir ce qu'elle auroit fait contre ses intentions.

Je vous envoie présentement ( au mois de Mai 1670. ) douze ans que j'ai écrit la petite Relation qui vient de voir , au sujet de la manière dont j'ai communiqué à lui ma Sœur Marie Magdeleine de Marthe Charon. Je ne l'achevai pas alors , & je n'aurois plus me souvenir de la suite. Mais j'ai trouvé ce cahier depuis peu en cherchant d'autres papiers , dans le tems même que cette fille vient de mourir parmi nous ; je crois que j'y ajouterai comment Dieu a achevé en elle l'ouvrage , que lui seul y avoit commencé d'un mouvement si extraordinaire & si immédiate , que contre l'usage commun dont parle S. Paul , elle a communiqué sans que personne le lui ait annoncé , & sans qu'elle eût sa voix intérieure sans le ministère d'aucun interprète d'entre les hommes. Car elle nous a souvent depuis dans sa simplicité , que le Seigneur , que Dieu avoit fait dans son cœur & dans son esprit en un moment , étoit si inconcevable , qu'elle ne pouvoit pas le représenter autrement qu'en disant que c'étoit tout-de-même comme si elle disoit qu'un cheval étoit devenu Chrétien. Elle croyoit rien exagérer , ni rien dire d'excessif , en disant cela ; & en effet elle ne faisoit pas de l'expression du S. Esprit , qui est commune aux hommes , qui sont privés de la connoissance de Dieu & qui ne suivent que leurs passions , qu'ils sont devenus semblables aux bêtes & à des chevaux & à des mulets sans raison.

C'est vrai à la lettre que l'ignorance de cette doctrine de l'Eucharistie , & qu'elle disoit qu'elle n'alloit à la Messe que le peuple y

III.  
Comblez  
sur grand  
son char-  
gement.

PL. XXXI.

doroit la sainte Hostie à l'élévation, elle pouvoit s'imaginer pour quel sujet on agnoit tant de respect à une Oublie. Je crain de redire ces termes, qui font horreur à foi, mais qui étoient naturels à son ignorance n'étoit qu'on ne s'imagineroit jamais qu'elle pu aller à un tel point, étant née & élevée des Catholiques. Toutes les autres vérités Religion lui étoient aussi inconnues que celle jusqu'au moment qu'il plut à Dieu de se déco à elle & de lui faire comprendre, par un rayon sa lumière qui éclaira son cœur, ce que personne ne lui a appris, jusqu'à mettre de bouche les propres paroles d'un Prophète qui se fut réveillé comme d'un profond sommeil qu'il eut vu la gloire de Dieu.

ELLE contoit encore l'année passée à la re Agnès, le jour de la fête de la Dédicace lui rendant compte de la révérence qu'elle fit pour la présence de Jésus-Christ dans l'Eglise son corps reposé; que, quand Dieu l'avoit tot la première fois en entrant dans une Eglise, avoit été frappée d'un si grand étonnement de Dieu comme elle le sentit, qu'elle dit en elle me : *Vraiment Dieu est ici, & je n'en savois* ce qu'elle répétoit encore alors sans savoir qu fussent des paroles de l'Ecriture. Mais il lui fort ordinaire de parler comme le S. Esprit, que le S. Esprit parloit en elle, & formoit mouvemens de sa piété; jusques-là qu'il l'a si instruit, qu'elle a servi à instruire les autres: M. d'Hillertin a témoigné plusieurs fois, qu'il tolt par elle qu'il avoit été convaincu des v de la grace.

CETTE bonne fille, après la mort de son mlier Maître, ayant changé de quartier & s' trouvée dans la paroisse de S. Merri au tems M. d'Hillertin en étoit Curé: Dieu lui mit au de s'adresser à lui, puisqu'il étoit son Pasteur

de la conduire. Lui, qui ne se chargeoit de ces directions en ce tems-là, voulut la faire, mais elle lui fit tant d'instance, en lui disant qu'il étoit obligé d'avoir soin de son âme puis qu'il étoit de ses brébis, qu'il fut contraint de lui céder ce qu'elle lui demandoit. Et comme dans le tems qu'on commençoit à parler de ces questions de la grace, & que Monsieur cherchoit la vérité sans la connoître en elle-même, il crut qu'il ne pourroit mieux s'assurer de la manière la grace agit dans le cœur qu'en le demandant à cette bonne fille qu'il voyoit clairement être conduite. Ainsi en l'interrogeant de la manière dont elle se passoit en elle, de quelle sorte elle se faisoit à faire le bien, & comment elle résistoit au mal, il trouva dans ses réponses tant de conformité avec la doctrine de S. Augustin, & ce qu'il disoit de l'opération toute-puissante de la grace de Jésus-Christ & de l'impuissance de la nature quand elle est privée de son secours, qu'il ne douta plus de la bonté de ce Père, qui n'enseigne que ce qu'il a ressenti dans lui-même, & ce qu'éprouvent les âmes les plus simples quand elles se laissent conduire à Dieu sans s'appuyer sur la présomption de leurs propres forces.

Je n'ai pas bien su en particulier ce que fit cette bonne fille depuis ce tems-là, & comment elle alla à l'Abbaye de Maubuisson pour y servir Dieu. On y étoit bien content d'elle, mais elle-même eut quelque raison de n'y pas rester. Elle seua la Mère Angelique étoit le refuge de toutes les personnes qui avoient besoin de la charité, elle la fit venir ici quand elle eût quitté l'Abbaye. Elle étoit déjà âgée & incapable de rendre grand service, desorte qu'on ne songea point d'abord à la faire Religieuse, & cette bonne fille ne songeoit à rien plus qu'à chercher Dieu de tout son cœur. Une Sœur lui disant un jour qu'elle ne devoit pas s'attendre à devenir Re-

rv.  
Elle demeura à Maubuisson, & en quitta l'Abbaye à P. R.

ligieuse, elle lui répondit dans sa naïveté : „ Q  
 „ ce que la Religion, ma Sœur ? N'est-ce j  
 „ pureté du cœur ? Pour moi je ne désire  
 „ cherche que cela , & je ne me mets poi  
 „ peine de tout le reste. ” Cependant , co  
 on la reconnut fort sage & solidement à Dieu  
 résolut de la faire Religieuse sans avoir ég  
 son âge qui n'empêchoit pas qu'on ne trouvât  
 à l'employer , soit au service des malades ,  
 à d'autres choses semblables. Et en effet  
 presque toujours servi ou la Mère Angeliqu  
 la Mère Agnès, dans leurs infirmités.

Ce fut dans cette Maison de Port-Roya  
 Champs qu'on lui donna l'habit, \* la Mère  
 lique y étant pour lors ; & je remarquerai en  
 fant deux choses qui font voir la conduite de  
 ce Mère admirable. Quand nous eûmes habillé  
 séculière ma Sœur Charon bien proprement &  
 honnêtement , car il n'y avoit rien de plus ,  
 la menâmes à la Mère Angellique un peu av  
 cérémonie. Une personne qui étoit présente  
 la Mère : „ Ma Mère, mais regardez donc  
 „ n'a pas bonne mine. ” Out, repartit la  
 Angelique, *voilà une gueuse bien réparée*. Cela  
 surprit tellement que tout le monde se tut ; i  
 toit son intention , pour ne pas donner lieu à  
 que petite complaisance qui auroit pu faire p  
 à l'Épouse de Jésus-Christ le plus beau de se  
 nemens intérieurs qui est l'humilité, au lieu  
 le y ajouta par cette conduite un nouvel éclat  
 cette bonne fille écouta ceci sans changer de  
 leur & sans qu'elle en parût surprise , avec  
 douceur & même un petit souris, de même q  
 auroit pu faire à quelque chose qui eût été à l  
 avantage.

† ENSUITE nous supplîâmes la Mère A

\* Le 1. Décembre 1698.

† La Mère Angellique de s. Jean a ajouté après coup en cet  
 la suite suivante. [ J'ai attribué par méprise à la cérémonie de n



de parler à la cérémonie, comme c'est la coutume: ce qu'elle refusa n'ayant jamais aimé de parler ainsi avec dessein ou préparation, mais seulement quand Dieu lui en donnoit le mouvement aux occasions. Quelque instance donc que nous fîmes pour l'en faire, elle ne le voulut point permettre; & ainsi nous la menâmes sans avoir pu rien gagner. Quand elle passa derrière le Chœur; où se devoit faire la cérémonie; elle vit un tapis & un carreau préparés pour la Novice; & se retournant vers nous, elle nous dit de son ton de zèle & de mépris pour tout ce qui a rapport à la pompe du siècle: „ Mais n'avez-vous pas de honte d'avoir fait mettre cela là? N'est-ce pas se moquer de mettre une Pauvre en cet équipage, pour demander la miséricorde Dieu? Est-ce afin de lui faire pitié, & cette posture y seroit-elle bien propre? au lieu qu'elle devroit plutôt se prosterner sur le fumier, puisque le S. Esprit dit que c'est de-là que Dieu relève le Pauvre pour le mettre au rang des Princes.” Elle vouloit faire ôter ce tapis à l'instant; mais je lui donnai la liberté de lui dire, que nous ne le ferions pas, & que, puisqu'elle nous avoit refusé de parler, mais que Dieu venoit de lui donner cette pensée, nous laisserions ce tapis à sa place, afin que pendant la cérémonie-même elle eût occasion de le faire ôter & d'en dire la raison, qui instruiroit la Novice & toute la Compagnie, avec quelle humilité il faut se présenter à Dieu. Elle y consentit bonnement; & en effet elle fit ce que je lui avois demandé, qui fut le plus beau de la cérémonie, & elle nous parla d'une manière toute divine du raisonnement où la créature doit être devant Dieu.

Je

La Marthe (Charon) cette rencontre qui est arrivée à celle de ma sœur (Lavi) Mais comme cela ne regarde que la Mère, il est indifférent quand cela ait été. La sœur Romane fit sa Profession le 1. Janvier 1694.

Je pense qu'on en a écrit, quelque chose ne sai si cela se retrouvera \*.

v.  
deux illes  
& la  
est: est.

Pour revenir à notre bonne fille, toujours conduite dans la Religion toujours avec un coup de paix, de douceur & d'humilité tant avec soin de tout ce qu'on lui donne, sans se mêler de rien autre chose, vivant toujours autant qu'elle pouvoit en union intérieure avec Dieu. On remarqua les occasions, qu'il l'instruisoit dans le secret de ce que des personnes plus éclairées n'alloient pas si bien qu'elle. Je lui racontai plusieurs fois des choses qui m'ont servi à faire voir que la lumière du Seigneur faisoit rencontrer les pensées des Pères dans leurs Ouvrages. Je ne saurois plus me souvenir que d'une, qui me surprit si fort que je n'ai pu l'oublier.

Nous faisons la Conférence au jour de Sainte Marthe, & comme on a parlé de la conduite de Jésus-Christ avec elle, & que quelqu'une eût dit qu'il l'avoit bien aimée en disant de sa Sœur Marie, que la sœur qu'elle avoit choisie ne lui seroit point préférée. Sœur Marie Marthe (Charon) répondit avec simplicité: „ Pour moi je croyois qu'elle étoit bien consolée en disant cela.” Je lui expliquai sa pensée, afin qu'on vît qu'elle l'entendoit. Elle le fit aussi simplement que comme Jésus-Christ avoit préféré la sœur de Marie à celle de Marthe, parce qu'elle étoit dans le repos, & l'autre étoit dans le trouble. Marthe auroit pu avoir de la douleur de ne pouvoir jamais jouir de la même paix que Jésus-Christ, en lui faisant en

\* Comme on le retroûva, cela donna occasion à la sœur Jean de faire l'observation précédente.  
La sœur Charon fit Profession le 22. Décembre 1711.

qu'elle ne lui seroit ôtée, lui  
 une grande promesse, puisque c'étoit lui di-  
 re qu'il lui ôteroit le travail pour lui donner du  
 repos. C'est ainsi, ajouta ma Sœur Marie Mar-  
 te, que j'ai entendu que la parole de Jésus-  
 Christ avoit dû être d'une grande consolation  
 pour cette Sainte. J'admirai tout-à-fait ce  
 sentiment; & avant qu'elle eût expliqué sa  
 pensée, je n'avois fait aucune réflexion à celle de  
 l'apôtre qui dit la même chose dans une Epô-  
 tre de cet Évangile. Mais si je ne l'y avois pas  
 vu en la lisant plusieurs fois, cette bon-  
 ne parole pouvoit encore moins l'avoir apprise  
 à elle qui ne savoit pas lire & qui ne s'in-  
 struisoit que dans l'école du S. Esprit, où les a-  
 pôtres & humbles apprennent les plus hautes

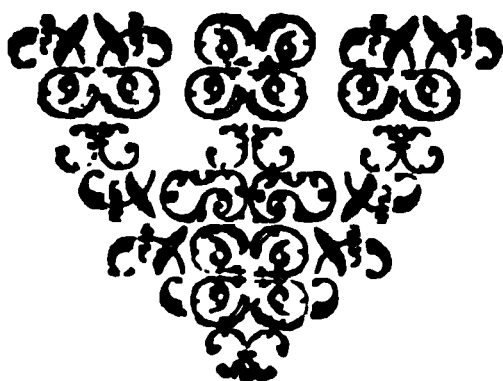
choses. C'est la même sagesse qui la préserva de se  
 laisser séduire, pendant que M. Chamillard & les  
 autres de Sainte-Marie, qui étoient à Port-Royal  
 après qu'on en eût enlevé les Mères, se  
 donnèrent à diviser les esprits & à attirer les plus  
 simples. La douceur & la simplicité de celle-ci  
 lui fit qu'au commencement elle crut qu'il fal-  
 loit dépendre de ces Religieuses, parce que M.  
 de Beaufort les avoit établies pour gouverner la  
 communauté. Elle faisoit donc ce qu'elles lui ordon-  
 noient, & par leur ordre elle prenoit avis pour  
 la conscience de quelques-unes des Sœurs qui s'en  
 étoient signées. Mais comme elle étoit de ces justes  
 dont déjà les sens intérieurs exercés à discerner  
 le bien & le mal, elle ne tarda guères à reconnoître  
 que ce n'étoit pas-là le lait dont elle avoit été  
 nourrie jusqu'alors; & elle revint chercher sa pré-  
 mière conduite, en s'adressant aux Anciennes de  
 la communauté, leur disant qu'elle avoit senti  
 tout ce que disoient les autres n'avoir point

été. Elle demeura la dernière de toutes  
 au Monastère de Paris, après que nous fumes  
 toutes

toutes transférées ici , parce que les Signeuses promettoient de la gagner quand elle n'auroit pl personne qui la soutint. Mais elle persévéra constamment à demander qu'on la réunît à ses Mres & à ses Sœurs , & l'obtint enfin le 24. N 1669.

VI.  
orts

ELLE se crut déjà en Paradis quand elle se vit avec la Mère Agnès & avec nous. Tous sentimens n'étoient plus que de joie & d'actions de graces envers Dieu. Elle a passé ses dernières années dans la même paix qu'elle avoit accoutumé : & elle est morte avec beaucoup de piété d'humilité un peu plus d'un an après notre rétablissement, le 2. Mai 1670.





## X X X I V.

*Non de la vie & des vertus de la Sœur  
Magdeleine de Sainte Christine BRIQUET,  
qui fit Profession à Port-Royal en 1660. &  
a été plusieurs années Supérieure.*

La Sœur Magdeleine de Sainte Christine Briquet étoit fille de M. Briquet, Avocat-Général au Parlement de Paris, & de Madame de Briquet, fille du célèbre Avocat-Général de ce Parlement. Elle fut mise à Port-Royal dès l'âge de six ans, & elle profita extrêmement de l'éducation qu'elle y reçut. Dieu lui toucha le cœur à treize ans, & lui inspira un extrême dégoût de la vie du monde. En ce même tems elle perdit sa mère unique, qui la laissa héritière d'une succession des plus considérables. Mais bien loin que ce flux attire la fît retourner en arrière ou l'écarter, il ne servit au-contraire qu'à l'affermir davantage dans le dessein de se consacrer à Dieu.

ELLE en forma une si forte résolution qu'un jour après, le jour de la Présentation de la Sainte Vierge, avant que de communier elle fit à la Mes-  
sieu de chasteté. Ce vœu renfermoit trois choses : la première d'offrir sa chasteté à Dieu ; la seconde de se faire Religieuse, dès qu'elle en auroit l'âge ; & la troisième de ne point sortir du Monastère de Port-Royal, sinon qu'elle y fût contrain-  
te par une autorité supérieure. Elle finissoit ce vœu,

1.  
La S. Brie-  
quet est de  
levée à P.  
R. où elle  
fait vœu  
d'être Re-  
ligieuse.

„ tes. Mais vous trouverez votre force dans  
 „ l'humble reconnoissance de votre foiblesse, dans  
 „ le gémissement de vous voir hors le lieu de votre  
 „ sûreté, & dans le désir continuël d'y revenir  
 „ dès que vous en aurez la liberté.

„ MADAME votre Tante, qui vous chérit extrê-  
 „ mement, vous tiendra sa parole. Priez bien  
 „ Dieu pour elle & pour M. votre Oncle, afin  
 „ que Dieu ait pitié d'eux qui sont exposés à tant  
 „ de périls. S'ils les connoissoient plus qu'ils le  
 „ font, ils vous porteroient plutôt à vous retirer  
 „ promptement qu'à rester. Vous ne sauriez rien  
 „ obtenir pour eux que vous ne fassiez pour vous.  
 „ Je ne doute point que M. votre Oncle n'ait  
 „ combattu certains esprits intéressés, qui s'effor-  
 „ ceront de le piquer d'honneur & peut-être de  
 „ conscience, pour vous retenir davantage, &  
 „ même pour vous faire changer de lieu [ de Mon-  
 „ nastère ]. Mais il ne dépend point d'eux, &  
 „ n'est point un enfant pour se laisser persuader par  
 „ de foibles raisons. L'avantage que vous avez  
 „ est qu'il est assez instruit par lui-même qu'il  
 „ n'y a rien à craindre, comme M. de Lamignon  
 „ignon s'est efforcé de vous persuader que ce  
 „ étoit.

„ Je vous avoue que j'ai été fort surpris qu'un  
 „ vous ait parlé comme il a fait; car je le croyais  
 „ assez savant pour être persuadé qu'il n'y a point  
 „ l'ombre d'hérésie dans la conduite des personnes  
 „ en qui vous avez créance; puisqu'ils ont déclaré  
 „ ré publiquement qu'ils condamnoient les cinq  
 „ Propositions hérétiques en quelque lieu qu'elles  
 „ se trouvassent, & qu'on ne peut être jamais héré-  
 „ tique qu'en soutenant une doctrine hérétique.  
 „ Je ne sais pas, s'il n'y a point quelque intérêt  
 „ caché qui lui ait fait parler de la sorte. Mais  
 „ M. votre Oncle a eu raison de trouver à redire  
 „ à la liberté qu'il a prise de vous parler ainsi, n'est-  
 „ tant nullement à lui à vous faire des scrupules

la conscience pour le choix que vous avez fait de ce Monastère, & encore moins de vous parler d'hérésie. Je ne voudrois pas exempter de cela ceux qui ont une telle opinion de nous, appartenant qu'à l'Evêque d'en juger, & de prononcer des Ecclésiastiques hérétiques, après avoir bien examinés. Et qui a constitué ce Confesseur notre juge, pour nous condamner de la sorte ? Vous lui avez bien répondu ; mais à quoi ne l'écontez point, lui disant que vous n'avez votre Confesseur qui doit répondre de votre conscience.

**MAINTANT** point communiqué depuis la Fête de Sainte Vierge, vous le pouvez faire le jour de Saint Augustin, si vous ne le faites pas demain. Je ne pense pas que vous deviez encore parler à votre Juge\*, du dessein que vous avez d'être Converse, quoiqu'il n'y auroit aucun mal si vous l'auriez fait. Cela doit être encore examiné : car je doute que ce fût pour vous un état d'humiliation : cela vous signaleroit, l'humiliation dans la Religion étant un état honorable ; & il y a souvent plus d'humilité à ne paroître si humble. Je suis obligé de finir, &c."

**PENDANT** la Sœur Magdeleine de Sainte Anne Briquet voyoit dans le monde les objets qui avoient le plus tenter une personne de son âge comme si elle ne les eût pas vus. Elle se trouvoit dans les plus grandes compagnies, comme elle avoit été seule avec Dieu ; & elle ne desiroit jamais tous les grands Biens, dont elle jouït dans le monde, que comme une raie qui se feroit de le quitter plus promptement.

**PEU** de temps donc qu'elle en eut obtenu la permission, elle retourna dans le Monastère de Port-Royal,

III.  
Elle retourna  
à P. R. & y  
est guérie  
miraculeu-  
sement.

Et un Prêtre de S. Nicolas à qui Mademoiselle Briquet se confessa.

Royal, & reprit sur le champ toutes les pratiques de la vie Religieuse: sans qu'on pût s'appercevoir que le séjour, qu'elle avoit fait dans le monastère, eût altéré le désir qu'elle avoit conçu d'être la plus pauvre & la plus petite dans la Maison de son genre. Comme elle se préparoit à prendre son habit, elle fut guérie miraculeusement d'une infirmité assez considérable, par un effet de l'intercession de la Mère Marie des Anges [Suzanne de Besse]. Elle en a fait elle-même la Relation. On l'insérera ici.

„ IL plut à Dieu, dit-elle, quelque temps  
 „ la mort de notre chère Mère Marie des  
 „ Anges, de nous faire connoître le pouvoir  
 „ qu'il a auprès de lui, & l'avantage que nous  
 „ pouvons en attendre de son assistance. Mais, comme  
 „ il plaît à exercer sa miséricorde sur les sujets  
 „ qui le méritent le moins, il choisit la dernière  
 „ de la Maison, & qui étoit aussi la dernière  
 „ à qui cette Bienheureuse avoit pu  
 „ porter son habit. Il y avoit environ trois mois que  
 „ cette fille avoit une loupe au genou sur laquelle  
 „ vint une grande fluxion, dont elle ne dit  
 „ rien d'abord, parce qu'elle étoit prête à prendre  
 „ son habit & qu'elle craignoit d'être retardée si on  
 „ lui donnoit quelque remède. Cependant ce mal  
 „ augmenta de telle sorte qu'elle ne pouvoit  
 „ plus marcher; de manière que l'on s'en  
 „ aperçut. On jugea qu'il falloit commencer à  
 „ le faire saigner: mais elle pria instamment qu'on  
 „ lui en dit encore quelques jours, esperant que ce  
 „ mal passeroit. On lui accorda donc deux jours,  
 „ pendant lesquels on lui mit seulement des cataplasmes  
 „ de mie de pain & de lait. Mais au  
 „ bout de ces tems-là la Mère Angelique de St.  
 „ Maître des Novices, lui dit qu'il n'y avoit  
 „ aucun moyen de différer de la traiter, car le mal  
 „ augmentoit de beaucoup. Il y avoit une infla-  
 „ mation avec une grande dureté, & une



te au milieu, qui faisoit croire qu'elle alloit  
fluer. Cette fille pria encore instamment  
Maitresse de ne lui faire encore rien pour ce  
& de lui appliquer au lieu de remèdes quel-  
ques Reliques de la feue Mère Marie des An-  
gels. Elle y consentit aussi-tôt, & lui alla cher-  
cher un petit linge trempé dans le sang de cette  
Mère, qu'elle mit sur son mal au lieu des  
emplâtres qu'elle ôta; se contentant d'un lin-  
ger blanc avec cette Relique qu'elle y laissa, &  
après avoir fait sa prière. Cette fille dormit tou-  
te la nuit sans sentir la moindre douleur, ni le  
moindre battement, comme elle avoit fait les  
années précédentes. Le lendemain matin, qui étoit le  
9. Janvier 1659. il lui sembla à son reveil qu'elle  
n'avoit plus de mal; de sorte qu'elle voulut  
se lever de se mettre à genoux pour adorer Dieu:  
qu'elle fit sans peine. Elle regarda ensuite  
à genou, & trouva que la loupe & la fluxion  
étoient dissipées. La Mère Angelique de S. Jean  
fut venue peu après en fut fort surprise, & en  
rendit grâces à Dieu comme d'une guérison mi-  
raculeuse. Il est remarquable que cette fille ne  
pouvoit demeurer à genoux depuis plus de deux  
heures, à cause de la douleur que lui faisoit cette  
tumeur. Cependant dès le lendemain, elle se  
mit deux heures entières à genoux en veillant  
sur le S. Sacrement, sans en recevoir aucune  
incommodité."

Sœur Magdeleine de Sainte Christine Bri-  
gand prit l'habit le 9. Février 1659. fit son  
vœu avec une telle ferveur, qu'elle fut dès-  
lors pour toute la Maison, un exemple \* d'humili-  
té de dévotion & de toutes les vertus Religieu-  
ses. Elle fit Profession le 11. Avril 1660. remplie  
de

IV.  
Se Profes-  
sion : les  
vœux.

Sur le jugement qu'en portoit la Mère Marie Angelique, qui  
lui en rendoit de très-hautes louanges: voyez sa Lettre à la page 154.



« -seulement elle ne regarde point la foi" elle avoit fait sa Profession en 1661. avec les Sœurs des Mandemens des Grands-Vicaires } qu'elle est même au-dessus de ma Profes- sion de mon sexe, & sur laquelle je sai que les Théologiens sont partagés. »

Après de l'enlèvement des Mères & des principales Religieuses (le 24. Août 1664.) M. l'Archevêque de Paris lui ayant témoigné avec une affection, qu'il la traitoit favorablement étant dans la Maison, elle lui répliqua: Seigneur, après que vous m'avez ôté ce que je tiens de plus cher, je ne puis regarder comme une faveur d'y être laissée avec les personnes que vous y voulez mettre ;" & tout de suite plusieurs fois (quoique le Prélat la traitât qu'elle persistoit dans l'Appel qu'elle avoit fait des Sœurs de toute la conduite qu'il exerçoit à l'égard, & en particulier de l'introduction des Religieuses de Sainte-Marie pour gouverner la Maison. Peu après M. Gaudin, Official, qui venoit de M. l'Archevêque, ayant voulu en- parler avec elle au sujet de la Signature, elle ne devoit garder une certaine réserve, dont elle se tint dans la suite \*, comme si elle n'avoit eu aucune de bonnes raisons à lui répliquer: ce qui lui fit alors à faire imprimer une Lettre, qu'elle écrivit dans le tems même sur cet Entre-

« Je ne puis dire ici ce qui l'engagea à écrire l'Es- sence, que l'on fit aussi alors imprimer. Les Sœurs l'ayant priée de faire un Ecrit qui marcat leur véritable disposition, & qui pût servir de justification auprès de ceux qui n'étoient point informés des motifs de leur résistan-

ce,

\* L'Esprit qui est en 1667. contre la IX. Lettre Imaginaire. Cette Lettre est la même que l'on publia la Lettre de la Sœur de la même année sous le nom d'impression.

ce, elle se rendit avec simplicité à ce qu'elle demandoit. Mais au lieu d'adresser cet écrit aux hommes qui pourroient le lire, elle crut l'adresser à Dieu. Elle l'écrivit tout simplement & en parlant de l'abondance de son cœur, comme son stile étoit assez élevé, plusieurs y trouvèrent à redire; & même la Mère de Port-Royal des Champs (la Mère de la doctrine) écrivit, que puisqu'on lui en demandoit, elle se croyoit obligée de dire, qu'elle n'aimoit pas que les Sœurs se rendissent de réputation devant Dieu, que de se répandre avec confiance devant les hommes. Cependant les copies de ce petit Ecrit s'étant multipliées, des personnes qui le trouvèrent fort juste & fort édifiant, firent imprimer quelque tems après \*.

QUOIQUE la Sœur Magdeleine de Saint-Jean Briquet fût l'une des plus jeunes de son Ordre, elle se signala en toutes sortes d'ouvrages depuis l'enlèvement des Mères, pour le service de la Communauté, mettant à cet effet en usage les talens que Dieu lui avoit donnés. Elle fut en grande partie le choc des ennemis de la Communauté, & contribua à fortifier celles de ses Sœurs qui étoient foibles, & à dresser la plupart des autres. On fit en ce tems-là; sans rien craindre de ce qu'on pouvoit lui faire, parce qu'elle payoit point sur ses propres forces, mais tout de celui dont la grace n'a point de fin. „ J'ai la confiance (écrivait-elle alors) que Dieu „ multipliera d'autant plus ses miséricordes „ envers nous, que les hommes redoubleront leur „ malice & leurs mauvais desseins. Ils n'ont „ aucun pouvoir de me faire rien perdre, puisqu'ils „ sont dépouillés de tout, & que je n'ai plus

\* M. Nicole en a pris la défense en 1688. dans la V. Lettre, contre Desmaretz de S. Sorlin. Comme l'on a cultivé ce petit Ecrit parmi les pièces du Vol. III + on a cru faire l'imprimer à la fin de cette Relation.

de ma conscience qu'ils ne me fassent ravir . . . Si je suis vivement touchée de la rude séparation des personnes en qui après j'avois mis toute mon affection, je ne laisse pas de ressentir de la joie de ce que nous ne sommes séparées les unes des autres que pour être unies ensemble dans l'amour de la vérité, à laquelle Dieu nous fait la grace de souffrir . . . Quoi que ce soit que l'on puisse me faire, je suis toute prête. J'appréhende seulement de n'être pas si maltraitée que les autres, en considération de mon Oncle qui est grand ami de M. de Paris. J'avois que j'aurois de la peine de porter encore en cela quelques marques de la vanité du monde, auquel Dieu m'a fait la grace de renoncer."

fermé, avec laquelle elle souffrit (le 22. Mars 1664.) devant M. l'Archevêque, le Procès dressé au sujet de l'enlèvement des Mères, extrêmement le Prélat contre elle & contre la Sœur de Brégy, avec qui elle étoit extrêmement unie pour la défense de la vérité & le service de la Communauté. Mais elle trouva sa consolation dans la manière dont elle fut traitée depuis là. „ Cela m'a procuré (disoit-elle) l'indignation de ceux dont l'amitié eût été ma ruine, & m'a fait trouver un refuge assuré dans la persécution & les opprobres: c'est où je souhaite demeurer toute ma vie." La Sœur de Brégy fut enlevée de Port-Royal, la Sœur Briegarda comme heureuse de souffrir, & eut plus d'envie que de compassion, quoiqu'elle ne voulût cependant tenter aucun moyen pour de l'état où Dieu la mettoit, étant résolu d'attendre en paix ce qu'elle croyoit lui devoit arriver. En effet quinze jours après, M. Bignon, ses Oncles, vinrent la voir avec l'assistance de M. l'Archevêque; & lui ayant dit beaucoup pour l'engager à contenter ce Pré-

lat, ils lui déclarèrent qu'elle devoit être bien-  
enlevée de Port-Royal, & ils lui dirent de choisir  
le Monastère qu'il lui plairoit, ce qu'ils se prome-  
toient de faire agréer à M. l'Archevêque. Mais  
elle ne voulut faire aucun choix, disant qu'elle  
souhaitoit demeurer dans la Maison où elle avoit  
fait Profession, & que si on la faisoit sortir, elle  
s'abandonneroit à la Providence. Il y avoit long-  
tems qu'elle s'étoit offerte à Dieu, se regardant  
comme heureuse de souffrir quelque chose, & de  
voir par-là quelque conformité avec Jésus-Christ  
attaché à la croix.

VI.  
sa captivité.

Le 19. Décembre 1664. M. l'Archevêque de  
Paris vint à Port-Royal, & après l'avoir entretenu  
nuë pendant une heure & demie, il lui déclara  
qu'il alloit la faire conduire dans un Monastère  
étranger \*. La Communauté s'assembla promp-  
tement pour lui dire adieu, & l'on s'empressa de  
rendre les derniers témoignages de tendresse  
d'affliction. Elle auroit bien souhaité de parler  
à la Communauté; mais Dieu ne permit pas qu'elle  
eût cette consolation, afin de l'obliger à joindre  
le silence & l'humilité au sacrifice qu'elle lui-  
froit d'elle-même & de tout ce qu'elle avoit  
plus cher. Elle sentit alors un combat de joie  
de tristesse, en considérant d'une part la grâ-  
ce que Dieu lui faisoit de souffrir pour sa vérité,  
de l'autre toutes les personnes dont on la séparoit.  
Mais elle crut devoir commencer à prendre  
son partage le silence & l'humiliation, n'ayant  
ouvert la bouche jusqu'alors que parce qu'il avoit  
été nécessaire pour la défense de la vérité. Elle  
fut conduite aux Filles de Sainte-Marie de la Ruelle  
S. Antoine, où pendant six mois & demi elle fut  
très-resserré & très-humiliée. Mais la pensée  
que cet état la rendoit plus conforme à Jésus-Christ

\* Voyez l'Acte que les sœurs dressèrent de cet enlèvement, p.  
107. & suiv. de la Relation contenant des Lettres, &c.

Elle la remplissoit d'une joie intérieure qu'elle ne peignoit à exprimer lorsqu'elle en parloit dans la prière. Dieu lui fit la grace d'éprouver ce qu'elle souhaitoit, lorsqu'elle pria l'Ecclesiastique, qui l'accompagnoit en sortant de Port-Royal, de lui dire à M. l'Archevêque ; „ quelle embrassoit de son cœur la nécessité où il la mettoit de vivre dans la solitude, par l'esperance qu'elle avoit qu'étant séparée de toutes choses elle s'attacheroit davantage à Dieu & à sa vérité, dans laquelle elle se confioit qu'il lui feroit la grace de demeurer ferme jusqu'à la mort. ”

C'est d'elle-même quelles étoient ses dispositions lorsqu'elle apprit à la fin de Juin 1665. le dessein qu'on avoit formé de réunir toutes les exilées de Port-Royal des Champs. Je croyois (dit-elle) que je n'avois plus qu'à adorer tous les jours la providence de Dieu, & lui rendre continuelles actions de grâces de ce qu'il me faisoit jouir d'une heureuse solitude, qui m'étoit tant plus chère, que les raisons, pour lesquelles on m'y laissoit, m'y faisoient trouver de grands avantages que les anciens Solitaires n'ont jamais eus dans la leur ; & par-dessus tout cela avois la consolation de n'y être point entrée de mon propre choix, mais par celui de Dieu, & que l'accomplissement de la volonté est un don qui rend agréables les plus grandes afflictions. En cet état j'attendois de nouvelles grâces, que j'esperois ne pas porter seule : c'est pourquoi je ne me mettois pas en peine de les demander. Mais dans quel étonnement ne me surpris-je point lorsque j'appris que Dieu avoit répandé de paix & non d'affliction sur ses saintes ! Cependant comme on lui disoit qu'elle écrivoit à M. l'Archevêque pour demander sa sortie, quelque désir qu'elle eût de revoir les personnes les plus chères qu'elle eût au monde, & qu'elle avoit cru ne plus voir qu'en

l'autre, elle fut néanmoins quelque tems sans-  
voir se résoudre, craignant de descendre elle-  
me de la croix. Elle demanda donc huit jo-  
urs pour prier Dieu de lui faire connoître sa vol-  
onté. Dans cet intervalle elle reçut un billet de la  
Mère Agnès, qui la détermina à écrire à M. l'Ar-  
chevêque; mais avant que la Lettre fût rendue, il  
fit sortir de chez les Filles de Sainte-Marie.

**VII.** Elle fut donc réunie à Port-Royal des Champs  
avec ses Mères & ses Sœurs, au commencement  
de Juillet 1665. Depuis ce tems elle con-  
tinua toujours d'aller de vertu en vertu. Son amour  
pour les austérités & pour la pénitence lui fit  
rechercher les travaux les plus pénibles, qu'elle  
regardoit comme son partage, malgré la délicatesse  
de son tempérament. Son attachement à la  
pauvreté la rendoit attentive à la pratiquer en  
toute chose; & sa tendresse pour les Pauvres la  
faisoit servir & penser sans dégoût dans les plus  
cheuses maladies, autant que l'obéissance le lui  
mettoit. Sa profonde humilité l'avoit toujours  
portée à se croire incapable de remplir les  
diverses charges, mais ses Supérieures crurent  
devoir l'employer; & la Mère du Fargis la fit  
prieure en 1684. Dieu ne permit pas qu'elle  
vînt longtems la Communauté en ce monde.

**VIII.** Les divers états où elle avoit été à Port-Royal  
comme Pensionnaire, comme Novice & comme  
Religieuse, l'avoient particulièrement liée  
à la conduite de son ame, avec la Mère Ange-  
lique de S. Jean & M. de Saci. Ces deux personnes  
qui après Dieu étoient les deux principaux objets  
de son affection, étant mortes fort près l'une  
l'autre en 1684. leur mort fit une telle impres-  
sion sur elle, que quelque fermeté que Dieu lui  
eût donnée, & quelque régularité qu'elle ait continué  
de garder dans la pratique de ses devoirs, elle  
ne put s'empêcher qu'on ne s'aperçût qu'elle  
portoit dans le cœur, comme S. Paul le dit de lui-même,



bonne de mort. Ce fut dans cet état, & par une forte persuasion qu'elle devoit bientôt mourir, qu'elle s'occupa, pour sa consolation, & par un ordre divers Ecrits de l'un & de l'autre, & par le conseil de recueillir les Lettres de la Sacie. Ayant eu soin de les retirer de la main en avoient les originaux, elle les transcrit & les mit en ordre, y ajouta des titres, & par la publication en seroit utile, elle eut obtenu les approbations & permissions nécessaires. La publication de ces Lettres étoit déjà faite, lorsque Dieu accomplit son principal dessein, la retirant du monde par une mort sainte & aussi sainte qu'avoit été la vie : car elle souffrit plusieurs mois une langueur douloureuse, qu'elle eut soin de cacher autant qu'elle pouvoit, elle évita jusqu'aux moindres soulagement, & n'étoient pas entièrement nécessaires, & fut dans une paix merveilleuse & une confiance en la miséricorde de Dieu, le 30 Mars 1689. âgée de quarante sept ans.

Le petit Ecrit dont il a été parlé plus haut, que la Sœur Briquet fit en 1664.

IX.  
Ecrit fait  
par la S.  
Briquet au  
temps de la  
première  
persécution.

## FUSION DE COEUR

Dans une extrémité d'affliction.

*coram illis corda vestra; Deus adiutor noster  
in aeternum. Ps. LXI. 9.*

La violence de la douleur qui nous presse, nous pouvons-nous avoir recours qu'à vous, puissant & invincible Protecteur des persécutés ? Ne trouverons-nous pas dans vous, Seigneur, ô Jésus, notre unique Libérateur, & le support que toutes les créatures nous sommes accablées de

E. 4 mil-

mille afflictions différentes , & nous ne trouvons personne parmi les hommes qui prenne part à notre douleur. La terre est pour nous de bronze & ceux mêmes, que votre Ecriture appelle des Dieux, ont pour nous la dureté du fer. Que nous reste-t'il donc dans l'extrémité où nous nous trouvez réduites , sinon d'élever les yeux & le cœur vers vous, qui êtes le Maître souverain des hommes, & qui portez dans l'Ecriture le titre de Dieu de toute consolation ?

PERMETTEZ-NOUS , ô juste Juge, d'appeler à votre divin Tribunal, puisqu'il n'y a point pour nous de justice dans les Tribunaux de la terre. Souffrez qu'étant prosternées devant le trône de Votre Majesté, nous confessions ce que nous faisons par notre misère , & ce que vous nous avez renduës par votre bonté ; & que notre cœur soit comme un sacré encensoir , où le feu de votre amour brûle & consume sans cesse un encens de vin à la louange de votre justice & de votre miséricorde.

Vous savez, fidèle témoin du cœur de vos élus, les maux que nous souffrons, & vous en savez la cause. Mais permettez que nous vous les déclarions , & que nous les représentions devant les yeux de votre bonté , puisque vos Ministres nous font un crime d'en parler aux créatures. Nous avouons, ô divin Médecin, que nos âmes sont malades , qu'elles sont languissantes, qu'elles sont blessées de plusieurs plaies , que nos péchés méritoient bien que votre justice nous affliget par ces plaies étrangères & par ces maux extérieurs que nous souffrons , pour guérir les plaies intérieures que nous nous sommes faites à nous-mêmes par nos péchés. Et cette vue nous porte à vous dire, quand nous ne considérons que vous seul : Vous êtes infiniment juste, Seigneur ; & tous vos jugemens sont fondés sur une équité suprême. Mais vous savez, & vous permettez , ô éternelle

Cha

que les hommes aient toute une autre  
 ils nous punissent pour le bien que vous  
 nous avez mis en nous, & non pour le mal que nous  
 nous-mêmes. Ils appliquent leurs remèdes  
 aux parties saines de nos âmes, & ils négligent  
 celles qui sont malades. Ils condamnent en  
 nous ce qu'ils y devroient louer comme l'ouvrage  
 de l'Esprit Saint; & ils y loueroient ce qu'ils  
 devroient condamner, parce que ce ne seroit  
 que l'ouvrage du vieil homme.

Ne voyez cela & vous vous taisez, ô Parole  
 de Dieu, parce que vous voulez trouver dans les  
 hommes un sujet de répandre sur eux  
 les richesses de votre grâce & de votre  
 bonté, ne pouvant rien trouver ni en nous  
 des œuvres qui puisse mériter cette faveur.

Nous refusons d'obéir à des Ministres de vo-  
 tre sainteté dans une chose qu'ils n'ont pu nous  
 commander sans injustice, ou du moins sans dureté.  
 Dans laquelle nous ne pourrions leur obéir  
 sans offenser. Ces Pères des fidèles & ces  
 Pasteurs sacrés nous accusent de rébellion & de  
 désobéissance, jugez, ô juste Juge, notre cause.  
 Nous sommes témoins, Seigneur, que ce n'est que la  
 sainteté, que nous sommes obligées de rendre à  
 votre divine puissance, qui nous empêche de pren-  
 dre part dans cette affaire, & que ce n'est que  
 parce que vous nous défendez de juger sans con-  
 science de cause, & de parler avec deux cœurs  
 & des lèvres trompeuses. Sondez nos cœurs.

Maître des hommes, & dites nous quelle  
 est notre iniquité. N'est-ce pas pour l'a-  
 voir de vous, & pour vous suivre, que nous a-  
 bandonné toutes choses? N'est-ce pas pour  
 vous nous avons renoncé aux Biens, aux hon-  
 neurs & aux plaisirs du monde? N'avez-vous  
 dans notre cœur le trésor d'une véritable  
 humble espérance, d'une crainte chaste  
 & sincère; & n'avons-nous pas ta-

qui brise la hauteur des Cèdres,  
sépare les flammes & empêche que les plus  
de embrasemens ne nuisent à vos serviteurs;  
n'avez qu'à faire entendre cette voix qui est  
de les arbres des Forêts, qui donne aux ames  
ardeur & une agilité aussi grande que celle des  
pour vous suivre, & qui leur découvrant les  
des les plus cachés de votre loi & de votre  
les réunit par cette divine lumière dans  
d'un même corps & d'un même esprit, en-  
qu'elles chantent toutes dans votre temple;  
l'esprit du Seigneur demeure éternellement.

Vous pouvez, Roi tout-puissant, opérer ces  
choses. Nous les espérons contre l'espérance.  
En attendant permettez-nous de demeurer  
comme de petites brebis dans votre sein adorable,  
y être à couvert de ce lion invisible, qui  
cherche pour nous devorer. Soyez-nous  
un asile dans cette horrible tempête. N'a-  
yez pas, ô divin Epoux de l'Eglise, des  
épouses qui ont l'honneur d'être vos épouses.  
Elles sont entrées en alliance avec vous par la sin-  
cérité de leur foi; qu'elles conservent cette sainte  
amour de votre éternelle vérité, qui est le  
fondement de cette foi & dont la possession est  
la récompense. Et permettez-nous de té-  
moigner aux plés de Votre Adorable Majesté, dont  
le divin voit toutes choses, la disposition de  
notre cœur dans l'excès de la douleur qui nous

quand vous nous tueriez, ô divin Maître de  
la vie & de notre mort, nous espérons en  
vous. Vos châtimens seront notre consolation.  
Nous suivrons jusques dans les abîmes, Nous  
admirerons sans cesse la beauté de votre visage:  
Nous ne vous demandons qu'une seule grace,  
c'est de ne nous laisser jamais séparer de votre  
Maison. Ne permettez pas que les Pasteurs  
de l'Eglise nous chassent extérieurement de ce

*Par le Monastère de Port-Royal*

Secours divin, comme par votre grace nous ne  
sortirons jamais intérieurement. Ne permet-  
tez pas que nos Frères & nos Sœurs nous regardent  
comme des étrangères dans ce Royaume que vous  
avez conquis au prix de votre sang. Que si ne-  
anmoins vous ne voulez pas écouter nos vœux  
nos très-humbles prières sur ce sujet, permettez  
nous, divin Réparateur de tous nos maux &  
Source de tous nos biens, d'affurer ici votre Ro-  
yalty, que par votre miséricorde nous vous  
vivrez & mourir dans son sein : que nous ser-  
rions toujours attachées à ses mammelles divines,  
même que les hommes s'efforceraient d'arracher  
nous en séparer : que pour user des termes de  
votre Ste. Ecriture, son peuple sera notre peuple  
son Dieu sera notre Dieu ; & que renonçant  
à tous les noms odieux que l'on nous veut imposer  
nous dirons toujours avec un grand Saint à  
qui nous voudront connoître, que notre nom  
Christienne, & notre surnom Catholique.

FAIT en notre Monastère de Port-Royal  
Paris, le onzième jour d'Octobre mille six  
soixante-quatre.

A peu près dans le même tems les Religieuses  
de Port-Royal se trouvant pressées & accablées par  
la violence de la persécution, s'adressèrent à Jé-  
sus-Christ, à la Ste. Vierge & à plusieurs Saints, par  
des Requêtes signées de toutes les Religieuses,  
d'obtenir le secours dont elles avoient besoin de  
l'extrême détresse où elles se trouvoient. Ne  
mettrons ici celles que nous avons entre les ma-

*A Jésus-Christ notre Seigneur & le Sauveur du  
Monde, qui a voulu être couronné d'épines  
pour se rendre le Roi des Cœurs.*

SUPPLIANT humblement les Filles consacrées  
au service de Votre Divine Majesté, dans le Mo-

maître de Port-Royal, disant, qu'ayant renoncé au monde pour vivre sous l'ombre de vos ailes dans la sainte Religion, elles se trouvent agitées & troublées par le commandement qu'on leur fait de prendre part à une chose, à quoi elles ne se doivent point appliquer, n'étant capables que de se tenir dans l'Eglise le rang de Colombes par leur simplicité & le gémissement continuel, où elles doivent être pour les besoins de cette divine Mère, sans se mêler d'autres choses que de demander à Dieu qu'il donne sa lumière à ceux à qui il appartient d'avoir la connoissance de la vérité pour l'engendrer aux fidèles. Se voyant dans cet état d'affliction, sans trouver aucune miséricorde de la part de celui qui leur tient votre place, elles se retiennent vers vous, qui avez pris le titre de bon Pasteur, parce que vous aimez vos Outils, que vous les nourrissez dans votre sein, & que vous les défendez des loups qui les veulent perdre. Notre ennemi invisible, qui est ce loup & ce lion rugissant, qui tournent à l'entour d'elles pour les dévorer, leur suscite des persécutions au-dehors, pour les affaiblir dans la confiance qu'elles doivent avoir en vous, comme s'il leur disoit : où est votre Dieu qui vous abandonne de la sorte, de même que s'il ne pensoit point à vous. Et dans que tempête elles vous adressent les plaintes que vos Apôtres vous ont faites : Seigneur ne vous souvenez vous point que nous périssions; mais elles se reprennent aussi-tôt, sachant que, lorsque vous délaissez c'est alors que vous aidez davantage. Elles se souviennent de tant de faveurs qu'elles ont reçues de votre main, & particulièrement de ce qu'il vous a plu de les associer au mystère de votre passion, en leur faisant porter la croix sur leur épaule, pour signe qu'elles la doivent avoir gravée sur le cœur; & elles se resouviennent encore, que la providence leur a fait trouver un azile dans ce Monastère, en honorant leur Monastère du sacré gage

les de nous, pour être vous-même le cœur & l'âme de cette Communauté. Que si vous n'avez l'intention de nous accorder ce que nous vous demandons, & que vous vouliez être glorifié par notre destruction, nous nous offrons à vous pour être immolées comme des victimes à l'Agneau qui a été la victime de nos péchés : ce qui nous apprend, que la Majesté de Dieu n'a pu être apaisée pour le premier homme, qui avoit rendu toute l'humanité criminelle, que par l'effusion du sang de son fils unique, comment pardonnera-t-il les péchés de ceux qui font si peu d'efforts pour les éviter, que Saint Paul leur reproche, qu'ils ne vont pas jusqu'au sang pour les détruire en eux-mêmes, étant trop juste que Dieu demande des sacrifices sans bornes à ceux qui sont coupables de péchés même en ayant exigée de si excessives de la justice, qui ne portoit que la ressemblance du sang, s'étant rendu la caution de tous les péchés.

Magdelaine de Sainte Agnès, Abbessé.

Catherine Agnès de Saint Paul.

Catherine de Saint Paul.

Marguerite Angelique du St. Esprit.

Agnès de la Mère de Dieu.

Marguerite de Ste. Gertrude.

Magdelaine de Ste. Candide.

Françoise de Ste. Agathe.

Angelique de St. Alexis.

Elisabeth - Magdelaine de St. Luc.

Suzanne de Ste. Cécile.

Elisabeth de Ste. Anne.

Marie Angelique de Ste. Thérèse.

Philberte de Ste. Magdelaine.

Thérèse de Ste. Ludgarde.

Elisabeth de Ste. Agnès.

Magdelaine de Ste. Melchide.

Thérèse de Ste. Cécile.

Sœur

Sœur Elizabeth des Anges.  
Sr. Geneviève de L'Incarnation.  
Sr. Magdelaine des Anges.  
Sr. Catherine de Ste. Flavie.  
Sr. Françoise de Ste. Claire.  
Sr. Marie de Ste. Agnès.  
Sr. Marie-Charlotte de Ste. Claire.  
Sr. Louise de Ste. Julienne.  
Sr. Agnès de Ste. Thècle.  
Sr. Hélène de Ste. Agnès.  
Sr. Françoise de la Croix.  
Sr. Anne de Ste. Eugénie.  
Sr. Marie-Dorothée de L'Incarnation.  
Sr. Anne-Marie de Ste. Eustoquie.  
Sr. Geneviève de Ste. Thècle.  
Sr. Marie-Aymée de Ste. Pelagie.  
Sr. Marie de Ste. Benedicte.  
Sr. Antoinette-Catherine de St. Joseph.  
Sr. Magdelaine de Ste. Agathe.  
Sr. Louise de Ste. Eugénie.  
Sr. Angelique de St. Jean.  
Sr. Françoise-Magdelaine de Ste. Julie.  
Sr. Catherine de Ste. Susanne.  
Sr. Françoise-Louise de Ste. Claire.  
Sr. Louise-Catherine de Ste. Pelagie.  
Sr. Jeanne de Ste. Aldegonde.  
Sr. Magdelaine de Ste. Scholaistique.  
Sr. Anne-Julie de Ste. Sincretique.  
Sr. Marguerite de Ste. Luce.  
Sr. Anne de Ste. Agathe.  
Sr. Catherine de Ste. Eulalie.  
Sr. Françoise de Ste. Béatrice.  
Sr. Geneviève de Ste. Dorothée.  
Sr. Marguerite de Ste. Sophrosine.  
Sr. Françoise de Ste. Thérèse.  
Sr. Jeanne-Radegonde de Ste. Fare.  
Sr. Marguerite de Ste. Thècle.  
Sr. Marie de Ste. Agathe.  
Sr. Jacqueline de Ste. Catherine,



**Sœur Marie-Gabrielle de Ste. Catherine.**  
**Sr. Magdelaine de Ste. Elisabeth.**  
**Sr. Geneviève de Ste. Thérèse.**  
**Sr. Marguerite de Ste. Julie.**  
**Sr. Magdelaine de Ste. Christine.**  
**Sr. Louise de Ste. Fare.**  
**Sr. Marie de Ste. Dorothée.**  
**Sr. Jeanne de Ste. Colombe.**  
**Sr. Anne de Ste. Gertrude.**  
**Sr. Jeanne de la Croix.**

*A la très-Sainte Mère de Dieu, la Reine du Ciel,  
 la Protectrice de l'Eglise Sainte, & de toutes  
 les Maisons consacrées à Jésus-Christ.*

**SUPPLIANT** humblement vos très-humbles  
 servantes les Religieuses de Port-Royal disant;  
 ayant appris de leur Sauveur, votre fils, que  
 vous êtes leur Mère, elles se jettent dans le sein  
 de votre bonté pour être préservées du trouble  
 des hommes, & pour y trouver un azile dans le  
 Ciel où elles sont de n'en point trouver ailleurs.  
 Vous êtes cette ville de Dieu de laquelle il est dit  
 des choses si glorieuses, & où les personnes les  
 plus délaissées sont reçues, parce que vous êtes  
 venue la Mère de miséricorde en devenant la  
 Mère de Jésus-Christ, qui a reconcilié les hommes  
 avec Dieu en vous faisant leur médiatrice. Les eaux  
 du péché submergent toute la terre, & l'on n'avoit  
 point de marque que la colère de Dieu fût apaisée,  
 qu'à ce qu'une Colombe, qui étoit votre figure,  
 portât un rameau d'olivier, & ça été lorsque vous a-  
 vez dit avec tant d'humilité & de foi: *Voici la servante  
 du Seigneur qu'il me fait fait selon votre parole.* Cet-  
 te offrande de vous-même & cette prière vous ont  
 donnée à l'instant la Mère du fils de Dieu; & le  
 Saint-Esprit, qui vous a fait dire ces paroles, & qui a  
 ensuite, par son operation ineffable, la sainte  
 Trinité dans votre sein, nous les don-  
 ne

ne pour modèle de la disposition où nous  
être pour concevoir le fils de Dieu dans nous.  
Il nous demande une humilité profonde, &  
quelle nous nous regardions comme des esclaves  
de Dieu, & d'ailleurs une confiance & un  
qu'il accomplira ces paroles en relevant les P  
du fumier & de la poussière pour les faire ass  
vec les Princes de son peuple, en les assoc  
tous ceux qui ont été humiliés en la terre.  
sont allés à Dieu par plusieurs afflictions.  
cette parole de Dieu vive & efficace que  
nous soumettons & de laquelle nous dem  
l'accomplissement, afin que comme une épé  
coupe des deux côtés, elle arrive jusqu'à la  
tion de notre ame & de notre esprit, pour  
rendre des créatures toute spirituelles, qui  
sient à Dieu tous les intérêts de la nature.  
n'avez pas plutôt été en possession de votre  
maternité, en portant entre vos bras sacrés  
qui repose éternellement dans le sein de son  
que vous avez été obligée de fuir en Egypte  
vous avez souffert durant plusieurs années un  
rude bannissement. Que si c'est le dessein de D  
nous faire éprouver la même chose, pour  
nous soyions en votre compagnie; & que  
nous montriez J. C. le fruit béni de votre  
virginale, nous souffrirons de bon cœur d'être  
vées de la compagnie des personnes qui nous  
les plus chères. Vous avez suivi cet Agneau  
qu'il a vécu sur la terre par tout où il a été  
êtes demeurée ferme au pied de la croix: vous  
mis de vos propres mains dans le tombeau  
vous êtes enfermée avec lui, parce que vous  
morte dans la mort, mais d'une mort plus h  
se que toutes les vies, & qui a été en vous  
menée d'un grace & d'une gloire incommuni  
toute autre créature, parce que vous êtes la  
Colombe & la seule parfaite qui n'aurez jam  
semblable. Tirez nous à l'odeur de vos pa

que nous suivions aussi le fils de Dieu & le  
par-tout où il lui plaira de nous conduire.  
Et pour entrer en la Terre promise, où vous  
avez jubi, il faut passer la Mer, soyez no-  
tre qui nous empêche d'y périr, & dans le  
que nous demeurerons dans ce désert, fai-  
nous pleuvroir la manne des consolations que  
donnez à ceux qui se sont privés de toutes  
choses, afin qu'elles nous soutiennent & nous  
pour combattre les ennemis qui nous fer-  
rentée de notre chère patrie. L'on ne voit  
en vous que des chœurs d'armées ; car vous ap-  
puyez toutes les âmes qui vous regardent com-  
me chef de la milice chrétienne, qu'elles doi-  
ent attaquer & se défendre de leurs ennemis ;  
si elles se laissent vaincre ce sera parce qu'elles  
n'ont invoqueront pas à leur secours, vous qui  
avez la tête du serpent, & qui faites par vos  
grâces toutes les âmes en demeurent victorieu-  
ses, si faibles qu'elles soient en elles-mêmes,  
car vous êtes la femme forte, en qui votre  
Dieu a mis sa confiance, que vous conduirez  
vos filles après vous pour lui rendre leurs  
vœux, & pour embrasser sa Croix, par laquelle  
vous devenez la Mère de tous les Elus qui  
ont leur demeure en la Ste. Montagne, où J.  
Christ pour lui un tabernacle de sa croix, où il  
habite dans le tabernacle de son cœur ouvert par  
sa croix, & où il loge tous ceux qui lui appar-  
tiennent dans les plaies sacrées qu'il a reçues, pour  
comme une muraille démolie, où ils se cachent  
en assurance contre les traits enflammés  
du malin, qui perd toutes ses forces contre ceux  
qui se confient qu'en la Croix de leur Sauveur.

Magdeleine de Ste. Agnès.

Marie Dorothee de l'Incarnation.

Thérèse de Ste. Agathe.

Thérèse de St. Paul.

Thérèse de Ste. Flavie.

Sœur

Sœur Agnès de la Mère de Dieu.  
 Sr. Marguerite de Ste. Gertrude.  
 Sr. Elizabeth-Magdelaine de St. Luc.  
 Sr. Marguerite-Angelique du St. Esprit.  
 Sr. Geneviève de Ste. Thérèse.  
 Sr. Philiberte de Ste. Magdeleine.  
 Sr. Agnès de Ste. Thècle.  
 Sr. Magdelaine des Anges.  
 Sr. Marie Aymée de Ste. Pelagie.  
 Sr. Marie-Angelique de Ste. Thérèse.  
 Sr. Jeanne-Radegonde de Ste. Fare.  
 Sr. Elizabeth de Ste. Agnès.  
 Sr. Françoise-Magdelaine de Ste. Julie.  
 Sr. Françoise Ludgarde.  
 Sr. Marguerite de Ste. Thècle.  
 Sr. Catherine de Ste. Sufanne.  
 Sr. Elisabeth des Anges.  
 Sr. Marie de Ste. Agnès.  
 Sr. Marguerite de Ste. Iuce.  
 Sr. Jacqueline de Ste. Catherine.  
 Sr. Marguerite-Agnès de Ste. Julie.  
 Sr. Magdelaine de Ste. Agathe.  
 Sr. Louïse de Ste. Fare.  
 Sr. Catherine-Agnès de St. Paul.  
 Sr. Angelique de St. Jean.  
 Sr. Magdeleine de Ste. Candide.  
 Sr. Jeanne de la Croix.  
 Sr. Françoise de Ste. Claire.  
 Sr. Magdeleine de Ste. Melthide.  
 Sr. Geneviève de L'Incarnation.  
 Sr. Geneviève de Ste. Thècle.  
 Sr. Anne de Ste. Cecile.  
 Sr. Louïse de Ste. Julienne.  
 Sr. Jeanne de Ste. Colombe.  
 Sr. Anne de Ste. Eugénie.  
 Sr. Françoise de Ste. Thérèse.  
 Sr. Françoise de la Croix.  
 Sr. Marie-Gabrielle de Ste. Catherine.  
 Sr. Marie-Charlotte de Ste. Claire.

œur Françoise-Louise de Ste. Claire.  
œur Marie de Ste. Dorothee.  
œur Helene de Ste. Agnes.  
œur Anne de Ste. Agathe.  
œur Antoinette-Catherine de St. Joseph.  
œur Anne-Marie de Ste. Eustoquie.  
œur Anne-Julie de Ste. Sinclétique.  
œur Geneviève de Ste. Dorothee.  
œur Catherine de Ste. Pelagie.  
œur Elisabeth de Ste. Anne.  
œur Magdeleine de Ste. Scholastique.  
œur Luce-Magdeleine de Ste. Elizabeth.  
œur Magdeleine de Ste. Christine.  
œur Jeanne de Ste. Aldegonde.  
œur Susanne de Ste. Cecile.  
œur Louise de Ste. Eugénie.  
œur Anne de Ste. Gertrude.  
œur Marie de Ste. Agathe.  
œur Françoise de Ste. Béatrice.  
œur Catherine de Ste. Eulalie.  
œur Marie de Ste. Benedicte.

*Notre très-Saint Roi Louis IX. qui règne maintenant avec Dieu, & que Jésus-Christ fait régner dans son Eglise en qualité d'Intercesseur & de Médiateur envers lui, pour tous ceux qui l'invoquent.*

**SUPPLIANT** humblement vos très-humbles Sujets, les Religieuses de Port-Royal, disant: Que vous ayant distingué des autres Rois qui ont leur Royaume en mourant, il vous a fait régner dans un Royaume éternel, & vous a enco-

**donné** une souveraineté spirituelle sur toutes les âmes qui vous regardent comme leur Roi, comme leur Père, & comme leur azile dans leurs pé-

**chés** de même que vous l'avez été pendant que vous viviez sur la terre envers tous ceux qui a-

**voient**

volent besoin de votre protection. Nous  
 sous le règne & sous l'obéissance d'un de vos  
 cœurs, qui est aussi votre fils: vous avez  
 l'autorité de Père, & Dieu vous donnera  
 celle de Maître de son cœur, si vous le  
 qu'il l'assujettisse à sa sainte loi, que vous  
 toujours aimée & observée si fidèlement, &  
 qu'il n'y avoit point de règne plus glorieux  
 lui de servir le Roi des Rois. Apprenez  
 notre Roi à suivre votre exemple: obtenez  
 Dieu un cœur docile comme celui qu'il avoit  
 né au plus sage de tous les Rois, afin qu'il  
 se avec équité, le jugement & la justice  
 traite ses Sujets avec miséricorde pour se  
 digne de la recevoir de Dieu; que la qualité  
 porte de Roi très-Christien l'attache aux  
 de l'Eglise, & lui fasse mettre toute sa gloire  
 rendre son défenseur; qu'il protège tous ceux  
 la servent; qu'il soit le support de tous les  
 cœurs, & le vengeur de tous les crimes qui  
 mettent contre sa Divine Majesté. Nous  
 du nombre de ceux qui ont besoin de sa  
 ce, étant opprimées pour une cause que vous  
 riez défendue avec un zèle digne de l'amour  
 vérité qui régnoit dans votre cœur. Faites  
 connoître qu'en ce qui nous regarde & en  
 autre chose, il a besoin de la lumière de l'  
 pour ne se point tromper en ses jugemens,  
 discerner ce qui est juste, & pour vouloir  
 plir ce qu'il aura reconnu que Dieu veut qu'il  
 se. C'est pour son propre salut que nous vous  
 plions de lui obtenir toutes ces graces. Que si  
 permet qu'il nous afflige, en prenant pour  
 de la justice ce qui est une prévention de  
 qui nous veulent perdre, mettez-vous, s'il  
 plaît, à sa place, & jugez favorablement des  
 qui remettent leur innocence entre vos mains.  
 pechez nos imperfections & nos misères de la  
 té de l'ignorance que Dieu nous a donnée  
 301

fermes dans la fidélité que nous devons à  
mandemens, afin que nous soyions du nom-  
breux qu'il n'abandonne point, parce qu'il  
donne de tout leur cœur, comme vous avez  
fait toute votre vie, & dans la prospérité  
où vous n'avez été que pour la gloire de  
Dieu, dans les afflictions où vous avez été exposé  
par amour, & celui que vous avez eu pour  
les chrétiens qui étoient sous la captivité  
des infidèles. Qui n'auroit cru qu'en descendant à  
la terre Dieu auroit été suivi d'un succès fau-  
x, & que qu'il a semblé aux yeux du monde,  
que vous aviez abandonné & comme livré  
aux mains de vos ennemis jusqu'au péril de  
la mort, sans que la confiance & la foi que vous  
avez eue en lui en ait été ébranlée. Obtenez nous,  
nous suppléons, la grace non-seulement de n'être  
pas scandalisés de la conduite que Dieu tient  
par nous, mais plutôt d'adorer avec amour les ju-  
gements de Dieu, & toujours justes, & d'effi-  
cace parfait bonheur; comme l'Evangile nous  
apprend, d'être dans les souffrances & les humili-  
ons, pour suivre Jésus-Christ, afin de nous  
mériter de la consolation de la grace, &  
de la participation de la gloire que vous pos-

Magdeleine de Ste. Agnès, Abbess.

Mari-Dorothée de l'Incarnation.

Franoise de Ste. Agathe.

Elisabeth des Anges.

Geneviève de l'Incarnation.

Magdeleine des Anges.

Catherine de Ste. Flavie.

Jeane de la Croix.

Mari de Ste. Agnès.

Antoinette de St. Alexis.

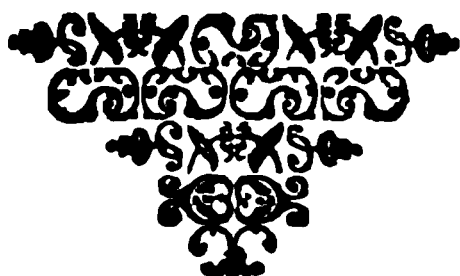
Charlotte de Ste. Claire.

St. Germain.

1. Sr. Suzanne de Ste. Cecile.  
 2. Sr. Helène de Ste. Agnès.  
 3. Sr. Magdelaine de Ste. Scholaistique.  
 4. Sr. Marie-Gabrielle de Ste. Catherine.  
 5. Sr. Marie-Gabrielle de Ste. Catherine.  
 6. Sr. Elisabeth de Ste. Anne.  
 7. Sr. Marie-Angelique de Ste. Thérèse.  
 8. Sr. Elisabeth de Ste. Agnès.  
 9. Sr. Marie de Ste. Dorothee.  
 10. Sr. Magdeleine de Ste. Agathe.  
 11. Sr. Liée-Magdeleine de Ste. Elisabeth.  
 12. Sr. Jacqueline de Ste. Catherine.  
 13. Sr. Anne-Marie de Ste. Eustoquie.  
 14. Sr. Marie de Ste. Benedicte.  
 15. Sr. Marie-Aymée de Ste. Pelagie.  
 16. Sr. Jeanne-Radegonde de Ste. Fare.  
 17. Sr. Françoise-Magdeleine de Ste. Julie.  
 18. Sr. Marie de Ste. Agathe.  
 19. Sr. Françoise de Ste. Béatrice.  
 20. Sr. Antoinette-Catherine de St. Joseph.  
 21. Sr. Marguerite de Ste. Luce.  
 22. Sr. Anne de Ste. Agathe.  
 23. Sr. Catherine-Agnès de St. Paul.  
 24. Sr. Angelique de St. Jean, Soupricure.  
 25. Sr. Catherine de St. Paul.  
 26. Sr. Marguerite-Angelique du St. Esprit.  
 27. Sr. Agnès de la Mère de Dieu.  
 28. Sr. Magdeleine de Ste. Candide.  
 29. Sr. Françoise de Ste. Claire.  
 30. Sr. Marguerite de Ste. Gertrude.  
 31. Sr. Elisabeth-Magdeleine de St. Luc.  
 32. Sr. Louise de Ste. Julienne.  
 33. Sr. Agnès de Ste. Thècle.  
 34. Sr. Françoise de Ste. Ludgarde.  
 35. Sr. Magdeleine de Ste. Melthide.  
 36. Sr. Françoise de la Croix.  
 37. Sr. Geneviève de Ste. Thérèse.  
 38. Sr. Geneviève de Ste. Thérèse.  
 39. Sr. Geneviève de Ste. Thècle.



ur Anne de Ste. Eugénie.  
Jeanne de Ste. Colombe.  
Françoise Louise de Ste. Claire.  
Philiberte de Ste. Magdeleine.  
Jeanne de Ste. Aldegonde.  
Anne de Ste. Cecile.  
Catherine de Ste. Susanne.  
Marguerite Agnès de Ste. Julie.  
Catherine de Ste. Pelagie.  
Françoise de Ste. Thérèse.  
Louise de Ste. Eugénie.  
Marguerite de Ste. Thècle.  
Magdeleine de Ste. Christine.  
Catherine de Ste. Eulalie.  
Louise de Ste. Fare.  
Anne-Julie de Ste. Sinclétique.  
Geneviève de Ste. Dorothee.





## X X X V.

*Relation touchant la Sœur Louise de Fare DE LA BONNERIE, qui fit profession à Port-Royal en 1660. Par SAINTE-MARTHE, l'un des Sœurs.*

**L**A Sœur Fare est une fille qui a toujours été élevée dans la Maison [de Port-Royal]. Elle peut dire à la lettre : *Pater meus & mea dereliquerunt me, Dominus autem assumpsit*, „ Mon Père & ma Mère m'ont abandonnée „ le Seigneur a pris soin de moi. ” Ses parents l'ont en effet abandonnée jusqu'à ne la plus reconnoître pour leur fille ; & ils l'ont fait aller loin de chez eux par des païsans. La chère Mère Angelique fit qu'elle entra dès cinq ans à Port-Royal ; & elle n'a jamais eu nouvelle de ses parens, que nous savons n'être des personnes d'honnête condition, riches & mariés légitimement.

CETTE fille est très-simple, & aussi innocente de tout péché mortel qu'un enfant d'un jour tant que je l'ai pu reconnoître pendant près de dix ans que je l'ai vue. Je puis dire avec certitude qu'avant ces trois ou quatre dernières années [puis 1661.] elle n'avoit jamais ouï parler de ces choses & des questions du tems. C'étoit la conduite qu'on gardoit très-religieusement à l'égard des Sœurs & des Religieuses ; & quand on auroit voulu faire autrement, je puis dire qu'on n'auroit

...

si la Sœur Fare pour lui parler de ces matières parce qu'elle paroissoit avoir fort peu d'ouvrage d'esprit.

ETTE fille ne peut avoir que vingt-deux ou vingt-trois ans, étant la dernière Professe de la maison. Cependant elle a fait paroître une paix, une force & une sagesse tout-à-fait religieuse pendant sa maladie. Et nous avons d'autant plus de sujet de louer à Dieu sa conduite, que nous appréhensions que sa foiblesse, jointe à la maladie & à l'avis des Sœurs qui l'environnent & qui ne pouvoient que dire qu'elle est damnée, qu'elle est excommuniée, qu'elle est hors de l'Eglise, &c. ne tomber dans une disposition toute contraire, & moins ne la troublât ou impatientât beaucoup. Mais Dieu fait ce qu'il veut : il choisit les faibles & confond les forts, & il est le soutien de ceux qui n'en ont aucun ni d'eux-mêmes ni d'autrui.

Il nous est une grande consolation de voir par expérience, que dans les combats qu'on a pour Christ, il n'est point besoin de grand esprit, de grande science, de vertu extraordinaire. Les faibles, les ignorans & les personnes imparfaites peuvent vaincre, & vainquent toujours, lorsque Dieu qui les a engagés à combattre combat pour eux & leur donne la victoire. Ce n'est pas que nous n'ayons occasion de toujours craindre, puisqu'il n'y a que la persévérance jusqu'à la fin qui peut achever notre salut ; mais nous avons aussi lieu d'espérer que Dieu, qui a commencé son ouvrage, l'achèvera.

#### A D D I T I O N.

ETTE Religieuse se nommoit de la Bonnerie. Elle entra au Noviciat le 7. Mars 1660. & fit Profession le 21. Mars 1661. sous le nom de Sœur de la Sainte Fare. Etant tombée dangereuse-

ment malade à Port-Royal de Paris, au mois d'avril 1665. elle demanda inutilement plusieurs fois les derniers Sacremens. M. Chamillard ne vouloit jamais les lui accorder qu'à condition qu'elle signeroit au - moins une Formule d'*acquiescement* que l'Archevêque avoit inventée ; mais elle ne tomba pas dans le piège qu'on lui tendoit. Elle souhaita de voir M. le Vicaire de S. Medard, à qui elle fit deux fois la déclaration de ses sentimens, dont le premier fut fort édicté, quoiqu'il lui eût d'abord parlé pour l'engager à contenter M. l'Archevêque. On a des Relations des deux entretiens qu'elle eut avec l'Ecclésiastique \* ; & ce fut en les envoyant à Alençon pour recommander cette bonne Sœur aux prières du saint Evêque, que M. de Sainte-Marthe donna la petite Relation précédente. Dieu fit la grâce à la Sœur Louise de Sainte Fare de la Bonnerie de persévérer jusqu'à la fin ; & elle est morte très-pieusement à Port-Royal des Champs le 22. Mars 1690. âgée de quarante-neuf ans & demi.

\* Voyez la Relation contenant les Lettres &c. pp. 167. & 172.





# X X X V I.

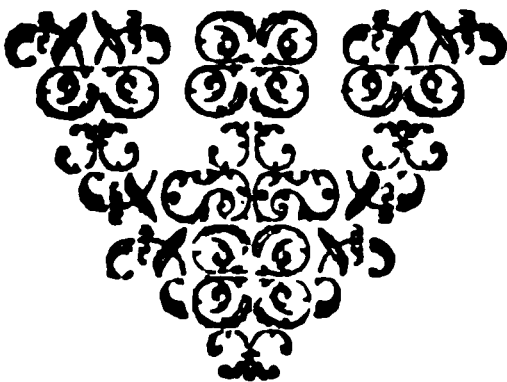
*On de la vertu & de la mort de la Sœur  
Jeanne-Marie de Sainte Perpétue HUR-  
LOT, veuve de M. BAZIN, qui étant  
venue à Port-Royal en 1661. fut obligée  
d'en sortir, & n'y fit Profession qu'après la  
mort. Par la Mère Angelique de S. Jean  
BAPTISTE.*

La Sœur Jeanne-Marie de Sainte Perpétue  
Hurlot se trouvant veuve de M. Bazin,  
se retira dans notre Monastère de Paris, où  
elle prit l'habit en 1661. Mais ayant été obligée  
par les ordres du Roi d'en sortir avec les autres  
Sœurs, elle conserva toujours le dessein d'y ren-  
trer, ce qu'elle exécuta en se retirant en celui-ci  
[Port-Royal des Champs] si-tôt que la paix  
eut été rendue en 1669. Elle recommença  
à professer, étant âgée de soixante ans, & elle  
mourut le 3. Octobre 1670.

Il parut qu'elle étoit de ces justes dont la mort  
est bien que la vie est précieuse devant Dieu.  
Nous apperçûmes bien toutes, long-tems a-  
vant sa mort, que sa vertu croissoit de jour en  
jour, ce progrès nous devoit avertir qu'elle ache-  
veroit bientôt sa course. Cependant il est vrai  
qu'elle avoit tant de courage, & encore tant de  
force pour son âge, que nous esperions de la pos-  
séder encore plusieurs années. Elle s'étoit même

consolation de penser qu'elle alloit passer dans  
état où elle remerciéroit & louëroit Dieu sans  
ce, au-lieu qu'on ne le fait ici que trop impar-  
tement; qu'elle attendoit ce moment qui lui dé-  
viroît tout ce qu'on ne voit point ici bas; &  
expliquant sa pensée, elle ajouta: „ Quel ra-  
vissement en ce moment, quand on verra ce  
qu'on n'a pu comprendre!” montrant par ces  
mots que son amour & son espérance ne s'occu-  
poit que de l'objet éternel qui la devoit rendre  
heureuse.

Cette sainte confiance avoit ôté à la mort  
ce qu'elle a de terrible; car en la voyant dans  
ce paix & dans cette joie, on perdoit l'idée  
qu'elle alloit mourir, & il sembloit plutôt qu'elle  
fût appelée en un lieu où elle avoit déjà son  
bien & ses desirs. [Ce fut le 30. Août 1678. que  
l'on appella à lui la Sœur Jeanne-Marie de Sainte  
Thérèse.]





## X X X V I I.

*Relation de la vie & des vertus de Mademoiselle DE CONFLANS, qui fut empêchée par la mort d'exécuter le désir qu'elle avoit d'être Religieuse à Port-Royal. Par la Mère Marie de Sainte Magdeleine de FARGIS \*.*

1.  
Mademoiselle de Conflans est mise fort jeune à Fervac : quelle y fut sa conduite.

**M**ADEMOISELLE Marie-Charlotte de Conflans d'Armentières étoit fille de M. Vicomte d'Auchy. Il l'aimoit uniquement mais étant veuf, & ayant deux fils, il la destinoit à être Abbessé, croyant la rendre heureuse huminement dans cette condition. Pour y parvenir, persuada à l'Abbessé de Fervac, Ordre de S. Benoît, de l'élever auprès d'elle, (car elle n'avoit alors que huit ou neuf ans) pour la faire sa Coadjutrice quand elle seroit en âge. On ne sait par quelle voie il avoit suivie pour gagner l'esprit de l'Abbessé. Mais on a su qu'une autre personne de qualité ayant la même vue pour une de ses filles avoit donné de l'argent à la même Abbessé pour la porter à assurer la Coadjutorerie à sa fille, qui fut aussi mise fort jeune dans cette Abbaye. Ces deux petites prétendantes à un même bénéfice étoient élevées ensemble. Mais il paroissoit en Mademoiselle de Conflans une sagesse si extraordinaire, elle avoit tant de qualités naturelles & l'esprit avoit

\* Elle écrivit cette Relation étant jeune Professe : elle avoit été compagne de Mademoiselle de Conflans à l'âge de quatorze ans.

née pour son âge, qu'elle se faisoit aimer de tout le monde, & sur-tout de l'Abbesse qui l'avoit toujours près d'elle. Sa piété & sa devotion étonnent toutes les Religieuses; car dès-lors elle se faisoit aussi exacte à l'Office que si elle y avoit été engagée, & dans tout le reste elle pratiquoit qu'elle pouvoit des exercices de la Religion: ce qu'elle faisoit que toutes celles qui désiroient la réforme, souhaitoient beaucoup qu'elle fût leur Abbesse, ne pouvant douter que Dieu ne se servît d'elle pour l'établir dans leur Maison, qui étoit en un très-grand desordre à tous égards, & avec cela si pauvre pour le temporel qu'il n'y avoit pas même des ornemens pour dire la Messe, ceux qui y étoient étoient si usés, que c'étoit une chose indécente de s'en servir. Elle procura que M. son Père donna ce qu'il lui fallut pour faire des Ornemens, & même un Tabernacle, & plusieurs autres choses nécessaires tant à l'Eglise qu'aux autres besoins du Monastère. Elle eut une amitié particulière avec deux Religieuses qui étoient les plus vertueuses, & quoique l'une d'elles lui donnât un peu d'appréhension au commencement, parce qu'elle étoit extraordinairement élevée, elle surmonta si fort cette peine, qui n'étoit que dans son naturel, que croyant qu'elle la pouvoit aider dans ses bons desseins, elle la prit pour sa Directrice particulière, & la pria de l'avertir de toutes les fautes qu'elle lui verroit faire.

ENVIRON un an après que Mademoiselle de Corflans fut dans ce Monastère, l'Abbesse, qui désirait toujours qu'elle se vouloit reformer, fit un voyage à Paris, durant lequel elle vint voir la Mère Angelique, pour apprendre d'elle, à ce qu'elle lui disoit, comment elle s'y devoit conduire. Elle eut avec elle Mademoiselle de Corflans & cette autre Religieuse son amie. Dès cette première rencontre, Mademoiselle de Corflans conçut tant d'estime & d'affection pour la Mère Angelique, qu'elle



il ne resta plus autre chose que de porter la Religieuse à Port-Royal. Cette Religieuse qui avoit aussi le même genre de vie que l'Abbesse étoit tombée fort malade pendant son voyage. elle fit supplier la Mère que, si elle mourût de cette maladie, elle lui fût laissée pour être enterrée chez elle, témoignant s'estimeroit heureuse d'obtenir après sa mort la grâce qu'elle avoit tant désirée pendant sa vie. Elle l'obtint en effet; car étant morte à Paris quelques jours après, on l'apporta à Port-Royal pour être enterrée dans notre cimetière, comme elle le souhaitoit. Cette mort, qui fut extrêmement prompte, la maladie n'ayant duré que deux jours, toucha beaucoup Mademoiselle de la Roche, qu'elle faisoit de la personne à laquelle elle avoit le plus de confiance, lui fit accepter la charge d'Abbesse, croyant qu'elle n'échapperoit pas, & craignant le compte qu'elle rendroit à Dieu des âmes qui seroient sorties de sa charge.

C'est qui la confirma encore dans cette résolution, & dans le dessein qu'elle avoit d'être Religieuse, fut l'accident qui arriva, peu de temps après, à une autre Religieuse de la même Maison, qui étoit pour la réforme, qui mourut, après quatre heures, sans connoissance de ses sens, & sans souffrir de douleurs terribles qui lui durèrent tout le jour. On attribua à l'effet d'une drogue qu'elle avoit prise sur son visage pour guérir d'une tache qui la craignoit de devenir laide. Ce fut ce qui la déterminoit plus que jamais à quitter le monde, & à se consacrer à Dieu. Mais on la persuada en vain de la difficulté de cette entreprise, & de la difficulté de l'exécuter, & de la difficulté de l'espérer, & de la difficulté de la faire durer, car il n'y avoit dans la Maison que deux Religieuses qui désirassent l'être, & qui fussent pour elle : toutes les autres

maître, mais de telle sorte néanmoins qu'elles ne lui témoignent pas ouvertement: car elle étoit déjà si sage & si prévenue de Dieu, qu'elle n'étoit alors que neuf ans ou neuf ans & demi, elle se faisoit craindre & respecter de celles qui étoient les plus déréglées. Elles se faisoient d'elle sachant bien qu'elle n'approuvoit sa conduite, & qu'elles ne devoient pas espérer de la pouvoir gagner de leur côté, comme elle avoit quelquefois tenté inutilement.

MADemoiselle de Conflans avoit cette même conduite à l'égard de l'Abbesse, avec qui elle étoit presque toujours, sans se conformer néanmoins à ce qu'elle voyoit qui ne lui paroissoit pas juste. Elle le faisoit avec tant de discrétion, & étoit si bien ses sentimens, qu'en évitant de se opposer à ceux de l'Abbesse & de suivre sa conduite, elle tâchoit autant qu'elle pouvoit de le faire d'une manière qui ne la pût ni blesser ni fâcher. Ce n'étoit pas peu difficile, y ayant souvent des occasions où il ne falloit pas une moindre prudence que la sienne pour se pouvoir maintenir & pour à l'égard de l'Abbesse & des Religieuses. Dans ses rencontres elle préféroit toujours ce que la justice & la discrétion demandoit d'elle à la complaisance qu'elle auroit pu avoir de se mettre mal avec Madame, qui prenoit souvent sans défiance sa conduite: car elle s'imaginant qu'elle s'entendoit avec ses Religieuses à son avantage, parce qu'elle s'appercevoit bien qu'elle faisoit plusieurs choses qu'elle auroit voulu faire, elle prétendoit que Mademoiselle de Conflans devoit tout dire; mais elle, qui n'avoit plus grand zèle que de contribuer en toutes occasions à la paix & à l'union, ne croyoit pas qu'il se rendre à la volonté de l'Abbesse, ces paroles n'étant propres qu'à mettre mal ses Religieuses dans son esprit. C'est pourquoi elle aimoit à se taire: elle seule les mécontentemens de

Madame, qu'elle reconnoissoit par le silence qu'elle gardoit avec elle : car lorsqu'il étoit arrivé que quelque chose de semblable, elle étoit plusieurs jours sans lui parler. Mademoiselle de Conflans souffroit cela sans témoigner en avoir la moindre peine, ni même s'en appercevoir. Elle se dissimuloit encore en bien d'autres rencontres, mais de telle sorte cependant qu'elle ne pouvoit donner lieu de soupçonner qu'elle approuvât ce qu'elle condamnoit, lorsque les choses étoient visiblement mauvaises, & que son exemple auroit pu les autoriser. Ce fut ce qui la porta, en un tems de Crême-prennant, à s'enfermer seule tout le jour dans sa chambre, pour éviter de se trouver à quelques récréations qui se faisoient dans la Maison qu'elle ne trouvoit pas convenables ni assez sérieuses pour des Religieuses, sans avoir égard que par là elle pourroit fâcher Madame, comme il arriva en effet.

DEPUIS la mort des deux Religieuses, dont j'ai parlé, Mademoiselle de Conflans commença à penser tout-à-fait à quitter l'Abbaye. Et comme elle ne savoit à qui se découvrir, elle s'adressa à la Sainte Vierge, & elle alloit tous les jours prier devant une Image que l'on disoit avoir fait autrefois des miracles, afin qu'elle lui obtint la grâce de n'être point Abbessé.

EN ce même tems Madame de Fervac commença à se refroidir & à changer beaucoup à son égard elle ne considéroit plus que celle qu'on lui avoit donnée depuis dans le même dessein qu'elle la sa Coadjutrice. Ayant fait un second voyage à Paris, elle ne mena point Mademoiselle de Conflans avec elle ; & à son retour elle lui fit paroître encore un plus grand refroidissement, qui se marquoit sur-tout toutes les fois que Madame Présidente de Mesmes, sa Sœur, venoit à l'Abbaye. Mademoiselle de Conflans n'en témoignoit aucune peine à personne, non pas même à Madame de Fervac.

or son Père , qui l'aimoit avec une telle passion il ne l'auroit jamais laissée dans cette Maison, l'avoit su de quelle manière elle y étoit traitée. Je ne fais si elle lui en a jamais parlé ; car elle étoit tant de retenue pour cela , depuis même qu'elle en fut sortie , qu'elle se taisoit tout court lorsqu'elle s'apercevoit qu'elle disoit plus qu'on lui avoit demandé. Desorte que je n'en puis rien dire de bien particulier, parce qu'elle n'en disoit jamais qu'en passant, & encore par récréation dans des rencontres.

ENTRE autres choses elle me dit une fois que Madame de Mesmes n'alloit jamais à l'Abbaye, que Madame ne lui en fît plus mauvaise mine pendant plus de deux mois. Un jour Madame de Mesmes ayant demandé si elle vouloit être Religieuse, elle lui répondit que s'étoit son dessein. Madame de Mesmes lui repliqua d'une façon méprisante : Il ne faut pas que vous la soyiez, Mademoiselle ; vous êtes trop belle : il faut demeurer dans le monde." Mademoiselle de Conflans vit aisément à quel dessein elle lui parloit de cette manière, & l'opposition qu'elle avoit à ce qu'elle fût Religieuse ; mais par sagesse elle le dissimula & ne répondit pas un mot. Enfin un soir que Madame de Mesmes étoit dans le Monastère, Madame de Conflans envoya chercher Mademoiselle de Conflans ; Madame de Mesmes lui déclara qu'elle venoit à lui faire renoncer à la prétention qu'avoit eu son Père de la faire Abbessé, en contraignant Madame sa Sœur à lui donner la Coadjutorerie. Elle ajouta plusieurs autres choses, & ensuite lui presenta les articles de cette renonciation à signer. Mademoiselle de Conflans fit, mais avec beaucoup de prudence & de sagesse qu'auroit pu faire une personne de trente ans. Elle déclara qu'elle ne consentoit qu'au cas que M. son Père l'agréât, que sa signature ne serviroit de rien & seroit inutile si elle étoit à son préjudice & contraire à ses

volontés. Incontinent après , elle écrivit à son Père ce qui se passoit ; & le lendemain il l'aller querir pour la retirer chez lui. Elle fut bien grettée de la plupart des Religieuses , & fut d'une qui désiroit beaucoup la Reforme.

II. e entra  
R. sa n'eut plus d'autre vue que de gagner l'esprit  
rité à son Père pour le faire consentir qu'elle entrât  
gard des son Père : ce qu'elle obtint par son adresse  
res Pen- grande prudence , nonobstant la repugnance  
maires. oppositions qu'il lui fit d'abord , parce qu'il  
moit tendrement. Quand elle eut son con  
ment , elle mit tout en usage pour avoir ce  
la Mère Angelique , qui ne prenant alors p  
point de Pensionnaires faisoit difficulté de l  
voir. Elle employa pour y réussir Mada  
Longueville & plusieurs autres personnes q  
lèrent à la Mère en sa faveur. Elle lui en  
aussi elle-même plusieurs fois ; & la Mère  
ayant enfin accordé , elle entra dans ce Mo  
le 17. Juin 1630. âgée de onze ans , deux  
& quelques jours. Elle le fit avec une tel  
qu'il ne se peut rien dire qui la puisse exp  
quoiqu'elle quittât M. son Père , qui l'aimo  
sionnement , & qu'on fit tant d'estime d'ell  
le monde pour les grands avantages naturels  
le avoit , que plusieurs Princesses & autres p  
nes de qualité l'avoient demandé à M. son  
pour la tenir auprès d'elles. Mais elle mépr  
propositions ne désirant autre chose que d'e  
fer l'humilité & la pauvreté de Jésus-Christ  
préféroit à tout , comme elle l'a fait paroître  
toutes les actions de sa vie.

Aussitôt qu'elle fut entrée , la Mère A  
que la mena devant le S. Sacrement , & lui d  
cette même heure le petit habit. Le soir , la  
lui fit conter comment Madame de Fervac  
fait renoncer à l'Abbaye. Elle le fit avec t  
prudence , que tout le monde s'en étonnoit ;

tant les choses qu'on vouloit savoir, elle taisoit tout le mauvais traitement qu'elle en avoit reçu, & ne témoignoit avoir aucun ressentiment de ce qui s'étoit passé, sinon des choses qui avoient offensé M. son Père, qui lui étoient bien sensibles. La Mère Angelique lui ayant dit qu'il falloit plus penser à tout ce qui s'étoit passé, elle lui répondit qu'elle s'estimoit si heureuse d'être entrée à Port-Royal, que la joie qu'elle en avoit étoit plus que suffisante pour lui faire oublier toutes les peines qu'elle pouvoit avoir eues auparavant. S'en retournant à la chambre des enfants, elle nous dit : „ J'ai une telle joie d'être avec la Mère Angelique, que je ne crois pas qu'il y en puisse avoir de plus grande au monde. ”

Le lendemain de son entrée, elle se leva dès six heures, & fit son lit. Nous fîmes ce que nous pûmes pour l'en empêcher, parce que nous n'avons pas coutume de les faire. Mais elle nous dit qu'elle étoit assez grande pour cela, & qu'elle étoit bien fâchée qu'une Religieuse eût la peine de lui rendre ce service, lui en rendant beaucoup d'autres sans y ajouter celui-là. Elle étoit d'ailleurs si sage & si extraordinairement sérieuse pour son âge, que je ne crois pas l'avoir jamais vue rire, ni jouer que par complaisance, & lorsqu'elle ne pouvoit faire autrement sans paroître trop sage, elle ne manquoit à ce qu'elle devoit à Madame de Meneville, avec qui seule elle jouoit pour la diversion. Hors le tems qu'elle étoit avec elle, elle n'alloit toujours à travailler, à lire, ou à prier. Elle m'a dit souvent, pour témoigner ses vœux de piété, & combien elle auroit souhaité pouvoir communier plus fréquemment : Mon Dieu ! que j'ai envie de n'être plus en retard ! Je pense que nous jouerons toujours, tant que nous n'ennuierons de cela. Je voudrois si bien pouvoir communier plus souvent que nous ne faisons ; mais nous ne sommes pas assez sages.

„ Si

„ S'il y avoit moyen de le faire tous les huit ;  
 „ il me semble que je serois toute autre.  
 „ pour cela il faudroit être bien plus sé-  
 „ que nous ne sommes ; & il faut tâcher  
 „ devenir , afin qu'on nous puisse accorder  
 „ grace. ” Elle nous parloit à toutes en p-  
 lier , afin de nous faire entrer dans ces senti-  
 Elle en vint à bout : car nous primes en e-  
 résolution de devenir plus sérieuses , afin de  
 munier plus souvent. Mais comme nous n'-  
 pas toujours dans ces mêmes sentimens , lo-  
 arrivoit que quelqu'une manquoit & faisoit  
 que chose contraire au dessein que nous a-  
 pris , elle ne se pouvoit empêcher de l'en a-  
 Comme nous n'étions pas si ferventes qu-  
 nous n'approuvions pas ce qu'elle nous disoi-  
 là vint que , s'étant apperçue de quelques peti-  
 contentemens qu'une de nous avoit contr-  
 parce qu'elle la reprenoit , ce lui sembloit.  
 souvent , elle ne dit plus rien , & se conten-  
 faire de son côté tout ce qu'elle pouvoit po-  
 vancer dans la vertu , sans se mettre en pei-  
 ce que faisoient les autres. Il n'y avoit alo-  
 plus d'un mois qu'elle étoit à Port-Royal.

Nous avions en ce tems-là une Maître-  
 l'aimoit fort , & qui la préféroit aux autres e-  
 tes choses. Quand elle s'en fut apperçue ,  
 loin d'en être plus suffisante , il sembloit au-  
 traire qu'elle en eût de la peine. Elle tâ-  
 autant qu'il lui étoit possible , que cela ne  
 point de jalousie , & elle se rendoit en te-  
 qu'elle pouvoit encore plus libre avec nous  
 ne l'étoit auparavant. Lorsqu'il arrivoit qu-  
 petit desordre dont la Maîtresse auroit pu  
 cher , elle faisoit tout son possible pour  
 le ne le fût point. Si la Maîtresse veno-  
 pendant à le savoir , & qu'elle reprimand-  
 le qui l'avoit fait , ma Sœur Marie de S.  
 fin , ( on appelloit ainsi Mademoiselle de

Elle faisoit tous ses efforts pour excuser celui qui avoit fait la faute. Et quand elle ne pouvoit empêcher qu'on ne la grondât, elle alloit ensuite lui parler pour la consoler, & lui témoignoit une bonté & d'affection qu'elle remettoit les autres. Il m'est arrivé plusieurs fois, qu'étant en mauvaise humeur je me sentoís toute autre après l'avoir entretenue quelque tems.

Elle avoit une telle charité qu'elle ne pouvoit pas en voir une de nous triste, ou en quelque autre peine, qu'aussitôt elle ne se mît en devoir de la soulager. Elle faisoit de même à l'égard de celles qui lui témoignoient peu d'affection, comme à Mademoiselle P. que l'on avoit mise à Port-Royal pour quelques mois, pendant seulement que son Père étoit allé à la campagne. Elle étoit plus sage que nous, & avoit de la peine à s'assujettir à notre Maitresse. Ma Sœur Marie de S. Augustin l'ayant remarqué, trouva moyen de la faire parler plusieurs fois à la Mère Angelique; & quand elle la voyoit triste ou malade, elle mettoit tout en usage pour lui donner du soulagement & lui témoigner son affection. Ce n'étoit pas que l'autre lui en donnât sujet; au-contraindre elle disoit tout librement que son humeur lui étoit insupportable. Mais ma Sœur Marie de S. Augustin ne faisoit pas semblant de l'entendre, & elle ne cessoit pas de la servir dans toutes les rencontres. En voici un exemple. Cette même Demoiselle ayant perdu le désir qu'elle avoit d'être Religieuse dès le lendemain qu'elle l'avoit déclaré publiquement, étoit en peine de savoir à qui se dévouir. Elle s'adressa à ma Sœur Marie de S. Augustin, qui la reçut & la consola le mieux qu'elle put; & elle lui promit de trouver moyen de la faire parler à la Mère Angelique sans qu'on le sût. Nous étions à cette heure-là dans la chambre de Madame de Pont-carré, laquelle, voyant cette fille fort triste, demanda à ma Sœur Marie de



de S. Augustin, si ce n'étoit point qu'elle eût du l'envie d'être Religieuse. Elle ne le vint point dire à cette Dame; & elle tint ce chement si secret qu'elle ne nous en a jamais lé que long-tems après la sortie de cette D<sup>lle</sup>.

MADemoiselle D. entra à Port-E quelques jours après elle; & comme elle étoit trille, y ayant été mise contre sa volonté, ma Marie de S. Augustin avoit un soin tout particulier de ne rien faire qui lui pût déplaire. Elle rendoit enfant avec elle pour la gagner, & n'alloit point trouver à redire à tout ce qu'elle faisoit, quoique bien souvent elle me dît: „ Sœur D. est d'une étrange humeur: mais „ me fait si grande pitié que je fais tout ce qu'elle „ puis pour l'empêcher de s'ennuyer, & d'être „ dans sa mélancolie. ” Et de fait il est vrai, jusqu'à ce qu'elle se fût accoutumée, elle étoit difficile à jouër & à rire avec elle, qu'on voyoit tristement qu'elle contraignoit beaucoup son rieur. Quoiqu'il arrivât bien souvent que cette fille la contrariât en plusieurs choses, elle ne faisoit ce qui lui étoit possible pour s'accorder avec elle, & quand elle lui avoit résisté, elle ne manquoit jamais à lui faire des excuses. Lorsqu'elle vit qu'elle avoit envie d'être Religieuse, elle ne parut point une si grande joie qu'elle quitta la Mademoiselle de Longueville, avec qui nous étions alors, pour lui aller témoigner combien elle étoit obligée de la grace que Dieu lui avoit faite; & puis elle demeura tout le soir, devant le S. Sacrement avec elle. Notre Maîtresse, qui jusqu'alors n'avoit témoigné plus d'affection à ma Sœur Marie de S. Augustin qu'à aucune d'entre nous, commença à faire paroître un peu de refroidissement, & à l'égard de celle dont je parle. Mais elle ne témoigna aucune inquiétude, & ne laissa pas de nous avoir aussi bon visage à cette fille qu'auparavant.

**AFFECTION** qu'elle avoit pour la Mère Angélique lui fit beaucoup ressentir sa démission. Elle avoit ses sentimens le plus qu'il lui étoit possible : néanmoins toutes les fois qu'on parloit de sa démission devant elle, les larmes lui venoient aux yeux ; mais elle avoit soin de dissimuler sa douleur à l'égard, lorsqu'elle se trouvoit avec la Mère Angélique, ayant ouï dire que cela ne lui agréoit pas. Elle fit paroître une si grande discrétion en sa rencontre, que ne voulant jamais dire en faveur de qui elle pensoit que se feroit cette élection, & beaucoup moins donner à entendre qui étoit désiré ou celle qu'elle appréhendoit, (quoique nous fussions toutes fort libres à dire nos sentimens sur ce sujet) lorsqu'on lui demandoit ce qu'elle en pensoit, elle trouvoit toujours moyen d'éviter de discours sans qu'on s'en apperçût ; ainsi elle évitoit de nous répondre.

Quelques mois après l'élection, on nous donna la Mère Angélique pour Maîtresse, ce qui nous avoit beaucoup & particulièrement ma Sœur de S. Augustin, qui en fit si bon usage qu'on vit tous les jours croître en vertu. Elle entroit dans la pratique de tout ce que la Mère nous disoit avec une telle ferveur, qu'elle nous donnoit une envie de l'imiter. Elle étoit si devote, & si recueillie à l'Office avec un tel recueillement, que je me souviens point de lui avoir vu lever la tête, quoique j'eusse fort souvent les yeux sur elle. Ce qui prouve que sa devotion étoit extraordinaire est, que lorsque, pour me desennuyer, je portois la vue de son côté, j'étois touchée de son zèle, quoique je fusse bien éloignée d'elle dans un pareil état.

Elle aimoit fort la pauvreté & la pratiquoit à toute occasion : elle faisoit tout son possible pour avoir toujours les habits les plus usés : & en toute pareille cas, elle cherchoit d'avoir le pire. Elle ne parloit point de Messieurs les parens que lorsqu'elle étoit seule.

III.  
Ses autres  
bonnes  
qualités.

lorsqu'on l'en interrogeoit, & c'étoit toujours plus succinctement qu'elle pouvoit. Lorsqu'il y avoit quelque Princesse dans la Maison, elle étoit dans la chambre sans en sortir, de peur de la rencontrer. Quand elle pouvoit prévoir le jour qu'elles devoient venir, elle demandoit d'être en retraite. Et comme une fois je lui témoignai étonnement qu'elle demandât d'être en retraite le jour qu'il devoit venir beaucoup de monde, elle me répondit : „ Je ne suis pas une personne de si grande importance pour l'on se soucie fort de me voir. Ils ne viendront pas de moi, & je ferai tout ce que je pourrai pour ne les pas rencontrer. C'est pour ces causes pour lesquelles je veux être en retraite afin de ne point voir tant de monde. Je le fais de fait, quoique l'on ne lui permit pas la retraite qu'elle demandoit, elle trouva cependant d'éviter de voir toutes ces personnes. Et souviens-toi (je ne fais si ce fut ce même jour) Mademoiselle de Bourbon l'ayant demandé plusieurs fois sans qu'elle parût, comme on lui demanda que cette Princesse souhaitoit de la voir, elle répondit : „ Je m'en vais un peu faire quelque chose de nécessaire je voudrois bien qu'elle m'embrassât pendant ce tems-là. Si elle ne parle point à moi, je vous supplie de ne l'en pas faire venir.”

DANS toutes les occasions qu'elle pouvoit rencontrer, elle s'employoit à faire toutes les choses les plus viles, comme de balier la porte, &c. Dès le commencement de son séjour elle ne perdit aucune occasion de rendre service à quiconque avoit besoin de son assistance; & elle avoit plusieurs fois se lever la nuit, (il n'y avoit encore quatre mois qu'elle étoit à Port-Royal) pour assister une des Sœurs, qui étoit malade, avec une charité qui nous surprennoit.

ELLE se levoit bien souvent dès quatre heures du matin.

avoir plus de tems pour prier Dieu. Ce qui le fit remarquer c'est que lorsqu'on venoit à l'ambre pour nous éveiller, nous entendions le se remettoit au lit aussi-tôt qu'elle entendoit ouvrir la porte. Comme nous lui dîmes que nous en étions apperçu, & que si la Sœur venoit le matin à la chambre l'y surprennoit, elle s'en abstineroit pendant quelques jours. Elle recommença ensuite; & pour nous obliger à ne point dire, elle persuada deux ou trois de nous d'en faire de même; mais on les dévint, & en conséquence elles n'osèrent plus le

Elle étoit fort austère tant en son manger qu'en son coucher, & vête mens. Elle se contraignoit à manger plusieurs choses dont elle avoit une aversion, particulièrement des mets de Carême, parce qu'elle avoit peur que cela ne l'empêchât d'être Religieuse. Elle mangeoit à son dévotion tous les restes des autres; & lorsque quelque-une des petites avoit laissé quelque chose de mauvaise grace, & qui nous faisoit mal au cœur, ma Sœur de Conflans le gardoit pour son dîner du lendemain.

La mauvaise éducation qu'elle avoit eue lui avoit laissé une méchante habitude, qui étoit de cacher quelquefois en cachette. Lorsque cela lui étoit arrivé, elle s'en accusoit & en demandoit pardon avec tant de larmes qu'elle nous faisoit pitié. Elle étoit si humble que, lorsqu'elle avoit fait quelque faute, elle la venoit dire à la Mère Supérieure en notre présence. Il arriva une fois qu'ayant pu se contraindre au Refectoire à manger certaine chose, elle mit le reste dans sa pochette pour qu'on ne s'apperçût de sa repugnance. Quelques jours après, une Sœur l'y ayant trouvé, par laquelle elle avoit oublié de l'ôter de sa pochette au lieu que de la donner à savonner, elle le fut porter

ter à la Mère Angelique, qui demanda aussi ma Sœur Marie de St. Augustin pourquoi avoit mis cela dans sa pochette. La honte le eut de ce que la Mère Angelique savoit ce qu'elle lui avoit voulu cacher, fut cause qu'elle de l'avoir fait, disant qu'elle ne savoit ce qu'elle en faisoit. La Mère Angelique la crut, & ne parla plus. Deux ou trois jours après, ma Sœur Marie de S. Augustin eut de la peine d'avoir mis ce mensonge; & après l'avoir dit à la Mère Angelique, elle nous le dit aussi. Puis elle alla trouver la Mère Angelique pour le lui avouer, & lui demander quelle pénitence elle vouloit qu'elle en fit. La Mère Angelique demanda si elle auroit bien le courage d'en faire une au Refectoire & que c'étoit la pénitence la plus conforme à sa faute, que néanmoins elle vouloit pas qu'elle se contraignît trop: mais elle s'y résolut, & le fit d'une manière qui nous fit toutes.

COMME la chambre des enfans étoit trop étroite, on la fit coucher environ quinze jours dans une autre chambre dont on croyoit les lits du nécessaire. Mais quelques jours après elle aperçut qu'elle avoit couché tout ce tems sur une paillasse sans chevet ni couvertures; & en hiver. La Mère Angelique l'ayant apprise reprimanda beaucoup; & ma Sœur Marie de St. Augustin s'en humilia, comme si elle eût fait une grande faute. Mais elle fut bien fâchée qu'on l'eût découverte, parce que cela lui ôtoit le moyen de continuer. Elle le témoigna à la Sœur qui étoit avec nous, & lui dit en particulier qu'il n'étoit point nécessaire de faire tant de pénitence pour cela, qu'elle n'en ressentait presque aucune incommodité.

ELLE fut quelque tems qu'elle mettoit ses pieds sous son matelas, prenant pour prétexte que c'étoit pour bien faire son lit, & que

doit pas plus dur. Une de nous la crut, & même. Mais elle fut contrainte de les ôter le lendemain, n'ayant pu dormir toute la nuit: ce fut cause que nous commençâmes à lui dire qu'elle le faisoit par austerité, & aussi-tôt elle se fâcha. Elle avoit plusieurs autres inventions de mortifier, dont je ne me souviens pas, parce qu'elle les cachoit, & tâchoit de faire croire qu'elle faisoit des choses qui ne lui faisoient point de mal; & quand on lui disoit qu'elle les faisoit par austerité, elle rougissoit & s'en fâchoit comme si elle eût accusée d'une grande faute.

Un jour au Refectoire on lui donna à choisir la portion ou d'une autre. Elle prit celle qu'elle jugeoit le moins. Une de nos compagnes qui aperçut & qui lui avoit ouï dire qu'elle n'aimoit pas cette sorte de viandes, lui dit qu'elle faisoit cela pour se mortifier. Ma Sœur Marie de S. Denis s'en fâcha si fort, qu'il sembloit qu'elle se colère. Quoiqu'elle ne parlât jamais au Refectoire, elle ne put se tenir de dire presque tout: „ Pour cela, ma Sœur, vous avez de singulières imaginations? Pourquoi me croyez-vous plus mortifiée qu'une autre? Il paroît bien que vous ne me connoissez guères: voyez la mortification que ce seroit de mentir pour se mortifier.” Elle n'avoit pourtant pas menti, elle ne fit que prendre la portion qui ne lui étoit pas, sans rien dire. Mais elle étoit bien avide de ce prétexte pour couvrir la peine qu'elle avoit de ce qu'on l'estimoit mortifiée. C'est de cela qu'elle faisoit semblant d'être fâchée, & qu'on ne croyoit pas qu'elle eût dit la même chose. Cette dispute, qu'elles eurent ensemble au Refectoire, étonna toutes les Sœurs de la communauté; & on alla dire à la Mère Angelique qu'elles s'étoient pensée battre: de sorte que le soir même, comme on sonnoit le premier Reveille-matin, les demander toutes deux. Elle les me-

na au Refectoire sans leur rien dire , & dit sa copie de ce qu'elles s'étoient battues : ce qui n'est pas vrai ; mais on le lui avoit fait entendre ainsi & elle ne savoit pas la cause de leur dispute qu'il lui avoit dite d'une autre façon qu'elle n'étoit. Lorsqu'elles furent revenues à la chambre, ma Sœur Marie de S. Augustin nous rapporta ce qui s'étoit passé comme si elle en eût été fort aise. Sa compagne lui dit qu'elle n'étoit point fâchée de la chose, mais seulement de ce qu'on avoit dit leur dispute autrement qu'elle n'étoit, parce qu'elles n'avoient pas songé à se battre. Ma Sœur Marie de S. Augustin lui répondit : „ Hé bien, ma Sœur, c'est une petite confusion qu'il faut accepter. „ nous ne l'avons pas fait cette fois-là, nous le ferons peut-être une autre.”

UN jour en se deshabillant elle mit un pain de bougie allumée sur son lit. Une Sœur qui avoit soin d'elle l'ayant appelée, elle oublia d'éteindre sa bougie & s'en alla. Comme ce qu'elle avoit à faire fut plus long qu'elle n'avoit cru, elle trouva en revenant sa couverture, ses draps, & son lit tout en feu. Elle en fut bien fâchée, & ne la Sœur qui couchoit à la chambre où elle étoit de ne le pas dire à la Mère Angelique. Mais elle ne laissa pas de le dire. Trois jours après comme nous étions allées voir Monseigneur de Langres il nous fit dire nos coupes. Lorsque ce fut ma Sœur Marie de S. Augustin à dire la sienne la Mère Angelique lui dit : „ Ma Sœur, „ tes votre coupe de ce que vous fîtes avouer hier, que vous craignez que je sache.” Elle demeura quelque tems sans se pouvoir souvenir de ce que c'étoit. Enfin elle s'en souvint, & le dit sans s'émouvoir. Et après, comme nous en parlâmes ensemble elle nous dit : „ C'est bien fait „ la Mère Angelique m'ait ainsi surprise, puis „ je le lui avois voulu cacher.”

ELLE étoit si humble, que lorsque nous lui

qu'elle avoit quelque imperfection , comme  
 le mal propre, ou bien de ne se pas tenir droi-  
 & autres pareilles choses, elle en rioit avec  
 trouvant bon tout ce qu'on lui disoit. Elle  
 oit beaucoup l'ordre en toutes choses, & ne  
 oit souffrir le moindre desordre.

QUAND nous voulions croire ce qu'elle nous  
 , nous passions des jours, & quelquefois des  
 nes entières, dans un tel silence, que quelquefois  
 ne parlions point - du - tout qu'à la recreation.  
 comme il s'en falloit beaucoup que nous ne  
 ns dans ses sentimens, & que nous ne vou-  
 pas toujours la croire, nous ne persévérions  
 ns ce que nous avions commencé: ce qui  
 oit de la peine; & parce qu'elle nous le té-  
 oit quelquefois, & que nous n'en étions pas  
 tes, cela fit que peu-à-peu nous commença-  
 avoir du refroidissement pour elle, & même  
 épriser, disant qu'elle faisoit toutes ses ac-  
 par hypocrisie. Mais cela étoit très-faux:  
 étoit si éloignée de cet esprit, qu'elle ca-  
 même la plus grande partie de ses bonnes  
 ns. Cette mauvaise idée que nous primes  
 fut cause que nous trouvions à redire à tout  
 elle faisoit.

Il y en avoit sur-tout deux ou trois qui ne la  
 oient souffrir, dont la première étoit celle de  
 ai déjà parlé, qui avoit envie d'être Religieu-  
 Comme elle voyoit une sagesse extraordinaire  
 Ma Sœur Marie de S. Augustin, qui étoit beau-  
 plus jeune qu'elle, elle commença à craindre  
 ne la mît au Noviciat avant elle. C'est pour-  
 Elle ne pouvoit lui faire bonne mine. Elle  
 trarioit généralement en tout, jusqu'à l'empê-  
 de faire les choses auxquelles elle s'occupoit  
 airement, comme de balier la chambre, &c.  
 disant qu'elle ne le devoit pas faire, puisque les  
 es ne le faisoient pas, & lui demandant à quoi  
 cela aboutissoit. Ma Sœur Marie de S. Au-  
 e. III.

IV.  
 Comment  
 elle sup-  
 porta l'in-  
 disposition  
 de la pin-  
 part de ses  
 Com-  
 pagnes.



gustin souffroit tout cela avec beaucoup de patience & sans réplique. Elle gagna par-là tellement sa fille, qu'au bout d'un mois, que ce petit mécontentement dura, elle reconnut qu'il y avoit beaucoup de vertu en ma Sœur Marie de S. Augustin. Elles se sont toujours beaucoup aimées depuis.

IL y en avoit encore une autre qui ne le pouvoit point, parce qu'elle la trouvoit trop sage, & elle alloit dire à la Mère Angelique tout ce qu'elle faisoit; & à cause de cela elle la contrarioit sur ces choses. Une fois entre autres que ma Sœur Marie de S. Augustin avoit envie d'aller à la messe, cette Sœur empêcha qu'on ne le lui permît, car elle prévint la Mère Angelique par sa raison qu'elle savoit devoir être suffisante pour qu'on le lui défendît. Ma Sœur Marie de S. Augustin en fut un peu mortifiée, & elle nous témoigna qu'elle croyoit que c'étoit cette Sœur qui étoit la cause. Celle-ci ayant entendu ce qu'elle nous en avoit dit, ne manqua pas de l'aller redire à la Mère Angelique, qui en reprit ma Sœur Marie de S. Augustin, comme si c'eût été une faute de sa part. Elle s'en humilia, en demanda pardon à la Sœur qui l'avoit dit, & ne lui témoigna aucun mécontentement de ce qui s'étoit passé. La Sœur en fut si étonnée & si touchée, qu'elle ne se pouvoit lasser de nous le raconter.

ELLES couchoient toutes deux dans la même chambre; & celle-ci étant fort infirme, avoit souvent besoin qu'on se levât pour l'assister. Ma Sœur Marie de S. Augustin le faisoit de si bon cœur, que jamais elle ne manquoit d'aller à elle, qu'elle l'entendoit se plaindre. Elle lui faisoit tous les services dont elle avoit besoin, & recouchoit point qu'elle ne l'en priât. Et cela arrivoit souvent plusieurs fois la nuit, en hiver, elle ne témoigna jamais en être fatiguée. Cette grande charité fut cause que la Sœur N. commença à l'estimer autant qu'elle

le méprisé, quoiqu'elle ne laissât pas de la con-  
sider dans quelques rencontres, lorsqu'elle étoit  
en mauvaise humeur, jusqu'à lui dire même, qu'elle  
étoit une hypocrite : elle ne le croyoit pas dans le  
fond de son cœur, car elle nous disoit quelquefois  
avec admiration : „ Il faut avouer que ma Sœur  
d'Armentières est bien humble & bien chari-  
table; car, quoique je lui donne bien de la  
peine, elle me sert de si bon cœur, qu'il est im-  
possible qu'elle le fasse par hypocrisie. Je l'ap-  
pelle quelquefois la nuit plusieurs fois lorsque  
nous sommes seules, sans que jamais elle fasse  
aucune difficulté de se lever, & de me rendre  
toutes sortes de services, comme si elle n'étoit  
là que pour cela, & encore elle le fait avec  
tant d'affection que si je lui en donnois beau-  
coup de sujet; de sorte que cela me contrain-  
toit malgré moi de la reconnoître plus vertueuse que  
je ne le dis.”

Il est vrai que si elle n'eût eu une charité ex-  
traordinaire, il ne lui auroit pas été possible de  
persévérer si longtems à rendre tant de services à  
des personnes qui ne lui en témoignent aucune  
reconnoissance, & qui lui donnoient au-contraire  
beaucoup de sujets d'impatience, qu'il y avoit de quoi  
cacher la plus grande vertu : car souvent celles,  
à qui elle avoit le plus de bonté, & à qui elle  
rendoit le plus de services, étoient celles qui lui  
faisoient le plus de peine, & qui attribuoient ce  
qu'elle faisoit à hypocrisie, le lui disant même hau-  
tement; & elle le souffroit sans repliquer un seul mot.  
Une fois que nous faisions la recreation a-  
vec une Sœur qui étoit venue à notre chambre  
un fort peu de tems, il y en eut une qui de-  
manda à cette nouvelle, laquelle elle trouvoit la  
face de la chambre : à quoi la Sœur n'ayant  
rien voulu répondre, celle qui lui avoit fait cet-  
te question lui dit. „ Je vous ai demandé cela à  
dessein, parce que je fais bien que vous estimez

„ ma Sœur Marie de S. Augustin plus qu'  
 „ de nous ; & en effet il est vrai qu'elle p  
 „ plus vertueuse , mais ce n'est pas qu'elle  
 „ en vérité ; elle n'en fait que le semblant.  
 Sœur Marie de S. Augustin , qui étoit pr  
 ce discours , ne fit aucune réponse , & ne té  
 point en avoir de la peine. L'autre voya  
 lui dit : „ au-moins , ma Sœur , vous e  
 „ bien de qui je parle , & que je dis que v  
 „ tes la Sainte , mais , que je ne crois j  
 „ vous la soyiez en effet , mais que vous n'  
 „ que les apparences." Elle répondit à  
 „ ma Sœur , vous dites la vérité : si j'ai  
 „ vertu , ce n'est qu'en apparence , mais  
 „ je suis telle que vous dites." L'autre ne  
 tenta pas de cette réponse , & elle repliqua  
 lui avoit ainsi répondu afin qu'on la crût bie  
 ble ; mais qu'elle voyoit bien que dans se  
 elle étoit bien fâchée contre elle. Ma Sœ  
 rie de S. Augustin ne lui répondit plus ri  
 la laissa continuër de dire tout ce qu'il lu  
 sans faire semblant de l'entendre. Après  
 recreation fut finie , comme nous nous fur  
 tes mises à écrire , cette Sœur alla trou  
 Sœur Marie de S. Augustin , & lui dit si h  
 nous l'entendîmes de toute la chambre ,  
 lui demandoit pardon de ce qu'elle lui av  
 & puis elle ajouta : „ ce n'est pas que je r  
 „ bien que j'ai dit la vérité : mais vous vo  
 „ tes si fort fâchée , que j'ai peur que cela  
 „ fasse malade , si vous ne vous appeaisez  
 Sœur Marie de S. Augustin se mit à genc  
 la baïsa disant : „ ma Sœur , je fais b  
 „ vous avez dit la vérité , & je n'en suis  
 „ chée : si ma façon l'a fait paroître , je ve  
 „ re , que je n'ai pas de tel sentiment da  
 „ cœur." L'autre se retira un peu étonné  
 si grande vertu , & néanmoins ne laissa pas  
 reste du jour de lui dire encore plusieurs

piquantes , dans les occasions qu'elle en eut :  
que ma Sœur Marie de S. Augustin souffrit a-  
sa patience ordinaire, sans lui dire une seule  
le de mécontentement. Après que tout cela  
t passé, je lui dis : „ il faut avouër que cette  
œur, quand elle s'y met , dit des choses capa-  
les de fâcher les personnes les plus vertueu-  
s.” Elle me répondit. „ ma Sœur , si je  
'étois une hypocrite , je n'aurois point été fâ-  
bée de ce qu'elle m'a dit : car il n'y a que la  
vérité qui fâche.”

CETTE mauvaise opinion qu'on prit d'elle com-  
ença six mois après son entrée, & dura jusqu'à sa  
mort. Elle en souffrit toutes les suites pendant  
ce tems-là avec une humilité & une patience  
tous égales ; & cela à l'égard de tout le monde :  
cette persécution ( on peut l'appeller ainsi )  
si avant, que toutes Ses Compagnes, tant les  
petites que les grandes , n'avoient plus rien à lui  
dire en toute occasion , sinon qu'elle étoit une  
sainte ; & elle le souffroit sans que cela l'empê-  
chât de leur témoigner sa charité.

QUAND elle fut qu'une de celles dont j'ai par-  
lé devoit sortir de P. R. elle en eut une si grande  
compassion, que, quoiqu'elle fût une des premières  
à faire de la peine, elle ne laissa pas de la pleu-  
rer & de la regretter ; & j'ai remarqué que, depuis  
qu'elle fut sortie, elle étoit la plus soigneuse à de-  
mander de ses nouvelles, & n'en parloit jamais  
sans de grands témoignages d'affection.

On mit dans la Maison une Pensionnaire agée  
de douze ans, qui ne savoit non plus s'habiller qu'un  
enfant de deux ans ; & outre cela, elle avoit un  
mal à la tête, qui faisoit qu'on ne la pouvoit  
guérir sans en avoir mal au cœur. Pendant tout  
le tems qu'elle fut dans la Maison, ma Sœur Marie  
de S. Augustin prit le soin de l'habiller & de la des-  
habiller tous les jours, comme si elle eût été sa  
fille, jusqu'à la déchauffer, sans témoigner que

cette lui fit aucune peine, quoique cette fille ne lui donnât aucune marque de reconnoissance : elle recevoit tous ces services, que lui rendoit la Sœur Marie de S. Augustin, de la même manière que si elle y eût été obligée : elle s'en pavoit même, & lui faisoit des reproches lorsqu'elle ne faisoit pas les choses aussi bien qu'elle le souhaitoit; mais elle le souffroit comme tout le monde; & quoique nous fussions fort libres à nous vanter des actions de cette fille, qui étoient assez singulières, elle ne le faisoit jamais, & tâchoit de ne rien apprendre tout ce qu'elle pouvoit, comme à travailler & autres pareilles choses.

ELLE servoit aussi les petites dans tous leurs besoins, se rendant généralement servante de tout le monde. Une fois qu'une d'entre-elles étoit fort malade de la dysenterie, il lui arriva un accident qui obligea la Sœur, qui couchoit près d'elle, de se lever, & de lui rendre quelque service qui lui étoit pénible, à cause de la mauvaise odeur, qui lui faisoit presque s'évanouir. Ma Sœur Marie de S. Augustin s'en étant apperçue, se leva aussitôt, alla assés cette enfant, & fit recoucher la Sœur qui s'étoit levée, sans faire paroître aucune peine, ni de la mauvaise odeur, ni des autres incommodités qu'elle put avoir à cette occasion.

Je fus aussi pendant quelque tems attaquée d'une maladie qui se gagnoit facilement. Elle ne m'empêcha pas néanmoins de me rendre toutes les assistances qu'elle put avec grande charité, quoique je fusse une de ses plus grandes adversaires. Ce n'est pas que je la crusse hypocrite, [car je ne crois pas avoir jamais dit, comme je ne l'ai aussi jamais] mais parce que je ne pouvois souffrir son humilité, & l'amour qu'elle avoit pour toutes les choses viles. La peine que j'en avois étoit telle que je la méprisois dans toutes les occasions où elle s'en présentoient, quoiqu'en effet je fusse admirée de sa vertu : mais comme les choses,

étoit le plus, étoient si éloignées de mon  
raison, & que j'avois tant d'opposition à ces  
sens d'humilité qui étoient en elle, je ne  
pas attribuer la plupart de ses actions à une  
vertu; & je disois presque en toute rencon-  
tre qu'elle les faisoit parce qu'elle aimoit cela vé-  
ritablement.

Elle me fit une fois défendre de chanter à l'Offi-  
ce que cela me déplaisoit, & je me couvris  
de quelque incommodité qu'elle avoit  
pourroit gâter la voix. La Mère Angeli-  
que dit donc qu'elle ne vouloit plus qu'elle  
allât à l'Office. Ma Sœur Marie de S. Augustin  
& ne chanta plus jusqu'à ce qu'on lui dit de  
ce. Quoiqu'elle fût bien que j'étois cause  
qui avoit fait cette défense, elle ne m'en fit  
plus mauvaise mine; & elle étoit si éloignée  
de faire paroître du mécontentement de ce que  
je reprisois toujours, & trouvois à redire à ses  
actions, qu'elle tâchoit au contraire en  
rencontre de me gagner, avec une si grande  
amitié que je m'en étonnois moi-même bien sou-  
vent car elle me prévenoit lorsqu'elle me voyoit  
à mauvaise humeur, & tâchoit de me divertir  
si je paroissais triste.

La plupart des petites aussi bien que des gran-  
des avoient une telle autorité sur elle, qu'elles  
servoient dans tous leurs besoins, comme si  
elle eût été obligée. Elle les menoit ordinaire-  
ment dans la Maison; & comme une fois elles allè-  
rent une après l'autre lui demander de les mener,  
à l'heure où elle avoit plusieurs choses à faire,  
elle s'impatienta, & leur dit qu'elles s'en alla-  
ient chercher une autre, parce qu'elle étoit trop  
occupée. La Mère Angélique ayant su ce qui s'é-  
toit passé, lui donna la charge de les mener tou-  
tes, & défendit que personne ne le fît qu'elle.

Elle a toujours continué à faire cet  
usage jusqu'à la veille d'une maladie dangereu-

se, que n'en pouvant déjà plus, elle ne laissa point de se contraindre pour s'en acquitter. Aussi une petite, qui n'étoit venue que depuis deux mois le remarqua : & elle en fut si pénétrée, qu'elle dit depuis que ma Sœur Marie de S. Augustin étoit tûe à les servir.

IL y avoit à notre chambre une petite fille qui étoit de fort mauvaise humeur, & qui ne pouvoit souffrir qu'on lui dit la moindre parole en récréation ou autrement, que tout aussitôt elle ne se mit en colère, & elle disoit à celles qui lui parloient toutes ce qui lui venoit à la bouche. Une fois entre autres qu'elle avoit fait je ne sais quelle faute bien importante, comme on l'en eut reprise, elle mit dans sa colère ordinaire. Ma Sœur Marie de S. Augustin en ayant de la peine lui vint dire tout doucement : „ Mon Dieu ! ma Sœur, prenez „ un peu garde à ce que vous dites. Ne voyez „ vous pas bien que vous avez tort d'avoir fait „ dont on vous reprend. Tâchez de modérer „ ressentiment que vous avez de ce qu'on vous „ reprend, & n'entrez pas dans une si grande colère „ car j'ai peur que si la Mère Angelique le fait „ elle ne vous en fasse faire pénitence.” L'autre, au lieu de le prendre comme elle le lui disoit lui demanda, de quoi elle se mêloit, & qu'elle fût toujours la Maîtresse quoiqu'elle ne fût pas plus qu'elle, n'étant qu'une hypocrite qui faisoit semblant d'être bien vertueuse afin qu'on la considérât plus que les autres, & quoiqu'elle parût plus mauvaise en apparence que ma Sœur Marie de S. Augustin, elle aimoit mieux être telle qu'elle paroïsoit, que de faire l'hypocrite comme elle. La Sœur ne répondit rien à tout ce discours.

DANS une autre occasion cette même enfant lui reprocha qu'elle se mettoit plus souvent en colère qu'elle, ajoutant que ses Compagnes-mêmes le disoient. Je ne pus souffrir cela : & je dis à la Sœur d'Armentières de ne pas prendre garde à qu'

lle disoit , parce que nous n'avions pas pensé  
à cela d'elle. Elle me répondit dans sa dou-  
ceur ordinaire : „ Je crois que vous ne l'avez pas  
dit. Mais quand vous l'auriez dit , hé bien ma-  
dame , je ne m'en fâcherois pas : la vérité est  
que je suis bien facile à me mettre en colère  
sur peu de chose. ” Il est vrai que de son na-  
ture elle étoit prompte ; mais aussi elle étoit si gé-  
néralement persécutée , qu'il étoit presque im-  
possible qu'elle n'eût quelquefois des mouvemens  
de patience. Mais elle ne s'y laissoit aller que  
très-rarement ; & lorsque cela lui arrivoit elle s'en  
penitoit , & en faisoit pénitence , demandant par-  
don à toutes celles qu'elle avoit fâchées , avec  
un grand coup d'humilité.

Elle lui faisoit souvent des reproches de l'habi-  
tude qu'elle avoit de manger en cachette. Cela  
se faisoit si public dans la Communauté que person-  
ne ne l'ignoroit. Et ç'a été une des causes qui  
l'a fait estimer hypocrite , parce qu'on s'apperce-  
voit quelquefois de cette faute , & qu'on ne voyoit  
pas la pénitence qu'elle en faisoit , qui étoit très-  
grande , outre les confusions qu'elle en recevoit ,  
elle souffroit avec beaucoup d'humilité. Sou-  
vent même on l'accusoit de certaines friandises ;  
j'étois bien assurée de son innocence à cet é-

Elle ne la reprenoit jamais de choses quel-  
ques petites qu'elles fussent , qu'elle ne se mit  
tôt à genoux , avouant toujours ses fautes a-  
vec beaucoup d'humilité. Je l'ai vue plusieurs fois  
de si grands sentimens de pénitence , que si  
l'on eussions voulu écouter , elle se fût confessée  
devant nous à haute voix ; & en effet , elle com-  
mencoit quelquefois à le faire quoi que nous lui  
dissions pour l'en empêcher , desorte que  
nous étions contraintes de nous retirer pour ne  
pas l'entendre. Je l'ai vue dire à la Mère Angé-  
lique les larmes aux yeux : „ Mon Dieu ! ma Mère



### **Les Contes & intéressantes**

Il n'y avoit rien qu'il fût permis de  
lui dire, & la Mère Angelique l'  
ne pouvoit point désirer puisque  
elle ne l'osoit pas. Elle lui répondit: „ N  
sont pas. Il n'y auroit point de c  
personne, qui auroit ce désir-là à l'  
elle ne s'accuser en présence de tout  
elle lui a réitéré cette même c  
elle l'a dit trois fois depuis, avec un sentim  
comprendoit, parce qu'il me sembloit qu  
elle avoit dessein de le faire, & qu'el  
un grand plaisir de joie lorsqu'on lui disoit que  
elle étoit en ce cas.

Elle avoit une grande appréhension d  
de Dieu, & n'en pouvoit entendre  
elle en demeurer toute émuë: ce qui par  
elle avoit l'air extérieur qu'on pouvoit très-fac  
elle remarquer, car elle changeoit de visage  
lorsqu'elle venoit aux yeux. Je crois que  
elle avoit une grande idée qu'elle en avoit, qui lui fail  
elle se souvenoit, que l'on ne croyoit que la vér  
elle étoit l'estimoit telle qu'elle paroïssoit; &  
elle avoit vu le fond de son cœur, on l'auro  
elle étoit encore pire qu'on ne pouvoit jamais  
elle.

Elle ne parloit d'elle qu'avec mépris  
elle pouvoit souffrir qu'on lui dit qu'elle avoit  
elle avoit l'avantage, comme de bien chanter, &c. El  
elle avoit toujours en ces rencontres des inv  
elle pour faire changer de discours, ou pour n  
elle ce que les autres prisoient en elle. Quoiqu  
elle avoit vu qu'elle fût la première de ses Compagn  
elle avoit des avantages tant selon Dieu que s  
elle avoit vu le monde, elle avoit pourtant pour elles

ELLE avoit le don d'oraison , & étoit si devote  
b. Sacrement qu'elle demeuroid quelque-fois  
ieurs heures à l'Eglise dans un tel recueil-  
t, qu'elle paroïssoit immobile, ne faisant aucun  
vement ; & souvent , si on ne l'eût été cher-  
elle s'y seroit tenue jusqu'au soir. Elle trou-  
moyen de prendre du tems pour prier Dieu  
que l'on s'en apperçût ; & pour l'ordinaire el-  
mettoit les soirs , après que nous étions cou-  
s , devant une fenêtre qui donne sur la Cha-  
de dehors : elle s'y tenoit jusqu'à ce que Ma-  
i fussent achevées ; ( on les disoit alors le soir )  
quand elle se doutoit que l'on en revenoit ,  
se mettoit promptement au lit. Elle alloit  
quelque-fois à la même heure à la Chapelle  
la sainte Vierge. Une Sœur l'ayant trouvée  
me elle en sortoit , un soir qu'il étoit onze  
es , le dit à la Mère Angelique qui l'en re-  
manda , lui disant qu'elle faisoit tout cela par  
brisie , & d'autres choses semblables , dont el-  
humilia comme si elle avoit fait une grande  
e.

A grande piété lui donnoit un tel respect pour  
l'ef que qu'elle ne passoit jamais devant , qu'elle  
rit un autre visage. Elle devenoit alors si sé-  
le , que m'en étant étonnée plusieurs fois , je lui  
indai un jour d'où venoit ce changement qui  
soit paroître toute autre personne quand elle  
ait par l'Avant-Chœur. Elle ne me répondit  
sinon , -qu'elle ne vouloit pas passer par ce  
s , qui étoit si proche de l'Eglise , sans adorer  
s , & qu'il ne le falloit pas faire en riant.

ELLE aimoit fort l'Office , & elle auroit été  
l'aise d'y aller toujours , quoiqu'elle ne le de-  
sût pas , de peur de paroître singulière. Mais  
ne pouvoit s'empêcher de témoigner son désir ,  
nd elle voyoit quelqu'une de nos Maîtresses y  
r ; & elle leur disoit souvent : „ Mon Dieu !  
ne vous êtes heureuses ! que je voudrois bien

„ être à votre place , au lieu d'être toujours  
 „ dans cette chambre à parler depuis le matin ju  
 „ s'au soir !” Elle disoit aussi fort souvent à l'u  
 „ nité : .. Que les Religieuses sont heu  
 „ reuses. au prix des personnes du mon  
 „ de n'avoir autre chose à faire qu'à louer Die  
 „ u & que dans le monde on passe sa vi  
 „ e à songer presque à Dieu. Il faut avouer q  
 „ les Religieuses sont bien obligées de reconnoître une si  
 „ grande grâce & tant de facilité qu'elles ont à se  
 „ rver à prier Dieu. ayant toujours le S. Sac  
 „ rament si proche d'elles. qu'elles peuvent l'aller  
 „ recevoir à toutes les heures du jour qu'elles  
 „ ont la dévotion.”

ELLE étoit bien désiré de communier tous  
 huit jours, comme je l'ai déjà dit : mais e  
 lle s'en croyoit pas digne, & ne vouloit pas  
 leur le faire sans nous : de sorte qu'elle n'a  
 demandé cette permission : & elle s'est te  
 contentée de le faire comme nous jusqu'à la  
 fin ne voulant paroître plus vertueuse que les  
 autres en quoi que ce fût. Il paroît en elle un  
 singulière horreur nous permettoit de c  
 rier, & c'étoit presque toujours elle qui ne  
 soit souvenir de le demander certains jours  
 ne nous en auroit pas parlé. Elle s'y d  
 avec beaucoup de soin, ainsi qu'à la c  
 tion ; & elle ne pouvoit souffrir qu'on li  
 lât d'aucune chose inutile les jours qu'e  
 elle voioit fait.

ELLE étoit en tout tems fort silencieu  
 exacte sur-tout à ne point parler aux heures  
 nous avoit données pour garder le silence  
 tâchoit, à toutes nos recreations. d'entre  
 jours dans des discours de Dieu, & faisoit ce  
 le pouvoit pour faire venir à propos la v  
 Saints, ou autres bonnes choses qu'on avo  
 au Réfectoire. Mais s'il arrivoit que quel  
 en témoignât de la peine, & se voulût ent

chose, elle cédoit aussi-tôt sans en faire aucun mécontentement.

Il y avoit en ce tems-là une Sœur ancienne, qui étoit dans une petite cellule proche de la chambre, laquelle étoit fort infirme de corps & de ce qui étoit cause que bien souvent nous moquions d'elle. Mais ma Sœur Marie-Augustin, au-lieu de le faire comme elle le servoit dans tout ce qu'elle pouvoit pour entre ses autres maux avoit une jambe extraordinairement enflée, qui l'empêchoit de marcher.

Durant qu'elle eut ce mal, ma Sœur Marie-Augustin avoit tous les jours deux ou trois fois, & elle faisoit souvent quelque lecture. Quoiqu'il fit très-chaud (car c'étoit au mois de juillet) elle passoit les après-dinées entières dans sa cellule où il n'y avoit point d'air, afin de faire tout ce qu'elle pourroit pour cette Sœur, & de lui rendre les derniers services. Et lorsque je demandois comment elle pouvoit supporter une telle puanteur & saleté, que j'aurois cru à souffrir pendant l'espace d'un quart d'heure, quelque violence que je me voulusse faire; elle me répondoit qu'elle n'en avoit aucune peine, qu'elle n'étoit pas accoutumée à être si dé-

la Sœur Catherine de Sainte Felicité \*, ayant vuë quelques années avant la mort, plusieurs de nous alloient alternativement lui faire lecture. Ma Sœur Marie de S. Augustin étoit à son tour comme les autres, & encore souvent parce qu'elle étoit toujours prête; elle faisoit avec tant d'affection & de dévotion, que la Sœur Catherine en étoit toute édifiée. Elle m'a même raconté plusieurs fois depuis la mort de la Sœur Catherine qu'elle lui disoit souvent avec grande fermeté : Mon Dieu ! ma Sœur, que l'on seroit heureux de voir ces

une chambre où il y avoit une Sœur atteinte d'une maladie fort dangereuse, & elle y faisoit toutes choses les plus viles & les plus pénibles. La Mère Angélique l'ayant rencontrée un jour qu'elle venoit rendre à cette Sœur tous les services dont elle avoit besoin, elle s'étoit retirée dans un lit avec un torchon dans les mains, elle la rendit aussi-tôt à notre chambre, sans lui dire autre chose. Elle obéit promptement sans témoigner qu'elle eût envie de demeurer pour continuer à faire ce qu'elle avoit commencé, & elle rentra dans sa chambre aussi tranquille que si on ne lui eût rien fait qui lui eût fait de la peine, & sans nous en dire une seule parole.

Un an avant sa mort, elle se mit en retraite pendant le Carême; & le Jubilé ayant été préconisé, elle fit une Confession générale avec de sentimens de pénitence, qu'elle nous disoit avec ses larmes à haute voix. Elle changea de vie considérablement, se corrigeant de toutes les imperfections qu'on remarquoit en elle auparavant. Elle devint si sérieuse qu'elle ne jouoit du tout, & ne faisoit que travailler, lire, écrire & prier Dieu. Elle commença dans ce même temps à aller tous les jours à l'Oraison du matin & du soir. Elle y étoit si exacte que, quoique celle du matin se fit à cinq heures, elle n'y manquoit jamais, & y étoit toujours dès le commencement. Il lui arriva une fois seulement, je ne fais pour quel sujet, de s'y rendre que l'Oraison étoit un peu avancée; elle y trouva la Mère Angélique, ce qui augmenta encore la confusion qu'elle avoit de cette faute: de sorte que n'osant entrer dans le Chœur, elle se tint dans l'Avant-Chœur. Comme la Mère vint à notre chambre après l'Oraison, la Sœur Marie de S. Augustin ne perdit point l'occasion de s'humilier de ce manquement; & elle s'accusa à elle devant nous, comme d'une grande faute.

La Mère Angelique , qui connoissoit parfaite-  
son cœur, & qui savoit à qui elle avoit affaire,  
lit tellement le désir qu'elle avoit de s'humili-  
qu'elle ne l'épargnoit en rien. Et en la re-  
venant très-souvent en notre présence , elle lui  
disoit des choses très-mortifiantes, qu'elle souffroit  
volontiers sans jamais s'excuser ni répondre au-  
cune chose sinon que tout ce qu'elle lui disoit étoit

LESQUELLES toutes les fois qu'elle demandoit per-  
mission de jeûner , ou de faire quelque autre au-  
gustin , la Mère Angelique lui disoit en la rebu-  
tant. „ Oûi vous demandez à cette heure de jeû-  
ner, & puis tantôt vous irez manger en ca-  
ve. ” Elle ne disoit plus mot. Et cette con-  
science lui faisoit si peu d'impression pour en conser-  
ver quelque ressentiment, que non seulement elle  
n'en témoignoit aucune peine ; mais cela  
l'empêchoit point de retourner ensuite lui de-  
mander autre chose, quand la pensée lui en ve-

me souviens de l'avoir vuë une fois la re-  
venir d'avoir manqué à une cérémonie de la mê-  
me façon que si elle eût fait un péché d'importan-  
ce. La Sœur s'en humilia tout de même, & nous  
répliqua plusieurs fois : „ Il est vrai que j'ai eu  
grand tort de faire cette faute: mais cela vient  
de mon peu d'esprit. ”

de la manière dont la Mère Angelique la traitoit  
ne minuoit point l'affection qu'elle avoit pour

Au-contraire , il sembloit qu'elle augmen-  
tât tous les jours ; & elle nous disoit souvent, pour  
nous rassurer les sentimens qu'elle avoit de la Mère :  
„ J'estime tant tout ce que dit la Mère Angeli-  
que , que je n'en voudrois pas perdre un mot.  
Elle n'est point de ces Religieuses à la mode.  
Elle dit toujours la vérité ; & je crois qu'il se-  
roit difficile d'en trouver encore une comme  
elle. ”

ELLE n'avoit point de plus grande ferveur que de parler de Dieu, & d'en entendre parler. Une Sœur m'a dit quelquefois que, lorsqu'elle se mettoit sur ce discours avec elle, elle ne pouvoit sortir. Elle s'entretenoit particulièrement de la passion de Notre-Seigneur, dont elle ne se séparoit presque jamais sans pleurer; & comme elle étoit en saison de la guerre, elle se cachoit de son père tout ce qu'elle pouvoit.

ELLE disoit souvent à une Sœur, qu'elle avoit fait une pénitence les Vendredis, qu'elle avoit bien souhaité qu'il lui eût été permis de faire la même chose, parce qu'il lui sembloit qu'elle ne devoit jamais laisser passer ce jour-là sans en faire quelque chose en mémoire de la passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Mais comme elle ne le pouvoit demander seule, de peur de paroître importune, elle attendit jusqu'au dernier Carême qu'elle se mit en retraite; & alors elle nous permit de lui demander cette pénitence le Vendredi Saint. L'ayant obtenu de notre Supérieur, il nous la proposa encore d'autre part; mais plusieurs y ayant bien de l'opposition, une entre-autres lui ayant dit qu'il n'y avoit aucune apparence, qu'elle le demandoit trop tôt, elle en eut tant de peine qu'elle ne put aller chercher de me le témoigner en me disant: „ Je ne saurois bien savoir, ma Sœur, si Dieu agréera de telles actions que l'on fait avec tant de peine humaine, & en faisant tant de réflexions sur ce qu'on en pensera. Je vous avoue que je ne saurois point de faire les choses de cette manière. Je voudrois aller plus simplement, & suivre les mouvemens que Dieu donne, sans tant s'occuper de ce que l'on en pensera.”

ELLE étoit fort austère, & dure à elle-même, & elle supportoit, sans en parler, les peines & les maux qui auroient abbatu toute autre personne. Elle eut une grande fluxion ce même Carême.

trahite, qui lui enfla fort le visage, sans que l'empêchât de jeûner & de veiller le jour du Mercredi Saint, comme si elle se fût bien portée. Elle s'en trouva si mal le lendemain qu'elle fut contrainte de sortir de l'Office pour un vomissement qui lui prit, après lequel elle retourna au dortoir, de même que si elle n'eût point été malade: on voulut lui donner des remèdes; mais elle obtint par ses sollicitations que cela n'eût point lieu.

ELLE étoit sujette à une grande migraine: elle faisoit autant qu'elle pouvoit, & pour cet effet se retiroit en quelque coin d'un grenier au-dessus de la chambre, jusqu'à ce que la plus grande violence de sa douleur fût passée. Elle revenoit ensuite à la chambre, sans faire paroître qu'elle eût eu aucun mal. Elle se levoit le lendemain aussi-tôt qu'à son ordinaire, & faisoit tout ce qu'elle avoit accoutumé.

La dysenterie régna fort pendant un Été; & à ce même tems ma Sœur Marie de S. Augustin trouva fort incommodée, dont on ne s'aperçut que par son visage & la difficulté qu'elle avoit souvent à marcher. Nous lui en dîmes quelque chose; mais elle s'en défendit en répondant: "Pour cela, mes Sœurs, vous avez bonne opinion de moi. M'avez-vous vue jusqu'à présent si mortifiée pour croire que je puisse supporter un mal aussi grand que celui-là sans me plaindre?" Nous lui repliquâmes qu'elle ne pouvoit nier qu'elle eût quelque chose, parce que cela paroïssoit trop sur son visage. Elle nous répondit: "Je vous supplie de ne point faire tant de bruit pour cela. Il y a bien à dire que j'aie souffert des maux aussi importants que ceux de sainte Marguerite de Hongrie; & cependant vous en faites bien plus d'état."

ELLE se soucioit si peu d'elle-même, qu'une fois l'ayant pensé tuer, en jettant une paillasse par



par une fenêtre au-dessous de laquelle elle étoit. Cette Sœur vint aussi-tôt lui faire ses excuses, à qui elle répondit : „ Quand vous m'aurez blessée, ma Sœur, quel mal y auroit-il ? L'autre lui dit : mais comment, ma Sœur, c'étoit pour vous tuer. „ Hé bien, ma Sœur, répondit-elle, quand cela seroit arrivé, il n'y auroit pas grande perte. ” Ce qu'elle dit avec une tranquillité qui étonna cette Sœur, qui me l'a dit depuis elle-même.

ELLE avoit un grand désir d'être Religieuse : elle aimoit toutes les Observances de la Religion, les pratiquoit autant qu'il lui étoit possible, & les estimoit toutes jusqu'aux moindres. Elle avoit aussi beaucoup de respect pour toutes les pénitences qui se faisoient en ce tems-là : lorsqu'il nous arrivoit d'en faire un sujet de raillerie en sa présence, elle tâchoit de trouver quelque interprétation qui pût rendre la chose moins digne de risée.

ELLE ne s'excusoit point des fautes dont on nous accusoit toutes en général, quoiqu'elle n'en fût pas coupable. Entre-autres occasions de cette nature, il arriva un jour qu'on nous priva de la Communion pour une faute que nous avions faite la veille, & dont elle étoit si peu coupable qu'on nous l'avions même accusée d'hypocrisie, parce qu'elle n'avoit pas voulu se conformer aux autres. Elle ne laissa pas néanmoins d'accepter cette privation, quoique, comme j'ai dit, elle désirat beaucoup de communier souvent.

IL y auroit plusieurs autres pareils exemples à rapporter, si je ne pensois, que ce que j'ai déjà dit à cet égard suffit pour prouver que sa disposition en toute rencontre étoit de ne jamais s'excuser & d'être toujours prête à s'humilier & à faire pénitence, même pour les fautes dont on l'accusoit injustement, & que les autres avoient faites.

APRÈS

**A**PRES que la Mère Angelique eut été Maternelle des enfans deux ans & quelques mois, (pendant lequel tems ma Sœur Marie de S. Augustin avoit beaucoup profité sous sa direction) elle quitta cet emploi. Ma Sœur Marie de S. Augustin n'en témoigna aucune peine & elle disoit à celles qui en avoient, qu'il étoit bien raisonnable que la Mère se reposât; qu'il y avoit long-tems que nous lui causions beaucoup de peine; qu'il n'étoit pas juste de l'empêcher de se mettre en retraite, puisqu'elle le souhaitoit; qu'elle ne nous oublieroit pas pour cela, & qu'elle prieroit pour nous au-lieu de nous parler. La Mère Angelique ne laissoit pas de venir à notre chambre un fois la semaine pour nous entretenir. Ma Sœur Marie de S. Augustin l'écoutoit avec une telle attention qu'elle paroïssoit toute ravie.

**E**N ce même tems, qui fut le dernier Carême qu'elle vécut, (car elle mourut au mois de Juin suivant) elle devint si retirée, que, quoiqu'elle le fût déjà beaucoup, comme je l'ai dit ci-dessus, c'étoit encore toute autre chose. Je ne me souviens pas qu'elle m'ait parlé pendant ce tems-là plus de deux ou trois fois hors la recreation, employant tout le reste du tems à travailler en un coin de la chambre avec un recueillement qu'elle ne savoit, pour la plupart du tems, ce qui s'étoit passé le long de la journée. Je me souviens qu'un jour elle demeura, après que la Messe fut achevée, en un coin si recueillie, que lorsque nous fumes au Refectoire elle ne s'en apperçut pas, & que, lorsque nous en fumes sorties pour commencer la recreation, elle nous dit, comme si elle se fût réveillée : „ Mais d'où venez-vous donc, mes Sœurs, le Refectoire est-il sonné? ” Nous lui répondîmes que nous en venions, dont elle fut encore plus étonnée. Une autre fois ma Sœur Marguerite de la Croix l'appella plus de vingt fois sans qu'elle l'entendît, jusques-là que nous fu-

fumes obligées de la pousser, & lui demandames si elle n'entendoit point qu'on l'appelloit. Elle fut fort surprise & demanda qui c'étoit, & s'il y avoit long-tems. Nous lui dimes qu'il y avoit près d'un quart d'heure que ma Sœur Marguerite de la Croix l'appelloit. Elle nous dit alors : „ Je ne fais pas ce que j'ai, j'ai peur de devenir „ fourde; car je ne fais non plus ce que l'on dit „ ici que si je n'y étois pas." Tout le monde s'appercevoit de ce changement; & on lui disoit même qu'elle étoit trop sérieuse, & qu'elle paroïssoit triste. Elle répondoit „ qu'elle ne savoit „ pourquoi on lui disoit cela, qu'elle n'avoit „ point sujet de l'être, & qu'il lui sembloit aussi „ qu'elle ne l'étoit point, ayant au-contraince tout „ sujet d'être contente."

MONSIEUR son Père l'étant venu voir, fit tout ce qu'il put pour lui persuader de sortir, mais inutilement. Messieurs ses Frères la vinrent aussi voir. Elle leur parla tant de Dieu & de leur salut, qu'elle les toucha, & leur persuada de s'aller confesser au sortir de Port-Royal: ce que fit aussi Monsieur son Père. Après qu'il fut parti, elle nous raconta qu'il lui avoit dit tout ce qu'il avoit pu pour la tenter, & lui donner envie de retourner dans le monde, lui promettant que, si elle s'y rendoit, il s'estimerait heureux de se retirer avec elle dans une de ses Maisons de Campagne qu'il avoit fait embellir, où il l'assuroit qu'il passeroit le reste de ses jours séparé du monde. Tout cela n'étoit point capable de l'ébranler. Et elle nous disoit ensuite : „ Mon Père croit qu'il me gagnera à force de „ me flatter; mais j'espère qu'il n'en fera rien." Et comme nous lui disions que peut-être il la voudroit retirer par force, elle nous répondit : „ Dieu ne le permettra pas. Mais s'il en venoit jusques-là, j'ai déjà trouvé un lieu où je me cacherois, où je fais bien qu'on ne s'avi-

seroit jamais de me chercher." Une de  
me, que l'on vouloit aussi retirer, lui de-  
manda si elle ne lui voudroit point ensei-  
gner le lieu qu'elle disoit avoir trouvé pour  
elle. Elle lui dit qu'elle le feroit très-volon-  
tiers, & qu'elle s'offroit même à lui porter  
tout ce qui lui seroit nécessaire pendant qu'elle  
y seroit.

La tendresse de Monsieur son Père pour elle  
étoit si grande, & il l'aimoit si passionnément,  
que toutes les fois qu'il la venoit voir, il se  
mettoit à genoux devant elle, l'appelloit sa Dées-  
se, & lui faisoit toutes les caresses possibles pour  
l'engager à retourner dans le monde. Cette con-  
duite déplaisoit fort à ma Sœur Marie de S. Au-  
stin, jusques-là qu'elle appréhendoit de voir  
Monsieur son Père, & lui disoit à lui-même  
qu'il offensoit Dieu de lui parler de cette ma-  
nière, & qu'il étoit obligé de la laisser devenir  
Religieuse, si Dieu l'y appelloit; car elle n'osoit lui  
dire ouvertement qu'elle en avoit le dessein, par-  
ce qu'elle prévoyoit que cela le fâcheroit trop.  
D'un autre côté, la Mère Angelique lui avoit  
dit, que s'il s'en appercevoit, cela pourroit être  
la cause qu'il la voudroit retirer plutôt, au-  
tant de l'en empêcher. C'est pourquoi elle  
se témoignoit que rarement son désir aux per-  
sonnes du monde qui la venoient voir, de  
leur qu'on ne le communiquât à Monsieur  
son Père.

LORSQU'ELLE alloit au Parloir voir Messieurs  
les Frères ou quelque autre de ses parens, elle  
leur parloit que de Dieu & changeoit de dis-  
cours aussi-tôt qu'on lui disoit quelques nouvel-  
les du monde, dont elle vouloit tout ignorer.  
Quand quelques personnes, qui l'avoient servi  
dans le monde, lui parloient de la grandeur de  
la Famille, elle en demouroit toute honteuse, &  
étoit après à la Sœur qui l'avoit accompagnée,  
„ qu'il

## *Vies édifiantes & intéressantes*

Il ne falloit pas croire tout ce que le monde disoit, parce qu'ils parloient avec exagération. Elle craignoit qu'on ne lui parlât de sa beauté, & des qualités naturelles dont elle étoit si justement partagée ; & quand cela arrivoit, elle en sçavoit fort. Elle dit une fois à celui qui l'avoit accompagnée. „ Je ne saurois souffrir ces personnes du monde. Si elles me parlent encore de tout cela, je leur ferai la grille & leur dirai, si vous n'avez rien de mieux à me dire, je vous supplie de ne pas perdre la peine de me venir voir.”

Elle lui demanda un jour pourquoi elle n'avoit point de gants, & on lui dit que c'étoit de Monsieur son Père, à qui elle étoit obligée d'obéir, étoit qu'elle en mit. Elle dit à ces personnes : „ L'obéissance que j'ai à mon Père ne s'étend pas jusqu'à ces choses-là. Si Dieu veut que je sois Religieuse, & que dès cette heure je commence à faire tout ce que je pourrai, comme si je l'étois, mon Père ne sauroit me l'empêcher.”

ELLE avoit une attention toute particulière à ne rien dire qui pût faire connoître ce qu'elle étoit. Et ayant demeuré deux ou trois mois à l'Hôtel de Bourbon en attendant qu'on la reçût ici, elle nous l'a toujours cédé de telle sorte que je ne l'ai su qu'après sa mort.

Lorsqu'on lui parloit d'un des Messieurs ses Grand-Pères, qui étoit fort riche, elle ne répondoit rien sinon à la Mère Angélique, & même avec peine. Elle se fâchoit lorsque nous appellions son Frère *Monsieur* parce qu'il étoit encore jeune : de sorte que nous fumes contraintes de l'appeller simplement par son nom.

ELLE eut un fort grand rhume ce dernier Carême, dont je viens de parler, mais cela ne l'empêcha pas de faire toutes choses comme si elle se sentoit bien portée; & elle se levoit les nuits pour rendre les derniers services à une de nos Compagnes qui se trouvoit en même tems fort enrhumée; & quoiqu'elle eût naturellement une grande aversion à prendre ces sortes de soins, elle ne la témoignoit jamais. La Sœur malade, surprise de cette conduite, lui demanda plusieurs fois pourquoi elle prenoit tant de peine étant elle-même si mal: ma Sœur Marie de S. Augustin ne lui répondoit autre chose, sinon que c'étoit à elle à servir tout le monde: l'autre répliquoit qu'elle ne disoit cela que par hypocrisie; mais, quoi qu'elle lui pût dire, cela ne l'empêchoit pas de continuer à la servir dans tous ses besoins. Lorsqu'elle faisoit les lits, & balayoit la chambre, cette même fille lui venoit dire. „ Je vous prie, ma Sœur, dites moi pourquoi vous faites tout cela.” Elle lui répondoit fort humblement: „ C'est parce que je le dois faire:” Mais, ma Sœur, répliquoit l'autre, ne me dites pas cela; vous me faites impatienter: dites moi plutôt que c'est pour votre plaisir. A cela elle répondoit: „ Ma Sœur, ce n'est pas pour mon plaisir que je le fais; mais parce que Dieu m'y oblige.”

DANS ce même Carême, & les deux mois qu'elle vécut depuis, elle paroissoit une personne de l'autre monde, tant elle étoit recueillie. Elle ne parloit que de Dieu, même aux heures de recreation, lorsque nous ne l'en empêchions point; car lorsque nous lui témoignions que cela ne nous plaisoit pas, elle se taisoit.

ON la mit en ce tems-là coucher au Dortoir, parce qu'il n'y avoit plus de place dans la chambre. Elle fut bien aise de cette occasion, qui lui donna moyen d'avoir plus de tems pour être en solitude; & depuis elle venoit fort peu à la chambre, sur tout les fêtes, ayant obtenu permission de

demeurer dans sa cellule hormis aux heures de récréation.

**QUOIQUE** son rhume augmentât toujours, lui voulut faire dire une leçon de ténèbres. Malgré la peine qu'elle y sentoit, parce qu'elle pouvoit presque plus chanter, elle ne s'en excusa point, & la dit bien mal, dont elle ne témoigna aucune peine.

**LE** samedi Saint pendant l'Office elle se trouva fort mal ; & on fut contraint de la faire sortir du Chœur à cause qu'elle toussoit beaucoup. Au lieu de s'aller reposer, elle alla en un instant dans la Cour, où ma Sœur Marguerite de la Croix la trouva dans un tel feu & oppressé qu'elle n'en pouvoit presque plus. Elle la voya se reposer : à quoi elle obéit pour quelque tems : puis elle se remit à faire comme à son ordinaire.

**ELLE** ne pouvoit souffrir qu'on lui donnât au Carême quelque chose de plus qu'à la Communauté ; & afin qu'on ne crût pas que c'étoit par modestie, elle disoit qu'elle ne pouvoit manger de poisson, ni rien de ce qu'elle croyoit qu'on lui donnoit pour lui faire quelque particularité ; nous remarquons qu'elle se contraignoit à manger ce que l'on donnoit au Réfectoire, & que quelque répugnance qu'elle y eût, elle la cachoit tant qu'il lui étoit possible.

**DURANT** qu'elle fut au Dortoir, elle se levait les nuits pour prier Dieu. La Sœur, qui couchait auprès d'elle, s'en étant apperçue, en avertit notre Maitresse, qui lui demanda pourquoi elle dormoit si peu. Elle répondit, que l'on disoit bien des choses qui n'étoient pas, & que peut-être on s'étoit imaginé cela. Je crois que ce qui fit qu'elle ne répondit pas simplement à ce qu'on lui demandait fut parce qu'on l'en interrogea en notre présence, & qu'elle ne souhaitoit pas que nous en fussions instruites : car elle l'avoüa depuis à une des Sœurs.

servoit pendant la maladie dont elle mourut. **M**M E on vit que son rhume augmentoit fort, fit saigner ; & , quoique jusqu'alors elle eût évité de faire aucun remède pour quelque mal qu'elle eût, ne voulant point qu'on la soulageât elle y consentit cette fois-là sans témoigner de repugnance : ce qui est une marque évidente qu'elle étoit bien changée.

**L**E fit encore paroître davantage son changement lorsque la Mère Angelique fut au Saint Sacrement : car elle ne pleura que fort peu en lui disant adieu ; & quand on nous dit qu'elle y devoit aller elle ne témoigna non plus en avoir de regret qu'elle ne l'eût jamais connue. Cela ne venoit d'aucun refroidissement de l'affection singulière qu'elle lui avoit portée , mais de ce qu'elle étoit si fort occupée de Dieu , qu'elle ne prenoit plus de part aux choses de la terre : ce que je disois presque en toute occasion , ne pouvoit pas laisser d'admirer ce changement.

**U**N mois avant sa mort , elle ne porta plus de rhume , & son rhume ne la quitta point : de quoi elle ne faisoit non plus de plainte que si elle n'eût eu de mal. Elle ne laissoit pas pour cela de venir à l'Office toutes les fois que nous y allions , chanter tous les jours la Litanie de la Sainte Vierge , quoiqu'elle eût une telle peine qu'elle étoit contrainte bien souvent de se délayer auparavant.

**N**ous nous plaignions toujours de ce qu'elle étoit un ton que nous ne pouvions suivre : elle répondoit fort humblement qu'elle savoit bien que son rhume nous causoit beaucoup de peine , & qu'elle étoit de s'en corriger pour l'avenir ; & , pour se contenter , elle se contraignoit si excessivement qu'elle en sortoit rouge comme du feu.

**P**eu après que la Mère Angelique fut au Saint Sacrement , ma Sœur N. devint si triste qu'elle ne faisoit plus que pleurer ; & il sembloit qu'elle n'eût point d'autre divertissement que de faire de



la peine à ma Sœur Marie de S. Augustin qui contrarioit sans cesse: ce que celle-ci souffroit avec une très-grande humilité, sans lui rien dire qui lui pût faire connoître ce qu'elle souffroit de certains déréglemens dont elle savoit qu'elle étoit la principale cause. Elle ne témoigna pas même cette peine à celles qui lui adhéroient cela: mais je m'appercevois bien, que cela lui plaisoit si fort qu'elle en étoit toute triste; & de mes Compagnes, en qui elle avoit le plus de confiance, m'a dit depuis sa mort, qu'elle lui disoit bien souvent avec de grandes marques de douleur „ Je vous avouë que j'ai une extrême peine „ tout ce que font mes Sœurs. Pour ma Sœur „ je ne dis rien, car il y a quelque chose qui „ pas commun: mais que les autres se conforment „ à ce qu'elle fait, & qu'elles perdent tout „ tems à parler, à se moquer, & à faire tout ce „ leur plait, cela m'est insupportable.” Celles qui n'étoient pas dans leur devoir voyoient bien qu'elle en souffroit; & il leur sembloit que cela n'étoit que mauvaise humeur, & qu'elle alloit être trop sage. C'est pourquoi quand elle disoit un mot, tout le monde y trouvoit à dire. On imputoit son sérieux à suffisance, son silence à mauvaise humeur, sa devotion & autres vertus à hypocrisie, & généralement nous étoit insupportable à toutes; & je crois nous ne lui étions pas moins à charge à cause de ce dérèglement dans lequel nous étions presqu'entièrement. Avec tout cela, elle faisoit la meilleure vie qu'elle pouvoit, se contraignant & modérant sa sagesse le plus qu'il lui étoit possible, pour commodifier à nous en ce qui étoit permis.

EN ce même tems je reconnus le sujet qui devoit à ma Sœur N. si mélancholique, c'étoit qu'elle vouloit sortir de la Maison. Je le dis à ma Sœur Marie de S. Augustin, qui me répondit avec grande bonté: „ Hélas! la pauvre fille! elle

grand-pitié. Je suis toute-fois bien aise  
pour cela, parce que s'il plait à Dieu j'an-  
ti-cipore plus d'attention à ne rien dire ni fai-  
re en sa présence qui la puisse fâcher. Je serois  
vaine de la pouvoir gagner en lui rendant  
tant de témoignages de l'affection que  
pour elle: j'y ferai tout ce qui me sera possi-  
ble. Cette réponse, qu'elle me fit d'un ton  
si simple & toute extraordinaire, me toucha  
si que je ne l'ai jamais oubliée, & elle me  
servoit pour me faire estimer sa vertu plus  
qu'il n'alloit jusqu'alors, parce qu'elle me fit  
connoître le fond de son cœur n'étoit point  
faux, & qu'elle n'avoit pas  
d'attention pour les personnes qui lui fai-  
soient de peine, que si elles ne lui en cus-  
sent rien.

Il arriva en ce même tems un accident qui la  
mit en cet état: c'étoit une perte de sang, qui  
dura plusieurs jours sans qu'elle le dît à personne,  
nonobstant cela de se lever tous les  
jours à la Communauté, & d'aller ensuite à l'O.  
à six heures du matin, qui duroit une heure, pendant  
laquelle elle se tenoit toujours à genoux. Elle ne  
cessoit encore avec cela de nous aider à tout  
ce qu'elle avoit à faire dans la chambre, sans faire  
aucune peine ni lassitude; & lorsqu'on lui de-  
mandoit pourquoi elle avoit si mauvais visage, el-  
le disoit qu'elle avoit un peu mal à la tête &  
qu'elle ne feroit rien.

C'est trop longue si je veux rapporter tout  
ce que je lui ai vu pratiquer pendant  
toute sa vie, mais que j'ai eu le bonheur d'être avec el-  
le principalement la dernière année de sa vie,  
avec une attention particulière à l'observer.  
Seulement qu'en tout ce tems-là je ne lui ai pas  
vu faire une faute remarquable, & que sa vertu é-  
toit si particulière, & paroïssoit si fort dans toutes  
ses actions, jusques aux moindres, que je ne pour-

rois jamais finir si j'entreprendois d'en parler. Il suffit de dire, qu'elle n'a jamais paru enfant dans aucune de ses actions, n'ayant aucune des imperfections qui accompagnent cet âge. Elle étoit pieuse, sérieuse, ne perdoit jamais de tems, ne se moquoit de personne, supportoit les foiblesses & les imperfections de toutes, souffroit de bon cœur les mépris continuels que l'on faisoit d'elle, & ne garder aucune haine contre personne. Elle étoit aussi exacte au silence & à toutes les autres Obligations qu'une Religieuse; toujours prête à servir qui que ce fût qui eût besoin d'elle, sans vouloir qu'on lui en fût gré; ne se vantoit jamais d'aucuns avantages qu'elle eût, ni même des actions de charité qu'elle faisoit; ne désirant en toutes choses que d'être estimée la servante de toutes, & s'étant toujours tenue en cette qualité dans tous les lieux où elle a été, & avec toutes les personnes qu'elle fréquentoit. Lorsque quelqu'un faisoit des fautes, elle tâchoit autant qu'elle pouvoit de les tenir secrètes, n'en ouvrant jamais la bouche; non plus que de toutes les peines qu'on lui faisoit en ce qui touchoit sa personne, dont elle n'a jamais fait aucune plainte, ce qui lui auroit été très-facile; mais la joie qu'elle avoit de se voir méprisée l'empêchoit.

Je me souviens à cette occasion, qu'une fois s'étant vantée par recreation d'avoir bien fait quelque chose de fort peu d'importance, une Sœur Converse lui dit: ma Sœur, vous êtes bien orgueilleuse. Cela est tout-à-fait contraire à l'esprit de Religion; & si vous n'y prenez garde, cela vous rendra indigne d'être Religieuse. Elle reçut cette réprimande avec autant d'humilité que si c'eût été la Mère Angelique qui lui eût parlé; & elle répondit à celle qui lui avoit donné cet avertissement: „ Ma Sœur, je vous remercie très-humie-  
 „ ment de votre charité. Je prendrai garde,  
 „ plait à Dieu, de me corriger de ce défaut. ”

à ces discours, & j'admirai la manière dont elle répondit à ce qu'on lui avoit dit. Elle fut bien plus étonnée, quand elle me vint toute gaye & joyeuse pour me dire: „ Ma sœur, n'avez vous pas entendu ce que cette femme m'a dit! N'est-il pas vrai que c'est bien de rabattre ainsi mon orgueil?”

Je reviens donc aux dernières actions de sa vie. Cela son mal tout le tems de sa durée, & elle ne pût presque marcher de foiblesse, & il lui falloit pas de se contraindre. Elle fut en Maladie le jour de la Pentecôte, & celui du Saint Sacrement. Elle demanda d'être en retraite pendant la dernière fête, & durant l'Octave: mais on ne lui permit pas, & on lui dit qu'il valoit mieux qu'elle prit ce tems à diverses fois. Elle ne y ayant été le jour de la Sainte Trinité, & du Saint Sacrement, elle eût continué d'y aller tous les Dimanches, si elle ne fût point malade.

Après le Saint Sacrement, Madame la Princesse de Conti qui elle avoit demeuré trois mois à la Ferté, étant entrée à P. R. ma Sœur de S. Augustin fit tout ce qu'elle put pour ne pas la rencontrer, se privant même de venir à la messe de peur de l'y trouver. Le lendemain matin une femme qui voulut commencer à parler de quelque chose qu'on lui avoit dit à cette occasion: Marie de S. Augustin, qui ne pouvoit rien lui répondre, & voyant que l'autre ne finissoit pas pour cela, elle prit un livre, & lut à sa Sœur, puisque vous n'avez point d'ouvrage, faites moi la charité de me lire quelque chose pendant que je travaillerai.” L'autre le fit; & cela servit à ma Sœur Marie de S. Augustin pour interrompre les discours qu'elle

me nous revenions du jardin le soir à l'heure de se coucher , elle sentit en se deshabillant quelque chose qui remuoit dans ses habits , & qui lui causa une grande frayeur. Après avoir secoüé sa robe elle vit une bête qui couroit tout du long d'elle ; ce qui redoubla sa crainte. Néanmoins voyant que les petites n'étoient pas encore couchées , elle ne fit semblant de rien de peur d'occasionner quelque désordre ; & quoiqu'elle la sentît toujours , elle eut pourtant la patience d'attendre près d'une demi-heure que tout le monde fût couché & endormi. Après quoi , elle fut trouvée la Religieuse qui couchoit à la chambre , & lui dit ce qu'elle sentoit. Ayant secoüé ses habits , elle trouva un Léopard qui couroit dans sa robe. Après l'avoir fait tomber elle fut se coucher ; mais la peur qu'elle avoit eue l'empêcha de dormir presque toute la nuit. On croit que cet accident a été cause de sa mort ; & de fait , depuis cette même nuit elle eut la fièvre qu'elle n'avoüa que deux jours après.

Le jour de l'Octave du Saint Sacrement , on nous laissa toutes deux à la chambre pendant Nosseigneurs , pour faire quelque chose qui étoit pressé. Durant ce tems , je fus fort édifiée du silence qu'elle garda , m'ayant été impossible de lui faire dire un seul mot ; sinon que sur ce que je lui dis une certaine chose que je m'étois imaginée d'elle , elle me répondit avec grande charité , m'assurant que ce que je croyois n'étoit point , & me disant tout ce qu'elle pouvoit , pour me témoigner qu'elle avoit beaucoup d'affection pour moi. Je la quittai très-contente d'elle.

Le lendemain , quoiqu'elle fût fort accablée , elle ne laissa pas de se lever à l'heure ordinaire , de se contraindre à faire de même que si elle fût bien portée. Comme ma Sœur Marguerite de la Croix la vouloit faire voir au Médecin , ne sachant ce qu'elle avoit parce que son visage étoit déjà tout plein d'élevures , elle fit ce qu'elle pouvoit

po

pour le faire oublier : ce qui arriva comme elle le désiroit. Le soir on nous envoya toutes deux au jardin pour cueillir quelque chose dont on avoit besoin. Lorsque nous y fumes, elle me dit : „ Ma Sœur, allons-nous en le plutôt que nous pourrons, car je crois que ma Sœur Marguerite de la Croix parle à mes Sœurs, & je ne voudrois pas perdre ce qu'elle leur dit. ” Puis elle ajouta : „ Elle ne dit pas de si belles choses que la Mère Angelique, cependant j'estime beaucoup ce qu'elle dit. ” Il est vrai qu'elle lui étoit parfaitement soumise, ce qui n'étoit pas extraordinaire en elle, puisqu'elle l'étoit à la dernière de nous autant qu'elle l'auroit été à notre Mère.

Le Samedi ne se pouvant plus soutenir, elle se tint tout le jour en un coin de la chambre à travailler. L'après-dinée, le frisson lui prit, mais elle n'en dit rien. Ma Sœur Marguerite de la Croix l'appella pour lui faire faire quelque chose assez pénible. Elle vint aussi-tôt ; & comme le tremblement étoit cause qu'elle ne se pouvoit presque remuer, ma Sœur Marguerite, qui ne savoit pas qu'elle fût si mal, lui dit bien froidement : ma Sœur, qu'est-ce que vous faites ? Il semble que vous n'ayiez aucune adresse. Elle souffrit cela sans dire qu'elle se trouvât mal, se contraignant à demeurer debout assez long-tems. Quand on lui demanda pourquoi elle n'avoit pas dit qu'elle se trouvoit si mal, elle répondit : „ Hé ! qu'est-ce que cela ! il en faut souffrir bien d'autres. ” Elle vint encore le soir à la Litanie avec nous, & alla ensuite mener les petites où elle avoit accoutumé. Quand elle fut revenue, elle voulut se coucher, & faire plusieurs autres choses assez difficiles, & s'étant apperçue qu'une de nous s'étoit un peu blessée, elle fut d'abord en avertir, & s'offrit encore à faire quelque chose, où elle se tint long-tems debout. Enfin on s'apperçut qu'elle ne se pouvoit plus soutenir. On la fit aussi-

tôt coucher; & la nuit elle eut de grandes douleurs; mais elle n'appella point pour cela la Sœur qui couchoit à notre chambre, laquelle la vint trouver d'elle-même l'ayant entendue vomir. Ma Sœur Marie de S. Augustin la pria de se recoucher, mais elle ne voulut pas, la trouvant dans un état trop fâcheux pour la quitter.

Le lendemain matin, qui étoit un Dimanche, elle se voulut lever pour aller à la première Messe. Mais'on l'en empêcha jusqu'à la seconde, qui se dit après Tierces, qu'elle se leva pour l'entendre. Mais elle étoit si mal qu'elle fut plus d'un grand quart d'heure à faire le chemin de notre chambre jusqu'au Chœur. Elle y arriva après l'Evangile, & ne se pouvant tenir à genoux, elle s'assit aussitôt. Ce qui fit que plusieurs Sœurs jugèrent qu'elle devoit être fort indisposée, parce que jamais elle ne s'asseyoit à l'Eglise. On lui demanda ce qu'elle avoit; & comme elle vit que tout le monde la regardoit, & qu'elle ne pouvoit entendre la Messe, son mal augmentant toujours, elle revint à la chambre; & on la coucha incontinent. L'Après-dinée je fus l'entretenir; & quoiqu'elle ne pût presque parler à cause de la violence du mal, elle me témoigna beaucoup de charité, se contraignant à me répondre; & quand elle ne pouvoit du tout le faire, elle me faisoit la meilleure mine qui lui étoit possible. Comme on s'aperçut que son mal étoit dangereux, & que nous le pourrions gagner, (ce qui fut dès le soir même) on l'ôta de notre chambre pour la mettre dans une autre à part, où on lui donna ma Sœur Marguerite de Ste. Claire, & ma Sœur Antoinette de S. Robert pour la servir. Elle les édifia fort pendant cette maladie, y ayant fait paroître beaucoup de vertu, & sur-tout une très-grande humilité. Ma Sœur Marguerite de Sainte Claire en a écrit ce qui suit.

[Les actions, que nous lui avons vu faire durant sa maladie, sont dignes de grande admiration.

Et-

Elle a pratiqué une parfaite patience dans la plus douloureuse maladie qu'on puisse avoir, ayant le corps tout couvert de petite verole & de pourpre depuis les piés jusqu'à la tête, & la gangrène sur le visage, avec une excessive perte de sang. Elle souffert tout cela sans qu'elle ait jamais fait paroître aucun ennui ou tristesse. Au-contraire quand on la plaignoit, elle disoit en souriant: „Y a-t-il de quoi me tant plaindre, voilà de beaux petits maux. Ce n'est rien au prix des souffrances des Martyrs, ni de la plus petite de celles que Notre-Seigneur a voulu souffrir pour nous." Elle n'a jamais refusé aucun remède quelque pénible & rigoureux qu'il fût. Les Médecins ordonnèrent qu'on lui appliquât une douzaine de cornes en forme de ventouses sur les parties les plus sensibles de son corps: elle n'y témoigna aucune repugnance: au-contraire voyant que celle qui faisoit ce remède avoit grande peine de lui faire tant de mal, elle l'encourageoit en lui disant: „C'est votre bon naturel qui vous donne ce sentiment, courage, courage." Puis elle disoit comme par recreation: „Hé! que vous avez peur! vous n'avez fait que trois taillades à celle-là." Un jour comme on lui ôtoit une chemise toute collée sur les plaies & cicatrices de son corps, & que ses bras étoient tous roides d'ensure, une des Sœurs dit: „Mon Dieu! quelle patiente d'endurer tant de mal sans dire mot," ne pensant pas qu'elle prît garde à ce qu'on disoit. Elle se mit à pleurer amèrement disant, qu'on la vouloit louer. L'autre Sœur lui demanda s'il se falloit fâcher pour cela. Incontinent elle s'apaisa, & supplia cette Sœur de lui pardonner: elle la baïsa & l'embrassa avec tant de tendresse, qu'elle fit pleurer les deux Sœurs qui la gardoient. La seule chose qui lui faisoit de la peine étoit de voir le grand soin qu'on prenoit pour que rien ne lui manquât, tant pour la vie que pour la mort, s'il étoit plu à Dieu, que



pour la soulager dans ses maux. Elle disoit souvent : „ A quoi bon faire tant de choses & prendre tant de peine pour moi ? Hélas ! qui suis-je ? Suis-je Religieuse , pour qu'on ait pour moi tant d'égards ? ” On lui répondit qu'on y étoit obligé , & qu'il le falloit , sur-tout à cause des Médecins que Messieurs ses parens envoyoi-  
 Elle répliqua : „ Mon Dieu ! que je suis lasse de tous ces Médecins ! Celui de la Maison n'y suffiroit-il pas ? Pour moi , j'ai résolu de ne leur plus dire mot. ” On lui dit qu'il ne falloit pas faire cela ; & elle s'y rendit aussitôt.  
 Une fois on lui présenta du restaurant , parce qu'elle ne pouvoit presque plus rien avaler : elle s'excusa de le prendre ; & la Sœur l'ayant laissée elle le rappella ayant scrupule d'avoir désobéi ; elle lui dit en la regardant avec une grande douleur : „ Eh ! pourquoi ne faites vous pas ce qui vous plaît ? Ne vous dois-je pas obéir en toutes choses ? Il est vrai , ma Sœur , je vous dois obéir comme à notre Mère. ” Elle disoit quelquefois à celles qui l'assistoient : „ Mon Dieu ! qu'ai-je peur que vous n'adhériez à ma volonté ! Ce qui auroit été très-difficile , puisqu'on ne pouvoit presque connoître étant parfaitement souffrante. Elle nous disoit aussi à toutes deux : „ Mes Sœurs , je vous supplie très-humblement , que cela ne vous incommode point , de faire l'Oraison auprès de moi ; car je sens beaucoup de consolation de savoir que vous êtes-là , quoiqu'il ne vous en coûte rien. ” Enfin son mal augmentant de jour en jour , les Médecins jugèrent qu'elle étoit en grand péril. On l'avertit de l'opinion qu'ils avoient d'elle : après quoi elle pria qu'on fermât son rideau , & qu'on la laissât un peu de tems seule pour prier Dieu. On le lui accorda ; & après avoir été ainsi un quart d'heure , lorsqu'on s'approcha de son lit , elle témoigna être entièrement résolue à tout ce qu'il plairoit à Dieu d'ordonner d'elle.

Le neuvième jour de sa maladie, il lui prit un grand mal de gorge qui lui fit perdre la parole. Elle faisoit signe qu'on lui donnât une croix qui étoit dans sa chambre. Quand on la lui eut donnée, elle commença à la baiser tendrement & dévotement. Comme on la vit si mal, on lui donna la sainte Communion en Viatique. Lorsqu'on lui en parla, elle témoigna beaucoup de joie, & ne pouvant parler elle la fit paroître par plusieurs signes. Elle s'étoit confessée le jour d'auparavant avec un grand sentiment de ses fautes. Et comme on lui demanda si elle n'étoit point fâchée de mourir, elle répondit que non, qu'il étoit bien vrai qu'au commencement elle eût bien souhaiter guérir, mais que c'étoit seulement pour l'extrême désir qu'elle avoit d'être Religieuse; mais qu'à présent qu'elle connoissoit la volonté de Dieu, elle n'en avoit point d'autre que de la suivre de tout son cœur.

MONSIEUR son Père sachant l'extrémité de sa maladie en fut fort touché, & venoit souvent à Port-Royal pour savoir de ses nouvelles. Notre Mère, qui étoit pour lors la Mère Geneviève, nous a rapporté, que lorsqu'elle disoit quelque chose à la malade de la peine où il étoit à son sujet, elle ne lui faisoit point d'autre réponse, sinon „ qu'elle la prioit de faire en sorte qu'elle obtint de lui pour elle la permission d'être Religieuse. ”

Le lendemain qu'elle eut reçu le saint Viatique, elle parut un peu mieux, & ma Sœur Marguerite de la Croix ayant envoyé savoir de ses nouvelles, elle la remercia beaucoup de sa charité, & de toutes celles qu'elle avoit reçues d'elle durant sa santé. Elle dit aussi qu'on saluât toutes les petites Sœurs de sa part, & qu'on les assurât qu'elle se portoit mieux que le jour d'auparavant. Elles lui écrivirent une lettre qu'elle reçut avec beaucoup de témoignages de joie, & les en fit re-

mercier. Monsieur son Père étant venu ce même jour, dit à notre Mère qu'il la donnoit à Dieu de bon cœur, & consentoit qu'elle fût Religieuse : ce que notre Mère lui ayant rapporté, comme auparavant qu'il l'avoit vouée à S. Charles, pour obtenir par ses mérites sa santé, elle en témoigna une joie extraordinaire. Son Médecin étant arrivé quelques tems après, elle lui dit: „ Je vous supplie, M „ d'aller voir mon Père, & de lui dire que „ me sens si obligée de ce qu'il a fait, & que j'en „ ai une si grande consolation, qu'il n'y a point „ de paroles qui la puissent exprimer. Je supplie „ seulement Notre-Seigneur d'être sa récompense „ se pour une telle grace.” Ce bon Médecin ne put l'entendre parler sans pleurer tendrement, lui, & tous les autres, qui la venoient voir tous les jours, la regrettoient extraordinairement. Le nôtre disoit qu'il n'eût pas eu tant de regret pour ses deux filles que pour elle; & ce n'étoit pas sans sujet qu'ils l'estimoient tant, car elle leur parloit avec une telle prudence & sagesse qu'on ne pouvoit se lasser de l'admirer.

Le Mercredi suivant, qui étoit le douzième jour de sa maladie, elle empira si fort que tous les Médecins en désespérèrent absolument, la gangrène lui ayant mangé une partie du visage qu'on emportoit par morceaux en l'essuyant. Elle demanda ce même jour à se confesser, & elle dit en le demandant qu'elle auroit bien voulu attendre au lendemain à cause du Jeudi, mais qu'elle avoit peur qu'il n'arrivât quelque chose pendant ce tems-là. Elle se confessa donc avec un grand sentiment selon sa coutume; & s'étant souvenue qu'elle avoit oublié un point de sa confession-générale, comme elle étoit hors d'espérance de voir Monseigneur de Langres à qui elle l'avoit faite, elle vouloit dire ce qu'elle avoit oublié à la Sœur qui la servoit; mais elle lui fit pour cela de grandes instances afin qu'elle l'écoutât: mais elle ne voulut pas le lui accorder.

Notre Mère l'étant venue voir ensuite, elle lui demanda pardon & la remercia de tant d'honneurs & de charité qu'elle avoit reçu d'elle de toutes les Sœurs, croyant être obligée jusqu'à la moindre de la Communauté. Elle lui témoigna le désir qu'elle avoit de se confesser publiquement. Notre Mère le lui ayant permis, elle envoya prier ma Sœur Marguerite de la Croix de venir voir, désirant que ce fût elle qui fît cette confession en son nom. On lui dit qu'elle n'osoit venir à cause du mauvais air qu'on craignoit qu'elle ne portât aux autres petites Sœurs. Elle manda à qui on vouloit donc qu'elle déclarât ses péchés : on lui dit que ce seroit à la Mère Prieure. Quoiqu'elle l'eût fort peu fréquentée, que durant sa santé elle la craignoit beaucoup, elle ne laissa pas de l'accepter, & elle ne témoignoit de peine d'être privée de ma Sœur Marguerite de la Croix, en qui elle avoit le plus de confiance. Elle commença donc à dire toutes ses fautes à la Mère Prieure, mais avec tant de larmes de douleur, que cela nous faisoit entièrement pitié. Il y avoit plusieurs jours qu'elle demandoit cette mission avec grande instance ; & l'ayant obtenue, il sembloit qu'elle n'eût plus rien à désirer. Elle nous disoit : „ Je veux qu'on publie mes péchés à toute la Communauté, & que jamais elle n'en perde la mémoire ; ” & elle répétoit souvent avec un grand dédain d'elle-même : „ Une petite fille qui a été reçue avec tant de charité, avoir donné de si grands sujets de mauvaise édification, & de scandale ! ”

ELLE parloit souvent de l'obligation qu'elle étoit à la Mère Angelique, & pria qu'on l'en remerciât de sa part.

COMME elle voyoit qu'on désiroit fort qu'il fût à Dieu de la guérir, elle disoit : „ Je vous supplie, ne demandez rien à Dieu pour mon corps, mais bien pour mon ame, afin qu'il la

regarde, & qu'il en ait pitié." Enfin comme elle tournoit tout-à-fait à la mort, elle demanda l'Extrême-Onction, & la reçut avec toute la préparation & dévotion possibles. Pendant qu'on lui donnoit, elle entendit pleurer une Sœur à qui elle dit : „ Ma Sœur, je vous supplie, ne pleurez point, priez Dieu seulement qu'il me fasse „ miséricorde." Elle demanda pardon à toutes celles qui étoient présentes, & leur dit qu'elle le demandoit aussi en elles à toute la Communauté qui étoit absente. Quelque tems après qu'elle eut reçu la Sainte-Onction, elle nous dit : „ Si on „ devoit ce que c'est que le jugement de Dieu, je „ sais on ne commettrait aucun péché, pour peu „ qu'il fût, que dis-je, un péché, non pas seulement une petite imperfection." Ce qu'elle dit avec un si grand sentiment, & une telle exclamation que nous en demeurâmes toutes émuës. Comme le rideau de son lit empêchoit qu'elle ne vît la croix, elle disoit : „ Hélas ! je suis bien indigne „ de regarder la croix ; néanmoins j'en ai un „ grand désir, je vous supplie, montrez la moi ; „ s'il vous plaît." On la lui montra, & elle demeura long-tems les yeux & le cœur attachés à la considérer. Ensuite elle supplia qu'on la lui donnât. Elle la prit avec ses mains toutes tremblantes, & ne cessa de la baiser & embrasser, la regardant en pleurant & aussi fixement que si elle eût vu Jésus-Christ en propre Personne. Incontinent après elle perdit la connoissance, & ne fit plus que rêver. Elle passa ainsi la nuit ; & dans toutes ses rêveries elle ne parloit que de s'humilier. Elle mourut le lendemain un Jeudi à cinq heures du matin, le seizième de Juin mille six-cent trente-trois, le jour de Sainte-Ludgarde, à laquelle elle avoit eu une particulière dévotion. Elle avoit été à Port-Royal trois ans accomplis, étant entrée le dix-septième Juin, & étoit âgée de quatorze ans & deux mois.]

LES Sœurs, qui l'ont soignée pendant sa maladie, après en avoir écrit ce que j'ai mis ici, disent que ce n'est rien en comparaison de ce qu'elle lui ont vu faire, & sur-tout de l'humilité qui paroïssoit si grande en elle, qu'on n'en sauroit rien dire qui approche de ce qui en est. C'est ce que je puis dire aussi de toutes les autres vertus que je lui ai vu pratiquer avec une perfection si grande, que je ne me puis lasser de l'admirer, & de me reprocher de lui avoir fait tant de peine. Les sentimens d'humilité & de pénitence, dans lesquels elle est morte, sont les mêmes qu'elle avoit témoigné durant sa vie, s'étant, comme je l'ai dit, voulu confesser plusieurs fois tout-haut, si on ne l'en eût empêchée. C'est pourquoi il ne faut pas s'étonner qu'elle ait voulu faire à la mort ce qu'elle avoit tant désiré pendant sa vie.





## X X X V I I I.

*Relation de la vie & de la vertu de Mademoiselle D'ELBOEUF, qui reçut l'habit de Novice au lit de la mort. Par la Mère Marie de l'Incarnation LE CONTE \*.*

**M**ADemoiselle d'Elbœuf entra à Port-Royal, pour être Pensionnaire, à l'âge d'environ neuf ans. Ce fut un effet singulier de la providence de Dieu sur cette Princesse, qui disposa les choses pour cela selon qu'on le peut juger. Ma Sœur Suzanne du S. Esprit, qui a été Abbesse de Maubuisson, avoit été Fille d'honneur de Madame d'Elbœuf, Mère de Mademoiselle d'Elbœuf. Cette Princesse aimoit beaucoup Mademoiselle de la Roche, qui étoit le nom de cette Sœur, de sorte qu'elle fut bien fâchée lorsqu'elle vint en Religion, & encore plus de la manière dont elle y étoit venue, s'étant fait enlever par une Dame qu'un Père Capucin, nommé le Père Ange de la Grange qui savoit son secret, lui avoit fait connoître. La Princesse étoit fort en colère contre cette fille, & je crois avoir ouï dire, qu'elle avoit résolu de ne la jamais revoir, mais que M. de la Roche, Frère de ma Sœur Suzanne, l'avoit remis dans ses bonnes grâces, & que ce bon Père Ca-

pu-

\* Elle avoit connue Mademoiselle d'Elbœuf fort particulièrement étant dans ce tems-là Soumaitresse des Novices.

1.  
Comment  
Mademoi-  
selle d'El-  
bœuf vint  
demeurer  
à P. R.

peu y travailla aussi, de sorte que Madame d'Elbœuf vint voir ma Sœur Suzanne.

ELLE vit par cette occasion la Mère Marie-Angelique, pour laquelle elle eut aussi-tôt de l'affection, en sorte qu'elle lui dit qu'elle lui vouloit donner Mademoiselle sa fille. Les affaires de la Maison d'Elbœuf étoient déjà assez dérangées, & elle étoit chargée de quatre ou cinq garçons & de deux filles, dont celle-ci, qui étoit l'ainée, n'avoit pas tant d'avantage pour le monde que Mademoiselle sa Sœur. La Mère Angelique, à qui Madame d'Elbœuf l'avoit dit, jugea bien qu'elle avoit dessein qu'elle fût Religieuse: ce qui fit qu'elle dit à cette Princesse, qu'elle la supplioit de ne lui pas donner Mademoiselle sa fille si elle avoit ce dessein, parce qu'elle ne pouvoit pas la servir pour cela, & qu'au-contraire, si Mademoiselle sa fille y avoit de la repugnance, elle la porteroit à ne la pas être. Madame d'Elbœuf parut un peu surprise; mais elle ne laissa pas de la donner à la Mère Angelique.

MADemoisELLE d'Elbœuf avoit neuf ans quand elle entra. Elle paroissoit assez douce mais <sup>II. Ses pen- res dispo- tions.</sup> fort triste; & elle pleuroit la nuit lorsqu'on ne la voyoit pas. La Mère Angelique la fit mettre dans la chambre des Pensionnaires, y ayant fait faire un retranchement où elle couchoit. Quant à la nourriture, on la servoit la première de toutes; & son ordinaire étoit aussi distingué. Du reste, elle étoit en tout tems avec les autres Pensionnaires, & faisoit les mêmes exercices. Elle se faisoit bien discerner des autres, ayant un port qui faisoit connoître ce qu'elle étoit, & étant extraordinairement civile: à quoi elle s'étudioit, ce qu'elle faisoit, pour se faire remarquer: car elle avoit le cœur tout-à-fait porté à la grandeur, & sentoient bien ce qu'elle étoit: ce qu'elle fit paroître à l'égard de Mademoiselle de Longueville, à présent Madame de Nemours, qui a été quelques années à Port-Royal.



Royal. Elle ne vouloit point qu'on lui cette Demoiselle , ayant déjà les sentimens de sa Maison qui ne cède point à celle de Lorraine dans la prétention qu'ils ont chacun d'être premiers.

LORSQU'ELLE eut treize ans , la Mère Royale lui donna une chambre à elle-seule & une Sœur pour la servir & pour l'entretenir. Les personnes de distinction y venoient aussi pour la divertir , & principalement celles qui avoient été élevées au Palais. A mesure qu'elle croissoit elle se sentoit plus ambitieuse , aimoit le monde & avoit bien de la peine à résister à la mauvaise fortune de sa Maison & de la Cour où elle étoit de la part de ceux qui gouvernoient alors \*. La Mère lui parloit dans sa force de la gloire & sur l'obligation qu'elle avoit à garder le silence , & qu'elle sentoit une extrême peine , qu'elle ne pût de surmonter autant qu'il lui étoit possible. Elle a toujours aimé la Mère & les autres personnes qui étoient auprès d'elle , en quelque disposition d'esprit qu'elle fût ; étant toujours obligeante , aimant le plaisir , & fidelle pour le secret des choses qui lui avoit confiées. Elle prenoit toujours le parti de sa Maison , quoiqu'alors elle fût déjà persuadée qu'elle ne pourroit & elle honoroit & aimoit beaucoup nos Rois. Madame sa Mère lui ayant une fois envoyé un livre de dévotion , elle en fit suite pour la persuader & lui en donner un autre. Finalement , elle parla d'une manière si judicieuse & avec tant de témoignages de respect & de reconnaissance pour les personnes , & d'amour pour la Patrie , qu'il n'y revint pas depuis.

III.  
Elle désire  
de se faire  
Religieuse.  
sa : vertus  
qu'elle fait  
paraître.

QUAND elle eut l'âge d'environ seize ans , sept ans , Dieu lui donna le désir d'être Religieuse. Elle en écrivit à M. de S. Cyran , qui étoit alors au Bois de Vincennes , pour se recommander à ses prières & lui demander ses avis , comme on le voit par la réponse qu'il lui fit †. Elle

\* M. le Cardinal de Richelieu.

† Lettre XCIII. de M. de S. Cyran.

Noviciat par le conseil qu'il lui en donna, aussi bien que les Mères, s'y soumettant avec douceur & humilité: car elle a toujours été capable de toute la conduite que l'on a tenue sur elle qui étoit très-forte, les Mères croyant qu'elle lui étoit nécessaire pour s'assurer de la vérité de sa vocation. Elle le comprenoit bien, & s'en édifioit. Ce fut en partie ce qui lui fit prendre la résolution de n'accepter jamais aucune Abbaye: moyen qui la garantissoit de la tentation qu'elle auroit pu avoir dans la suite de sa vie d'être élevée dans quelque charge, ce qui est à craindre d'ordinaire dans une personne de sa naissance.

Je ne me souviens point combien de tems elle fut hors du Noviciat, mais elle conserva toujours le désir d'y retourner. Avant que d'y rentrer elle fit une retraite très-longue & exacte selon le conseil de M. de S. Cyran, & y exécuta ce qu'il lui avoit prescrit dans sa Lettre sur ce sujet \*. Je crois que ce fut durant cette retraite qu'il lui arriva une chose assez extraordinaire. Une nuit en se reveillant elle vit sene sa Sœur Catherine de Sainte Félicité, qui étoit Madame Arnauld, mère de nos Mères, à genoux auprès de son lit, avec son manteau, les mains jointes, avec un visage beau & content, & étant toute lumineuse. Elle avoit les mêmes traits, en sorte que Mademoiselle d'Elbœuf la reconnut fort bien, & en fut si effrayée, qu'elle se retourna de l'autre côté avec tant de promptitude qu'elle ne sentit point une égratignure profonde qu'elle se fit au bras & dont elle a toujours porté la marque. Il y a sujet de croire que cette bonne Mère prioit pour elle: car elle lui avoit toujours témoigné bien de l'affection, lui souhaitant qu'elle fût à Dieu, comme il lui faisoit la grace de l'être.

Elle entra au Noviciat pour la seconde fois  
avec

avec beaucoup plus de ferveur qu'elle n'en voit eu, & s'affectionna à toutes les Observances avec bien de l'exactitude. Elle avoit quelquefois de petits chagrins de ne pouvoir obtenir de Monsieur son Père la permission d'être Religieuse: ce qui la dérangeoit un peu & lui faisoient faire des fautes qui n'étoient cependant pas fort considérables, & dont on lui faisoit faire pénitence: car on ne lui pardonnoit rien, parce qu'elle étoit très-capable de recevoir pénitence, qu'elle savoit que c'étoit pour son bien. Elle a fait de très-humiliantes, entre autres de se mettre à genoux pendant bien du tems lorsque les Sœurs passaient non seulement en Communauté mais lorsqu'elle les rencontroit en particulier dans le Monastère. Elle aimoit le travail & les choses les plus basses: elle s'y mettoit de la meilleure grace du monde; & comme elle étoit gaie de naturel, elle le témoignoit dans ces occasions.

SON Noviciat fut si long qu'elle en devint la plus ancienne Postulante; de sorte qu'on lui donnoit la charge d'apprendre les Observances à celles qui venoient, & de leur apprendre à lire. Elle leur menoit balayer, porter le linge dans les habitats, & laver les écuelles. Elle étoit chargée de tout cela & étoit la première à l'ouvrage. Elle avoit la charge de chercher des Sœurs pour laver les écuelles, de sorte qu'elle y étoit toujours; il arriva une fois. qu'ayant été fort occupée, elle n'avoit pas dîné que midi étoit sonné. Elle pria donc une Postulante d'y aller pour elle, à cause qu'elle n'avoit pas dîné: mais celle-ci lui refusa sur quelque instance qu'elle lui fît, lui disant qu'elle y allât elle-même si elle vouloit: ce qu'elle fit sans avoir dîné. Elle souffroit ces choses avec douceur & ne s'en plaignoit point. Elle avoit aussi la charge de faire aller les Sœurs à confession. Il y en avoit quelquefois qui refusoient, & même nos Sœurs Converses, qui lui parloient comme

autre, & n'avoient aucun égard à la peine  
elles lui donnoient de les aller chercher plus  
de fois.

Il semble que Dieu permettoit en ce que nous  
avons de dire, qu'on oubliât ce qu'elle étoit,  
n'en cela il lui donnoit le moyen de s'humilier,  
me il lui en avoit donné le désir. Elle avoit  
un aussi soin de ne le point faire paroître. Ma  
re Euphrasie m'a dit, qu'elle avoit été long-tems  
à la connoître, & qu'elle ne la connut que par  
rencontre dont elle fut bien édiñée. Un jour  
elle étoit dans la chambre des enfans qu'elle  
étoit, Mademoiselle d'Elbœuf y vint pour quel-  
que chose qu'elle y avoit à faire, & tous les en-  
fants se levèrent lorsqu'elle entra dans leur cham-  
bre, en se disant, voici Mademoiselle d'Elbœuf.  
Elle remarqua qu'elle rougit & parut toute hon-  
te de ce qu'on l'appelloit ainsi; & cela pa-  
raît si naïf & si vrai, que l'on ne peut douter que  
ce sentiment ne fût dans le fond de son cœur.

ELLE fut néanmoins surprise d'un sentiment  
douloureux, ayant eu peine de ce que balayant la  
salle des Parloirs, la Reine de Pologne passa :  
elle prit la fuite à la vue de la Reine, ne souhai-  
tant pas d'en être vue, parce qu'elle n'avoit pas son  
cœur qu'elle avoit ôté pour balayer. Elle en eut  
la peine depuis & elle en dit sa coulpe. La  
sainte Angélique lui dit des merveilles sur ce-  
ci, entre autres que si elle n'étoit résolue à pré-  
férer l'opprobre de Jésus-Christ à toutes les gran-  
des du monde, elle ne lui conseilloit pas de  
passer dans la Religion. Cette sainte Mère a  
eu soin d'imprimer ce mépris dans le  
cœur de cette Princesse, qu'elle avoit instruite  
à son petit âge de l'éloignement des charges si  
elle devenoit Religieuse. Depuis cette correction  
que lui fit la Mère, elle n'a jamais manqué de  
sa galerie, troussée, & un tablier devant el-  
le & sans voile. Madame de Guimené, qui pas-  
soit

soit souvent par-là, en étoit touchée, & l'admirait, ainsi qu'elle s'en expliquoit aux Sœurs qui étoient auprès d'elle.

MADemoiselle d'Elbœuf avoit beaucoup de courage pour se contraindre à faire les choses auxquelles elle avoit de la repugnance. Il arriva qu'une Demoiselle, qui avoit été à Port-Royal, & qui n'ayant pas été propre pour être Religieuse, étoit morte auprès de la Maison, en demandant d'y être enterrée. On lui accorda, & l'on fit faire sa fosse dans notre Cimétière. Mais lorsqu'on apporta son corps, la Communauté étoit au Sermon desorte que le Curé de S. Jacques, qui l'amenoit, profita de l'occasion & fut l'enterrer à la Paroisse : ainsi cette fosse que l'on avoit faite demeura ouverte pendant quelques jours. Un jour ma Sœur Catherine de S. Augustin (c'étoit le nom que Mademoiselle d'Elbœuf avoit pris en entrant au Noviciat, tant pour la devotion qu'elle avoit pour ce grand Saint, que pour faire voir aux Pères Jesuites, Directeurs de Madame sa Mère, la profession qu'elle faisoit d'être dans les sentimens de ce grand Saint qui sont si opposés aux leurs) porta la Mère Agnès à la Conférence de faire remplir cette fosse dont la vuë lui faisoit bien de la peine. La Mère Agnès la reprit assez fortement sur cela & lui dit, qu'il ne falloit pas être susceptible de ces superstitions, &c. L'on m'a dit, qu'on l'avoit vue depuis prier Dieu auprès de cette fosse, & même qu'elle y étoit descendue. On a cru que c'étoit pour s'offrir à Dieu, pour mourir, c'étoit sa volonté. La fosse fut enfin fermée : mais elle fut la première qui mourut ensuite, & qui fut enterrée dans le Cimétière.

IV.  
On lui permit de se faire Religieuse, mais Dieu l'appela à lui.

ELLE souffroit toujours de ne point avoir de Messieurs ses parens la permission de prendre l'habit ; & elle ne voyoit point d'avancement en ces affaires. Elle étoit aussi fort trille de ce que nos Mères l'exhortoient à entrer dans une autre Maison.

son

son, croyant que celle-ci étoit trop austère pour elle, que l'on craignoit de recevoir à cause de sa qualité, &c. Elle écoutoit tout cela avec beaucoup de douleur à la vérité, mais on ne l'a jamais vue trouver mauvais qu'on lui parlât de cette sorte, ayant toujours eu pour les Mères tant d'amour & de respect, qu'elle n'a jamais changé de disposition à leur égard.

ENFIN elle eut sa permission pour prendre l'habit; mais les Mères parurent terriblement froides lorsqu'elle le leur communiqua, & lui répétèrent les raisons qu'elles avoient de ne la pas recevoir. Elle en eut une affliction extrême qui lui fit écrire à M. Singlin la Lettre qui est imprimée \* & qui gagna tout-à-fait les Mères. Elles lui promirent de la recevoir: ce qui lui donna une joie aussi grande que sa douleur l'avoit été: de sorte qu'autant qu'on peut le croire & qu'on le crut alors, ces deux différentes dispositions firent chacune leur impression, en sorte que la nature succombant à ces grands efforts, elle commença aussi-tôt après à se trouver mal. Elle ne laissa pas de se contraindre, ou plutôt elle ne se sentit pas, par la joie qu'elle avoit de l'assurance des Mères pour sa réception. La dernière Observance qu'elle fit fut l'assistance du S. Sacrement, où elle s'offrit à Dieu, comme elle nous le dit en se mettant au lit, pour vivre ou pour mourir, n'ayant plus rien à désirer que d'être à Dieu & s'abandonnant parfaitement à sa sainte volonté.

DE'S le cinquième jour de sa maladie elle fut réduite à l'extrémité & on lui fit recevoir les Saints Sacremens. Le lendemain on lui donna avec les cérémonies accoutumées l'habit qu'elle avoit demandé, & pendant que cela se faisoit, elle étoit si contente, qu'il sembloit que son mal eût cessé pour

\* Après la XCIII. Lettre de M. de S. Cyran.

der qu'autant qu'elle y feroit bien, quoiqu'elle même eût dessein de promettre à Dieu de ne point sortir tant qu'on voudroit bien l'y souf-  
 Elle en parla à la Mère Angelique, qui fut r-  
 de la voir entrer dans cette disposition, où  
 nous a dit cent fois qu'elle auroit été pour  
 même, & qu'elle n'auroit point estimé de ce-  
 tion plus heureuse que celle-là, parce qu'il  
 en a point de plus humble ni qui soit plus pro-  
 à arrêter la liberté de l'esprit, qui s'échape aisér-  
 quand il se croit dans quelque assurance : au-  
 que cet état incertain, qui fait qu'on demeure  
 jours dépendant d'autrui, & qu'on ne se peut  
 mettre de jouir des avantages de la Religion qu-  
 tant qu'on en use bien, aide infiniment à ei-  
 cher qu'on ne s'oublie. Outre ce qu'elle regar-  
 encore comme un fort grand bonheur d'être  
 là tout-à-fait dans la dépendance de Dieu &  
 sa volonté, qui a toute sa vie été l'objet par-  
 lier de sa devotion.

CETTE fille lit la prière, que nous venon-  
 dire, à la Mère & à toute la Communauté au-  
 pître, après s'être accusée avec beaucoup de l-  
 ment de toutes ses fautes. La Mère lui répo-  
 ce qui suit, que la fille écrivit aussi-tôt elle-m-  
 pour s'en souvenir toute sa vie.

III.

D. Discours  
 que lui fait  
 la Mère  
 Angelique.

„ Vous deviez ajouter à toutes les accusa-  
 „ que vous venez de faire, qui sont en esse-  
 „ sources de toutes les fautes que vous ave-  
 „ mais commises, le mépris que vous avez  
 „ des moyens que l'on vous a donnés pour  
 „ délivrer de ces misères: car vous savez q-  
 „ peine j'ai prise pour ce sujet, combien j'a-  
 „ soin de vous, comme je vous ai exhortée &  
 „ ai donné tous les motifs que la charité  
 „ compassion que j'ai pour vous me pouvoit  
 „ nir selon Dieu, pour vous tirer de vos dér-  
 „ mens & vous exciter à bien faire, & vous  
 „ avez pas profité. Vous savez comme je vo-

prévenue & vous n'avez pas correspondu, avec  
combien de soin je vous ai veillée & vous n'a-  
vez point eu de sincérité. Je n'ai rien oublié  
de tout ce que Dieu m'a fait connoître qui pou-  
voit vous délivrer de l'état déplorable où vos  
fautes vous ont mise, & vous me les avez dissi-  
mulées. Je vous ai prié & conjuré d'avoir pitié  
de vous-même & cela n'a pu amollir la dureté  
de votre cœur. Je vous invitois & je vous pré-  
venois pour vous porter à vous découvrir, &  
vous me cachiez vos fautes. Dans le délir que  
j'ai de vous guérir, je vous donnois du temps  
tous les jours pour me rendre compte de vos  
actions & vous ne le preniez pas. J'ai usé de  
toutes sortes de voies, de moyens & de remè-  
des, dont la charité m'a pu faire aviser, pour  
vous rendre capable d'être une vraie Religieu-  
se, & vous les avez tous rendus inutiles: ce qui  
étoit pour vous très-désavantageux, puisqu'il  
n'y a point de plus grand malheur que d'abuser  
des moyens que Dieu nous donne pour nous  
sauver, & de s'en servir à l'offenser & à nous  
perdre. C'est ce que vous avez fait: car vous  
devez vous considérer devant Dieu comme une  
Apostate, & vous l'avez été en effet, puisque vous  
avez manqué de rendre à Dieu ce que vous té-  
moigniez lui vouloir promettre & que vous de-  
viez lui avoir déjà promis dans votre cœur.  
Vous auriez été moins coupable de tout quitter  
n'étant que Novice, que de vivre comme vous  
avez vécu; & quand même vous eussiez été  
Professe vous auriez été moins criminelle de-  
vant Dieu de retourner dans le monde, quoi-  
que devant les hommes ce soit une chose plus  
odieuse: car croyez-moi, il ne se faut pas tromper,  
Dieu juge des choses selon la vérité & l'équité  
de la justice. Il n'y a point de plus grand sa-  
crilège que d'être dans un état saint, de por-  
ter un habit saint, & de mener une vie profa-



ne, comme vous avez fait. C'est la plus grande grâce de Dieu & les plus de vivre de la sorte; & il est très-rare revienne des égaremens, & que l'on mais de ce déplorable état. Aussi se quel l'on peut espérer la miséricorde pour vous, & sur quoi vous la pouvez dire, si ce n'est en ce qu'il vous a regardé avec une infinie clémence, & qu'il vous a touché d'une très-grande miséricorde, en sorte que même vous avez reconnu votre état & que vous avouez & confessez, vous soumettre à sa justice, ou plutôt reconnoissant sa bonté à votre égard, qui au lieu de vous punir comme vous l'avez trop mérité dans vos crimes, vous rappelle & vous donne le temps de satisfaire en tout ce qui vous sera possible. Gémissiez & n'oubliez jamais cette grâce que vous fait de vous soumettre avec paix & d'obéissance sur vous. Vous vous y êtes opposé présent & cela a peut-être été la cause de votre malheur: car c'est le point, & il faut reconnaître que jamais une âme ne se sauvera si elle ne connoît l'ordre de Dieu sur elle, si elle ne se rencontre, & si elle ne s'y soumet, quelque de qu'il lui paraisse, quelque répugnant qu'il y ait, & quelque opposition qu'elle y fasse. C'est tout, & ce que l'on fait sans cela, quelque ce puisse être de grand, de bon & de saint, même en apparence (car il n'y a rien de bon que de suivre Dieu) ne servira qu'à nous perdre éternellement, si nous ne sommes dans l'état où Dieu nous veut, & qu'il a dessein de nous tenir toute éternité par les décrets de sa sagesse (ce nous est inconnue) pour nous sauver. Ne soyez point de croire que vous n'avez pas encore si heureuse que de rencontrer le dessein de Dieu sur vous: car vous savez tout ce qui vous est arrivé, comme vous avez été trois fois

de la porte toute prête à sortir, & comme  
trois fois l'air en pitié de vous, parce que  
vous reconnoissez que vous l'aviez mérité,  
mais que d'une autre part le péril étoit très-  
grand pour vous si vous perdiez les avantages  
de la Religion. Vous nous exposez la crainte  
juste que vous aviez de ne pas trouver en  
ces lieux une conduite qui fût aussi salutaire  
parce que l'on ne reconnoitroit pas votre  
faute & tout le reste de vos misères que vous  
reconnoissez pas vous-même. C'étoit une  
grâce que Dieu vous faisoit de vous donner ces  
remèdes, mais elle étoit passagère, & il n'y a  
que les grâces permanentes qui nous sauvent;  
vous avez malheureusement éprouvé qu'après  
vous êtes retombée comme auparavant dans  
le tourment de vos misères. C'est pourquoi vous  
avez très-grande raison de supplier que la Re-  
ligion ait encore la honte de vous garder, &  
qu'on vous mette dans un état où vous n'ayez  
plus sujet de vous oublier & émanciper, comme  
vous avez fait jusqu'à présent. Vous faites  
un grand effort de désirer d'être abaissée, humiliée & te-  
nue comme captive, d'éviter le malheur de vous  
redresser en reprenant vos mauvaises habitudes:  
ce qui vous arrivera infailliblement si vous n'êtes  
à Dieu & si vous ne vous faites à vous-  
même une continuelle guerre pour dompter l'é-  
crasable opposition que la méchanceté de  
la nature & la qualité pernicieuse de votre  
péché, vous donnent à tout ce qui est utile &  
nécessaire pour votre salut éternel : car il ne se  
peut point flatter, Dieu ne nous donnera jamais  
la grâce que quand nous reconnoîtrons, autant  
que nous en sommes capables, jusqu'à quel point  
est notre extrême misère. Chacun doit recon-  
noître les siennes & s'en humilier; & ce n'est pas  
à l'aise, car il faut rechercher & embrasser  
avec affection ce qui nous peut délivrer des pé-  
chés.

„ chés qu'elles nous rendent capables de com-  
 „ tre. Et pour moi il faut que je vous avoue,  
 „ j'ai désiré cent & cent fois en ma vie que  
 „ me mît dans une prison, que l'on me liât &  
 „ l'on m'enchainât, s'il faut ainsi dire, les pi-  
 „ les mains & tout le reste du corps, afin de m'  
 „ pêcher par-là de commettre tout le mal qu'  
 „ nature corrompue fait faire; car nous sommes  
 „ misérables, & notre foiblesse est si grande,  
 „ quelque bonne volonté que nous ayons de  
 „ le bien, nous tombons toujours dans le mal si  
 „ ne nous retient, & s'il n'arrête par la  
 „ puissance de sa grace l'horrible pente que la  
 „ ruption naturelle nous fait avoir au mal.  
 „ êtes heureuse si vous demeurez dans les si-  
 „ mens & dans la connoissance que Dieu  
 „ donne de votre misère; & vous ne devez  
 „ douter que vous ne soyez plus heureuse qu'  
 „ vous étiez Professe, parce que cette gra-  
 „ qui est très-grande, vous seroit un sujet de  
 „ damnation: car il y a tout sujet de croire &  
 „ craindre que vous en abuseriez. La cause,  
 „ est peut-être la plus universelle de la perte  
 „ tant d'ames, c'est qu'elles aspirent à plus  
 „ Dieu n'a destiné de leur donner. Vous si-  
 „ bien de reconnoître & d'avouër que vous  
 „ êtes rendue indigne de la Profession. Vous  
 „ rez heureuse si l'on vous traite comme la  
 „ nière: car vous l'êtes en effet, & vous de-  
 „ toujours vous regarder comme telle beau-  
 „ plus intérieurement qu'extérieurement. Je  
 „ doute pas que Dieu ne vous fasse miséricorde  
 „ & qu'il n'ait pitié de vous, si vous deme-  
 „ dans la disposition où il vous a mise par sa gr-  
 „ Ce sera un bonheur pour vous si on vous ac-  
 „ de le changement d'habit que vous deman-  
 „ Ne mettez pas pourtant en cela votre confia-  
 „ mais dans le changement de votre cœur  
 „ vous devez demander avec instance, & persé-

« on le demandant : car c'est encore un de vos  
 « malheurs que de ne vous pas tenir ferme & de  
 « ne pas continuer à gémir. Vous savez combien la  
 « légèreté & les railleries vous ont fait de domma-  
 « ge. Prenez la résolution, & exécutez la, de  
 « mener une vie toute contraire : ce que vous ne  
 « ferez jamais si vous ne demeurez dans une sain-  
 « te tristesse accompagnée de paix & même de joie  
 « que Dieu donne dans le fond du cœur quand la  
 « pénitence est sincère. L'habit que vous deman-  
 « dez est un secours pour les foibles comme vous  
 « êtes. L'on fera tout ce qui se pourra pour vous  
 « aider. Priez & soyez fidèle à Dieu, tout consiste  
 « en cela. »

Dieu fit enfin recueillir à cette bonne Mère <sup>IV.</sup>  
 le fruit de tant de soins que sa charité lui avoit <sup>par le</sup>  
 fait prendre pour cette personne. Elle a persévéré <sup>le</sup>  
 quelques années dans la condition de Postulante  
 Converse qui lui fut accordé alors à sa prière ; &  
 elle est morte fort heureusement le 3. Avril 1657.  
 nous laissent un exemple, comme la Mère le dit à  
 la miséricorde qu'on demanda pour elle après sa  
 mort, de la fidélité que Dieu a pour les ames qui  
 abandonnent point la pénitence quoiqu'elles tom-  
 bent souvent, & qui ne pouvant pas acheter le  
 ciel par leurs bonnes œuvres, tâchent à y entrer  
 par force, en se faisant violence à elles-mêmes  
 pour combattre leurs mauvaises inclinations, &  
 voulant bien qu'on les y contraigne, même lors-  
 qu'elles n'en ont point le courage.

Le principal motif, qui porte à faire ces re-  
 marques sur la conduite de Dieu envers quelques  
 ames, étant non pas de les louer mais de faire  
 louer la miséricorde de Dieu en elles, on la recon-  
 noîtra encore plus grande si l'on ajoute qu'il té-  
 moigna dans la mort de cette fille, que rien n'est  
 capable d'arracher ses Elus de sa main. Car non-  
 seulement les lumières qu'il avoit données à cette fil-  
 le, mais la charité que les Mères & la Communauté

avoient exercée envers elle, & les secours extérieurs qu'elle trouvoit dans l'exemple & les pratiques de la Religion, son naturel y étoit si posé qu'elle retomboit toujours dans les mêmes fautes, jusqu'à lasser la patience de la Mère Angélique, qui pensoit encore si on ne seroit point contraint de lui dire de se retirer, de peur qu'elle ne nuisît à d'autres. Ce fut en cela que nous marquâmes un effet singulier de la protection de Dieu & de sa providence sur cette âme, de l'avoir retirée lui-même avant qu'on en fût venu à bout. Mais il lui arriva une chose assez remarquable par où il semble qu'il voulut la préparer à sa mort qui fut fort prompte. Elle avoit eu une Tante Religieuse à Port-Royal, qui étoit une sainte fille. Elle se nommoit ma Sœur Marie de S. François. C'étoit à sa considération qu'on avoit pris la résolution; & elle méritoit qu'on eût cette charité, pour que jamais elle ne se mêlât de la conduite qu'on tenoit sur elle, qui eût pu paroître forte à d'autres. Elle l'exhortoit seulement quelquefois à ne se pas rendre indigne des soins & des bontés qu'on avoit pour elle, dont elle avoit quant à elle une fort grande reconnoissance. Cette bonne Religieuse mourut en cette Maison des Champs \*. Sa Niece y étoit aussi dans la condition qu'elle avoit embrassée de Postulante Conversé. Elle y a persévéré sans changement, je veux dire sans s'en être repentie, & travaillant de très-bon cœur dans toutes les emplois les plus vils & les plus forts sans épargner: car elle avoit assez de courage; & si elle eût eu autant de pouvoir sur son esprit que sur son corps, elle fût devenue aisément une fort bonne Religieuse. Dans ce tems-même que sa Tante mourut, elle avoit une fièvre quarte, pour laquelle elle ne se rendit point; & elle demeura trois

\* Le 12. Juin 1677. Elle se nommoit Grimault. Voyez l'éloge de cette dans le Necrologe.

cours à la cuisine à travailler autant qu'une autre, hors le tems du plus fort de son accès. Il pouvoit bien y avoir de la mélancholie mêlée à cette fièvre : car comme elle voyoit bien qu'elle ne faisoit rien qui vaille, elle en étoit humiliée, ou plutôt découragée, parce qu'elle ne se pouvoit faire la violence dont elle avoit besoin pour dompter son humeur hautaine. Peu de tems après la mort de sa Tante, s'étant couchée le soir à l'heure ordinaire dans sa cellule du Dortoir, qu'elle n'avoit point quittée pour sa fièvre quarte, (il faut remarquer que c'étoit une des nuits qu'elle n'avoit point de fièvre) elle se réveilla sur le minuit, ayant ouï entrer dans sa cellule. Elle crut qu'on venoit l'éveiller pour aller à la veille du S. Sacrement : de sorte qu'elle se leva à son séant sur son lit, dans le dessein de se lever tout-à-fait. Elle vit d'abord une Religieuse qui n'apportoit point de lumière, & quoiqu'il fût une profonde nuit, elle lui faisoit jour à elle-même, & on ne laissoit pas de la voir. Comme elle s'approcha de son lit, qui étoit tout contre la muraille, elle la vit passer à côté d'elle, de même que s'il y eût eu une chaise, & s'arrêter devant elle. Elle la regarda avec la frayeur qu'on se peut imaginer, & connut que c'étoit sa Tante. Elle entendit qu'elle lui dit d'un ton sérieux, quoiqu'elle ne lui vît point remuer les lèvres : „ Serez vous toujours lâche, & ne vous ferez-vous jamais de violence ? ” Elle n'osa pas répondre un mot, mais en elle-même elle s'excusoit un peu, pensant que son état de langueur & d'infirmité contribuoit à sa négligence. Sa Tante répondit aussi-tôt à sa pensée, & lui dit : „ Ne vous excusez point sur votre maladie. Si vous aviez de la foi & un vrai désir d'employer bien votre santé, il est aisé à Dieu de vous la rendre. ” En disant cela elle disparut. Sa Nièce se jeta aussi-tôt par terre toute tremblante, & couvrit son visage de sueur, & elle demeura une heure entière

re à genoux à prier Dieu du plus profond de son cœur, faisant des résolutions toutes nouvelles de travail à son amendement. C'est elle-même qui me conta ceci, qui peut assurément passer pour un aveu d'un sursis de Dieu : car ce n'étoit point un esprit foible & imaginaire.

Dès ce jour la fièvre quarte ne revint plus. Elle eut de la santé quelques mois, & avant l'année elle mourut d'une maladie très-prompte & très-violente, dont elle fut atteinte le Jeudi Saint, qui lui fit juger d'abord qu'elle devoit faire la Communion de ce jour-là pour viatique. Elle ne fut malade que jusqu'au Mardi de Pâque, & elle fut pourroit de très-bonnes dispositions dans toute la maladie, jusqu'à la mort, ayant toujours eu l'esprit présent, que toute la nuit que nous passâmes auprès d'elle, croyant toujours qu'elle alloit mourir, elle disoit avec nous le Pseaume qu'elle savoit par cœur ; & quand quelqu'une se méprenoit, elle le disoit ce qu'on avoit manqué. Ce fut, comme il étoit dit, le 3. Avril 1657. qu'elle mourut. \*

V.  
Sentiment  
de la Mère  
Angelique  
sur cette  
mort, &  
ce qu'elle  
dit à ce su-  
jet.

On peut regarder le bonheur éternel de cette fille comme un des fruits de la charité & de la patience extraordinaires que Dieu avoit données pour elle à la Mère Angelique, qui a été l'instrument de sa miséricorde, par la conduite si ferme, & en même tems si charitable, dont elle usa envers elle qui mérita enfin que Dieu lui donnât la consolation de voir sa persévérance, & qu'il l'avoit retirée de périls où elle eût été exposée toute sa vie. La joie qu'elle en eut fut si grande, qu'elle ne put s'empêcher de louer la miséricorde de Dieu, & la solidité de la grace qu'il avoit cachée en cette ame sous tant de défauts. Voici une partie de ce qu'elle en dit quand on demanda la miséricorde pour elle.

,, I

\* La Mère Angelique fit faire les cérémonies à son enterrement de. comme si elle eût été Professe.

Il me semble que je ne saurois faire voir la grace que Dieu avoit mise dans cette ame, pour lui nous demandons l'accomplissement de sa miséricorde éternelle, sans dire quels ont été ses défauts. Je suis assurée qu'elle ne se plaindra point de moi. Elle rend gloire à Dieu d'avoir domté son naturel qui étoit très-opposé au bien. Elle étoit hautaine, orgueilleuse, superbe jusqu'à en être ridicule. Elle a demeuré ici quinze ans. La première année n'est pas à compter; elle l'a passée en enfant, & on ne pensoit à elle que pour la renvoyer. Depuis ce tems qu'elle a voulu être Religieuse, elle a vécu dans la Religion comme une pauvre esclave, je dis en se regardant comme telle; & elle a été traitée de même. Moi-même je l'ai fait plus que personne, parce que je savois que c'étoit son avantage. Ce n'est pas que je ne puisse y avoir excédé. Mais Dieu l'a permis, parce que cela lui étoit nécessaire, & qu'elle se fût autrement perdue.

Je ne dois pas taire ici la force que Dieu lui a donnée pour résister aux personnes qui l'ont voulu tenter contre la conduite qu'on tenoit sur elle. Je sais que je découvre leur faute en le disant, & que toutes n'y ont pas eu part. Mais dans un même corps les maux se doivent ressentir en commun pour deux raisons. La première parce qu'il est impossible que la vertu s'affoiblisse dans une partie, que le tout ne s'en ressente. Comme il est certain que la fidélité & la vertu des unes attire les mêmes graces sur les autres, ou au-moins Dieu les dispose à les leur donner ensuite en considération de ces bonnes œuvres: ainsi il ne faut point douter que le relâchement de quelques-unes n'éloigne des autres le regard de Dieu, qui regarde le Corps de la Religion à proportion de ce qu'il est. Ce n'est pas que Dieu ne discerne les mérites, & que dans



.. son jugement chacun ne reçoive selon ses  
 .. vres : car on ne répond que de soi : mais  
 .. rien n'empêche pas que durant cette vie Dieu ne  
 .. de plus ou moins ses graces sur tout un Co  
 .. monation de ce qu'il le voit disposé à les  
 .. voir, & fidèle à en faire usage. L'autre  
 .. pour laquelle nous devons être humiliées de  
 .. les des autres, c'est que nous en portons le  
 .. ne dans nous, & que si nous n'y tombons  
 .. et que Dieu seul nous soutient dans les  
 .. fiers, ou qu'il ne permet pas qu'elles arri  
 .. & celle qui ne croit pas cela est plus cou  
 .. que toutes les autres.

.. J's fais donc, mes Sœurs, mais avec ce  
 .. de, qu'il y en a eu qui l'ont portée à quit  
 .. voie où Dieu la mettoit, qui l'ont exci  
 .. murmurer, qui lui ont voulu persuader q  
 .. conduite qu'en tenoit sur elle étoit trop  
 .. qu'elle étoit injuste, qu'on lui faisoit tort.  
 .. les - vous, mes Sœurs, que ce ne soit pas u  
 .. plus grands maux qu'on puisse faire, de ve  
 .. tirer une personne de la voie où Dieu la  
 .. Notre Seigneur dit : *Malheur à celui qui scan*  
 .. de ses frères. Voilà le vrai scandale de p  
 .. une personne au murmure, & au décou  
 .. ment de se donner fausement la vue de la  
 .. dante qu'on s'en fait, c'est faire l'offic  
 .. l'homme le plus grand mal qu'on puisse  
 .. se en d'examiner la conduite des Supérieur  
 .. de l'évêque à dame Jodelin que pour  
 .. prouver & la cause légitime & sainte,  
 .. qu'elle puisse être. C'est ce qu'elle a fait p  
 .. tement : car quelques pièges qu'on lui ait  
 .. mis, & on s'en bâteur qu'elle eût dans l'e  
 .. & dans l'humilité, elle a toujours cru qu'  
 .. voit sa vie de la traiter comme on faisoit  
 .. mais elle ne s'en est point, jamais décour  
 .. Elle a été cinq fois sur le pas de la porte  
 .. elle a toujours pris cela si humblement,

tant de soumission, en reconnoissant si bien qu'on  
avoit raison de ne la point garder, que cela a  
toujours fait pitié, & a été cause qu'on n'a pu  
se résoudre de la faire sortir. Je me souviens  
que la dernière fois qu'on voulut la renvoyer  
j'étois à Port-Royal & elle ici. Elle m'écrivit  
si humblement sans demander seulement qu'on  
la gardât, que j'en fus touchée; & je mandai à  
la Mère Agnès que je priois qu'on eût encore  
patience. Elle me disoit entre autres *Enfin voici*  
*l'issue de mon bâtiment arrêté.* Elle trouvoit tou-  
jours beaucoup de justice dans la manière dont  
on la traitoit. Elle ne trouvoit jamais mauvais  
raison lui ôter l'occasion de faire des fautes.  
Nous disons que nous haïssons nos fautes: c'est  
souvent un mensonge. Nous les aimons, si  
nous ne voulons point qu'on nous aide à ne les  
point commettre. On a de la peine à souffrir les  
personnes qui remarquent nos défauts, & qui  
en avertissent les Supérieurs. On se défie de  
ces personnes: on dit qu'elles remarquent tout,  
qu'il ne faut rien dire devant elles, parce qu'el-  
les l'iront redire. D'où pensez-vous que vient  
qu'il y a si peu de vertu dans la Maison? car il  
faut reconnoître qu'il y en a très-peu; c'est de  
ce qu'on ne veut point découvrir ses fautes, ou  
au moins qu'on ne veut pas en dire toutes les  
circonstances. Il est difficile qu'une personne  
soit exacte à dire toutes les circonstances de ses  
fautes sans accuser les autres, quoique sans des-  
sein, mais pour faire entendre ce qu'elle veut  
dire. Et pour moi, qui ai une égale affection  
pour toutes, si je vois par le discours d'une  
Sœur, qu'une autre ait autant failli qu'elle,  
pourquoi ne voulez-vous pas que je m'informe  
des choses qui peuvent me donner connoissance  
de la plaie de cette Sœur, afin de la guérir, si  
je puis? Est-ce afin de faire de l'autre une Rap-  
porteuse de nouvelles? Dieu m'en garde. C'est

„ le plus grand mal que je lui pourrois faire.  
 „ roit une poutre dans son œil ; & le mal q  
 „ rapporte de sa Sœur ne seroit qu'une pai  
 „ comparaison. Mais c'est afin de savoir la v  
 „ par un rapport simple & sincère : & qui e  
 „ qui le peut trouver mauvais ? Si une Sœur  
 „ avoit vu avaler du poison , seriez-vous f  
 „ qu'elle eût soin d'avertir qu'on vous donn  
 „ contrepoison ? Mais on se flatte dans tout  
 „ de mille raisons que le Démon nous sug  
 „ on dit que cette Sœur rapporte les chose  
 „ trement qu'elles ne sont , qu'elle les prend  
 „ qu'elle y ajoute. On dit que ce n'est pas  
 „ à nous reprendre. Hé ! que vous impo  
 „ une personne en vous avertissant de vos dé  
 „ sans en avoir charge , elle se fait grand  
 „ pourvu qu'elle vous fasse du bien. Si vo  
 „ tiez prête à tomber dans un précipice , &  
 „ quelqu'un vous en tirât sans y penser , vo  
 „ laisseriez pas de lui être bien obligée : &  
 „ contraire , si votre Sœur ne vous avoit pas s  
 „ rue , ne lui diriez-vous pas , avez vous bi  
 „ le courage de me laisser tomber sans me t  
 „ la main ? N'est-il pas vrai , mes Sœurs ,  
 „ si nous haïssions véritablement nos défauts  
 „ ferions la même chose ?

„ MAIS pour revenir à cette pauvre fille  
 „ est vrai qu'elle a eu cela en perfection. E  
 „ connoissoit très-imparfaite : elle savoit que  
 „ naturel étoit violent , & qu'elle ne pouvo  
 „ domter dans les rencontres : c'est pourquoi  
 „ étoit ravie qu'on lui retranchât les occasion  
 „ faillir. M. Hamon , qui ne la connoissoit  
 „ avant sa maladie , a reconnu qu'il falloit qu  
 „ eût dans cette ame un fond solide de ve  
 „ pour avoir enduré avec tant de patience &  
 „ de tranquillité un mal aussi violent qu'éto  
 „ sien. Il est certain qu'elle avoit beaucoup  
 „ vertu , & d'autant plus qu'elle avoit un na

presque indomtable. Mais sa vertu a paru principalement à se tenir dans la voie où Dieu la vouloit.

Je fais qu'un Ecclésiastique de grande piété l'a tentée beaucoup sur sa vocation, pour l'éprouver, & qu'il lui a demandé plusieurs fois si elle ne voudroit pas qu'on la fît au moins Novice Converte pour être en quelque sorte en assurance. Elle a toujours dit que non, & quelle croyoit que Dieu la vouloit en l'état où elle étoit dans une humiliation & une dépendance continuelle. Moi-même je lui ai souvent conseillé de sortir : car, comme elle étoit bien plus jeune que moi, je m'attendois de mourir avant elle, & il me sembloit bien fâcheux qu'on l'eût vu sortir après avoir été peut être trente ans dans la Maison. Ce n'est pas que je craignisse qu'on la mît dehors. Mais je lui disois : *J'apprends que vous n'ayez pas la force de demeurer comme vous êtes. Et que quand vous viendrez à avoir plus d'âge vous ne voudrez vous-même sortir pour vous tirer de l'assujettissement où vous êtes.* Mais elle ne l'a jamais appréhendé; & enfin Dieu lui a donné la grace de persévérer jusqu'à la mort : de quoi nous sommes obligées de le remercier pour elle, & nous tenir heureuses de ce qu'il lui a plu nous choisir pour être les instrumens de la miséricorde qu'il lui a faite."

Après la mort de ma Sœur Antoinette de Sainte Foi, on trouva ce qui suit écrit de sa propre main, dans un papier qu'elle portoit sur elle. Nous conservons cet Ecrit, parce qu'on y voit les bons sentimens que Dieu donnoit à cette fille, & parce qu'on y verra la conduite si pleine de charité & de lumière des personnes entre les mains desquelles Dieu lui avoit fait la grace de se rencontrer.

[En l'an 1652. la vingt-cinquième année de mon âge Dieu m'a fait ressentir les effets de sa grande miséricorde, & m'a fait voir l'horrible as-

VL.  
De que  
manier  
Dieu a  
touché  
Sœur F.  
Rel.

sou-

„ le plus grand mal que je lui pourrois faire. Ce  
 „ roit une poutre dans son œil ; & le mal qu'  
 „ rapporte de sa Sœur ne seroit qu'une paille  
 „ comparaison. Mais c'est afin de savoir la vé  
 „ par un rapport simple & sincère : & qui est  
 „ qui le peut trouver mauvais ? Si une Sœur v  
 „ avoit vu avaler du poison , seriez-vous fâc  
 „ qu'elle eût soin d'avertir qu'on vous donnât  
 „ contrepoison ? Mais on se flatte dans tout  
 „ de mille raisons que le Démon nous suggère  
 „ on dit que cette Sœur rapporte les choses  
 „ trement qu'elles ne sont, qu'elle les prend n  
 „ qu'elle y ajoute. On dit que ce n'est pas à  
 „ à nous reprendre. Hé ! que vous importe  
 „ une personne en vous avertissant de vos défi  
 „ sans en avoir charge, elle se fait grand te  
 „ pourvu qu'elle vous fasse du bien. Si vous  
 „ tiez prête à tomber dans un précipice , &  
 „ quelqu'un vous en tirât sans y penser , vous  
 „ laisseriez pas de lui être bien obligée : &  
 „ contraire, si votre Sœur ne vous avoit pas sec  
 „ rue , ne lui diriez-vous pas , avez vous bien  
 „ le courage de me laisser tomber sans me ten  
 „ la main ? N'est-il pas vrai , mes Sœurs ,  
 „ si nous haïssions véritablement nos défauts n  
 „ ferions la même chose ?

„ MAIS pour revenir à cette pauvre fille ,  
 „ est vrai qu'elle a eu cela en perfection. Elle  
 „ connoissoit très-imparfaite : elle savoit que  
 „ naturel étoit violent , & qu'elle ne pouvoit  
 „ domter dans les rencontres : c'est pourquoi e  
 „ étoit ravie qu'on lui retranchât les occasions  
 „ faillir. M. Hamon , qui ne la connoissoit  
 „ avant sa maladie , a reconnu qu'il falloit qu'i  
 „ eût dans cette ame un fond solide de vert  
 „ pour avoir enduré avec tant de patience & t  
 „ de tranquillité un mal aussi violent qu'étoit  
 „ sien. Il est certain qu'elle avoit beaucoup  
 „ vertu , & d'autant plus qu'elle avoit un natu

„ Pl

presque indomtable. Mais sa vertu a paru principalement à se tenir dans la voie où Dieu la vouloit.

„ Je fais qu'un Ecclésiastique de grande piété l'a tentée beaucoup sur sa vocation, pour l'éprouver, & qu'il lui a demandé plusieurs fois si elle ne voudroit pas qu'on la fit au moins Novice Conventuelle pour être en quelque sorte en assurance. Elle a toujours dit que non, & quelle croyoit que Dieu la vouloit en l'état où elle étoit dans une humiliation & une dépendance continuelle. Moi-même je lui ai souvent conseillé de sortir: car, comme elle étoit bien plus jeune que moi, je m'attendois de mourir avant elle, & il me sembloit bien fâcheux qu'on l'eût vu sortir après avoir été peut être trente ans dans la Maison. Ce n'est pas que je craignisse qu'on la mit dehors. Mais je lui disois: *J'apprehende que vous n'ayez pas la force de demeurer comme vous êtes. Et que quand vous vous en irez à avoir plus d'âge vous ne voudriez vous même sortir pour vous tirer de l'assujettissement où vous êtes.* Mais elle ne l'a jamais appréhendé; & enfin Dieu lui a donné la grace de persévérer jusqu'à la mort: de quoi nous sommes obligées de le remercier pour elle, & nous tenir heureuses de ce qu'il lui a plu nous choisir pour être les instrumens de la miséricorde qu'il lui a faite.”

Après la mort de ma Sœur Antoinette de Sainte Foi, on trouva ce qui suit écrit de sa propre main, dans un papier qu'elle portoit sur elle. Nous conservons cet Ecrit, parce qu'on y voit les bons sentimens que Dieu donnoit à cette fille, & parce qu'on y verra la conduite si pleine de charité & de lumière des personnes entre les mains desquelles Dieu lui avoit fait la grace de se rencontrer.

[En l'an 1652. la vingt-cinquième année de mon âge Dieu m'a fait ressentir les effets de sa grande miséricorde, & m'a fait voir l'horrible as-

sou-

VI.  
De nos  
maîtres  
D. de  
touché  
S. de  
Rel.

soupissement où j'étois : me réveillant comme profond sommeil, il m'a fait connoître que m'a été plus criminelle & payenne que chrétienne religieuse ; & comme j'étois dans l'attente de la plus grande grâce qu'il fait à ceux qu'il aime, je me trouvai dans de grandes peines d'esprit ; & ne me falloit pas d'autre témoin que ma propre conscience pour me faire avouër que je m'étois rendue tout-à-fait indigne. Ces pensées me mettoient dans une agitation d'esprit qui me rendoit presque dans le desespoir, parce que je voyois de toutes parts qu'il falloit retourner dans le monde, & que cela rendoit ma perte infallible, à cause des pernicieuses qualités de mon esprit & de mon naturel, qui me donnent sujet de craindre non seulement le monde mais même d'autres Maisons Religieuses qui n'auroient pas une connoissance assez exacte de mes misères que je n'ai pas reconnues moi-même durant tant d'années.

MAIS enfin Dieu s'est voulu servir de cette agitation d'esprit pour me faire recourir, en toute confiance, au trône de sa miséricorde, me voyant accablée de mes propres misères. Je me suis entièrement abandonnée à sa divine volonté, afin qu'il disposât de moi selon son bon plaisir ; & il sembleroit oublié qu'il est juste pour me donner des preuves de son extrême bonté, puisqu'il s'est voulu servir de ce qui paroissoit le sujet de ma perte pour me donner l'esperance de mon salut. Sa compassion sur moi a été si admirable qu'il m'a été dit de toutes parts qu'elle est sans exemple.

Le premier & le plus grand désir qu'il me donna ce fut de lui sacrifier le reste de ma vie pour me consacrer dans l'exercice de la pénitence en la manière qu'il lui plaira. C'est en ce tems que je me suis sentie trouvée comme accablée de ses bienfaits : & il m'a fait désirer l'état le plus abaissé auquel j'ai toujours eu une épouvantable opposition à cause de l'orgueil dont je suis toute remplie. Néan-

est devenue victorieuse, puisqu'elle m'a ôté ce que j'ai appréhendé jusqu'à présent. Elle m'a fait connoître la nécessité que j'ai de l'humilité : c'est ce qui m'a porté à demander avec confiance ce que j'ai fui avec tant d'aveuglement. Je me suis tenu quatre mois dans l'incertitude, parce que je craignois, que j'ai fait paroître dans le bien, à l'égard de ceux qui me tiennent la place de moi, que ce que je demandois \*, à cause qu'ils ne m'ont pas en moi assez de grace pour soutenir ce que je desirois. Mais au-lieu de m'étonner, j'ai redoublé mes instantes supplications ; & j'ai même disposé à recevoir cette grace, Dieu me donna la pensée de faire un renouvellement entier de ma vie entre les mains de M. Arnauld, mon Juge & mon Avocat en cette affaire. Mais redevable à sa grande charité de l'espoir qui me reste de mon salut. Je ne puis admirer combien de peines il s'est données pour moi. Il a bien fait paroître en cette rencontre qu'il a pour le salut des âmes. Il m'a soutenu dans les faiblesses & les abattemens d'esprit qui me mettoient dans le découragement, me faisant voir l'obligation que j'ai de faire pénitence, & la grande grace que Dieu me fait de me donner l'occasion & le tems de la faire.

Le 12. Septembre, il me fit parler à M. Singlin, par lequel je découvris tout ce qui se passoit en moi, & il me fit de m'accorder la demande que j'avois faite de me m'accuser publiquement au Chapitre de nos fautes, afin de faire voir à la Communauté que je me suis rendue indigne de la grande grâce que l'on a pour moi en cette sainte Maison, les suppliant de me la vouloir cependant accorder d'une manière proportionnée à l'exigence du besoin que j'en ai présentement. Après qu'il

eut été en la garde de la Maison en qualité de postulant.



qu'il m'eut fait voir toutes les difficultés que j'en  
 rai rencontrer durant le cours de ma vie ,  
 cet état où j'ai dessein de la passer , s'il pl  
 Dieu de m'en faire la grace , il m'accorda ma  
 humble supplication , me témoignant qu'il avo  
 la joie de me voir revenir comme une brebis  
 rée dans la voie que Dieu me fait connoit  
 tre absolument nécessaire pour me sauver. Je  
 suis trouvée alors dans une grande paix ; & il  
 semble que je n'ai plus rien à désirer que d'ê  
 dèle à Dieu.

LA remontrance, que M. Singlin me fit , l  
 sujet de la femme courbée, me faisant voir co  
 je me dois présenter à Dieu , afin qu'il me r  
 de cette pente horrible que j'ai vers les chose  
 la terre & sur-tout vers moi-même : comme j  
 dois regarder comme paralytique , parce que si  
 grace je ne puis rien faire pour me délivrer de  
 misères : que je dois demander avec instance  
 me fasse entendre au fond du cœur , *tolle l  
 tuum* ; ce qui veut dire pour moi , soyez deli  
 du pèsant fardeau de vos péchés , & marchez  
 venir vers le Ciel qui est la demeure des Elus.  
 suite il me parla du changement qui doit par  
 dans toutes mes actions , en sorte que je puiss  
 re avec vérité. *Nunc cæpi , hæc mutatio de  
 excelsi.*

LE 25. je retournai chez M. Arnauld , le  
 m'exhorta à reconnoître la grande bonté de  
 qui se comporte à mon égard comme ce  
 Père , dont parle l'Evangile , lequel reçut  
 tant d'amour son fils qui avoit dissipé tout  
 Bien ; & comme je dois aller avec humilité &  
 fiancé à l'exemple de ce pauvre enfant prod  
 & dire tous les jours de ma vie , *Deus cordi  
 & pars mea, Deus in æternum*, à cause que  
 que j'embrasse m'oblige à n'avoir aucune espe  
 sur quelque protection humaine telle qu'elle p  
 être , mais seulement en la divine Providence

ne dit que je devois toujours avoir présent ce verset : *Elegi abjectus esse*, &c. & que je devois considérer que, puisque j'ai choisi cela, je suis obligée d'accepter les suites.

En 1666. je fis une accusation générale de mes fautes, en conformité de la permission qu'on m'avoit accordée pour cet effet. Ce fut alors que notre Mère me donna des preuves de la grande charité qu'elle avoit pour moi. Elle me parla avec toute la tendresse d'une Mère & toute la force qu'inspire un véritable zèle pour une ame dont on voit le péril. J'ai écrit ailleurs ce qu'elle me dit, afin qu'il ne s'efface jamais ni de mon esprit ni de mon cœur.]

X L.

*Réflexion de la vie, des vertus & de la mort  
de la Sœur Marguerite de Sainte Delphine  
D'ANGENNES, Postulante. Par la Mère  
Angelique de S. Jean ARNAULD.*

Où m'a ordonné d'écrire ce que j'ai su & ce que j'ai vu de plus considérable de la vie & de la mort de Mademoiselle d'Angennes, appelée en Religion Sœur Marguerite de Ste. Delphine. J'en dirai peu de choses, parce que beaucoup de circonstances, qui seroient peut-être les plus édifiantes, sont échappées de ma mémoire, n'ayant nullement pensé à les retenir lorsque je les ai vues; néanmoins le peu que je dirai suffira, comme je crois, pour faire admirer la providence & la bonté de Dieu en elle.

Je ne parlerai point de sa naissance, son nom est assez connu; mais je dirai qu'elle s'est estimée heu-

I.  
Comment  
Mademoi-  
selle d'An-  
gennes en-  
tra à P. R.

avoit destiné celle-ci qui étoit, je croi  
de ces filles, à être Religieuse. Elle n'  
dit qu'elle n'avoit jamais pensé qu'il y  
eût chose à choisir pour elle, & qu'elle avoit  
désiré de l'être depuis qu'elle se connoissoit.

ELLE me dit aussi qu'étant encore  
vive, M. son Père & Madame sa Mère  
seroient, étant obligés de s'en aller bien  
pendant ce tems-là, il lui vint en l'esprit  
ne fut pas bien pensée : de quoi elle eut  
la plus courte que l'autre, & fut boîte  
toute sa vie. Ce fut par cette occasion  
dame de Fontainerant, sa Belle Tante,  
épousa le Frère de M. d'Angennes, son  
soin de cette pauvre enfant, & l'a toujours  
comme sa fille jusqu'au tems qu'elle vint  
pour être Religieuse.

CETTE Dame nous a dit, qu'elle  
remarqua en elle un esprit solide, sage &  
qui se cachoit plutôt que de se vouloir  
qu'elle la toujours vue dans un fort grand  
de toutes les vanités & agitations qui se  
naient la plus grande passion des filles de  
qu'elle regardoit toutes ces choses comme  
point pour elle, à cause du dessein qu'elle  
d'être Religieuse ; & qu'il a paru en elle  
temps-là une innocence & une bonté qui  
toujours gagne l'affection d'un chacun.

DEPUIS que Madame sa Tante eut vu  
de la fréquente Communion, & ensuite les  
qui ont paru sur le même sujet, cette en

entendit parler avec estime, entra si fort  
sentimens, & commença à les aimer telle-  
elle s'en instruisit à fonds. Elle ne pou-  
voir de personne aucune contradiction sur  
matière : ce qui faisoit qu'elle entroit quel-  
la en dispute avec des personnes qui ve-  
chez Madame sa Tante, comme si elle y  
grand intérêt; mais elle en a eu bien du  
depuis qu'elle eut été ici. On lui repré-  
te qu'elle comprit fort bien, que la con-  
de la vérité ne nous doit apprendre qu'à  
simple & à nous taire, & non à disputer & à  
au-dessus des autres. Elle eut ensuite la  
hance d'un Docteur en Théologie de Séez,  
un homme qui prêche avec grand zèle; &  
elle le voyoit & l'entendoit souvent parler,  
commença à goûter davantage la véritable pié-  
se séparer de beaucoup de choses qu'elle  
le lui y être contraires, entre autres la  
des Romains, dont elle avoit fait ses deli-

ce tems, comme elle vouloit toujours en-  
Religion, elle eut une extrême envie  
à Port-Royal. On en fit parler ici,  
y eut de la difficulté parce qu'elle étoit  
ne pour entrer au Noviciat, & MM. ses  
ne souhaitoient pas qu'elle y fût du tout,  
ement M. son Père, qui s'y opposoit à  
la l'impression desavantageuse qu'on lui a-  
tante de ceux qui conduisoient cette Mai-

de donc quelques propositions qui n'eurent  
laite, l'affaire se rompit tout-à-fait, &  
eut un extrême déplaisir: mais à quelque  
de, Mademoiselle de Fontaineriant, la Cou-  
elle aimoit extrêmement, voulut entrer dans  
près de leur Demeure, nommée Essé,  
Mademoiselle d'Angennes se résolut aussi d'aller  
y, mais sans dessein d'y être Religieuse,  
n'ayant

n'ayant d'inclination que pour Port-Royal, n'y furent guères ni l'une ni l'autre ; M<sup>rs</sup> de Fontenay étant devenue malade, ce fut de les faire revenir chez elle, & Mademoiselle de Fontenay prit le parti de venir à Port-Royal, où sa Cousine avoit voulu la suivre ; mais il étoit impossible d'obtenir le consentement de M. son Père pour cet engagement, qu'il eût désiré de la voir Religieuse, & qu'elle fût en âge. Il se fit bien des consultations pour savoir quelle Maison on choisiroit ; on n'en vouloit qu'une qui n'étoit pas à si grande distance de toutes les autres, & qu'elle fût assez indifférente. Enfin on conclut de l'envoyer au Pont aux Dames où elle seroit reçue avec respect & mieux traitée qu'ailleurs, en l'honneur de Madame la Comtesse d'Olonne, sa tante Germaine, parce que l'Abbesse étoit sa Sœur.

On l'envoya donc à Paris auprès de M<sup>rs</sup> de Comtesse d'Olonne, qui la devoit elle-même conduire au Pont aux Dames.

IL n'y a pas trois semaines qu'en parlant de ce sujet, je lui demandai comment elle avoit pu se résoudre à se faire Religieuse d'une Maison, contre l'inclination qu'elle avoit pour une autre, hors laquelle elle s'imaginoit ne pouvoir jamais être contente. Elle me dit qu'elle étoit résolue qu'après avoir vu toutes choses de près, & que c'étoit une impossibilité absolue de résister ici ; mais qu'elle n'auroit pas eu ce parti dans son esprit sans ce qu'elle s'étoit figurée, & qu'elle seroit Religieuse, il ne seroit pas possible, comme il est arrivé à quelques-unes d'entre nous, qu'elle revînt chercher Port-Royal où elle croyoit son bonheur attaché ; & en effet elle ne se trompoit pas, car Dieu, par sa bonté qu'il lui a envoyée, le lui a fait trouver parfait & tout accompli en bien moins de temps.

par un chemin bien plus court que celui qu'elle alloit.

PENDANT donc trois semaines ou un mois, je ne sai pas le tems qu'elle fut à Paris en attendant que Madame d'Olonne la pût mener au Pont aux Dames, elle vint voir ici Mademoiselle de Pontchartrant, sa Cousine, qui y étoit, à qui elle témoigna de nouveau l'extrême désir qu'elle auroit qu'elle entrât au moins pour quelque tems. On en parla; mais personne n'y voyoit de l'apparence, les affaires étant déjà arrêtées pour ailleurs: d'un autre côté, M. son Père lui avoit refusé avec toute son autorité d'entrer ici. Enfin étant sur son départ, elle vint pour la dernière fois voir sa Cousine, & savoir si elle n'avoit rien obtenu de nos Mères en sa faveur. Quand elle eut appris le dernier refus qu'on lui faisoit, elle dit avec un douteur, que le ton de sa voix exprimoit assez; Il n'y a donc plus rien à espérer pour moi, & commença à pleurer si amèrement qu'elle attendrit la Sœur qui assistoit sa Cousine au parloir: de sorte qu'elle lui conseilla de faire un dernier effort, & qu'elle parlât encore à M. Singlin, & à nos Mères. Quand il parut n'y avoir plus de ressource, ce fut alors que tout se fit, & qu'on lui promit de la recevoir pour quelque tems si Madame la Comtesse d'Olonne l'agréoit; que cependant on employeroit encore auprès de M. son Père Madame la Maréchale de la Ferté Senneterre, pour obtenir qu'elle y pût demeurer. Voilà comme son entrée fut conclue, & exécutée quelques jours après. Madame d'Olonne l'ayant amenée ici la veille de la Conversion de S. Paul, 24. Janvier 1659.

Il me vient dans l'esprit si ce que j'ai dit jusqu'à présent ne passe point un peu les bornes qu'on m'avoit prescrites, qui étoit d'écrire seulement ce que j'avois connu de sa vertu. Mais puisque la justification n'est qu'une suite dans l'ordre de Dieu de la vocation & de la prédestination, il

Il semble qu'il y a de l'utilité à remarquer  
 quelles traces & par quels moyens extérieurs  
 fait entrer les âmes dans la voie de la sainteté  
 comme il se sert de certaines rencontres humi-  
 les & imprévues pour faire réussir comme par lui  
 les décrets éternels de sa bonté envers ses élus.  
 Il paroît de plus, qu'il est du devoir de nous  
 étudier de nous souvenir par quels moyens  
 voulu nous donner cette âme par préférence  
 entre Maisons auxquelles on la destinoit, pu-  
 s'il y ayant rien de si précieux devant lui que ce  
 qu'il appelle dans l'Ecriture (Zach. 2.) la petite  
 troupe, il n'y a rien aussi dont on doive faire  
 état que de ces unions saintes, qu'il plaît à  
 de nous donner, avec des personnes qui d'au-  
 tant de sa grace tiennent par leur vertu les pré-  
 miers rangs après de lui, quoiqu'elles n'aient  
 que la dernière place dans la Maison, comme  
 le - ci l'a toujours cherché parmi nous.

Je ne puis pas non plus omettre l'obli-  
 gation particulière que j'ai à Dieu, de ce que n'étant  
 arrivée en cette Maison de Port-Royal de Paris  
 quinze jours auparavant, pour avoir la charge  
 de Novices dont j'étois si incapable, il voulut  
 celle-ci fût la première qui entra depuis, afin  
 son exemple & sa vertu m'instruisissent & m'é-  
 tablissent dans un emploi que la lumière, qu'on  
 avoit de ce que Dieu opère dans les âmes,  
 beaucoup moins d'effet que la persuasion que  
 fait dans l'esprit un exemple vivant & une  
 pratique de tous ses devoirs, telle que nous  
 vîmes vue dans celle dont nous parlons.

II  
 Quelles fa-  
 zont ses  
 premières  
 dispositions  
 sions, &  
 s'acquies-  
 sent à  
 Dieu la  
 parole.

Il a paru en elle la vérité de cette parole  
 l'Ecriture, que la voie & le sentier, par lequel  
 conduit les justes, paroît d'abord comme la lumière  
 l'aurore qui croît toujours jusqu'à ce qu'elle se  
 en un jour parfait. (Prov. 4. 18.)

D'abord qu'elle entra, elle n'avoit aucune  
 instruction de tout ce qui regarde la Religion.

Je n'avois elle jamais été que le peu de temps que  
je n'avois eu à elle en cette Abbaye par de  
son, où elle n'en avoit rien appris. Beaucoup de  
choses lui paroissent extraordinaires, & qu'elle  
qu'elle eût beaucoup d'amour pour tout en géné  
ral, il y avoit cependant plusieurs petites choses  
comme les coups qui se disent aux Assemblées,  
à voir perdu, rompu, cassé, quelque chose, qui  
lui donnoient un peu d'envie de rire; mais elle ne  
montreroit rien, & même dans ces com  
mencemens elle prenoit peu de liberté avec  
nous & paroît retirée: ce qui me donna bien  
de la fois la pensée qu'elle s'ennoyoit: mais jamais  
elle ne me l'avoit, & elle m'a dit en effet de  
ce qu'elle n'avoit pas eu un moment d'ennui,  
n'avoit au contraire eu d'autre peine que celle  
de l'apprehension que M. son Père ne la brûlât pas  
pour son bonheur.

Dans ce commencement aussi elle ne se por  
toit pas bien, & cela la faisoit paroître délicate  
& peu servante. J'en eus le soupçon, & je  
me fuis à la Mère Angelique, que je craignois  
que nous n'eussions plutôt reçu une petite Demo  
iselle qu'une Religieuse, parce que son air un peu  
fin & mondé avec cette apparence de délicatesse me  
faisoit douter qu'elle se formât jamais pour la Reli  
gion. Mais au milieu de ces faiblesses il a tou  
jours paru en elle dès le premier jour de l'exac  
titude à l'obéissance & de l'application à se confor  
mer à tout ce que faisoient les autres: c'est ce  
qui ont témoigné celles qui la voyoient continuelle  
ment. Je me souviens d'un exemple de cette ex  
actitude qu'elle avoit à obéir. Le jour qu'on lui  
donna le petit habit de Postulante, je lui avois dit  
de se lever & de m'attendre, parce que  
je devois aller de l'aller habiller; & comme je fus  
occupé par quelque occupation qui m'empêcha d'y  
aller à la bonne heure que je m'étois proposé, je  
me souviens de Sainte Cécile, qui étoit



qu'elle étoit en état de se lever, qu'elle put la lever, voir où elle seroit, parce que je lui avois dit qu'elle ne se point lever, mais que je n'y avois rien dit de ce que je pensois. Elle me répondit d'un air si simple, & dit vrai, que, si je lui avois dit qu'elle ne se point lever, elle étoit assurée qu'elle ne l'aurait pas fait, parce qu'elle ne passoit jamais d'un état qu'on lui disoit de faire, en quoi, qu'elle étoit sur-quoi une Sœur, qui étoit présente, lui dit qu'elle en étoit donc bien contente, elle dit qu'elle eût voulu lui ressembler. C'étoit une fois trois semaines ou un mois après son retour, parce qu'on n'avoit pas voulu la changer, jusqu'à ce qu'on eût vu s'il y avoit apparence que son Père la laisseroit ici sa-moins-long-temps.

Elle n'avoit pas pu cet habit de pénitence pendant tout le jour de Carême, qui étoit le temps de la retraite de l'Eglise, elle désira d'y entrer, & de se voir renouvellement entre les mains de son Père. Il est vrai, qu'étant encore fort jeune, & sa vie ayant toujours été fort innocente, elle avoit peu de lumière pour connaître ses fautes, mais elle ne laissoit pas d'en avoir beaucoup de sentiment; & j'admisais que, quoiqu'elle fût fort innocente, après avoir vécu dans le monde, dont l'air corrompt si-tôt & si aisément l'âme même, elle ne laissoit pas de me témoigner, & parlant, tant de douleur de la vie passée & du désir de satisfaire à Dieu, que j'aurois jugé qu'elle eût eu un besoin extraordinaire de pénitence. Elle me demanda la permission de faire quelques-unes de particulières, outre ce qu'elle faisoit avec la Communauté, & continua dès-lors à pratiquer un silence fort étroit qu'elle a continué depuis avec une exactitude extraordinaire.

Le second renouvellement finit au Jeudi-Saint, & la Communauté avec beaucoup de dévotion;

est peu terrible ; car dans les commencemens elle étoit à Dieu par là : mais nous l'avons vu croître depuis peu à peu jusqu'à l'état où Dieu l'avoit fait arriver au temps de sa mort, qu'elle n'étoit plus attachée qu'à Jésus-Christ & à sa croix, sans autre consolation que celle de l'avoir qu'elle faisoit sa volonté en souffrant la privation de tout, & qu'elle attendait la miséricorde, dont l'espérance la soutenoit au milieu de ses peines. — Je me souviens, dit-elle, que peu de temps avant sa mort, comme je m'entretenois avec elle du désir qu'elle avoit de mourir, & du soulagement qu'elle trouvoit dans cette pensée que la mort la dégageroit bientôt de tous ses liens & la laisseroit dans la liberté de s'aller voir à Dieu, je lui dis que je l'avois vue qu'elle n'étoit point dans ces sentimens-là, & que quand elle demeura malade, elle craignoit extrêmement de mourir. Elle me répondit : „ Je me suis trouvée en des dispositions toutes différentes en divers temps : au commencement que je fus ici, je ne craignois point de mourir, parce que je ne me connoissois pas : depuis, quand j'ai commencé à me connoître & d'avoir aussi plus de confiance de Dieu, la mort m'a fait peur, & j'ai appréhendé d'aller paroître devant lui chargé de péchés ; mais depuis les grâces qu'il m'a faites dans ma maladie, & que j'ai mieux comprises la grandeur de sa bonté & sa charité infinie, la confiance a surmonté ma crainte, & j'ai passé de-là jusqu'au désir de la mort, parce que je la regarde comme la fin du péché, & j'espère par elle entrer dans la jouissance du souverain bien pour le posséder toujours sans craindre de le perdre jamais. ”

C'est qu'elle disoit en ceci étoit très-véritable, que la grace s'étoit accrue en elle par divers degrés, & nous l'avons encore mieux discerné qu'elle, parce que son humilité lui couvroit son avancement. Mais ce que j'ai le plus remarqué, c'est

qu'elle n'a pris ses accroissemens que par les plus ordinaires & les plus communes. N'ayant été que le fruit d'une parfaite docilité qui la rendoit comme une bonne terre de recevoir toutes sortes de semences, & qu'on les répandoit dans son cœur par les instructions qu'on lui donnoit. Et il me venoit distinctement en elle la comparaison dont parle l'Ecriture, quand il dit : qu'il y a un homme qui laboure sa terre & qui la sème, & quand il l'a semée & égale, il y sème les semences, & refuse le froment & l'orge, & donne en leur rang : car la grace a paru se cacher en elle, en sorte qu'elle l'a préparée par la connoissance & l'estime de la vérité, & à donner créance à tous les avis par lesquels elle recevoit dans cette Maison, parce qu'elle étoit persuadée qu'on l'a conduisoit à Dieu. Sa docilité lui a donné tant de facilité à croire tout ce qu'on lui faisoit voir que Dieu de sa bonté, qu'il sembloit que les pensées de Dieu fussent devenues les siennes, quand on l'a persuadée qu'elle devoit avoir d'autres sentimens que ceux qu'elle avoit eus auparavant par elle-même, quoique le motif lui en eût paru bon : ce qui ne souvent les personnes qui ont moins de pureté & d'amour sincère pour la vérité.

Je crois que ça été la grace particulière de sa disposition si pure & si simple de s'attacher tout à ce qui étoit de plus conforme à la vérité, & de n'avoir point d'attache ni à ses inclinations, ni à ses lumières quand on lui en découvroit une autre plus solide : & je ne doute pas aussi qu'il n'ait été cette simplicité de l'œil de sa foi, qui pendu tant de lumière sur tout le corps de sa vie extérieure, parce qu'il est facile quand on est parfaitement persuadé d'une vérité, & que l'âme l'aime, que les actions extérieures qui lui sont conformes aux sentimens qui sont

lieu d'en rapporter plusieurs exemples  
te; mais j'aime mieux continuer présent  
histoire, c'est-à-dire, ce qu'elle m'a  
arriva, parce que cela donnera quelque  
ce que je dirai de sa vertu.

ce renouvellement, dont j'ai parlé, qu'elle  
au Carême, elle changea en toutes cho  
commença à se donner avec grand zèle à  
services de la Religion, & même à ceux  
un peu méprisés dans son esprit, com  
les humiliations extérieures & le travail.

L'éducation du monde lui avoit donné  
manance aux premières, & une dévotion  
seuse lui étoit l'essence du second, par  
beaucoup lu & beaucoup ouï parler de  
pendant qu'elle étoit dans le monde, et  
boit un peu humainement & se plaisoit  
à la connoître qu'à en pratiquer les max  
ot avoient beaucoup contribué les per  
l'avoient instruite, s'étant bornées à lui  
discours sans lui donner des avis. Elle

même, en s'étonnant depuis de l'igno  
elle étoit en ce tems à l'égard de la vraie  
elle employoit tous ses soins à écouter  
dire de belles choses, & non à renoncer  
ne; que quand elle venoit voir sa Cousine  
que d'entrer, elle lui demandoit à quel  
port & ce qu'elle faisoit dans le Nou  
ne, comme elle lui contoit ce que les  
Novices tout le jour, qu'elles sont le  
tems occupées à travailler hors le tems  
& qu'elles alloient le soir toutes en  
heure de la promenade ramasser les fruits  
dans la saison, je pensois en moi-même  
quand elle me racontoit tout cela.

Elles sont grossières de s'appliquer à  
ces choses! Et cependant le travail a été  
des exercices qu'elle a le plus aimés: ce  
sont ceux qui ont fait paroître une affection qui s'est

vent à surpasser les forces, y ayant bien  
peine qu'une autre à cause de son âge  
qui la faisoit beaucoup à marcher. Elle  
se fait tout ce que faisoient les autres,  
disoit qu'elle n'y avoit pas plus de peine  
qu'il ne fallût que la voir pour être per-  
suaadée : car elle se mettoit toute en  
vis au Refectoire ou à laver la vaisselle  
de à toujours salt jusqu'à sa maladie. Elle  
se fait par adresse ce qu'elle n'avoit pu  
ce de faire aisément comme une autre,  
se jouissoit d'avoir trouvé l'invention de  
tout toute seule de quelque chose de pénible  
se ne pouvoit auparavant faire sans aide.

On a vu en elle ce qu'a de pouvoir l'  
travail en des personnes qui se regardent  
comme pénitence & une obéissance : car elle  
ne fit rien faire du tout quand elle vint,  
n'eût naturellement aucune adresse, elle  
quoit avec tant d'affection à apprendre  
qu'on vouloit qu'elle fit, qu'elle y réussit  
bien qu'auroit pu faire une autre plus  
plus accoutumée qu'elle. Aussi ne s'exécutoit  
jamais de quoi que ce fût qu'on lui ordonnoit  
je ne me souviens point qu'elle ait jamais eu  
aucune difficulté à tout ce qu'on a exigé  
d'elle ou malade, excepté à être saignée, elle  
avoit une extrême appréhension naturelle  
si elle ne se pouvoit empêcher de la faire,  
ne demandoit-elle pas d'en être dispensée  
bien qu'on prit garde qu'elle ne retirât le  
pièce qu'elle ne pouvoit répondre d'elle.

J'ai déjà dit que son silence fut aussi  
marquable dès ce commencement, & tel  
qu'il n'y avoit rien à y désirer de plus, & que nous  
n'eussions même pu donner dès-lors pour le  
de tout le Noviciat.

ELLE aima si fort l'usage des signes, qu'elle  
d'abord ceux de ces choses dont elle

point; qu'elle s'en servoit continuellement & ne faisoit point du tout, jusques là que quelquefois les Sœurs, qui étoient avec elle, en avoient un peu de peine, parce qu'elles ne pouvoient comprendre les signes qu'elle composoit quelquefois & les comprenant pas tous assez bien; & le lendemain que l'en ayant avertie, elle le reçut fort bien, & qu'il parut qu'il n'y avoit là-dedans aucune affectation de singularité, étant toute prête à quitter ces signes, il le ne lui eusse dit qu'elle continuât à en faire usage, mais qu'elle n'en fît que de ceux qui sont intelligibles d'eux-mêmes, en disant les choses ensuite au cas qu'elle s'appelle de qu'on eût peine à les comprendre.

Mais ce que je suis bien aise de faire remarquer, c'est cet accroissement que j'ai déjà dit avoir été plus visible en cette âme qu'en aucune autre que j'aie vue, sans doute parce que Dieu lui étoit tout à fait taire un grand chemin en fort peu de tems; car dans ces commencemens, quoiqu'on vît en elle toute la vertu que je viens de dire, elle ne faisoit cependant agir avec peu de lumière, se laissant plutôt aller à suivre les bons exemples qu'elle voyoit & l'obéissance qui la conduisoit, qu'elle ne discernoit par elle-même ses obligations.

Mais peu de tems après, Dieu répandit sa grace dans son cœur & dans son esprit, pour lui faire connoître & pratiquer en même tems ce qu'il vouloit qu'elle fît pour lui être vraiment fidèle. Il se servit, pour la faire entrer en cet état, du moyen qui lui est le plus ordinaire, à savoir la connaissance de sa faiblesse, & de ses chûtes. Elle avoit une sorte d'inclination pour sa Cousine, & étoit toujours extrêmement aimée, jusqu'à avoir la complaisance de l'imiter quand elles étoient ensemble dans le monde; en quoi elle s'étoit fait un peu de tort. Comme elle se trouva ici dans le Noviciat, avec elle, ce fut une de ses plus grandes

peines que de lui plaindre parler: elle le faisoit pendant fort peu, & en demandoit auparavant million quand elle avoit quelque chose à lui dire. Mais si sa Cousine la prévenoit, c'étoit où elle n'avoit pas quelquefois la force de s'empêcher de répondre, & la plus grande peine ensuite s'accuser de la faute qu'elle y avoit faite, qu'elle ne pouvoit éviter en le faisant d'après elle de sa Cousine, pour qui elle étoit si sensible que pour elle-même. Je l'avertis une ou deux fois, & elle le reçut fort bien en m'avouant pourtant qu'elle avoit bien peine à se surmonter en ce point, & se demeurer efficacement persuadée dans le cas quand le cœur est gagné, la peine & la volonté effective de la combattre.

Quelque temps après, il arriva qu'une de leur connoissance ayant demandé à la tante de dire, afin qu'on ne la refusât pas, qu'elle leur Tante. Elles y furent toutes deux, mais d'abord en les saluant comme les Nieces, leur fit signe qu'elles jouissent aussi ce même honnage à cause de la Sœur qui les accompagnoit. Elle le firent l'une & l'autre, mais avec des gestes & des envies de rire qui firent bien voir à cette Sœur qu'il y avoit quelque chose. On m'avertit, & je voulus parler à ma Sœur pour en savoir la vérité. Elle se démêla avec quelques équivoques, & ne me dit point tout ce que c'étoit. Je pris sujet de lui parler de quelque chose qui regardoit sa conduite, ne la pressant pas presser davantage sur ce point, parce que je ne la voyois point disposée à s'ouvrir sur ce point. En effet ce qu'on en savoit n'étoit qu'un fait dont je ne la pouvois convaincre. Elle me le dit interdite tant que je lui parlai: je ne savois pas juger, & ne voulus pas lui demander; mais le soir elle me vint trouver, & se jeta à mes pieds pour s'accuser de la faute & des dégâts.

qu'elle m'en avoit faites, avec tant de larmes & de confusion, que je vis clairement ce qui est dit dans le Picaune: *Flabit spiritus ejus, & fluunt aquæ.* [ Il envoÿe son souffle & son vent doux, & pour lors il résout la neige & la glace en des eaux courantes. ] car depuis ce souffle de l'Esprit de Dieu dans son ame, je n'ai plus eu besoin de lui faire connoître ses fautes; mais j'ai eu bien souvent de la peine à modérer ses larmes, & à consoler son esprit, de la douleur que lui causoient ses moindres manquemens & la vue de ses infidélités envers Dieu & de son peu d'amour pour lui, dont elle s'accusoit toujours, parce qu'elle disoit qu'il falloit bien qu'elle ne l'aimât pas puisqu'elle le servoit si mal.

Depuis ce jour-là elle commença à agir avec discernement & avec lumière; en tombant ses yeux furent ouverts, & elle commença à comprendre si bien le tort que peut faire à une ame la moindre réserve qu'elle conserve dans son cœur, par celui qu'elle venoit d'éprouver qu'avoit fait en elle cette petite amitié humaine dont elle n'avoit pas voulu se dispenser, qu'elle me pria avec des larmes & des instances très-grandes de ne lui en plus parler quand j'en remarquerois quelque une, & de lui permettre de demander pardon à sa Cousine, en présence de tout le monde, du mauvais exemple qu'elle lui avoit donné dans cette occasion, où elle avoit fait encore quelque faute légère, lui ayant parlé en secret sans congé, & cela pour se ramener dans l'extrême repugnance qu'elle avoit, que sa Cousine vît qu'elle s'étoit accablée de la faute dont elles étoient, je crois, convenues de ne point parler, & pour s'engager à n'avoir plus de ces complaisances pour elle qui lui avoient été malheureuses à ce qu'elle disoit. Ceci se passa dans le Carême pendant qu'elle faisoit encore son renouvellement, peut-être deux mois après son entrée.



IL parut depuis ce jour-là, qu'elle entra d'une autre manière dans l'intelligence des gens qui regardoient la pratique de la vertu, en qu'elle n'avoit d'ouverture auparavant. Quant à la Théorie dont elle étoit fort instruite, plusieurs fois, après avoir ouï quelque chose aux Conférences ou aux Chapitres sur l'obligation & l'importance de quelques vertus & des manières qu'on y peut commettre, elle m'est venue en fondante en larmes pour me dire que cela lui fait connoître des défauts en elle qu'elle n'avoit jamais vus. Entre autres une fois, que nous avons beaucoup parlé de la charité & de la grande péché qui la blesse, dans soi ou dans le prochain elle vint, pour ainsi dire, me faire sa confession générale avec une douleur aussi grande qu'elle eût fait des meurtres, de toutes les passions les colères auxquelles elle avoit été sujette naturellement pendant qu'elle étoit dans le monde; elle cherchoit des termes pour me les exposer pour me faire comprendre que cette passion étoit si forte en elle, qu'elle l'eût rendue capable tout si elle en eût eu les occasions : d'où elle feroit qu'elle étoit coupable de tout, puisque ces mouvemens si violens elle n'avoit point retenue. J'avoue que cette confession me surprit; car jusques-là je l'avois prise pour avoir le cœur la plus douce du monde, quoique fort n'ayant pas remarqué en elle la moindre imperfection en quatre ou cinq mois qu'il y avoit bien lors qu'elle étoit dans la Maison.

117.  
 parents  
 & forcés  
 la laisser  
 R. où  
 & de  
 ont instr-  
 IL faut donc que je dise à présent comme elle y est demeurée, & que ce n'a été presque qu'un hazard de même qu'elle y est entrée, ou que ce n'a été que par la force de ses larmes ont obtenu de Dieu ce que personne ne put obtenir de M. son Père. Madame la Maréchale de la Fayette ayant écrit pour lui faire trouver bon qu'elle demeurât ici, il tarda assez à lui répondre, & je pu

tantôt, & tantôt, la notre pauvre enfant ne vivoit  
 que de la continuelle appréhension où elle étoit de  
 sa mort. Tous les Jendis elle étoit dans un  
 tel abattement de cœur, parce que c'est le  
 jour qu'arrive la Poste. Néanmoins quand on nous  
 apportoit les Lettres qui étoient terribles & ful-  
 mines, comme c'étoit dans le temps où nous  
 n'étions pas pleinement assurées qu'elle ne trouvât  
 des règles bien austères dans notre Règle, & que  
 sa mère elle-même fût plus disposée à se résoudre de  
 ne voyant la volonté de Monsieur son Père,  
 au commencement d'épreuve, quelle n'auroit  
 pu résister, on fut d'avis, pour la fonder davantage,  
 de ne la point prévenir du tout & de lui don-  
 ner les Lettres à lire sans lui rien dire : c'est pour-  
 qu'on n'usa d'aucune préface, je lui dis que  
 nous venions de recevoir ces Lettres, & qu'elle  
 les lût. Elle le fit avec la même simplicité sans  
 demander quoiqu'elle devint pâle comme  
 du papier dès qu'elle les vit. Quand elle eut vu le  
 contenu de M. son Père, qui étoit quand il  
 lui fit la perte de tout son Bien & de sa vie, il  
 n'y avoit pas sa fille dans un lieu où il préten-  
 dre son salut étoit exposé, je ne pense pas  
 qu'il y eût jamais vu une plus grande douleur & des  
 larmes plus touchantes que celles qu'elle versa. En  
 suite nous ne fîmes plus en peine si elle étoit  
 dans l'affection qu'elle témoignoit pour de-  
 venir sainte ; mais nous y fîmes bien pour tâcher  
 de la consoler. Avec tout cela, elle s'affligeoit d'a-  
/>
 ussi douce & si sage, que cela étoit  
 le plus touchant : car nonobstant ses pleurs  
 & ses larmes elle ne se dérégla point & ne laissa  
 d'aller par tout où elle devoit être : mais  
 elle se confia dans les prières qu'on feroit  
 pour elle. Elle pria pour ce sujet qu'on lui per-  
 mît de les demander à la Communauté, & el-  
 le le fit avec tant d'humilité & de larmes qu'elle  
 remua tous les Cœurs. Enfin comme elle eut

pris avis sur la réponse qu'elle auroit à faire, qu'on lui eut dit que si Monsieur son Père venoit à Paris pour la faire sortir, comme il l'en menaçoit, il ne seroit pas possible de refuser de la laisser aller, elle prit d'elle-même résolution de lui répondre qu'elle n'en venoit à ce point-là, & qu'il lui fallût en quittant cette Maison pour entrer dans un autre, tout ce qu'elle pouvoit dire étoit que par cette voie-là il se pouvoit assurer qu'elle ne seroit point Religieuse. Je ne sai si ce fut la réponse qu'elle avoit faite à Madame de la Roche qui la lui manda sans doute, ou s'il fut autrement formé par la suite de ce qu'on lui avoit dit, mais il est certain que la conduite de la Mlle. de la Roche tant il y a que toutes les Lettres depuis ne furent plus si fortes & ne parloient plus de la faire sortir, quoiqu'il prétendit néanmoins encore long-temps qu'elle y étoit contre son gré. Elle fut obligée cependant de consentir, ayant résolu de se faire Religieuse à un tel état qu'il eût eu assez de peine à trouver un autre Couvent qui eût voulu s'en charger au bout de neuf mois qu'elle eut passés de Noviciat, s'acquittant de toute la Règle avec exactitude & une édification extraordinaire, tomba dans une maladie qui la conduisit promptement à la mort. Ce fut le 23. Octobre 1699, jour propre jour que nous faisons la Fête de l'Invention de l'habit. Elle étoit ce jour-là extraordinairement en dévotion; mais comme son esprit étoit solide, elle ne s'attachoit qu'à son devoir & elle avoit autant de ferveur à travailler qu'à prier, quand l'obéissance l'y destinoit; de sorte qu'elle desiroit principalement ce jour-là de faire le plus qu'elle pourroit les Sœurs Professes, & qu'elle étoit au Réfectoire, afin qu'elles eussent le temps de demeurer davantage à l'Eglise, elle sortit aussi-tôt que la grande Messe fut dite, & se fit si recueillie & néanmoins si délibérée, & comme une personne qui est pleine de

de d'empressement, pour ce qu'elle va faire. La sœur qui la vit en fut pénétrée d'admiration, & qu'elle fut en train de travailler dans le jardin, & lui prit une fort grande toux, & en suivit un évachement de sang dont celles qui étoient avec elle s'apperçurent avant qu'elle le dir; si violent que, sans avoir le loisir de, sortir de sa chambre, elle jeta plus de dix ou douze palettes de sang pendant qu'on étoit venu nous avertir. Nous courus fort effrayées, & quand elle me vit, elle-même étant en chemin que marchoit, elle jetoit & crachoit le sang en même temps, d'une manière qui faisoit horreur, elle se fit effort de dire deux ou trois fois que je n'eusse peur, & qu'elle ne sentoit point de mal. Elle étoit près d'une demi-heure avec très-peu de repos, & lui reprit encore un quart d'heure. Je commençai pour lors à douter de sa vie, car le sang l'étouffoit, dont elle jeta pour la vingt-palettes cette première fois. On vint, & on lui donna d'autres petits remèdes, mais elle étoit fort effrayée dans une foiblesse qui lui étoit en effet ne ressembloit pas mal à la mort. Elle se fit tel accident & étant dans une espèce de délire, elle fit paroître quelque empressement d'avoir auprès d'elle, me disant que je ne pouvois point; mais à quelque-tems de-là elle se calma, & me disoit en se reprochant à elle-même ce manquement de foi: „A quoi pensois-je ? que cela est pitoyable ! croire aller à Dieu, & chercher pour appui une créature, quand on n'a affaire qu'à Dieu !” Je vis sa présence d'esprit & son égalité dans cette occasion : quand elle eut un peu de relâche, & que ce violent fut arrêté, elle fit attention qu'il étoit temps de diner, & elle me fit un signe pour me faire entendre qu'elle me prioit d'y aller, que je n'allois seulement pas, m'imaginant qu'elle me faisoit plutôt quelque chose pour aller

même :

même: ce qui lui fit faire effort pour que je devois aller dîner, & me fit de signes des yeux & du visage pour

UNE heure après, quand elle put se demander qu'il lui fût permis de me dire chose en particulier; & après m'avoir son appréhension de mourir, elle me dit qui étoit, qu'elle n'étoit point encore que toutes ses passions vivoient encore & qu'elle croyoit même que sa malade l'effet & la punition; parce que depuis jours elle avoit senti des mouvemens & de promptitude, qui auroient été de même autrefois, si elle en eût eu l'occasion. Je demandai si elle avoit fait paroître cela: elle me répondit qu'elle n'en étoit point; que cependant elle avoit reconnu qu'elle n'étoit pas changée, comme elle avoit cru à ce point, puisqu'elle s'étoit trouvée capable de faire toutes choses avec une patience extrême, & d'avoir de l'impatience quand tout n'alloit pas aussi vite qu'elle le vouloit; qu'elle croyoit que c'étoit cela qui avoit échauffé le sang, & qui lui avoit causé le crachement de sang. A quoi je lui répondis qu'elle n'en étoit point bien, & que c'étoit au contraire l'effet de son sang qui lui avoit causé cette humeur dont elle n'étoit point maîtresse. Dieu ne lui imputerait point, puisqu'elle n'avoit point suivi les mouvemens. Cela la rassura, & elle recevoit toujours avec beaucoup de patience ce qu'on lui disoit.

Ce crachement de sang lui reprit pendant deux ou trois jours, mais sans violence; & toutes les fois qu'il venoit, son appréhension de mourir étoit diminuée, qu'elle ne témoignoit cependant qu'une tranquillité de douceur & une entière soumission à ce que Dieu en ordonneroit. Le Médecin

qu'on ne pouvoit répondre que le sang ne la suffo-  
quât, s'il revenoit encore avec la même abon-  
dance, nous fûmes obligées trois jours après, de  
pour d'être surprises, de lui faire donner le Via-  
tique à dix heures au soir, parce que son mal lui  
venoit assez fort & qu'il y avoit à craindre qu'il ne  
continuât toute la nuit. Après s'être confessée  
pour cela, elle nous fit faire des prières à Dieu  
pour obtenir que la toux & le crachement de sang  
cessassent un peu, pour lui donner le loisir de  
communier: ce qui arriva, le sang s'étant arrêté  
pendant que la Communauté s'assembloit.

Depuis qu'elle eut reçu le S. Viatique, elle  
sentit beaucoup de la crainte de la mort, & de-  
vint dans une fort grande paix, soumise à tout  
ce que Dieu ordonneroit, & elle n'est plus sortie  
de cette disposition que pour passer plus avant,  
c'est-à-dire jusqu'au désir de la mort & à la joie  
de la voir approcher, où elle n'est arrivée qu'à  
mesure qu'elle s'est dégagée de plus en plus de  
toutes sortes de désirs & d'inclinations, même à des  
choses saintes où elle avoit un peu d'attachement;  
parce qu'elle n'avoit pas encore assez de lumière  
pour les discerner; comme entre autres une des  
choses qui lui donnoit quelque envie de vivre,  
étoit afin de pouvoir être Religieuse, & elle ne  
put s'empêcher de témoigner un peu de regret de  
ce que cet accident lui étoit arrivé sur le point  
qu'elle devoit aller à Port-Royal des Champs pour  
y faire son épreuve. Elle ne perdoit cependant  
pas l'espérance d'y aller, & elle me disoit que son  
mal ne l'empêcheroit pas de faire le voyage: que  
si-bien qu'au dix jours, qui restotent jusqu'au départ  
de la Mère Angelique après les Fêtes de la Tou-  
ssaint, suffiroient peut-être pour la remettre.

C'estoit son courage qui la faisoit parler ainsi,  
car elle fut toujours mal & dans les remèdes  
jusques vers Noël; mais depuis Noël jusques vers  
le mal-Carde elle croyoit se bien porter, parce  
qu'elle

que penser d'elle-même; qu'elle  
 étoit réduite à rien; qu'elle  
 devenue la grace de Dieu en elle  
 voit plus ni mouvement ni peine  
 soit plus rien, & n'étoit plus  
 qu'elle pouvoit entendre, &  
 toujours été; qu'il sembloit que  
 une charnelle comme son corps  
 blissoit & s'anéantissoit avec lui  
 mieux comprendre qu'elle avoit  
 bender cet état ou elle se trouvoit  
 remarquer combien ce changement  
 que son mal n'en pouvoit être  
 le me disoit: „ Il y a si long-  
 „ lade, & néanmoins je ne me  
 „ comme je suis depuis quelque  
 „ te je n'avois point de plus  
 „ m'entretenir avec Dieu. Que  
 „ la plupart des journées presen-  
 „ tois plus satisfaite que dans les  
 „ pagnes; & quand je passois  
 „ m'ir, & que j'entendois d'au-  
 „ sur-tout les grandes fôres, je  
 „ quefois si ravie & dans une  
 „ sois déjà être dans le Ciel; au-  
 „ tout s'éloigne de moi, & je  
 „ ver mon esprit vers Dieu, &  
 „ choses spirituelles, que mon  
 „ ble de toute action & de  
 „ rien.”

Il est certain que Dieu la trou-  
 vait là, & qu'il y eut plus qu'un  
 cause cette peine: car elle étoit  
 avant de mourir; & je me sou-  
 vois auprès d'elle, quatre ou cinq  
 le m'eut dit ceci, je n'ai pas en-  
 parlois, mais je sai bien qu'elle  
 voit que son cœur se rouvroit  
 chose que je lui disois, et il

est insensible à tout. Il est vrai néanmoins que son mal & sa foiblesse étoient la cause la plus grande de l'impuissance où elle se trouvoit de pouvoir plus appliquer à Dieu, je dis, par la pensée; car pour son cœur, il étoit mobile dans l'amour qu'elle avoit pour lui, & sa soumission à souffrir tout ce qu'il a voulu envoyer. Et de fait, nous avons vu que son cœur étoit tellement de s'occuper de Dieu, qu'elle en étoit capable, que dès aussi-tôt qu'elle avoit un peu de soulagement, c'étoit la courir à ses délices.

Mais que son mal fut fort augmenté, environ trois mois avant sa mort, comme elle n'avoit repos les nuits, & qu'elle les passoit souffrant une toux violente & presque continuelle, d'avis qu'elle prit des petits grains pour la guérir. Le premier qu'elle prit ne produisit aucun effet; mais il charma son mal & sa toux, & donna un fort grand calme d'esprit qui est assez ordinaire de ce remède. Il arriva qu'elle parla le lendemain; elle me rendit content; & après s'être plaint de l'impuissance elle commençoit à se trouver bien pour s'appliquer à Dieu à cause des inquiétudes & foiblissements où elle étoit la plupart du temps. Elle me dit que Dieu l'avoit néanmoins un peu soulagée cette nuit, & que n'ayant pas souffert comme les autres, elle s'étoit trouvée pendant quelques heures dans une si grande liberté d'esprit, si pleine de Dieu & remplie de consolation, qu'elle se voyoit en Paradis. Je lui dis en riant qu'elle se trompoit pas, & qu'elle étoit au Paradis, parce que c'étoit l'ordinaire des petits grains de mener les personnes qui en font usage, à ce grand calme d'esprit qui leur ôte le sentiment de toute sorte de peines. Elle fut pressée de dire qu'elle ne pouvoit pas s'empêcher de croire que cet effet étoit naturel à ce remède, & qu'elle n'étoit pas sans doute entièrement guérie.

Pes



Cette sœur n'avoit point de mal sensible : néanmoins les Médecins, qui n'en ont jamais eue une mauvaise issue, l'ont toujours obligée à vivre me malade, sans agir & sans parler. Le mal ne lui coustoit guères, car elle avoit pris bonne habitude au silence pendant sa santé. Elle n'eut que de la joie, comme elle me le fit voir, que Dieu lui imposoit de nouveau cette obligation dans la maladie ; & en effet elle le fit avec une exactitude qui a toujours été un grand exemple. Une Sœur de la Communauté étoit Réfectorière, & qui l'avoit été avec elle pendant trois mois ; disoit en ce tems-là à la Communauté qu'elle ne savoit, encore comment elle avoit pu & de quel ton elle parloit, parce qu'elle n'avoit jamais entendu parler depuis qu'elles étoient ensemble. Toutes celles qui ont été Religieuses de Noviciat pendant huit ou neuf ans, qu'elle n'en a dougé sans être néanmoins, pourroient dire la même chose ; car excepté ce qu'on donne aux malades pour s'entretenir, étoit dans un silence si exact qu'elle doutoit si ce n'étoit point faire une faute que de parler aux personnes, qui venoient chercher quelque chose ou qui étoient en peine de quelque chose, qu'elle en savoit pour les empêcher de perdre davantage de tems. Elle m'en a parlé plusieurs fois, craignant que sous prétexte de charité, elle n'entretenne la distraction de son esprit, ou ne lâchât du silence, quoique ce ne fût bien souvent que par des signes qu'elle leur fit entendre qu'elles vouloient savoir.

— IV.  
Page 291  
de la vie.

Si son recueillement intérieur étoit la cause, bien que l'effet de son silence, & elle avoit un entretien aussi continuel avec Dieu qu'elle étoit extérieurement séparée de toute conversation, je l'ai pas appris de ce qu'elle m'a dit en ce tems-là, car elle ne parloit que pour me dire ses besoins & ses peines ; mais il étoit fort aisé d'en



ne penser d'elle-même; qu'elle étoit réduite à rien; qu'elle ne savoit ce qu'étoit devenue la grâce de Dieu en elle, puisqu'elle n'étoit plus ni mouvement ni pensée; qu'elle étoit plus rien, & n'étoit plus touchée de ce qu'elle pouvoit entendre, comme elle l'avoit toujours été; qu'il sembloit que son âme étoit devenue charnelle comme son corps, & qu'elle ne vivoit plus qu'en elle-même. Et pour mieux comprendre qu'elle avoit raison de se plaindre de cet état où elle se trouvoit, elle remarqua combien ce changement étoit grand. Elle se disoit: „ Il y a si long-tems que je suis malade, & néanmoins je ne me suis jamais sentie comme je suis depuis quelque tems; avant que je n'eusse point de plus grand plaisir qu'à m'entretenir avec Dieu. Quand je me voyois la plupart des journées presque toute seule, j'étois plus satisfaite que dans les meilleures compagnies; & quand je passois les nuits à me plaindre, & que j'entendois d'autres personnes se plaindre, sur-tout les grandes Femmes, je me trouvois quelquefois si ravie & dans une telle joie que j'étois déjà être dans le Ciel; au-lieu qu'à présent tout s'éloigne de moi, & je puis à peine lever mon esprit vers Dieu, ni rien goûter de ces choses spirituelles, que mon corps est incapable de toute action & de prendre plaisir à rien. ”

Il est certain que Dieu la vouloit affliger pendant ce tems-là, & qu'il y eut plus que la maladie qui causa cette peine: car elle cessa quelques jours avant de mourir; & je me souviens qu'étant allée voir auprès d'elle, quatre ou cinq jours après qu'elle m'eût dit ceci, je n'ai pas mémoire de ce qu'elle me disoit, mais je sais bien qu'elle me disoit qu'elle sentoit que son cœur se rouvroit & qu'elle goûtoit les choses que je lui disois, au-lieu qu'auparavant

elle étoit insensible à tout. Il est vrai néanmoins que son mal & sa foiblesse étoient la cause la plus ordinaire de l'impuissance où elle se trouvoit de se le pouvoir plus appliquer à Dieu, je dis, par l'esprit & par la pensée; car pour son cœur, il étoit immobile dans l'amour qu'elle avoit pour lui, & dans la soumission à souffrir tout ce qu'il a voulu lui envoyer. Et de fait, nous avons vu que son inclination étoit tellement de s'occuper de Dieu, quand elle en étoit capable, que dès aussi-tôt qu'elle avoit un peu de soulagement, c'étoit sa consolation & ses délices.

DANS que son mal fut fort augmenté, environ trois mois avant sa mort, comme elle n'avoit plus de repos les nuits, & qu'elle les passoit souvent avec une toux violente & presque continuelle, on fut d'avis qu'elle prit des petits grains pour la faire dormir. Le premier qu'elle prit ne produisit point cet effet; mais il charma son mal & sa toux, & la laissa dans un fort grand calme d'esprit qui est un effet assez ordinaire de ce remède. Il arriva que je lui parlai le lendemain: elle me rendit compte d'elle-même; & après s'être plaint de l'impuissance où elle commençoit à se trouver bien souvent de s'appliquer à Dieu à cause des inquiétudes & des affoiblissements où elle étoit la plupart du temps, elle me dit que Dieu l'avoit néanmoins un peu consolée cette nuit, & que n'ayant pas toussé comme les autres, elle s'étoit trouvée pendant deux heures dans une si grande liberté d'esprit, si occupée de Dieu & remplie de consolation, qu'elle croyoit être en Paradis. Je lui dis en riant qu'elle ne se trompoit pas, & qu'elle étoit au Paradis terrestre, parce que c'étoit l'ordinaire des petits grains d'y mener les personnes qui en font usage, en leur donnant ce calme d'esprit qui leur ôte le sentiment de toute sorte de peines. Elle fut pressée de s'en aller d'apprendre que cet effet étoit naturel, mais il ne l'étoit pas sans doute entièrement.

Peu de jours après en ayant encore re-  
 vus, & me parlant le lendemain du  
 lui avoit encore donné, & des mou-  
 vemens qu'elle avoit sentis en s'occupant.  
 Durant la nuit, elle me dit de fort bon  
 matin, En vérité j'étois toute affligée au  
 commencement de la semaine, & de la  
 joie de goûter Dieu comme je faisais.  
 Vous m'aviez persuadée que c'étoit  
 Dieu qui me causoit ces sentimens, &  
 Dieu: [Vous savez, mon Dieu, que  
 la vérité & du fond de mon cœur que  
 me, & que ce n'est point le petit  
 charme & me le fait imaginer.] Je  
 dis qu'elle disoit vrai; que le petit  
 donnoit pas les sentimens qu'elle avoit  
 Dieu; mais qu'il la rendoit capable de  
 davantage, en lui donnant la liberté  
 son esprit: de quoi elle demeurait satisfaite.  
 L'OCCUPATION continuelle où elle  
 Dieu & de sa vérité, lui donnoit  
 pour la suite, & tant de docilité  
 dans toutes les maximes de la plus  
 qu'elle auroit pu dire avec le Prophète  
 porte à aimer vos commandemens plus que  
 plus pur. Ce que je dis, parce que j'ai rencontré  
 un grand nombre de rencontres, que  
 eût des sentimens qui paroissent fort  
 qu'elle auroit pu prendre pour des effets  
 fite & de zèle, aussi-tôt qu'on lui avoit  
 que Dieu demandoit d'elle quelque chose  
 parfait & de plus dégagé des inclinations  
 un peu humaines qui se glissent là-dedans.  
 Comprendoit si bien & y entroit de  
 qu'il sembloit qu'elle n'avoit jamais  
 pensée.

PHAUS  
 CIVIL

V  
 lettre de  
 sainte Catherine

J'ai déjà dit que cette docilité & l'oc-  
 cité à ne rechercher que Dieu sans au-  
 cun autre motif que ce soit, a été sa grace  
 J'en pourrais rapporter plusieurs exemples.

J'ajoute que quelques-uns en particulier, après avoir assuré qu'en général je ne sai aucune chose ni de sa vie, ni de sa mort, où elle ait réservé quelque chose de son propre sens, & où elle ne soit entrée entièrement dans les sentimens qu'on lui a dit qu'elle devoit avoir, non par une simple soumission d'esprit, mais par une véritable lumière de la charité qui lui faisoit connoître & aimer la vérité au moment qu'on la lui décou-

vert. Elle avoit dans le commencement beaucoup de zèle & peu de connoissance, nous la vîmes peu-à-peu s'instruire de tout, & en même tems changer en tout. Toute sa dévotion d'abord consistoit à lire beaucoup, & à faire des extraits de toutes les belles choses qu'elle trouvoit, ou des recueils de ce qu'elle entendoit. Mais aussi-tôt qu'on lui eut fait voir que ces lectures nourrissoient souvent davantage la curiosité que la charité, elle s'affectionna plus qu'autre chose à devenir humble & non pas savante; elle n'a jamais témoigné la moindre envie de lire un livre que ceux qu'on lui donnoit, ni d'avoir plus de tems qu'on ne lui en donnoit pour lire; pour prier; & quoiqu'elle eût eu dans le commencement une grande passion pour tous les ouvrages qu'elle croyoit utiles touchant la grace, & édifiants, elle ne savoit ce qui se passoit sur ce sujet, il ne lui étoit pas arrivé une seule fois d'en rien demander. Depuis qu'elle eut appris que c'étoit une des choses dont on ne parloit jamais ici, & qu'on y étoit à aimer, à désirer & à demander la grace de Jésus-Christ, & à l'honorer par la prière, par de bonnes œuvres & par un humble silence, elle ne passa pas par des empressements à s'enquerir de ce qui se passoit entre les personnes savantes.

Si qu'on sa modestie cachât ce qui se passoit, je remarquai néanmoins dans une occasion, arrivée peu de tems avant la mort, qu'elle

le avoit un grand zèle pour Dieu, qui s'exerçoit sous l'humilité qui lui en faisoit de fréquens mouvemens : car comme elle eut appris contre qu'une personne qu'elle connoissoit avoit une faute qui pouvoit causer du scandale à d'autres, elle fut fâchée à un tel point, qu'elle en eut du regret qu'elle l'eût su ; & comme elle alloit de prier Dieu seulement sans s'inquiéter, le Seigneur me répondit avec grand sentiment :

« ferois-je bonne en l'état où je suis, si je n'étois de toutes choses, si je n'avois au-moins quelque chose de douleur pour les intérêts de mon Eglise ? »

J'ai déjà parlé de l'inclination qu'elle avoit pour Mademoiselle de Pontalier, sa sœur. Ce fut une des choses qu'elle eut le plus de peine à battre ; mais elle en vint à bout, & son amour naturel se changea en une affection véritable d'amour & d'charité qui ne l'avengloit plus comme auparavant pour l'empêcher de voir ses défauts, mais elle portoit à les ressentir autant que les siens. Ce fut ce qui lui causa une extrême tristesse, elle vit qu'elle ne pouvoit pas être Religieuse, puis qu'elle fut que sa sortie étoit résolue, elle pleuroit continuellement, non plus par sa nature de sa séparation, mais par le sentiment de compassion des avantages qu'elle alloit perdre, & des périls qu'elle alloit courir dans la vie du monde dont elle avoit une horreur qui ne se peut dire. L'ayant eue un jour dans cette profonde tristesse, je la tirai à part à la Conférence, où elle ne laissoit pas de venir quoique très-malade, je la tirai à part à la fin, je l'entretins assez long-tems sur les causes de sa tristesse. Elle ne m'en dit que de fort peu, mais voyant néanmoins qu'elle s'y laissoit aller & que cela occupoit tout-à-fait son esprit, je lui fis entendre qu'elle ne devoit pas tant se laisser aller & entretenir la peine par tant de larmes.

qui étoient moins utiles à sa Cousine & à une humble soumission à l'ordre de Dieu. Le seul ce qui nous est utile & aux autres, nous l'eûmes aussi-tôt, & quelques jours après elle lui ayant demandé dans une occasion où elle permit de lui parler, si elle ne pensoit toujours à elle & à ce qu'elle alloit devenir, elle lui répondit nettement: „ Point du tout, je pense plus: ma Sœur Angélique m'a dit que si je donnois liberté à mon esprit de m'en aller, je me retrouverois dans tous les lieux où vous allez rentrer, & avec toutes les personnes que vous allez revoir, & que ce me seroit une distraction continuelle. J'ai déjà vu qu'il en seroit ainsi, & que par-là je me ferois beaucoup plus de mal que de bien, de sorte que j'ai laissé ces inquiétudes, & je tâche de ne me occuper que de vous, mais de Dieu; cela vous est plus utile. ” Ce fut Mademoiselle de Fontenay qui me le redit, & qui en étoit dans l'étonnement & l'admiration de voir cette simplicité & la facilité à quitter ses premiers sentimens, & à se persuader de ce qu'on lui disoit.

Il n'y a point de toutes où elle eut le plus de peine à se rendre, ce fut à ne point désirer avec empressement d'être Religieuse, & ne point se laisser aller à ce que l'opposition de Monsieur son père, & la maladie de l'autre, l'emportoit de pouvoir mourir au moins Novice. Je vis que je passai une fois bien du temps à vouloir persuader qu'elle ne se devoit pas considérer comme moins heureuse & moins à Dieu que si elle étoit Religieuse, puisqu'elle avoit une pleine liberté de l'être, & que les causes qui l'en empêchoient ne venoient point d'elle. Elle ne pouvoit nier cela, & je m'étonnai en moi-même de voir qu'elle étoit si facile à son sentiment, encore qu'elle étoit si opposée qu'avec beaucoup de douceur & de patience.



Dieu aime aussi son Frère. [Evang. selon St. Jean  
L: 4.] Cette disposition à paru si extraordinaire  
en elle; qu'en tout le tems que nous l'avons vue,  
quoiqu'elle rendit un conte fort exact de ses fau-  
tes & de ce qui se passoit en elle, il ne m'a jamais  
paru, pas même une seule fois, qu'elle eût la  
moindre peine ni le moindre ressentiment, même  
involontaire, de quoi que ce soit qu'on lui eût fait  
ou dit: au-contraindre je l'ai vue pleurer deux ou  
trois fois avec beaucoup de douleur d'une petite  
sympathie naturelle qu'elle ressentoit pour une per-  
sonne, quoiqu'elle n'en eût jamais rien témoi-  
gné ni à elle, ni à autre, & qu'elle eût été très-  
loin à n'y point donner lieu volontairement; &  
quoique je croye que cela paroitra une grace assez  
singulière, on l'estimera sans doute davantage,  
si j'ajouterais, que ce n'est pas qu'elle n'ait eu  
les occasions où une vertu commune auroit ren-  
contré de quoi souffrir, si son humilité ou sa cha-  
rité, ou peut-être toutes les deux ensemble, ne  
l'avoient caché des manquemens assez visibles  
à la charité d'une autre personne envers elle,  
il semble que Dieu eût permis qui prit de l'é-  
loignement & de la jalousie contre elle pour exer-  
cer davantage son humilité & sa douceur, non pas  
sur une occasion seule, mais dans celles qui se  
présentoient ordinairement, tantôt témoignant  
un peu d'état de son mal, tantôt faisant paroître  
qu'elle donnoit bien de l'incommodité, d'autrefois  
disant des paroles de mépris de ce qu'elle n'é-  
toit pas propre, ou des choses semblables, & l'ob-  
servant d'une manière qui faisoit voir assez claire-  
ment quelle la traitoit par un esprit de jalousie.  
Pendant quoique nous nous apperçussions de  
tout cela, elle n'a jamais témoigné s'en ap-  
percevoir bien loin d'en avoir de la peine, & s'il  
est arrivé une occasion un peu avant sa mort  
elle en parla par rencontre, peut-être auroit-  
elle douté si elle voyoit ou si elle entendoit ce qui

se passoit, en sa présence. Ce fut, trois semaines  
 mois avant qu'elle mourût, que comme  
 en un état où on ne l'assuroit pas de huit  
 vie, & où elle avoit déjà reçu l'Extrême-  
 cette personne qui se trouvoit incommode  
 ce qu'elle logeoit proche d'elle, de ce qu'elle  
 soit beaucoup, vint lui dire quelques paroles  
 auroient pu tenter la patience d'une  
 moins humble qu'elle: mais bien loin de  
 ma Sœur Marguerite lui témoigna qu'elle  
 voit de la peine, & m'en fit avertir  
 qu'on vît par quelle voie on pourroit y  
 dier. Ayant vu que celle à qui cette  
 étoit échappée, étoit venue peu après lui  
 des excuses, elle en eut tant de confusion  
 me dit depuis, qu'elle ne pouvoit s'empê-  
 se plaindre un peu de ce que j'avois été  
 chose qu'elle m'avoit fait dire, tout au-  
 de son intention, & qu'eussent on en avoit  
 cette personne, & elle me dit ces propres  
 „ Hélas! a-t-elle cru qu'elle m'avoit fait  
 „ je serois bien déraisonnable; c'est à elle  
 „ j'en fais beaucoup, dont je suis bien fâché  
 „ ce n'étoit que pour tâcher d'y apporter  
 „ mède que je vous avois fait dire ce qu'elle  
 „ avoit témoigné: je ne m'en souvenois plus  
 „ plus, quand elle est venue si humblement  
 „ faire ses excuses."

Mais ce seroit trop peu qu'elle n'eût  
 ou qu'elle eût excusé les manquemens d'une  
 envers elle; c'est-là cette justice étroite qu  
 peut passer sans tomber. Elle couroit d  
 chemin plus large, parce que Dieu avoit  
 son cœur en le remplissant de son amour, &  
 elle a paru avoir une bonté & une affectio  
 ticulière pour cette même personne, & qu  
 quinze jours après ce que j'ai dit, elle me  
 gna d'une manière qui faisoit paroître de  
 dresse, qu'elle s'ennuyoit de ce qu'elle ne

comme de coutume prendre ses besoins dans l'infirmerie où elle étoit, parce qu'encore qu'elles ne parlaient pas d'ordinaire, elle la voyoit éclatant avec plaisir; & deux jours avant sa mort, elle me dit encore qu'elle avoit été très-aise de ce qu'elle l'étoit venue voir; & en ma présence la nuit qu'elle mourut, elle la regarda entre plusieurs personnes qui étoient autour de son lit, & mourant elle dit: „ J'ai tant de joie de vous voir, ma Sœur.”

POURQUOI cette épreuve de sa charité ait été si remarquable, il a été aisé néanmoins de voir qu'elle l'étendoit à toutes sortes de personnes, & qu'elle les regardoit toutes d'un même œil qui discernoit point leurs défauts, & lui faisoit avec beaucoup d'édification & jusqu'à l'admiration ce qu'il y avoit de bon en elles. Je me souviens que, comme on eut commencé à la veillesse, qui fut peu de jours avant sa mort, elle me dit peut-être trois ou quatre jours auparavant qu'elle avoit une obligation toute nouvelle à la charité de la Maison de ce qu'on prenoit cette charité, & que cela lui donnoit lieu de connoître les Sœurs de la Communauté, parce qu'on leur avoit permis de lui parler; & elle me dit en propres termes: „ Je serois morte sans connoître la Communauté si Dieu n'avoit fait naître cette occasion, & néanmoins je suis tellement édifiée dans l'admiration de la vertu de ces Sœurs qui sont venues ici, qu'encore que j'eusse admiré ce que je voyois dans le Noviciat, & que toutes les personnes me parussent très-vertueuses & très-bonnes, il me semble que la Communauté est encore toute autre chose, & je vois ici qu'on s'approche toujours de Dieu.” Sur-àyant envie de savoir plus particulièrement de qui lui avoient fait concevoir cette haute estime, elle m'en nomma cinq ou six, qui me firent voir que sa charité étoit bien éclairée, pour lui

faire voir en quelques-unes une vertu, qui n'est pas, & qui seroit cachée pour d'autres qui voient mieux les défauts du prochain qu'ils ne voient le fond de la piété & de la bonne volonté que Dieu cache en plusieurs justes sous des blessures apparentes.

Je n'ai rien dit en particulier de son humilité parce qu'elle en avoit trop pour la faire paroître en rien qui se pût rendre remarquable, excepté que cette vertu étoit répandue dans toute sa conduite & paroissoit l'ame de toutes ses actions. Elle lui faisoit avoir une obéissance sans réserve pour tout ce qu'on lui ordonnoit, sans distinction si c'étoient des choses contraires à son inclination, ou si c'étoit pour son soulagement, sans mettre en peine si elle seroit incommodée de ces choses qu'on croyoit lui devoir être salutaires, & bien se servir des avantages que la mortification ajoute à l'obéissance, & joignant le silence à ces deux pour rendre sa vertu plus solide & tenant plus cachée. Je n'en rapporterai qu'un petit exemple entre plusieurs. C'est que dans l'intervalle de sa maladie, qui dura peut-être trois mois, elle souhaita qu'on lui permit d'aller à quelques-uns des exercices, comme au Chœur, au Noviciat, quand il ne faisoit point trop mauvais tems: ce qu'on lui permit à condition qu'elle porteroit toujours son grand voile & un mouchoir devant sa bouche pour la garder du froid, & qu'elle seroit en hiver. Elle y fut si exacte qu'elle n'y quitta jamais, & un jour que je la vis extrêmement rouge dans le Noviciat, craignant qu'elle n'eût du mal & qu'elle n'eût de la fièvre, je lui demandai d'où cela venoit, & elle me répondit en souriant qu'elle étoit souvent comme cela, que ce n'étoit que la pesanteur de ce grand voile qui lui faisoit du mal à la tête, dont elle n'avoit jamais dit un seul mot depuis six semaines au-moins qu'elle le portoit.

elle a fait de même à l'égard de toutes ses répugnances : non seulement elle ne les a déclarées, mais même on n'a pu s'appercevoir qu'elle en avoit ; & souvent j'ai remarqué, mais sans lui faire paroître, de peur de la faire sortir de sa route, des choses qui étoient un peu mortifiantes pour une personne malade comme elle étoit, & accoutumée à se servir de la manière qu'on le veut en Religion, dont elle n'a jamais témoigné la moindre peine. Entre autres, elle buvoit, les deux mois de sa maladie, dans une certaine petite bouteille assez usée & fort dégoûtante, qui étoit posée auprès d'elle, & quelquefois bien souvent, qu'on qui le passoit du-moins par sa coupe. Je ne sais si elle s'en appercevoit, comme ces choses encore plus mortifiantes, qui se faisoient par négligence & qui lui ont pu donner bien de la peine assez long-tems, jusqu'à ce qu'on le leur ait mis ordre ; mais cela avoit pu lui paroître, qu'elle n'en auroit jamais rien

elle avoit plus de peine à se vaincre dans le manger, qu'elle avoit pour la nourriture en certaines heures, où elle se contraignoit pourtant extrêmement ; mais elle ne pouvoit pas s'empêcher de souffrir un peu. Elle eut encore une peine bien plus grande les deux derniers mois de sa vie : elle étoit causée par une faim qui la dévorait, & qui lui prenoit régulièrement avec le redoublement de la fièvre : cette faim étoit si violente, qu'elle ne pouvoit penser à autre chose : ce qui a été pour elle sujet de bien des scrupules ; car quoiqu'elle ne mangeât rien & qu'elle ne mangât point à propos-là, elle croyoit que c'étoit être devant Dieu une bête animale & toute charnelle de ne pouvoir résister à cette pensée ; & au-lieu que son Dieu lui faisoit cacher toutes ses répugnances, elle se laissoit vaincre, se croyant au-contraindre vaincue par cette faiblesse, elle la communi-

quoit à tout le monde, & souvent, en parlant  
des Sœurs du Noviciat qu'on envoyoit  
elle leur disoit, lorsqu'elles l'entretenoient  
des saintes & de l'attente où elle étoit à l'ar-  
rivée de la venue de Jésus Christ: „ Vous  
sçavez que je suis fort occupée de cela comme  
je devrois être, & bien souvent je ne puis  
rien faire que je mangerois bien; voyez si je  
n'ai besoin qu'on prie pour moi. ” Elle m'a  
plusieurs fois en particulier qu'elle avoit hon-  
te de ses faiblesses, & qu'on ne se  
faisoit point de son esprit qui étoit entré  
le poids de l'infirmité de son corps, & qui  
voulait rentrer avec lui dans le néant;  
se sentoit la plupart du temps accablée des  
troubles de son mal, & de mille sortes de  
tristesse qui lui faisoit penser, pendant  
qu'elle s'imaginait qu'elle n'étoit appliquée qu'à  
Dieu. Elle la voulut consoler quelques an-  
nées avant, lui ôtant l'inquiétude que Mes-  
sieurs lui faisoient faire plus de peine sur  
de sa demeure dans cette Maison: car en-  
voilà la lettre fort humble qu'elle écrivit à sa  
Mère, elle reçut d'elle une réponse très  
favorable, & qui valoit un consentement  
à laisser ici en repos, dont elle eut une  
joie qu'elle ne peut exprimer, parce, disoit-elle,  
cela elle ne voyoit plus que la seule volonté  
de Dieu qui l'empêchait d'être Religieuse, &  
n'en pouvoit plus avoir de regret, puisqu'elle  
obéissait à ses ordres valoit mieux que l'exé-  
cution de son dessein, & dès qu'elle se vit malade,  
elle en étoit bien aise; elle disoit que ce mal lui ôtoit l'appréhension  
quelque d'être contrainte de sortir d'ici,  
qu'il seroit impossible qu'on lui fit con-  
science, sans que l'effort du saisissement  
douloureux qu'elle en auroit ne l'ouvrit se-  
rieusement & ne lui revint son trachement de son

vij  
Suite de la  
maladie.

long-temps elle mourroit sur le pas-  
porte.

Aut maintenant que je reprenne la maladie  
venir à la mort: aussi bien suis-je obligée  
rompre quelquefois à long-tems ce que j'é-  
cris, si je différerois davantage, j'oublierois  
ce qui s'y est passé.

Elle dit qu'elle eut un assez bon intervalle au  
commencement de l'année, après s'être remise de  
grand mal & avoir fait usage des remèdes  
qui avoit donnés. Le Carême vint en oc-  
tobre: & comme c'est la coutume de demander  
au commencement du Carême de ce que  
l'on offre à Dieu de particulier, elle m'écri-  
vit un billet que j'ai retrouvé dans ses papiers,  
où elle me faisoit une réponse là-dessus  
qu'elle demandoit que, puisqu'elle  
ne pouvoit rien faire de particulier, elle pût au-  
rement dans tous les exercices ordinaires  
religieuses, & y ajouter quelques-uns de ceux  
qu'on pratiquoit en particulier le Carême, & qu'elle  
spécifioit. Je n'avois garde de lui accorder  
tout cela, n'ignorant pas qu'elle n'étoit  
guère guérie, quoiqu'elle ne sentit pas son mal, &  
cela ne permettant pas même qu'elle fût le

Je lui donnai donc une pénitence plus  
modérée, & lui refusai tout le reste; à quoi elle  
se contenta de son ordinaire sans la moindre répli-  
que. Néanmoins se voyant réduite au régime des  
malades, quoiqu'elle crût se bien porter, elle nous  
écrivit qu'elle s'adressa à Dieu afin qu'il fût  
bon pour elle, & qu'elle le pria qu'elle pût donc être  
guérie, puisqu'elle vivoit comme une malade,  
ne tant de soulagemens lui devinssent néces-  
saires, & qu'elle pût faire pénitence en quelque  
chose. Je ne sai pas si Dieu exauça sa prière, ou  
si le cours naturel la guérit, qui étoit con-  
tinuée son mal, mais le renouvellement.  
Le Carême, elle recommença à cracher le

sang, & quoique cela ne dura guères, elle en demeura beaucoup plus mal que l'autrefois, & poussa paroisant tout-à-fait affecté, & sa toue accompagnée d'une fièvre lente se rendant fréquente & violente. Depuis cela elle a toujours empiré & diminué peu-à-peu. Elle ne laissoit pas d'être debout, & quoique la fièvre lui redoublât tous les après-dinées avec un assez grand frisson, elle ne se couchoit point; mais elle alloit un peu se reposer toute vêtue, venoit ensuite à la confession & faisoit dans la chambre tous ses petits exercices comme de coutume. Elle s'affoiblissoit néanmoins beaucoup, & elle devint vers le mois de Juin en un état qu'elle ne pouvoit plus descendre pour communier; mais on l'y portoit, & sa dévotion lui donnoit tant de courage, que souvent après avoir passé les nuits à tousser sans dormir avec des sueurs fort grandes qui l'affoiblissoient beaucoup, sans parler d'un dévoiement continu, elle ne laissoit pas d'entreprendre d'aller entendre la Messe, & de communier les jours qu'on lui avoit permis, pendant laquelle il lui prenoit quelquefois deux ou trois foiblesses dont elle avoit fait peu d'état pour ce qui ne regardoit que la peine qu'elle en avoit; mais elle m'en a témoigné deux ou trois fois de l'inquiétude, craignant que ce ne fût contre le respect que l'on doit à la sainte Communion de s'en approcher dans un si grand abbattement, que quelquefois après l'avoir reçue elle demeurait en foiblesse & ne pouvoit de quelque tems avoir application à quoi que ce fût. Mais je la consolais bien sur cet article en lui disant que c'est le cœur qui parle à Dieu & non l'esprit, & que lorsque l'Épouse dort, elle dit que son cœur veille, (*Cont. V.*) parce que la charité seule ne périt point, ne s'affoiblit point & ne dort point, encore que tous les sens & que l'esprit même tombe dans la défaillance & dans le sommeil. Et en effet, on voyoit en elle de jour



en jour que cette divine semence de la chair de Jésus-Christ croissoit jour & nuit dans son cœur, & augmentoit de plus en plus son amour & son zèle envers lui, & son détachement de la terre qu'elle regardoit comme sa prison, ne demandant point de plus grande grace à Dieu que celle d'en être bientôt délivrée. Elle ne se plaignoit point de ce qu'elle souffroit, mais de ce que son pèlerinage lui paroïssoit trop long, & qu'elle ne voyoit point encore de bien près cette heure où elle pourroit dire: *Laqueus contritus est, & nos liberati sumus*; „ Le filet a été brisé, & nous nous sommes échappés. „ (Ps. CXXIII.)

Tous ses mouvemens, toutes ses pensées & toutes ses paroles tendoient à cette heureuse fin, & elle trouvoit tant de satisfaction & tant de joie dans cette attente continuelle de la mort, qu'elle auroit voulu pouvoir communiquer à tout le monde le désir que Dieu lui en avoit donné; & elle ne pouvoit s'empêcher d'avoir de la compassion pour celles qui paroïssent la craindre, étant ravie, quand on lui en envoyoit quelqu'une pour l'entretenir, de pouvoir la persuader d'entrer dans les sentimens où elle se trouvoit elle-même, de confiance en Dieu, de défiance des périls de la vie & de désir de se voir affranchie du péché par la mort, pour s'unir à Dieu qui est notre vie. Elle leur en parloit avec tant d'ardeur & de piété, qu'en effet elle en persuada quelques-unes, & elle en avoit autant de joie que d'une conquête, s'affligeant au-contraire quand elle en voyoit quelqu'une qui paroïssoit ne pas entrer dans cette disposition si chrétienne, & qui regardoit encore la mort humainement & d'une autre sorte qu'elle ne doit être considérée par la foi. Cela lui arriva entre autres avec une qu'elle avoit entretenue sur ce sujet plusieurs fois, & elle disoit ensuite sérieusement à celles qui lui demandoient si elle avoit réussi: „ Hélas! je n'y gagne rien, je vois bien

„ que je fais incapable de le persuader, & que ce soit Dieu qui agisse, & il ne me restait plus qu'à le prier pour elle : ” ce qu'on voyait qu'elle disoit avec un sentiment de douleur.

Comme je m'aperçus qu'elle affaiblissoit jour en jour, j'eus peur qu'il ne lui arrivât ce qui arrive assez souvent en ces maladies du poulmon, que les personnes meurent sans qu'on s'en apperçoive : & quoiqu'elle ne parût pas encore en cet état, je crus qu'il seroit bon que M. Hamon, qui étoit ici, jugeât s'il ne seroit point à propos de donner les Saints Sacremens pour s'être pas le hazard d'être surprises. C'étoit le jour de Saint Magdeleine que nous le menâmes la voir ; & d'un dévou y avoir cérémonie de deux de nos Sœurs qui prenoient l'habit ce jour-là. Quand nous entrâmes dans la chambre, elle étoit fort abbatue & paroïssoit à sa couleur comme une morte dans son lit. M. Hamon l'observe, toucha son poulmon comme il étoit averti qu'elle ne craignoit point la mort, il nous dit en sa présence qu'il la trouvoit changée, que ses forces diminuoient, & qu'assurément on seroit bien de lui donner l'Extrême Onction sans attendre davantage. A ces paroles, il sembla qu'on lui rendit la vie ; elle prit un visage gai, & joignant ses mains en le regardant : „ Hélas, Monsieur, lui dit-elle, la bonne nouvelle que vous m'apportez aujourd'hui ! la Fête sera donc pour moi ? quoi ? tout de bon ? ” & elle répéta plusieurs fois : „ Tout de bon, tout de bon, la bonne nouvelle ! ”

Le même jour Mademoiselle de Roennet, qui étoit à Port-Royal, monta à sa chambre l'après-dinée pour la voir, & dès que la malade la vit entrer, elle lui dit : „ Mademoiselle, venez-vous prendre part à ma joie, & avez-vous appris la bonne nouvelle qu'on m'a dite aujourd'hui ? car c'est tout de bon que je m'en irai à Dieu, & le Médecin a jugé qu'on devoit me donner  
„ l'Ex-

à l'Extrême-Onction." Une Sœur qui étoit présente lui dit, qu'à voir sa gaieté & à l'entendre parler de son bonheur, on auroit jugé que ce seroit elle qui auroit pris l'habit ce jour-là. „ En vérité, lui répondit-elle, le sujet que j'ai de me réjouir est encore plus grand que celui des Novices d'aujourd'hui: elles commencent, & moi j'espère d'achever bientôt: elles viennent pour chercher Dieu, & je m'en vais avec sa grace le trouver dans peu de tems."

NONOBSANT le désir qu'elle avoit de recevoir ce Sacrement, & la joie qu'elle en fit paroître tout ce jour qu'elle esperoit qu'on le lui donneroit, ou le lendemain, j'admirai sa retenue & sa modération quand elle apprit le changement qui étoit fait à cet égard. Nous n'avions demandé le Médecin que pour ne point attendre qu'elle fût à la dernière extrémité pour lui donner les Sacramens; nous voyions bien cependant qu'on ne devoit pas à différer, & qu'il n'y avoit encore rien de pressé: cela fut cause qu'on exécuta le dessein qu'on avoit eu de lui donner encore quelques remèdes; & l'on remit à lui donner l'Extrême-Onction à quatre ou cinq jours de-là. Elle s'agita si peu de ce changement, qu'elle n'en demanda pas même la raison, se reposant entièrement sur nous. Ce fut le 27. Juillet qu'on résolut enfin de ne plus attendre, quoiqu'il ne parût d'autre changement qu'une continuation de mal qui la consumoit peu-à-peu. Elle se prépara avec beaucoup de piété à recevoir ce Sacrement comme l'achèvement de sa pénitence qu'elle tenoit fort imparfaite; ce qui lui faisoit souvent envier le bonheur des personnes qui avoient été élevées dans la Religion dès leur enfance, & qui n'avoient pas autant de tâches à purifier qu'elle, quoiqu'à la vérité elle fût très-innocente. J'admirai le calme de son esprit & la pureté de sa conscience dans cette rencontre; car après lui avoir dit

qu'on lui demandât ce Sacrement, & qu'elle n'eût point des dispositions qu'il y fallût apporter. Elle me dit qu'elle ne me demandoit point à se confesser, mais me donna lieu de la prévenir pour savoir si elle le voudroit qu'on s'y entrât le Confesseur auparavant, ou si elle se contenteroit seulement de lui dire un mot à l'heure même qu'il entreroit avec le Communiant. Elle me répondit avec beaucoup de simplicité qu'il n'y avoit que huit jours qu'elle s'étoit confessée, & qu'elle ne sentoit rien qui lui feroit peine, quoiqu'elle eût toujours beaucoup à se confesser devant Dieu. De cette sorte elle reçut l'Extrême-Onction dans la vraie disposition que l'Eglise demande, puisque ce Sacrement est établi pour effacer de reste des péchés qui ont déjà été pardonnés autant qu'on a pu par la pénitence. Il ne pouvoit bien alors qu'elle y avoir donné toute son attention auparavant, puisqu'il ne lui restoit rien dans la mémoire qui eût besoin d'autre recherche que celle qu'elle avoit accoutumée de faire dans ses confessions ordinaires.

VIII.  
Des dispositions  
à l'Extrême-Onction  
dans la dernière  
volonté.

Le jour même qu'elle eut reçu l'Extrême-Onction, je fus la voir, & je la trouvai dans la joie & en actions de grâces. Elle me dit qu'elle avoit reçu tout ce qu'elle pouvoit attendre de Dieu dans cette vie, & qu'elle ne desiroit plus que la consommation de sa miséricorde, & son entière délivrance. Il me vint une pensée d'éprouver si elle ne se reposoit point un peu trop sur le don de sa délivrance, & je répondis à ce qu'elle me disoit, que je trouvois qu'elle ne correspondoit pas bien à la libéralité de Dieu envers elle, & qu'avoüant qu'il la combloit de toutes ses grâces, elle ne s'offroit point à lui rien donner, mais au contraire elle lui demandoit encore. Je voulus lui persuader qu'il pouvoit y avoir de l'imperfection, en matière d'amour parfait, à désirer si son la mort, qui en effet seroit sa délivrance, & à ne pas plutôt désirer que Dieu accomplisse

santé en elle en la manière qu'il lui plairoit  
pour la faire souffrir plus long-tems, ou pour  
avoir même la santé s'il vouloit qu'elle le feroit  
avantage. Ces paroles la firent tout-à-fait  
triste de visage, & devenant toute triste & tou-  
passe, elle me dit: „ Quoi, ma Sœur, faut-  
il que je regarde encore la vie? faut-il qu'après  
ce que Dieu m'a fait la grace non seulement de m'en  
délivrer, mais même d'avoir de la joie de la  
vie, je retourne quand je suis prête à en sou-  
ffrir pour penser à vivre lorsque je n'attens que  
la mort? ” J'insistai à lui persuader que ce  
n'étoit pas une plus grande marque de dévotion  
que de son amour pour Dieu, si n'aimant  
la vie elle s'offroit à lui pour souffrir de vi-  
ce long-tems s'il le vouloit, & que pour ne  
pas réserver du sacrifice qu'elle vouloit faire à  
elle-même, elle lui devoit sacrifier aussi  
son désir de mourir que tout le reste. Elle  
ne put encore expliquer davantage deux ou trois  
jours, puis se rendant avec sa simplicité ordina-  
ire, elle promit à Dieu qu'elle ne voudroit plus  
rien qu'il voudroit, & que quoiqu'elle n'eût rien  
d'autre que l'espérance de jouir bientôt de lui,  
elle se dépouilloit volontairement & consentoit  
à tout autant qu'il lui plairoit, afin qu'il n'y eût  
que sa volonté qui regnât en elle.

Elle demeura depuis dans cette soumission, &  
quelque tems plus retenue à témoigner le désir  
qu'elle avoit de mourir, jusqu'à ce qu'elle vit ap-  
procher la mort; mais quand elle se sentit défaillir  
plusieurs semaines, elle me demanda une ou  
deux fois: „ N'est-il pas vrai, ma Sœur, que ce  
que j'ai promis à Dieu n'empêche pas que je ne  
sois réjouie de ce que mon heure s'appro-  
che? ” Sur-quoi comme je lui disois qu'elle le  
devoit & le devoit faire, puisqu'elle ne s'étoit  
attachée qu'à s'attacher à la volonté de Dieu uni-  
quement, & que cette volonté lui devenoit mani-  
feste

faite par l'augmentation de sa maladie qu'elle alloit à la mort, elle demeura dans une satisfaction & une grande paix, se reposant doucement dans cette espérance de mourir. Ceux qui aiment le mieux la vie ne se reposent dans l'espérance de la santé.

J'ai déjà dit que Dieu l'éprouva, les six ou sept semaines par un état intérieur tout-à-fait pénible, & qui a été le seul mal dont elle se plaignit en toute sa maladie : mais ses plaintes retomboient que sur elle-même car elle se reprochoit qu'à sa négligence & à l'insensibilité qu'elle se trouvoit à l'égard des choses spirituelles, elle faisoit auparavant toutes ses délices, & elle avoit peine à souffrir que j'en attribuasle la cause à la défaillance universelle de son corps qui avoit même la vigueur de l'esprit ; & que je pensois la consoler de cela, & l'assurer que son cœur n'étoit pas moins à Dieu, quoique son corps eût moins de force pour s'élever vers lui, elle disoit avec une douceur & une humilité qui me faisoit touchante, que je l'épargnois, parce que j'avois compassion de sa foiblesse ; mais qu'à tout autre personne, qui en auroit été capable, j'ai avoué qu'il y avoit plus de l'abbaissement d'esprit & de la froideur du cœur que du manque des forces, à demeurer dans cette stupidité étrange qui l'empêchoit aussi bien de goûter qu'elle entendoit dire de Dieu, que de penser le-même à quelque chose de bon. Avec cela j'admirai sa tranquillité, car jamais elle n'a pu avoir plus d'empressement de parler de sa peine, mais d'inquiétude sur ce qu'on lui en disoit, même je me souviens, que lorsqu'elle en étoit plus affligée, il arriva que je fus obligée de demeurer de quelques jours à l'aller voir, depuis qu'elle m'eut fait dire une fois qu'elle seroit bien aise de me parler, sans que je fusse que ce fût sur ce point, & quand j'y allai, & qu'elle m'eut dit son état.

tr-avec beaucoup de sentiment; je lui té-  
 que j'avois de la peine de ne l'avoir pas  
 ; & qu'elle eût dû me faire savoir que ce  
 voit-à me dire étoit pressé, quand elle a-  
 que je n'étois pas venue le jour même.  
 ndit qu'elle ne s'en étoit point inquiétée;  
 quoique ce lui fût un soulagement de dé-  
 les misères à des personnes qui étoient ca-  
 en avoir pitié & de gémir pour elle devant  
 ne ne le troublait pas néanmoins quand  
 qu'il de ce secours sensible, parce qu'elle  
 de leur charité ne laissoit pas de la soule-  
 re qu'elles ne lui fussent pas présentes.  
 Je savions que dans ces derniers mois de  
 de l'année allée voir un jour dans le tems  
 de du Roi & de la conclusion de la paix,  
 reçut avec un visage fort gai, & me dit:  
 ne s'avez peut-être pas, ma Sœur, que  
 m'importe que je suis, je prens encore  
 des affaires du monde; & que je me trou-  
 ie obligée par un intérêt particulier à me  
 de la paix." Je crois bien, lui dis-je,  
 même vous fait ressentir le soulagement  
 profit en recevoit une infinité de person-  
 ont tant souffert des misères que cause la  
 cela ne vous est pas particulier. „ Ho-  
 dit elle, je ne parle pas de cela; mais  
 que j'ai appris depuis peu de la Mère An-  
 ; que si nous estimons que la pauvreté;  
 France, les mépris sont des biens pour  
 un sujet de joie, comme l'Evangile nous  
 dit; il faut avoir le même sentiment pour  
 riches & pour ceux que nous aimons.  
 Pourquoi je me trouve fort obligée de me  
 de la paix, puisque si la providence de  
 s'en sert pour faire perdre à mon Père son  
 niement, ( Il étoit Gouverneur de Dieuse )  
 & qu'elle lui fera la grace en même tems  
 pour son salut; " & après m'en avoir en-  
 tre-

tretenu un peu plus en détail, elle conclut :  
 „ sont là les plus grands avantages que les  
 „ tiens doivent estimer entre toutes les cho  
 „ monde, parce que ces disgrâces servent,  
 „ il plaît à Dieu d'en détacher ceux qui l'a  
 „ & c'est dans l'esperance que cela pourra  
 „ tile à mon Père, que j'en ai de la joie par  
 „ ce, autre que quand bien même cela ne l  
 „ viroit pas, il sera au moins bon pour moi  
 „ ce que c'est toujours quelque chose qui  
 „ rabbaïsser l'esprit & une vanité naturelle  
 „ tire aussi bien de ce qui élève les proches  
 „ de ce qui nous élève nous-mêmes. „ Il  
 l'entendre parler pour voir avec certitude  
 ces sentimens provenoient de l'abondance  
 cœur; car son visage étoit tout animé, & sa  
 & sa joie étoit dans ses yeux.

PENDANT ces deux mois qu'elle fut  
 fait allitée, & qu'elle ne pouvoit ni aller  
 portée à la Messe, on la communioit dans le  
 tems en tems, & elle le faisoit toujours de  
 intention comme en Viatique, m'ayant plu  
 quefois que depuis son premier accident elle  
 toujours regardé chaque Communion com  
 dernière; ce qu'elle trouvoit le plus heu  
 du monde de vivre ainsi continuellement dan  
 tente de Jésus-Christ.

ENFIN ce jour qu'elle désiroit depuis  
 tems, s'approcha: on s'en appercevoit à l'au  
 tation de ses maux & à la diminution de s  
 ces: néanmoins comme cela venoit peu à pe  
 accidens extraordinaires, nous la fîmes v  
 Médecin, afin de savoir s'il jugeroit comme  
 qu'elle ne vivroit plus guères. Il dit qu'el  
 alloit; mais qu'on ne pouvoit pas dire qu'e  
 pût vivre encore quelques jours.

Je n'eus pas grande peine à trouver l'oc  
 de lui dire cette nouvelle; c'étoit la plus ag  
 que je lui pusse porter, & elle me donna



Couverture en me faisant ses plaintes ordinaires d'elle-même de sa stupidité pour s'appliquer aux choses spirituelles, & des distractions où elle se jetoit bien souvent pour des choses basses qui ne regardoient que son corps. Je pris de là occasion de lui dire, qu'elle avoit sujet de se consoler sans l'esperance qu'elle alloit être bientôt rachetée de cette servitude de la corruption pour entrer dans la liberté des enfans de Dieu. Elle me demanda si je disois cela tout de bon, & s'il étoit vrai que cette heure bienheureuse viendrait bientôt. Je lui répondis que le Médecin la croyoit fort mal, & qu'il ne lui donnoit plus que quelques jours. „ Est-il possible, me dit-elle ? hélas, que vous me consoliez ! quoi, je n'ai plus que quelques jours ! ma Sœur, m'y puis-je attendre ? si cela est, je ne m'ennuierai plus ; car enfin ce n'est donc plus que quelques jours qui me restent : hé, quand sera-ce que vous me direz qu'il ne me reste plus que peu d'heures ? ” Elle étoit transportée de joie en me disant cela, & elle avoit un visage d'Ange : c'étoit un soir qu'elle étoit extraordinairement mal, & entre autres elle étoit bien plus d'oppression que de coutume. Or comme elle avoit quelquefois oui dire que c'étoit la meilleure marque qu'elle eût, de n'être pas oppressée ordinairement durant qu'elle étoit bien malade, & qu'elle ne mourroit pas tant qu'elle étoit la respiration si libre, elle fit réflexion à elle-même qu'elle avoit grande peine à respirer, & se retournant vers moi elle me dit : „ Que je suis oppressée : Dieu soit loué : c'est une des bonnes marques. ” Je le voyois aussi bien qu'elle, mais j'eusse bien voulu qu'elle n'eût pas vu que cela ne faisoit pas le même effet dans mon esprit que dans le sien. Elle s'aperçut bien néanmoins que les larmes me tomboient des yeux, & aussitôt en les baissant elle-même & se taisant un peu de tems d'une façon si humble qu'on devoit

noit sa pensée, elle reprit la parole & dit :  
Pourriez-vous bien, ma Sœur, avoir pitié de moi ? il me semble qu'après toutes les bontés que vous m'avez données d'une véritable amitié, je vous ferois tort de croire que je ne voudrois pas prendre part à la prière de toutes les grâces que je recevrai de Dieu, qui sera celle de me délivrer de toute attardie que j'étois, j'avoue que le bon Dieu a éveillé ma foi, & que j'eus de la peine à ne pas scandaliser la sienne, de sorte que j'ai eu grand soin depuis de ne lui pas faire paraître que j'en avois moins qu'elle, & que je m'assure de la séparation.

Je ne saurois m'empêcher de dire encore droit combien elle étoit sensible à la reconnaissance de la charité ou de l'amitié qu'on avoit pour elle. Comme elle étoit parfaitement bien, elle avoit cette inclination avant que d'être malade de la témoigner par ses paroles, & par ses actions. Sa tante, qui l'avoit élevée dès le berceau, lui fit d'elle qu'avant qu'elle fût malade, elle avoit déjà témoigné sa reconnaissance en faisant dire par ses petites façons & en montrant qu'il la falloit bien conserver, parce que Madame sa tante qui la lui avoit donnée, étoit agréable dans un enfant ; mais cette qualité nous a paru d'autant plus belle & plus estimable, puis qu'elle s'est trouvée jointe avec une fierté de humilité qui la rendoit en cela plus digne de la charité qu'on lui faisoit, qu'elle s'en croyoit indigne. Elle me dit deux ou trois jours avant sa mort d'une manière à tirer les larmes des yeux : "N'aurez-vous pas plus de joie à m'offrir qu'une autre ? car je suis votre Pauvre, & vous m'avez reçue comme cela ; je suis la Pauvre de la Maison." Elle se regardoit tellement avec cette qualité, & étoit si persuadée qu'on ne pouvoit point d'autre vue en la servant que de son

un membre foible & infirme de Jésus-Christ, étoit aussi simple à accepter les services lui vouloit rendre, qu'elle étoit humble & se à s'en passer quand il arrivoit qu'elle en étoit. Je ne saurois oublier combien j'en fus dans une rencontre, où m'étant trouvée d'elle je voulus lui rendre un petit service & croyois certainement qu'elle me refuseroit, que je ne l'avois point encore éprouvée là, & qu'en toute rencontre elle étoit si respectueuse & si civile que j'avois même peur de se de la peine ; mais elle n'en témoigna aucun & l'accepta sans dire un mot, & quand cela fut, elle me dit seulement : „ Je sai bien que Jésus-Christ que vous servez : c'est pour-quoi je n'ose y trouver à redire.”

Mais elle ne demandoit aucuns services particuliers ; mais elle les recevoit quand on les lui vouloit rendre, avec autant de reconnaissance que fait un Pauvre qui sait qu'ils ne lui sont donnés. Elle fit bien voir à la fin de sa maladie les nuits lui étoient devenues si fâcheuses qu'elle ne se plaignoit point de ses autres maux. Elle m'exprima la peine qu'elle souffroit de croyable inquiétude & de cet anéantissement qu'elle croyoit tomber dès qu'elle pensoit un peu fermer les yeux, de sorte qu'en vérité elle me le cœur, & ce qu'elle représentoit étoit véritablement l'angoisse de la mort. Cependant elle ne demanda jamais autre chose que de lui chercher quelque invention pour l'empêcher de dormir du sommeil, parce que cette sorte d'assoupissement étoit quelque chose au-dessus de sa patience qu'elle ne savoit que devenir. Ce ne fut qu'un jour avant sa mort qu'elle me dit cela, & il y eût long-tems qu'elle le souffrit ; & ce fut l'occasion qui détermina à commencer de veiller par des Sœurs la nuit, dont elle témoignoit des obligations qui ne se peuvent exprimer.

mer. Elle nous disoit que notre charité charmé tous les maux; qu'au-lieu que les avant cela lui étoient un supplice, la consolation qu'elle recevoit de voir les Sœurs qu'on voyoit, & de se pouvoir édifier par leur exemple & les lectures qu'elles lui faisoient, lui avoit été ce tems-là plus agréable que tous les autres.

Je la vis une fois extrêmement ravie, & si tôt, qu'elle se ravissoit en me racontant comment elle l'avoit été la nuit d'entretien une Sœur qui avoit parlé avec un zèle, une foi & une ardeur grande du bonheur d'être avec Dieu, qui sembloit à toutes deux qu'elles étoient déjà au Ciel, & que leur cœur & leur esprit s'y étoient si bien transportés qu'elles ne croyoient plus pouvoir retrouver sur la terre.

ELLE me disoit encore qu'elle avoit eu un plaisir non-pareil à s'entretenir avec cette Sœur, l'avantage que les Chrétiens trouvent dans la vie à cause des espérances qu'elle enferme.

„ étions, me disoit-elle, cette nuit dans la mort, ration comme quoi tout est saint & bon, dans la mort des justes; car jusqu'aux dernières cérémonies, elles enferment des mystères qui me ravissent: comme celle de jeter du benoite aux morts, qui marque, dit-on, que l'Eglise arrose les corps des Elus comme des semences, qui étant mises pour un tems dans la terre, en sortiront un jour avec une nouvelle vie. Je ne sais comment on peut prendre une satisfaction dans le monde, que ce n'est de penser combien nous serons heureuses quand Dieu nous en retirera.”

LA dernière nuit une jeune Professe, qui veilloit, lui ayant fait un récit de quelques passages du Sermon de sa Profession, & entre autres que Jésus-Christ avoit fait du jour de sa mort le jour de ses noces avec l'Eglise, & qu'elle pouvoit avoir le même sentiment de la sienne, elle :

elle s'en entretenoit assez long-tems, disant qu'elle ne lui pouvoit rien dire de plus à propos de sa mort; & qu'elle en avoit assez raconté-là.

Le jour de S. Michel 29. Septembre, que nous nous devoir être celui de sa mort, tant elle paroît mal, après que je fus revenue de la Messe, elle me dit que nous venions de communier pour elle, qu'elle avoit communiqué avec nous, parce qu'elle étoit parfaite unie des cœurs dans l'Eglise, comme des membres dans le corps, nous faisoit communier en commun. „ Non seulement cela, me dit-elle; mais je crois que je communie avec moi-même, puisque saint Bernard assure que c'est communier au corps & au sang de Jésus-Christ que de participer à ses souffrances, & il me fait cette grâce-là. ” J'admirai la pureté de sa piété; car j'avois peur qu'elle n'eût eu quelque regret, qu'on ne la communiait pas ce jour-là, de quoi on ne fut pas d'avis parce qu'il y avoit de jours qu'elle l'avoit fait: mais sa dévotion étoit toute réglée par la foi & par l'obéissance, & lorsqu'elle avoit compris une vérité, elle la suivoit de manière que rien ne pouvoit la fausser de sentiment: car à ce propos, j'ai ouï dire que d'abord qu'elle n'étoit pas au fond, elle avoit ses petites attaches & ses momens humains sur certaines choses de ce monde, comme ont les autres; mais elle les quittoit aussitôt qu'elle apprennoit quelque chose de plus; comme il arriva au sujet même des sacrements, qu'après qu'elle eut reçu l'Extrême-Onction, voyant que son mal tiroit en longueur, elle résolut de mourir trop éloignée de ce Sacrement. La Mère Angelique, à qui elle le dit, comprit que la grace, qui se reçoit dans les sacrements de l'Eglise, n'étoit pas sujette aux infirmités point par leur durée; que Jésus-Christ en étoit la source, la renouvelloit



comme il est aux autres quand elles prennent, & que la cérémonie n'en devoit pas moins belle.

Lendemain 30. je ne la vis qu'un peu, de heure, & puis je fus occupée jusqu'à dix du matin que je retournai auprès d'elle : je ne pus si mal que je vis bien qu'elle approchoit commencement d'agonie. Je lui témoignai j'avois été bien fâchée de n'avoir pu venir plus, & que je n'avois pas eu le cœur où j'avois le. Elle me dit fort doucement qu'elle avoit prévu que je viusse, parce qu'elle sentoit bien qu'elle n'en pouvoit plus, mais qu'elle n'auroit voulu cependant que j'eusse manqué pour elle l'âme je devois aux autres ; que c'étoit assez de ce que je lui promettois de ne la plus quitter.

J'avois amené avec moi la petite Demoiselle Albert, & je lui dis que j'avois désiré qu'elle fût j'état où elle étoit, parce qu'il est utile d'avoir quelque impression dans les sens que c'est que la mort. Elle se retourna vers moi la regardant en souriant, elle lui dit ces paroles : „ Ce que vous voyez, Mademoiselle, est bien autre chose que l'entrée de l'âme que tout le monde se presse de voir.”

Je me tins toujours auprès d'elle, lui parlant tout ce qui se présentait, & lui faisant de temps en temps une lecture, à laquelle elle étoit aussi attentive que si elle n'eût point eu de mal. Je lui lus entre autres le Cantique de Tobie qui est admirable, & elle en demeura toute ravie, & m'interrogea un endroit pour me dire : „ Vous avez raison de me dire que tout cela est divin.”

Après encore comme je lui lisois le Pseaume 117, à ces paroles : *Non moriar, sed vivam.* Je mourrai pas, mais je vivrai. Ps. 117.] elle dit : „ En ouvrant le Pseauteur un de ces jours passés, j'ai tiré ce verset, & il m'a fort consolée.”

Son oppression augmentoit toujours , & même mettoit la main sur son front & sur son nez , pour voir si la sueur de la mort ne couloit point. Enfin elle nous le dit quand elle fut seule , & nous nous en aperçûmes bien aussi ; comme nous étions auprès d'elle , & qu'il y avoit apparence que cela dureroit encore ; on n'alla pas si-tôt le Confesseur & la Communauté , elle ne témoigna aucun empressement & n'en dit pas un mot.

PENDANT que j'étois ainsi auprès d'elle , je lui demandai , au sujet d'une Lettre qu'une de ses Sœurs , Novice d'une Abbaye d'Auvergne , lui avoit écrite , & que je lui avois lue le matin , ce qu'elle désiroit qu'on lui mandât par là. Elle me répondit : „ Que je meurs libre , „ contente du monde , & que je ne lui souhai- „ tois point d'autre bonheur que d'être une pauvre „ Religieuse , parce que je n'en connois point de „ plus grand.”

Je lui nommai ensuite plusieurs personnes à qui elle me répondit pour toutes. *A M. son Père* : que la plus sensible de toutes ses obligations qu'elle leur avoit , étoit le contentement qu'ils lui avoient enfin accordé pour demeurer ici.

*A Madame sa Tante* : qu'elle lui étoit redevable de tout son bonheur , entendant qu'outre les obligations de son éducation , c'étoit par elle qu'elle avoit eu la conduite de la Maison.

*A Mademoiselle de Monsireau sa Cousine* : qu'elle ne lui vouloit plus de joie , & qu'elle se croyoit plus heureuse en l'état où elle étoit si proche de la mort , qu'elle ( *parlant de sa Cousine* ) ne la seroit jamais si elle avoit quelque avantage qu'elle pût avoir dans le monde. Elle termina ce qu'elle exprima en des termes qui marquoient le mépris qu'elle faisoit de toutes ces choses.

*A Mademoiselle de Fontaineriant qu'elle aimoit fort* : que le dernier souhait qu'elle faisoit en



t, étoit que Dieu lui fît la grace de la détacher  
 d-à-fait du monde & d'elle-même, & qu'on  
 trouvoit de paix que là-dedans.

Et elle me dit encore quelque chose pour deux  
 personnes à qui elle étoit obligée, mais avec  
 de peine que je ne voulus pas qu'elle parlât  
 davantage.

Je la faisois seulement souvenir de Dieu, & de  
 quelques paroles que M. Singlin lui avoit recom-  
 mandé d'avoir souvent dans le cœur, les disant au-  
 dessus d'elle afin qu'elle ne les prononçât pas; mais  
 l'amour lui donnoit de la force, & elle ne lais-  
 soit pas de le faire. Je la faisois une fois ressou-  
 venir de celle-ci : *Veni Domine Jesu*, qu'il lui a-  
 voit dit de dire souvent. Elle la répéta distincte-  
 ment en y ajoutant, les yeux élevés au Ciel avec  
 une façon qui témoignoit son désir : *Venez, Sei-  
 gneur Jésus, ne tardez pas.* Apoc. 22. Ps. 39.

Quand nous la vîmes tout-à-fait dans l'ago-  
 nie qui fut sur les deux heures après-midi, on  
 appela M. Singlin & on appella la Communauté.  
 Mère Angelique y étoit venue un peu avant,  
 la malade la regardant lui dit ces paroles : *Je  
 vais être jugée.* La Mère lui répondit : *Où,  
 mais ce sera votre Sauveur qui sera votre Ju-  
 ge.* La malade repliqua avec sentiment : *Hélas ! je  
 ne suis qu'en sa miséricorde.* J'eus une consolation  
 particulière qu'on eût vu par cette rencontre quel  
 le principe de sa joie & de sa confiance ; car  
 tout le reste il paroissoit en elle tant d'assuran-  
 ce d'approcher de la mort, que des personnes, qui  
 n'étoient pas connu le fond de ses dispositions,  
 pourroient peut-être jugé qu'il y auroit eu de la pré-  
 somption, ou au-moins un défaut d'humilité ; mais  
 nous qui la connoissions, nous savions tout  
 le contraire, & que c'étoit même son humilité &  
 simplicité qui faisoient qu'elle n'avoit nul retour  
 sur elle, & qu'elle ne détournoit jamais ses yeux  
 de la bonté de Dieu en la grace duquel elle avoit

établi toutes ses espérances. Appuyée si  
fermement inébranlable, elle ne craignoit ni  
la vie, ni la mort, ni ses foiblesses, ni  
ce qui la pouvoient troubler, parce qu'elle  
s'en Dieu ; & ainsi elle ne pouvoit ap-  
prendre à être confondue.

M. Singlin étant arrivé fit auprès de prières de l'agonie, & d'autres encore pendant le fut longtemps dans cet état. Elle y eut une entière application qu'elle témoigna pendant ~~une~~ ~~longue~~ ~~temps~~ à tout ce qu'il lui doit, n'a force de parler.

— QUANT  
Angelique  
qu'elle se  
parce-  
dit  
qui étoit  
prennant le ~~livre~~ comme il ne trouvoit  
bord l'endroit, cette pauvre mourante qui  
déjà avoir la vue toute éteinte, qui étoit  
couverte de la sueur de son agonie, & q  
déjà les mains & les bras tout engourdis  
de la mort, se tourna vers M. Singlin, &  
fit signe de la main de lui donner le Livre  
le prit, & de ses mains tremblantes elle tou  
seurs feuillets & trouva le *Te Deum* qu'e  
choit, rendant ensuite le Livre à M. Singlin  
voulait après lui dire quelques Pseaumes  
es des Morts, qu'elle fit encore signe qu'e  
seroit bon; mais il ne fut pas nécessaire  
au bout d'une petit quart d'heure elle tour  
vint à la mort, & comme elle sentit qu'  
alloit passer, elle dit à celles qui étoient p  
che d'elle: *Je meurs*; & étendant sa main  
tre côté du lit, où étoit M. Singlin, pare  
le s'étoit retournée, elle lui fit signe de

bénédiction. Ce fut sa dernière action ,  
plus fait depuis que quelques soupirs si  
nent qu'on eut peine à remarquer le der-  
Elle mourut le 30. Septembre 1660. sur les  
eures & demie après midi , & fut enterrée le  
lain.

Elle n'a jamais été plus semblable que la vie  
mort de cette heureuse fille. M. Singlin  
flura à l'heure même , que cette paix si ad-  
e; , qui avoit fait dire à tout le monde que  
mort avoit paru plutôt un triomphe qu'une  
n'étoit venue que de sa simplicité qui assu-  
a été sa vertu principale , & un don fort  
fier de la grace de Dieu en elle; en quoi elle  
servir de modèle non seulement à celles qui  
sont , & qui pour le bien faire sont obli-  
gées de commencer par là; mais encore aux per-  
sonnes plus avancées , puisque cette disposition a-  
voit en elle une sainte habitude de toutes  
vertus , dont il y a sujet de croire qu'elle a dé-  
jà la récompense & la couronne.

Mère Angelique , qui l'avoit beaucoup esti-  
mant sa vie , & qui avoit trouvé en elle de  
se faire l'idée , qu'elle a si fort dans l'esprit,  
perfection d'une ame qui cherche vraiment  
seus disoit après sa mort , qu'après les arti-  
fices elle ne croyoit rien de plus certain , si-  
non que cette ame étoit avec Dieu , & même qu'elle  
étoit qu'il étoit en quelque sorte de la foi de  
se , puisque la récompense , que Dieu pro-  
met justes , est un point de foi , & que tout  
ce que Dieu demande pour marques de la justice  
paraît dans cette personne.

Elle a en généralement l'approbation de tout  
le monde , toutes celles qui l'ont connue n'ayant  
vu en elle que des exemples de vertu , de régu-  
lité , d'exactitude à toutes choses , d'une piété  
constante & d'un silence extraordinaire , sans  
avoir pu remarquer en elle aucun défaut au-

quel on pût dire qu'elle fût sujette ; car quelque-  
 fois le combat quelquefois en des fautes passagères,  
 vertu étoit si grande qu'elle s'en relevoit toujours  
 plus forte & plus humble.



## X L L

*Relation touchant la Sœur Magdelaine de Sainte  
 Gertrude BAUDRAND, l'une des  
 vices qui furent obligées de sortir de Port-  
 Royal en 1661. Par la Mère Angelique  
 S. Jean ARNAULD.*

1.  
 Guérison  
 miraculeu-  
 se de Ma-  
 demoiselle  
 Baudrand

**L**A Sœur Magdeleine de Sainte Gertrude Bau-  
 drand fut mise à Port-Royal à l'âge de neu-  
 ans, & y fut élevée dans la piété. Elle avoit quin-  
 ze ans lorsque Dieu fit voir en elle un des effets  
 extraordinaires de sa puissance qu'il n'opère qu'  
 rarement, afin de s'en servir pour reveiller notre  
 foi, quand ils arrivent. Elle fut miraculeusement  
 guérie, par la vertu de la sainte Epine que l'on con-  
 serve dans notre Eglise, d'un mal dangereux  
 dont on ne pouvoit espérer humainement la gué-  
 rison que par de violentes opérations que l'on  
 dispoit à lui faire & dont l'événement eût été  
 fort douteux. Mais Dieu prévint les conseils des  
 hommes, & lui rendit dans l'instant une santé par-  
 faite, au grand étonnement des Médecins, & à  
 l'admiration des personnes dont la piété s'occupe à  
 considérer les œuvres de Dieu.

LA jeune fille comprit bien qu'une si grande gra-  
 qu'elle recevoit de lui , méritoit qu'elle lui  
 sacrât son cœur & son corps par reconnoissan-  
 Dieu.

Elle lui en fit vœu sur l'heure même , en lui  
 mettant de se faire Religieuse. La plénitude  
 sa volonté a rendu ce sacrifice parfait , quoique  
 l'exécution n'en ait pas été entière aux yeux des  
 âmes , parce qu'elle ne put arriver à la Profes-  
 sion.

ELLE fut l'une de celles qui reçurent l'habit de  
 novice au tems que la tempête , que l'on excita  
 contre ce Monastère , en enleva tout d'un coup  
 Royale.

vingt & quinze filles , tant Pensionnaires que  
 postulantes & Novices , que l'on nous ordonna \*  
 de rendre à leurs parens. Elle se trouva comme  
 Compagnes contrainte de céder à cette violence  
 où elles firent paroître autant de constance  
 de douleur : car si elles ne purent demeurer  
 dans le Monastère , d'où on les arrachoit par force  
 elles ne voulurent jamais se laisser fléchir à  
 quitter leur habit de Novices , quelques menaces  
 on leur pût faire ; & elles se résolurent de le re-  
 prendre dans le monde , afin de s'y regarder comme  
 étrangères dans une terre étrangère , en attendant  
 leur retour. †

ELLES étoient sept Novices , qui toutes pri-  
 rent cette résolution. Il n'y eut que la Sœur  
 Madeleine de sainte Gertrude , dont Dieu voulut  
 récompenser la fidélité , ouvrant à son ame  
 le bout de treize mois le sein de sa miséricorde ,  
 son corps la porte de Port-Royal qui devoit  
 être encore sept ans fermée. Elle mourut le 24.  
 1662. dans une Maison séculière où elle avoit  
 vécu comme dans un Monastère ; & on la rappor-  
 ta pour être enterrée auprès de nous , où elle a  
 laissé son cœur.

A D-

En Avril 1661.  
 Il y en eut trois qui revinrent après la paix & se firent Religieuses  
 Port-Royal des Champs.

## A D D I T I O N.

Il paroît par la Sentence de Messieurs les Vicaîres de Paris, au sujet du miracle opéré l'An 1657. sur Mademoiselle Baudrand, que le nom de *Claude*, que l'on n'a pu se dispenser de lui donner, est le véritable nom de la dite Personne. Au reste il est bon de le mettre au service d'une plus ample explication à ce qui est rapporté sur sa guérison, ce que la dite Sentence & du Certificat des Médecins & Chirurgiens de Paris, Vu . . . le Certificat de Maître Jean Isaac Renaudot, Docteur Régens en Médecine de Paris, Gui Horé, aussi Docteur en Médecine de la Faculté de Montpellier, Médecin de Monseigneur le Duc d'Orléans, Martin Dalencé & Etienne Guillard, Maîtres Chirurgiens à Paris; du 2. du dit mois de Mars [1657.] Par lequel entre autres choses est contenu: savoir, le dit Hamon, avoir traité d'abord Claude Baudrand, Pensionnaire au Fort des Champs; d'une colique dont elle étoit tourmentée, & depuis deux ans ou environ elle avoit un tourment dans le bas ventre, qui l'occupoit continuellement & étoit comme une loupe intérieure, dans laquelle se remplissoit des impuretés de son corps, & par un long amas de matière devenue à une grosseur extraordinaire & lui causoit beaucoup de douleur, sans que, par tous les remèdes qu'il lui avoit prescrits, la dite colique fût diminuée, au contraire s'étoit toujours augmentée, excepté depuis cinq ou six mois qu'elle étoit demeurée en la même consistence que depuis le jour du Jeudi Saint dernier. Claude Baudrand avoit perdu la voix, ayant un grand mal de tête & oppression de poitrine: tous lesquels maux lui avoient continué jusqu'au jour de la Sainte Trinité dernière, qu'il visita.

la dite Baudrand sur les sept heures du soir : & les dits Renaudot, Isoré, Dalencé & Guillard, avoir aussi vu & visité la dite Baudrand avec le dit Hamon ; savoir, le dit Renaudot le Vendredi d'après Pâques dernier au Port-Royal des Champs, le dit Isoré le Vendredi d'après la Pentecôte dernière au Port-Royal de Paris, & les dits Dalencé & Guillard le Dimanche de la Sainte Trinité, & lui avoir trouvé une grande tumeur & dureté par toute l'étendue du bas ventre, accompagnée d'enflure, laquelle enflure & dureté étoit causée par un corps étranger qui paroissoit avoir son siège dans le Mesentère, contenant une matière fluïde enfermée dans un sac & enveloppe particulière, avec ondulation & fluctuation manifeste, la dite tumeur paroissant comme d'une hydropique, & que lorsqu'ils touchoient la partie malade, la dite Baudrand se plaignoit disant qu'elle souffroit beaucoup de douleur, & parloit si bas qu'à peine la pouvoit-on entendre : laquelle maladie tous les dits Médecins & Chirurgiens avoient estimée très-grande & presque incurable : ce qui avoit fait que le dit Dalencé ayant proposé au dit Hamon d'ouvrir la dite tumeur pour en tirer la matière, ils résolurent ensemble pour le faire d'en parler à une plus grande assemblée de Médecins & de Chirurgiens.

Qux le lendemain du dit jour de la Sainte-Trinité, les dits Hamon, Isoré, Dalencé & Guillard, ayant encore vu & visité la dite Claude Baudrand dans le dit Monastère de Port-Royal de Paris, touché & examiné son ventre, ils auroient trouvé icelle Baudrand parfaitement guérie de tous les maux ci-dessus, sans qu'il parût aucune marque ni vestige de la dite tumeur, enflure & dureté, son ventre étant rétabli en son état naturel : ce que le dit Renaudot auroit pareillement reconnu, ayant visité la di-

„ te Bandrand après sa guérison, le Vendre  
 „ près le dit jour de la Sainte-Trinité :  
 „ leur avoit été dit à tous par la dite Clau  
 „ drand, qui avoit alors la voix fort clair  
 „ telligible, qu'en suite de la visite que l  
 „ Hamon & Dalencé avoient faite de son  
 „ jour de la Sainte-Trinité sur les sept he  
 „ soir, elle avoit été faire sa prière devant l  
 „ te Epine de la Couronne de Notre-Seign  
 „ est dans le dit Monastère, à cause d'une  
 „ ne qu'elle avoit commencé deux jours  
 „ vant, & avoit été guérie dans le même  
 „ tous ses maux, & rétablie en une parfaite  
 „ sans qu'on lui eût fait aucun remède ni  
 „ eût eu aucune évacuation.

„ Et comme une maladie si longue & si  
 „ tre n'avoit pu être guérie en si peu de te  
 „ par la nature ni par l'art, que la nature  
 „ point agi parce que cet amas de matière  
 „ toit point vuide, & ne se pouvoit vuid  
 „ incision, étant enfermé dans un sac & en  
 „ pe particulière comme aux loupes, & qu  
 „ n'avoit point fait l'incision qui avoit été  
 „ pour lui donner ouverture, ils estimole  
 „ cette guérison étoit arrivée par une caus  
 „ culeuse & surnaturelle, & que la mala  
 „ voit pu passer en si peu de tems de l'état  
 „ blessé de langueur & de douleur où ell  
 „ depuis si long-tems, à celui d'une plein  
 „ & de ses forces parfaites, sans qu'une v  
 „ vine supérieure à l'ordre de la nature eû  
 „ gé toute la constitution de son corps, &  
 „ mé toutes les impuretés & les matières  
 „ étoient amassées.



*extraordinaire, surnaturelle & miraculeuse: & ordonnent que, pour en rendre graces à Dieu, il se-  
ra célébré, dans l'Eglise de Port-Royal de Paris,  
une Messe votive de la Sainte-Trinité.*



**COMME** il est souvent parlé, dans les Ré-  
lations de la Sœur de S. Alexis d'*Hecau-  
cour de Charmont*, du Procès Verbal du 27.  
Août, nous le mettons ici à la tête des  
dites Relations pour ne laisser rien à dé-  
sirer au Lecteur.

---

**PROCÈS VERBAL** du 27. Août 1664.

*Contenant la Relation de ce qui s'est passé le 26. dans  
l'enlèvement violent & scandaleux, par voie de fait  
& sans aucune Sentence, des Mères de Port-  
Royal & d'autres Religieuses, au nombre de  
douze, & dans l'intrusion de six Religieuses  
d'un autre Institut, avec un Acte de  
protestation & d'appel de ce procédé.*

**C**e jourd'hui 26. Août 1664. sur les deux heu-  
res après-midi, Monseigneur l'Archevêque  
est venu en notre Monastère, étant accom-  
pagné de 12. Ecclésiastiques, entre lesquels étoient  
M. de la Brunetière, Grand Vicaire, M. l'Offi-  
cial, M. Chamillard, ses Aumôniers, son Secrétaire,  
M. Roger Notaire Apostolique, & quelques  
autres, M. le Lieutenant-Civil, M. le Prévôt de  
l'Île, M. le Chevalier du Guet, avec des Commis-

faires, Exempts & Archers en même-temps  
 investi la Cour du dehors, & s'y sont  
 mousquet sur l'épaule, comme auroit fait  
 mée. L'une de nous a demandé à M. de  
 netière quand il fut entré, qui étoient  
 sieurs, à quoi il a répondu qu'il étoit vrai  
 faire venir M. le Prevôt de l'Île, & M.  
 valler du Guet, c'étoit nous traiter en  
 filles, & d'une manière très-dure. Mon  
 l'Archevêque est allé d'abord à l'Eglise  
 Messieurs & des Dames qu'il avoit amenés  
 conduire dans des Maisons étrangères  
 étoient les gardes-fidèles & le trésor de  
 pendant quoi il a envoyé un de ses Aum  
 Parloir dire à notre Mère d'aller ouvrir la  
 à Monseigneur l'Archevêque, & à ceux qu  
 roit nécessaires. Elle lui a demandé qu  
 ces personnes nécessaires: à quoi il a répo  
 ce n'étoit pas à elle à le savoir; mais q  
 seigneur l'Archevêque lui ordonnoit d'o  
 porte. La Communauté s'est donc assem  
 porte des Sacremens. Monseigneur est e  
 les douze personnes susdites, & a ordonn  
 Communauté fût au Chapitre. Y étant at  
 il nous a représenté d'abord l'extrémité d  
 leur où il étoit réduit, d'être obligé d'us  
 mées extrêmes, pour guérir le mal extra  
 qu'il avoit trouvé dans cette Maison (qu'il  
 consister dans le refus de souscrire le For  
 Il nous a représenté la patience dont il a  
 envers nous, nous ayant donné six sema  
 puis que M. de la Brunetière nous eut  
 l'Acte de sa visite, c'est-à-dire deux moi

es & de délibérations , nous étions dans une résolution ferme & arrêtée , & où nous demeurerions le reste de notre vie , à moins que Dieu ne s'éclairât de sa lumière , & nous touchât par sa pitié , il avoit usé de commandement , & sous peine de désobéissance ; mais qu'étant toujours demeurées dans notre opiniâtreté il avoit été obligé prononcer une Sentence \* , qui sans doute , nous avoit été très-pénible & très-affligeante , qu'elle le lui avoit aussi été à lui-même , parce que le Père ne sauroit faire de mal à ses enfans sans en sentir vivement , qui étoit de nous juger incapables & indignes des Sacremens. Et en deuxième lieu comme il avoit sujet de croire que c'est les passions des personnes étrangères qui nous mettoient dans ces sentimens , il nous avoit ordonné de ne voir personne de dehors , & nous avoit proposé de revenir dans peu pour ôter celles qu'il jugeoit convenable.

En élevant sa voix il nous a dit : c'est aujourd'hui , mes chères Sœurs , que je viens exécuter mon dessein : voici celles que je prétends ôter , si elles écoutent s'il leur plaît attentivement. La Sœur Magdeleine de Sainte Agnès : La M. Catholique de S. Paul : La Sœur Angelique-Thérèse qui ira avec sa Tante , la Mère Agnès étant malade & sachant qu'elle a grand besoin de la Sœur Angelique-Thérèse , je lui veux donner cette consolation : La Mère Marie-Dorothée de l'Incarnation : La Sœur Marguerite-Gertrude : La Sœur Marie de Sainte Claire : La Sœur Françoise de Sainte Claire : La Sœur Angelique de S. Jean : La Sœur Agnès de la Mère de Dieu : La Sœur Magdeleine de Sainte Candide : La Sœur Marie de Sainte Eugénie ; & la Sœur Hélène de Sainte

Il est aisé qu'il lui plût appeler l'ordre verbal , qu'il avoit donné aux Sœurs de ne point approcher des Sacremens , qui ne fût ni pour une Sentence , ni pour un Acte juridique.

Sainte Agnès; auxquelles j'ordonne de se retirer de demeurer dans les Maisons où on les a envoyées jusqu'à nouvel ordre.

Aussi-tôt après que Monseigneur a prononcé ces mots, notre Mère lui a dit: „ Monseigneur nous nous croyons obligées en conscience de protester de cette violence, & de protester comme nous protestons présentement, de tout ce que l'on nous fait & qu'on nous pourra faire.” La Communauté s'est jetée à cela en disant toutes d'une voix. „ Nous protestons, Monseigneur, nous protestons, nous protestons. Quoi, a répondu Monseigneur, appellerez de votre Archevêque? Voyez, ne gardez garde à vous, vous n'en faites que vos propres affaires. Je me moque de cela; protestez, faites ce que vous voudrez, mais n'obéirez.”

Nous nous sommes jettées à ses pieds pour lui demander miséricorde, & lui représenter l'excessive violence qu'il exerçoit sur nous, lui disant qu'il nous rendoit orphelines, qu'il donnoit le coup de la mort à la Mère Agnès, âgée de 73. ans, depuis deux ans a eu trois attaques d'apoplexie & que c'étoit lui mettre le poignard dans le cœur. Dieu jugeroit au jour du jugement celui qui portoit contre nous, & qu'alors notre innocence seroit reconnue. Il s'en est moqué encore en disant: „ Oui, oui nous verrons quand nous nous réunirons qui aura raison de vous ou de moi.”

Il s'est mis ensuite en colère de ce que nous nous séparions des autres, pauvres délaissées, nous nous allions entre les bras de nos chères Mères pour leur dire le dernier adieu, en les embrassant pour ne peut-être plus jamais revoir, de sorte qu'il nous a fait sortir du Chapitre où nous étions celles qu'il avoit enlevées, & les a fait entrer dans le Chapitre.

Ces heureuses victimes ont donc été relâchées dans le Temple étant demeurées en prière.

se, & nulle de nous ne s'est osée joindre à ; mais nous sommes toutes demeurées ou le Chapitre avec ces Messieurs Ecclésiastiques, ans le vestibule en prières. Pendant cet espace ms qui a été très-considérable, Monseigneur hevêque a parlé assez long-tems à la Mère s. Nous ne savons point ce qu'il lui a dit, sur la fin il a demandé de nouveau ma Sœur s de la Mère de Dieu, qu'il avoit déjà de- lée plusieurs fois; & comme elle n'a pu venir t, étant allée accommoder quelques hardes le n'avoit garde d'avoir tenu prêtes, ne s'étant t attenduë à cela, Monseigneur l'Archevêque : en colère: „ Quoi ne veut-elle pas venir? n a assez usé de douceur, il est tems d'agir une autre manière: si elle ne vient de bon é, on la prendra à quatre par les piés & par tête, & on la fera bien sortir de force.”

**SUITE** ma Sœur Angelique de Saint Jean applié de leur vouloir donner leur obéissance sortir. Il lui a répondu: „ Je vous la donne isque je vous le commande.” Elle la lui a de- dée par écrit. „ Obéissez, lui a-t-il dit, c'est tre Supérieur qui doit avoir votre obéissan- , & les Religieuses à qui on ordonne de vous cevoir.” Il a témoigné être très-satisfait de manière forte, mais pourtant très-respectueu- dont la Sœur Angelique de Saint Jean a agi ette occasion, & il a dit: „ Voilà vraiment éir: voilà comme je veux qu'on le fasse: c'est tir en bonne Religieuse.”

**PENDANT** ces Messieurs parloient à plu- de nous pour nous exhorter à signer. Mon- N. . . . . a dit à une de nous: „ En vé- té j'ai pitié de votre état, il est rude, il est faible je l'avouë; mais obéissez au nom de ieu;” & choses semblables. Après lui avoir ndu le plus succinctement qu'elle pût, & en uyant toujours sur sa conscience, elle lui dit: „ Sans

ne mentir, Monsieur, ce traitement  
pude, & je vous avoue qu'il me se-  
est aujourd'hui que je fais profession  
qu'en effet j'offre à Dieu un sacrifice  
entier, mais bien plus pénible que celui  
j'ai avois fait au jour qu'il me fit la grâce  
faire mes vœux. Quoi, Monsieur, ne  
cher les uns des autres, & faire souf-  
violençe si extrême à la Mère Agnès  
là où elle est! Au-moins, Monsieur  
trois Nièces avec elle.

vœux: „ Je vous ai  
Monseigneur l'Arche-  
de lui donner ses  
à écouter.”

„ Soit les Sœurs pour-  
„ On a dit à Mon-  
„ nommée au Cha-  
„ Louise de Saint-  
„ soit mépris, & que c'étoit Sœur François-  
„ qu'il vouloit mettre dehors. Elle a compa-  
„ rût, & a représenté à Monseigneur l'Arche-  
„ qu'étant Cellerière, elle ne pouvoit sortir si-  
„ tement sans mettre le peu de Bien de la  
„ dans une entière confusion. Elle l'a supplié  
„ donner au-moins deux heures de tems pou-  
„ tre ordre à ses affaires, & de lui permettre  
„ porter avec elle ses comptes. „ Pourquoi  
„ répondu Monsieur de Paris, n'avez-vous  
„ mis ordre à vos affaires? Parce, Monsei-  
„ a-t-elle repliqué, que je ne m'attendois  
„ n'étant nullement considérable dans la  
„ que l'on dût jetter les yeux sur moi pour  
„ faire sortir. Vraiment oui, a dit Mon-  
„ Paris, ce seroit bien penser à ce qu'on a  
„ de vouloir mettre ordre au mal qui est  
„ Maison, sans vous en ôter, vous qui-ét-  
„ s'en aller. Car je vous proteste que, si vous

lez point de mal de faire ce que vous faites, 'en ferois un très-grand de faire ce que je fais; le si vous n'êtes point mauvaises, je suis très-méchante de vous traiter comme je fais." Il l'a voyée ensuite, & a dit: „ Je me ferai donner l'claircissement sur ce nom de Sœur Françoise-Louise; il en faut mettre une autre à la place présentement." On l'a supplié d'y vouloir mettre ma Sœur Anne-Cécile, qui servoit notre Mère, afin qu'elle pût aller avec elle. Il l'a accordé, quoiqu'il l'eût refusé auparavant; & néanmoins nous venons d'apprendre qu'elle n'est point avec sa Mère, de sorte qu'elle ne se trouve chassée son Monastère que par hazard sans aucune raison, & seulement pour accomplir le nombre de seize; Monsieur de Paris ayant dit en écrivant le Catalogue, que quand il avoit dit une chose, il étoit qu'elle fût, qu'il savoit ce qu'il faisoit, qu'il n'auroit jamais le démenti.

Notre Mère étant sur le pas de la porte pour aller, elle supplia très-humblement Monsieur de Paris lui dire où elle alloit. Mais au-lieu de le lui dire, il l'a prit fort rudement par l'épaule, & lui a dit avec dureté: „ allez, allez, sortez, il suffit que je le sache."

Nos chères Mères & Sœurs étant sorties en cette manière, Monseigneur l'Archevêque nous a ordonné de retourner au Chapitre, où il nous a fait attendre très-longtems, étant dans l'Eglise à parler avec Messieurs les uns après les autres. Ensuite quoi il est entré. Mais à peine avoit-il dit ces paroles qu'on lui est venu dire que l'on frappoit à la porte des Sacremens. Il est sorti aussitôt de l'Eglise du dehors pour parler à M. le Lieutenant-Civil qui le demandoit, pendant quoi nous avons dit None.

A la fin de None, Monseigneur l'Archevêque est rentré, & après lui Monsieur le Lieutenant-Civil son Laquais, qu'il a prié que l'on fît entrer pour por-

porter la robe, parce qu'il étoit fort incertain. Monsieur le Prévôt de l'île, M. le Chevalier Guet, des Exempts & des Commissaires, seigneur nous a demandé s'il n'y avoit pas de derrière dans les jardins. Nous lui avons assuré que non. Il a dit qu'il vouloit les aller en voir la clôture, ce qu'il a fait, accompagné tous ces Messieurs, qui étoient au nombre de quinze, & de plusieurs d'entre nous. Ils ont gardé tout exactement, & ils n'ont point touché la porte qu'ils cherchoient.

AYANT rencontré le Jardinier, il a pu lui rien dire; mais M. Chamillard lui ayant dit un mot à l'oreille, il s'est retourné & l'a fait parler, & lui ayant dit qu'il étoit plus propre à porter l'épée qu'à bêcher la terre, lui a ordonné de ne pas coucher ici le lendemain. C'est un glorieux qui a été obligé de quitter son pays, son fol & qui nous a servi par piété, & sans d'aucun intérêt depuis 22. ans. La clôture a été visitée, une Sœur ancienne lui a demandé l'avoit trouvée en bon ordre? Il lui a dit: „ tout est fort bien & fort régulier. ”

COMME l'on sortoit du jardin, une autre ancienne s'est mise à genoux, & a dit à Monsieur l'Archevêque, qu'ayant fait une pénitence aussi rude, qu'étoit la séparation de ce qu'on avoit de plus cher au monde par la sortie des Mères, il nous permit d'approcher des Sacramens pour y trouver notre consolation. Il lui a répondu: „ Oui, pourvu que vous renonciez à l'entêtement & à l'entêtement. Elle lui a répondu: „ Pour cela Monseigneur j'y renonce, & j'espère que de plaire à Dieu, de faire pénitence, & de la suivre en toutes choses. dessus Monsieur Chamillard est venu intervenir, en disant qu'il falloit garder cela pour l'usage.

ILS sont donc sortis du jardin, Mon



Le Lieutenant-Civil & ces Messieurs nous vouloient  
un compliment & nous faire passer après Mon-  
sieur, & demeurer seuls après nous : mais une  
d'une nous a pris la parole, & les a suppliés de trou-  
ver bon que nous demeurassions & dans les règles  
de la civilité & dans celles de la regularité, qui ne  
nous permettoient pas cela. Ils sont donc passés,  
Monsieur de la Brunetière s'est approché d'une  
d'une nous pour lui parler & l'exhorter. Et comme  
elle étoit déjà proche du Chapitre, elle lui a dit  
qu'il lui sembloit qu'il n'étoit pas nécessaire que  
Monsieur le Lieutenant-Civil, Monsieur le Che-  
valier du Guet, & ces autres Messieurs fussent  
présens au Chapitre. Il a répondu : „ Je m'en  
vais prier Monseigneur l'Archevêque de les fai-  
re retirer ; & même je croyois qu'il suffisoit fort  
que nous fussions présens Monsieur l'Official &  
Monsieur le Notaire Apostolique, le Secrétaire de  
Monseigneur, & ses Aumôniers, & moins que  
cela même.” Ce que Monsieur le Chevalier du  
Guet a entendu, il lui dit : „ Non, non, nous  
sortirons. Hélas ! il n'étoit pas besoin de nous :  
nous sommes des agneaux.” Ensuite Monsieur de la  
Brunetière a parlé fort bonnement à l'une de nous,  
encore plus un autre Ecclésiastique qu'elle  
est, Monsieur l'Official, qui paroissoit fort  
attaché, & qui même a prié Dieu assez longtems à  
genoux. Et enfin nous avons la consolation  
de voir Monsieur le Grand-Vicaire & ces au-  
tres Ecclésiastiques mêler leurs larmes avec les  
nôtres.

Monsieur le Lieutenant-Civil & les autres  
seigneurs étans sortis, Monseigneur l'Archevêque  
et les autres Ecclésiastiques sont demeurés dans  
l'Oratoire à parler aux Sœurs, toujours d'o-  
ffrande & de signature, & par la grace de celui  
qui accomplit sa louange par la bouche des en-  
fants, elles ont toutes tiré du bon trésor de leur  
cœur des paroles pleines de la vérité & de la sin-  
cé-  
té.

carité Chrétienne, qui est le trésor des  
Mais cela seroit trop long à dire, & ne se-  
roit pas même ; chacune disant son petit mot  
que cela se puisse bien remarquer.

L'ON est demeuré ainsi environ une  
pendant lequel tems Monseigneur a témoigné  
impatience extraordinaire de voir que les Re-  
ligieuses de Sainte-Marie ne venoient pas. En-  
fin fait ouvrir la porte il a demandé à ses gens  
qui ils les avoient envoyé quérir ? Ils ont répondu  
que c'étoit par un Laquais. „ Par un Laquais  
„ s'est-il écrié. Qu'on y envoie tout à  
„ quatre hommes, & qu'on ne cesse d'y en-  
„voyer un homme sur homme jusqu'à ce qu'elles vien-  
„nent. Quoi donc, ne pourrai-je venir à bout  
„ que je voudrai ? Que cela est bizarre ? (C'est  
„ une bizarerie ?” Ayant fait fermer la porte,  
il a promené dans l'Avant-Chœur. On lui a présenté  
son fauteuil. Il a dit qu'il ne vouloit point  
s'asseoir. Il est allé à l'entrée du Cloître, où  
il a trouvé deux ou trois de nos Sœurs Converties  
qui pleuroient, il leur a dit avec beaucoup de miséricorde  
„ Taisez-vous, ne pleurez plus, vous n'en avez  
„ pas de sujet : on ne vous a ôté vos Mères  
„ parce qu'elles étoient des désobéissantes  
„ rebelles. On vous en donnera d'autres à  
„ leur place, ce qui les vaudront bien.”

ENFIN le Carrosse, qui amenoit les Filles de  
Sainte-Marie, étant arrivé, Monseigneur  
a donné qu'on ouvrît la porte des Sacrements  
aussi-tôt la Mère Eugénie s'est présentée avec  
cinq autres Religieuses. Si-tôt que nous les avons  
vues, & comme elles étoient encore sur le  
seuil de la porte, nous avons demandé à Monseigneur  
de quelle qualité il vouloit que nous les reçussions.  
Il nous a dit de les faire entrer & de ne nous en  
faire aucun point en peine de cela. Nous avons prié  
que nous ne pouvions les recevoir comme des  
Sœurs, & nous nous sommes toutes d'un

ntées pour appellantes. Il nous a dit une parole comme se raillant de cela, & les a fait entrer en nous sans d'aller au Chapitre, où nous nous sommes assises aussitôt dans les premières places, afin qu'elles ne s'y pussent mettre. Alors Monseigneur nous a dit: „ Que nous ne pouvions pas douter, après ce qu'il venoit de faire, quel dessein il avoit en faisant venir la Mère Eugénie; qu'ayant ôté la Supérieure de cette Maison, il étoit de sa charge & de ses soins de ne nous pas laisser sans conduite, & qu'ainsi il nous donnoit la Mère Eugénie pour Supérieure. ”

A ces mots nous avons toutes dit „ que nous ne pouvions la recevoir en cette qualité, en ayant une: & que de plus cette Mère étoit d'un Institut qui n'avoit nul rapport avec le nôtre, & selon lequel même elle ne pouvoit être Abbessé; & avons encore protesté de nullité, & appelé. ” Il nous a dit en nous ordonnant de l'écouter; & puis nous a dit de juger nous mêmes s'il étoit possible de laisser un corps sans chef. Nous lui avons dit que nous en avions un, & que nous n'en connoissions point d'autre. Ensuite nous lui avons représenté qu'elle ne savoit pas même nos règles. Alors il a répondu: „ Vous lui apprendrez, elle est assez intelligente pour les savoir bientôt. ” Il nous a encore imposé silence en nous disant: „ Prenez garde à vous, vous voyez ce que je viens de faire, j'en pourrai bien faire encore autant, & défilér ainsi peu-à-peu. ” Puis il nous dit beaucoup de louanges de la Mère Eugénie, pendant lesquelles Monsieur de la Brunetière, un autre Ecclésiastique . . . . . ont toujours parlé à une de nous; & ce dernier lui a dit: „ Ma chère Sœur, ma Mère consolez-vous, cela ne durera pas, je vous en assure; Monseigneur a été obligé d'user de cette violence: mais, croyez-moi, il est bourrelé; il en est plus crucifié que vous dans le fonds de son ame. ” Et le



elle, & lui a ordonné de prendre le soin de la communauté, & d'exercer toutes les actions de supériorité; & que, parce qu'elle ne pourroit pas faire à tout, il lui donnoit le pouvoir de choisir des Officières comme elle le jugeroit à propos: puis se levant il l'a fait mettre dans le siège même où il s'étoit mis. La plupart des Sœurs se sont retirées, & sont sorties du Chapitre aussi-tôt: Il a contraint quelques-unes de celles qui étoient demeurées de la bailler, en leur prenant la tête, leur disant: „ faites cela pour l'amour de moi, baissez la bonne Mère.”

PENDANT cela cet Ecclésiastique a dit encore à la même Sœur: „ Ayez patience, tout cela n'ira pas loin: mais si vous pouviez faire taire ces Mères, afin qu'elles laissassent parler Monseigneur: car, voyez-vous, je le conhois. Plus vous lui en direz, pis ce sera; parce que vous le mettrez en colère. Elle lui a répondu: Monsieur, l'état si affligeant, & l'extrémité où l'on est, fait parler sans le vouloir: & assurément, Monsieur, vous êtes assez juste, pour voir que ce n'est pas sans raison. Il lui a dit: Je ne dis pas qu'on ne parle point; mais de peur de le fâcher, attendez qu'il ait parlé, & puis dites vos raisons: moi-même, lorsqu'il aura cessé, je vous ferai parler, & le prierai de vous écouter. Elle lui a dit: Après tout, Monsieur, vous savez par quelles personnes ces bonnes Filles sont conduites. Il lui a fait un signe de tête, puis après a dit: ho pour cela on ne permettra jamais qu'elles introduisent ici des Jésuites.”

MONSIEUR voulant justifier l'introduction de ces Religieuses dans notre Maison, nous a dit, que la Mère de la Fayette a été mise en quelques Maisons, & encore depuis peu, à l'Assomption. Sur-quoi M. de Mettern a dit à cet Ecclésiastique: „ O il y a bien de la différence, l'Assomp-  
„ tion

„ tion c'étoit \* \* \* \*, ho ! a répondu cet E  
„ siaslique, \* \* \* \* .”

MONSIEUR Chamillard a fait ensuite son  
à M. l'Archevêque, de ce qu'on avoit pu  
dans le jardin touchant les Sacrements, &  
nous sommes mises à genoux, pour lui faire  
même prière. A quoi il a répondu : „ Je le  
„ bien, pourvu que vous ne soyiez pas dans la  
„ lontanée déterminée de demeurer dans la disposi  
„ ou vous êtes ; mais que vous souhaitiez de  
„ noître la vérité, & la volonté de Dieu.”  
Sœur ancienne, qui lui avoit fait la proposition  
lui a répondu : „ Que c'étoit notre unique  
„ de connoître la vérité, & de demeurer ferme  
„ elle.” Il a répliqué : „ Mais qu'entendez-  
„ par ce mot de vérité ? Je pense que c'est le  
„ que vous donnez à votre disposition.  
„ voulez bien prier Dieu : mais si c'est dans  
„ résolution fixe & arrêtée de demeurer telles  
„ vous êtes, à quoi vous serviront vos prières  
„ Hé bien, je laisse cela à Monsieur Cha  
„ lard. Consultez-le, proposez lui vos  
„ tes, avec autant de confiance que vous  
„ vez ; car je pense que vous devez recon  
„ tre sa suffisance. Et certainement, si  
„ préféreriez vos lumières aux siennes, vous  
„ riez dans une horrible présomption &  
„ le plus mauvais état que puissent être des  
„ religieuses.”

LA-DESSUS Monsieur Chamillard a pris la  
role, pour nous presser de signer. A quoi plu  
ont répondu ; que pour ce qui est de lui don  
espérance que nous changerions, nous ne le  
vions ; & que nous ne le ferions jamais ave  
grace de Dieu ; que nous lui avions dit cent  
nos raisons. Monsieur de la Brunetière a com  
cé aussi à exhorter fort une de nos Sœurs à si  
par obéissance ; mais il l'a assurée en même te  
qu'il ne prétendoit pas par-là toucher à la dc

Saint Augustin; étant & ayant toujours été en grâce efficace.

MONSIEUR a fait ensuite appeler la Sœur Claire, à laquelle il a ordonné de rendre comptes au-plutôt à la Mère Eugénie, & de tenir prête pour s'en aller, étant de celles qui sont nommées.

Il est ensuite sorti du Chapitre. Les Religieuses Sainte-Marie sont demeurées dans le cloître, & nous sommes allées dans l'Avant-chapelle avec Monseigneur, & les autres Ecclesiastiques. Et Monseigneur ayant pris une de nos sœurs par le bras, lui a dit: „ O ça, ma bonne sœur, entendez raison; faites cela pour l'amour de Dieu, (car c'est son terme ordinaire) obéissez, recevez la Mère Eugénie: elle ne demeurera longtems. Il a fallu donner cela à la sainte de vos ennemis.”

Il a pris une autre, l'a fait approcher pour lui parler à l'oreille, & lui ayant mis la main sur l'épaule, il lui a témoigné bien de l'affection, & lui a dit qu'il la vouloit traiter favorablement, & que pour cela il ne l'avoit pas ôtée de la maison. Elle lui a répondu: „ Monseigneur, que vous m'avez ôtée ce que j'y avois de cher, je ne puis regarder comme une faveur d'y être laissée avec les personnes que vous voulez mettre.” Et après quelque discours elle lui a dit: „ Monseigneur nous recevons aujourd'hui la Religieuse que vous établissez, parce que vous commandez qu'on la reçoive, en sorte que nous en ayons appelé, & que nous n'ayons point en notre appel, sans rendre aucun jugement, vous contentant de commander quoique vous ne le puissiez faire après notre appel.” Il lui a dit, vous êtes folle d'appeler, votre appel ne sert de rien.” Elle lui a répondu: „ Vous savez fort bien, Monseigneur, que c'est une sainte Commission que vous avez donnée à

„ cette Religieuse & autres de vive voix d  
 „ Monastère sans nous avoir entendus, est  
 Il lui a donné un petit soufflet, en serrant sa  
 & lui a encore dit : „ Vous êtes folle. Foll  
 „ lie, que votre appel.” Elle lui a dit : „  
 „ tant qu’il vous plaira, Monseigneur, no  
 „ laissons pas de nous porter aujourd’hui po  
 „ pellantes, & de protester que nous ne rec  
 „ cette Religieuse, que parce que vous n  
 „ commandez, sans préjudicier à notre appe  
 „ ne laisse pas de subsister, quoiqu’elle soit  
 „ notre Maison. C’est pourquoi nous lu  
 „ drons obéissance dans les choses pureme  
 „ térieures, qui ne seront pas contraires à n  
 „ gles & à notre appel; & du reste nous la  
 „ rons comme hôtesse avec la charité & de r  
 „ que Saint Benoit dans sa règle veut qu  
 „ traite les hôtes.” Il lui a répondu, en.  
 „ Ha, ha, vous me parlez procès, vous m  
 „ lez chicane.” Monseigneur, lui a t-ell  
 „ Je n’entens pas la chicane; mais je vous  
 „ que nous ne recevons cette Religieuse qu  
 „ ce que vous nous le commandez : mais  
 „ vous disons que vous nous la donnez  
 „ toutes les formes, & sans en garder aucu  
 „ notre appel; & j’espère qu’entre-ci & d  
 „ nous tâcherons d’en dresser un acte, qu  
 „ incapables que nous soyions de nous ex  
 „ exprimer.” Elle a prié ensuite Monsieur  
 ger d’être témoin de ce qu’elle venoit de  
 Monseigneur l’Archevêque.

Aussi-TÔT après nous avons écrit com  
 petit acte de tout ceci, que nous avons f  
 Monseigneur de vouloir signer. On a au  
 Monsieur de la Brunetière & deux autres  
 siastiques, qui étoient proches de celle qu  
 voit l’acte, de l’en supplier. Monsieur de la  
 netière l’a pris, & a dit : Hé bien je le  
 mais il lui faut lire. Il l’a lu; mais Monse



pas voulu signer, & il s'est moqué, en disant mépris & colère, que sa parole ne suffisoit trop, & que nous l'offensions d'en dou-

NDANT que Monseigneur étoit avec nous, un de ces Ecclésiastiques a fait appeler de nous, & après l'avoir suppliée de prier pour lui, l'assurant qu'il le feroit toute sa vie elle, & pour toute la Communauté, il la pria de l'écouter & entrer en raison. Elle lui dit, Monsieur, l'état de violence, où nous sommes, nous impose le silence, & rend témoignage par lui-même de notre disposition. Je pense, Monsieur, qu'il vaut mieux que, si on obéit à Monseigneur, nous allions dire vrai." Mais l'ayant arrêtée il lui a parlé sur la Signature, & s'est offert de lui expliquer la première Proposition dans Jansénius. Elle a répondu: „Monsieur, cela me seroit inutile, car dans la forte persuasion où je suis de mon incapacité sur cette matière, tous éclaircissemens que l'on me voudroit donner serviroient qu'à augmenter mes doutes, & à ajouter de nouvelles ténèbres à mes premières incertitudes; & ainsi toute la grace que je souhaite, c'est qu'on nous laisse dans l'état où notre état & notre profession nous réduit." Et comparloit toujours, cette Sœur s'est retirée avec une profonde inclination.

MAIS TÔT cet autre bon Ecclésiastique nous a assuré que cela ne dureroit pas long-temps. Monseigneur avoit été obligé de donner la violence de nos ennemis. Ensuite il est sorti, & Monseigneur nous a promis qu'il honorerait souvent de ses visites. Nous lui avons demandé sa bénédiction qu'il nous a donnée volontiers, & s'est recommandé fort à nous.

MAIS nous avons oublié de dire qu'en sortant il nous a dit

nous a dit qu'il nous laissoit Monsieur Chamillard qui étoit notre Directeur, Confesseur & Supérieur. Sur ce dernier mot nous avons répondu fermement, que n'ayant point encore élu de Supérieur selon le droit que nous en'avons par nos Constitutions, nous ne reconnoissons point de Supérieur que lui après Dieu, & que nous le gardions seul en cette qualité. Sur-quoi Monsieur Chamillard a pris la parole en disant : « vous mettez point en peine, mes Sœurs, je suis le dernier de la Maison. »

MONSIEUR nous a dit aussi que nous avions vu ce qu'il avoit fait pour avoir refusé d'obéir, & que si nous nous entêtions à ne pas obéir à la Mère Eugénie, nous éprouverions que c'est que de la désobéissance.

Il a aussi remarqué comme une providence de Dieu, que tout cela s'est fait le jour de Saint Bernard.

**E**t afin que la présente Relation, qui contient notre appel & protestation, puisse nous servir, & à nos Mères & Sœurs sorties en temps lieu : nous l'avons relu & signé dans notre Monastère de Paris le 27<sup>me</sup> jour d'Août 1664. y

AVANT appris par voie certaine, que le dessein de Monseigneur est de pousser les choses à l'extrémité, & d'en enlever encore plusieurs de nous. CES CAUSES ne sachant pas si nous serons en état ni de dresser de procès verbal, ni de protester & d'appeler de cette violence, toutes capite de nous étant enlevées : nous joignons ces lignes à nos actes de protestations précédentes pour protester, appeler, ou opposer contre toutes les autres violences que nous jugeons qui en suivront. Signé de cinquante-quatre Religieuses.

**D**EPUIS cela les Religieuses étant toujours dans le dessein de poursuivre leur appel, si elles n'en étoient empêchées par une oppression toute visible, signèrent toutes généralement, sans en excepter aucune, une procuration pour cela à un Procureur de la Cour. Sur laquelle ont été obtenues des Lettres en Chancellerie le dixième Septembre 1664. portant pouvoir d'intimer & assigner au Parlement Monseigneur l'Archevêque, & tous autres qu'il appartiendra, pour procéder sur l'appel comme d'abus interjeté par les dites Religieuses, de toute la procédure faite en leur Monastère par le dit Seigneur Archevêque; même de l'enlèvement par lui fait, assisté de M. le Lieutenant-Civil, du Prévôt de l'Île, du Chevalier du Guet, & d'un grand nombre d'Archers, avec voie de fait, de la Mère Abbessé, & de onze autres Religieuses en d'autres Monastères, où elles sont retenues comme prisonnières, sans avoir la liberté de voir aucune personne. Ensemble de ce que le dit Seigneur, sans aucun sujet, a congédié quelques-uns de leurs domestiques, & de l'introduction de six Religieuses étrangères dans leur Monastère, sans que le dit Seigneur Archevêque leur ait fait prononcer, ni signer aucun jugement, sans requisition du Promoteur, & sans qu'il ait paru aucun procès verbal, ni qu'il ait interpellé aucune des Religieuses du Monastère de signer le dit procès verbal, qui est une procédure abusive; & de tout ce qui s'en est ensuiivi, ou pourroit ensuivre. Et portent les dites Lettres défenses de faire, ou attenter aucune chose au préjudice du dit appel comme d'abus; & commandement au Greffier de porter les charges au Greffe de la Cour.

Ces Lettres ont été signifiées le quinzème du dit mois de Septembre, tant au dit Seigneur

Archevêque, qu'à Monsieur Chamillard, & à Mère Eugénie, & autres Religieuses de Saint Marie, avec assignation au vingtième Novembre au Parlement, & commandement fait au Greffier de porter les procédures au Greffe de la Cour.



## X L I I.

*Première Relation de la Sœur Angelique d'Alexis D'HECAUCOURT DE CHAMONT, contenant les choses principales qui se sont passées à son égard depuis le 26. Août 1664. jusqu'au 3. Juillet 1665. qu'elle fut transportée au Monastère de Port-Royal des Champs, faite par elle-même.*

I.  
Elle est invitée à aller voir M. l'Archevêque par la Sœur Flavie.  
Conduite de cette Sœur.

**L**E 12. de Septembre 1664. qui fut le jour auquel sept de nos Sœurs témoignèrent ouvertement, par la signature du Formulaire qu'elles firent, leur séparation de la Communauté, Sœur Flavie, qui étoit la plus considérable de parti, & celle qui depuis l'enlèvement de nos Mères travailloit sans cesse à le former & à le fortifier par ses brigues & ses artifices, vint à notre cellule, & y frappa avec une telle force & impetuosité que j'en tressaillis: elle passa outre au même moment, de sorte qu'étant allée à la porte elle en étoit déjà assez éloignée parce qu'elle courroit d'une vitesse toute extraordinaire, & même

avec un tel bruit & tintamarre que le plancher du Dortoir en branloit; & outre que cette course étoit tout-à-fait indécente, parce que la tête, les bras & ses bras marchaient & remuaient avec une agitation égale à celle de son esprit, elle paroissoit comme une personne toute transportée & hors d'elle-même. Je la rappelai par un son de voix. Elle revint, & me dit avec un très-grand empressement: „ Ma Sœur venez parler à Monseigneur s'il vous plaît. ” Je lui répondis avec autant de froideur qu'elle avoit de chaleur: „ Ma Sœur je n'ai rien à lui dire. ” Elle parut surprise & me dit: „ Ma Sœur cela est étrange que vous refusiez de parler à un Archevêque. Pas trop, lui dis-je, ma Sœur, quand on n'a rien à lui dire & qu'on ne l'a pas demandé. ” Elle repartit: „ vous lui direz vos difficultés. Je n'ai point de difficultés, ma Sœur, je sais bien ce que j'ai à faire quand la Communauté ira à M. l'Archevêque j'irai avec elle. ” Elle me dit: Monseigneur ne voit aujourd'hui que des Particuliers. Je m'en vais lui dire que vous ne voulez pas venir. Allez ma Sœur, ” lui repartis-je; néanmoins me ravissant aussitôt & craignant de ne pas bien faire, je lui dis: „ Ma Sœur, puisque M. l'Archevêque parle en particulier aux Sœurs, si vous en avez encore d'autres à lui envoyer: faites les aller avant moi, s'il vous plaît, & quand vous n'aurez plus personne, vous n'aurez qu'à me venir sonner. ” Elle me quitta & se fit au même tems chercher quelques-unes de nos Sœurs pour consulter ce que je ferois à cette occasion. Elles me conseillèrent d'y aller, & parce que nous ne savions bonnement si nos Sœurs étoient signés ce jour-là, elles me dirent de regarder dans le Parloir s'il y avoit une écriture & des plumes; mais M. l'Archevêque avoit eu grand soin qu'on ne s'aperçût de rien, car nous avons appelé depuis par une de celles qui signèrent ce

jour-là, que son Mandement, la plume étoient dans la chambre proche du Sainte-Thérèse où il étoit, & qu'il cherchoit, il prenoit la peine d'aller son Mandement & de tremper la plume cre pour achever son nom: M. l'Archiduc disoit de le marquer seulement & qu'il étoit, ce qu'il faisoit après avoir été à la plume pour cet effet.

ETANT entrée au Parloir, Monseigneur l'archevêque me fit asseoir, & me demanda quelle disposition j'étois à l'égard de la Signature. Je répondis que j'étois fâchée de ne lui pas obéir; qu'il n'y avoit rien que je ne ferois pour lui témoigner mon respect & mon affection; mais qu'il étoit vrai que j'avois des scrupules à cet égard, qu'il m'étoit tout-à-fait impossible de surmonter. Il me dit: „ Ma bonne, dites-moi, s'il vous plaît, qu'elles sont ces difficultés, afin que je tâche de les résoudre, s'il y a moyen. Monseigneur, ce sont les deux que je vous ai dites les deux fois, l'une, l'honneur de vous parler, lorsque je n'ai témoigné que ce n'étoit que dans la vue de la gloire seul & par la crainte de l'offenser que j'ai signé la Signature. Croyez vous, ma bonne, que je vous veuille faire offenser Dieu, en imaginant que je sois assez méchante pour faire cela? Monseigneur, je serois bien fâchée de voir ces pensées-là. Mais cependant je ne puis me vouloir pas obéir. Une bonne Religieuse comme vous le devriez être, raisonneroit autrement que vous, auroit un peu plus de respect pour la capacité de son Archevêque, & ne voudroit pas lui résister opiniâtement. Vous faites, & diroit assurément en elle-même, mais comment est-il possible que je puisse obéir à mon Archevêque, & préférer la gloire que j'ai que j'offenserois Dieu, en faisant

toute l'Eglise fait, à l'assurance qu'il m'a donnée  
 tant de fois du contraire? Pourquoi ne le pas  
 croire, puisqu'assurément il voit un peu plus clair  
 qu'une taupe, & qu'il est un peu plus savant  
 qu'un écolier de trois jours." Il ajoutoit en re-  
 levant la tête, & en faisant un profond soupir:  
 Ah mon Dieu! il y a bien du parti & de la ca-  
 bale en tout ceci, & c'est ce qui me sâche le  
 plus, car je sai certainement que vous avez for-  
 mé ensemble une malheureuse union pour ne  
 point signer, & que vous vous êtes promis les  
 unes aux autres de ne le jamais faire; & ce qui est  
 le plus étrange, c'est que j'ai appris que la Mè-  
 re Agnès de Ligni vous y a fait obliger par ser-  
 ment. Je lui répondis, Monseigneur, je vous  
 supplie très-humblement de croire que cela n'est  
 point. Notre Mère ne nous a jamais obligée à  
 ne point signer, ni défendu de le faire, au-  
 contraire elle nous a toujours dit, qu'elle nous  
 laissoit libres de signer ou non. Il répondit,  
 mais à quel bon faire un mensonge pour me cé-  
 ler ce que je ne sai que trop bien: c'est une  
 chose certaine que vous avez fait serment de ne  
 point signer, & vos Sœurs me l'ont dit. Mon-  
 seigneur peut-être que celles qui vous l'ont dit  
 l'ont fait. Elles ne devoient pourtant parler  
 que pour elles, & non pas pour les autres. Je  
 vous assure Monseigneur, avec autant de sincé-  
 rité que si je parlois à Dieu-même, que ni dans  
 le général ni dans le particulier, je n'ai jamais  
 entendu parler de faire serment de ne pas signer.  
 Mais vous ne pourrez pas me nier qu'on ne  
 vous ait instruites sur la Signature, & qu'on ne  
 vous en ait donné un éloignement terrible.  
 Monseigneur, M. Bail est le premier qui nous  
 en ait parlé, & avant lui tout ce que nous en  
 savions étoit que le Pape Innocent X. avoit  
 condamné cinq Propositions qu'il disoit être at-  
 tribuées à Jansénius. Mais depuis la Mère Ag-

nés de Ligni ne vous a-t-elle jamais  
 la Signature. Monseigneur tout ce qu'elle  
 a dit, c'est qu'elle ne croyoit pas qu'on  
 se sans péché? Elle vous a dit que c'  
 péché mortel, n'est-il pas vrai? Mon  
 elle ne lui a point donné de nom, elle  
 à chacune de nous à en faire le discer  
 & pour mon particulier j'ai toujours cru  
 étoit un des plus grands." Il répondit :  
 si la Mère Agnès de Ligni vous a dit qu'  
 un péché, je vous dis moi que ce n'est  
 un, & qu'au-contraince vous faites très  
 desobéir à votre Archevêque & à votre  
 rieur légitime, comme je le suis. Je  
 qu'elle est votre Supérieure au-dedans  
 ne le nle pas, mais au-dehors je suis  
 le vôtre, & le Pape est le mien."  
 Et Dieu est celui de tous, Monseigneur  
 me demanda ensuite : „ Que vous a dit M. B.  
 Signature? Monseigneur, il nous a dit qu'  
 signer & que c'étoit un péché de ne  
 ce que toute l'Eglise faisoit. Que ne  
 vous donc. Monseigneur, vous pouvez  
 que si nous le pouvions faire, ce seroit  
 pour vous que pour M. Bail; & que si  
 que vous avez pris la peine de nous di  
 pas capable de nous persuader qu'il n'y a  
 de péché à signer, nous en croyons  
 moins M. Bail." Enfin après m'avoir  
 voulu prouver qu'il n'y avoit point de péché à  
 il me menaça de la privation des Sacram  
 ent que je persistasse à ne le pas vouloir si  
 me dit : „ Qu'il me laisseroit si longtems si  
 recevoir, que je me résoudrois enfin de  
 pour communier." Je lui répondis : „  
 m'avoit déjà fait une fois la même men  
 que je lui avois répondu que j'étois bien  
 guée de vouloir signer pour communier,  
 qu'au-contraince je ne pourrois jamais me



e de communier si j'avois signé, étant parfaitement convaincuë que je ne puis faire la Signature sans péché." Là-dessus il se mit dans une grande colère & me dit, „ que je le prennois certainement pour une personne fort ignorante, ou pour un très-méchant homme, puisque jeardois la Signature qu'il me commandoit commettre un péché capable de m'empêcher la participation des Sacremens." Je ne fais plus ce que je pondis, je fais seulement qu'il en demeura satisfait pour lors : car parlant ce même jour à la Comptesse, il répéta ce que je lui avois dit de la communion & en tira la même conséquence. Ensuite il resta fort pour savoir si, après tout ce qu'il m'avoit dit, il étoit possible que je lui pusse résister, sans que d'avoir formé les unes avec les autres contre lui, ajoutant qu'il savoit fort bien que nous encourageons l'une l'autre à ne pas signer, & que l'on n'entendoit autre chose parmi nous, sinon : *au-moins ma Sœur ne signez pas, je n'en ferai pas non plus, & qu'une autre disoit, promettez-moi de ne le pas faire, & je vous promets que je le ferai pas aussi.* Enfin, ajoutoit-il, „ ce que cabale." Je fis ce que je pus pour le contredire du contraire, mais inutilement.

Il me pressa encore beaucoup pour savoir sur ce que je me fondois pour toujours croire qu'il y eût du péché à signer, & ajouta : „ Car pourquoi y a-t-il du péché plutôt pour vous que pour les autres qui n'y en croient point ; & en effet n'y en a point du tout." Je lui répondis : „ Mais quand il seroit vrai, Monseigneur, qu'il y en auroit point, la seule pensée que j'ai qu'il y en a est capable de m'empêcher de signer : car j'ai toujours ouï dire qu'on ne saurois faire rien de bon du monde la plus indifférente sans péché, quand on est persuadé que c'en est un." Il me répondit, „ il est vrai, mais il faut être capable d'entendre raison : car si je m'étois imaginé, par

„ exemple, que c'est un péché mortel de  
„ dre ce degré, je ne pourrois pas en  
„ descendre sans offenser Dieu. Je lui rép  
„ Monseigneur il faudroit être fou pour  
„ ner cela.” Il répondit: „ Il est vrai,  
„ ne personne qui croiroit cela seroit-el  
„ folle que vous qui vous persuadez que  
„ péché de m'obéir?” Je voulois lui ré  
qu'il y avoit des choses où je lui pourrois  
béir sans péché, mais il ne m'en donna  
tems, me faisant taire à l'instant; & très-  
quoique je ne lui disse pas un seul mot il  
soit, „ écoutez moi, ah! écoutez moi d  
„ vous plait.” Il poursuivit, „ si donc je  
„ formé dans l'esprit un péché mortel de  
„ dre ce degré, savez vous ce que je ferois  
„ verrois querir un Docteur: je lui dirois,  
„ sieur, je crois que c'est un péché mortel  
„ cendre ce degré, & cependant je voudro  
„ sortir d'ici, que dois je faire? hé! mais  
„ seigneur, si vous voulez vous en aller,  
„ bien nécessairement que vous passiez par  
„ le pouvant pas faire par ailleurs; pour du  
„ il n'y en a point du-tout, je vous en  
„ De même vous, ma bonne fille, en l'é  
„ vous êtes vous devez toujours avoir un I  
„ auprès de vous, pour résoudre vos do  
„ vos difficultés. Je crois bien que vous e  
„ je n'en doute pas; car je ne fais que tro  
„ ces Messieurs, pour vous tromper plus  
„ tement, vous ont persuadé que c'est un  
„ de signer, & vous ont engagé à leur pa  
„ des motifs de conscience, afin de vous  
„ attraper.” Je lui répondis: „ En effet M  
„ gneur, ce n'est que la conscience qui m'  
„ à ne pas signer; mais au-reste quand to  
„ Sorbonne seroit là, elle ne me pourro  
„ persuader que le mensonge n'est pas un p  
„ non plus que tout le monde ensemble

„ sauroit faire croire que de tuer un homme ce  
„ n'est pas un homicide.” Il répondit : „ Mais ,  
„ mon Dieu, cela est étrange, quel mensonge fe-  
„ rez-vous en signant ? pourquoi mentirez-vous  
„ plutôt que les autres ? Monseigneur, parce que  
„ je dirois que je crois une chose que je ne crois  
„ pas. Que ne la croyez vous ? Monseigneur, c'est  
„ que je ne puis pas savoir par moi-même ce qui  
„ en est ; & à moins de cela on n'est pas obligé de  
„ croire les Faits.” Il me voulut prouver qu'il y  
avoit plusieurs autres Faits dans l'Eglise que je  
croyois sans en être persuadée par moi-même, &  
sans avoir vu les livres où étoient contenues les  
hérésies que les Papes & les conciles avoient con-  
damnées. Je lui répondis : „ Il est vrai ; mais ce  
„ qui rend les Faits certains , est premièrement le  
„ consentement universel de toute l'Eglise , & se-  
„ condement l'aveu que les Auteurs ou leurs Sec-  
„ tateurs font d'avoir écrit ou enseigné, ou tenu u-  
„ ne telle doctrine ; & aucune de ces deux choses  
„ ne se trouve dans le Fait de Jansénius , qui est  
„ contesté comme vous le savez. Oûi, par cinq  
„ ou six personnes arrêtées à leur propre sens &  
„ intéressées dans cette affaire autant qu'on le puis-  
„ se être.”

IL recommença ensuite à me parler de tout ce  
qui s'étoit passé au sujet du Fait de Jansénius, tant  
à Rome que dans l'assemblée ; & pour conclusion,  
il me conta une histoire qu'il croyoit sans doute de  
grand poids, puisqu'il la répéta ce même jour à la  
Communauté, pour la persuader qu'il ne faut pas  
se forger des péchés mortels à sa fantaisie & selon  
son caprice. „ Il y a présentement, dit-il, ma  
„ bonne fille, un fou qui court les rues de Paris,  
„ & que l'on va mettre à la Bastille. Il s'imagi-  
„ ne , & veut persuader les autres, que c'est un  
„ péché mortel de ne pas jeûner le Mercredi & le  
„ Samedi , & que S. Charles Borromée & le bon  
„ François de Sales sont damnés pour n'avoir pas

ces deux jours-là. Monseigneur  
sait les choses d'où elles viennent.  
Il dit que c'est un fou, il ne faut donc  
pas se fier à ce qu'il dit : les commandemens  
nous défendent de mentir ; mais ils ne  
nous défendent pas de jeûner le Mercredi & le  
Vendredi. Il se mit à rire & moi aussi, " ne m'est  
pas possible de m'en empêcher.

Enfin il tenta une autre voie qui  
devoit réussir par la douceur ; car jusqu'alors  
il étoit mené assez rudement. „ Mais, ma bon-  
ne, me dit-il, dites moi en confiance ce  
qui vous empêche de signer. Monseigneur  
Chamillard. Comment M. Chamillard  
seigneur, c'est qu'il m'embarrasse par la  
contradiction de ses sentimens : il dit aujourd'hui  
qu'il n'y a point de péché mortel à ne pas signer  
& demain une autre. Il dit présentement  
que c'est un péché mortel de ne pas signer.  
Au commencement il m'avoit dit positif-  
ment qu'il n'y a point de péché mortel à signer,  
il n'y a point à ne pas signer ; ni pour l'un  
ni pour l'autre, Dieu ne vous damnera pas ;  
que je lui demandois pourquoi donc il  
vouloit tant de signer, il me répondit qu'il  
regardoit la Signature comme une chose  
de grande perfection, & comme une œuvre  
de Dieu. J'ajoutai, vous voyez, Monseigneur  
voilà deux choses bien différentes, &  
il me suivoit de me défier de lui, & de craindre  
qu'il ne dise pas la vérité, puisqu'elle est tou-  
jours la même, comme vous savez. Il répondit  
qu'il étoit vrai, mais si M. Chamillard vous a dit  
qu'il n'y a point de péché mortel à ne pas signer,  
il est un méchant homme. Il me l'a dit, Mon-  
seigneur, ainsi qu'à quelques autres de nos Seigneurs.  
Il me dit, voulez-vous que je l'envoie que  
vous lui souteniez en ma présence. Il  
me dit qu'il ne serviroit de rien, lui dis-je, il a  
dit cela en une rencontre de l'avoir dit, il le nie  
une seconde fois." Monseigneur l'Archevêque

va cependant & fut à la fenêtre pour l'appeller, continuant de l'appeller, il ne le fit pas venir. Et ainsi debout il se promenoit dans le Parloir, & fois à autre il frappoit du pié en terre disant : *cabale, ne verrai-je jamais que cabale ?* voyant qu'il n'avoit plus rien à me dire, je lui demandai s'il désiroit encore voir quelques-unes de mes sœurs, afin que je les fusse avertir." Il me dit le non, qu'il étoit si las qu'il n'en pouvoit plus, tant parlé tout le jour." Néanmoins il ne s'en va point, ni moi non plus, qui n'osois par re- fermer la grille qu'il ne fût sorti. Mais tant qu'il demeureroit toujours, je la fermai pen- qu'il regardoit par la fenêtre.

N. sortant du Parloir je trouvai la Sœur Flavie à la porte qui vouloir entrer : je lui conseillai de ne pas faire, crainte d'incommoder M. l'Archevêque : je lui rapportai ce qu'il m'avoit dit, & que je ne savois qu'il n'y étoit plus. Je me tenois à la porte du Parloir pour empêcher qu'elle n'entrât ; mais elle me poussa si fort pour se faire passage, qu'elle fit descendre en arrière les deux petits degrés du Parloir. Elle s'approcha ensuite de la grille en disant d'une voix douce & gracieuse. „ Monseigneur, Monseigneur, êtes-vous là encore ? ” „ Non, pensant que c'étoit moi, répondit assez durement : „ ne vous ai-je pas déjà dit que je ne saurois plus parler, & que je suis si las que je n'en puis plus ? ” elle reprit la parole & lui dit avec la même douceur de voix : „ C'est moi Monseigneur, c'est moi, ne me connoissez-vous pas ? ” „ L'instant Monseigneur l'Archevêque changeant de ton lui dit : „ ah ! c'est vous ma Sœur de Ste. Flavie, mettez-vous là que nous causions un peu ensemble. ” Elle ouvrit aussitôt la grille, & vint fermer la porte, & me dit de faire venir la sœur Eugénie. Elles demeurèrent encore plus d'une heure avec Monseigneur l'Archevêque, qui vint ensuite au grand Parloir voir la Communauté,

III.  
Elle sort  
du Parloir,  
& la Sœur  
Flavie y  
entre avec  
violence.  
La Mère  
Eugénie y  
va aussi.

à qui il parla jusqu'à près de huit heures du matin nonobstant sa lassitude & son épuisement.

IV.  
Entrée de M.  
l'Archevêque  
que avec  
la Sœur de  
St. Alexis  
en présen-  
ce de la  
Communauté.  
Il la  
prie de  
désavouer  
un article  
du procès  
verbal im-  
primé,  
qui lui fai-  
soit bien  
de la peine.

Le 24. Septembre 1664. Monseigneur l'Archevêque, faisant la lecture du procès verbal à la séance du Parloir, lut sans réflexion un des articles qu'on y avoit mis sur mon rapport, qui est celui où il m'assura que la Mère Eugénie ne seroit longtems à Port-Royal, que les choses se racaleroient, & qu'il avoit été obligé de faire quelque chose à la violence de nos ennemis. Me trouvant sur la fin de ce procès, que la même chose avoit été dite à une de nos Sœurs par un Ecclésiastique qui étoient avec lui le jour de l'élévation de nos Mères, il voulut savoir le nom de l'Ecclésiastique & celui de la Sœur à qui il avoit parlé. La Sœur, qui avoit fait la déposition sur cet article, ayant pris Médecine ce jour-là, ne pouvoit venir au Parloir, de sorte que l'on ne put le lui prouver & sans rien dire à Monseigneur l'Archevêque pressant beaucoup pour en avoir l'écclaircissement, & croyant déjà nous avoir convaincus d'avoir avancé des choses fausses, quelques-unes de nos Sœurs m'obligèrent à parler, quoique je n'en eusse guère d'envie, ayant nulle part à cet article, & ne m'étant trouvée avec la Sœur à qui l'Ecclésiastique avoit dit ces paroles. Je me mis néanmoins à genoux & je dis à Monseigneur l'Archevêque : „ Monseigneur, ce n'est pas moi à qui cet Ecclésiastique a dit cela : mais vous m'avez dit vous-même la même chose. Il répondit : Moi, ma bien chère Sœur ? vous m'avez dit cela ? ah ! il est facile de vous mentir, ah ! vous êtes une menteuse ! Il me regarda profondément comme pour le remarquer, & dit : „ Vous mentez, en quoi lieu vous mentez ? „ à la manière dont il m'avoit tenu ses discours & à la manière dont une Sœur qui avoit fait le procès, mais qui néanmoins n'avoit

tendu, parce qu'il parloit fort bas, étant si près de moi qu'il s'en falloit peu que sa tête ne touchât la mienne." Il reprit la parole & commença encore à m'appeller une fois ou deux menteuse, me dire, „ Ah! vous êtes une dangereuse fille, une méchante Religieuse, vous avez un esprit dangereux, vous êtes un dangereux esprit. Comment vous appelez-vous, ma bonne Sœur? Lui dis mon nom de Religion. Votre nom du monde; de quelle Maison êtes-vous?" Je ne lui dis rien à cela; mais une de nos Sœurs & M. Chamillard répondirent pour moi. Je demeurai encore de ceci dans un tel état, que quand les paroles de M. l'Archevêque eussent été autant de coups d'épée qu'on eût déchargé sur moi, je n'en aurais pas été plus rompue, plus abbatue & plus humiliée que j'étois; & après que nous eumes été de quatre heures dans ces sortes de combats, lut, quand nous en sortimes, qu'on m'aidât à lever, ne pouvant me soutenir seule, de sorte qu'après-dinée, quand la Communauté y retourna, il fallut me mener, ainsi que lorsque nous y sommes toutes en particulier.

ORSQUE j'entrai au Parloir cette dernière fois, M. Chamillard, qui étoit avec M. l'Archevêque, lui dit, „ Monseigneur, c'est ma Sœur Religieuse de St. Alexis qui vous a parlé ce matin avec tant d'arrêt & d'emportement." Monsieur l'Archevêque répondit: „ Mais, ma bonne Sœur, je ne vous ai point dit cela. Pardonnez-moi, Monseigneur, vous me l'avez dit très-assurément." Il se tourna vers M. Chamillard disant; „ cela est étrange, Monsieur, l'assurance de cette fille. Moi, je lui ai dit que j'avais été obligé de céder quelque chose à la violence de leurs ennemis, & je ne les connois pas personnellement? Je ne fais, ma bonne Sœur, comment vous osez dire cela: vous l'ai-je dit vraiment? Monsieur l'Archevêque répondit: „ Monseigneur, vous me l'avez dit. Monsieur l'Archevêque dit, „ ce-

V. 1.  
Second entretien du même jour, sur le même sujet. d

„ cela est fâcheux. Vous me le soutiendrez  
 „ toujours, ma bonne Sœur. Oui, Monseigneur  
 „ car il n'y a rien de plus vrai; & si je peux pas  
 „ au lit de la mort, & qu'il faille vous le soutenir,  
 „ je vous le soutiendrai, parce que je ne pourrais  
 „ pas le desavouer sans commettre un mensonge.  
 „ Il répondit. „ ha! ma bonne fille; ha! Mon Dieu,  
 „ il faut avouer que vous êtes une méchante  
 „ glieuse. ” M. Chamillard prit aussitôt la parole  
 „ & me dit avec un grand empressement: „  
 „ mais, ma Sœur; hé! mon Dieu, hé! demandez  
 „ pardon à Monseigneur, hé! au nom de Dieu  
 „ militez-vous. Je lui répondis: Monsieur, je  
 „ m'humilier je ne le puis pas faire davantage  
 „ puisque je suis à genoux, comme vous voyez  
 „ pour demander pardon à Monseigneur d'une ma-  
 „ nière qui pût le satisfaire, il faudroit que je  
 „ disse que je n'ai pas dit vrai; & c'est ce que  
 „ ne pourrais pas faire sans mentir. Monseigneur  
 „ l'Archevêque répondit: ah! Monsieur, je  
 „ pardonne de tout mon cœur, je ne veux  
 „ m'en souvenir, je prie Dieu de lui pardonner.  
 „ Allez, allez, ma bonne Sœur, dites moi seule-  
 „ ment voulez-vous signer? en quelle disposition  
 „ êtes-vous? Monseigneur, je vous ai toujours  
 „ témoigné, toutes les fois que j'ai eu l'honneur  
 „ de vous voir, que je ne le pouvois faire, par  
 „ ce que je craignois d'offenser Dieu; & comme  
 „ suis encore dans la même appréhension, & que  
 „ toujours les mêmes doutes & les mêmes difficul-  
 „ tés, je vous avoue, Monseigneur, que je ne  
 „ puis résoudre à signer tant que je serai dans cet  
 „ état. ” Il se tourna vers M. Chamillard, & lui  
 „ dit, „ elle signera, Monsieur, je le vois bien, elle  
 „ paroît docile. ” M. Chamillard répondit: „ Oui,  
 „ Monseigneur, c'est un esprit doux & fort raison-  
 „ nable. ” Comme je me levois pour m'en aller,  
 „ M. l'Archevêque me dit, „ êtes-vous malade, ma  
 „ bonne Sœur; vous avez mauvais visage. ” Je lui  
 „ avouai



que je n'en pouvois plus. Sur-quoi il me n'avez-vous point peur, ma bonne. Savez-vous bien ce que cela signifie. Monsieur, je pense que cela ne signifie autre chose sinon que si s'empirois j'en pourrois mourir. Ce n'est point cela, ma bonne, c'est que Dieu vous punit; & pour moi, leur, ajouta-t-il, parlant à M. Chamillard, je crains la vengeance de Dieu pour ces deux Filles, il me semble que je vois les effets de sa colère sur leur Maison. Je me retire.

J'appris depuis par une personne qui étoit en la au-dehors, que, durant son dîner, il fut encore à M. Chamillard d'être fort fâché contre moi, disant qu'il eut mieux aimé avoir eu l'opé que de voir soutenir les choses avec l'assurance que moi, & qu'il s'informa fort curieusement de mon nom, de ma race, & de tout; à quoi M. Chamillard satisfait.

Quatre tems après, Monseigneur l'Archevêque vint à Port-Royal, M. de la Brunetiere qui étoit avec lui, me demanda, & après

avoir parlé environ une demie heure de la Signature, Monseigneur l'Archevêque vint à la porte pour en dehors & lui dit quelque chose: je ne pouvois bien voir parce qu'elle étoit entre-  
couverte; mais je ne m'avisois pas de faire attention à ce qu'il disoit, au-contraindre je m'éloignai de lui, & me mis à genoux pour faire quelques prières.

M. de la Brunetiere étant rentré, après un espace de tems assez considérable, continua à parler de la Signature comme auparavant; mais peu après il fit adroitement venir à propos le verbatim: ce qui me fit croire que c'étoit de la part de Monseigneur l'Archevêque lui avoir paru. Il témoigna d'abord combien M. de Paris en avoit senti, & avec raison, puisque c'étoit une chose qui lui étoit la plus injurieuse du monde de  
l'a-

VI.  
Son entrée  
à Port-Royal  
M. de la  
Brunetiere  
avec lui  
parla environ  
une demie  
heure de la  
signature.

l'avoir fait imprimer. Je lui répondis : „ qu'  
 „ n'avoit pas été nous qui l'avions fait imprimer  
 „ & que nous ne savions pas qu'il le fut qu'  
 „ Monseigneur l'Archevêque vint nous en faire  
 „ lecture; que nous n'avions pas eu dessein  
 „ faisant de le rendre public au moins présentement.  
 „ ment.” il me demanda ensuite si j'y avois  
 „ que part : je répondis „ qu'oui, que j'y  
 „ contribué & que je l'avois signé comme mes  
 „ mes Sœurs : mais vous n'avez pas vu & que  
 „ du généralement toutes les choses qu'il contiennent  
 „ Je lui avouai que non, & que c'eût été  
 „ chose bien impossible, parce qu'il y en a  
 „ quelques-unes de nous au Chœur, d'autres  
 „ l'Avant-Chœur, & d'autres au Chapitre : & que  
 „ n'ayant pu être en même tems qu'en l'un de  
 „ trois lieux, je n'avois pas vu par conséquent  
 „ qui se passoit aux deux autres. Il me dit,  
 „ falloit donc signer que ce que vous aviez vu  
 „ entendu ; car c'est une forme que l'on garde  
 „ ordinairement dans les procès verbaux, où  
 „ que personne dit : moi un tel, j'ai une telle chose  
 „ à dire, je la signe. Je lui répondis : Monsieur  
 „ la seroit bon dans une ville ou dans un village  
 „ où il se peut faire qu'un homme ne connoisse  
 „ pas l'autre; mais dans notre Communauté,  
 „ nous connoissons toutes assez particulière  
 „ pour pouvoir signer sans crainte & sans scrupule  
 „ sur le rapport & sur la foi les uns des autres  
 „ & pour mon particulier, Monsieur, comme  
 „ serois bien fâchée d'avancer une chose si  
 „ n'étoit bien véritable, je dois croire aussi  
 „ mes Sœurs, qui sont meilleures que moi  
 „ voudroient rien déposer si elles n'en étoient  
 „ bien assurées; & ainsi je n'ai trouvé aucune  
 „ difficulté à signer le procès verbal que nous avons  
 „ toutes concerté ensemble.” Je pense qu'il  
 „ va cette raison bonne, parce que depuis  
 „ m'en parla plus; mais il me pressa de desavouer

Monseigneur l'Archevêque m'eut dit qu'il avoit  
cédé quelque chose à la violence de nos ennemis,  
disant „ que Monseigneur l'Archevêque avoit été  
bien éloigné de me le dire , ou qu'autrement  
ses paroles auroient été bien contraires à sa con-  
duite , parce qu'en de semblables occasions il ne  
prennoit avec personne ni ses avis ni ses résolu-  
tions , étant assez prudent pour conclurre de lui-  
même ce qu'il avoit à faire ; qu'il n'étoit pas  
vrai que les Jésuites se fussent mêlé de le con-  
seiller sur ces sortes de choses ; qu'il les auroit  
bien renvoyé. ” Je continuai toujours à lui sou-  
tenir que M. de Paris me l'avoit dit positivement,  
& j'ajoutai : „ que la manière , dont il nous trai-  
toit , faisoit bien voir que non seulement il ne  
s'étoit pas contenté de le dire , mais encore qu'il  
l'avoit fait. ” Il me dit ensuite : „ Mais au-  
moins , il me semble que vous seriez obligée de  
faire quelque petite satisfaction à Monseigneur  
l'Archevêque : vous devriez lui demander par-  
don. Monsieur , si j'avois avancé une chose qui  
ne fût pas vraie , je sai bien que je le devrois  
demander ; mais cela n'étant pas , je ne trouve  
pas que j'aie fait une faute , & quand même j'en  
aurois fait une , je n'en porterois pas la peine  
en l'autre monde. Monseigneur l'Archevêque  
m'en a fait faire lui-même la pénitence dès ce-  
lui-ci. ” Il me demanda : „ Et comment donc  
ma chère Sœur ? ” Je répondis : „ Mais Mon-  
sieur , est-il possible que vous ne sachiez pas  
toutes les injures qu'il m'a dites. ” je les lui dis ,  
& j'ajoutai : „ pour moi , Monsieur , jamais rien ne  
m'a plus étonnée que d'entendre un Archevêque  
parler de la sorte , & faire des sermens aussi é-  
pouvantables que ceux qu'il fit ce jour-là : il  
pria Dieu de l'abîmer devant nous toutes s'il y  
avoit un seul mot du procès verbal qui fût vrai ;  
& pour mon particulier , jamais il ne m'a pres-  
que dit quatre paroles , que la quatrième n'ait  
„ été

„ été une injure ; & après cela je croirai que  
 „ seigneur l'Archevêque cherche mon bien.  
 „ qu'il est fort bien intentionné dans ce qu'il  
 „ il faudroit que je renonçasse moi-même au  
 „ tianisme & à toutes les maximes de l'Evangelium.  
 „ je me voulois persuader que cela pût être possible  
 „ dant que je lui disois toutes ces choses , mais  
 „ répondoit rien ; mais après il me témoigna une  
 „ difficulté à croire ce que je lui disois. Je  
 „ pondis : „ Monsieur, si Monseigneur l'Archevêque  
 „ n'avoit parlé qu'à moi, vous auriez plus de peine  
 „ d'en douter, quoique je n'avance jamais rien  
 „ sans être bien assurée ; mais en cette occasion  
 „ j'ai autant de témoins qu'il y avoit de personnes  
 „ au Parloir." Il voulut ensuite excuser Monseigneur  
 „ seigneur l'Archevêque en me disant, „ qu'assurément  
 „ nous n'avions pas bien compris le sens de ce qu'il  
 „ n'avoit voulu dire cela qu'à l'égard de ces  
 „ articles." Je lui répondis : „ Monsieur, si Monseigneur  
 „ seigneur l'Archevêque n'a point fait cette distinction  
 „ tion. Il a dit généralement que de ces articles  
 „ procès verbal, il n'y en avoit pas un qui fût  
 „ de véritable, & que tout étoit supposé : laissez  
 „ laissez à penser, Monsieur, si cela peut mériter  
 „ quelque explication. Peut-on entendre une telle  
 „ chose, qu'il a dite aussi formellement qu'il l'a dite  
 „ là, dans un autre sens, sinon que tout est faux ?  
 „ faux ? cependant Monsieur, vous savez que c'est  
 „ a rien de plus véritable & de plus réel que le  
 „ lèvement de nos Mères, que l'entrée de la Reine  
 „ de Sainte Marie, que celle de M. le Lieutenant  
 „ Civil, de M. le Chevalier du Guet, de M. le  
 „ Prevôt de l'Île, & que vous savez aussi bien que  
 „ nous, puisque vous y étiez." Comme nous étions  
 „ tions fort avant sur ce discours, Monseigneur l'Archevêque  
 „ chevêque vint encore à la porte du Parloir. Monsieur  
 „ Monsieur de la Brunetière qu'il s'en alloit, & qu'il  
 „ demander s'il vouloit venir, de sorte que nous  
 „ demeurâmes là.

tre fois au mois de Novembre 1664. Sur l'Archevêque étant encore venu, une demi heure après qu'il fut ar-  
 Mère Eugénie m'envoya sonner par une  
 gieuses, qui me dit lorsque je fus arri-  
 cloche, que leur Mère me demandoit  
 alerie des Parloirs. Y étant allée, elle  
 da d'abord comment je me portois, &  
 gna être en peine de ma santé, parce  
 avoit dit que j'étois mal. Elle m'offrit  
 de soulagemens, & me dit même qu'el-  
 que j'étois en état d'aller à l'infirmerie.  
 jecial très-humblement, & je lui dis que  
 besoin que de repos, que je le pourrois  
 le lieu de notre obéissance, ou à nous  
 rce que je n'avois pas coutume d'aller à  
 e toutes les fois que j'étois indisposée. Je  
 elle n'eût rien d'autre à me dire; mais  
 voulois m'en aller elle me dit: „ Ma  
 seur, entrez, s'il vous plaît, dans le Par-  
 Saint Paul, Monsieur de la Brunetière y  
 qui Monseigneur veut que vous parliez.”  
 d'entret je dis le *Dum flentis Ec-*  
 son vous fera paroître, &c.” qui est une  
 j'avois coutume de dire toutes les fois  
 eigneur l'Archevêque, ou quelque autre  
 de son parti me demandoit; & je me  
 en qu'il y auroit quelque mystère à la fin  
 vîsité. Monsieur de la Brunetière com-  
 me me dire: „ qu'on lui avoit appris que  
 mal; qu'il avoit beaucoup de déplaisir  
 indisposition; qu'il craignoit qu'on n'eût  
 ez de soin de moi, & qu'enfin il me prioit  
 e pour mon soulagement tout ce que je  
 is; que la Mère Eugénie avoit une gran-  
 té; que je n'avois qu'à lui dire mes be-  
 nsi librement qu'à nos Mères, & qu'assis-  
 elle me les feroit donner.” Je lui ré-  
 que je venois de lui parler; qu'elle m'a-  
 „ voit

„ chose bien étrange de se voir traitée  
„ par ses propres Sœurs, & même par celles  
„ principalement les plus obligées à elle  
„ & à la Communauté. ” Je m’étendais  
„ coup sur la charité toute particulière  
„ avoit eu pour nos Sœurs Flavie, &  
„ Jacqueline; & je lui dis, à propos de ce  
„ re, ce que l’on avoit fait, & ce que  
„ encore pour Madame sa Mère, pour  
„ pour les deux Nèces, ajoutant : „ Vous  
„ rez qu’après tout cela leur ingratitude  
„ grande, & qu’ayant tous les jours tant  
„ sujets d’affliction, il ne faut pas s’étonner  
„ si s’malade; & je suis bien assurée que  
„ les choses seront comme elles sont  
„ jamais mieux; car enfin, Monsieur,  
„ mis dans un état dont je ne doute  
„ vous n’eussiez pitié si vous le saviez  
„ qu’il n’y a que Dieu & nous qui puissions  
„ ce que nous souffrons. ” Sur cela fit  
„ une grande compassion, & me dit; „  
„ jugeois capable de me servir & de me  
„ quelque soulagement, il le feroit  
„ cœur, que je lui pouvois dire librement  
„ & m’affligeoit, & que dans les occasions

„ de l’être, me venant à l’esprit, je le disois.

que; qu'elle ne quittoit point M. Chamillard, chez qui elle étoit souvent à des heures inusitées, y demeurant quelquefois jusque par delà six heures du soir; qu'elle ne s'étoit pas contentée d'avoir fait sortir nos Mères, & de donner la liste de leurs noms à Monseigneur l'Archevêque, mais qu'elle tâchoit encore de se défaire de toutes les autres qui s'opposoient à ses dérèglemens, & qui trouvoient à redire à sa mauvaise conduite; & qu'elle tâchoit pour cela de donner à Monseigneur l'Archevêque des impressions terribles de la plupart de nous." Je m'étendis fort particulièrement sur les desordres de notre Flavia. Je lui dis: „ qu'elle n'alloit presque jamais à la Messe les jours ouvriers, si ce n'étoit qu'elle dût communier; qu'elle ne faisoit que mentir; que toute sa conduite n'étoit que dissimulation, que déguisement, &c."

Elle m'écoutoit sans rien dire; sinon que de fois en fois il me disoit: „ Mais, mon Dieu, mais, ne pensez pensez point à cela; cette pensée vous afflige & contribue à vous rendre malade." Je lui répondis: „ Il est vrai, Monsieur, mais quel moyen de ne point penser à ce que je vois tous les jours de mes yeux. S'il n'y avoit que les Religieuses de Sainte Marie, qui nous font souffrir & qui disent du mal de nos Mères & de nous, je ne m'en soucirois pas; mais si nos propres Sœurs nous trahissent, nous calomnient, & tâchent tous les jours de nous faire sortir de notre Maison, cela est bien étrange; & il est bien impossible de ne le pas ressentir: les Religieuses mêmes n'ont pas été exempts de ces fautes; comme l'on voit de David dans les Psalmes: *Quoniam si inimicus meus maledixerit, non timebo. Si c'eut été mon ennemi qui eut dit du mal contre moi, je l'eusse souffert patiemment.*" Dans une infinité de semblables choses il me dit: adieu. m. III. O „ Fla-

Flavie vous veuille faire sortir, & donné la liste des noms de vos Mères. Je répondis: „ je le fais bien, & je ne me trompe point: je ne parle point par cœur: les autres qui sont sorties étoit trop bête pour ne pas croire que ma Sœur Flavie s'en étoit souvenue. Les noms & les surnoms étoient écrits par une personne qui les savoit bien me dit: „ que c'étoit Monsieur Chamillard qui avoit donné la liste sur laquelle les autres avoient été dressées." Je lui dis: „ ou trois de ces noms qui étoient sorties, je n'ai jamais dit à Monsieur Chamillard, & qu'il falloit que ma Sœur Flavie parût, que je ne doutois point que Monsieur Chamillard n'eût fait la liste de Monsieur l'Archevêque, parce que Monseigneur l'Archevêque-même nous l'avoit appris en sa compagnie le jour de l'enlèvement de nos Mères, ayant appelé Monsieur Chamillard un homme qui ne savoit ce qu'il faisoit, parce qu'il m'avoit mis deux fois le nom d'une même Sœur. Je continuai encore à lui assurer: „ que c'étoit ma Sœur Flavie qui avoit donné à Monsieur Chamillard la liste, sur laquelle il avoit fait la liste." Je lui dis cela si ferme, que certainement que j'en savois quelque chose, qu'en effet je n'en parlasse que par conjecture, il me dit: „ enfin que voulez-vous, la pauvre fille a voulu donner ces éclaircissements à Monsieur l'Archevêque." Je lui répondis: qu'elle étoit morte donc là, Monsieur, & qu'elle ne pouvoit pas de faire sortir les autres." Je lui dis: „ de plus un différent que j'avois eu avec Monsieur Chamillard de toute la Communauté, je lui dis: „ que lui en ayant parlé avec chaleur en une rencontre, je m'étois contenté de lui en donner satisfaction; que l'étoit



chercher pour cet effet après Complies, elle avoit  
 été de déguisement & fait des mensonges épou-  
 vantables pour me cacher qu'elle fût à la recrea-  
 tion des Sœurs de Sainte Marie à cette heure-  
 , qui est celle du grand silence pour nous,  
 et qu'elle se doutoit bien que j'y trouve-  
 rois à redire; que je laissois cela à part, mais  
 je n'en voulois seulement venir au sujet qui  
 m'étoit obligée de lui rapporter cette histoire,  
 c'étoit que la Sœur Flavie, après avoir reçu  
 mes excuses, m'avoit dit qu'elle étoit fâchée  
 par deux raisons que je lui eusse parlé de la  
 sorte: la première étoit que j'avois blessé la cha-  
 rité, & la deuxième que je m'étois préparé un  
 ennemi; & j'ajoutai, de sorte, Monsieur, que  
 toutes celles qui offenseront ma Sœur Flavie,  
 elle les reprendront, qui oseront improuver sa  
 conduite, elle les mettra dehors; & après cela  
 je prétend que nous plierons sous elle & que  
 nous tournerons selon qu'il lui plaira de nous  
 donner? Ah! c'est ce qui la trompe. J'ai u-  
 nelle horreur de sa conduite, de ses trahi-  
 sons, de ses mensonges, & généralement de tout  
 qu'elle fait, que quand il n'y auroit que ce-  
 la, je ne voudrois pas signer crainte de deve-  
 nir comme elle." Monsieur de la Brunetière  
 ayant la parole me dit; „ que la Signature n'a-  
 rien de commun avec tous ces dérégle-  
 ments; que l'on ne m'obligeroit point à dire du  
 mal de nos Directeurs, ni de nos Mères, ni de  
 nos Sœurs, & qu'au-contre il me louoit de  
 ce que je les aimois & les honorois, & que si je  
 faisois autrement, il seroit le premier à m'en re-  
 rendre, parce que c'étoit des personnes de  
 si grande vertu & qui méritoient beaucoup."  
 Je lui répondis „ que je pensois bien que toutes  
 celles, qui avoient signé, n'avoient pas cru s'en-  
 gager dans la condamnation de nos Mères, &  
 dans toutes les intrigues de ma Sœur Flavie;

„ Flavie vous veuille faire tout.  
„ donné la liste des noms de vos Mères.  
répondis : „ je le fais bien, & je ne me  
point : je ne parle point par cœur : le et  
celles qui sont sorties étoit trop bien fa-  
ne pas croire que ma Sœur Flavie s'en-  
lée. Les noms & les surnoms avo-  
écrits par une personne qui les savoit b-  
me dit : „ que c'étoit Monsieur Cham-  
avoit donné la liste sur laquelle les  
voient été dressées. „ Je lui dis :  
ou trois de celles qui étoient sorties  
jamais dit leurs noms à Monsieur  
& qu'il falloit bien que ma Sœur Fl-  
part ; que je ne doutois point  
Chamillard n'eût fait la liste de  
l'Archevêque, parce que Monse-  
vêque-même nous l'avoit appris  
pagnie le jour de l'enlèvement  
ayant appelé Monsieur Cham-  
qui ne savoit ce qu'il faisoit,  
mis deux fois le nom d'une  
continuai encore à lui assurer  
Sœur Flavie qui avoit don-  
millard la liste, sur laquelle  
ne. „ Je lui dis cela si se-  
sûrement que j'en savois que  
effet je n'en parlais  
„ enfin que vous

„ mais que cependant elles y étoient tombées mal-  
 „ heureusement, & que depuis qu'on avoit fait ce  
 „ pas, on étoit capable de toutes sortes de dérégle-  
 „ mens; qu'il sembloit que l'on fût aussi-tôt livré  
 „ au sens reprouvé, & que la Signature portoit  
 „ avec elle un aveuglement étrange, un mépris  
 „ de Dieu, & une dureté épouvantable pour les  
 „ Sœurs.” Je lui rapportai l'exemple de ma Sœur  
 Jacqueline, qui disoit avant que de signer qu'elle ne  
 le vouloit faire que pour satisfaire à sa conscience;  
 qu'elle ne se sépareroit jamais de la Communauté;  
 que si on nous séparoit des Sacremens elle ne  
 communieroit point non plus que nous; que si on  
 nous ôtoit nos voiles elle ôteroit le sien; & j'ajoutai;  
 „ & cependant, Monsieur, c'est une des pi-  
 „ res. Il n'y a point de dureté pareille à la sien-  
 „ ne. Elle parle sans raison comme une personne  
 „ qui ne fait ce qu'elle dit. Il semble qu'elle n'ait  
 „ pas seulement le sens commun. Il ne tient pas  
 „ à elle que nous ne mourions de faim. Quand  
 „ on lui va demander quelque chose pour les cul-  
 „ fines, elle n'en donne jamais que la moitié; el-  
 „ le méprise les Anciennes: elle leur parle avec  
 „ une hardiesse qui surprend: il semble qu'on lui  
 „ doive tout, quoique ce soit elle au-contraindre  
 „ qui doit tout à la charité de nos Mères ayant  
 „ été reçue pour rien.”

APRÈS avoir assez long-tems parlé à M. de la  
 Brunetière de pareilles & autres choses dont je ne  
 me souviens pas, M. Chamillard entra dans le  
 Parloir, approcha de la grille, prit une chaise &  
 s'assit commençant à vouloir entrer en discours;  
 mais je ne lui en donnai pas le loisir lui disant  
 tout de suite: „ Monsieur, je vous supplie d'avoir  
 „ la bonté de vous en aller, je n'ai rien à dire  
 „ tant que vous demeurerez-là.” Il parut surpris.  
 Néanmoins il s'en alla assez bonnement; mais il re-  
 vint environ un demi quart d'heure après. Il dit  
 en entrant qu'il venoit attendre Monseigneur l'Ar-  
 che-

IX.

Monsieur  
 Chamil-  
 lard veut  
 entrer dans  
 le Parloir  
 & dans la  
 conversa-  
 tion. Com-  
 ment la  
 Sœur de S.  
 Alexis le  
 renvoie  
 avant qu'il  
 veut en-  
 trer.

chevêque. Je le reçus aussi gracieusement que la première fois, & me retirai de devant la grille en lui disant: „ Monsieur, je ne puis parler devant vous. ” Il répéta: „ je vous ai déjà dit que j'attends que Monseigneur l'Archevêque s'en aille. Je lui dis, il y a d'autres lieux où vous pouvez l'attendre. Je vous supplie de me laisser avec M. le Grand-Vicaire. Je n'ai point de tems à perdre. J'ai des choses nécessaires à dire. ” Il s'en alla paroissant ému, en sorte que Monsieur de la Brunetière me dit: „ Monsieur Chamillard est fâché, ma Sœur, vous avez tort de l'avoir renvoyé. ” Je répondis: „ Monsieur, je n'ai rien à lui dire. ” Il me dit: „ mais peut-être qu'il vous veut parler. Je n'ai rien non plus à écouter d'une personne qui ne fait point de scrupule de faire des conférences entières remplies de jugemens téméraires, de médisances, d'injures; & de calomnies contre nos Mères, & encore, ce qui en est le plus étrange, c'est qu'il a fait lui-même une chose dont il nous a reprises dans une autre conférence qu'il nous fit peu de jours après que Monseigneur l'Archevêque nous eût lu le procès verbal, parce qu'il prétendoit que nous y avions avancé des choses fausses, injurieuses à Monsieur de Paris: mais il ne vous en fait plus présentement de semblables: non, Monsieur, parce que nous l'avons rendu sage; car la plupart de la Communauté s'en alla ne pouvant plus entendre de tels discours. Il est vrai qu'il s'en mit dans une colère si épouvantable, & parloit si haut qu'on l'entendoit du Dortoir, menaçant celles qui sortoient qu'elles ne communieroient de leur vie, & voyant que je me levois pour m'en aller aussi bien que les autres, il me dit qu'il me commandoit de demeurer là, ajoutant, qu'il y avoit un Canon qui excommunioit tous ceux qui sortoient quand on prêchoit la parole de Dieu.

O 3

„ Je

„ Je me remis sur mon siège en lui disant  
 „ sœur, quand vous ne nous direz que la  
 „ de Dieu on l'écouterà; mais lui conti  
 „ parler de la même sorte, j'étois enfin  
 „ & n'y étois pas retournée depuis.”

X.  
 M. l'Ar-  
 chevêque  
 entre dans  
 le Parloir  
 avec M.  
 Chamil-  
 lard. Son  
 entretien  
 avec la  
 Sœur sur la  
 Signature.

COMME je continuois à parler de toutes  
 choses, Monseigneur l'Archevêque vint lui-même  
 au Parloir avec Monsieur Chamillard.  
 Il me commença par me demander comment je me portois,  
 disant avoir appris que j'étois mal. Ensuite  
 parla de la Signature à son ordinaire, & me donna  
 toutes les raisons qu'il nous a dites tant  
 qui sont de rendre l'obéissance & la soumission  
 à l'Eglise, au Pape, & à lui-même qui est  
 Archevêque & notre Supérieur légitime; & que  
 cette obéissance nous ne pouvons plaire à Dieu  
 & que toutes les bonnes qualités que nous avons  
 & qui d'ailleurs nous rendoient recommandables  
 ne nous serviroient de rien, parce que ce qui  
 péchoit en un seul point de la loi étoit censé  
 d'avoir manqué à tous les autres; qu'une personne  
 qui n'écoutoit pas la voix de ses Supérieurs  
 n'obéir, manquoit d'écouter celle de Dieu.  
 Il me cita l'Evangile qui vous écoute  
 te, &c. Il me dit ensuite tout ce qui s'étoit passé  
 à Rome au sujet de la condamnation de Jan-  
 les Messes, & les autres prières qu'on avoit  
 pour la conclusion de cette affaire, qui étoient  
 choses qu'il ne manque presque jamais de  
 ter pour prouver l'obligation qu'on a de  
 Après avoir parlé de tout cela une demi-heure  
 tems, toujours debout & le chapeau à la main,  
 comme il commençoit à faire obscur étant  
 six heures au soir, & le mois de Novembre  
 que je ne lui répondois pas un seul mot,  
 assurément que je m'en étois allée, il me  
 manda si j'étois encore-là présente: lui  
 répondu qu'oui, & que je l'écoutois même  
 toute l'attention qui m'étoit possible, il

parler en disant „ que c'étoit une chose pitoyable de voir des filles faire parti contre lui; que nous perdions l'une l'autre en nous exhortant mutuellement à ne jamais signer; que les plus étées, les revoltées, & celles qui étoient dans résolution de persévérer dans la desobéissance, enoient les autres dans l'opiniâtreté." En-  
ajoutoit-il, Monsieur, cela est pitoyable, mais le S. Esprit donne quelque bon mouvement à quelqu'une, vous voyez ces quarante-cinq filles venir crier à l'entour d'elle: hé! ne signez pas, hé! mon Dieu, ne signez pas, hé! ne signez pas, ha! mon Dieu, vous vous résistez; cela est étrange, je ne sai pas pour moi comment une pauvre fille peut résister." En disant cela, il marchoit dans le Parloir, faisoit des bras & des mains comme quand on veut influencer une personne. Puis s'adressant à moi il me dit: Voyez-vous, ma bonne fille, votre Sœur Marie de Sainte Agnès, qui est au Calvaire, a remercié plusieurs fois & les genoux en terre de l'avoir ôtée d'ici, m'avoüant que je lui avois donné le moyen d'obéir en la retirant du lieu de cette cabale & de ce parti. Au nom de Dieu, ma bonne fille, séparez-vous de vos sœurs: renoncez à cette maudite union qui vous retient: retirez-vous dans votre chambre pour entendre parler Dieu. Il y a une si belle parole dans l'Écriture: attendez que je me la rappelle, comment est-ce?" Je voulus d'abord rapporter ce passage; mais Monsieur Chamillard prit la parole fort subitement, disant; *Ducam eam in solitudinem & loquar ad cor ejus.* „ Hé bien, ma bonne fille, continua Monseigneur l'Archevêque, écoutez Dieu, séparez-vous de toutes les entêtées: je vous ai tant de fois défendu de parler les unes aux autres de toutes ces matières, & vous me desobéissez toujours. Monseigneur, je vous assure que nous ne parlons

„ jamais de toutes ces sortes de choses, & v  
 „ nous n'empêchons point celles qui veulent  
 „ gner de le faire. Il répondit: hé! non non, l  
 „ vous agitez continuellement ensemble si les B  
 „ positions sont ou ne sont point de Jansénius. Je  
 „ veux plus du tout que vous disputiez de cela  
 „ unes avec les autres. Monseigneur, c'est ce q  
 „ nous ne faisons jamais; & en-effet nous en tirer  
 „ une fort mauvaise conclusion." Il reprit la p  
 „ role pour dire: „ Il y a ici d'étranges esprits. M  
 „ n'admirez-vous point, dit il à M. de la Bru  
 „ tière, cette petite insolente de *Briquet*," (je  
 „ me souviens pas bien si ce fut insolente ou im  
 „ dente; mais toujours ce fut l'un des deux) „  
 „ dit dans leur procès verbal que je l'ai prise-  
 „ les bras, & que je lui ai donné un petit souf  
 „ Monsieur, j'ai autant pensé à cela comme je p  
 „ le présentement à vous prendre & à vous  
 „ ter par cette fenêtre. Elles sont étranges: c  
 „ ce sont de dangereux esprits: des filles, qui o  
 „ l'honneur en recommandation, auroient ho  
 „ de rapporter de semblables choses." Puis  
 „ ajouta, pour me flatter & pour m'adoucir com  
 „ me on auroit fait un enfant (Monseigneur l'Ar  
 „ chevêque ne craignant point de faire toutes sorte  
 „ de bassesses pour venir à bout de ses desseins)  
 „ qu'il ne disoit pas cela pour moi; qu'il favoit bien  
 „ qu'il parloit à une Demoiselle & à une fille de  
 „ naissance, & continua disant: je vous avoue  
 „ pourtant que j'ai été fâché contre vous; mais je  
 „ vous ai pardonné: car j'ai dit après, que sans  
 „ vous le procès verbal auroit encore été pire qu'il  
 „ n'est, n'est-il pas vrai, ma bonne fille? Il en  
 „ vrai, Monseigneur, qu'il y avoit quelque petite  
 „ chose que je craignois qui ne fût pas assez vrai,  
 „ que je priai qu'on ôtât afin de le pouvoir signer  
 „ sans difficulté. Il répondit, & le reste, ma bon  
 „ ne Sœur? Monseigneur, pour le reste il est bien  
 „ vrai. Il repartit: vos Mères & vos Sœurs, qu  
 „ sou

XI.  
 M. l'Ar-  
 chevêque  
 laisse en-  
 core pour  
 lui se re-  
 dire qu'il  
 y a des cha-  
 ges dans le  
 procès ver-  
 bal qui ne  
 sont pas  
 véritables.

„ sont dehors , ne disent pas cela : je leur ai por-  
„ té à toutes le procès verbal : elles sont étonnées  
„ de la manière dont vous rapportez les choses ,  
„ & disent qu'elles ne voudroient pas le signer , &  
„ même quelques-unes m'ont demandé pardon ,  
„ & m'ont assuré que tout ce que vous rapportez  
„ est faux ; qu'elles n'en ont rien vu , & même  
„ pour ce qui regarde votre Sœur Briquet , aucu-  
„ ne d'elles ne la vu. Elles trouvent fort mauvais  
„ qu'on l'ait mis. Il est vrai , Monseigneur , qu'on  
„ auroit pu ne le pas mettre : ce n'est pas pour-  
„ tant qu'il ne soit vrai , & moi-même je l'ai vu.  
„ J'étois tout proche d'elle quand vous lui parlâ-  
„ tes : pour toutes les autres choses , je pense bien  
„ que nos Mères ne les voudroient pas signer ,  
„ parce qu'elles ne les ont pas vues : elles n'avoient  
„ garde de les voir , Monseigneur , elles étoient  
„ déjà sorties. ” Monsieur Chamillard prit la pa-  
„ role pour dire qu'il y étoit & qu'il n'y avoit pas  
„ vu tout ce que nous disions. Je lui répondis :  
„ Je pense bien , Monsieur , que vous ne pouviez  
„ pas tout voir ; & puis , comme vous savez ,  
„ vous sortites , & vous futes quelque tems de-  
„ hors. ” Je ne sai ce qu'il me répondit. Mon-  
„ seigneur l'Archevêque & Monsieur Chamillard  
„ continuèrent encore à parler du procès verbal : je  
„ ne me souviens pas assez de ce qu'ils dirent pour  
„ le rapporter.

„ MONSIEUR l'Archevêque commença en-  
„ suite à parler de la Signature , & à m'assurer que  
„ je ne ferois point de mensonge en signant ; que  
„ je ne rendrois point de faux témoignage ; qu'il me  
„ l'avoit déclaré , & qu'il me le déclaroit encore , &  
„ que ce n'étoit pas à des filles à rendre un té-  
„ moignage. Je lui demandai qui étoient ceux qui  
„ le devoient rendre. Il me dit que c'étoient les Evê-  
„ ques , les Docteurs & les Théologiens , & que  
„ nous autres n'étions pas capables de le rendre.  
„ Je lui répondis : „ Mais cependant , Monseigneur ,

XII.  
M. l'Ar-  
chevêque  
revient à  
la Signa-  
re.



„ on nous demande la Signature comme à eux :  
 „ le Formulaire est en mêmes termes aussi bien  
 „ pour nous que pour eux : ce qu'ils font & ce  
 „ que vous voulez que je fasse est égal en appa-  
 „ rence.” Monsieur de la Brunetiere répondit,  
 que le témoignage & le jugement étoit tout rendu,  
 le Pape l'ayant prononcé. Monseigneur l'Arche-  
 vêque me rapporta d'autres raisons si embrouil-  
 lées, que n'y comprenant rien je lui dis; „ Ha!  
 „ sans mentir, Monseigneur, je pense que vous  
 „ nous ferez tourner la tête. Point-du-tout, ma  
 „ bonne fille, vous l'avez trop timbrée. Hé  
 „ bien, je veux vous revoir, je vous reverrai, ma  
 „ bonne Sœur. Etrangement, Monseigneur: il  
 „ répondit, ha! je ne veux pas que vous me  
 „ craigniez, je veux que vous m'aimiez: vous ne  
 „ m'aimez donc point. Monseigneur, selon le  
 „ Proverbe, *qui bien aime bien craint*. Mais, dites-  
 „ moi, ma bonne fille, pourquoi ne me voulez-  
 „ vous point voir? Monseigneur, c'est qu'une  
 „ pauvre Religieuse comme moi ne mérite pas  
 „ de voir des personnes d'aussi éminente qualité;  
 „ & puis pour vous dire la vérité, cela ne sert  
 „ qu'à vous affliger & moi aussi, parce que vous  
 „ me demandez une chose qui vous fâche quand  
 „ je vous la refuse, & qui me donne beaucoup de  
 „ peine à moi-même, parce que je ne vous la  
 „ saurois accorder.” Il me répondit: „ Hé bien, ma  
 „ bonne fille, tout grand Prince que je suis je me  
 „ rabaisserai jusqu'à vous: je veux vous revoir.”  
 Je lui demandai ensuite les Sacremens, & lui re-  
 présentai qu'on ne refusoit jamais un Confesseur  
 aux personnes les plus criminelles, & non pas mê-  
 me à ceux que l'on faisoit mourir pour leurs cri-  
 mes. Monseigneur l'Archevêque répondit: „ I-  
 „ est vrai, mais si un Criminel qu'on va pendre  
 „ persévéroit dans sa desobéissance, on ne lui don-  
 „ neroit pas l'absolution; n'est-il pas vrai Mes-  
 „ sieurs les Docteurs, que vous ne voudriez pas  
 „ l'ab-

blondre? M. Chamillard répondit : non Monsieur, ce seroit un sacrilège. Je lui dis : oui, Monsieur, un sacrilège : est-ce qu'on pendroit un homme pour une desobéissance, principalement s'il ne refusoit d'obéir que pour ne pas offenser Dieu? pour moi je n'ai jamais oui dire que personne ait été pendue pour crainte d'offenser Dieu; mais au-contraire je crois qu'on ne pend que l'ordinaire que ceux qui l'ont offensé. La conclusion fut que Monseigneur l'Archevêque dit que pour les Sacremens il y aviserait, & dernière parole fut : „ Adieu, ma bonne Sœur, me recommande à vos prières. Je veux vous voir. ”

CET acte de confirmation du procès verbal imprimé, M. le Grand Vicaire m'en parla & dit que Monseigneur l'Archevêque s'en tenoit le moins autant offensé que du procès verbal même; qu'il disoit que ce qui le touchoit le étoit que nous avions mis que lui, M. de la Bruère étoit venu pour nous contraindre de le recevoir, comme contenant des choses fausses; qu'il étoit à nous entendre parler, qu'il nous eût le pistolet sur la gorge, ou fait quelque violence pour nous le faire desavouer. N'ayant encore vu cet acte imprimé, & ne sachant pas qu'il y eût mis un titre, je lui dis que je ne me souvenois point que ce terme y fût; qu'il étoit que nous en avions fait un, mais que je ne savais pas si c'étoit celui dont il me parloit. Il me dit que ce l'étoit bien assurément, & que nous y étions toutes signé. Je le priai d'avoir la bonté de me le montrer, & que je lui dirois bientôt ce qu'il étoit. Il me l'apporta, & l'ayant vu je lui dis que c'étoit le même que nous avions fait; que ce n'étoit pas nous cependant qui avions mis au commencement ce mot de *contraindre*, & j'ajoutai, „ Il est à dire, Monsieur, que Monseigneur l'Archevêque ne nous a pas mis le pistolet sur la gorge;

XIII.  
M. l'Archevêque étant parti, M. de la Bruère se plaignit de la confirmation du procès verbal qu'on venoit d'imprimer, & la Sœur de la dureté & de l'injustice de la conduite de M. l'Archevêque & de M. Chamillard.

mais il ne manquoit que cela : car il a éu pour nous contraindre tout ce qui se peut faire au monde, & n'est-ce pas bien contraindre des personnes que de leur dire des injures à chaque mot, que de menacer, les unes de les mettre entre quatre murailles, & les autres de les faire jeûner le reste de leur vie au pain & à l'eau, d'appeler l'une méchante, l'autre menteuse, celle-là est un dangereux esprit, celle-ci une dangereuse personne? Enfin, Monsieur, pas une de celles qui ont parlé à Monseigneur l'Archevêque n'a échappé ni de ses menaces ni de ses injures. Cela n'est-il pas honteux, qu'il ait même interrogé quelques-unes de nous, comment les Ecclésiastiques, à qui elles avoient parlé le jour de l'enlèvement de nos Mères, étoient faits, s'ils étoient rouges, s'ils étoient pâles, s'ils étoient jeunes ou vieux, grands ou petits, & mille autres choses que l'on n'ose à peine répéter: & qu'il dit à ma Sœur Briquet pour se défendre de l'avoir prise par le bras, &c. étoit encore pire que la chose-même dont il se vouloit laver. (c'étoit par la grace de mon Dieu, ma Sœur Briquet, vous ne m'avez jamais donné dans les yeux;) & pensez-vous, Monsieur, que nous ne voyons pas bien que ce n'est pas là l'esprit de l'Evangile, ni la manière d'agir d'un Evêque. Les vengeances & les menaces appartiennent à l'ancienne loi & non pas à la nouvelle qui est toute d'amour & de charité. Pense-t-on nous faire signer à force de menaces & de mauvais traitemens? ce n'en est pas là le moyen. Si ce qu'on demande de nous est juste, s'il est bon, s'il est selon Dieu, il n'y a qu'à le proposer par les voies ordinaires, qui sont la modération & la douceur. Pour moi, Monsieur, je trouve que ce ne seroit pas une chose fort avantageuse à Monseigneur l'Archevêque, & qu'il n'auroit pas sujet de se glorifier beaucoup, quand même il

roît toutes nos Signatures, s'il ne les avoit eu  
e par les violences & par la rigueur. On ne  
us a jamais conduites de la sorte, ni avec  
te cette terreur, & ces duretés. Il répon-  
: mais peut-être vous a-t-on flatté aussi :  
donnez moi, Monsieur, au- contraire on  
us a toujours instruit de la vérité dans toute  
force & la vigueur ; & on a tâché de nous  
dre capables de la violence & de la contrain-  
qu'il se faut faire pour ravir le ciel ; mais il  
vrai que l'on ne s'y est pas pris de la sorte,  
pour mon particulier je n'aurois jamais cru  
: des ministres de J. C. fussent capables d'une  
ulte aussi injuste que celle que l'on tient à  
re-égard. M. Chamillard agit d'une étrange  
nière : il veut l'emporter à quelque prix que  
soit ; & le désir qu'il a de nous dominer &  
nous engager sous sa conduite, fait qu'il n'é-  
gne rien pour en venir à bout. Pour mon  
ticulier rien ne m'a rendu plus ferme dans la  
sultion où je suis de ne pas signer, que la  
nière dont on nous traite pour nous y enga-  
: A-t-on jamais vu une captivité pareille  
à nôtre ? Nous ne voyons ni parens ni amis :  
sonne ne nous parle que M. Chamillard, qui  
notre partie déclarée, & qui le fait d'une  
nière qui nous donneroit sujet de nous défier  
lui, quand même ses discours ne seroient pas  
témoignage de son peu de sincérité. Nous  
ons prié plusieurs fois, pour sa sûreté &  
ur la nôtre, de nous parler à l'Eglise, afin  
voir des témoins de ce qu'il nous diroit, &  
r'y a pas moyen de rien gagner sur lui. Il  
is dit des choses en particulier qu'il n'oseroit  
: en public. Il croit parce que nous sommes  
orantes nous attraper comme des enfans :  
is par la grace de Dieu nous avons été assez  
ruites de la vérité pour la discerner du men-  
ge. Nous sommes filles de l'Eglise, Mon-

„ fleur, nous sommes dans la bergerie, nous con-  
 „ noissons bien la voix du Pasteur, mais nous ne  
 „ pouvons entendre celle des étrangers.” M. le  
 Grand Vicaire prit la parole : „ Mais, ma chère  
 „ Sœur, puisque vous êtes fille de l'Eglise, par-  
 „ lez comme l'Eglise, obéissez à son Pasteur. C'est  
 „ ce que nous faisons aussi, Monsieur, nous par-  
 „ lons comme l'Eglise quand nous dirons la vé-  
 „ rité, & nous obéirons à celui qui est le souve-  
 „ rain Pasteur & l'Evêque de nos ames, quand  
 „ nous observerons ses commandemens.” Je ne  
 me souviens pas du reste de cet entretien, sinon  
 qu'il me répondit, „ que personne ne nous pren-  
 „ noit pour des filles ignorantes, & qu'au-con-  
 „ traire Monseigneur l'Archevêque étoit fâché que  
 „ nous en fussions tant, & disoit que nous en au-  
 „ rions été mieux d'être plus ignorantes.” A quoi  
 je répondis, „ oui, Monsieur, nous en aurions é-  
 „ té mieux trompées.”

LE 29. Novembre 1664. Monseigneur l'Arche-  
 vêque vint à Port-Royal pour conclurre l'enlève-  
 ment de trois de nos Sœurs, qui se fit le lende-  
 main : il m'envoya querir : il me dit plusieurs rai-  
 sons, que je n'ai pas retenues, pour m'exhorter à  
 signer, & à la fin de son discours il ajouta, en se  
 retournant vers M. de la Brunetière : „ Il faut que  
 „ ces pauvres filles aient une terrible impression  
 „ de ceux & celles qui ont signé, & de moi en  
 „ particulier qui leur demande la Signature. El-  
 „ les nous regarde comme des menteurs & des  
 „ parjures & comme de faux témoins,” & en  
 s'adressant à moi ; „ N'est-il pas vrai, ma bonne  
 „ Sœur, que nous sommes tout cela dans votre  
 „ esprit ? Monseigneur, je n'ai pas ces pensées :  
 „ ce n'est pas à moi à condamner ni à juger per-  
 „ sonne, & si je le faisois, je ferois, sans signer,  
 „ la même chose pour laquelle je refuse la Signa-  
 „ ture, parce que je prendrois part à une affaire  
 „ où j'ai résolu de n'en point prendre, je serois  
 „ bien

XIV.  
 M. l'Ar-  
 chevêque  
 vint à P.  
 R. son en-  
 tretien q-  
 u'avec la Sœur  
 sur la Signa-  
 ture.

n. fâchée d'imposer tous ces crimes à ceux  
ont signé ; mais si je signois moi-même je  
is que je serois tout cela. ” Comme je disois  
anières paroles ; *mais si je signois moi-même*  
l dit, „ je sai, Monsieur , ce qu'elle va ré-  
ndre : dites, dites, ma bonne Sœur, achevez. ”  
l j'eus achevé, il dit : „ je savois bien ce  
elle m'alloit dire. Je suis donc un méchant  
ame, puisque je vous commande une chose  
vous feroit faire de si grands péchés. Mon-  
neur, je ne dis pas cela : vous avez vos rai-  
s pour me demander la Signature comme j'en  
s avoir pour vous la refuser. Il répondit,  
elle raison avez-vous pour ne me pas obéir,  
bonne Sœur ? Monseigneur, c'est que je crains  
fenser Dieu. Il répartit : je vous ai dit tant  
fois qu'il n'y a pas de péché, & vous ne me  
alez pas croire : cela est étrange, que vous  
croyez que ces Messieurs les Jansénistes  
au-reste vous ont trompé. Monseigneur,  
ce qui regarde la Signature je ne crois ni  
uns ni les autres, je ne m'en rapporte qu'à  
conscience, & je vous assure que je n'ai ja-  
is consulté aucun d'eux pour savoir si je de-  
is signer ou non. Il répondit : c'est en cela  
est votre faute, ma bonne Sœur, & il faut  
e vous soyiez bien attachée à votre propre  
s, & que vous vous croyiez bien éclairée.  
onseigneur, il ne faut pas grande lumière  
ur savoir que le mensonge est un péché, &  
n'ai pas besoin pour discerner ces sortes de  
ites de m'en rapporter à d'autres. Il répon-  
: tellement, ma bonne Sœur, que de tant de  
mes Religieuses qui ont signé, il n'y a que  
us autres qui ayiez de la conscience. Je ne  
pas cela, Monseigneur, mais seulement que  
suis dans un certain milieu, où je n'ai rien à  
re : car il faudroit pour signer que je fusse  
is savante que je ne suis ou plus ignorante.

» Si

„ Si j'en favois autant que les Docteurs, je ne  
 „ rois assurer par moi-même, & si je n'en  
 „ pas plus que les autres Religieuses qui on  
 „ né, je l'aurois fait à l'aveugle & sans dis  
 „ ment comme elles.” Je ne sai ce qu'il me r  
 dit. Il ne prenoit pas les choses tant à co  
 jour là : Il me paroissoit fort pensif & assez e  
 rassé de sa personne; & en effet je crois que l'  
 qu'il devoit faire le lendemain lui causoit bi  
 l'inquiétude.

**XXV.** QUELQUES jours après je trouvai par oc  
 ma Sœur Dorothée, & lui témoignant être  
 se qu'il y eût tant de personnes au Parloir,  
 j'y entrai, elle me dit qu'avant que j'arrivass  
 avoit voulu s'en aller, mais que Monseigneur  
 chevêque lui avoit dit : „ je veux que vo  
 „ serviez de témoin : car ces filles-ci ont  
 „ tumé de soutenir toutes choses;” & sur c  
 je lui dis que je n'avois pas fait grand procès  
 me répondit : „ vous ne vous en seriez pa  
 „ trouvée :” ce qui me fait bien voir que si  
 dit quelque chose qui eût choqué Monse  
 l'Archevêque, je me serois fait mettre de  
 lendemain. Mais Dieu me fit la grace de  
 pas fâcher; & il me semble que je suis oblig  
 dire que, depuis que je me suis plainte de r  
 jamais eu de lui que des injures & des marqu  
 colère, il n'agit plus de la sorte avec moi; m  
 contraire ce ne fut plus que témoignage de  
 & de douceur, & même en me quittant cett  
 nière fois il témoigna beaucoup de bienve  
 pour moi, à ce que me dit M. de la Brune  
 qui assista le lendemain à l'enlèvement de no  
 Sœurs, & auquel je fus témoigner la surpr  
 j'étois que Monseigneur l'Archevêque eût pr  
 si prompte résolution, dont il m'assura avoi  
 été surpris que moi, & me dit que Monse  
 l'Archevêque ne lui avoit dit son dessein qu'  
 tant de l'Archevêché pour venir à Port-Roya

L'a- veille de la Pentecôte 1665. Monseigneur  
 Archevêque après avoir été à Vêpres à Notre  
 Dame, vint à Port-Royal comme nous achevions  
 à les dire. Ma Sœur Dorothée me fit sortir du  
 lieu, & me dit : „ je ne sai si vous me saurez  
 bon gré. Je vous ai procuré une visite de M. le  
 Grand Vicairé , qui vient d'arriver avec Mon-  
 seigneur l'Archevêque. Je lui répondis : Ma  
 Sœur, cela n'étoit pas nécessaire , pourquoi lui  
 parliez - vous de moi ? elle me répondit , ce  
 n'est pas d'aujourd'hui que je l'ai prié de vous  
 voir. Il y a déjà trois ou quatre jours qu'en lui  
 écrivant pour nos affaires je lui mandai que je  
 vous trouvois fort mal , & que peut - être votre  
 état & la bonne fête vous feroit résoudre à fai-  
 re quelque chose de bon ; & j'ajoutai même qu'il  
 n'y avoit pas de tems à perdre.” Je ne sai sur-  
 tout ma Sœur Dorothée avoit fondé cette espe-  
 rance , sinon que me rencontrant par la Maison un  
 jour que j'étois fort mal , ayant effectivement la  
 fièvre à cette heure-là , elle s'approcha de moi  
 pour savoir comment je me portois , disant avoir  
 été surprise de me voir si changée : ensuite se met-  
 tant à m'exhorter , & me demandant si je ne vou-  
 lis donc point penser à moi , je lui répondis qu'il  
 n'étoit le tems , & que j'y pensois plus que ja-  
 mais : ce que je lui dis exprès parce que j'avois  
 résolu pendant les trois mois de terme de ne me  
 point déclarer ouvertement au sujet de la Signatu-  
 re. Etant arrivée au Parloir , M. le Grand Vicai-  
 re me dit que l'on venoit d'informer Monseigneur  
 Archevêque & lui que j'étois fort mal , & qu'ils  
 croyoient que je ne pourrois pas venir au Parloir :  
 „ lui répondis , „ qu'avec tout mon mal , je n'a-  
 vois pas laissé d'aller à Vêpres :” ce que je lui  
 dis tout exprès , afin qu'il vît que nous ne nous  
 dispensions pas si légèrement des observances qu'on  
 vouloit faire accroire à Monseigneur l'Archevê-  
 que. Je fus bien trois quarts d'heure avec lui , & il  
 en-

XVI.  
 Entretien  
 de la Sœur  
 avec la  
 Sœur Do-  
 rothée , &  
 avec M. de  
 la Béné-  
 dictine sur la  
 Signature.



Dieu de me faire la grace de connoître  
té. Enfin voyant qu'il ne pouvoit rien  
me demanda ce que je disois des raisons  
seigneur l'Archevêque nous avoit dites en  
portant son Mandement. „ Monsieur  
„ dis rien , lui répondis-je , sinon qu'il  
„ Dieu & y penser en sa présence. Com  
„ nez-vous de teins pour prier Dieu ?  
„ tout le tems que la Bulle du Pape &  
„ nance de Monseigneur nous accorden  
„ parlerez-vous ? le 17. Août. Il rép  
„ pense que vous serez aussi prête à sign  
„ des trois mois que vous l'êtes aujourd  
„ pourroit bien être , Monsieur. ”

IL tenta ensuite un autre moyen po  
dans quel dessein j'étois. Ce fut de me  
si je croyois que le Pape eût bien fait  
exprès une Bulle de Rome pour ordonne  
ture , ajoutant , car si vous n'étiez pas  
qu'il a bien fait , vous ne devriez p  
„ Monsieur , je n'entre pas là-dedans : si  
bien fait , c'est pour lui , s'il a mal fai  
„ même. ” Comme il vit que je ne lui  
cune parole. qui lui pût faire connoître

„ que je ne veux rien entendre. Monsieur, pour  
 „ le Formulaire je le trouve encore pire que celui  
 „ de l'Assemblée. Mais encore, dit-il, qu'est-  
 „ ce qui vous fait le plus de peine ? Monsieur,  
 „ tout m'en fait, principalement ces paroles : *que*  
 „ *l'on condamne sincèrement les cinq Propositions extrai-*  
 „ *tées du Livre de Jansénius dans le propre sens de cet*  
 „ *Auteur.* „ Car il me semble qu'on ne les sauroit  
 „ dire sans s'exposer à condamner la doctrine de  
 „ S. Augustin, parce que si M. d'Ypre a eu un  
 „ sens Catholique en écrivant son livre, comme on  
 „ le doit croire puisqu'il a protesté, à ce que j'ai  
 „ ouï dire, qu'il s'est approché autant qu'il a pu  
 „ du sens de S. Augustin, je crois qu'on ne sau-  
 „ roit condamner la doctrine comme hérétique  
 „ sans condamner comme telle celle de S. Augu-  
 „ stin. Monseigneur nous a dit aussi une chose  
 „ qui me confirme dans cette pensée, qui est, que  
 „ M. d'Ypre n'avoit point eu dessein d'enseigner  
 „ ni d'écrire des hérésies ; mais que par malheur il  
 „ s'étoit mal expliqué. Si ce n'est donc point par  
 „ malice ni à dessein qu'il a écrit les hérésies que l'on  
 „ dit être dans son livre, mais seulement par ig-  
 „ norance, & parce qu'il n'a pas été assez heureux  
 „ pour se bien expliquer, pourquoi faut-il con-  
 „ damner son sens qui peut avoir été fort bon en  
 „ lui-même, puisque son intention n'étoit pas  
 „ mauvaise ? Il ne me répondit autre chose, sinon :  
 „ Et je croyois condamner la doctrine de S. Au-  
 „ gustin, & celle de S. Thomas, je ne voudrois  
 „ jamais signer, & qui que ce soit ne m'y pourroit  
 „ engager : mais ne craignez pas cela : l'on a pro-  
 „ testé hautement à Rome, en condamnant la do-  
 „ ctrine de Jansénius, que l'on ne touchoit point  
 „ à celle de S. Augustin. Je poursuivis & lui dis ;  
 „ Que j'avois encore une difficulté sur les paroles  
 „ suivantes : *Je condamne les cinq Propositions com-*  
 „ *me le Pape les a condamnées ;* „ c'est-à-dire com-  
 „ me je le puis comprendre, que si le Pape s'est  
 „ laissé

.. toutes Vang'es. & je prends Dieu  
.. comme de la sincérité avec laquelle je  
.. des crimes de. sont capables de me pe  
.. r... Que je prennois mal le mot  
.. &... rapport qu'à la f  
.. de nous, & que je  
.. n'en avoit pas: que ce  
.. ne signifioit au  
.. je répète, je n  
.. par le jugement que  
.. Monsieur  
.. de petits addou  
.. des paroles de m  
.. dans son péché:  
.. venir aux  
.. & condam  
.. & à ceux de l'Ordonnance  
.. une  
.. & un acquiescement sincè  
.. de la condamnation de Jansé  
.. que pour avoir une soumi  
.. & acquiescer sincèrement &  
.. intérieure  
.. car, si on ne l  
.. le Mandement  
.. & des Ev

opposent si contraires les unes aux autres: car vous avouerez qu'il n'y a rien au monde de plus capable d'embarrasser de pauvres filles, comme nous, que de leur dire d'un côté: croyez ce que vous voudrez, pourvu que vous signiez; & de l'autre, si votre soumission est véritable, c'est-à-dire, en bon françois, que vous n'avez la croyance intérieure, vous vous soumettez du Pape & des Evêques." Il répondit: "vous en êtes là, je puis bien assurer que vous ne signerez jamais. Monsieur, je ne dis pas que je ne signerai jamais, mais que si je fais la signature, je la veux faire comme il faut; & je vous supplie de croire que, si je la refuse, ce ne sera que parce que je ne pourrai pas contenter Dieu & Monseigneur l'Archevêque ensemble." Il quitta ce discours & me dit: "si je ne craignois point les jugemens de Dieu, & si je n'appréhendois pas de mourir sans sacrements & dans la désobéissance." „ Monsieur, lui dirai la parole de Hugue de S. Victor, que Monseigneur l'Archevêque nous a tant de fois répétée: *Domine, si error est, a te decepti sumus.* Seigneur, si j'ai été trompé en gardant ces commandemens, c'est vous qui m'avez trompé, puisque vous m'avez commandé que je me gardasse étroitement. Pour les Sacrements, Monsieur, je m'en tiens bien en repos, parce que ma conscience me rendant témoignage, que je désire de tout mon cœur de m'en approcher, & que n'en étant privée que pour le refus de la signature, ou, pour mieux dire, que parce que je ne veux pas offenser Dieu, je suis bien assurée que ce ne sera pas moi qui en répondrai devant Dieu. C'est une chose, Monsieur, que je vous ai dite tant de fois, que je ne crois pas qu'il soit présentement nécessaire de recommen-

quelques temps après, Monseigneur l'Arche-  
vêque

oir. vêque entra dans le Parloir : je me mis aussi-  
 la genoux , mais il me fit relever , & il se tint lui-  
 re me debout & sans être couvert pendant tout  
 in tems qu'il fut au Parloir. Il me dit d'abord  
 n'avoit pas voulu s'en aller sans me dire adieu  
 me demander comment je me portois. Je lui  
 pondis que j'étois présentement un peu mieux  
 je n'avois été ces jours passés. Il continua : „  
 „ bien , ma bonne fille , quelle résolution pre-  
 „ nez - vous ensuite des raisons que vous vient  
 „ dire , Monsieur , & de celles que je vous  
 „ en apportant mon Mandement ? Monseigneur  
 „ je considérerai les unes & les autres de  
 „ Dieu , & je tâcherai de le bien prier durant  
 „ trois mois de terme que vous avez eu la bonté  
 „ de nous donner.” Il répondit : „ C'est fort bien  
 „ ma bonne Sœur ; je vous conjure de le faire  
 „ dans la meilleure disposition que vous pourrez  
 „ renoncez bien à toutes ces préventions & à  
 „ ce maudit entêtement qui vous a empêché jusqu'à  
 „ présent de m'obéir : car voyez - vous , ma bo-  
 „ nne fille , il faut toujours regarder les choses d'en-  
 „ haut , leur principe. Il y a tant de tems que l'Eglise  
 „ de Dieu est dans une division malheureuse  
 „ sur le sujet de la doctrine de Jansénius : les uns  
 „ la condamnent , les autres la soutiennent avec  
 „ un entêtement & une obstination qui est pitoyable  
 „ Les uns se soumettent , comme doivent faire  
 „ les fidèles , les autres résistent , comme font les  
 „ hérétiques : enfin ce n'est que confusion. ( Mais  
 „ n'a-t-on pas fait pour appaiser tous ces troubles  
 „ & réduire ces opiniâtres , le Roi , les  
 „ Archevêques & les Evêques s'étant joints  
 „ avec de si pieuses intentions de Sa Majesté , ont envoyé  
 „ à Rome pour prier le Pape de prononcer sur  
 „ cette affaire , Que fait le Pape , il prie Dieu  
 „ il redouble ses vœux , il fait examiner le Livre  
 „ en sa présence : il prononce contre cette doctrine  
 „ une anathématisation , il la foudroie , il l'anathématise & la c  
 „ dan

damme par ses Bulles. Tous les Evêques se joignent à lui, tous les fidèles parlent comme lui, à la réserve de quelques personnes particulières qui n'ont nulle autorité dans l'Eglise, & qui ont fait un schisme malheureux par leur résistance & par leur opiniâtreté. Ces Messieurs vous engagent dans leur parti, ils vous ont trompée, en vous mettant dans la tête leurs maudites maximes; & pour vous mieux gagner ils vous font accroire que vous offenseriez Dieu en faisant ce que toute l'Eglise fait. Cela n'est-il pas étrange, ma bonne fille, que vous ne croyiez que ces Messieurs, & que vous les préférerez à moi qui suis votre Archevêque? J'avoue que ce sont des personnes savantes, & qu'ils n'ignorent rien; des esprits excellens & qu'ils sont éloquens au dernier point: enfin ils ont les plus belles qualités du monde, je ne le nie pas; mais, ma bonne fille, je veux bien que vous sachiez que nous en avons de notre côté qui les valent bien. Vous le savez, Monsieur, ajouta-t-il, en se tournant vers M. de la Brunetière; (néanmoins il n'en nomma aucun, & M. de la Brunetière ne dit rien non plus, sinon qu'il se baissa un peu); & qui sont même au-dessus d'eux, puisqu'ils sont plus soumis qu'eux. Hé bien donc, ma bonne fille, prenez les choses dans leurs source, comme je vous ai déjà dit, & considérez un peu devant Dieu les raisons que je vous ai dites tant de fois: faites y réflexion & dites en vous-même: mais que veut le Pape, que veut mon Archevêque, que demande-t-il: l'union, la paix, mon bien, mon repos: car enfin, ma bonne Sœur, quel intérêt ai-je à cela, sinon celui de votre salut? & croyez-vous que, si je n'étois pas obligé de faire ce que je fais, je le voulusse faire? non certainement. Pensez-vous que tous tant que nous sommes d'Evêques nous voulussions faire offen-

„ ser

„ ser Dieu ? non, point-du-tout. Hal ! je  
 „ bien que je suis un très-méchant homme ;  
 „ par la grace de mon Dieu je ne me veux  
 „ damner. Il frappoit sa poitrine en disant,  
 „ par la grace de mon Dieu, &c. ” Pendant tout  
 discours, qui fut bien plus long que je ne le  
 porte, je ne lui répondis pas un mot, quoiqu’il  
 ne fut que bontés, que douceurs, que caresses  
 témoignages d’affection. Je n’étois plus une  
 chante Religieuse cette fois-là ; au-contrain-  
 dit deux ou trois fois à M. de la Brunetière :  
 „ Monsieur ! voyez-vous, voilà une bonne  
 „ gieuse : voyez, cela est doux comme un ag-  
 „ neau, elle n’est pas têtue comme les autres. ”  
 fin de son discours je me mis à genoux pour  
 demander les Sacremens. Il répondit : „ je le  
 „ bien, pourvu que vous ne vous opiniâtriez  
 „ à ne vouloir pas signer, & que vous priiez  
 „ avec un désir sincère de faire ce qu’il vous  
 „ inspire. Monseigneur, je suis dans cette dis-  
 „ tinction. Il répondit : bien, ma chère Sœur,  
 „ j’en aviserai, je vous donne le bon soir, je vous  
 „ commande à vos prières. Est-ce pour vous  
 „ seule que vous demandez les Sacremens ? Non,  
 „ Monseigneur, c’est pour la Communauté tout-  
 „ bien que pour moi : je ne voudrois pas être in-  
 „ férieure à mes Sœurs au-moins pour la Commu-  
 „ nion car pour la Confession je ne m’en souciois  
 „ Et pourquoi ne voulez-vous pas communier  
 „ sans vos Sœurs ? Monseigneur, parce que je  
 „ suis pas plus innocente qu’elles, & qu’elles  
 „ sont pas plus coupables que moi. ” Là-dessus  
 M. Chamillard vint en surplis & en honnet qui  
 ré parler à Monseigneur l’Archevêque : c’est pour-  
 quoi il me quitta pour l’aller trouver dans l’autre  
 Parloir, ne l’ayant pas laissé entrer, crainte que  
 ne le renvoyasse comme j’avois coutume de faire



# X L I I I

*de Relation de ce qui s'est passé entre  
Monsieur Chamillard & la Sœur Angeli-  
de S. Alexis D'HECAUCOURT DE  
HARMONT, faite par elle-même.*

QUELQUES jours après la sortie de nos Mères, Monsieur Chamillard commença son gouvernement, ou, pour mieux dire, sa tyrannie, par nous tenir dans une étrange gêne, & dans une gêne de conscience épouvantable, jugeant de nos fautes & de notre dison plutôt selon sa passion que selon les règles de la justice & de la vérité. Il nous témoignait ses faveurs en général, & très-souvent en particulier, qu'il nous croyoit pour le refus de la pureté en état de péché mortel, & par conséquent indignes de la participation des Saints Sacraments, dont il commença de priver quelques-unes d'entre nous, en attendant qu'il se présentât quelque occasion favorable, & quelque beau prétexte, pour nous en priver toutes ensemble, comme il fit, & que nous eumes soutenu le procès verbal de l'absence de Monseigneur l'Archevêque.

r.  
M. Chamillard, commence par excommunier quelques-unes des sœurs.

MAIS ne parler que de ce qui me regarde, Monsieur Chamillard me déclara, d'abord que nos Mères ne sortiroient plus qu'il ne m'absoudroit plus que je ne lui donnasse assurance de signer. Je lui témoignai être surprise de cette menace, & lui dis; qu'il n'auroit pas raison de me refuser l'absolu-

Mr. Entretien de M. Chamillard avec la Sœur Angeli-de.

III. P „ tienne



„ tion tant que je serois dans la disposition que  
 „ seigneur l'Archevêque nous avoit demar  
 „ nous rétablissant dans les Sacremens, qu  
 „ comme je le prennois à témoin qu'il m  
 „ voit dit, de renoncer à l'entêtement de r  
 „ dire qu'on ne signeroit jamais, & de pri  
 „ de nous faire la grace d'accomplir en  
 „ choses sa sainte volonté." Depuis cela  
 me menaça plus de me la refuser, & même  
 jamais manqué de me la donner. Il eût y  
 témoignoit toujours que ce n'étoit qu'avec  
 qu'il l'accordoit. Il me dit une fois; „ q  
 „ préhendoit que quand il me disoit en ter  
 „ *absolve te*, Dieu ne me dît du ciel: *Je*  
 „ *damne*: une autre fois qu'il craignoit qu  
 „ qu'il me déliât sur la terre, Dieu ne  
 „ dans le ciel." Je lui répondis: „ que,  
 „ étoit, il n'avoit donc pas reçu la puissa  
 „ Jésus-Christ avoit donnée à tous les M  
 „ en la personne de S. Pierre, quand il l  
 „ dit: *ce que vous délierez en terre sera délié*.  
 Il répondit; „ qu'il disoit cela, non pas  
 „ doutant du pouvoir qui étoit attaché à  
 „ nistère, mais à l'égard de ma disposition  
 „ qu'il ne pouvoit pas savoir si elle étoit  
 „ comme je le faisois paroître, ou si je dis  
 „ mes véritables sentimens pour lui ravir  
 „ nesse & par adresse l'absolution, & la  
 „ sion de communier." Je lui répondis;  
 „ charité l'obligeoit à ne pas avoir ces so  
 „ qu'il lui étoit bien permis de juger de la  
 „ de mes fautes, par l'accusation que j'en  
 „ mais non pas de ma disposition en la  
 „ qu'il le faisoit; que n'y ayant point d'hor  
 „ pût, selon les Ecritures, savoir ce qui  
 „ soit dans le cœur d'un autre, il s'en de  
 „ poser sur ce que je lui témoignois, &  
 „ croire que je le voulusse tromper; que  
 „ se été capable d'un tel déguisement, c

seroit plus grand que tous ceux dont je me devois accuser."

Un autre fois, il me dit qu'il me donnoit l'ab-

lution, mais qu'il ne me donnoit pas l'assuran-

Je lui répondis: „ Monsieur, dans la con-

fiance que j'ai en la bonté & en la miséricorde

de Dieu, je crois que je la puis prendre, puis-

que j'ai tâché de me mettre en la disposition

qu'il demande de moi & qui est nécessaire pour

recevoir l'effet du Sacrement. Je me suis accu-

sé de mes fautes avec toute la sincérité qu'il m'a

été possible. Je demande à Dieu qu'il me fasse

la grace d'en avoir un véritable regret, je pro-

pose avec son assistance de m'en corriger, & je

suis disposée à faire la satisfaction que vous m'or-

donnerez." Il répondit, ce n'est pas assez. Il

me dit que vous soyiez dans la disposition que Mon-

seigneur l'Archevêque vous demande. Réponse:

Monsieur, l'Eglise ne me demande pas autre

chose que ce que je vous viens de dire: du

reste je prierai Dieu, comme Monsieur de Pa-

ris nous l'a ordonné, & je prendrai pour cela

tout autant de tems que l'on m'en voudra

donner."

Enfin c'étoit la plus pitoyable chose du mon-

de que le combat que l'on avoit toutes les fois

qu'il falloit aller à confesse; & c'est ce qui nous fit

si souvent demander à Monseigneur l'Archevê-

que d'un autre Confesseur que M. Chamillard. Nous

lui donnâmes l'honneur de lui écrire à ce sujet, &

lui demandâmes aussi de vive voix. Mon-

sieur Cheron, qu'il nous accorda, y vint une fois

seul, & vit quelques Sœurs; mais Monsieur

Chamillard ne le pouvant plus souffrir, parce

qu'il ne prenoit pas ses ordres, le renvoya, un

jour qu'il venoit confesser, de la manière du mon-

de la plus injurieuse & la plus surprenante qu'on

puisse imaginer, lui ordonnant de ne plus du-

re revenir. Il revint cependant avec une per-

III.  
Autre con-  
fession de  
M. Chamil-  
lard avec  
la Sœur  
Angélique

IV.  
M. l'Arch-  
evêque ac-  
corde  
aux Reli-  
gieuses un  
autre Con-  
fesseur.

mission expresse de Monseigneur l'Archevêque pour de Fête que Monsieur Chamillard n'étoit à Port-Royal, pour ma Sœur Melchide seule qui l'avoit demandé pour se confesser, la première fois après la Signature.

Après M. Cheron vint un autre de S. Bas, que M. Chamillard forma & instruisit les règles de son aveuglement & de ses nouvelles maximes: il lui défendit de donner l'absolution à aucune de nous, qu'elle ne lui promît son indifférence pour la Signature. Il étoit si exact à garder cet ordre, qu'il y a eu des Sœurs qui furent au Confessionnal jusqu'à quatre fois sans avoir l'absolution. Quelquefois après avoir bien contesté avec lui, il les envoie devant le S. Sacrement pour prier Dieu, & l'ordre de revenir ensuite à dire si elles n'ont pas eu quelque bonne inspiration. Pendant cet Ecclésiastique confessoit, Monsieur Chamillard étoit auprès du Confessionnal, dont même il faisoit sortir quelquefois, pour savoir apparemment s'il avançoit quelque chose; & avant qu'il entrât, il ne manquoit jamais de l'instruire: il y a eu des Sœurs qui, étant arrivées les premières au Confessionnal, les entendoient d'abord à la porte.

Pour moi je n'ai jamais été à M. Cheron à ce Confesseur d'indifférence (nous l'appelions ainsi ne sachant pas son nom) non plus qu'à l'autre qui vint encore depuis. Je trouvois en M. Chamillard alors quelque peu de raison & de bonté en Monsieur Chamillard, mais je ne pus me résoudre à aller davantage depuis le jour que lui témoin de l'affliction où j'étois de la sortie de nos Mères lui disant que si j'étois si heureuse de parvenir à la mort, j'en avois après Dieu l'obligation à leur charité & à leurs soins, il me répondit en riant comme en insultant à ma douleur: „Où, où est votre salut: vous n'en êtes pas mi

depuis qu'elles n'y sont plus : le mal est sorti de la Maison avec elles." Sur cela m'étant faite lui dis ,, que je ne retournerois plus à me depuis qu'il avoit commencé dans les rennes à dire du mal de nos Mères, j'ai été en suspens de ce que je devois faire, que ce qu'il me venoit de dire me déterminoit entièrement, & me faisoit prendre la résolution de ne lui plus parler." Il se voulut en disant; ,, que ce qu'il m'en disoit n'étoit qu'à l'égard de la Signature, qu'elles nous ont toujours empêché de faire." Je lui répondis, ,, que cela étoit très-faux, & que nos Mères nous avoient toujours laissées libres de le faire ou non; & que pour mon particulier, je n'ai dû si peu d'elles en cela, que quand elles m'ont commandé de signer, je ne pouvois leur obéir, non plus que me conformer à elles si elles le faisoient, à moins que je ne fusse persuadée que je le dusse faire, & que les raisons fussent si bien éclaircies, que je n'eusse aucun lieu de douter de la vérité du contenté."

Il se voulut s'offrir de résoudre mes difficultés, mais mon Dieu, ma fille, si vous me le voulez dire ce qui vous arrête," mais je ne lui donnai pas le tems d'achever, prenant aussitôt pour lui dire; ,, que ce ne seroit jamais ce qui me persuaderoit, & que je voulois bien voir que ses menaces & ses caresses étoient toutes incapables de faire impression sur mon cœur. Il me demanda si du moins quand je serois persuadée que je dusse signer, je ne lui disais pas. Je lui répondis que je n'en étois pas venue là, mais que quand cela seroit, je ne lui en ferois pas la joie, & que Monseigneur l'Evêque en auroit le premier la nouvelle, & que cela passât par lui." Il se radoucit un peu de ces paroles, car jusqu'alors il avoit parlé

VII.  
Il s'offre de résoudre les difficultés de la Sœur Angélique.

mon oncle, & qui entendoit la  
matre, ne put jamais s'imaginer ce que  
c'est, comme elle me l'assura depuis. Le  
ce jour-là une conférence ou il avoit mis  
Dieu nous laisseroit tomber dans les  
plus infames & les plus humilians, & avoit  
été supposé en général, sans rien spécifier  
réglement dans lesquels par la grace de Dieu  
n'étions point, & cela dans les mêmes  
dont ma Sœur Flavie m'en avoit parlé  
de sorte qu'il étoit aisé de deviner que  
cette conférence avoit été concertée avec elle;  
fort mauvais que je lui représentasse, de  
cet de la colère qu'il me fit paroître: ce  
qui toucha le plus sensiblement, fut que  
je lui sans ouvrir le rideau, qui étoit une  
ne pouvoit souffrir qu'on lui refusât: le  
Supérieur qu'il attribuoit lui faisoit croire  
respect lui étoit dû; & quelque nous  
fissions souvent cette déference en lui  
nous ne le connoissions point pour  
aimoit mieux avoir la confusion d'être  
que de perdre l'occasion de nous  
montrer.

ne plus guères la liberté de nous approcher des  
sacrements : c'est pourquoi je me résolus de  
me faire une Confession comme pour mourir, & de  
généralement tout ce qui me faisoit de la peine  
à l'égard de la conduite que l'on tenoit sur nos  
passions, sans avoir égard à ce qui m'en pour-  
roit arriver ; & parce que Monsieur Chamillard  
étoit la principale cause de toutes les injustices  
qu'on avoit usé envers nous, je crus qu'il val-  
loit encore mieux aller à lui qu'à cet autre Con-  
fesseur dont j'ai parlé, qui étoit pour-lors au Con-  
fessionnel, mais qui renvoyoit presque toutes les  
personnes sans leur donner l'absolution. Je demandai  
à Monsieur Chamillard, qui vint au Confessio-  
nel avec grande joie, parce que la plupart de nous  
ne s'en allant plus à lui, il crut que c'étoit beau-  
coup de le préférer que de le choisir plutôt que cet  
autre Confesseur ; & en effet, il s'en sentit si obligé,  
qu'il donna l'absolution qu'il refusa à ma Sœur  
qui fut à confesse immédiatement après moi.  
Lorsqu'elle arriva au Confessionnel, qui étoit  
lui ayant répondu que c'étoit moi, il con-  
tinua : que désirez vous, ma fille ? R. Monsieur,  
je voudrois bien me confesser. Il répondit : j'en  
suis bien aise, je ne demande pas mieux que de  
vous entendre. Quand il fut assis je lui dis :  
Monsieur, au moins, je ne me veux con-  
fesser qu'à condition que vous m'accorderes  
trois choses, que je vous demanderai supran-  
uméraire, car si vous me les refusez, je m'en irai à  
l'autre côté. D. Et bien ma fille, dites-moi  
ce que c'est. R. Monsieur, c'est 1°. que vous  
ne me parlerez non plus de Signature que s'il  
n'y en avoit point au monde : 2°. que vous me  
permettiez de dire tout ce qui me fait de la peine,  
soit dans votre conduite, que dans celle de  
ma Sœur Flavie, & de la Mère Eugénie ; &  
que vous ne me direz point comme vous avez  
habitude, que c'est la passion qui me fait par-

17 ler; & quelque fois plusieurs choses à vider  
 18 où je ne répondais point de fautes, je souhai-  
 19 tait de le faire dans la Confession, afin que  
 20 cela soit suffi secret que la Confession-même  
 21 s'il vous plaît. La 3<sup>e</sup>. chose que je vous deman-  
 22 de, c'est que vous me donniez l'absolution.  
 23 Il me donna ces 3. conditions, sinon qu'il me dit  
 24 il faut pourtant que je sache si vous êtes dans  
 25 disposition que demande M. l'Archevêque.  
 26 Monsieur, je ne vous veux point tromper, &  
 27 que je serai dans la disposition où je suis  
 28 l'égard de la Signature, je ne la ferai pas.  
 29 Je ne vous dis pas néanmoins que je ne signe  
 30 jamais, mais seulement que je ne le puis  
 31 présentement: du reste je prierai Dieu pour  
 32 Monseigneur l'Archevêque nous l'a ordonné.  
 33 Il se contenta de cela. Je me confessai ensuite  
 34 & lui dis généralement toutes les peines & les  
 35 contentemens que j'avois contre lui; & j'avois  
 36 que je fus satisfait autant qu'il se peut & que  
 37 me trouvais en paix après cette Confession: ce  
 38 ne m'étoit pas arrivé les autres fois.

DE.  
 Elle conti-  
 nue de lui  
 représen-  
 ter l'extrê-  
 me dan-  
 gereux  
 manière  
 d'être.

PENDANT que je me confessai, il sortit du  
 Confessional trois ou quatre fois, & quand il reve-  
 noit, il me demandoit toujours quelle faute j'a-  
 vois dite la dernière, & quelquefois il me faisoit re-  
 commencer les deux ou trois dernières: de sorte  
 que commençant à m'impatisser de tant de voya-  
 ges, je dis tout bas une fois qu'il rentrait, cela est  
 insupportable. Il ne laissa pas de l'entendre, &  
 me demanda, „ qui est-ce qui est insupportable?“  
 Je lui répondis: „ Monsieur, ce sont vos déman-  
 28 ces, car n'est-il pas étrange que, depuis que je  
 29 suis ici, ce soit pour la quatrième fois que vous  
 30 sortiez. D. Où pensez-vous que j'aille? R.  
 31 Monsieur, je crois que vous allez, selon votre  
 32 coutume, visiter les paquets que l'on envoie à  
 33 nos Mères & à nos Sœurs qui sont sorties, &  
 34 voir tous ceux qui vont & qui viennent. Il ré-

29 pou-

dis; Ah! vous n'êtes pas raisonnable de dire cela. N'avez-vous pas bien entendu que l'on est venu querir? R. Il est vrai, Monsieur, on n'y est venu que deux fois, & vous êtes sorti les deux autres de votre bon gré; & la troisième fois que vous confessâtes la Communion, vous fûtes huit jours à voir tout le monde, parce que vous ne faisiez autre chose que cela.

Il répondit: c'est que j'ai tant d'affaires que je ne sai par lesquelles je commence.

R. M<sup>r</sup>. je pense que vous n'en avez qu'autant que vous en voulez avoir." Il se mit à rire.

Il me dit ensuite, „ que ce jour là, il avoit été occupé qu'il étoit une heure & demie à midi, qu'il n'avoit pas dit Prime; & que souvent, parce qu'il ne vouloit pas manquer à nos besoins, à peine pouvoit-il dire l'Office. Je lui répondis qu'à l'exception de quelques particulières, comme de ma Sœur Flavie & de ses Compagnes, les autres ne l'occupent pas beaucoup; & j'ajoutai que les peres, qui nous avoient conduites autrefois, nous avoient jamais manqué, & avoient tous été prêts de nous assister dans nos besoins toute heure & en tout tems, mais que je l'assurois néanmoins qu'avec tout cela, ils avoient tous dit Prime avant dix heures." M. Charpentier étoit en belle humeur ce jour-là, c'est pourquoi il ne se fâcha pas contre moi, quoique je m'amusasse avec autant de liberté que j'ai jamais faite de mauvaise conduite, sur ses conférences, que je lui disse plusieurs manquemens qu'on faisoit à Eugénie avec ses Filles faisoient contre les servances, comme de parler au Chœur & ailleurs, dans le Cloître, & autres choses semblables.

Je lui parlai aussi fort particulièrement de la conduite de Flavie, de ses intrigues & de ses trahisons que nous découvrions tous les jours de plus en plus; & pour conclusion je lui dis qu'il la con-



de la part de la Mère Eugénie, qu'on n'  
nieroit point jusqu'au Dimanche qu'on  
à confesse. Personne ne vouloit plus  
Chamillard; & lui cependant, quoiqu'  
toutes les fois qu'on demandoit un ac-  
seur que lui, d'en donner un, il n'en fa-  
venir pour cela, de sorte que nous de-  
séparées des Sacremens sans que M. n'eu-  
chevêque nous les eût interdits. Ensu-  
cès verbal M. Chamillard nous fit une  
pour nous exhorter à faire satisfaction  
gneur l'Archevêque, & à lui demander  
l'avoir fait, signé & soutenu. Ensuite  
la sort contre la médifance, nous faisoit  
portance qu'il y a de parler au desavan-  
chain, & sur-tout quand cela regarde  
teurs & les Prélats de l'Eglise, & tou-  
me supposant que nous avions avancé  
cès verbal des choses fausses & injurieuses  
Seigneur l'Archevêque.

EN SUITE de cette conférence, il  
entre le jour de St. Jérôme, où il faisoit  
même, suite dont il nous avoit repé-

es instructions & à toutes les maximes qu'elles avoient données, nous disant même que l'apparent de leur vertu & de leur science étoit me un feu, qui servoit plutôt à nous brûler que des papillons qu'à nous embraser du feu d'une véritable charité. Des discours si offensans ayant extrêmement touchée, & même indisposée contre M. Chamillard, en sorte que je ne pouvois presque plus penser à lui sans émotion, & sans une sorte de mépris, je faisois tout mon possible pour trouver quelqu'un qui ne dépendît de lui, & qui fût en même tems agréé de la Mère.

Comme je ne pouvois pas mieux m'adresser qu'à l'un de M<sup>rs</sup>. les Grands Vicaires. C'est pour-avec le conseil d'une personne qui est maintenant devant Dieu, j'adressai une lettre que j'avois écrite (dans l'indifférence de choisir celui des Grands Vicaires, que l'on me conseilleroit) à M. de la Brunelle, pour lui faire plainte de M. Chamillard, & lui demander une heure de son tems, afin de dire avec plus d'étendue & plus de loisir ce que je ne lui faisois que toucher dans ma lettre. Mais bien que la Mère Eugénie ne laisseroit pas cette lettre sans la voir, ou du-moins sans en faire avis de M. Chamillard de ce qu'elle auroit dit : C'est pourquoi je le fus trouver moi-même au Confessionnal pour voir ce qu'il diroit, non pour lui demander permission de l'envoyer, mais pour l'avertir seulement que je l'enverrois. Entrée au Confessionnal, & ayant dit d'abord quelques mots, M. Chamillard me dit de la manière la plus rude & la plus incivile & sans seulement ma Sœur : „ Qu'est-ce que vous voulez? Monsieur, c'est que j'ai eu besoin d'être à l'un de M<sup>rs</sup>. les Grands Vicaires, & je vous prie d'avertir que je donnerai la lettre à la Mère Eugénie, afin qu'elle l'envoie sans la voir. „ Je dis, Monsieur, que vous savez bien que

XX.  
La Sœur  
Angelique  
s'adresse à  
l'un des  
Grands Vi-  
caires,  
pour voir  
au Confes-  
sionnal.

„ nos Constitutions nous permettent d'écrire  
 „ à personnes qui nous tiennent lieu de Supérieurs  
 „ sans que nos Mères voyent les lettres. ” Il  
 „ répondit avec une colère que je n'oserois en-  
 „ treprendre, n'ayant jamais rien vu de si terrible ;  
 „ qu'il vous avisez-vous d'écrire à M. le Grand  
 „ caire ? qu'avez-vous à lui mander ? R. Mon-  
 „ sieur, je lui parle de ma disposition intérieure.  
 „ Il connaît dans le même ton : vous êtes  
 „ fille bien capable de dispositions intérieures.  
 „ Monsieur, je crois que j'en suis aussi capable que  
 „ vous : Il répondit : Hé bien, puisque vous  
 „ adressez à d'autres qu'à moi, ne pensez plus  
 „ à moi, car je ne vous donnerai plus ni conseil  
 „ ni avis, vous ferez comme vous l'entendrez. ” Je  
 „ répondis avec la plus grande modération qu'il  
 „ fut possible & sans m'émouvoir aucunement, que  
 „ son emportement me faisant horreur, je  
 „ qu'il falloit agir d'une manière toute contraire.  
 „ Monsieur, je n'ai jamais beaucoup pris ni  
 „ avis, ni vos conseils ; & je vous assure  
 „ quand je vous en demanderai à l'avenir, vous  
 „ m'en pourrez bien donner. ” Il parut fort surpris  
 „ & ne me répondit rien. C'est pourquoi je me  
 „ vai en lui disant : „ Monsieur, je vous donne  
 „ bon soir, je suis votre très-humble Servant. ”

Le lendemain matin je portai ma lettre à la Mère  
 Eugénie, & je lui dis que j'avois averti M. Cham-  
 millard que je l'enverrois sans qu'on la vît, selon  
 me nos Constitutions nous le permettoient. Elle  
 ne la voulut point prendre, & me dit de la porter  
 au Tour; & de dire de sa part qu'on l'envoyât  
 sur le champ. Lorsque je lui parlai, elle alla  
 M. Chamillard, & assurément qu'elle le consulta  
 & qu'il ne voulut pas qu'on l'envoyât, car un Mo-  
 nache après, la même Sœur de Ste. Marie, à qui  
 j'avois donnée, me sonna pour me la rendre tou-  
 te fermée, & pour me dire de la part de leur Mère  
 qu'elle ne pouvoit envoyer cette lettre.

qu'on

211.  
 On refuse  
 d'envoyer  
 la lettre au  
 Grand Vi-  
 caire qui  
 vient l'ir.

à la vit, & ajouta, que Monseigneur l'Archevêque nous ayant défendu toute communication, M<sup>rs</sup>. Grands Vicaires étoient compris comme les autres dans cette défense; que si je voulois écrire à Monseigneur l'Archevêque pour lui demander permission d'envoyer de pareilles lettres, sans qu'on les vît ou bien d'en écrire que l'on pût voir, j'étois d'accord. J'acceptai d'abord la première condition, n'étois résolu de parler à M. de Paris de M. Chamillard, comme il le méritoit: néanmoins je me ravisai pour certaines raisons, & écrivis une lettre que l'on pouvoit voir, où je mandois à M. le Grand Vicaire, que je m'étois donné l'honneur de lui écrire plus au long que je ne fais présentement, & les raisons pourquoi on n'a pas voulu envoyer ma lettre, comme je le me de dire: ajoutant, „ que je le suppliois très-humblement de demander lui-même permission à Monseigneur l'Archevêque que je le pûsse voir, pour lui dire de vive voix ce que je n'avois pas la liberté de lui communiquer par écrit:” ce qu'il fit & Monseigneur l'Archevêque l'amena lui-même au bout de trois jours après: ce qui donna un grand cœur à M. Chamillard. Et l'on ne peut concevoir la peine qu'il eut que j'aie quelquefois parlé à M. de la Brunetière; „ & il n'a pu s'empêcher de témoigner en deux ou trois rencontres, combien il étoit touché que je le préférasse à lui. Il eut aussi beaucoup de peine à supporter que la Communauté fut voir M. le Grand Vicaire, que Monseigneur l'Archevêque nous envoya la veille de Pâques; & il dit en une rencontre:” c'est étrange qu'elles veuillent bien voir M. de la Brunetière, & qu'elles ne me veuillent pas voir, puisque j'aie quelquefois à leur parler aussi bien que lui de la part de Monseigneur l'Archevêque.

M<sup>lle</sup> la Sœur Flavie étoit aussi fort fâchée que je parlasse à M. le Grand Vicaire, parce qu'elle eut voulu voir elle seule cette liberté de parler à qui elle

que dans-  
l'acte avec  
M. le  
G. and V.  
Calre.

voudroit ; & comme elle se doutoit bien que je faisois mention d'elle , elle se résolut de faire ce qu'elle pourroit pour empêcher que je le visse de vantage ; & pour cela elle consulta avec la Mère Eugénie , en présence d'une Sœur qui me l'a dit depuis , comment on pourroit faire pour en venir à bout ; mais ne croyant pas elles seules avoir assez d'autorité pour cela , elles conclurent qu'il falloit l'empêcher par le moyen de M. Chamillard. Je ne fai pas s'il y contribua , mais ma Sœur Flavie en parloit souvent , & une nuit qu'elle se trouvoit mal elle entretint une Sœur , qui l'assistoit , de quantité de choses relatives à ce dessein ; & entre autres elle lui dépeignit les qualités de l'esprit de chaque Sœur en particulier ; & elle lui dit à mon sujet , que pour moi j'étois un esprit fort scandaleux , & toute la preuve qu'elle en donna fut parce , dit elle , qu'elle parle à M. le Grand Vicaire d'une étrange manière.

XIV.  
M. Cha-  
millard va  
à la  
Mère de la  
Sœur An-  
toine  
le 10  
de  
le 10

Pour revenir à M. Chamillard , je fus , depuis cette rencontre qui se passa au commencement d'Octobre , sans lui parler en aucune façon jusqu'à la mi-Novembre , que ma Mère vint à P. R. ayant eu permission de me voir seule. M. Chamillard , qui alloit pour l'ordinaire parler à tous ceux qui nous demandoient , soit pour leur donner la permission de nous voir , soit pour la leur refuser , ou bien pour les instruire ( ce qui étoit pour l'ordinaire de ce qu'ils nous devoient dire ) ne manqua pas d'aller trouver ma Mère avant qu'elle fût montée au Parloir , pour la prévenir , & l'animer s'il eut pu contre moi en lui faisant des plaintes 1°. de l'emportement prétendu avec lequel j'avois parlé à Monseigneur l'Archevêque le jour qu'il nous vint lire le procès verbal , lui disant , .. que „ ce qui en étoit le plus étrange , étoit que je n'a- „ vois jamais voulu lui en demander pardon . 2°. „ que je refusois la Signature avec une telle opi- „ niâtreté , que je ne voulois pas seulement écou- „ le

„ le

les raisons que l'on me vouloit dire sur ce  
t, ni entrer dans aucun accommodement,  
nique Monseigneur l'Archevêque nous eut  
né une déclaration pour assurer notre con-  
nce." La 3e. chose dont il se plaignoit,  
qu'il y avoit trois jours qu'on ne m'avoit vue  
me des Observances. Ma Mère lui répondit,  
qu'elle m'a dit depuis : „ Monsieur, quand  
rai entendu ma fille, je verrai si elle est cou-  
le, ou non ; mais il est vrai que vous m'é-  
nez bien d'en faire des plaintes, vous êtes  
premier qui m'en ayiez faites."

tâchai de la satisfaire sur toutes ces accusa-  
, & lui dis les raisons qui me portoient à re-  
la Signature. Elle témoigna les approuver, <sup>XV. Elle l'exhorter à se son-mettre.</sup>  
u'en même tems elle m'exhortât à la faire au-  
qu'elle le put, me disant, „ que, quand bien  
ne craindrois point les mauvais traitemens &  
rigueurs dont nous étions menacées, com-  
je lui témoignois ne les pas appréhender,  
j'eusse au-moins égard à l'épargner, & à ne  
pas faire mourir d'affliction à mon sujet,  
me il arriveroit assurément si on me faisoit  
tir de la Maison pour me mettre en un lieu  
elle ne me pourroit voir ni apprendre de mes  
ouvelles." Elle me disoit cela & plusieurs  
choses semblables avec tant de tendresse &  
mes, que je ne pus m'empêcher de pleurer  
bien qu'elle ; & j'avouë que je fus sensible-  
touchée, mais non point affoiblie, graces à  
. Quand je lui eus donné des éclaircissemens  
outes les choses dont M. Chamillard m'avoit  
ée, elle me demanda si je trouverois bon  
le l'envoyât querir, afin de lui parler en ma-  
nce, à quoi je consentis.

UAND il fut venu elle changea de batte-  
& au-lieu qu'elle m'avoit exhortée à la Sig-  
e, elle lui dit ; „ que j'avois raison de ne  
s signer tant qu'on nous traiteroit de la ma-  
„ nie- <sup>XVI. Change-ment de cette Mère & son dis-cours à M. Chamillard.</sup>

„ nière dont on le faisoit ; que des pers  
 „ captives comme nous , séparées des Sages  
 „ & éloignées de nos Mères , n'étoient p  
 „ état de rien faire ; que pour lui , M. Ch  
 „ lard , s'étoit perdu de reputation , tout le  
 „ de trouvant sa conduite si étrange , qu'  
 „ craignoit point d'en parler publiquement  
 „ qu'assurément il eût bien mieux fait de m  
 „ tre point mêlé de cette affaire , qui e  
 „ nement tôt ou tard lui réussiroit mal ; q  
 „ le avoit vu le jour précédent plus de  
 „ des Messieurs du Parlement qui lui avoient  
 „ dit que notre cause étoit la meilleure de  
 „ de , & que l'un d'eux , qu'elle lui nomma (   
 „ M. Poncet Maître des Requêtes ) lui avo  
 „ que , quand on la plaideroit , nous ne pou  
 „ manquer de la gagner , quand même nous  
 „ rions point d'autres pièces à produire que l'  
 „ stice que l'on nous faisoit de nous mettre  
 „ d'état de nous pouvoir défendre. Elle lui dit  
 „ que plusieurs des Messieurs du Parlement  
 „ voient étrange que Monseigneur l'Archev  
 „ fut venu le jour de l'enlèvement de nos M  
 „ accompagné d'archers & de soldats , comme  
 „ prendre une Place forte ; & que M. le Prési  
 „ le Prêtre lui avoit dit à elle-même , qu'il n'a  
 „ jamais rien vu de si terrible que d'amener  
 „ tre cents hommes pour prendre quatre br  
 „ Elle lui dit de plus qu'elle avoit appris , &  
 „ cela se disoit publiquement dans Paris , que  
 „ toit une Religieuse de la Maison , qui n'  
 „ qu'une fille de néant , qui avoit trahi &  
 „ les Mères , pour avoir l'Abbaye ; & que  
 „ s'en mieux assurer la possession , elle faisoit  
 „ core tout son possible pour faire sortir quelq  
 „ unes de celles qui restoient , qui croyo  
 „ devoir s'opposer à ses desseins. Elle ajo  
 „ je vous supplie , Monsieur , que , si ma be  
 „ fille est de ce nombre , vous ayiez la bonté

le fait savoir quelques jours auparavant, afin que je lui vienne dire adieu, avant qu'on la rende prisonnière."

M. Chamillard ne répondit rien : ce qui me donna sujet de prendre la parole pour lui dire que cette Religieuse étoit ma Sœur Flavie, & que c'étoit elle qui avoit poussé Monseigneur l'Archevêque à nous mettre dans l'état où nous étions. M. Chamillard reprit aussitôt la parole, disant : „ ne voyez-vous pas, Madame, comme elle s'emporte contre cette bonne Sœur ? Depuis qu'elle a signé, elles ne la sauroient plus souffrir, elles la méprisent & se moquent d'elle; & du tems que les Mères étoient ici, elles l'aimoient & estimoient toutes sa vertu." Je répondis, „ Monsieur, je vous supplie de m'ôter de ce nombre, car je ne m'ai jamais beaucoup estimée, ni honorée : j'ai toujours bien connu ce qu'elle étoit." Il continuant, „ enfin, Madame, c'est une fille qui a toujours été dans les principaux emplois de la Maison, & qui étoit du secret des Mères qui se confioient entièrement à elle. Ma Mère répondit : „ Monsieur, permettez moi de vous dire, que c'est cela même qui la rend plus digne d'honneur; car vous m'avouerez qu'une personne qui ne fait pas garder le secret est en abomination à tout le monde." M. Chamillard ne fut que répondre. Ma Mère lui dit ensuite, qu'elle m'avoit dit les plaintes qu'il lui avoit faites de moi, & que je lui avois répondu, que la raison pourquoi je n'avois point été aux Observances depuis quelques jours, étoit que j'avois été saignée, & fait ensuite quelques remèdes; „ mais au reste, Monsieur, quand elle n'auroit fait ni l'un ni l'autre, elle est assez infirme pour être dispensée des Observances : les Mères le savoient bien, & elles ont toujours eu tant de charité pour elle, & tant d'égard à ses incommodités, qu'elles ne l'auroient pas voulu contraindre, & encore moins „ m'en

XVII.  
Plaintes  
contre la  
Sœur Fla-  
vie, & ré-  
ponse de la  
Sœur An-  
gelique à  
celles  
qu'on fai-  
soit contre  
elle.



„ la ferai donner à l'instant.” Je lui  
 „ Monsieur, il faudroit que j'eusse des  
 „ bien pressants pour vous les demander  
 „ rois bien mieux m'en passer que de  
 „ communiquer.” Il répondit, „ en s'a  
 „ à ma Mère, que je ne le vouloit point  
 „ qu'il ne savoit pas pourquoi.” Je lui  
 „ Ce n'est pourtant pas une chose fort  
 „ deviner. Croyez-vous qu'il y ait gra  
 „ faction à parler à une personne qu'on  
 „ cause de tout le mal qu'on souffre, & q  
 „ né conseil qu'on nous ôtât nos Mères :  
 „ ne sauriez nier que ce ne soit vous, qu  
 „ te de la connoissance que ma Sœur Flav  
 „ née de celles qui sont sorties, n'ayiez-f  
 „ de leurs noms, cherché les Carosses, &  
 „ nir vos Devotes de St. Nicolas pour le  
 „ accompagner.” Il s'excusa du mieux q  
 „ mais je lui donnai tant de preuves de ce q  
 „ disois, qu'il fut contraint de l'avouer, e  
 „ qu'il n'avoit fait qu'exécuter les ordre  
 „ de Paris.”

XVIII. **E N S U I T E** M. Chamillard dit à ma  
 Caractères

mais il ne le voulut pas , au-moins pour regardoit les dérèglemens prétendus de celui n'avoient pas signé , se contentant de dire aux autres , qui l'avoit fait , méritoient d'être à cause de leur obéissance. Je lui répondis : Monsieur , voilà la seule louange que vous leur vez donner ; car du reste vous n'avez pas de quoi vous glorifier beaucoup , ce ne sont pas les vertueuses de la Maison , ni les meilleurs esprits , que vous avez attrapez. Il répondit : pour Helène de Ste. Agnès n'a-t-elle point mérité à votre avis ? R. Monsieur , je ne parle pas de celles qui sont ici , ma Sœur Helène a un esprit , je le sai bien , mais il n'est pourtant si excellent qu'il ne s'en puisse trouver d'autre en entre celles qui n'ont pas signé. Il nomma ensuite ma Sœur Philberte , & dit que c'étoit une fille fort raisonnable. Je n'eus pas grande peine à prouver le contraire , & toutes les personnes qui la connoissent trouvent que M. Chamillard comme je lui dis alors , n'est pas fort difficile à faire sur les conditions d'un bon esprit. Quelque tems après je sortis du Parloir. M. Chardieu , que je laissai seul avec ma Mère , lui dit qu'il la supplioit de ne point prendre de peine en cas que je lui en donnasse , ou bien si elle ne le vouloit pas refuser de les lui donner qu'elle m'auroit quitté , ajoutant , „ que Monsieur l'Archevêque avoit excommunié toutes celles de nous qui en recevroient de dehors , qui y en passeroient. ” Ma Mère lui répondit qu'elle m'a dit depuis , „ qu'elle me confioit bien , & que j'étois trop bonne pour en faire , s'il ne le falloit pas ; mais que pour ne pas de peine , elle lui promettoit qu'avant que de partir , elle iroit vider ses poches devant elle. ” Ma Mère , en me rapportant cela , étoit assez étonnée que la simplicité de M. Chamillard fût assez grande pour croire qu'elle étoit

Chamillard n'a jamais laissé paraître aucun  
 sans faire paroître son emportement  
 cher de prévenir & d'animer contre  
 sorte de personnes, les voulant porter  
 ports, & par ses fausses raisons, à non  
 tort, à condamner notre conduite, &  
 notre affliction. Ce qui néanmoins  
 jours réussi selon ses intentions, mais  
 re, l'impression, qu'il vouloir qu'on eût  
 manière d'agir, est souvent retombée  
 me il est arrivé à l'égard de ma Mère  
 demandant une autre fois si elle ne  
 M. Chamillard, elle me répondit;  
 „ fait avec elle, & qu'il étoit du nom  
 „ personnes qu'on ne voyoit qu'une fois

XX.  
 Chamillard  
 de M. Cha-  
 millard au  
 refus qu'on  
 faisait de  
 le voir.

Je crois qu'il fera à propos de rapp  
 qui m'arriva encore une autre fois av  
 Chamillard, quoiqu'on en ait déjà  
 chose dans une de nos Relations.  
 Cousines désirant de me voir, m'écri  
 de venir pour savoir si on la renve  
 on avoit déjà fait quelques-uns de  
 ches parens, témoignant ne vouloir  
 même de venir recevoir. ne. tel. tel.

bien parler; & quoique dans toutes les ren-  
 es, où il a vu quelques-unes de nous, il n'a  
 sur l'ordinaire que des paroles ou de rebut,  
 froideur, ou d'improbation de sa mauvaise  
 rite, & quelquefois même encore pis, tout  
 ce lui étoit rien; & pourvu qu'on lui parlât,  
 même on ne lui auroit dit que des injures,  
 ils en vérité qu'il les auroit souffertes plutôt  
 e, refus que nous faisons de le voir, qu'  
 une chose qui le touchoit si fort, que pres-  
 qu'à toutes les fois que je le voyois, ce qui étoit  
 rarement qu'il m'étoit possible, il ne man-  
 quait jamais de me reprocher que je ne le voulois  
 voir, & d'ajouter: „ mais je vous prie de man-  
 der-moi, venez me dire vos difficultés.” Ou  
 si il arrivoit que je lui parlasse de nos Sœurs  
 deigné, il me disoit toujours: „ venez m'en  
 re vos plaintes, dites moi leurs défauts, afin  
 que je les reprenne.” A quoi je me souviens  
 d'avoir répondu un jour: „ Hélas! Monsieur, je  
 sais en effet qu'elles auroient bien besoin que  
 quelqu'un remarquât leurs fautes, & vous les  
 leur dire, car il n'y a guères d'apparence qu'el-  
 les s'accusent fidèlement de celles qu'elles re-  
 connaissent tous les jours, ou si elles le font,  
 on ne conclure nécessairement que vous leur en  
 ferez bien passer.”

Après pour revenir à ce que j'avois commencé, <sup>XX:</sup>  
 leur Chamillard étant arrivé au Parloir, je <sup>Il refusa de</sup>  
 mandai quelle réponse je ferois à cette per- <sup>laisser par-</sup>  
 sonne. Il répondit: „ ma Sœur, mandez lui que <sup>ler la Sœur</sup>  
 je ne puis pas vous permettre de la voir, non <sup>Angelique</sup>  
 que toutes les autres personnes qui vous <sup>à sa Cousine</sup>  
 viroient demander. Rép. Monsieur, je vous  
 prie de me dire le sujet pourquoi vous me  
 tuez autrement que mes Sœurs, car vous savez  
 depuis quelque tems on ne fait pas tant de  
 difficulté de nous laisser aller au Parloir. Il ré-  
 pondit: il est vrai, ma Sœur, que je le permet  
 à pré-

10 "je ne puis pas le dire présentement.  
 11 "Monsieur, il me semble pourtant qu'il ne  
 12 "vrait pas être difficile de prouver  
 13 "mens s'il est vrai comme vous dites  
 14 "sois au dernier point: car selon cela  
 15 "je m'emporte en tout sens, à tout  
 16 "en toute occasion, ou autrement je  
 17 "pas dans l'excès que vous supposez.  
 18 "dit: „ je ne saurois que vous dire."

XXI  
 Le sieur  
 Angélique  
 en vou-  
 voir la ru-  
 son, & e-  
 pouille à  
 tout plus-  
 tard.

Comme je vis que je n'en pouvois  
 tre chose, je résolus de pousser ma  
 le pousser jusqu'au bout, parce que M.  
 milliard ne craint pas beaucoup d'avance  
 ses fausses ou sans fondement, mais il  
 barrassé de les prouver quand on le pr  
 & quoique ce soit un homme qui use  
 de paroles, & qui trouve toujours d  
 j'ai admiré cent fois comment il se pe  
 soit cependant si facile de le mettr  
 de lui fermer la bouche, comme je l  
 trois fois dans cet entretien. Je contin  
 lui dire: „ Mais, Monsieur, si vou  
 que me dire, il ne faudroit donc

venue avec elle, que j'ai toujours vus sans être accompagnés de personne, on a renvoyé tous les autres qui m'ont demandé, de sorte que je n'ai pas eu occasion de leur témoigner mon emportement, ou si je l'ai fait vous ne le pouvez savoir, puisque j'ai été seule." Il changea de discours ne sachant que répondre, & me dit: Madame votre Mère doit-elle venir, car pour elle je vous permettrai de la voir: c'est une honnête Dame qui sent bien ce qu'elle est: ô non, je ne la refuserai pas, je ne pourrois pas la refuser. Rép. Monsieur, je crois que vous n'en ferez pas à la peine. Dem. Pourquoi, est-ce qu'elle ne viendra pas? Rép. Non, Monsieur, ce n'est pas cela, elle viendra quand je voudrai, elle seroit déjà venue plusieurs fois, si je ne l'avois priée de ne le pas faire, mais c'est que je crois qu'elle ne s'adressera pas à vous pour avoir sa permission." Il me répondit d'un air tout ému: „ à qui donc la demandera-t-elle? Rép. Monsieur, Monseigneur l'Archevêque & Messieurs les Grands-Vicaires sont présentement à Paris, comme elle est fort connue d'eux, je ne pense pas qu'elle s'adresse à d'autres." Il répondit bonnement: „ Hé bien si elle veut le leur demander, j'en serai bien aise: hélas mon Dieu, c'est autant de déchargé pour moi." Il me fit ensuite quelques interrogations pour savoir le nom de cette parente qui me vouloit voir, qui elle étoit, où elle demouroit, &c. à quoi je satisfis entièrement, & continuai encore à le prier de me dire en quoi donc j'étois si fort emportée, ajoutant: „ car pour moi si j'accusois quelqu'un, ou vous-même d'emportement, je voudrois vous dire en quelles rencontres vous vous seriez emporté, & vous spécifier les actions & les paroles que vous auriez dites par lesquelles vous auriez fait paroître votre emportement. Il me répondit: *Je ne veux pas blesser la charité*: car pourquoi, comme dit S. Paul, „ avec-

Il répondit : „ Oui ! cela ne serviroit à rien.  
„ Pardonnez-moi, Monsieur, cela serviroit à  
„ gagner ; comme il est dit dans la suite de  
„ l'Evangile , *puisque je ne me contente pas de vous  
„ bien écouter , mais même que je vous prie  
„ de me faire connoître ma faute.*  
„ Il répondit rien , c'est pourquoi je lui dis  
„ Monsieur, je vous conseille que, quand  
„ Flavie, ou ses semblables vous feront  
„ des ports, & vous parleront de nos dérègle-  
„ ments, vous vous fassiez expliquer ce qui  
„ leur en consiste, afin que quand on vous  
„ reprochera les desordres que vous nous  
„ faites, vous ne demeuriez pas aussi  
„ embarrassé que vous faites présentement.” Ensuite  
je mandai s'il avoit donné à Monseigneur l'Archevêque  
que la lettre que nous nous étions donnée  
de lui écrire. Il me répondit „  
„ parce que Monseigneur l'Archevêque n'a  
„ voulu qu'il la lui présentât à cause qu'elle  
„ étoit trop offensante. Rép. Monsieur, vous  
„ ne m'avez donc dit ce qu'elle contenoit, car  
„ j'en avois deviné si elle est offensante ou non.  
„ de vous deux ne l'avoit lue auparavant.

ral. C'est pourquoi, Monsieur, je ne vous le cèle point, que nous ne pourrions supporter qu'avec beaucoup de peine, que vous, qui n'êtes qu'un simple Ecclésiastique, dont nous ne dépendons nullement, puisque vous n'êtes point notre Supérieur, ayiez entrepris comme vous l'avez fait d'ouvrir une lettre, que toute une Communauté écrit à un Archevêque de Paris." Il fut fort interdit, & me dit: „ Monseigneur l'Archevêque me l'a ordonné. Rép. Monseigneur l'Archevêque est trop jaloux de ses droits, pour vous avoir donné l'ordre de lire avant lui les lettres qu'on lui écrit: mais quand bien il vous l'auroit dit, vous auriez dû ne le pas faire par respect, & pour garder les règles de l'Eglise à cette occasion.

„ L'on m'a dit, Monsieur de vous redemander la lettre que vous n'avez pas donnée. " Il répondit: „ je m'en garderai bien de vous la rendre, vous ne l'aurez jamais. Rép. Monsieur, si elle vous fait grand bien, gardez la, nous en avons des Copies que nous ferons bien voir dans Paris, quoique l'original soit dans votre poche." mais je ne vis un homme plus embarrassé qu'il étoit. Il ne savoit que répondre: néanmoins il reprit courage pour me dire. „ Il est vrai que c'est une étrange chose que d'avoir affaire avec des filles aussi déraisonnables que vous autres. Je vais, je viens à Monseigneur l'Archevêque pour vous faire rétablir dans les Sacremens, & tout cela ne sert de rien, vous ne voulez entrer dans aucun accommodement; si je faisois pour d'autres la moindre des choses que je fais pour vous, elles m'en remerciroient à genoux, au lieu que vous ne voulez pas seulement m'entendre. Rép. Mais mon Dieu, Monsieur, ne vous tourmentez plus tant, vous nous obligeriez bien davantage de vous tenir en repos, que de vous mêler de ce qui nous regarde: car aussi bien

XXII.  
Embarras  
de M. Che-  
millard.



„ tout ce que vous faites & rien c'est toi  
 „ tout ce qui vient de vous nous est suspe  
 „ vous êtes une personne à qui nous ne  
 „ pas même parler. Dem. Et pourquoi ne  
 „ vous pas me parler ? Rép. Parce , Mon  
 „ que vous êtes notre partie déclarée. No  
 „ vons dit cent fois à Monseigneur l'Archev  
 „ & nous vous le disons à vous-même si so  
 „ que vous ne le pouvez pas ignorer. ”

pondit : „ ouï, votre partie, quelles raisons  
 „ vous de me prendre à partie ? Rép. C'est  
 „ ce que vous avez fait sortir nos Mères ,  
 „ depuis cela vous contribuez toujours à  
 „ oppression & à notre captivité : vous vou  
 „ sez tous les jours de nous faire des propos  
 „ que vous savez fort bien que nous ne rece  
 „ pas , afin de pouvoir , en cas de refus ,  
 „ mettre dans le tort : plus on vous accord  
 „ plus vous demandez ; ce n'est jamais fait  
 „ vous. ” Il répondit : „ qu'est-ce que je  
 „ demande tant ? Rép. Tous les jours choses  
 „ velles , Monsieur , nous nous sommes ren  
 „ après toutes les difficultés que vous save  
 „ écrire à Monseigneur l'Archevêque la lettr  
 „ Madame N. nous apporta , parce que vous  
 „ assuiez qu'il ne tenoit qu'à cela que nous  
 „ sions rétablies dans les Sacremens : vous  
 „ si nous en sommes bien mieux. Vous dite  
 „ sentement que si nous signons votre billet  
 „ communierons. Quand cela sera fait vous  
 „ représenterez encore autre chose , & ainsi  
 „ ra toujours à recommencer. ”

XLIII. IL répondit : „ O non , bien assurément ,  
 „ vous demandera pas autre chose. Toutes  
 „ qui le signeront communieront aussi-tôt ;  
 „ pour les autres elles ne communieront ja  
 „ & ne croyez pas que ce ne soit que des  
 „ ces que l'on vous fait pour vous faire  
 „ vous en verrez les effets , & je tiendrai la

XLIII.  
 „ menace  
 „ de la priva-  
 „ tion des Sa-  
 „ cremens &  
 „ de la sé-  
 „ culture ec-  
 „ clésiasti-  
 „ que. ”

que l'on fasse de point en point toutes les choses  
 on vous a menacées : tant qu'il y en aura une de  
 autres en vie, je ne souffrirai jamais qu'elle re-  
 les Sacremens, non pas même à la mort, & vous  
 toutes privées de la sépulture ecclésiastique. Il  
 t cela avec un fort grand emportement, &  
 oit du poing dans son autre main, comme  
 personne qui parle avec action. Je lui répon-  
 avec une froideur aussi grande que sa chaleur  
 a émotion le paroïssent être : „ Monsieur,  
 us prétendez donc faire votre vie bien lon-  
 e puisque vous espérez survivre à toute une  
 communauté. Eh Bien, Monsieur, de telle me-  
 que vous mesurerez les autres, on vous mesurera :  
*qui frappera du glaive perira par le glaive.*  
 si bien peur que si vous nous laissez mourir  
 is Sacremens, vous n'y mouriez vous-même.”  
 meura si interdit qu'il ne put me répondre un  
 mot. Ensuite je lui voulus faire voir le peu  
 arance qu'il y avoit de signer son billet, quand  
 Il n'y auroit que ces seules paroles : *Et nous*  
*ttens à Monseigneur l'Archevêque d'écouter avec*  
*ité tout ce qu'on nous dira de sa part ; & j'ajou-*  
*c'est-à-dire, Monsieur, que si M. de Paris*  
*us envoyoit des Jésuites, il faudroit les écou-*  
*, puisque nous l'aurions promis ; & vous ju-*  
*z bien que ce seroit nous laisser battre de no-*  
*re propre bâton, & tuer, comme l'on dit, de*  
*tre propre épée que de faire de semblables pro-*  
*esses.”* Il reprit aussi-tôt courage, & me dit,  
 tant ce billet de sa poche : „ oh mais, ma-  
 sur, si vous n'avez point d'autre difficulté que  
 lle-là, je m'en vais tout présentement ôter  
 mots, & mettre en leurs places, *nous promettons*  
*onseigneur l'Archevêque d'écouter avec humilité ce*  
*plaira à M. Chamillard de nous dire de sa part.*  
 l répondis : „ Eh mon Dieu, Monsieur, l'un  
 aussi pire que l'autre, nous ne voulons pas  
 us écouter non plus que les Jésuites, nous

gueurs & ses menaces ne me touchoient pas  
coup, je lui répondis; „ Monsieur, il faut  
„ vous dire une chose. Je remarque une  
„ dence de Dieu toute particulière dans vo-  
„ duite: quoiqu'elle soit la plus déraisonnable  
„ monde, vous ne pouvez pas mieux faire  
„ nous fortifier, que de nous interdire le  
„ car vous nous épargnez une des plus  
„ tentations que nous puissions peut-être  
„ en l'état où nous sommes: car pour ne  
„ que de moi, j'avoue que ma fragilité est  
„ grande, & qu'elle me fait craindre que  
„ de certaines personnes, & leurs entretiens  
„ fussent capables de me gagner & de m'abattre  
„ ou bien de m'intimider & de m'abbattre  
„ que je n'aurois peut-être pas assez de  
„ pour résister aux caresses des uns, ni a-  
„ force pour n'être pas touchée des reproches  
„ mépris des autres, s'il est vrai, comme vous  
„ que tout le monde est contre nous, & contre  
„ notre conduite.” Il répondit: „ ouï, il est  
„ tout le monde est contre vous, & vous avez  
„ tort de ne pas obéir à l'Eglise, & de vous

ipation des Saints Sacremens pour refuser de signer." Il repartit en riant, & de la manière nonde la plus moqueuse & la plus méprisante: "est bien à vous à parler de Fait & de Droit, vous me faites bien rire de vous mêler de faire des distinctions, vous en êtes fort capable, ce-ous sied tout-à-fait bien."

Je me levai à l'instant, & j'avoue que je ne pus empêcher de lui répondre avec émotion. „ Ce

est insupportable, Monsieur, que vous voyez des personnes dans l'affliction, & que vous niez rire & vous moquer d'elles à leur nez.

Nous ne sommes pas capables de faire des distinctions, nous le sommes encore moins de signer; & si nous sommes déraisonnables de fuser la Signature, vous l'êtes encore davantage de la demander à des personnes que vous

tes vous-même n'êtes pas capables de distinguer le Fait & le Droit." Il voulut s'excuser

commença à dire: „ mais, mais, ma Sœur." Je lui donnai pas le tems d'achever, mais je lui

„ Monsieur, il n'y a plus rien à dire après ce, il n'y a plus qu'à souffrir: moquez-vous tant qu'il vous plaira, Dieu aura son tour." Il

ndit: „ mais vous n'entendez pas. Rép. Pardonnez moi, Monsieur, j'entens fort bien que vous vous moquez, & je sais bien aussi que cette

manière d'agir est bien indigne d'un Ecclésiastique:" ayant dit cela je le quittai, & je ne

as revu depuis. Je crois qu'après avoir dit les principales choses qui me sont arrivées avec Mon-

Chamillard, il sera à propos de rapporter aussi ce qui s'est passé entre ma Sœur Flavie & moi: qui me donnera occasion de parler en même

de la Mère Eugénie.

USSI-TÔT que ma Sœur Flavie, par ses tra-

is & ses artifices, eut fait mettre nos Mères de-

, elle commença à prendre leur place, se mê-

généralement de tout ce qui se passoit dans la

XXV.  
Elle se sé-  
para de M.  
Chamillard  
pour la der-  
nière fois.

XXVI.  
La Sœur  
Flavie  
prend d'elo-  
se-même  
possession  
de la char-  
ge de Supé-  
rieure

## *Vies édifiantes & intéressantes.*

Allant pour cela dans quelques obéissances dans les cuisines & autres lieux, où il y avoit de nos Sœurs Converses, & prenant tout ce qu'elle pouvoit, avec tant de discrétion & comme à la derobée, pour ne pas être aperçue autrement, elle jugeoit bien que l'on auroit aperçu que non seulement elle étoit trahie, mais que le prix de sa trahison étoit la récompense que Monseigneur l'Archevêque avoit promise, ou qu'elle lui avoit demandée en montrant nos Mères entre ses mains, étoit la charge de Supérieure, dont elle prit dès lors possession comme j'ai dit, sans attendre que Monseigneur l'Archevêque l'eût établi dans cette dignité, ce qu'il fit un mois après en présence de la Comtesse. Dans l'enlèvement de nos chères Mères, elle fit quelques actions qui nous ont bien fait voir depuis qu'elle agissoit de concert avec M. de Paris & avec M. Chamillard, quoiqu'alors nous n'y fussions pas d'attention, parce que la charité, qui avoit toujours été entre nous, ne nous pouvoit permettre de croire que nos propres Sœurs fussent capables de briguer les charges, & de nous trahir comme nous en fumes averties dès ce même jour par Madame N. qui dit en confiance & en secret à deux ou trois de nos Sœurs, que M. de Paris étoit parfaitement informé de tout ce qui regardoit les affaires de la Maison; & sur ce qu'elles faisoient difficulté de le croire, disant qu'il n'y avoit point de traître parmi nous, elle leur répondit: *vous êtes vendues, vous êtes livrées, mes pauvres Sœurs, & par une d'entre vous.* Cette parole eut dû nous ouvrir les yeux aussi bien qu'une autre que Monseigneur l'Archevêque me dit à moi-même, lorsqu'il me prit pour me parler en particulier, & pour se justifier comme en quelque sorte de sa conduite en me disant les raisons qui l'avoient porté à nous donner la Mère Eugénie pour Supérieure. Car lorsque je lui représentois qu'il

le ne pouvoit tenir ce rang parmi nous, étant une Religieuse étrangère, & d'un Ordre qui n'avoit aucun rapport au nôtre, il me répondit positivement & en ces mêmes termes : *ne vous fâchez point, ma bonne fille, les choses ne dureront pas : la Mère Eugénie ne sera pas longtems ici ; & je vous promets qu'avant qu'il soit un mois ou six semaines, vous aurez pour Supérieure une d'entre vous.* Je remarquai fort bien ces paroles, mais je n'en compris pas le sens, comme je l'ai fait depuis ; car sans doute Monseigneur l'Archevêque ne m'eût pas parlé si précisément de ce terme d'un mois ou six semaines, si la Sœur Flavie ne lui eût promis, au cas qu'il fût sortir de la Maison douze de celles qu'elle lui nommeroit, de gagner le reste de la Communauté, & de disposer les Sœurs dans cet espace de tems à rendre une prompte obéissance à tout ce qu'il désireroit d'elles : ajoutant, comme nous l'avons appris d'une personne fort considérable & très-digne de foi : *quelle avoit un esprit propre pour venir à bout de ce qu'elle promettoit, & pour attirer toutes les Sœurs à son parti,* quoique, par une grace toute particulière de Dieu qui nous a soutenues, la Sœur Flavie ait été trompée dans son attente, n'ayant pas trouvé, comme elle esperoit, des esprits susceptibles de fourberie & de trahison.

Il est vrai néanmoins qu'elle n'a rien oublié pour réussir dans le dessein qu'elle avoit pris de ruiner l'esprit de la Maison, & de décrier la conduite des personnes qui l'ont si saintement gouvernée ; & nous avons toujours fort bien reconnu qu'elle convenoit parfaitement avec Monseigneur l'Archevêque & M. Chamillard de tout ce qu'il falloit faire pour cela, & que c'étoit en conformité de ses avis & par la connoissance qu'elle leur donnoit de l'état de la Maison qu'ils prenoient leurs mesures. Et l'en effet à moins que d'avoir trouvé une personne aussi intelligente qu'elle dans ces sortes de choses, & aussi capable de brigue & de

XXVII.  
Des Intrigues & son caractère singulier.

que l'on peut dire, que tout parle en elle son visage, ses yeux, ses actions, & même che, sont autant de voix qui expriment ce qui se passe dans le cœur, quoique sa bouche ne le dise pas à toute sorte de personnes; & cela est si vrai que, lorsqu'elle revenoit d'avec M. de Paris, nous n'avions qu'à la regarder pour juger si nous alloient bien ou mal. Quand elle avoit lieu de craindre que Monseigneur l'Archevêque suivit ses conseils & les avis qu'elle lui avoit donnés, elle venoit à bout de ruiner l'esprit & la conduite de sa Maison, elle sortoit du Parloir avec un visage fermé & ouvert, allant & venant par le Monastère d'une façon délibérée, & saluant avec une modestie & agréable, trouvant toujours occasion de dire quelque mot aux Sœurs qu'elle rencontroit, qu'elle étoit en peine de leur santé, qu'elle avoit été chercher pour en apprendre des nouvelles, qu'il y avoit longtems qu'elle ne les avoit vues, & choses semblables qu'elle m'a dites plusieurs fois. Tout au contraire quand elle n'avoit pas trouvé son compte avec Monseigneur l'Archevêque, soit qu'il ne fût pas content de ce qu'elle lui disoit, ou qu'il lui témoignât qu'il ne pouvoit pas aller en besogne aussi vite qu'elle le desiroit, elle sortoit de chez lui toute

voile baissé jusques sur les yeux, & étoit au  
 ur & au Refectoire (où elle ne parloit plus  
 Mère Eugénie durant le repas comme elle a-  
 accoutumé de faire très-souvent) toute dé-  
 nancée, morne & pensive & toute baignée en  
 es comme une personne qui a tout perdu. Et  
 fet elle perdoit tout en perdant la charité,  
 elle ne faisoit pas consister sa perte en cela,  
 plus que son gain dans l'acquisition de la ver-  
 nals on peut dire que le désir qu'elle a de sa-  
 re Monseigneur l'Archevêque tient lieu de  
 & que pourvu qu'elle y réussisse, le reste  
 touche guères. Dans l'enlèvement de nos  
 s, elle commença à faire paroître, comme  
 éjà dit, qu'elle s'entendoit avec Monseigneur  
 évêque & Monsieur Chamillard, & qu'elle  
 avoit donné sa parole, & fait les promesses  
 nous voyons tous les jours les effets. Une  
 s Sœurs, ce même jour-là, voulant dire un  
 l M. Chamillard, me prit pour l'accompagner  
 ur aller avec elle dans le Préau, où elle l'a-  
 supplié de venir pour ne pas parler dans l'A-  
 Chœur, où Monseigneur l'Archevêque, les  
 siastiques, & la plupart de la Communauté  
 nt pendant qu'on attendoit les Filles de Sainte-  
 s. La Sœur Flavie, qui nous apperçut, ne  
 ua pas de s'approcher aussi-tôt, & de nous  
 „ Mes Sœurs, je voudrois bien dire un mot  
 a Père;” mais comme elle vit que nous ne  
 en allions pas, elle nous témoigna ne pou-  
 as lui parler en notre présence, & nous pria  
 us retirer: ce que nous fîmes, nous en re-  
 ant dans l'Avant-Chœur. Ils demeurèrent  
 le Préau plus d'un grand quart d'heure se pro-  
 nt & parlant toujours ensemble dans l'Allée  
 milieu, qui est la plus éloignée de l'Eglise.

PELQUES jours après, une Sœur ayant té-  
 é à ma Sœur Flavie l'étonnement où nous  
 de l'avoir vu parler deux ou trois fois à

XXVIII  
 sa dissimu-  
 lation, &  
 son intérêt.  
 avec elle.





de sincérité, qu'il ne se désoit pas encore d'elle, n'étant revenue de S. Denis que depuis fort peu de tems, & n'ayant point encore eu de différent avec lui.

Le même jour de l'enlèvement de nos Mères, la Sœur Flavie fut aussi parer en secret deux ou trois fois à Monseigneur l'Archevêque, à ce que l'on m'a dit, pour moi je ne la vis parler qu'une fois, dans le Chapitre, après que les Sœurs de Sainte Marie furent venues. Elle me pria de me retirer, parce que j'étois fort proche de Monseigneur l'Archevêque étant à genoux sur une des marches par où l'on monte au siège de notre Mère, où étoit le fauteuil de Monseigneur; mais comme elle vit que je ne le pouvois faire, parce que depuis qu'il m'avoit prise au bas du Chœur pour me parler, il avoit toujours tenu un des côtés de notre manteau, elle monta au siège d'en haut, & se mit à genoux à côté de lui pour lui parler à l'oreille: ce qu'elle fit si bas, que, quoique je fusse fort près, il me fut impossible d'entendre un seul mot. Il y a apparence que ce fut dans cette rencontre qu'elle conseilla à Monseigneur l'Archevêque de nous commander de signer le Formulaire, sous peine de péché mortel, assurant que nous ne pourrions plus après cela lui résister, à cause de l'extrême horreur que nous avions des péchés de cette nature. En effet, il trouva alors ce conseil si bon, que très-peu de tems après il se leva de son siège pour nous faire commandement: ce qui ne lui réussit pas mieux que tous les autres moyens dont il s'étoit servi pour nous porter à la Signature.

Nous avons appris depuis, que Monseigneur l'Archevêque avoit eu beaucoup de regret de nous avoir fait ce commandement, & qu'un jour entretenant Monsieur Cheron (qui a lui même rapporté cette histoire à une de nos Sœurs) il lui avoit dit en ces mêmes termes, & en se plaignant de ma

XXIX.  
M. l'Archevêque  
faisoit enco-  
re inutile-  
ment de  
leur faire  
signer le  
Formulaire.

XXX.  
Il se plaint  
de s'être  
laissé enga-  
ger dans ce  
faux pas.

Sœur Flavie: „ Monsieur, cette fille m'a fait fa-  
 „ re de mauvais pas, & elle m'a engagé entre au-  
 „ tres dans une chose dont je ne pourrai jamais  
 „ me justifier. Imaginez-vous que le jour de la  
 „ sortie de leurs Mères, elle me vint dire que si  
 „ je commandois aux Religieuses de signer sous  
 „ peine de péché mortel, elles m'obéiroient à l'in-  
 „ stant, parce qu'elles avoient une telle horreur  
 „ du péché, qu'à ce seul mot de *péché mortel* elles  
 „ trembleroient de peur. Je la crus, & je le fis  
 „ aussi-tôt, mais, Monsieur, elles se moquèrent  
 „ de moi, & branlèrent la tête, comme si elles  
 „ eussent voulu dire que c'étoit-là un plaisant pé-  
 „ ché mortel.”

DANS le commencement que nos Mères furent  
 forties, nous nous assemblions après Complies,  
 quand nous avions quelque chose à dire sur nos  
 affaires, parce que les Sœurs de Sainte Marie fai-  
 soient leur recreation du soir dans ce tems-là. La  
 Sœur Flavie ne manquoit jamais de se trouver des  
 premières à ces assemblées, pour remarquer assuré-  
 ment ce qui se disoit, & savoir les desseins que  
 l'on fermoit. Quand elle voyoit deux ou trois  
 personnes s'entretenir, elle venoit aussi-tôt se  
 joindre à elles & écouter ce qu'elles disoient,  
 sans y prendre presque aucune part: ce que j'at-  
 tribuois pour lors à une retenue qui me donnoit  
 d'autant plus d'édification qu'il me sembloit que ce  
 n'étoit pas son ordinaire, ayant accoutumé de se  
 mêler & de s'ingérer dans bien des choses qui ne  
 la regardoient pas.

XXXI.  
 On se délie  
 de la Sœur  
 Flavie qui  
 se plaint  
 mère-  
 sent.

UN jour que je m'étois retirée à notre cellule  
 après Complies, elle me vint trouver toute épleu-  
 rée: ce qui me surprit fort ne sachant ce qu'elle  
 pouvoit avoir: lui en ayant demandé la cause,  
 elle me dit que c'étoit qu'on se délieoit d'elle. Je  
 voulus la persuader du contraire, mais inutilement,  
 elle me répondit: „ Ma Sœur, ne me dites point  
 „ cela, l'on vient de me traiter d'une manière qui  
 „ me

me fait bien voir que cela n'est que trop vrai.  
Je viens de la chambre de Sainte Elizabeth où  
l'on s'assembloit, mais aussi-tôt que 15. ou 20.  
de nos Sœurs, qui y étoient déjà en attendant  
les autres, m'ont vue, elles sont toutes sorties  
les unes après les autres pour aller assurément  
ailleurs: ces défiances me font mourir." Je  
lui répondis; „ qu'on m'avoit fait signe à la fin de  
Complies que l'on ne s'assembleroit point ce  
jour-là, & même que je croyois que, quand on  
auroit quelque chose à dire, l'on choisiroit do-  
rénavant une autre heure; que je lui conseillois  
de ne se point inquiéter pour de semblables sujets;  
que pour moi je ne me mettois point en peine  
d'aller quand on ne m'appelloit pas, parce que  
j'étois bien assurée qu'on ne feroit rien de con-  
séquence sans en avertir la Communauté, & que  
si l'on vouloit s'inquiéter toutes les fois que l'on  
verroit des Sœurs parler ensemble on ne seroit  
jamais en repos. Elle me dit: Mais, ma Sœur,  
ce qui me fâche le plus, c'est qu'elles se sont  
retirées aussi-tôt qu'elles m'ont apperçu. Rép.  
Hé bien, c'est peut-être qu'elles n'avoient plus  
rien à dire: hé mon Dieu, ma pauvre Sœur  
Flavie, ne vous ombragez pas comme cela."  
Elle me quitta & s'en alla, comme je crois, voir  
par le Monastère ce qui se passoit; car un quart  
d'heure après elle revint à notre cellule aussi épleu-  
sée que la première fois, & me dit: „ Ma Sœur,  
savez-vous bien qu'on est assemblé à S. Joseph?"  
Je lui répondis „ que je ne le croyois pas, parce  
que j'entendois les Sœurs, qui couchoient à  
côté de moi, à leurs cellules." Elle repliqua  
que très-assurément la Communauté étoit as-  
semblée en ce lieu; qu'elle avoit vu ma Sœur  
Françoise-Agathe qui s'y en alloit aussi, mais  
que, comme elle se défoit d'elle, elle ne l'avoit  
pas voulu avertir, & que quelques autres Sœurs,  
qui l'avoient aussi rencontré, & qui s'y en al-

„ loient ne lui avoient rien dit non plus.” Elle me pressa ensuite beaucoup d’aller à cette chambre : ce que je refusai toujours de faire, disant „ que quand on auroit besoin de moi, on m’y ven-  
 „ tiroit, & que je plaignois trop mes pas pour  
 „ aller en ce lieu-là, qui est à l’autre bout de la  
 „ Maison.” Je ne sai si elle y alla, pour moi je me contentai de la reconduire avec de la lumière jusqu’à la Tribune de Sainte Anne; & comme je montois au Dortoir, je rencontrai ma Sœur Françoise-Agathe, & deux autres de nos Sœurs, qui m’assurèrent qu’on ne s’étoit point assemblé ce jour-là : desorte que je ne sai comment ma Sœur Flavie se pouvoit inquiéter, & jeter sur des soup-  
 „ çons une si grande quantité de larmes.

XXXII.  
 Secret d’  
 ces pour  
 tromper  
 la Sœur  
 Angelique.  
 Réponses  
 vraiment  
 chrétiennes  
 de cette  
 Sœur.

FORT peu de jours après ceci, elle me parla en secret, à dessein, comme je crois, de m’indisposer contre nos Mères, & me gagner. Entre une infinité de choses, elle me dit; „ qu’elle étoit bien  
 „ aise de se pouvoir consoler avec moi, comme avec  
 „ une personne pour qui elle avoit toujours eu  
 „ bien de la tendresse & beaucoup d’affection;  
 „ qu’elle eut été bien aise de me le témoigner a-  
 „ vant même que nos Mères fussent sorties, mais  
 „ qu’elle n’avoit osé, parce que l’on tiroit des  
 „ conséquences de voir seulement parler deux  
 „ personnes ensemble; que c’étoit pour cela, &  
 „ parce qu’elle craignoit les rapports, qu’elle avoit  
 „ évité autant qu’elle avoit pu qu’on la vît parler à  
 „ personne.” Moi, qui n’entendois point de finesse à tout cela, & qui ne savois point ses desseins, je lui parlois bonnement, tâchant de lui faire entendre la vérité de certaines choses, dont je pensois qu’elle fût aussi ignorante qu’elle le faisoit paroître. C’est pourquoi je la voulus faire convenir, que nos Mères avant de sortir avoient dit, que dans la conjoncture des affaires, on se pouvoit parler l’une à l’autre plus librement qu’en un autre tems, pourvu que l’on en demandât permis-  
 on,

& que l'on nommât les Sœurs à qui l'on étoit de parler. Elle me répondit; „ que ce ne s'étoit pas dit pour elle. Rép. Comme sur les autres.” Ensuite elle entra en disant, me demandant „ ce que je pensois de l'état nous étions,” & ajouta: „ en vérité, pour moi je trouve que c'est une étrange affaire. Rép. Il est vrai, ma Sœur, mais néanmoins nous sommes trop heureuses de souffrir quelque chose pour la vérité; & si Dieu nous fait la grâce de nous soutenir pour persévérer jusqu'à fin, il me semble qu'il n'y a point de bonheur pareil au nôtre: car, selon ma pensée, il s'agit de rien moins dans cette affaire que de notre salut, ou de notre perte; & pour moi je suis toujours regardée comme une de ces occasions uniques, dont parle M. de S. Cyran, qui se rencontrent qu'une fois en la vie; & je crois que l'état, où Dieu nous met, est capable de nous justifier si nous lui sommes fidèles, mais qu'au-contraindre si nous sommes assez misérables pour trahir la vérité & notre conscience, nous avons bien sujet de craindre.” Elle répliqua: „ Mais, ma Sœur, croyez-vous qu'une personne qui signeroit par soumission à ses Supérieurs, & parce qu'elle seroit entièrement persuadée, qu'elle leur doit obéir dans une chose, si ils voient plus clair qu'elle, feroit un si grand péché. Rép. Ma Sœur, c'est un étrange engagement à une fille de prendre part à la condamnation d'une personne dont elle est incapable de connoître par elle-même ou le crime ou l'innocence: un jugement est bien téméraire que de croire, qu'un Evêque Catholique ait été assez méchant pour enseigner des hérésies; & de vouloir bien signer, sur la parole d'un autre, une chose de cette importance, et, ce me semble, beaucoup s'exposer.” Elle répondit: „ Il est vrai, ma Sœur, que l'on s'expose „ se

„ ne le faudroit pas non plus donner  
„ de juger les autres personnes.” Je lui  
„ Cela s’entend bien, ma Sœur, car ce f  
„ se tromper soi-même que de se persu  
„ le jugement téméraire est défendu à l  
„ uns, & permis à l’égard des autres, &  
„ viroit de rien de dire : je ne veux pas m  
„ cette rencontre, mais je ne me soucie  
„ faire dans cette autre.” Comme elle  
j’étois de son sentiment, que je trouvo  
effet, parce que je croyois quelle agi  
sincèrement avec moi que moi avec  
poursuivit sa pointe dans la pensée peut  
je m’accorderois dans tout le reste con  
cela, & me dit : „ Mais cependant, ma  
„ m’étonne que l’on fasse si peu de sc  
„ tant d’autres jugemens téméraires que  
„ & que l’on soit si libre à parler contre  
„ té, & à se donner de mauvaises impre  
„ unes des autres. Rép. Je n’en fai  
„ Sœur, mais il me semble que je ne v  
„ qu’on fasse tout cela.” Elle répondit :  
„ pauvre Sœur, vous ne voyez pas to  
„ Mères elles-mêmes ne parloient-elles  
„ Sœurs tout-haut dans leurs chambres  
„ trange manière ? Croyez-vous que c

dis : „ Ma Sœur, elles n'en ont jamais tant mal qu'il y en a : je suis encore plus misérable qu'elles ne sauroient penser : je ne me guères que les créatures aient mauvaise opinion de moi , puisque ce ne sera pas sur ce : Dieu me jugera.” Elle répondit : „ Il aï ;” & poursuivant ce qu'elle avoit com- elle me dit : „ Mais, ma Sœur, par exemple- semez-vous qu'on fît plus de mal en con- ant M. d'Ipres qu'en condamnant Mon- ur l'Archevêque. Rép. Ma Sœur, s'ils é- : tous deux innocens, je crois que l'on feroit : de mal en condamnant l'un que l'autre ; personne ne condamne Monseigneur l'Ar- que, personne n'en fait de jugement témé- ” Elle répondit : „ Oh non, ma Sœur, ne pas cela, de quelle manière en parle-t-on ? n'entend autre chose par la Maison que cœurs qui disent : Mon Dieu, quel hom- uel Evêque, quel emportement, quelle co- Rép. Ce ne sont pas là des jugemens témé- . On ne parle de la colère & des empor- is de Monseigneur l'Archevêque que com- e choses que l'on a vues & entendues. l on nous fera voir les Propositions aussi- ment dans Jansénius que j'ai entendu les s que M. de Paris a dites à notre Mère, ferai nulle difficulté de signer. Elle me : „ Quand il seroit vrai, que Monseigneur evêque auroit manqué, on devrait se par respect. Je pense, ma Sœur, que e monde ne tombera pas d'accord avec de cette maxime. Si cela étoit on n'au- onc pas dû rapporter la mauvaise conduite elques Evêques ; & si les historiens n'en it rien dit par respect on n'en auroit rien su.” Elle repliqua : „ Hé bien, ma , que pensez-vous de ce que l'on a mis onseigneur Chamillard dans le procès verbal ? „ n'est-



„ n'est-ce pas un jugement téméraire ? Se peut-  
 „ trouver une chose plus horrible que de di-  
 „ que Monseigneur l'Archevêque ne pouvoit avoir  
 „ connoissance de ma Sœur Agnès qu'ensuite de  
 „ confessions qu'elle avoit faites à M. Chamillart  
 „ & n'est-ce pas dire qu'il a révélé sa confi-  
 „ sion ? Rép. Ma Sœur, cela n'étoit pas bon à  
 „ dire : vous voyez bien aussi qu'on a ôté cet arti-  
 „ cle car sans cela je n'aurois pas voulu signer le  
 „ procès verbal, non plus que vous : mais depuis  
 „ j'en ai pas fait difficulté, comme vous avez  
 „ Je n'y étois pas quand on la signé depuis  
 „ il est racommodé, & pour moi je ne l'ai pas  
 „ Rép. Et d'où vient donc, car vous l'aviez  
 „ la première fois, & avant même qu'il fût  
 „ corrigé ? Elle me dit : il est vrai, & je l'ai  
 „ encore signé celle-ci : je m'en allai exprès  
 „ le faire, mais comme j'étois au-haut de la  
 „ chaire prête à descendre, je me suis ravisée, &  
 „ dit en moi-même : mon Dieu, que vais-je  
 „ faire, je vais signer contre mon Archevêque  
 „ m'en vais le condamner, je lui vais faire inj-  
 „ de sorte que je n'ai pas continué mon cher-  
 „ & je m'en suis retournée comme j'étois ver-  
 „ bien aise de n'avoir pas manqué à ce que je  
 „ à Monseigneur. ” Elle me dit encore une  
 „ multitude d'autres choses dont je ne me souviens  
 „ allez pour les rapporter. Je ne suis pas même  
 „ assurée, si ce fut cette fois qu'elle m'a dit tout  
 „ que je viens de dire. Ce qu'il y a de certain  
 „ qu'elle me les a dites, si ce n'est pas en cette  
 „ contre, c'est en d'autres.

XXXIII. Une autre fois parlant à elle pour quelque  
 „ chose de nécessaire, elle me dit des choses si ter-  
 „ ribles que l'horreur que j'en eus fit que je priai  
 „ en la quittant qu'il me fît la grace de les oublier  
 „ comme j'ai fait pour la plupart, ne me souve-  
 „ nir plus d'autre chose, sinon que je lui dis : „ qu'  
 „ „ pensois qu'elle n'auroit garde de signer :

dir eu des troubles de conscience & des scrupules aussi grands que ceux qu'elle avoit eus d'avoir signé comme nous, avec une bonne tristion, le second Mandement de Messieurs Vicaire-Généraux de M. le Cardinal de Noailles : „ à quoi elle me répondit ; „ qu'il étoit vrai qu'elle avoit eu ensuite de cette Signature beaucoup de peine d'esprit, & de telles inquiétudes, qu'elle avoit été un mois sans oser communier, mais que, quand elle signeroit le Mandement de Monseigneur l'Archevêque, ce qu'elle n'étoit pas encore prête à faire, elle communieroit à l'instant sans nulle difficulté, parce qu'elle signeroit pas contre sa conscience comme la première fois. ” Cette parole me fit croire qu'elle étoit déjà beaucoup affoiblie : mais ce qui me persuada encore davantage, fut ce qu'elle me dit ensuite ; „ que la participation aux Saints Sacramens, & la grace qui y étoit attachée, étoit une chose si grande & si précieuse, qu'il ne falloit pas se résoudre à en vouloir bien être privée toute sa vie, à moins que Dieu ne nous donnât des marques fort sensibles que lui-même nous engageoit dans une voie aussi extraordinaire ; qu'il étoit vrai que de refuser la Signature, par un principe de conscience & en la vue de Dieu seul, étoit une disposition excellente & qui pouvoit attirer sur nous beaucoup de graces ; mais que ce qu'il falloit faire en cette rencontre, & qu'elle faisoit effectivement elle-même, étoit de comparer ces deux biens l'un à l'autre, & de voir si le refus de la Signature pouvoit attirer sur nous autant de graces que la réception des Saints Sacramens, & ajoutoit : Pour moi, malade & mourant, je préférerai toujours un bien certain & assuré à un qui ne l'est pas tant, parce que les moyens de l'acquérir en sont ou plus difficiles, ou plus fâcheux, ou moins assurés. ” Il ne falloit pas grande lumière pour discerner de quel côté

té

„ pour la vertu, & pour ne pas  
„ fenser Dieu & bleſſer notre conſe  
„ manquant à un point eſſentiel de la  
„ Dieu-même impoſoit à tous les chrétiens  
ne ſai ce qu'elle me répondoit, & la ſeule  
m'eſt demeurée dans l'eſprit de cet e  
qui fut aſſez long, eſt que je puis aſſur  
me parla des perſonnes qui nous ont co  
de nos Mères, & de la conduite de la M  
général, en des termes les plus ſanglans  
humilians & les plus injurieux qu'on ſe p  
gner. Ce qui me fit reconnoître aſſéme  
étoit dans de nouvelles maximes, & to  
opposées à celles de l'Evangile; & que le  
pes, ſur leſquels elle fondeoit ſa condui  
avancement en la vertu, étoient bien dif  
ceux qu'on nous avoit toujours enſeignés  
que j'avois une extrême frayeur de l'ente  
ler de la ſorte: ce qui m'obligeoit ſou  
dant cet entretien de faire le ſigne de  
ſur mon cœur, ayant peur que ce ne fût l  
qui me parlât ou que du moins elle ne f  
ne dont il ſe vouloit ſervir pour m'affo  
que je témoignai, en la quittant, à quelque

eurs anciennes , pour savoir ce qui en étoit , & elle me dit , qu'on avoit été averti de se défier d'elle comme d'une personne qui nous trahissoit , ce que je reconnus clairement par une rencontre que m'en vais rapporter.

ELLE me pria d'aller au jardin avec elle disant qu'elle avoit quelque chose de nécessaire à me dire. Quand nous fumes arrivées , elle commença à me faire de fort grandes plaintes de ma Sœur Eustochie , disant , qu'elle lui avoit parlé d'une manière si hardie & si audacieuse , qu'elle ne le souffriroit pas. C'étoit au sujet de la porte de Madame la Marquise , que la Sœur Flavie avoit fait ouvrir à sa prière , & d'elle-même , avant que d'en avoir dit un seul mot à la Communauté. Elle me conta toute l'histoire , & ce qui s'étoit dit de part & d'autre , (ce que je ne rapporte point, à la Sœur Eustochie en ayant fait la relation), & ajouta , avec une grande démonstration de colère , qu'elle ne souffriroit jamais qu'une jeune Professe lui parlât de la sorte , & que si elle osoit encore lui faire la loi , & l'avertir de ce qui étoit ou n'étoit pas contre la régularité , elle le diroit à Monseigneur l'Archevêque , & puis ma Sœur , ajoutoit-elle , elle verra , mais qu'elle n'y retourne pas , car assurément il n'y feroit pas bon pour elle." Je voulus lui représenter que la régularité étant une chose aussi importante qu'elle étoit , une jeune Professe aussi bien qu'une Annoncée avoit le même droit de la maintenir , en opposant de tout son possible à ce qui y étoit contraire ; & que toutes les Sœurs se devoient intéresser également en des choses qui étoient si formellement contre nos Règles & nos Constitutions ; qu'il étoit permis en ces occasions à St. Paul de prendre St. Pierre , quoiqu'il ne le faisoit que pour le faire avec toute la retenue & le respect qu'il étoit possible ; que toute la faute qu'une Sœur Eustochie pouvoit avoir faite en cette rencontre , étoit,

XXXIV.  
Plaintes  
de la Sœur  
Flavie  
contre la  
Sœur Eu-  
stochie. La  
Sœur Au-  
gelique ra-  
che de  
l'appaiser

étoit, non pas de l'avoir averti, mais de l'en  
 peut-être fait d'une manière qui n'étoit pas co  
 me il falloit; qu'au cas que cela fût, je l'assu  
 que nos Sœurs anciennes lui ordonneroient de  
 en demander pardon, & qu'elle-même, ma S  
 Eustochie, se rendroit volontiers à lui en l'exc  
 excuse dès ce même jour. Elle continuoit touj  
 à dire, „ je ne souffrirai jamais d'être averti  
 „ traitée de la sorte par une jeune Professe  
 „ Ma pauvre Sœur Flavie, je vous juge par  
 „ tre parole. Vous dites que c'est une jeune l  
 „ fesse, par conséquent donc elle peut n'avoir  
 „ toute la prudence, la sagesse & la discrétion  
 „ seroit à souhaiter: vous qui êtes une Ancie  
 „ devez avoir plus de vertu, & faire voir par  
 „ tre support & votre charité que vous êtes  
 „ parfaite qu'elle.” Je fis ensuite tout ce qu  
 pus pour l'appaiser, me mettant presque à gen  
 devant elle pour la prier „ de ne point bles  
 „ charité en se vangeant de l'injure qu'elle cro  
 „ avoir reçue d'une personne pour qui elle a  
 „ autrefois fait paroître tant de tendresse, & de b  
 „ té, & qu'elle avoit eue toute jeune sous sa c  
 „ dante; & que cela n'étoit pas un sujet raison  
 „ ble de renoncer à l'amitié, & de la comme  
 „ avec Monseigneur l'Archevêque;” mais t  
 ce que je lui pus dire ne fut point capable de l'  
 païser, & elle continua toujours à m'assurer qu  
 le diroit à M. de Paris, si de sa vie elle lui d  
 rien d'approchant: ce qui me fit bien voir q  
 n'y avoit plus rien à faire avec elle; & je crus  
 se déclarant contre la Communauté aussi ouver  
 ment qu'elle le faisoit, il n'y avoit point de  
 ger que je lui témoignasse que je m'apperce  
 de son changement, c'est pourquoi je lui  
 „ Ma pauvre Sœur, il n'y a que dix jours que  
 „ Mères sont sorties & vous menacez de Mo  
 „ gneur l'Archevêque. Quoi vous voulez  
 „ l'accusatrice de vos Sœurs; & vous faite

THE UNIVERSITY OF CHICAGO

„ riez du froid. A-t-on bien soin  
„ l'infirmerie. R. plus que je ne  
„ Sœur, mais plus on me fait, plus i  
„ que mon mal de poitrine augmen  
„ néanmoins que le beau tems me gue  
XXVI. „ ce que je demanderois est que l'on m  
„ jusqu'à Pâques, parce qu'il est bier  
„ l'on me fera mourir si l'on me fait  
„ l'état où je suis." Elle répondit ave  
teuse & en m'embrassant : „ Mais ,  
„ Sœur, parle-t-on encore d'en faire  
„ Jeûs, ma Sœur, voilà une belle de  
„ à six mois qu'on ne nous dit autre  
„ moi, je commence à m'y accoutum  
„ pourtant bien résoluë, si on me veu  
„ avant Pâques, de représenter à Monf  
„ chevêque en plein Chapitre la dure  
„ toit de mettre dehors une personne a  
„ me je le suis." Elle parut surprise à  
& ne dit : „ Mon Dieu, ma Sœur, g  
„ bien de dire cela à Monseigneur. R. Je  
„ que je le lui dirai, afin que l'on voye  
„ point on puisse les choses." Ell  
„ Mais, ma Sœur, que penseroient les  
„ ques qui seroient avec Monseigneur?  
„ roient qu'il est bien cruel de mettre

vous ai déjà dit plusieurs fois que vos raisons ne sont pas capables de me persuader. Si j'avois besoin d'instruction j'en voudrois avoir de personnes plus habiles que vous n'êtes. Ne désirez point que je signe, vous ne vous en trouveriez pas bien, & vous auriez peut-être un peu à décompter."

ELLE me parla ensuite de quantité de choses indifférentes, à quoi je répondois bonnement; & quand nous eumes été plus d'un grand quart d'heure ensemble, elle me dit: „ Je voudrois, ma Sœur, que l'on se parlât toujours les unes aux autres, comme nous faisons; car, comme vous voyez, nous ne querellons point. R. Ma Sœur, il y auroit bien moyen, si vous vouliez, de ne point disputer. Ne nous dites jamais les raisons qui vous ont portée à signer: ne vous mêlez point de condamner celles qui nous portent à ne le pas faire: laissez la Maison en l'état où elle est, & vous tenez en repos; du reste nous serons aussi bonnes amies que jamais." Elle se voulut ensuite justifier disant, „ qu'elle ne se mêloit de rien; qu'elle ne parloit jamais de personne, ni à Monseigneur l'Archevêque, ni à M. Chamillard; qu'elle lui disoit ses fautes & rien plus. R. Cependant, Ma Sœur, il n'y a rien que Monseigneur l'Archevêque ne sache: il faut donc qu'il ait l'esprit de divination." Elle répondit: „ Ma Sœur, je vous assure que je ne lui dis rien du tout. Hélas! j'en serois bien fâchée, mais, ma Sœur, sans doute que c'est la Mère Eugénie. R. Ma Sœur, je pense que la Mère Eugénie lui dit ce qu'elle fait; mais il y beaucoup de choses qu'elle ne sauroit pas si on ne les lui disoit. Je veux que la Mère Eugénie nous ait accusées à Monseigneur l'Archevêque; mais est-elle la personne qui lui a donné deux livres écrits à la main? Pensez-vous qu'on puisse attribuer des choses aussi particulières que celles-là à d'autres qu'aux Filles de la Maison?"



Elle répondit, „ ma Sœur, la Mère Eugénie a vu  
 „ quelques écrits de la Mère Agnès. R. Ma Sœur,  
 „ ceux qu'on a donné à Monseigneur l'Archevêque  
 „ que ne sont pas de la Mère Agnès, c'en sont  
 „ d'autres qui nous sont particuliers, & qui n'au-  
 „ roient jamais dû sortir d'entre nous.” Elle con-  
 „ tinuoit toujours à faire semblant d'ignorer ce que  
 je voulois dire, mais enfin étant lassé de tant de  
 déguisement, je lui dis : „ Enfin, ma Sœur, ces  
 „ livres-là ne sont pas volés entre les mains de  
 „ Monseigneur l'Archevêque, c'est pourquoi il  
 „ faut nécessairement que ce soit quelques-unes  
 „ de celles qui ont signé qui les lui ait donnés; &  
 „ vous savez qu'excepté ma Sœur Dorothee &  
 „ vous, les autres ne sont pas capables d'écrire  
 „ des livres.”

XXV. Elle parut surprise, & après avoir été un peu  
 de tems sans répondre, elle me dit : „ Hélas ! pour  
 „ moi, ma Sœur, je n'ai rien du tout, j'ai brûlé  
 „ tout ce que j'avois d'écrits, ma Sœur Marie de  
 „ Ste. Agnès vous le dira, j'ai été presque une  
 „ nuit toute entière avec elle à toujours brûler,  
 „ de sorte qu'il ne me reste plus rien de tout ce-  
 „ la, je vous assure.” Je ne voulus pas insister  
 davantage, craignant d'être cause qu'elle ne s'en-  
 gageât de plus en plus dans le mensonge. Et en-  
 effet il étoit faux qu'elle eût brûlé en présence de  
 ma Sœur Marie de Ste. Agnès autre chose que des  
 imprimés, & encore n'étoient-ils pas à elle, mais  
 à ma Sœur Candide, ni en si grand nombre qu'il  
 fût nécessaire d'employer une partie de la nuit  
 pour les brûler, une demie heure de tems pou-  
 vant suffire pour cela. Elle se contredisoit  
 pour lors manifestement en disant qu'elle n'a-  
 voit plus d'écrits, parce qu'elle avoit promis à  
 une de nos Sœurs de lui donner, en cas qu'elle  
 le voulût signer, une cassette toute pleine d'é-  
 crits. Mais il est vrai que c'est une chose éton-  
 nante, & presque incroyable, que la manière arti-  
 ficieuse

Scieuse dont la Sœur Flavie agit presque dans toutes ses actions : il semble qu'elle ne fasse profession que de déguisement, de mensonge & de dissimulation ; & à peine peut-elle faire une seule action ou dire une seule parole sans que l'on n'y remarque visiblement l'une de ces trois choses : avec cela elle n'a pas la mémoire fort heureuse , en sorte qu'elle ne sauroit éviter de tomber dans des contradictions si grossières & si manifestes , que tout le monde s'en apperçoit fort aisément. Je me souviens à ce propos qu'elle nous dit un jour , que depuis que nos Mères étoient sorties ( il y avoit bien six mois qu'elles étoient dehors ) elle n'avoit jamais été avec M. Chamillard au de-là d'un quart-d'heure ; une autre fois qu'elle ne lui parloit jamais de quoi que ce soit , n'ayant rien à lui dire que ses fautes , & cela seulement en confession ; une autre rencontre , qu'à peine trouvoit-elle le tems pour l'entretenir de ce qui regardoit sa disposition , parce qu'elle ne l'alloit presque trouver que pour lui parler des autres ; & une fois encore autres elle me dit , qu'elle avoit été longtems avec M. Chamillard pour aviser ensemble de la conduite qu'ils devoient tenir à l'égard de ma Sœur Nicole pour tâcher de la faire communier : car , disoit-elle , c'est une si bonne fille , j'ai regret qu'elle soit privée de la Ste. Communion par la suite : on lui demande qu'elle ne dise point que nos Mères & vous autres faites bien de desobéir à Dieu & au Seigneur en refusant la Signature : on ne se soucie pas qu'elle le pense , on la toléreroit quand même ; on ne diroit qu'elle ne croit pas que vous faites mal ; cependant il est impossible que nous la puissions faire entrer en raison : je ne sai si c'est par arrêt ou par manque d'esprit. Je me mis à rire & je lui répondis : En effet , ma Sœur , cela est subtil qu'il y ait du mal à dire une chose , qu'il n'y en ait pas à la penser , que des personnes ne fassent pas bien de refuser une chose , mais qu'on croit qu'elles

malades que nous étions. Je ne lai co  
commanes sur le discours de la Signatu  
Favie, qui étoit seule de son parti, n  
raisons qui l'avoient portée à signer,  
représentons celles qui nous empêch  
faire, qui étoient toujours fondées s  
d'offenser Dieu, & de blesser notre conf  
tenous ayant témoigné qu'elle desapprou  
conduite, par plusieurs choses qu'elle n  
nous nous-mêmes obligées de ne lui p  
non plus la surprise où nous étions.  
Nous parlâmes généralement de tout  
voulait faire pour faire sortir nos Mères,  
dure la Maison en l'état où elle étoit  
ne manière si claire & si précise, qu  
presque échapper, elle demeurait a  
sans rien répondre, & approchoit to  
porte pour sortir. Elle voulut nier  
part à l'enlèvement de nos Mères; m  
je savais bien ce qui en étoit, je lui  
ce:" Ma Sœur, je vous supplie, ne m  
„ une chose que je suis de science co  
„ parle pas en l'air. croyez moi, j  
„ qui en est." Elle me repartit:  
„ vez-vous, ma Sœur? R. Vous s  
„ tornez, ma Sœur, si je vous disois

” Elle continua, „ voulez-vous que je fassigne à Monseigneur que ce n'est point moi qui suis cause que nos Mères sont dehors, & que jamais je ne lui en ai parlé. R. Oûi, mais si vous nous obligerez beaucoup : mais je ne puis bien que vous n'osiez l'en prier ; & s'il est si sûr & véritable dans ses paroles, je suis assurée qu'il ne le signera pas. Hé, ma pauvre Sœur, ne dit autre chose Paris. Il n'y a que deux personnes que je vis une personne qui me dit, en l'absence de M. Chamillard-même, que vous avez fait sortir nos Mères pour avoir l'Abbaye, „ Elle ne me répondit mot. Nous dîmes une quantité de choses de cette nature, mais je n'en souviens pas assez pour les rapporter, plus que de quelques maximes dans lesquelles elle nous dit qu'elle étoit. Je ne me souviens d'une, qui est si extraordinaire & si particulière à la personne, qu'il n'y avoit pas moyen de nier, non plus que de manquer à la rapporter

” Elle nous avoit beaucoup parlé de l'obéissance, elle nous dit que pour elle, elle étoit dans une disposition d'obéir sans distinction, sans discernement, & sans faire seulement réflexion si le Commandement étoit bon ou mauvais, parce qu'elle ne devoit pas présupposer qu'ils voulussent lui ordonner des choses qui ne seroient pas conformes à ce que Dieu demandoit d'elle. Sur cela je lui fis question : „ Ma Sœur, si après la mort de Monseigneur l'Archevêque il en venoit un autre qui vous commandât de le condamner, ou qui vous dit de signer que toute sa conduite auroit été injuste ; que c'étoit une personne passionnée, intéressée, &c. qui auroit fort mal fait de vous demander la Signature, & vous encore plus mal de l'avoir faite, le signeriez vous ? ” Elle répondit „ Oûi, ma Sœur, je le signerois de tout mon cœur, parce que je veux toujours obéir à mes



Je larmoyai en étant fort surprise , je lui demandai  
 si qu'elle étoit , & s'il étoit mort quelqu'un de ses  
 parens. Elle me répondit : „ Non , ma Sœur , il  
 ne m'est mort personne , je m'en consolerois plus  
 aisément. ” Je lui répliquai : „ Mais qu'avez-  
 vous donc , ma pauvre Sœur ? ” elle ne me répon-  
 dit rien , mais elle se mit à pleurer encore plus fort.  
 Je continuai : „ Mais je suis en peine de vous voir si  
 affligée : dites moi , je vous supplie , ce que vous  
 avez. ” Elle demeura quelque tems sans répon-  
 dre , puis elle me dit : „ C'est qu'il y a d'étranges  
 dérèglemens dans la Maison : l'on fait des desor-  
 dres épouvantables. ” Je la suppliai de me dire  
 que c'étoit , ajoutant : „ car pour moi je ne  
 vois rien , au-moins de notre côté. Vous savez  
 que l'office est mieux dit que jamais , & que  
 tout le monde se rend à son devoir avec encore  
 plus de fidélité que du tems de nos Mères. ” El-  
 le répondit : „ Oh ! ma pauvre Sœur , ce n'est pas  
 cela que je veux dire : ” ensuite de quoi elle re-  
 tomba les larmes , ne me disant autre chose sinon :  
 „ Oh ! ma pauvre Sœur , que je suis affligée , que  
 j'ai de douleur. ” Je commençai ensuite à la  
 presser encore davantage , afin de savoir le sujet  
 de ses larmes , ajoutant : „ Mais , ma Sœur , di-  
 tes moi , je vous prie , ce que c'est que ces dérè-  
 glemens , nous sommes Sœurs , & nos Mères  
 n'étant plus ici , nous devons nous avertir les un-  
 es les autres avec charité. Si c'est de notre côté  
 que sont les désordres , dites le nous bonne-  
 ment , nous recevrons de même vos avis , & je  
 vous assure que nous aurons attention à nous en  
 corriger. Pour mon particulier , vous me feriez  
 plaisir de m'avertir : je sais bien que je suis la  
 plus fautive de la Maison , mais par la grace de  
 Dieu , j'ai bien la volonté de m'amander : mais  
 dites moi donc ce que c'est. ” Je n'en pus ja-  
 mais tirer autre chose sinon : „ Ah ! que je suis affli-  
 gée : ah ! si nos Mères savolent. ” Ensuite de ces

paroles elle s'en alla sans se vouloir expliquer davantage. Mais moi je restai fort inquiète, et que m'ayant allégué nos Mères, je ne fus que penser, de sorte que je m'informai de ce qui me vinrent voir, s'il étoit arrivé quelque chose de nouveau dans la Maison. Elles ne me dirent autre chose sinon, que ma Sœur Liée étoit fort malade, & la Sœur qui la servoit étoit aussi indisposée, & ne se pouvant lever la nuit, cas qu'elle eût besoin d'elle, ma Sœur Françoise Agathe avoit envoyé une autre Sœur coucher à la chambre de ma Sœur Liée, sans en avoir parlé à ma Sœur Flavie: ce qui étoit le grief.

2211.  
La Sœur  
Agathe que  
l'on la  
voit s'occu-  
per de la  
plupart  
d'elle s'en  
sentait bien-  
être.

Le lendemain ma Sœur Flavie m'étant venue voir, après qu'elle m'eut demandé à son ordinaire comment je me portois, je lui dis: „ Ma Sœur, n'êtes-vous pas un peu consolée aujourd'hui? „ Pour moi je la suis bien, car j'ai appris tout le grand desordre, qui vous faisoit pleurer si amèrement, c'est que ma Sœur Françoise Agathe a envoyé ma Sœur Louise Eugénie coucher à la chambre de ma Sœur Liée, sans vous l'avoir demandé. „ Aussitôt que je lui eus dit cela, elle sortit de la chambre avec une vitesse extraordinaire sans répondre un seul mot, & fut deux jours sans me revenir voir; & peut-être auroit-elle été davantage sans rentrer à l'Infirmerie, si elle n'y fût venuë pour se faire saigner. Pendant qu'on la saignoit, elle exhortoit ma Sœur Marie de Ste. Agnès, qui lui rendoit ce service, à obéir à Monseigneur; & ma Sœur Marie de Ste. Agnès l'exhortoit à se repentir de ce qu'elle avoit fait. „ à quoi je répondis: „ J'ai bien peur qu'elle ne se sente pas assez heureuse pour reconnoître sa faute. „ La Sœur Flavie repartit quelques paroles qui ne soient bien voir en effet qu'elle étoit incapable de changer de sentimens, tant sur la Signature qu'elle avoit faite, que sur les principes & la disposition où elle étoit; & tout cela d'une manière qui mar-

marquoit son endurcissement & le mépris qu'elle faisoit de l'ancienne conduite. Je repris la parole ; & m'adressant à la Sœur Flavie , je lui dis : „ Je ne sai : pourtant si nos Mères revenoient , & que la Maison se retablît comme auparavant , peut-être changeriez-vous d'avis , & que vous seriez votre possible pour justifier votre conduite , & pour rentrer dans les bonnes grâces de tout le monde. ” A l'instant que j'eus achevé ces paroles , elle se leva & sortit de l'Infirmerie , avec une colère étrange , & en disant des paroles d'emportement que je ne pus entendre , ( son bras étoit à peine bandé ) & alla s'asseoir sur le pallier du Dortoir d'en-bas où elle se mit à pleurer & à crier tout-haut. Ma Sœur Marguerite Angelique , qui vint au bruit , & ma Sœur Marie de Ste. Agnès , qui l'avoit suivie , la prièrent fort de revenir à l'Infirmerie , mais elle ne le voulut jamais , disant qu'on lui disoit toujours des choses qui la fâchoient , & ajoutant : „ Enfin puisque nous avons rendu notre obéissance à Monseigneur , il faut qu'il ait pitié de nous , qu'il nous protège & nous mette en repos. ” Ma Sœur Marie de Sainte Agnès lui demanda ce que cela vouloit dire : à quoi la Sœur Flavie ne répondant rien , elle ajouta : „ Sans doute que cela veut dire qu'il faut que Monseigneur l'Archevêque nous fasse sortir de la Maison , & nous sépare d'avec vous , afin que vous soyiez en repos : ” à quoi elle ne donna aussi aucune réponse.

XLII. Elle s'en plaignit à l'Archevêque que qui vint le même jour à P. R. Elle fut au Tour prendre son bouillon , & se reposer jusques vers les trois heures , que Monseigneur l'Archevêque vint à P. R. à qui sans doute elle ne manqua pas de conter cette histoire , comme je le fis aussi à M. de la Brunctière , qui parut ne pas approuver la conduite de la Sœur Flavie , non plus que la Mère Eugénie qui me l'avoit témoigné avant lui. Mais je ne sai comment elle avoit pu apprendre si tôt ce différent , car



elle le savoit déjà quand elle me vint voir & fut environ trois heures après que cela fut arrivé. Elle donna entièrement le tort à ma Sœur Blanche dont je fus fort étonnée, parce qu'elle a accoutumé d'approuver tout ce qu'elle fait, & de contredire au contraire tout ce que nous faisons. Elle me dit qu'elle lui avoit ordonné de me demander pardon: ce qu'elle ne fit pourtant pas, peut-être parce qu'étant venue à l'Infirmierie, & ne trouvant pas, parce que j'en étois sortie pour un peu de tems, elle crut qu'elle n'étoit pas obligée à faire davantage.

XLIV.  
Paroles de  
la Mère  
Eugénie  
à sa Sœur  
Angélique.

La Mère Eugénie se servit ensuite de cette occasion pour m'exhorter à la Signature. Elle me donna son Thème sur la Bulle du Pape, dont on parle déjà, & me dit: „ Enfin, ma chère Sœur, j'espère que notre bon Dieu vous touchera le cœur pour rendre une plus prompte obéissance à notre S. Père le Pape, que vous n'avez fait à notre très-digne Archevêque, vous n'aurez plus lieu de dire, comme font la plupart de nos Sœurs, que le Pape ne se soucie guères que vous signiez, ou que vous ne signiez pas, puisque la Bulle est un témoignage que son intention est que tous les fidèles condamnent cette méchante doctrine de Jansénius. Vous voyez, ma chère Sœur, qu'il est bien éloigné de trouver mauvais, comme je l'ai ouï dire ici, que les Evêques de France aient fait un Formulaire, puis que celui de Sa Sainteté ne sera que pour confirmer celui que ces Messieurs ont composé. Quand le Pape parle, ma chère Sœur, il n'y a plus moyen de résister, c'est une autorité souveraine à laquelle il faut que tous les fidèles obéissent. Je répondis: „ Ma Mère, je n'ai jamais refusé la Signature dans la créance qu'il n'y eût que le Pape seul qui eût le pouvoir de l'ordonner, & que Monseigneur l'Archevêque n'en eût pas la puissance & l'autorité. Si c'étoit une chose qui

le pût faire sans péché, il ne seroit pas besoin que le Pape, ni Monseigneur l'Archevêque ordonnassent de signer, pour mon particulier je le ferois pour le moindre Ecclesiastique : je la ferois pour vous, ma Mère : mais quand on ne sauroit obéir sans offenser Dieu, on ne doit pas plutôt se soumettre au Pape qu'à un autre.

ELLE me répondit : „ Ah ! ma chère Sœur, vous m'épouvantez de parler avec une telle hardiesse de notre S. Père le Pape, du Vicaire de Jésus-Christ en terre. Et comment, ma chère Sœur, ne savez-vous pas que l'Eglise ne peut errer, puisqu'elle est conduite par le S. Esprit ? Rép. Cela est vrai, ma Mère, pour les choses qui appartiennent à la foi, mais pour ce qui regarde les Faits, l'Eglise n'est pas infallible, & le Pape se peut fort bien tromper, (toujours si ce n'est pas le premier) il est homme comme les autres. Enfin, ma Mère, il fait une chose qui ne s'est jamais faite, en demandant la créance & la Signature d'un Fait : car on a toujours laissé aux fidèles la liberté d'en croire ce qu'ils voudroient. ” Elle répondit : „ Ah ! ma Sœur, voilà bien autre chose, comment osez-vous vous mettre au-dessus de la Tiare de notre S. Père le Pape. Rép. Hélas ! ma Mère, si j'avois à prendre place, je ne voudrois pas me mettre si haut, je m'estimerois bien heureuse d'être à ses pieds. ” Elle continua : „ Pour moi je ne me ferois assez étonner de la hardiesse avec laquelle on s'oppose ici à toutes les Puissances. Pourquoi pensez-vous que Dieu ait mis des hommes sur nos têtes, si ce n'est afin qu'on leur obéisse ? Rép. Ma Mère, nous vous avons toujours dit que nous sommes prêtes d'obéir dans toutes les choses où nous le pourrions faire sans offenser Dieu. ” Elle répondit : „ ma chère Sœur, il n'y a point de péché à signer, Mon-

XLV.  
Elle com-  
prend l'E-  
glise avec  
le Pape.

„ seigneur me l'a dit à moi-même de sa très-digne  
 „ & sacrée bouche. Il vous en a aussi assuré plu-  
 „ sieurs fois en général, & souvent sans doute  
 „ particulier: pourquoi ne le pas croire, & pré-  
 „ sérer vos lumières aux siennes & à celles  
 „ toute l'Eglise? Vous honoreriez bien plus  
 „ sènius en imitant sa soumission, puisque, com-  
 „ me Monseigneur vous a dit, il a soumis en pré-  
 „ sent son livre à l'Eglise, & à notre S. Père  
 „ Pape: ce que vous ne faites pas en désobéissant  
 „ pour ne le pas vouloir condamner. Souvenez-  
 „ vous donc, ma chère Sœur, donnez cette ré-  
 „ solution à notre S. Père le Pape. Rép. Je crains  
 „ ma Mère, qu'il ne se met guère en peine si nous  
 „ signons, ou si nous ne signons pas. Elle  
 „ répondit: non, ma chère Sœur, c'est vous qui  
 „ dites: je m'en vais vous le faire voir par la  
 „ Lettre que m'a fait l'honneur de m'écrire Mon-  
 „ seigneur d'Evreux, qui est à Rome pour la  
 „ canonisation de notre Bienheureux Père. Elle  
 „ tira de sa poche, & me fit lire ces mots: *Je  
 „ dis à sa Sainteté qu'il y avoit déjà dix Religieuses de  
 „ Port-Royal qui avoient signé: vous pouvez juger  
 „ cette nouvelle lui a été agréable.* Elle continua:  
 „ „ faut, ma chère Sœur, que vous voyiez la So-  
 „ „ scription; & ayant tourné le feuillet, elle me  
 „ „ fit voir: *Votre très-humble, &c. Henri, Evêque  
 „ „ d'Evreux.* Quand la Lettre fut refermée, je lui  
 „ dis: „ Ma Mère, il n'y a rien qui témoigne une  
 „ „ si grande joie: il ne dit pas positivement que  
 „ „ cette nouvelle lui a été agréable, mais seule-  
 „ „ ment que vous en pouvez juger. Je ne lui  
 „ „ qu'elle me répondit: mais après m'avoir encore  
 „ „ bien exhortée, elle ajouta: „ Obéissez donc, ma  
 „ „ chère Sœur, ne vous laissez point excommunier  
 „ „ pour si peu de chose: car vous dites que Mon-  
 „ „ seigneur n'a pas raison de vous traiter comme il  
 „ „ fait pour un prétexte aussi léger que celui du re-  
 „ „ fus de la Signature, & que cela ne mérite pas

les rigueurs que vous prétendez qu'il exerce sur votre Maison, quoiqu'en effet ce ne soit que son extrême charité qui le sollicite. Eh! bien, ma chère Sœur, puisque ce n'est rien, pourquoi faire tant de difficulté d'obéir? n'avez-vous pas grand tort de refuser une chose qu'on peut accorder si facilement? Mon Dieu, ma chère Sœur, que j'ai de douleur de vous voir en l'état où vous êtes, & qu'il est dangereux de s'opposer à notre S. Père le Pape, à son Prélat, & à toute l'Eglise. Songez à vous, je vous en conjure, ma chère Sœur, plutôt à Dieu que vous pussiez voir la cordialité & la tendresse qu'il m'a témoigné à voir pour vous, mais vous le saurez quelque jour, & ce que j'ai fait en particulier pour votre personne\*; & présentement, ma chère Sœur, je ne parle pas des lèvres mais du cœur. Hélas! si vous saviez ce que souffre ce pauvre cœur, vous avoueriez sans doute que je suis bien à plaindre. Rép. Il est vrai, ma Mère, vous êtes dans un étrange engagement, vous auriez été bien plus heureuse de demeurer toujours dans votre Maison, que de venir ici." Elle me répondit: Oh! sans comparaison, ma chère Sœur, mais ce n'a été que la sainte obéissance qui m'y a fait venir: sans cela je ne l'aurais jamais fait. Hélas! ma chère Sœur, ce joug, qu'il a plu à Monseigneur de mettre sur mes épaules, est bien trop pesant pour moi: je m'en plaignois encore ce matin aux pieds de notre divin Jésus; & je me disois à moi-même, pauvre Sœur Louise-Eugénie, ah! tu es bien à plaindre, si quand tu étois à la tête d'une Commu-

,, nau-

\* C'est qu'elle avoit fait prier Monseigneur l'Archevêque par Monseigneur le Grand-Vicaire, qu'en considération de mes incommodités, il me mit en une bonne Maison, & qu'il recommandât qu'on ne me fit rien souffrir. C'est M. de la Brunetière qui m'a dit cela depuis, la Mère Eugénie ne m'en ayant point parlé.

„ morte où tout le monde s'obéissoit à l'envi,  
 „ à peine avois-tu commandé que les choses  
 „ soient exécutées, & où le moindre signe  
 „ moindre parole, suffisoit pour faire rendre  
 „ Sœurs à leur devoir, si avec tout cela, dis-  
 „ tu te trouvois accablée & surchargée, mai-  
 „ nant ton fardeau est bien plus pésant, puis-  
 „ tu es à la tête d'une autre Communauté, où  
 „ moindre parole que tu dis, tu n'entends au-  
 „ chose, sinon: Ma mère, nous ne vous ré-  
 „ dons pas comme notre Supérieure: Ma Mère,  
 „ je ne vous ai pas promis obéissance: Ma Mère,  
 „ je ne dépens pas de vous: Ma Mère, nous  
 „ avons appelé & protesté à Monseigneur,  
 „ nous ne vous avions point pour Supérieure.  
 „ chère Sœur, je suis lasse d'entendre toute  
 „ disputer: car je veux bien que vous sachiez  
 „ je n'ai pas été nourrie à la Halle. Rép. Et n'est-  
 „ encore moins, ma Mère, nous n'avons jamais  
 „ fait ce que c'étoit de répliquer à nos Mères,  
 „ non plus que de les contredire, parce que  
 „ tout ce qu'elles nous disoient étoit si juste,  
 „ si raisonnable, & si conforme à nos Règles  
 „ & à nos Constitutions, que nous ne pou-  
 „ vions pas douter que ce ne fût Dieu qui  
 „ nous parlât par leur bouche. Mais vous,  
 „ ma Mère, vous voulez renverser toutes nos  
 „ Coutumes, vous ne parlez qu'avec mépris  
 „ des personnes qui nous ont conduites, vous  
 „ tâchez de nous donner de l'aversion de nos  
 „ Mères: quand on vous représente qu'on ne  
 „ peut pas vous obéir en de certaines choses,  
 „ parce qu'elles nous ont ordonné ou permis de  
 „ les faire comme nous les faisons, vous répondez  
 „ comme vous le fîtes encore le dernier jour à  
 „ une de nos Sœurs anciennes: *Parce, ma chère*  
 „ *Sœur, que vous me dites que vos Mères ont établi*  
 „ *ordonné ces choses, c'est pour cette raison que je vous*  
 „ *les défends.* „ Après cela, ma Mère, quel moyen

y a-t-il de se soumettre à vos ordonnances ?” Elle répondit : „ Ma chère Sœur , je ne fais que ce que Monseigneur m'a ordonné. Rép. C'est aussi pour cela, ma Mère, que nous appellons de toutes vos ordonnances, parce que nous voyons bien qu'on veut ruiner notre Maison, aussi bien dans le spirituel que dans le temporel. Vous le dites vous-même, vous dites qu'on ne vous a mise ici que pour renverser toutes les choses que nos Mères ont établies, & pour y introduire d'autres coutumes.” Elle répondit : „ Ma chère Sœur, l'on ne veut point ruiner votre Maison, c'est votre desobéissance seule qui la ruine : car il est vrai qu'il n'y a ici aucun assujettissement : s'il n'y avoit qu'à moi à qui vous ne voulussiez pas obéir, encore cela seroit-il plus tolérable.

„ MAIS comment traitez-vous ma Sœur de Sainte Flavie, personne ne lui veut obéir, personne ne la veut reconnoître ; & quoique Monseigneur ait déposé ma Sœur François-Agathe, elle ne laisse pas d'agir & de se mêler d'ordonner généralement de tout ce qui se fait dans la Maison ; & vous au-lieu de travailler à détruire le désir qu'elle a de dominer, vous l'entretenez dans sa mauvaise habitude, & tout le monde s'adresse à elle pour lui demander des permissions. Rép, Ma Mère, vous ne connoissez guères bien ma Sœur François-Agathe : ce n'est pas son défaut que de vouloir dominer, au contraire elle cède bien plus qu'il ne faudroit. Monseigneur l'Archevêque ne la pas déposée, il a seulement établi ma Sœur Flavie ; & cependant, comme vous voyez, elle ne tient plus le rang ni la place de Souprieure, quoiqu'elle ne laisse pas de l'être toujours, & qu'en conséquence de l'appel que nous avons fait de l'établissement de ma Sœur Flavie, nous soyons bien moins obligées de la reconnoître que ma Sœur

XLVIII.  
Plainte de  
la Mère  
Eugénie.

„ Fran-

„ Françoise-Agathe, que nos Mères ont,   
 „ dans cet office, dont par conséquent elle doit   
 „ toujours exercer la charge.” Elle répondit :   
 „ Elle l'exerce bien, ma chère Sœur ; & pour moi   
 „ suis surprise de voir ce qu'elle entreprend.   
 „ a envoyé d'elle-même une de vos Sœurs   
 „ chambre de ma Sœur Liée, & cela sans   
 „ avoir dit une parole à ma Sœur Flavie ni à   
 „ Rép. Hè bien, ma Mère, est-ce là un si grand   
 „ crime ? Quand nos Mères seroient ici, &   
 „ ma Sœur Françoise auroit envoyé du secours   
 „ une malade sans leur en parler, elles ne se   
 „ roient pas seulement à s'en plaindre, au-   
 „ traire elles la reprendroient si elle y avoit osé   
 „ qué.” Elle répondit : „ Ma chère Sœur,   
 „ bien encore pis ce que je m'en vais vous dire.   
 „ Il y a une autre de vos Sœurs, je ne vous   
 „ veux pas nommer, la charité m'oblige à le   
 „ son nom, qui a osé dispenser ma Sœur Liée   
 „ dire les Matines : quelle hardiesse, ma chère   
 „ Sœur, de donner ces sortes de dispenses :   
 „ n'appartient qu'au Curé. Rép. Ma Mère, je ne   
 „ que vous n'avez pas vu nos Constitutions à   
 „ cela. Il n'est pas besoin que le Curé dispense   
 „ les malades de dire l'office, le Médecin en a le   
 „ pouvoir, notre Mère Abbessé aussi, & même   
 „ la malade demande d'en être dispensée, on s'en   
 „ doit reposer sur sa conscience.” Elle répondit :   
 „ Hè bien, ma chère Sœur, si vos Supérieurs   
 „ peuvent dispenser, il falloit donc me le deman-   
 „ der ; mais c'est ce que l'on n'a pas fait, au   
 „ contraire quand j'en ai voulu parler, la Supérieure   
 „ m'a répondu avec une hauteur surprenante :   
 „ Ma Mère, je prend la faute sur moi, ce ne sera pas   
 „ vous qui en répondrez. Ma chère Sœur, moi   
 „ Dieu, comment des Religieuses peuvent-elles   
 „ parler de la sorte ? pour moi je ne sais où j'en   
 „ suis : hélas, ajoutoit elle en pleurant, quand je   
 „ vous vois toutes prosterpées dans votre Eglise

vant notre bon Dieu, je ne puis m'empêcher  
 jeter des larmes dans la crainte que j'ai qu'il  
 lance ses foudres sur vos têtes: hélas, ma  
 ère Sœur, vous vous humiliez en apparence,  
 au sortir de-là, l'on me parle de la manière  
 e je viens de vous dire; & pas plus loin  
 hier, je parlois à une de vos jeunes Sœurs  
 i m'écoutoit ce me sembloit avec douceur, &  
 oi de mon côté je lui parlois avec beaucoup de  
 lialité, tout-d'un-coup voilà cette fille qui  
 dresse sur ses piés. & qui commence à me di-  
 avec une hardiesse & un emportement que je  
 vous saurois dépeindre: *Non, ma Mère, je  
 signerai jamais. C'est une chose faite, je vous le  
 , il faut être ferme.* Quoi, ma chère Sœur,  
 n ose dire que l'on ne signera jamais? Com-  
 ent appelez-vous cela, sinon dire que l'on  
 a toujours dans la desobéissance." La Mère  
 nie en me rapportant les paroles de cette  
 , qui est ma Sœur Magdeleine-Agathe, con-  
 solt son action, mettoit les bras au côté, &  
 oit la tête comme elle disoit qu'elle avoit fait.  
 vrai que me parlant une autrefois, elle me  
 nier qu'elle eût dit que ma Sœur Magde-  
 eût mis les bras au côté, ajoutant: „ Je n'ai  
 garde de vous dire cela, mais bien au-con-  
 tre je vous dis, qu'elle étoit venu mettre ses  
 ins sur les miennes que j'avois dans nos man-  
 s, & que le transport & l'agitation où elle  
 it la rendoient si tremblante, que je crus  
 elle alloit entrer en convulsion. Rép. Mais,  
 Mère, il me semble qu'en voulant vous ju-  
 ier d'avoir dit une chose offensante, vous en  
 s une autre qui l'est encore d'avantage. C'est  
 q moins de mettre les bras au côté, que d'é-  
 prête d'entrer en convulsion de transport &  
 gitation." Elle ne répondit rien à cela.

DANT ce discours de la Mère Eugénie, XLIX.  
Caractère  
de la Mère-  
Eugénie.  
 lura bien une heure & demie, elle ne fit

pres-



presque que pleurer, & m'ayant dit deux ou trois fois que c'étoit son cœur & non pas sa tête qui perloit, elle redoubloit si fort ses larmes que je ne pus empêcher de pleurer aussi bien qu'elle, qui lui faisoit beaucoup de peine, parce que comme j'étois malade elle craignoit que cela ne m'plût: car l'on peut dire que cette Mère a une grande compassion & une grande condescendance pour les infirmités corporelles; & j'ai toujours marqué qu'elle a une véritable douleur quand voit souffrir les personnes. Mais pour ce qui regarde l'esprit, il n'y a pas au monde une de pareille à la sienne. Elle n'a jamais paru touchée de notre affliction, quelque grande qu'elle ait été. Elle n'a jamais témoigné d'estime ni de respect pour nos Mères, au-contraire dans toutes les occasions où elle en parloit, c'étoit toujours à mépris. Elle paroissoit dans le commencement avoir quelque vénération pour la Mère Angélique: mais depuis que ma Sœur Flavie l'eut entretenue, elle n'en faisoit pas plus d'état que d'une autre. Elle n'a jamais paru approuver aucun de nos Règlemens, ni de nos ceremonies, ni témoigné d'être étonnée de la manière si louable dont on faisoit l'office, auquel on a toujours assisté avec exactitude, avant être aussi bien chanté que du temps de nos Mères. Elle n'a jamais même témoigné, comme faisoient les Sœurs de Sainte Marie, que le chant de notre église excitât à la dévotion: peut-être aussi que le bon accord des voix ne produisoit pas cet effet en elle, puisque très-souvent, il sembloit que la principale attention durant l'office fût de regarder & d'observer tout ce qui se passoit en Chœur, & cela avec une facilité qui paroîtroit qu'elle étoit la presante, parce qu'elle étoit si attentive, & que ses yeux étoient toujours fixés sur ceux qui chantoient, & qu'elle étoit si attentive à ce qu'ils chantoient, qu'elle sembloit en avoir une parfaite connaissance & la gravité dont les Religieuses de cet Ordre font profession. Il est

que quelques-unes de nos Sœurs, qui l'ont observé plus exactement, disent pour sa justification, pendant que nous disions l'office elle lisoit pour ordinaire dans les livres de leur saint Père, comme Entretiens, les Epîtres, ou Philotée, au lieu de dire le sien, parce que l'application qu'elle avoit à nous veiller lui auroit ôté celle que l'on doit avoir en priant Dieu. Néanmoins s'il arrivoit quelquefois qu'elle dît son office, elle le faisoit si vite qu'il sembloit qu'elle fût à la tâche, ne se reposant ni s'interrompant pour quoi que ce fût; si quelqu'une de ses Sœurs lui venoit parler ou porter quelque lettre, elle ne faisoit aucune difficulté de les laisser attendre debout auprès d'elle, lisant des Pseaumes tout entiers sans faire seulement semblant de les voir, jusqu'à ce qu'elle eût levé, ou que du moins elle fût à une Pause. Mère Eugénie paroît d'une humeur fort absolue. Elle veut ce qu'elle veut, avec un tel arrêt, qu'il n'y a rien au monde capable de la faire changer d'avis, principalement quand elle est prévenue de motifs de son obéissance aveugle, il n'y a point de raisons à lui dire, point d'accommodement à proposer, & bon gré malgré il en faut passer où elle veut, ou s'exposer à n'avoir d'elle que des paroles de rebut, de mépris, d'improbation & de dureté.

ELLE ne se contente pas de croire le Pape infallible, mais il semble, qu'elle rend participant de cette même prérogative toutes les personnes qui tiennent rang de Supérieurs. C'est pourquoi elle approuve généralement ce que Monseigneur l'Evêque, Monsieur Chamillard, &c. font conclure. Elle ne croit pas qu'il y ait au monde une conduite plus juste, plus sainte, plus raisonnable, & plus conforme aux règles de l'Eglise, que celle que Monsieur de Paris tient à l'égard de notre Religion. Quand Monseigneur parle, quand il commande quelque chose, c'est un crime non seulement

L.  
Elle croit  
le Pape &  
tous les  
Supérieurs  
infaillibles

ment de ne pas obéir, mais même de douter si l'on doit obéir, de faire des réflexions & d'examiner si les choses sont ou ne sont pas selon Dieu. Tout doit céder à la puissance & à l'autorité de Monseigneur. Celle des autres Evêques qui ne sont pas dans ses sentimens, celle des Saints, celle de l'Evangile, & si je l'ose dire, celle de Dieu-même, ne sont rien en comparaison de la sienne. C'est pourquoi quand nous lui alleguions quelques passages de l'Ecriture, ou quelque sentence des Saints, pour justifier le refus que nous faisons de la Signature, elle nous disoit, *Ma chère Sœur, je veux ignorer tout cela, toute ma science est de savoir que je dois obéir aux personnes que Dieu a mises sur nos têtes.* Il n'y a point à son dire de raisons à opposer à celles de Monseigneur, personne n'en a de meilleures que lui, & toutes ses paroles sont autant d'oracles, de sorte que, comme elle nous disoit quelquefois, elle ne pouvoit pas comprendre comment il étoit possible de refuser la Signature, après que Monseigneur avoit dit qu'il la falloit faire. L'obéissance à Monseigneur tient chez elle le premier rang entre toutes les vertus : c'est elle qui donne le poids, la valeur aux autres, pourvu que l'on signe tout est bon ; & peu s'en faut que l'on ne soit impeccable après qu'on l'a fait : comme au-contraire le refus de la Signature, selon qu'on le croit, est un des plus grands péchés, que l'on puisse commettre : cela est seul capable de rendre inutiles & d'obscurcir les meilleures actions : c'est pourquoi elle a une impression si épouvantable & si desavantageuse de ceux qu'on appelle Jansénistes de nos Mères & de nous qu'elle nous a toujours traitées de séparées de l'Eglise, de desobéissantes, de revoltées, de déréglées, d'emportées, de passionnées, &c. Elle ne parle de la conduite de la Maison qu'avec mépris & dédain : elle donne le nom de cabale & de parti à l'union & à la charité qui est entre nous, & n

fidère la crainte & l'appréhension que nous a-  
 is d'offenser Dieu en signant que comme un  
 texte que nous prenons pour couvrir l'héré-  
 que nous avons dans le cœur; & elle est per-  
 dée, aussi bien que les autres, que nous ne re-  
 ons de signer le Fait, que parce que nous ne  
 dammons pas la doctrine hérétique des Propo-  
 ons. Elle est si fort prévenue contre les per-  
 mes qui nous ont gouvernées, & si obstinée à  
 dire qu'elles nous ont imbuës (c'est son terme)  
 me mauvaise doctrine, & enseignées de fausses  
 ximes, que l'aversion qu'elle en a la persuade,  
 'il n'y a pas au monde de sacrifice plus agréable  
 Dieu, ni d'actions plus héroïques, que de travail-  
 à ruiner le Jansénisme, & à changer la con-  
 te de la Maison; & parce qu'elle sait que Mon-  
 neur l'Archevêque & Monsieur Chamillard n'ont  
 n plus à cœur que celle-là, elle approuve si-  
 t ce que fait ma Sœur Flavie, pour séconder  
 intentions, que ma Sœur Candide lui deman-  
 it, à son retour de S. Denis, ce que c'étoit donc  
 ma Sœur Flavie, & pour quel sujet la Com-  
 mauté se plaignoit d'elle, elle répondit en ces  
 pres termes: *Pour moi, ma chère Sœur, je n'y*  
*s rien, je regarde ma Sœur de Sainte Flavie, &*  
*Sœur de Sainte Dorothee comme des saintes.*

L'ON peut juger par-là dans quel aveugle-  
 nt est la mère Eugénie, puisqu'elle donne le  
 m de *saintes* à des Filles dont la conduite est  
 e injustice, & une conspiration si manifeste,  
 e les personnes du monde, même les moins  
 aérées, en tombent d'accord. Mais ce qui la  
 ad encore plus digne de compassion est la gran-  
 ur du péril où elle s'est jettée, en ne se con-  
 tant pas d'approuver ce qu'elles font, mais  
 ifentant de plus, & appuyant de ses conseils &  
 ses avis les desseins qu'elles prennent pour op-  
 nimer la vérité, pour persécuter les personnes qui  
 défendent, & celles de leurs Sœurs qui ne la

veu.

LI.  
 Son zèle  
 pour l'op-  
 pression de  
 la vérité.

veulent pas condamner & abandonner ce qu'ils ont fait. Voilà, à peu près, quelques principes de la Mère Eugénie ; & l'on voit qu'elle y est si fortement établie, qu'il est impossible qu'elle sorte de l'engagement qu'elle a fait, parce que n'y étant entrée que pour de procurer la gloire de Dieu en travaillant pour des âmes, elle est moins capable d'être pécuniée qu'elle ne le seroit si son motif étoit fait. Il seroit à souhaiter que son compagnon de science, & qu'elle fût un ignorant qu'elle n'est.

Lett.  
Sur l'igno-  
rance &  
celle de la  
Bible.

C'est une chose surprenante de voir que la Mère & ses Filles sont peu instruites, à peine elles les maximes les plus communes de la morale. Elle n'ont point d'autre science que celle de l'aveugle, & enfermeroient plus volontiers cette vertu la Loi & les Prophètes, qu'elle ne feroient dans l'amour de Dieu & la charité pour le prochain. Ce n'est pas que la Mère Eugénie commande assez souvent la charité, & qu'elle paroisse être touchée des choses qui selon elle y sont opposées ; mais il est néanmoins difficile de deviner en quoi elle fait consister la charité, & qu'elle a de la blesser, parce qu'elle se livre librement ce qu'elle condamne dans les autres. Par exemple, elle ne sauroit souffrir que l'on blâme le de Monseigneur l'Archevêque & de M. Chamillard ; que l'on trouve à redire à leur conduite, & qu'on se plaigne de leur injustice & de leur dureté. C'est un crime que de blâmer ce qu'ils ont fait, d'improver leurs maximes & de leur reprocher l'éloignement que l'on a d'eux. Elle tiendrait même fort mauvais, & attribuoit à un défaut de charité ce que nous disions quelquefois pour témoigner la douleur que nous avions de la voir agir de nos Sœurs qui ont signé : mais pour elle ne fait aucune difficulté de dire tout ce qu'elle veut des personnes qu'elle croit

elle ne craint point de les condamner, appeller *hérétiques, fourbes, gens de parti &c.* qui causent des troubles, & font des schismes des divisions dans l'Eglise. Elle n'épargne pas les morts qu'elle croit avoir été ou les auteurs ou les sectateurs, ou les approbateurs de secte prétendue ; & elle a une aussi grande pitié pour eux que pour ceux qui vivent en-

Elle dit un jour en voyant le portrait de M. Cyran : *Voilà un homme qui a mis le feu dans*

LITT.  
Des emper-  
teurs  
contre M.  
de S. Cy-  
ran & Jan-  
sénius.

En une autre rencontre, elle appella M. d'Ypres *blasphémateur*. Elle dit, sans aucun ménagement & avec une assurance qui surprend, une multitude de choses semblables ; & quand on lui présente quelque chose, elle trouve que l'on a grand tort & que c'est bien sortir de son rang que de porter un jugement sur ses paroles, ou sur ses actions. Cela n'a pas empêché cependant que je ne remontré en bonne compagnie l'injure qu'elle m'a faite à M. d'Ypres, en l'appellant *blasphémateur* : ce fut le jour que M. de la Brunetière vint avec M. le Mazier pour mettre les Papiers de la Maison entre les mains de ma Sœur Eugénie. La Mère Eugénie faisant en cette rencontre en ma présence des plaintes à Monsieur le Vicaire, de la manière dont nous parlions au Seigneur l'Archevêque, & lui disant entre autres choses que nous ne faisons point de difficulté de dire qu'il nous traitoit avec injustice & dureté, & sans avoir compassion de l'état où nous étions, ajouta : Voyez, Monsieur, si des personnes devroient parler de la sorte d'un hérétique. Je pris aussi-tôt la parole, & lui dis : Ne vous, ma Mère, n'avez-vous jamais rien dit de pis d'un Evêque : je fais Monsieur Juge, & vous n'offensez pas plus M. d'Ypres, qui est hérétique aussi-bien que M. de Paris, en l'appellant un blasphémateur, comme vous avez fait,

„ que

que nous Monseigneur l'Archevêque, qu'il nous traite avec injustice: après n'est que la vérité, c'est une chose qui se voit aux yeux: mais vous, ma Mère, vous parlez d'ipres, sans savoir si vous dites vrai: si se voulut défendre d'avoir dit cela, mais le jour, le tems, & l'occasion où elle le dit, en sorte qu'elle ne pouvoit plus s'en défendre. & M. de la Brunetière ayant pitié d'elle, Ma Mère, voilà une étrange fille, elle pouffer à bout."

LIV.  
Les Filles  
du Port  
Royal de  
la Made-  
moiselle.

L'on ne peut dire que ce n'est pas une chose difficile que de renverser les raisons de Eugénie, & de ses Filles, parce que, comme dit, elles sont ignorantes au dernier point d'elles, qui a été Supérieure, ne savoit point elle est venue à Port-Royal, combien il y a de Pseaumes, ni qui les avoit composés. Elle ne se sentoit point entendre parler du péché de Siméon, elle ne savoit point de quel péché c'étoit. Elle se surprisoit quand elles nous entendoient dire quelques paroles de l'Ecriture; & elles disoient que c'étoit une grande présomption à des Filles de Port-Royal de ne savoir, & qu'elles prenoient toute leur science dans les livres de leur bienheureux Père, dans les dringuez, dans la vie de M. Vincent, & autres semblables modernes. Pour ce qui regarde la Bible, les Conciles, & l'Histoire, c'est ce qu'elles ne savent point-du-tout: elles ne lisoient même les livres composés par les Saints, comme la Mère de la Sourdère l'a témoigné de nos Sœurs, qui lui avoit donné la septième Lettre de S. Bernard, & quelques autres lettres touchant l'obéissance: elle lui dit qu'elles ne voyoient point ces sortes de choses qui paroît assez clairement, parce qu'en effet elles n'allèguent jamais aucune sentence de l'Ecriture ni des Saints; & elles ne le faisoient pas.

ous exhortant à la Signature, quoiqu'en cette  
 lion, elles employaient tout ce qu'elles a-  
 nt de science & d'éloquence. La plus belle  
 utes les raisons qu'elles nous aient jamais di-  
 r ce sujet, c'étoit: „Ma chère Sœur, le Pape  
 dit qu'il faut signer: Monseigneur l'Archevê-  
 le le veut: tout le monde le fait.” La Sœur  
 phine m'exhortant un jour à la Signature, me  
 ntte autres choses; „Qu'on étoit toujours  
 ligé d'obéir au Pape, parce que son autorité  
 voit prévaloir au-dessus de toute autre.” Je  
 pondis: „L'autorité de Dieu, ma Sœur, &  
 lle de l'Evangile ne doivent pas pourtant cé-  
 r à celle du Pape: à quoi elle répondit, qu'il  
 alloit croire & tenir de l'Evangile que ce que le  
 ordonnoit que l'on en crût, & que l'on en tint.  
 ul demandai „si c'étoit le Pape qui approu-  
 it & autorisoit l'Evangile; ou si c'étoit par  
 vangile que le Pape étoit approuvé & auto-  
 é?” Sur cela elle me quitta en me disant:  
 n'entends rien à toutes vos subtilités.” Cet-  
 la a un esprit fort petit, fort borné, & assez  
 elle s'amuse à observer la mine & la physio-  
 ie des personnes, & en parle en des termes  
 ieroient plus tolérables dans la bouche d'une  
 séculière que dans celle d'une Religieuse. El-  
 ra dit plus d'une fois: C'est grand dommage  
 e vous ne voulez pas obéir: vous paroissez si  
 fine & si douce: vous avez une si bonne phi-  
 nomie: dès que je vous ai vue j'ai eu de  
 inclination pour vous.” Elle a fait ce même  
 compliment à plusieurs autres de nos Sœurs.”

VOI QUE la Mère Eugénie passe pour une per-  
 e fort spirituelle & fort intérieure, elle ne rap-  
 bit presque jamais aucune sentence de l'Ecritu-  
 re des Saints, non pas même dans les entretiens  
 été qu'elle avoit quelquefois avec les malades:  
 moi, elle ne m'a jamais cité que ce passage  
 i. Paul dit que nous avons été ensevelis avec Jésus-  
 m. III.



« sans répondre le plus souvent que  
« un sujet nécessaire: ce que la M<sup>re</sup>  
« Jussa pas le trouver mauvais & qu'  
« respectivement que la M<sup>re</sup> de la  
« nous répondit d'un ton fort abais-  
« Il n'y a rien de plus grand que la patience  
« comme de S. Augustin, Dis sans po-  
« Por & M<sup>re</sup> Mère.

« Pour peu de temps après que la M<sup>re</sup>  
« fut à Port-Royal elle vint voir son  
« en particulier. Elle me dit: « Ma  
« chère Sœur, que dirai-je pour  
« la pèssé Monsieur nous a mis  
« lui répondit: « M<sup>re</sup> Mère, je préfé-  
« rions mieux faire que de rien  
« du tout, parce qu'aussi bien si vous  
« entendons rien:» à quoi elle s'ac-  
« promit même de ne m'en rien dire  
« ce quelle a observé pendant quelque-  
« dans plus d'une heure que je fus av-  
« première fois, elle ne m'entendit que  
« s'était passé, durant la guerre de Paris,  
« patère de la rue S. Antoine, où elle  
« toutes les Religieuses de deux de-  
«

sans ma Sœur Flavie nous aurions vécu en & en bonne intelligence avec elle en nous ant à de semblables dévotions, parce que le commencement elle paroïsoit assez raisonnable: mais depuis qu'elle l'eut animée contre, & qu'elle lui eut donné des impressions de conduite de nos Mères, telles que l'on fait, il n'y avoit plus de quartier avec elle; & comme son cœur est fort borné, & si limité qu'il ne s'étend ni loin que son obéissance aveugle le lui peut être, quand elle est arrêté à une chose, il est inflexible, humainement parlant, de la faire changer de sentiment. C'est dommage qu'elle n'ait pas été instruite de la vérité, & qu'elle n'ait pas connu les véritables maximes de l'Évangile, car assurément elle y persévéreroit avec une constance inébranlable: mais il est vrai, qu'elle est bien à plaindre de s'être laissée tromper par ceux qui, en persécutant les défenseurs de la grace de Jésus-Christ, ont en même tems corrompre par leurs maximes pernicieuses la pureté de celle de l'Évan-

ais pour revenir à ma Sœur Flavie, c'est une personne qui a des adresses extraordinaires <sup>LVI. Ruses de la Sœur Flavie.</sup> pour cacher ses mauvais desseins, pour sonder secrètement le sentiment des personnes à qui elle s'adresse; & pour tirer d'eux ce qu'elle veut savoir; mais moins de la connoître aussi bien que nous faisons, il est comme impossible de ne se pas laisser tromper. Un jour que je revenois de voir Monsieur de la Rivière, je la trouvai, en rapportant les clefs du cabinet, auprès de la porte du Tour: elle me dit d'une mine gracieuse: „ Je pense que vous venez voir Monseigneur.” Je lui répondis, oui. Elle continua: „ Ma Sœur, vous ne savez pas une si plaisante chose: il y a très-long-tems que les gens le cherchent: ils ne savoient ce qu'il étoit devenu. Rép. Ma Sœur, ils ne l'eussent pas cherché bien loin, s'ils eussent été

Christ par le batême, encore au lieu  
 elle me dit en *stipulations*. En une autre  
 elle nous voulut prouver par une parole  
 disoit être de S. Augustin, que rien  
 être préféré à la parole de Dieu: ce  
 d'une Conférence de Monsieur Chaurin  
 dans laquelle je fus querir une Sœur à  
 un sujet nécessaire: ce que la Mère  
 laissa pas de trouver mauvais; & que  
 représentâmes que la chose étoit par  
 nous répondit d'un ton fort absolu: *Non*  
*Il n'y a rien de plus pressé que la parole de*  
*comme dit S. Augustin, Dieu tout premier*  
*Père & Mère bonorez.*

Fort peu de tems après que la Mère  
 fut à Port-Royal elle voulut voir toute  
 en particulier. Elle me demanda d'abord  
 „ chère Sœur, que dirons-nous sur  
 „ laquelle Monseigneur nous a mises.  
 „ lui répondis: „ Ma Mère, je pense que  
 „ saurons mieux faire que de n'en rien  
 „ du tout, parce qu'aussi bien ni vous ni  
 „ entendons rien:” à quoi elle s'accorda  
 „ promit même de ne m'en rien dire à  
 „ ce quelle a observé pendant quelque-tem  
 „ dant plus d'une heure que je fus avec elle  
 „ première fois, elle ne m'entretint que de  
 „ s'étoit passé, durant la guerre de Paris, en  
 „ nastère de la rue S. Antoine, où elle mit  
 „ toutes les Religieuses de deux de leurs  
 „ s'étoient venues refugier.

LVI.  
 Description  
 d'un des  
 de la Mère  
 Eugénie.

ENSUITE elle me demanda si je vou  
 d'une devotion qu'elle avoit eu pensée d  
 & à laquelle elle me dit que quelques-une  
 Sœurs, à qui elle l'avoit proposée, s'étoie  
 tes: c'étoit de dire tous les jours après l  
 de la Messe cette prière: *Mon doux Sauveur*  
*moi la grace d'être secondaire de votre sainte*  
*ce que je lui accordai bien volontiers; &*

ans ma Sœur Flavie nous aurions vécu en & en bonne intelligence avec elle en nous nt à de semblables dévotions, parce que le commencement elle paroïssoit assez raison- : mais depuis qu'elle l'eut animée contre & qu'elle lui eut donné des impressions de duite de nos Mères, telles que l'on fait, il roit plus de quartier avec elle; & comme son est fort borné, & si limité qu'il ne s'étend si loin que son obéissance aveugle le lui peut tre, quand elle est arrêté à une chose, il est ible, humainement parlant, de la faire chan- : sentiment. C'est dommage qu'elle n'ait pas truite de la vérité, & qu'elle n'ait pas connu ritables maximes de l'Évangile, car assurée- elle y persévéreroit avec une constance iné- ble: mais il est vrai, qu'elle est bien à plain- s'être laissée tromper par ceux qui, en persé- les défenseurs de la grace de Jésus-Christ, it en même tems corrompre par leurs maxi- emicleuses la pureté de celle de l'Evan-

is pour revenir à ma Sœur Flavie, c'est u- LVII.  
Ruses de la  
Sœur Fla-  
vie.  
rsonne qui a des adresses extraordinaires  
cacher ses mauvais desseins, pour sonder  
ement le sentimens des personnes à qui elle  
& pour tirer d'eux ce qu'elle veut savoir;  
oins de la connoître aussi bien que nous fai-  
il est comme impossible de ne se pas laisser  
ndre. Un jour que je revenois de voir Mon-  
ir je la trouvai, en rapportant les clefs du  
, auprès de la porte du Tour: elle me dit  
à mine gracieuse: „ Je pense que vous ve-  
voir Monseigneur.” Je lui répondis, oui.  
ptinua: „ Ma Sœur, vous ne savez pas  
plaisante chose: il y a très-long-tems que  
gens le cherchent: ils ne savoient ce qu'il  
t devenu. Rép. Ma Sœur, ils ne l'eus-  
pas cherché bien loin, s'ils eussent été

„ que vous signiez que cela est, & qu'en effet  
 „ homme a tué cet autre: il y a quantité de per-  
 „ sonnes, qui l'ont vu aussi bien que moi, &  
 „ témoigneront qu'il n'y a rien de plus vrai.  
 „ lui répondrois: Monseigneur, je vous supplie  
 „ très-humblement de m'excuser: je ne doute  
 „ point que vous ne disiez vrai, & que ce ne soit  
 „ une chose certaine, qu'un tel que vous me  
 „ dites a tué cet autre: cependant, Monseigneur,  
 „ comme je ne l'ai pas vu, je ne puis pas signer  
 „ avec les personnes qui en sont témoins.  
 „ l'interrompis pour lui dire: „ Voilà justement  
 „ que nous disons du Fait de Jansénius: nous  
 „ ne voulons pas signer, parce que nous ne  
 „ vous pas vu.” Elle répondit: „ Je vous supplie  
 „ plie, laissez-moi achever, vous verrez que vous  
 „ tomberez d'accord avec moi.” Elle continua:  
 „ Monseigneur me répondroit: je sais bien que  
 „ vous ne l'avez pas vu: je ne demande pas votre  
 „ votre Signature comme un témoignage que vous  
 „ rendiez: je souhaite seulement que vous signiez  
 „ parce que je vous demande cette soumission, par  
 „ laquelle vous ne ferez que témoigner que vous  
 „ vous en rapportez à ma parole, & que vous ne  
 „ doutez point que je ne dise vrai. Après cela  
 „ Monseigneur m'auroit donné cette assurance  
 „ je ne ferois aucune difficulté: car quand on ne  
 „ doute point d'une chose, on en est persuadé in-  
 „ térieurement. Elle continua, il est bien cer-  
 „ tain que, quand on viendroit à faire le procès  
 „ celui qui a tué, & que l'on verroit ma Signa-  
 „ re avec celle des témoins, on ne pourroit pas  
 „ se persuader autre chose sinon que j'aurois signé  
 „ par soumission, & pour obéir à Monseigneur,  
 „ parce qu'on sauroit bien qu'étant Religieuse,  
 „ comme je suis, je n'aurois pas vu tuer cet  
 „ homme: tout de même, ma Sœur, quand on  
 „ verra à l'avenir mon nom au bas du Formulaire,  
 „ re, on jugera bien que je n'aurai signé que par  
 „ sou-

omission, & non pas pour rendre témoignage  
 ar moi-même de la doctrine de Jansénius, par-  
 : qu'on saura bien que je n'aurai pas été ca-  
 ble de lire son livre. R. Qui vous assure qu'on  
 rera cette conséquence quand on verra votre  
 ignature: on n'a jamais ignoré, & on n'ignorera  
 as encore à l'avenir qu'une Signature publique  
 t un témoignage: pourquoi l'attribuer plutôt à u-  
 e soumission qu'à un orgueil? quand on verra vo-  
 e nom avec celui des Evêques & des Docteurs,  
 se pourra-t-on dire autre chose sinon: *Voilà*  
*celle qui avoit une grande présomption, s'en être une*  
*de hardiesse à elle de porter un jugement sur des*  
*lres de Théologie: avec cela il falloit que ce fût*  
*personne sans conscience, & sans crainte de Dieu,*  
*condamner un Evêque Catholique, & d'affirmer*  
*serment par une Signature publique qu'il y a des*  
*ies dans son livre qu'elle n'a pu être capable de lire.*  
 ajoutai, vous voyez, ma pauvre Sœur, que  
 tre raison est plus contre vous que contre  
 oi; & je vous assure qu'elle m'éloigne plus de  
 Signature, qu'elle ne m'en approche: si vous  
 avez rien de plus convaincant, vous n'êtes  
 s des mieux fondées." Elle répondit: „ O  
 ais c'est que vous n'entendez pas. R. C'est  
 me cela."

Ensuite je lui parlai de nos Mères. Je lui  
 disai si elle n'en savoit point de nouvelles,  
 mes lui avoir témoigné la douleur & l'ennui  
 j'avois d'être si longtems sans les revoir, j'a-  
 dis, Mon Dieu quel jour que celui de leur  
 èvement!" Elle répondit avec une dissimula-  
 ion une hypocrisie qui me fit horreur, & qui  
 peut exprimer: „ Ma Sœur, il est vrai, ja-  
 ais je n'ai vu une telle journée: pour moi ja-  
 ais rien ne m'a tant touché que la sortie de  
 s chères Mères: je ne sai à quoi il tint que je  
 en sois morte de douleur: notre pauvre Mère  
 gnée, que j'aime tant, hélas! mon Dieu,

LX.  
 Dissimula-  
 tion & hy-  
 pocrisie de  
 la Sœur  
 Flavie.

„ quand je songe que je ne la reverrai  
 „ plus, je ne sai à quoi j'en suis." " Je le  
 „ priez Monseigneur l'Archevêque de vous  
 „ dire." Elle répondit: „ Hélas! ma pauvre  
 „ je n'y peux rien comme vous pouvez en  
 „ faudroit qu'elle eût signé pour revenir  
 „ ne tient pas à la Signature, ma Sœur,  
 „ est vrai que l'on dit tant de choses de  
 „ res & de vous à Monseigneur l'Archevêque  
 „ semble qu'on le veuille animer au-lieu de  
 „ ci: cela est piteux que l'on traite ses  
 „ Sœurs sans aucune compassion, & d'une  
 „ si dure qu'on auroit honte d'en faire  
 „ à des Étrangères." Elle reprit, dans  
 „ me d'humiliation qu'auparavant: „ Pour  
 „ Sœur, comme je ne me mêle de rien,  
 „ ne prends garde à rien, je ne dis au  
 „ rien de qui que ce soit à Monseigneur  
 „ vêque: au-contrain, je me suis quelque  
 „ contrainte avec des personnes qui lui faisoient  
 „ rapports; & je leur marchois sur le pied  
 „ avertir qu'il ne falloit rien dire contre  
 „ chain. Hélas! ma Sœur, je serois bien  
 „ ble d'accuser nos Sœurs & de parler à  
 „ gneur au desavantage de nos Messieurs & de  
 „ Mères: j'oublierois bien ce que je leur  
 „ suis obligée à la Maison plus qu'aucune  
 „ je ne ferai jamais ingrate de la charité que  
 „ eu pour moi; & je la reconnoîtrai en  
 „ qui me sera possible; mais, ma Sœur,  
 „ la conscience, jusqu'à la conscience, par  
 „ la, je vous baise les mains, mon salut  
 „ plus précieux que toute autre chose. Re  
 „ ma Sœur, est-ce pas conscience, est-ce  
 „ intérêt de salut, que l'on nous tient  
 „ comme nous sommes, qu'on nous insulte  
 „ toutes rencontres, qu'on se rejouit de nous  
 „ dans l'affliction, qu'on parle de nos Mères  
 „ de manière qui fait horreur, qu'on rend

Mère Eugénie des déférences & des respects qui lui appartiennent point ? Quand elle seroit ces abbeſſes titulaires, on ne lui pourroit pas dire autrement : la conſcience oblige-t-elle à appeller notre Mère, & à le faire en dépit de nous, comme ma Sœur Jacqueline. Nous priâmes l'autre jour, de la meilleure grâce du monde, que ſi elle vouloit l'appeller notre Mère, elle eût au-moins la bonté de nous épargner ; de ne le pas faire en notre préſence : mais elle, au-lieu de nous accorder une choſe, qui ſeroit ſi raifonnable, commença à le redire deux & trois fois. Je vous prie, ma Sœur, des hagières pouroient-elles faire pis ? Eſt-ce la conſcience qui fait agir de la ſorte ? Pourquoi encore baiſer la Mère Eugénie, quand on lui donne quelque choſe, ou qu'on la reçoit d'elle ? à quoi bon toutes ces affectations ? ſit-on mais pareilles choſes à nos Mères, ou, pour leur dire, l'auroient-elles ſouffertes. Pour moi, ma Sœur, ſi j'étois perſuadée en conſcience que je dois ſigner, comme vous dites toutes que vous l'avez été, je mettrois mon nom au bas du Formulaire, & rien plus." Elle répondit en ſouriant, „ on ne vous en demande pas davantage. Ne faites-vous rien davantage, vous, ma Sœur ? Les autres, qui ont ſigné, ne font-elles rien davantage ? Si on ne demandoit rien de plus, pourquoi la Mère Eugénie diroit-elle ſi ſouvent, *cent Signatures ne ſont rien*. Vous ſavez bien en conſcience que pour ſigner au nom de Monſieur l'Archevêque, de M. Chamillard, & de la Mère Engénie, il faut autre choſe." Elle répondit: „ Point du tout, ma Sœur, comment pouvez-vous dire cela ? R. Vous ſavez fort bien qu'on ne ſeroit pas content de celles qui ont ſigné, ſi elles n'étoient toutes dévouées à M. Chamillard, & à la Mère Eugénie, & toutes oppoſées à la Communauté. Ce n'eſt pas



20 allez, il faut accuser les Sœurs, passer des nuits  
 21 veiller pour épier ce qu'elles font, les appeler  
 22 hérétiques, revoltées, déréglées, les regarder  
 23 comme des personnes en péché mortel, & en un  
 24 plus d'horreur, comme le dit la Sœur l'Écrite  
 25 Ste. Marie, que l'on n'en a pour des filles de  
 26 chaste vie. Il faut dire, comme Sœur Philberte  
 27 soit dernièrement, que l'on ne fait pas de  
 28 ment Dieu ne nous abîme point, & la Mère  
 29 avec nous. Est-ce la conscience qui fait  
 30 toutes ces choses, ma Sœur, la Signature  
 31 vroit-elle avoir quelque chose de commun  
 32 cela?" Elle répondit: „ On ne fait point  
 33 cela, ma Sœur, R. on ne fait point tout  
 34 Ne fait-on pas encore pis? Qui croiroit  
 35 Sœur Euphrasie capable d'aller la nuit dans  
 36 greniers, par l'horrible froid qu'il faisoit ce  
 37 ver, regarder si nous ne fautions point les  
 38 railles pour aller recevoir des papiers? pour  
 39 nous prend-t-on, ma Sœur? Bon Dieu  
 40 quel état la Signature met-elle les gens!  
 41 Sœur Euphrasie est une personne qui ne peut  
 42 comme l'on dit, remuer n'y piés n'y patres, qui  
 43 ne va pas au Refectoire, parce qu'elle dit qu'elle  
 44 le ne sauroit marcher, qui couche à l'infirmerie,  
 45 parce qu'elle dit qu'il fait trop froid dans la  
 46 cellule; & elle n'a pas froid quand elle passe sur  
 47 la Terrasse pour aller monter la nuit à des  
 48 nes du grenier, pendant qu'il gèle à pierre  
 49 dre. Ce n'est pas tout, d'autres passent une  
 50 tie des nuits dans la chambre de Ste. Marthe,  
 51 pour voir encore mieux, si on ne vient point  
 52 par ces Jardins nous apporter des papiers."

LXXI.  
 Manfong  
 Sœur de  
 Ste. Marie.

Quoique la Sœur Flavie eût été elle-même  
 veiller dans cette chambre, elle ne laissa pas de  
 me dire avec une hardiesse épouvantable: „ Je ne  
 sache point qu'on ait été la nuit dans cette  
 chambre de Ste. Marthe." Je poursuivis: „ Mais  
 Sœur Jacqueline fait bien encore mieux: son

„ elle

„ esprit lui faisoit des inventions qui sont tout-à-  
 „ fait dignes d'elle : quand la viande est venue de  
 „ P. R. des Champs, elle s'en va la picquer avec  
 „ un grand couteau qu'elle enfonce jusqu'au man-  
 „ che. Monseigneur l'Archevêque dit que les Jan-  
 „ sénistes font par leurs maximes un Dieu terri-  
 „ ble ; & moi je vous dis , que vous en faites un  
 „ bien foible , puisque vous croyez que des pa-  
 „ piers sont plus capables de nous fortifier & de  
 „ nous soutenir que la puissance de sa grace. ”

„ PANDANT que je lui disois toutes ces choses ,  
 „ & quantité d'autres qui seroient trop longues à  
 „ rapporter , elle paroissoit comme une personne  
 „ qui ne fait à quoi elle en est , & qui n'a rien à ré-  
 „ partir. Je continuai : „ Il faut , ma Sœur , vous  
 „ dire une action encore plus héroïque de ma  
 „ Sœur Jacqueline. Je fus l'autre jour au Tour  
 „ lui demander la clef du Jardin des drogues , pen-  
 „ dant que les Jardiniers étoient en celui de Ma-  
 „ dame Daumont , ce qui étoit capable de lui ô-  
 „ ter tout soupçon que ce fût pour leur don-  
 „ ner des lettres. Elle me répondit avec une  
 „ hardiesse que je ne vous saurois exprimer : Je  
 „ ne vous la puis pas donner , & je n'ai pas le  
 „ tems de vous y aller mener : ce qui me surprit  
 „ si fort que je ne pus m'empêcher de lui répon-  
 „ dre : Ma Sœur , il me semble que ce n'est pas la  
 „ coutume qu'une Professe de sept ans en vienne  
 „ garder une de vingt. Elle me dit : Ma Sœur ,  
 „ on me l'a ordonné , j'ai promis obéissance , je  
 „ veux garder mes vœux : R. ma Sœur , vous a-  
 „ vez promis obéissance selon la Règle de St. Be-  
 „ noit & les Constitutions : je ne pense pas que  
 „ vous trouviez dedans , que vous deviez traiter  
 „ vos Anciennes de la sorte. Elle répondit :  
 „ Mais aussi , ma Sœur , vous ne faites autre cho-  
 „ se que d'avoir des communications au dehors :  
 „ c'est pour cela que j'ai ordre de vous mener au  
 „ Jardin. Je lui répartis : Ma Sœur , je vous

LXII.  
 Affront  
 fait à la  
 Sœur An-  
 gelique par  
 la Sœur  
 Jacqueline

„ trouve bien admirable. Est-ce que  
 „ que je vous craigne beaucoup ?  
 „ pauvre Sœur, que si j'avois des lettres à é-  
 „ ner, ou à recevoir, je ne m'incommoder-  
 „ point-du-tout pour le faire. Mais vous  
 „ vifitez rien : je ferois même fort étonné  
 „ ce que j'aurois à faire devant vous comme  
 „ vant une personne dont je n'apprends pas  
 „ rapports. Mais quand cela seroit, ma Sœur  
 „ que nous passerions des lettres, ne devriez-  
 „ être fâchée ? au-contraire vous devriez mon-  
 „ der, parce que vous pourriez bien croire  
 „ ce ne seroit que pour tâcher à faire revenir  
 „ Mères, & pour retabli la Maison dans  
 „ où elle étoit. ” Ma Sœur Marie m'a dit  
 „ pour dire : „ Mais pour cela ma Sœur Jac-  
 „ ne est bien excusable, car je sai qu'on lui a  
 „ commandé très-expressement de ne pas  
 „ à ce jardin là aucune de vous sans les accom-  
 „ ner : c'est un ordre à quoi elle ne faisoit  
 „ quer sans commettre une désobéissance très-é-  
 „ fiderable. R Ma Sœur, comme je le dis de  
 „ l'heure à ma Sœur Jacqueline, si on me faisoit  
 „ de semblables commandemens, je trouverois  
 „ moyen, si j'avois la charité d'accorder toutes  
 „ choses, de m'en excuser ; & je ne vois pas que  
 „ ma Sœur Jacqueline eut si mal fait de dire d'a-  
 „ bord : Ma Mère, je vous supplie très-humble-  
 „ ment de m'excuser de cette charge : il est vrai  
 „ que j'ai promis obéissance : aussi l'a rendrai-je  
 „ toujours dans les choses qui sont conformes à  
 „ ma Règle & à mes Constitutions ; mais ce n'est  
 „ point à moi à prendre garde à mes Anciennes :  
 „ si vous jugez, ma Mère, que mes Sœurs aient  
 „ besoin de cette veille, je vous supplie d'en don-  
 „ ner la charge à vos Sœurs, cela leur conviendra  
 „ mieux qu'à moi qui ne suis qu'une jeune Profes-  
 „ se, & qui ai plus besoin d'être observée que  
 „ qui que ce soit. Je n'ai pas peur, ma Sœur,  
 „ qu'on

LXXX.  
 La Sœur  
 Fiquin en-  
 que l'au-  
 son de la  
 Sœur Jac-  
 queline.

on eût contraint ma Sœur Jacqueline ; si elle  
 t parlé de la sorte ; ni qu'on l'eût accusée de  
 obéissance. Voilà comme devroient faire des  
 envers leurs Sœurs , & non pas leur être  
 opposées & toujours avoir d'autres senti-  
 me qu'elles : pourquoi faut-il qu'il y ait deux  
 rtis dans la Maison ?" Elle répondit : „ Cela  
 fâcheux ; ma Sœur , mais il semble que cela  
 peut pas être autrement : car par exemple ,  
 ne ne pouvons pas , après avoir obéi à Mon-  
 seigneur , faire comme vous faites : vous vous  
 posez : vous appelez de toutes les ordonnan-  
 es : vous ne voulez rien faire de tout ce qu'il  
 us commande. Il nous a donné M. Chamil-  
 de pour Supérieur , la Mère Eugénie pour Su-  
 prieure , & vous ne voulez pas les recevoir.  
 and Monseigneur en fait sortir quelqu'une ,  
 us trouvez que c'est une grande injustice :  
 ne dites qu'il n'a pas raison de vous traiter  
 mme il fait. Enfin vous condamnez toute sa  
 nde. R. Mais vous , ma Sœur , l'approuvez-  
 us ? Elle répondit : Oui , ma Sœur ; parce que je  
 is que Monseigneur est obligé en conscience  
 faire tout ce qu'il fait , qu'il a grande raison  
 vous demander la Signature , & vous grand  
 it de la refuser : nous ne pouvons pas dire au-  
 ment , car vous jugez bien , ma Sœur , qu'a-  
 nt obéi en une chose , nous devons obéir en  
 te à toutes les autres. R. Donc ma Sœur ,  
 us voilà d'accord. Cent Signatures ne sont  
 n , l'obéissance qu'on nous demande ne nous  
 lige pas seulement à mettre notre nom au bas  
 Formulaire : mais il faut avec cela condamner  
 Sœurs , les captiver , les affliger , les charger  
 reproches , dire du mal de la conduite de la  
 aison , & consentir qu'on en établisse une autre.  
 : n'est pas assez présentement d'aller tous les  
 it jours à confesse il faut y aller deux ou trois  
 is la semaine , ou autrement quand les per-

LXIV.  
 Suites de  
 la Signatu-  
 re du For-  
 mulaire.

27 sommes sont profferuées pour aller com-  
 28 on les viendra faire relever pour leur de-  
 29 leur défend de le faire." Elle répondit  
 30 Sœur, pour cela c'est une chose qui de-  
 31 quand nos Mères étoient ici, nos Sœurs  
 32 verles ne communioient pas sans leur es-  
 33 der permission & sans s'accuser de leurs  
 34 R. Ma Sœur, elles ne demandoient pas  
 35 munion les jours qu'elle étoit générale ;  
 36 les alloient dire leurs fautes à nos Mères  
 37 n'étoit pas qu'on les y obligeât, c'est  
 38 avoient de la peine, & qu'elles n'osoient  
 39 résoudre d'elles-mêmes à communier :  
 40 ment c'est tout le contraire.. on les ven-  
 41 confesser malgré qu'elles en aient ; & qu'  
 42 les disent qu'elles ne croient pas en  
 43 soin, on veut absolument qu'elles su-  
 44 sent, ou elles ne communieront pas." Elle  
 45 pondit: „ Ma Sœur, je sai mieux ce qu'il  
 46 soient que vous, si elles ne s'accusoient  
 47 de leurs fautes, les Mères les envoyaient  
 48 pour les reprendre de telles qu'elles fa-  
 49 mais présentement qu'elles ne veulent de-  
 50 de personne, & qu'elles ne rendent compte  
 51 que ce soit, je ne serois pas en repos si elles  
 52 munionient sans avoir été à confesse; mais  
 53 qu'elles y ont été, je m'en inquiète moins;  
 54 ce que si elles s'accusent sincèrement com-  
 55 les le doivent, le Confesseur pourra juger  
 56 leur disposition, & voir si elles sont capables  
 57 communier aussi souvent qu'elles font :  
 58 bien assez de le faire les Fêtes & les Di-  
 59 ches : pour les autres jours on a jugé à pt  
 60 de ne plus leur permettre. R. On reforme  
 61 donc ainsi les Constitutions peu-à-peu." (Elle  
 62 me je vis qu'elle ne répondoit rien, je lui  
 63 Mais comment pouvez-vous dire que nos Sœurs  
 64 Converses ne veulent dépendre de per-  
 65 Que savez-vous si elles ne rendent point c

LXXV.  
 On change  
 l'ordre des  
 versets  
 plus des  
 Sœurs Con-  
 verses.

de ce qu'elles font à nos Sœurs anciennes. Elles doivent dépendre de la Mère Eugénie, de ma Sœur Dorothée." Elle n'osa sans te ajouter *Et de moi*. Je lui dis : „ En vertu quoi , ma Sœur ?" Elle répondit : „ Parce que Monseigneur a mis la Mère Eugénie pour Supérieure ; & que les Constitutions disent que la Cellerière aura vue sur les Sœurs Confesses. R. Oûi, pour régler leur travail , mais pas pour gouverner leurs consciences."

fut dans cet entretien , ce me semble , qu'au moment qu'elle m'eut dit des nouvelles de ma Sœur Flavie Claire , qui étoit extrêmement malade , qu'elle m'eut parlé de la Signature qu'elle avoit prise , comme d'une chose dont tout leur parti tiroit un fort grand avantage , je lui demandai : „ Si dans le cas qu'elle rechapât de cette maladie , on ne ramèneroit pas à P. R. aussitôt qu'elle se verra en état d'être transportée , pour achever de se guérir." Elle me répondit : „ Il faudroit que qu'elle eût signé auparavant : " ce qu'elle fit assurément sans y penser , & en se coupant le cou c'est une chose qui lui est assez ordinaire. Ce qui me fit voir qu'elles ne faisoient pas si grand état de cette Signature qu'elles le faisoient autrefois.

LXVI.  
On faisoit dans le fond peu de cas de la Signature.

Vendredi dans l'Octave du St. Sacrement , à notre cellule pendant Complies , j'entendis des hommes qui parloient & qui faisoient beaucoup de bruit dans la chambre où étoient autrefois les Religieuses : je pensai aller voir ce que c'étoit , mais je me retins , croyant que je le pourrois bien voir en allant à l'adoration , si je prennois mon chemin par là : aussitôt j'entendis la voix de ces hommes dans un petit passage qui est au bout du Dortoir , ils entrèrent aussitôt pour y faire leur chemin. Bientôt ils furent vis-à-vis de notre cellule j'ouvris l'instant la porte : ce qui surprit fort les Religieuses Flavie & Dorothée , qui ne s'attendoient pas

LXVII.  
La Sœur Flavie faisoit transporter plusieurs personnes.

pas qu'il y eût quelqu'un dans le Dortoir à cette heure-là, qu'elles avoient assurément choisie pour faire leurs affaires plus secrètement; & même les conduisoient ces hommes sans sonner la clochette. Voyant qu'ils étoient chargés de gros ballots cousus, & accommodés comme si elles avoient voulu envoyer bien loin, & si gros & si peude ces hommes les pouvoient porter, je suis allé jusqu'à l'infirmerie, où étant je suis allé à ma Sœur Flavie: „Ma pauvre Sœur, est-ce donc que vous voulez faire sortir toutes les choses de la Maison?“ Elle ne me répondit rien de chose sinon: „Ce n'est pas pour mettre du bois, ma Sœur.“ Il faut savoir que depuis quelques années, elle n'avoit presque fait autre chose que faire sortir quantité de hardes, comme bois, lits, coffres, tables, armoires, chaises, paillasses, matelats, tours de lits, couvertures, &c. quand on lui en parloit, elle disoit que c'étoit pour meubler les chambres des personnes qui faisoient leurs affaires, & qui étoient au-dehors; tantôt que c'étoit des meubles qui lui étoient restés des enfans, qu'elle vouloit rendre aux parens; parce que se trouvant fort mal, elle craignoit de mourir avant que de les avoir rendus, tantôt que les parens les demandoient d'eux-mêmes; & quelquefois elle ne rendoit aucune réponse, prétendant que c'étoit lui faire grand tort que de prendre connoissance de ce qu'elle faisoit. Outre ces meubles qu'elle faisoit sortir par la porte de clôture, on la rencontroit très-souvent, allant vers le Tour, à des heures où elle croyoit qu'elle ne trouveroit pas grand monde par le Monastère, comme pendant le Refectoire, avant Prime, & après Complies, chargée d'étoffes, d'habits, de linge d'estime, de linges, de toile, de draps, de tables, de livres, de chenets, de pincettes, de pelles, de soufflets, &c. & de la plupart de tout cela en telle quantité, qu'à peine pouvoit-elle

narcher ; & quelquefois même , pour être trop ée , elle en laissoit tomber après elle , que leurs qui les voyoient alloient ramasser.

AIS pour revenir à ce que j'avois commen-  
 près qu'elle m'eut répondu ce que j'ai dit , LXVIII. On pense que c'é-  
 soient des étoffes.  
 en allai avertir une de nos Sœurs anciennes  
 que je venois de voir : elle me dit de tâcher  
 couvrir ce que deviendroient ces paquets :  
 de je quittois cette Sœur , j'entendis que ces  
 as hommes repassoient par le Dortoir pour re-  
 ier à la chambre des enfans : je fus attendre  
 retour au bas de la montée ; & quand ils fu-  
 près de moi , je mis la main sur leurs pa-  
 , pour tâcher de discerner ce que ce pouvoit  
 il me semble que c'étoit des étoffes , je n'en  
 pas assurée : ensuite je les suivis jusque dans  
 llerie ou les Sœurs Flavie & Dorothée leurs  
 ent décharger leurs paquets : jamais je ne vis  
 filles plus embarrassées qu'elles le furent à  
 ier : elles se faisoient signe l'une à l'autre ; mais  
 n'osoient rien dire , parce que moi-même je  
 isois pas un seul mot. Nous allames ainsi trois  
 uatre voyages de compagnie , pendant les-  
 je gardois un fort grand silence ; & au der-  
 voyage le paquet étoit si excessivement gros ,  
 l'homme ne le pouvant porter seul , il fallut  
 ire une Civière ; & parce que la porte de la  
 rie étoit trop étroite , ces hommes le poussè-  
 de toutes leurs forces pour le faire passer.  
 ant que nous allions & venions , la Sœur  
 e , qui relevoit de maladie , & qui pouvoit à  
 marcher , se plaignoit & soupiroit beaucoup ;  
 ndant que l'on chargeoit & déchargeoit les pa-  
 , elle se jettoit sur le premier siège qu'elle trou-  
 pour reprendre haleine. Enfin voyant que je  
 islois point , & voulant tâcher de me faire dire  
 ue chose , elle s'avisa de dire à ma Sœur Do-  
 e : „ Ma Sœur , je pense que ma Sœur An-  
 lique nous veut parler. ” Ma Sœur Dorothée  
 ne



de la Mère  
Eugénie  
aux plain-  
tes qu'on  
en fait.

Chœur nous priames la Mère Eugénie  
dans le Chapitre pour lui dire ce qui venoit  
passer. Elle ne nous donna pas la satisfaction  
étoit à souhaiter : au-contraire elle nous dit  
„ Qu'elle ne prennoit point connoissance  
„ des ces choses; que nous ne devrions  
„ mêler de trouver à redire à ce que faisoient  
„ Sœurs, M. de Paris les ayant établies  
„ charges où elles étoient, & leur ayant  
„ maniement de tout le Bien de la Maison  
„ elles pouvoient disposer comme bon  
„ sembloit, sans que nous eussions rien à dire  
„ desobéissance nous mettant hors d'état  
„ de tendre aucunement au Bien de la Maison  
„ nous n'avions plus droit de disposer,  
„ le Supérieur nous ayant privées de nos voix  
„ en Chapitre; que si néanmoins nous avions  
„ des plaintes à former sur l'injustice que nous  
„ sentions nous être faite, nous étions  
„ de les faire à Monseigneur l'Archevêque  
„ Monsieur de la Brunetière." Enfin après  
„ plusieurs raisons de part & d'autre, elle  
„ d'aller où étoient ces maîtres pour voir

eux au lieu d'où on les retiroit, qu'en celui on les faisoit passer, où il y avoit presque jours du soleil, ce qui étoit fort contraire à étoffes; & que de plus il n'étoit pas bon, pour transporter seulement des hardes d'un lieu en un autre, de les emballer, & de les envelopper comme elles avoient fait, qui montrait bien qu'elles avoient d'autre dessein que celui de les laisser là, & de les mettre à l'air" (qui étoit encore un autre prétexte qu'elles avoient pris) „ ce qu'on ne pourroit pas leur dire pendant qu'elles seroient dans les ballots :”

Si la Mère Eugénie se trouvant fort embarrassée de répondre, elle nous dit pour toute raison, „ Je ne sais point tout cela : faites en vos volontés si vous voulez, comme je vous ai déjà dit.”

Le lendemain à deux heures du matin, M<sup>rs</sup> Flavie & Dorothée furent mettre ordre à leurs paquets. Mais comme on a fait relation de la manière dont on les apperçut aller au Tour, faite à la Cellerie, d'où l'on ne vit sortir la Flavie que vers les cinq heures & demie, je ne répéterai point ici. J'ajouterai seulement ce que j'ai ouï dire à la Sœur Flavie, & ce qu'elle a dit à moi-même, pour dissimuler le véritable sujet pour lequel elle avoit été au Tour à une heure si induë. Ma Sœur Catherine de S. Paul en parlant un jour à l'infirmerie en ma présence elle lui dit d'abord, que „ s'étant trouvée très mal, & le cœur lui manquant elle avoit été au Tour prendre du vin;” & sur ce qu'elle lui en parla, qu'il y en avoit toujours proche du Tour pour prévenir de semblables accidens, elle répondit; „ Qu'elle en vouloit de meilleur que celui-là.” Quelque-tems après, & dans le même entretien, elle dit; „ Qu'elle ne s'étoit levée que pour s'aller chauffer, ayant un froid si étonnant qu'elle crut avoir le frisson; qu'ensuite „ elle

LXX.  
M<sup>rs</sup> Flavie & Dorothée  
de la Sœur  
Flavie à ce  
sujet.

„ elle étoit retournée au lit, & qu'elle  
 „ parfaitement bien dormi depuis trois heures  
 „ qu'à six." Entendant ces trois mensonges qu'il  
 le faisoit en un même discours, tout ce que je  
 fis fut de m'empêcher de parler: cependant  
 je ne dis rien, quoiqu'après que ma Sœur Ca-  
 zine de S. Paul fut sortie, elle se vint mettre  
 près du feu où j'étois, où elle fit un grand  
 d'heure sans que je lui disse un mot, excepté  
 la fin, voyant que je ne lui parlais point,  
 me demanda „ comment je me portois: " à  
 je répondis: „ Comme une personne qui a  
 „ médecine."

XXXI.  
 Elle prit  
 des habits  
 pour aller  
 au jardin.

Quelques jours après, elle me prit dans  
 le jardin, où après m'avoir entretenus de divers  
 choses, elle me parla la première de ce chan-  
 gement de meubles. Je lui témoignai l'étonnement  
 où nous étions, de la voir ainsi disposer des  
 des des enfans, qu'elle mettoit dehors, ou qu'elle  
 le changeoit de lieu, comme il lui plaisoit sans  
 rien dire à personne. Elle me dit: „ Qu'elle  
 „ voit demandé à la Mère Eugénie." Je lui ré-  
 pondis: „ Elle n'en savoit pourtant rien, que  
 „ nos Sœurs anciennes lui en ont parlé: et  
 „ l'a donc oublié," répliqua-t-elle. Ensuite  
 je me dit les mêmes raisons de ce transport que  
 Mère Eugénie: à quoi je fis aussi la même ré-  
 ponse, m'appuyant principalement sur le peu d'ap-  
 prence qu'il y avoit d'empaqueter ces étoffes pour  
 les transporter d'un lieu à un autre, & pour les  
 mettre à l'air. Elle ne répondit autre chose sinon  
 „ Ma Sœur, j'ai eu des raisons très-considerables  
 „ de faire ce changement: j'aurois peut-être en-  
 „ core un peu attendu avant que de le faire,  
 „ une lettre que j'ai vue ne m'avoit fait juger que  
 „ n'y avoit point de tems à perdre; mais qu'il  
 „ falloit les ôter incessamment. Elle vouloit par-  
 ler d'un billet que nous avions écrit à la Mère  
 Eugénie le 2. Juin, trois jours avant le trans-  
 port.

t. Je mettrai ce billet à la fin de cette lettre.

**COMME** je ne comprenois point d'abord de quelle lettre elle vouloit parler, je ne répondis rien, craignant de gâter quelque chose, en faisant méprise: de quoi assurément elle n'auroit pas manqué de faire son profit. Voyant donc que je disois mot, elle ajouta: „ Cela est étrange, mais c'est bien, que l'on soit capable de parler de la sorte, après avoir vu une telle pièce, & entendu donner des coups de la roideur qu'on en donna samedi au matin: il ne se faut pas étonner si je me levai bien vite pour aller voir ce que c'étoit. ” Je lui répondis: „ Ma Sœur, est-ce que vous croyiez que nous abattions les murailles de la Cellerie? ” Elle répartit; „ Je n'en avois rien, ma Sœur, quand on est capable de lire de telles choses, on est bien capable de faire des trous à des murs. ” Je répondis: „ Mais, ma Sœur, pour qui nous prenez-vous? ” Elle commença à branler la tête, & à lever les épaules, & me dit ensuite: „ Je ne sais pourquoi l'on trouve tant à redire que j'ai mis les hardes à la Cellerie, puisqu'elles sont où elles doivent être, à la Cellerière devant avoir soin des meubles de la Maison. Rép. Ma Sœur, si cela est, que ne les remettiez-vous donc entre les mains de ma Sœur Françoise-Claire quand elle étoit Cellerière? ” Elle répondit: „ Je le demandai à nos Mères, ma Sœur, mais elles ne voulurent pas me le permettre. Rép. A cette heure que vous avez fait, elles vous l'ont donc permis: est-ce depuis qu'elles sont sorties? ” Elle ne me fit point de réponse, mais commençant à s'emporter, elle me dit d'un ton qui paroissoit tout ému: „ Ma Sœur, est-ce, par exemple, que je n'ai pas tant de pouvoir de disposer des hardes que j'ai entre les mains, que ma Sœur Louise-Euphémie de celles du Noviciat, qu'elle a transportées, ”

LXXII.  
Prétexte  
de ce transport.

10 en l'état où vous êtes, & sans  
 11 pénitence." Ma Sœur Flavie ré-  
 12 ce à cause que j'ai signé, que  
 13 pour que je meure sans avoir fait  
 14 Ma Sœur Elizabeth répondit qu'out  
 15 parole & lui dis: „ Et moi non, je  
 16 laisse la Signature à part: car enfin  
 17 riez avoir eu de telles raisons de  
 18 votre faute en seroit moindre: mais  
 19 met le plus en peine pour vous  
 20 choses qui l'ont précédée, & celle  
 21 suivie." Elle répartit: „ Sachez  
 22 que je ne suis en aucune peine de  
 23 re, ni de ce qui la précédée, ni  
 24 suivie: j'ai en paix & en repos  
 25 & dans une parfaite assurance."  
 26 m'empêcher de répondre à ces paroles  
 27 sent trembler: „ Quoi, ma Sœur, est-  
 28 que vous soyiez dans cet état, & que  
 29 contribué à l'enlèvement de nos M  
 30 tout le monde dit que vous avez fait  
 31 ayez pas le moindre scrupule, ni  
 32 osez parler de la sorte? ah! cela m  
 33 A peine eus-je achevé ces paroles, qu  
 34 pour s'en aller, & se mit à pleurer.  
 35 Quoi, ma Sœur, vous ne voulez  
 36 Formulaire, craignant de faire un  
 37 méraire, & vous en osez bien faire  
 38 ne l'est pas moins? Pourquoi faites-  
 39 difficulté de dire que les Propositions  
 40 Jansénius, que de dire que j'ai fait  
 41 Mères? Qu'en savez-vous d'avanta  
 42 Sœur, l'un est bien plus vrai-semb  
 43 tre, néanmoins n'ajoutez rien à c  
 44 dis. Entendez le bien, je ne vo  
 45 solumment que vous les avez mise  
 46 que l'on dit que vous y avez co  
 47 disant cela, je me mis à genoux p  
 48 der pardon, mais au-lieu de s'a

LXXIV.  
 Écrite de la  
 Sœur  
 Flavie  
 le 10 Mars 1710.

LXXV.  
 Importer-  
 ment de la  
 Sœur Flavie  
 1710.

erre, me poussant des coudes & des mains, débattant jettoit de hauts cris, comme sans comparaison une personne possédée que les larmes l'étouffoient, elle ne dit autre chose, sinon: „ Je le dirai à l'igneur:” à quoi je répondis: „ Je vous ne toute la liberté, ma Sœur.” Je puis le je n'ai jamais vu un emportement si la colère étant en un point qu'elle alloit rendre furieuse: je n'en vis pas la fin, je sortis de la chambre avant qu'elle fût terrée; mais ma Sœur Elizabeth me dit qu'elle eût toutes les peines du monde à la tenir dans sa chaise; & qu'elle fut plus de six heures à tâcher de l'appaiser, pendant qu'elle avoit une si grande abondance de larmes, qu'elle croyoit pas qu'il fût possible de tant la fois, & qu'après qu'elle fut un peu revenue, elle témoigna beaucoup d'appréhension. Mère Eugénie ne fût ce qui s'étoit passé, & ensuite qu'elle s'étoit trop emporté, ce qui suffit pour faire voir que l'excès de la colère fût au de-là de toute expression, autrement elle ne l'auroit pas ressentie, & n'auroit pas d'apparence qu'une personne qui se proposoit de paroître devant Dieu dans une parure si simple, après avoir avalé le chameau, se mit en si grande peine, & s'inquiétât beaucoup d'un si petit mouchoir.

Quant à ce qui regarde la menace qu'elle m'a faite de m'accuser à Monseigneur l'Archevêque, ma Sœur Elizabeth l'assura que ce n'étoit qu'une chose que j'appréhendasse beaucoup, & au contraire j'étois une personne à lui qui n'alloit qu'à la première: à quoi elle répondit: „ Je ne crains rien, ma Sœur, j'apprend assez souvent à braver ce qu'elle fait dire.”

Il y avoit quelque sorte de raison, parce qu'en effet j'ai jamais hésité de dire à Monseigneur

T

l'Arche-

LXXIV.  
La conduite  
de la Sœur  
Flavie la-  
furieuse à  
l'Arche-

l'archevêque me fissent expliquer.

„ Monseigneur, quand vous seriez  
„ sans piété & sans conscience, elle  
„ pas de vous autrement qu'elle fait  
„ le tout l'ordre de la Maison, elle  
„ tout comme il lui plaît: elle est  
„ glemens affreux: & quand on lui  
„ re quelque chose, elle répond  
„ rien que par votre ordre, & que  
„ lui commandez de faire tout ce qu'  
répondit: „ Moi, ma bonne Sœur  
„ assure que ce n'est point mon in-  
„ agisse contre vos coutumes: au-  
„ serois bien fâché. R. Cependant,  
„ elle ne jure que par vous, elle  
„ continuellement de vous. Il sem-  
„ point de mal en la cité que vous  
„ fait." Il se contenta de répondre:  
„ veux pas qu'elle fasse cela.

PARLANT un jour à ma Sœur  
mandant: „ Si elle avoit bien pu se  
„ rez le Formulaire de Rome, à ca-  
„ qu'il faut faire sur l'Evangile,  
„ ou'oui, parce que M. Chénier

aux mystères de notre foi, n'avoit aucun rapport à une Bulle, qui n'avoit pour objet principal, que la créance d'un fait : " à quoi elle me répliqua d'une indifférence qui me surprit : „ Hé bien, je n'ai juré que pour les choses de la foi, qui sont dans cette Bulle." Je lui demandai encore, si elle étoit toujours bien contente d'avoir signé, & s'il ne lui venoit point quelquefois en pensée, qu'elle eût offensé Dieu." Elle répondit, „ qu'il étoit vrai, qu'elle avoit quelquefois un peu de peine de l'avoir fait, mais que quand elle étoit en inquiétude, elle s'en alloit à M. Chamillard qui la racommodoit : " c'est son propre terme. Sur-quoi je lui dis : „ Mais comment pouvez-vous avoir confiance à M. Chamillard, après avoir vu ce dont il est capable ? " Elle répondit : „ Ah ! ma Sœur, vous ne le connoissez pas : c'est un homme admirable, il demande une grande perfection des personnes qu'il gouverne, & conduit les âmes bien droit à Dieu. R. Il me semble pourtant que toutes celles qui le voient ne sont point dans un si haut degré de perfection, si elles vont à Dieu, ce n'est pas si droit que vous dites, elles font bien des détours." J'ajoutai : mais vous, qui êtes la fille spirituelle, en êtes-vous bien meilleure ? " Elle répondit, qu'elle ne parloit pas pour elle."

J'aurois encore rapporter quantité de choses qui m'ont été dites par Monseigneur l'Archevêque, M. Chamillard, la Mère Eugénie, la Sœur Flavie, ou ses adhérentes ; mais cela suffit pour faire voir la manière dont toutes ces personnes ont agi avec nous. Je puis dire que rien ne m'a été plus pénible à supporter, que la nécessité où nous étions de traiter avec des personnes qui n'avoient point d'autre dessein que celui de nous rompre, de nous perdre & de nous surprendre sans nos paroles : ce qui me mettoit quelquefois dans de grandes angoisses, parce qu'ayant toujours

LXXVII.  
Ce qui faisoit le plus de peine à la Sœur Angélique.



été conduites par des personnes sincères & loyales de déguisemens & de fourberies, je n'étais pas accoutumée à agir par un esprit contraire, & plus qu'à me tenir si fort sur mes gardes. Il est vrai pourtant que j'ai ressenti en beaucoup de rencontres une assistance de Dieu toute particulière, en sorte que quelquefois je ne me trouvois pas embarrassée de répondre à toutes ces personnes que je l'aurois été avec les plus équitables & mieux intentionnées.

Je ne sai aussi si l'on ne trouvera point que j'ai trop parlé; mais, quoiqu'il en soit, je puis dire que je l'ai fait bien peu en comparaison d'eux; jamais je n'ai vu des personnes si abondantes de paroles: j'étois quelquefois des quarts d'heure tout entiers à les écouter, & quand je disois quelque chose, ce n'étoit pour l'ordinaire qu'en répondant. J'évitois sur-tout de le faire quand ils étoient sur des points de doctrine, parce que n'étant pas savante, ils m'auroient bientôt mis à bout. Ils ne se sont jamais cependant beaucoup apperçus de mon ignorance, au-contraire, m'ont toujours cru plus capable que je ne suis, parce que je leur disois quelquefois assez à propos quelques mots à la traverse, plus, comme l'on dit, par bonheur que par science, qui leur faisoit passer que j'y entendois beaucoup. Ce n'est pas que je ne leur avouasse franchement mon ignorance, & que je ne les priasse quelquefois de proportionner leurs discours à ma capacité qui alloit jusqu'à avoir le sens commun & pas plus loin.

Mais pour ce qui regarde l'emportement avec M. Chamillard a toujours prétendu que j'étois jalouse, m'ayant fait passer dans toutes les rencontres pour une personne des plus emportées qui se puissent voir, c'est une chose qu'il avance sans fondement, parce qu'excepté en une seule occasion, je ne crois pas lui avoir témoigné, ou par mes actions, ou par le ton de ma voix, le moindre

ment d'émotion. Il est vrai que je lui disois franchement les choses; mais c'étoit d'une manière si froide, qu'elle tenoit plutôt de l'indifférence que de l'emportement, M. de la Brunetière m'ayant dit un jour qu'il ne savoit pas ce que j'avois fait à M. Chamillard, parce qu'il me faisoit toujours passer pour une personne emportée: je l'en pris à témoin, & le suppliai de me dire librement, si je m'étois beaucoup emportée dans les occasions où la Communauté avoit paru devant Monseigneur l'Archevêque, dans celles où je l'avois vu seule, & même si à lui-même en particulier, je lui avois parlé avec emportement. Il me répondit: „ Non  
„ véritablement vous n'êtes pas emportée; mais  
„ on peut dire que vous parlez avec une noble li-  
„ berté. Vous dites ce que vous voulez dire,  
„ mais ce n'est pas avec emportement. Vous pa-  
„ roissez froide, mais au-reste vous asseyez bien  
„ vos paroles.”

Tout ce que je puis dire pour me justifier de l'emportement dans lequel M. Chamillard a toujours prétendu que j'étois, c'est qu'en vérité on étoit bien embarrassé comment faire avec lui, & l'on se trouvoit toujours au milieu de deux extrémités également difficiles à éviter: si on le contrarioit il disoit qu'on s'emportoit: si on ne lui disoit rien, il l'attribuoit au mépris qu'il croyoit qu'on faisoit de sa personne, ou disoit que du moins les raisons étoient si bonnes, qu'on n'avoit rien à y opposer. C'est l'interprétation que la Mère Eugénie donna au silence que je gardai une fois à l'égard de M. Chamillard, faisant courir le bruit que j'étois demeurée sans lui pouvoir répondre, quoique je lui représentasse, quand elle m'envoya quérir pour aller au Parloir, où ils étoient tous deux ensemble, que je n'avois aucune difficulté à proposer à M. Chamillard sur le sujet dont il s'agissoit, & dont je lui disois que j'étois assez instruite pour ce que j'en avois besoin. C'étoit sur ce qui est rapporté dans

l'histoire du Pape Libère, dont il me dit, «  
« s'étoit trompé au sujet de St. Athanase, l'ay-  
« condamné injustement, comme avoient fait pe-  
« que tous les Pères assemblés au concile de  
« min, & que même ce Pape étoit tombé  
« l'hérésie des Ariens: que c'étoit pour cette  
« son que le Clergé l'avoit aussitôt déposé, &  
« ensuite un autre Pape. D'où il concluoit, q-  
« ne des raisons qui rendoit le Fait de Jansé-  
« plus certain, & qui faisoit voir en même te-  
« que le Pape ne s'étoit pas trompé en con-  
« vant son livre, éton que le Clergé ne le dé-  
« par. » A' quoi je ne pus m'empêcher de rép-  
« dre, contre la résolution que j'avois prise de  
« rien dire: « Je le pense bien, Monsieur, p-  
« corruption n'y a-t-il point à présent dans  
« mœurs de la plupart des personnes qui con-  
« sent le Clergé: si le Clergé avoit déposé le  
« pe, il seroit besoin qu'il y eût ensuite un P-  
« qui déposât le Clergé, ou qui du moins le  
« formât en pen: » à quoi M. Chamillard rép-  
« dit: « Il est vrai que la discipline n'est pas en v-  
« gueur comme autrefois. » Mais la Mère Ruy-  
« nie commença à s'écrier: « Ma chère Sœur, est-  
« ce de la sorte qu'il faut parler des Ministres  
« l'Eglise? R. Ma Mère, vous entendez bien q-  
« que dit M. Chamillard, si j'avois mal parlé  
« m'en reprendroit. »

LXXXIV.  
Il proposa  
à la Sœur  
Angélique  
la question  
si d'une  
nouvelle  
Bulle.

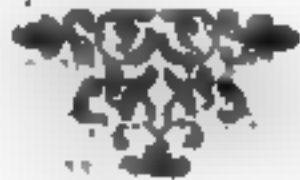
Il faut que je prouve aussi, par ce qu'il m'arr-  
va en une autre rencontre, combien M. Cham-  
lard souffre quand on ne lui répond point, & com-  
me, selon que je l'ai dit, il interprète à un mépris  
que l'on fait de sa personne le silence qu'on garde  
avec lui. Le jour qu'il nous demanda toutes  
particulier, pour nous dire qu'il étoit venu une  
Bulle du Pape pour commander la Signature, après  
que j'eus écouté, sans répondre un seul mot, la  
raison qu'il me dit pour me faire voir l'obligation  
qu'il y avoit de signer, qui étoit fondée sur une

communication les faits pour ceux qui refu-  
sent d'obéir, je me levai pour m'en aller : quand  
je fus au milieu du Parloir, il me rappella & me  
dit : „ Ma Sœur, je vous avoue que je suis ex-  
trêmement surpris, que toutes vos Sœurs que j'ai  
vues devant vous m'ayant parlé, vous soyiez la  
seule qui sortiez d'ici sans me rien dire : enfin je  
mérite bien peu si je ne mérite pas d'avoir de  
vous une seule parole. R. Monsieur, ce n'est  
pas par ce motif que je ne vous répond point,  
mais afin que vous ne disiez pas que je m'empor-  
te, comme vous le dites toutes les fois que je  
vous parle. ” Il répondit : „ Ah ! mais pourvu  
que vous ne disiez rien que de raisonnable, je  
ne vous accuserai pas d'emportement. ” Je ré-  
pondis : „ Monsieur, aviez-vous vu la Bulle avant  
qu'elle fût envoyée. R. Non, ma Sœur, j'ai  
appris seulement qu'elle portoit ce que je vous  
viens de dire, pour ceux qui ne voudront pas  
signer. R. Monsieur, je ne l'ai pas vu non  
plus, comme vous pouvez croire, c'est pour-  
quoi je ne puis parler en l'air, & vous dire si  
je la signerai, ou non, il la faut voir avant  
que de rien résoudre, peut-être sera-t-elle si  
bonne que je n'aurai point de difficulté, peut-  
être aussi que je ne le pourrai pas faire, il la  
faut voir. ” Il répondit : „ Oh ! voilà parler rat-  
sonnablement, je ne vous improverai jamais  
quand vous me parlerez de la sorte. ” Il fit une  
petite pause, & ajouta ensuite : „ Là là, ma bonne  
sœur, demandez moi quelquefois. R. Moi, Mon-  
sieur, que je vous demande : hélas ! c'est bien  
tout ce que je pourrai faire que de venir quand  
vous me demanderez. ” Il répondit : „ Hé bien,  
ne voilà-t-il pas déjà que vous recommencez. ”  
Je crois que ce fut en cette rencontre qu'il me  
mença, qu'au cas que je mourusse dans la deso-  
béissance, il feroit jeter mon corps à la Vierge : à  
quoi je lui répondis, „ que pourvu que mon ame

12227.  
Si l'on n'a  
pas le mot-  
passé.

« fût avec Dieu , il m'importoit peu en quel  
« droit on mit mon corps ; & que j'aimois au-  
« qu'il le fît traîner à la Voirie , que de le fa-  
« mettre dans une chaise d'argent : » à quoi il  
« meura fans réponse , comme il faisoit ordinai-  
« ment quand on lui témoignoit ne pas craindre  
« menaces.

Il ne me reste plus , en concluant cette Requête  
que d'assurer que les choses que j'ai rapportées  
sont celles dont je me souviens fort bien , &  
que l'on en puisse prendre librement ce que l'on  
jugera à propos , enforte néanmoins que cela  
puisse commettre les personnes qui ne m'ont  
donné sujet de me plaindre d'elles , ni moi-  
me. Je ne me soucie pas que l'on rapporte  
suite ce que j'ai dit , pourvu que l'on ne me nuise  
pas , sinon en de certaines rencontres où on  
ne pourroit me faire de tort. Cependant si l'on  
trouvoit à propos de faire autrement , je me  
mets de tout mon cœur à tout ce qu'on voudra  
tant en cela qu'en toute autre chose ; étant tou-  
jours persuadée de la prudence & de la discrétion  
des personnes qui s'intéressent dans notre affaire.



*Testation de la Sœur Angelique de S. Alexis,  
après la signature du Formulaire.*

Je soussignée Sœur Angelique de S. Alexis, Dieu  
m'ayant fait la grace de reconnoître en sa pré-  
sente, avec beaucoup de confusion, que les fautes  
& imperfections où je tombe si souvent, sont  
bien des effets de ma propre fragilité que des  
effets de ma négligence, & du peu d'attention que  
je ne veiller sur moi-même, pour examiner, com-  
me David, mes actions & ma conduite, & dresser  
mon cœur dans la voie des préceptes, en me gardant  
de tout ce qui peut lui déplaire, & ayant sujet de  
craindre que mon extrême foiblesse, de laquelle  
je suis très-persuadée, ne m'engage par une trop  
grande facilité, & par cette complaisance, qui m'est  
naturelle, ou à faire la signature simple du  
Formulaire, ou au-moins à consentir à quelque  
modement, à quoi je serois peut-être ca-  
pable de me rendre, ou par aveuglement ou par  
faiblesse, ou par l'éclat ou l'apparence des raisons  
qu'on me pourroit alléguer, ou enfin sous le pré-  
texte d'une déférence & d'une soumission générale  
à l'Eglise, que l'on me voudroit persuader par des  
raisonnements équivoques ou ambigus, dont mon incapa-  
cité & mon ignorance m'empêcheroient de discer-  
ner & de pénétrer le sens: pour prévenir ce mal-  
heur & pour me fortifier contre les tentations &  
différens pièges que l'on me pourroit tendre,  
par les caresses, soit par les menaces, soit par  
les violences & les rigueurs, soit par l'horreur que  
l'on

On ne voudroit inspirer d'un état aussi bas  
qu'est celui de mourir privée des Sacrements  
de l'Eglise & de la communion  
sacramentelle, j'ai cru être obligée de déclarer  
mes sentimens par cet Acte, que je fais  
librement & volontaire, sans aucune  
contrainte de personne, & après m'être mis  
présente de Dieu, en la même manière  
de disposition, où je souhaiterois d'être  
égard si j'étois sur le point d'aller par  
vant lui; & je désire que l'on ait égard à  
cette déclaration comme à ma dernière volonté,  
la considère comme une Protestation sincere  
& véritable, & que je voudrois pouvoir faire  
ce de toute l'Eglise, pour l'informer des  
motifs qui me portent à refuser la Signature  
ce n'est ni par orgueil ni par opiniâtreté, ni  
rét à mon propre jugement, ni par aucun  
ni considération humaine, mais par la seule  
d'offenser Dieu, de blesser la vérité qu'il lui  
me faire connoître, & de trahir ma conscience  
étant puissamment persuadée, que dans le  
l'ignorance où je suis de toutes ces matières  
telles, je ne me pourrois rendre à ce que l'  
firo de moi sur ce sujet, sans tomber dans  
faute très-périlleuse, ayant toujours considéré  
Signature comme un piège & comme un  
capable d'éteindre la charité & la vie de  
ce, sans laquelle il est impossible de plaire  
& d'arriver au salut éternel; & c'est pour la  
crainte que j'ai de tomber dans un malheur  
nécessaire & si déplorable, & dont j'apprehende  
ne me pouvoir relever, que je me suis résolu  
avec l'aide de la grace de Jésus-Christ, de  
poser à souffrir toutes sortes de maux, & la  
même s'il est besoin, plutôt que de manquer  
fidélité inviolable que demande une cause si  
& si fort au-dessus de moi: s'il arrivoit  
moins, ce que Dieu ne veuille permettre,

gueur de la captivité, les insultes, les menaces, les mauvais traitemens, l'accablement du corps & de l'esprit, où je me pourrois trouver dans une Maison étrangère, me portât, ou dans la saison dans la maladie, à consentir à quelque accommodement, ou à faire quelque Signature, dans quelques termes, dans quelques sens, ou dans quelque interprétation que les autres ou moi-même y pussent donner, je la desavoue par ce présent Acte, & je la déclare nulle, invalide & sans aucun effet, comme ayant été extorquée & arrachée par violence, par surprise ou par quelque autre manière. Je déclare de plus, que je souhaite, m'est permis, que ceux qui se seroient employés pour me persuader & pour m'affoiblir, soient coupables devant Dieu, & chargés, comme s'y sont si souvent offerts, de la faute où ils m'auroient fait tomber, ou par laquelle ils seroient obligés aussi-bien que moi de satisfaire à la justice divine, n'ayant point appréhendé de contraindre d'éteindre en moi l'esprit de vérité & de charité que j'ose espérer que Dieu y a mis par sa seule grace, m'ayant prévenue de ses miséricordes & de ses bénédictions, non seulement en m'appellant au christianisme, mais encore en m'inspirant le désir de la volonté d'être Religieuse, & de l'être en ce Monastère de Port-Royal, où il me donne par une bonté toute particulière le moyen de souffrir quelque chose pour lui & pour la défense d'une cause où il ne regarde que sa gloire & les intérêts de son Église. Que si Dieu par son secret jugement m'abandonnoit à moi-même en me faisant éprouver, par une chute déplorable, la profondeur de ma misère, je supplie & je conjure tous ceux, qui en sentent informés, d'être touchés de compassion sur mon état, d'en gémir devant Dieu, & de lui demander qu'il n'entre point en jugement avec sa servante, qu'il ne détourne point son visage de dessus moi, & qu'il ne me traite pas selon la



grandeur de mon péché : mais qu'il exerce sur  
sa miséricorde qui lui est propre, en me par-  
sant, par un excès de bonté, un affoiblissement.  
L'infirmité pourroit avoir plus de part que la  
bonté. Je déclare encore que mon intention  
est que cet Acte soit rendu public, en cas que je  
sois de sentiment, ou que l'on me laisse  
être dans la privation des Saints Sacrements,  
ou le scandale, qu'on pourroit prendre de la  
part d'une Religieuse de Port-Royal seroit en  
cette état pour le refus de la Signature,  
levé, quand on sera éclairci de mes véritables  
sentimens. C'est pourquoi je supplie la personne  
de les mains de laquelle je mettrai cette Déci-  
sion, de la faire imprimer; & je conjure en  
ce tems tous ceux qui la verront de prier  
pour moi, afin que Dieu me rende digne d'être  
nombre de ceux qui souffrent, non pour leurs  
péchés, mais pour la justice & la vérité.

Fait & signé en ce Monastère de Port-Royal  
de Paris, le onzième jour de July 1665. Jour  
l'Octave du Saint Sacrement.

Signé, *Seur Angélique de Saint Pierre*





us ne mettrons point ici la vie des dernières Religieuses de Port-Royal.

On les trouvera dans l'abrégé de l'histoire de la destruction de cette sainte Maison.

Nous ajouterons seulement ici le Sermon prononcé le Dimanche de la Quinquagésime de l'an 1675. à la Profession de la *Anastasie Dumenil*, dernière Prieure de Port-Royal des Champs, dont la vie se trouve dans l'ouvrage cité, ouvrage qui a paru l'année dernière en 3. vol. in 12. trouve encore à la fin de cet ouvrage : des domestiques de Port-Royal.

La vie de la Mère de Sainte *Anastasie Dumenil* a été si édifiante depuis son entrée à Port-Royal qu'elle a été une vive expression de tous les devoirs d'une vie véritablement chrétienne & Religieuse, exposés dans ce Sermon depuis sa Profession jusqu'à sa mort. Après cela il n'est pas étonnant qu'elle soit morte martyre de la vérité dans l'exil à Blois, chez les Urselines, le 18. Mars 1716. âgée de 66. ans, 11. mois, comme on le voit dans sa vie citée ci-dessus.

*Sermon de M. \* \* \*, prêché à la Presb.  
de la Sœur de Sainte Anastasie, le Dimanche  
de la Quinquagesime de l'an 1675.*

*Cecidit sors super Mathiam. Le sort tombé  
sur Mathias. Actes Chap. I. vs. 26.*

**C** est qui se passa de miraculeux & de grand  
l'élection de l'Apôtre dont la fête arrive  
aujourd'hui, me mène naturellement, ce  
semble, à ce qui doit, ma Sœur, se passer en vo-  
tre âme à Dieu me faire la grace de vous l'expliquer  
& que cette vérité sainte remplissant sans cesse  
votre esprit & votre cœur y établisse solidement  
vraie sainteté. C'est ce que nous demandons  
par l'intercession de la Sainte Vierge.

*Ave Maria.*

**V**ous êtes heureuse, ma très-chère Sœur, le  
sort est tombé sur vous.

Vous savez avec quel éclat S. Mathias fut  
élévé à la dignité d'Apôtre. En présence de ces  
vingt premières personnes qui faisoient toute l'E-  
glise, Dieu montra clairement qu'il le choisissoit.  
Cetee marque évidente du choix de Dieu est ce que  
l'Ecriture appelle sort. *Sors cecidit super Matbiam.*  
Le sort est tombé sur Mathias: c'est-à-dire, Dieu  
fit voir manifestement qu'il l'avoit choisi.

*Est.*

\* \* \* L'on n'est pas certain de l'auteur de ce sermon; peut-être  
est-ce de M. de Sacy ou de M. Arnaud, qui demouroient pour lors à  
Port Royal des Champs.

-ce Dieu, ma Sœur, qui vous a choisie ? ne craindrai pas de le dire, les épouses de Seigneur, sont celles que l'agitation & l'inle humaine ne jettent point en Religion, ue la piété sincère y amène : ces véritables en cela ressembtent aux Apôtres : *non vos istis sed ego elegi vos* : ce n'est point elles qui ont Dieu, c'est Dieu qui expressément les

choix de Dieu, voici ce me semble de quoi n'ex. une haute idée, ce choix de Dieu, ma est un sort sublime que Dieu lui-même gou- & règle comme bon lui semble. C'est de-là Paul a dit ; *sorte vocati sumus*. Nous avons ellés & tirés au sort. C'est de-là que Da- crie : *in manibus tuis sortes meæ* : mon sort, Dieu, est entre vos mains. C'est de-là que re parlant à cet orgueilleux, qui pour avoir : Batême n'eut pas moins d'impiété, & qui : que le S. Esprit étoit donné lorsque les s imposoient les mains, voulut donner de t afin qu'il pût imposer les mains & don- S. Esprit de la même sorte : il ne désiroit a grace, il souhaitoit la puissance : il ne de- it point d'être délivré, il cherchoit à être

dit S. Augustin : mais enfin S. Pierre le d'par ces paroles : *non est tibi fors neque pars hâc*. Vous n'avez point de part au sort de . Il y a donc dans notre sanctification une e de sort, & ce sort, ma Sœur, se déclare d'hui en votre faveur, & tombe sur vous.

is, ma Sœur, qu'est-ce que ce sort ? Écou- . Augustin dans l'énarration sur le 30. Pseau- *tem vocant gratiam quâ salvi sumus*. Les Ecri- appellent sort la grace par laquelle nous som- uvés.

moyen, ma Sœur, de parler de votre con- 1, & ne point parler de la grace qui vous tit ? S. Augustin dans la Lettre 142. par-  
lant

lant de la vierge Démétriade, dit, „ qu'elle  
 „ extrêmement prendre garde lorsqu'elle son-  
 „ devenir sainte, qu'en ne connoissant pas la  
 „ ce qui la sanctifie, elle ne devienne & ne  
 „ ingrate." Car ignorer la grace est assurément  
 une ingratitude, & la première reconnaissance  
 que nous lui devons est au-moins de la connoître.  
 L'Evangile propose dix vierges, & S. Augustin  
 dans son Epître 120. remarque qu'à les considérer  
 d'abord elles paroissent semblables : car si l'on  
 garde leur état, elles sont également vierges ;  
 si l'on regarde leur nombre, elles sont cinq  
 d'un côté & cinq d'un autre : si on regarde leurs  
 lampes, elles ont toutes des lampes, & leurs lan-  
 pes luisent. Cependant les unes sont réputées folles  
 les autres sont estimées sages. D'où vient cette  
 différence ? Les vierges sages, dit S. Augustin,  
 sont celles qui portent dans leurs cœurs con-  
 dans des vases un huile de prix, savoir l'intelli-  
 gence & la connoissance de la grace du Sauveur.  
*Intelligentiam gratia Dei portant in cordibus suis.*  
 Ainsi connoître la grace est une sagesse, & ne  
 pas connoître ce n'est pas seulement manquer de  
 reconnaissance, c'est manquer de sens. Connoi-  
 sez donc, ma Sœur, la grace que vous recevez.  
*sortem vocant gratiam quâ salvi sumus.* La grace, ma  
 Sœur, cette grace singulière que Dieu vous  
 fait est une manière de sort. Le sort a trois pro-  
 priétés : premièrement la cause du sort est cachée ;  
 en second lieu le sort ne fait point acception  
 des personnes : troisièmement le sort porte le bien  
 par tout où il tombe : voilà ce me semble une  
 vive image de la sainte grace que vous recevez.

PREMIÈREMENT la cause du sort est ca-  
 chée : car que deux ou trois Frères partagent une  
 succession, qu'ils fassent différents lots, qu'ils les jet-  
 tent au sort : il est assuré qu'on n'apperoit pas &  
 qu'on ne peut découvrir un certain point fixe qui  
 détermine le jet du sort : belle figure de la grace

lutt Saint Augustin dans l'Épître 105. „ La  
 ace ; dit-il, n'est point une aveugle nécessité  
 du destin, n'est point une inconsidérée témé-  
 é du hazard, mais c'est l'éclatante & magni-  
 que profondeur de la sagesse & de la science  
 Dieu, qu'on ne connoit point, que l'Apôtre  
 Paul n'explique pas, mais admire: *ô altitudo.*  
 hauteur de la bonté & de la conduite de Dieu,  
 ie vos jugemens sont impénétrables!" D'où  
 t, ma Sœur, que la grace est venue à vous?  
 est-ce qui peut en cela sonder les conseils de  
 : *foris est veniens de Dei occultâ voluntate apud*  
*non est iniquitas.* C'est un coup du sort dont  
 use est dans la haute volonté de Dieu, qu'on  
 adorer, qu'on ne peut connoître, qui n'est  
 t injuste, mais qui est cachée.

En second lieu le sort ne fait point acception  
 personnes. Je reviens à ma première compa-  
 n: qu'entre ces Frères, qui tirent au sort, les  
 aient des qualités honnêtes, que les autres  
 : eu dans leur vie des emportemens insensés,  
 rt ne considère rien indépendant & absolument  
 re de lui-même, il va où son poids le porte.  
 h Dieu, souverain dispensateur de ses grâces, les  
 ad quand il veut, où il veut & comme il veut:  
*meriti prærogativa.* Le sort & la grace ne re-  
 pensent point le mérite.

1<sup>er</sup> 1<sup>er</sup>, ma Sœur, que Dieu vous ait donné  
 alens naturels, ou ne vous en ait point don-  
 que la vie que vous avez menée jusques à  
 nt ait été innocente, ou non: la grace qui  
 est faite est entièrement & généralement gra-  
 : c'est une libéralité & une miséricorde pu-  
 & il n'y a rien en vous que Dieu ait considé-  
 r vous la faisant.

1<sup>er</sup> 2<sup>o</sup> nous a hautement fait voir cette vérité  
 l'ancienne loi.

retire Israël de la servitude d'Égypte, & le  
 entrer dans la terre de promesse.

rité.

**SORTIS** d'Egypte ils ne se rendirent dignes des bontés de Dieu. Dans le D perdirent en des égaremens de cœur & & continuels : ils regrettèrent leurs fers, sentent eu de la joie de retourner en Egypte heureux. Néanmoins Dieu, malgré un ni de desobéissances & de revoltes, ét dans la terre heureuse qui leur étoit pro

**TELLES** sont quantité d'ames que la Dieu attire en Religion : malgré leur incédente Dieu les choisit & les sanctifie.

**CELA** nous apprend à nous humilier sous la main de Dieu & à adorer profondément sa miséricorde.

**CONSIDÉREZ**, ma Sœur, combien nous ne reconnoissons de personnes que Dieu laisse dans le danger de quand il vous en tire. Le sort les tomber sur vous. Au milieu de la tempête miraculeux s'élève seulement pour vous sans faire toutes les autres entre les écueils de la mer au port. Reconnoissez & louez la main de Dieu qui vous délivre & vous empêche de

**IRAI-je** en cet endroit tous les avantages de la Religieuse? Cela se voit de soi même. On qu'Israël fut esclave tant qu'il demeura en Égypte, & qu'il fut libre au moment qu'il entra dans le Désert. Ce fut dans le Désert qu'Israël vit la celté du Seigneur: ce fut dans le Désert qu'Israël la loi de Dieu: ce fut dans le Désert qu'une ro dure donna à Israël de l'eau avec abondance fut dans le Désert qu'Israël mangea le pain del, & que la Manne fut sa nourriture.

**Et, ma Sœur,** vous serez en liberté, vous en sûreté, vous serez débarrassée de l'apion des affaires, du trouble des passions, la servitude des sens, & de tous les dangers de vie mondaine: la retraite vous préservera, la le vous conduira, l'exemple vous soutiendra: veillera sur votre ame; & de toutes parts vous z aidée pour votre salut.

**VOTRE** sort fera dans les mains de Dieu; & ce que votre sort fera dans les mains de Dieu, is espererez. Si votre sort demenroit dans vos ns, il n'y auroit pour vous rien à esperer: car mains de l'homme ne sauvent point l'homme. la ce qui doit vivement relever votre esperan- est que votre sort est dans les mains de Dieu, seul a la puissance nécessaire pour vous sau-

**ET** vérité nous est clairement marquée dans l'écume XXX: 17. *Ego autem in te speravi Domine, Deus meus es tu, in manibus tuis sortes meae.* eigneur, je suis tout plein d'esperance; & la ison c'est que vous êtes mon Dieu, & que on fort est entre vos mains." Le sort de Da- entre les mains de David eut été pour lui un t de desespoir: mais son sort entre les mains Dieu est l'inébranlable motif de son esperance. ous mettons notre esperance en nous-mêmes, s serons trompés, parce que nous sommes na- llement méchants & très-foibles: mais met-  
tons



ne fait désirer que lui: Il ne fait  
seul. Dominus est pater hereditatis meae  
succession celste & vos richesses lui  
qui est tout don, tout puissant, &  
être votre héritier. Recueillez son  
héritage une si haute succession, &  
mieux pour ne la point dissiper  
perdre. Il y a des gens dans le monde  
attachent uniquement à leur Bien, leur  
& occupent tout leur cœur: Ils travaillent  
pour l'augmenter: ils font tout  
qu'il ne diminue. Dieu, ma Sœur, vous  
attachez vous seulement à Dieu: ne  
que de Dieu: faites tous vos efforts  
ser de plus en plus dans votre amour  
riche trésor que vous trouvez, &  
vous donne.

Ce sort est grand, ma Sœur: Il  
il vous sanctifie. Mais ce sort, qui est  
grandeur & gloire: s'il vous est  
charge: & il ne vous sanctifiera que  
vous acquiescer avec fidélité des  
devoirs qu'il vous impose.

l'épineux chemin de la pénitence. faut point nous flatter : c'est pour faire qu'on se fait Religieuse : la vie des Monastères est une vie entièrement dévouée & consacrée à la pénitence.

Ma Sœur, la croix est votre lot, le votre partage, votre sort est de faire

qui demeurent dans les Maisons des Rois une vie agréable & molle : mais ceux qui entrent & qui s'enferment dans la Maison de Dieu se condamnent eux-mêmes à mener une

vie austère. faisons-nous, dit St. Bernard, que faisons dans nos vallées & dans nos cellules ? nous nous efforçons d'expier nos péchés, de satisfaire Dieu, d'assurer notre salut par la retraite, le silence, par la solitude, par les jeûnes, par les veilles, par les larmes, par les prières, par le travail des mains, par les sueurs du front, par l'application de l'esprit, par la macération & par tous les autres exercices de la pénitence.

C'est pour nous affliger & nous châtier que nous nous sommes retirés dans

les Monastères. *Benefiti sumus.* Comme les Apôtres, ma Sœur, expressément posés & destinés de Dieu pour servir *tanquam oves occisionis.* En cela semblables aux moutons, qu'on choisit & qu'on met pour la boucherie : ainsi les Religieux sont destinés que Dieu dévoue aux souffrances.

Le jour d'aujourd'hui célèbre la fête d'un Apôtre.

Les Apôtres sont morts martyrs. Nous n'en pouvons avoir la preuve ; mais nous le savons par la Prophétie de Christ, qui est une preuve sans comparaison plus certaine que l'histoire : car ce que les historiens rapportent des choses passées ne s'approche de la certitude de ce que le

Fils

les, cloués, couronnés, couronnés,  
maillés, égorgés, brûlés, crucifiés  
de Jésus-Christ. St. Mathias et  
son sort.

Les Religieux sont les successeurs  
non pas pour l'autorité, mais pour  
Jésus-Christ appelle les Religieux  
fontaine de la pénitence. Mortification  
vie consiste à se mortifier éternellement  
conditionnellement : la persécution  
leur condition. Ils se persécutent eux-mêmes  
faisant violence ils s'attachent sans  
leurs mauvais desirs, à dompter leur  
leur volonté, à terrasser leur chair &c.

VOILA la vie que vous mènerez  
naître : vous y aurez une condition  
& de souffrances : vous y entrez par  
fier avec Jésus-Christ.

NOUS avons dans ce Dimanche  
geline un Evangile considérable.  
marque à ses Apôtres ce qu'il doit  
salem : marquez-vous, ma Sœur,  
vous à vous-même ce que vous  
votre Maison.

que le Concile de Trente a hautement pour confondre le relâchement de ce derté. Toute la vie chrétienne, *tota vita christiana* est-à-dire, la vie de tous les Chrétiens, ment des Rois & de leurs Sujets, des & des Peuples, des Magistrats & des Reli- les hommes d'épée, des hommes de vil- gens du monde, des gens de cloître : la de tous les Chrétiens de toute profession, âge & de tout sexe, *si vere christiana est*, it chrétienne ; car si elle est juive, si elle me, elle peut être douce & voluptueuse : elle est chrétienne véritablement, *crux est riam* : ce ne doit être que croix & martyre. gens du monde s'examinent là-dessus, & omment ils peuvent faire pénitence, & si est crucifiée.

vous, ma Sœur, en cette Maison votre e & votre croix sont visibles. Jésus-Christ e époux. Ce que la femme de Moïse di- loise vous pouvez le dire à Jésus-Christ : *sponsus sanguinum es* : vous êtes à mon égard x de sang. Jésus-Christ est un époux de a versé du sang, & il en demande. Jésus- st un époux de sang : sa mort a été cruel- veut que ses épouses mènent une vie con- sa mort. La principale dot que cet é- nne à ses épouses ce sont ses douleurs.

aites-vous donc, ma Sœur ? Vous contractez us-Christ une alliance étroite, mais rigou- vous allez entrer avec Jésus-Christ en com- de souffrances : Souffrances heureuses, in- : préférables aux joies du siècle qui sont le l'enfer ! Souffrances heureuses qui étant finies, mériteront un bonheur qui ne finit Souffrances heureuses, que Jésus-Christ a s le premier, & qu'il a consacrées & adou- les endurent.

s pouvez, ma Sœur, vous récrier avec le  
Psal-

ter *Sanctos fors. illorum est* : voyez ces pénitentes; que nous condamnions comme voilà que leur sort est entre les Saints.

**C**ELA arrivera, ma très-chère Sœur, êtes fidèle à la vie que vous embrassez, est d'être sauvée.

**Q**UE cette espérance vous anime & courage : faites vos vœux avec confiance; du haut du ciel les accepte, les bénit, & vous inspire la fermeté générale, & vous inspire la fermeté générale, dont vous avez besoin pour plir. C'est ce que je vous souhaite au Père, du Fils & du St. Esprit. Ainsi soit



XXXXXXXXXXXXXXXXXXXXX  
**Discours de la Mère Angelique de Saint Jean  
sur la mort de Madame l'Abbesse de Nidoui-  
seau, Sœur de Mademoiselle de Vertu &  
très-attachée à Port-Royal, morte le 8.  
Janvier 1684.**

**D**A NS la conjoncture de l'affliction qui nous  
est commune & de celle qui vous est par-  
tière, ma Sœur, à laquelle l'union que Dieu  
a donnée avec vous nous fait prendre part,  
peut dire que nous trouvons notre consolation  
dans la charité qui rend les biens & les maux  
communs entre les personnes qu'elle unit; & elle  
redouble dans l'affliction, faisant davantage sen-  
tir la douleur des personnes qu'elle fait aimer  
qu'on est soi-même dans la douleur: ce qui  
qu'on est plus en état de les consoler, en leur  
faisant part de la consolation qu'on reçoit de Dieu  
les sentimens que sa grace imprime dans le  
cœur, car les afflictions étant des visites de Dieu,  
elles nous portent à avoir recours à lui, & rien  
est plus propre à nous attirer ses grâces, ses  
consolations & ses lumières, afin d'en recueillir le  
fruit pour lequel il nous les envoie. C'est le  
principal soulagement par lequel Dieu a voulu  
nous diminuer le poids de la perte de Madame  
notre Sœur, la faisant arriver dans le même tems  
à celle d'une personne †, dont la mort nous est  
sensible. Il faut joindre à cette conduite de sa  
pro-

Ce discours fut prononcé le 11. Janvier. 1684.  
Monsieur de Sach.  
Tom. III.

providence la considération de sa divine bonté qui nous doit persuader que les afflictions qu'il nous envoie ne sont point au-dessus de nos forces : & si elles paroissent fort grandes, c'est qu'il se prépare de plus grandes grâces pour les peccateurs, & qu'il veut nous en faire tirer de grands avantages.

La confiance qu'il faut avoir en la bonté de Dieu nous doit faire recevoir comme des biens tout ce qui nous vient par l'ordre de sa volonté, car comme un Père ne donne rien que de bon à ses enfans, Dieu ne donne à ceux qui l'aiment que ce qui leur est le plus utile : l'amour que nous avons pour Dieu est l'effet de celui qu'il a pour nous, puisque nous ne serions pas capables de mériter s'il ne nous aimoit, mais nous devons être persuadées que nous sommes malades, & que nous avons même plusieurs maladies qui nous font voir besoin de plusieurs remèdes. C'est pourquoy nous devons regarder comme un effet de la bonté de Dieu envers nous de ce qu'il s'applique à nous en envoyer de plusieurs sortes par diverses afflictions. C'est une marque qu'il nous veut guérir de ce qui doit nous être une grande consolation, parce que nous n'avons rien à désirer que cette paix spirituelle & cette pureté de cœur qui nous mettent en état de voir Dieu & de le posséder éternellement. Il ne faut donc pas que la vue de notre faiblesse nous fasse craindre d'être accablées sous le poids des afflictions, car Dieu est la force de ceux qui l'aiment. Il les soutient dans les afflictions qu'il leur envoie : c'est alors qu'il faut pratiquer ce que dit le Sage, d'avoir des sentimens dignes de la bonté de Dieu, afin de lui témoigner notre reconnoissance pour tant d'effets qu'il nous en a donnés, qui sont des gages qui doivent exciter notre confiance & nous faire dire avec Job *Quand même il me tueroit j'espérerois en lui.* Or ce que le St. Esprit nous recommande encore

autre livre de l'Ecriture, en disant qu'au jour  
s maux il faut se souvenir des biens : c'est ain-  
qu'on recueille le fruit des graces de Dieu, des  
ours & des consolations, qui nous ont été si a-  
tageuses pour nous avancer dans son service, &  
on peut réparer le peu de fruit qu'on en a fait,  
l'affliction nous rappelle à Dieu, & nous retirant  
choses extérieures, elle nous rend plus capa-  
s de l'écouter & de recevoir ses lumières, qui  
us le font connoître & nous connoître nous-  
me, & nous rendent persuadées que, puisqu'il  
us fait la grace de l'aimer, il ne nous afflige pas  
nous perdre en nous abandonnant.

**C**EST aux ennemis de Dieu à craindre les af-  
flictions, car étant pour eux des effets de sa colè-  
elles leur sont un poids qui les accable. C'est  
urquoi le prophète, qui sentoît combien il avoit  
mé Dieu, le prie de ne le pas reprendre & cha-  
dans sa colère : mais pour ceux dont le cœur  
parfaitement retourné à Dieu, ils doivent re-  
oir comme des gages de sa bonté les châti-  
es qu'il leur envoie, car s'il leur applique de  
forts remèdes, c'est qu'il a pitié de la pro-  
deur de leurs plaies, comme le Samaritain de  
vangile met du vin dans celles du blessé.

**N**ous oublions trop aisément nos maladies spi-  
rituelles : c'est ce qui fait que nous trouvons trop  
faibles & trop violens les remèdes que Dieu nous  
envoie. Si nous imitions le prophète, qui dit que  
son péché étoit toujours devant ses yeux, rien ne  
nous surprendroit dans la conduite que Dieu  
tient sur nous, parce que nous serions préparées  
à recevoir tous ses châtimens, désirant même qu'il  
nous épargne point en ce monde, pour nous  
punir éternellement.

**N**os âmes appliquées à elles-mêmes sentent les  
lèsses qui leur restent, & elles sont si touchées  
par les distractions & de dissipations d'esprit, qui  
comme des effusions de sang de leurs plaies



qui se rouvrent n'étant point entièrement fermées, qu'elles gémissent de ne pas assez gémir, pour obtenir de Dieu leur parfaite guérison. Car l'infirmité est le plus grand & le plus dangereux de nos maux, quand nous ne l'appréhendons pas, que nous n'en gémissons pas.

JE SUIS-CHRIST a souvent sujet de nous comparer au paralytique de la piscine: Voulez-vous être guéri, tant nous nous accoutumons à nos maladies spirituelles, sans que leur longue durée nous ennuye, au lieu que nous devrions avoir un si grand désir de nous voir délivrées de la servitude de nos imperfections & de nos défauts, que cela nous fit prendre avec joie le calice, quoiqu'amer, des afflictions que Dieu nous envoie, remerciant ce divin Médecin de nos ames, & qu'il ne se lasse pas de la longue durée de nos maux, comme il est écrit que la longue maladie ennuit le Médecin; & de ce qu'il continue nous y donner des remèdes, qui enfin nous guérissent si nous les recevons toujours avec foi & confiance en sa bonté, sachant connoître les bienfaits de ce charitable Médecin: car il ne faut pas ressembler à Jérusalem, qui n'a pas su connoître le tems de sa visite. C'a été pour elle un grand malheur, & ce seroit un semblable pour nous, si nous ne reconnoissons pas l'amour véritable de Dieu à notre égard, quoiqu'en apparence il nous traite avec quelque sorte de rigueur. Elle vit même de son amour, qui lui fait prendre soin de notre salut, avec une charité toujours agissante pour notre bien, soit qu'il nous console par ses secours qu'il nous donne pour marcher dans sa voie, ou qu'il nous afflige en nous les retirant pour nous réveiller de notre assoupissement.

Ce sentiment de la bonté de Dieu fait que non seulement on porte les afflictions avec patience, mais même avec reconnoissance, parce que c'est le partage qu'il donne à ceux qu'il aime.

pour les rendre plus dignes de ses récompenses éternelles, au lieu qu'il donne des prospérités temporelles à ceux qui ne sont pas dignes des biens du ciel. Leur bonheur passager sert à augmenter le poids qui les accablent un jour, pendant que les enfans de Dieu sont affligés & humiliés pour mériter un poids éternel de gloire, vers lequel cette chaîne de maux, qu'ils portent en ce monde par une suite presque continuelle d'afflictions, les tire & les élève de plus en plus. Considérons donc la bonté de Dieu, qui veut nous les rendre si utiles : car en nous unissant à Jésus-Christ par la communication à ses souffrances, elles nous approchent autant de la gloire qu'elles nous approchent de la croix ; & elles nous donneront autant de part à son Royaume, que nous en aurons eu à ses humiliations & à ses peines. C'est pourquoi nous pouvons dire avec le Prophète : *Que rendrai-je à mon Seigneur pour tous les biens qu'il m'a faits.* Il voyoit point en quoi il pût reconnoître les grâces continuelles qu'il recevoit de Dieu, en prenant le calice du salut : *Calicem salutis accipiam.* Ce calice du salut est celui de l'affliction & des souffrances : elles sont appelées calice, parce que Dieu nous le donne par mesure selon que nous avons besoin de ces remèdes ; & nous devons prendre ce calice avec amour, parce qu'il nous vient de son amour, ce qui nous oblige de lui en faire même un sacrifice d'actions de grâces en reconnoissant la bonté de Dieu pour nous. Le vin de douleur se change en un calice enyvrant, & la tristesse du cœur produira la joie du cœur par l'espérance qu'un jour, & qui peut être est bien près, Dieu effuera toutes nos larmes, & consolera toujours le cœur contrit & humilié. Les afflictions, reçues avec une soumission d'amour & de reconnaissance, forment ce cœur contrit &

le secours de Dieu nous est nécessaire. Car quand rien ne nous le chercher nous oublions ce que nous & ce que Dieu nous est, en lui seul que nous pouvons trouver de la consolation, de l'appétit & de la joie.

La première miséricorde envers nous donner de l'eau, c'est à dire, se sentir notre misère, de nous informer de pénitence, d'humilité & de nous mêmes. La seconde est changer cette eau en vin, nous attirant à sainte confiance, qui nous donne satisfaction à nous approcher du trône que nous avons de tristesse en pauvreté, & en sentant notre faiblesse, qui nous donne tant de penchant d'impuissance pour le bien.

C'est donc de ce calice, rempli qui humilie l'esprit & le cœur, pour rentrer dans son néant, que nous sommes sauvés par l'approche de Dieu et humbles, & cette joie sera suivie parce que c'est aux humbles qu'il leur sera dit un jour en chantant

quelque chose des consolations du ciel, & aussi passé par de si grandes peines, que la lui en étoit devenue ennuyeuse, en parle de sorte : *Certes quand je considère les souffrances de la vie présente, je trouve qu'elles n'ont point de rapport avec cette gloire que Dieu doit un jour nous rendre.* Si nous considérons bien cette épreuve, que nous sommes faire une juste comparaison de nos afflictions avec le bonheur où nous espérons qu'elles nous fassent arriver, & de nos tristesses avec la joie éternelle, qui sera le prix de nos larmes, ce que nous trouvons pesant, deviendrait léger, & ce qui nous semble nous paroîtroit court, comme il l'est en effet, si on le compare à l'éternité & au bonheur infini de Dieu, qui sera lui-même la grande récompense de tout ce que nous aurons bien voulu souffrir pour lui sur la terre. Car peut-on pourroit-on estimer trop long & trop dur ce qui nous sert de chemin pour arriver à la jouissance de Dieu, qui est notre souverain bien, en qui nous posséderons tout ce que nous aimons, sans crainte d'en être jamais séparés.

C'est cette foi & cette espérance qui changent notre eau en vin, par la joie qu'elle nous procure déjà dans l'attente de la joie éternelle à laquelle elle nous prépare. Si on avoit toujours l'esprit & dans le cœur l'idée de ce bonheur & le désir d'y parvenir, on souhaiteroit d'être comme les deux ou trois mesures d'eaux, figurées dans les paraboles des noces de Cana, c'est-à-dire, des vases qui nous fissent mériter plus de consolation spirituelle & ensuite plus de joie dans le ciel. Car comme ces vaisseaux pleins d'eau étoient pour la purification des Juifs, aussi les larmes servent à purifier les âmes qui confessent qu'elles ont besoin de la miséricorde de Dieu, pour leur remettre ce qu'elles ne peuvent

de la justice. Ainsi en addoucissant la douleur des péchés passés & des misères présentes, elles commencent à donner la joie par l'espérance de la gloire des enfans de Dieu.

VOILA' comme il faut avoir de l'eau afin qu'elle puisse être changée en vin : car si nous n'avons quelque chose à offrir à Jésus-Christ, il ne peut point éclater en nous la puissance de sa grâce, puisqu'il dit même dans l'Evangile : *On donne à celui qui a & il sera comblé de biens, mais à celui qui ne point, on lui ôtera même ce qu'il a.* Si par notre tiédeur & négligence nous nous obécurcir notre foi, par laquelle nous devons connaître notre Dieu pour l'aimer & le désirer & nous-même pour gémir de nos misères, nous ne deviendront-elles grandes & incurables ?

C'EST pourquoi il n'en faut pas demeurer à deux motifs, qui obligent à faire pénitence, pour être sauvé de la colère de Dieu en satisfaisant sa justice, mais, comme il n'y a que la charité qui rend la pénitence parfaite, il faut désirer le troisième motif de la reconnoissance envers Dieu, qui nous a tant aimé que de nous donner son fils, pour être le sacrifice de notre propitiation & de notre reconciliation avec lui ; & envers ce fils bien aimé, qui s'est livré pour nous, & qui a donné son sang pour nous racheter de nos péchés, dont il s'est chargé pour les expier, qui a pris sur lui nos douleurs & nos plaies pour nous en guérir, & qui est mort pour nous rendre la vie.

CE motif doit être bien plus puissant pour nous faire aimer les afflictions & les souffrances, parce qu'elles nous peuvent servir à témoigner à Dieu notre reconnoissance pour sa miséricorde, qui ne nous a pas laissés à demi morts, mais qui s'est tellement appliqué à nous guérir, que même il nous a mis en état de pouvoir mériter ses récompenses éternelles, au lieu des supplices éternels que nous méritions comme enfans d'Adam.

QUAND

QUAND ces trois motifs de pénitence ont donné à notre cœur la capacité des trois mesures, Dieu y verse l'eau des afflictions en telle quantité qu'il lui plaît, dans les sens, dans l'esprit, & dans le cœur : car nous sommes touchés différemment dans ces trois parties : la nature & les sens se font par la perte des proches : l'esprit l'est par des pensées & des réflexions sur l'état des personnes, & sur la crainte, ou sur l'utilité qu'ils nous avoient à plusieurs par leur capacité & leurs services : le cœur, qui est plus sensible que l'esprit, & les sens, est bien plus touché de la privation d'une personne en qui on avoit beaucoup de confiance selon Dieu, & dont on recevoit de grands secours pour les besoins de son ame, & de la nature est jointe à celle-là de l'estimation de la confiance, les trois mesures sont pleines. Mais l'amour de Dieu a la force de changer l'eau en vin, en nous élevant au-dessus de nous-mêmes & de toutes les choses créées, pour nous attacher à Dieu & nous reposer dans son sein. Mais sur cette troisième mesure, qui paroît augmenter beaucoup l'obligation de souffrir, diminue la souffrance & soulage la tristesse, faisant que, si on a l'inquiétude, c'est de ce qu'on souffre si peu pour un Dieu qui a tant souffert pour nous, & c'est ce sentiment qui change l'eau en vin, quand elle est bien dans le cœur, faisant voir combien il y a de justice dans ce que nous souffrons, & combien il nous est avantageux de souffrir & d'être ici dans les larmes, puisque c'est le moyen d'obtenir, non seulement une grande indulgence, mais aussi de grandes récompenses, selon que nos afflictions auront été plus grandes & plus étendues dans les sens & dans l'esprit, & qu'elles auront davantage pénétré le cœur.

LES trois mesures sont remplies, quand ces trois parties de l'homme sont affligées tout à la fois dans la perte d'une personne avec qui on étoit

...le cœur de  
 ...à l'œuvre, par  
 ...sur le  
 ...de fin  
 ...à l'œuvre avec le  
 ...il est difficile  
 ...sur la nature de  
 ...à l'œuvre, sur  
 ...conditions  
 ...pas, à qu'on  
 ...ce qu'on a voit de  
 ...être le plus  
 ...en la fin  
 ...d'actions de  
 ...se faire  
 ...à l'œuvre  
 ...d'un tel  
 ...à Dieu  
 ...en consentant  
 ...le plus cher  
 ...le plus de  
 ...le plus  
 ...notre conduite. Il y a  
 ...se laisse point  
 ...les vides que  
 ...d'autres secours

remplissant tous nos desirs & tous nos besoins. Il faut encore vous dire un mot sur l'affliction qui vous est particulière, & qui vous augmente le mal de celle qui nous est commune: car il ne faut pas l'accroître par des réflexions & des craintes pour une personne qui vous est si proche. Il faut que vous ayez vu en elle quelques marques de l'élection de Dieu, pour vous obliger d'espérer que Dieu aura fait miséricorde, quoiqu'elle ne vous ait pas paru aussi favorisée de ses grâces que vous l'avez souhaité.

Il faut dans ces occasions qu'il faut adorer la grandeur des jugemens de Dieu, sans les vouloir contredire. Il faut les regarder comme cette montagne, sur laquelle il donna sa loi parmi les éclairs & les tonnerres, autour de laquelle il commanda à Moïse de mettre des bornes, afin qu'aucun ne les pût en approcher de plus près, parce que si quelqu'un autre que lui vouloit y monter il mourroit.

Il est bon pendant la vie des personnes qu'on veut de faire ce qu'on peut pour les porter à suivre les plus surs conseils, qui font marcher par le chemin étroit de l'Evangile; mais quand on ne peut plus rien faire pour leur avancement, c'est lorsque Dieu nous a mis des bornes, qu'il nous défend de passer en voulant discerner sa conduite sur ces âmes, & découvrir de quelle manière il les dirige. Il faut seulement, dans l'espérance en sa miséricorde, le prier de la consommer en elles. On ne les suit jusqu'à la mort pour leur procurer des secours qui leur peuvent être utiles, mais quand elles sont arrivées à cette montagne des jugemens de Dieu, il faut s'arrêter aux bornes qu'il a mises, en adorant sa miséricorde & sa justice, & ne perdre l'espérance du salut de ceux qu'on voit mourir dans la communion de l'Eglise, ne permet point à son esprit de faire des réflexions qui affaiblissent le cœur & qui affligent la charité qu'on



a pour ces âmes : au contraire il faut plutôt se  
 fixer ce qui peut consoler la foi & l'espérance  
 la bonté de Dieu & le désir qu'on a de leur salut  
 sans s'arrêter à certaines choses qui pourroient  
 donner de la crainte, afin que nos prières ne soient  
 point troublées, puisque c'est le seul moyen  
 nous reste pour les secourir. Pendant la vie  
 personnes la crainte est utile, afin qu'elle fasse  
 prier pour elles avec plus d'ardeur & leur donne  
 les autres secours qu'on peut ; mais après la mort  
 il faut avoir plus de confiance que de crainte, &  
 d'adorer en paix la justice & la miséricorde de Dieu  
 qui a des trésors de remèdes pour le salut des  
 âmes, & qui les purifie même après la mort  
 qu'elles ne peuvent plus faire pénitence, achevant  
 en elles l'ouvrage de sa grâce par les flammes  
 purgatoire. Adorons cette bonté de Dieu qui  
 complit ainsi par le feu le salut de ses élus, &  
 ce que dit S. Paul, que si quelqu'un a édifié  
 le fondement de Jésus-Christ du bois, du foin  
 de la paille, il sera sauvé en passant par le feu  
 qui purifie les âmes de tout ce qu'il leur reste  
 fautes & d'imperfections, de terrestre & d'humain  
 qui les rend indignes du ciel, où il n'entre rien  
 que de pur & de saint. C'est ce qui nous oblige  
 de prier pour les défunts. Nous nous acquitterons  
 avec grande affection de ce que nous devons à  
 Madame votre Sœur, puisque l'union que nous  
 avons avec vous nous rend intéressées à son salut



# REMARQUES

sur l'HISTOIRE  
DES PREMIERS TEMS

D E

## PORT-ROYAL.

sur la suite des Abbeſſes qui  
ont gouverné ce Monastère  
depuis sa fondation jus-  
qu'à sa destruction.

*Pour ſervir de Supplément aux Mémoi-  
res précédens.*

On ne peut se dispenser d'insérer  
Mémoires ce qui peut donner  
l'état de Port-Royal, avant la M  
lique ARNAULD. C'est à qu  
les Remarques suivantes, qui on  
en partie de quelques endroits de  
du NÉCROLOGE, en partie d'  
écrit qu'on a corrigé sur plusieurs  
portans auquel on a fait des au  
jes considérables. Ce Manuscrit  
je par M. Blondel (Auteur de  
Saints, imprimée chez Desprez &  
derniers amis de Port-Royal) &  
compilation sur les Chartres qu'on  
servées dans ce Monastère, & qui  
titre: Preuves des Antiquités de  
de Port-Royal des Champs.

## REMARQUES

*Sur l'histoire des premiers noms de Port-Royal, & sur les Abbesses qui ont gouverné ce Monastère depuis la fondation.*

**L'**ABBAYE de Port-Royal des Champs (qui étoit située en un vallon à une demie lieue de Chévreuse, à deux lieus de Versailles & six de Paris,) est redevable de son établissement aux pieuses libéralités des Seigneurs & Dames de Marli, qui ont formé la branche cadette de l'ancienne Maison de Montmorenci, laquelle a donné à France tant de grands hommes qui y ont possédé les premières dignités. Cette Abbaye a dans ses anciennes Chartres divers noms, qui reviennent au-même: savoir *Perregium, Perrigium, Porregium, Porregum, Porreta, Portus Regis, Portus Regius; PORROIS, Porrait, Porreis, Porrcal, PORT-ROYAL*. Il y avoit dans ce lieu, avant l'établissement de la Maison de Port-Royal, une Chapelle de S. Laurent. C'est pourquoi ce saint Martyr étoit un des Patrons de l'Abbaye, où il avoit un autel dans le côté gauche de la croisée de l'Eglise, & l'on y disoit la grand' Messe le jour de sa fête.

MATTHIEU I. de Marli \*, fils puiné de Mathieu de Montmorenci Connétable de France, doit

\* Voyez le Nécrologe au 27. août.

doit être regardé comme le Fondateur  
baye de Port-Royal. Car ayant fait  
départ pour la Terre Sainte, elle la  
fidérales à Mathilde (ou Mahault) de  
son épouse, pour être employées à des  
piété, selon les avis d'Odón, de Sully,  
Paris, & proche parent du Roi Philippe.  
cette Dame crut devoir en fonder un  
de Filles de l'Ordre de Cîteaux; &  
dans ce dessein en 1204. de Milon de  
sief de Porrois, que Guillaume de la,  
neur du dit sief lui céda en propriété.  
ta aussi-tôt les fondemens du Monastère  
glise qui fut dédiée sous le nom de *Nostre*  
*Porrois*.

EN 1206. Mathilde de Garlande, e  
don de Sully, donna à cette Maison [de l]  
quinze livres parisis de rente sur la Terre  
lau, & dix muids de bled aussi de re  
moulins de Richembourg & Herchenon à  
Cette donation fut confirmée & ratifiée  
par Bouchard I. son fils aîné, Matthieu  
Marli & Guillaume ses Frères, & par Ma  
sa Sœur: dans la suite Pierre & Bouchard  
sans de Bouchard I. ratifièrent cette donat  
les autres, faites tant par Matthieu leur  
Mathilde son épouse, que par Bouchard  
Père, & Matthieu II. leur Oncle, com  
toutes les autres donations, faites aux Ro  
de Porrois des Biens & rentes qui releve  
leurs domaines & siefs. Au mois de Ma  
Bouchard I. du consentement de sa femme  
enfants, donna en échange de la rente de d  
de bled, faite par sa Mère, le Bois de  
avec les terres & friches jusqu'au ruisseau,  
sous de rente sur Meulan, qui en 1235. fu  
signés sur les revenus de Marli par Pierre  
du consentement de sa Mère & de son  
Presque dans le même tems que Mathild

tion de Notre-Dame de Porrois, Payen seigneur, donna (au mois d'Août 1204.) toute terre qu'il avoit au dit Fief de Porrois le long du ruisseau.

Les enfans de Mathilde se firent un mérite, & un exemple de leur Mère, d'augmenter les Biens du nouveau Monastère. Bouchard I. donna en 1204. une rente de vingt sous parisis sur le moulin de Marli. Il donna la même année, du consentement de sa femme Mathilde de Chateaufort, 20 arpens du Bois de Molereiz au lieu le plus proche de la Maison de Port-Royal des deux côtés du chemin, se réservant seulement vingt sous de rente. En 1214. il donna le reste de ce Bois, qui appartenoit à Mathilde de Chateaufort, laquelle avoit aussi dite avoir fait cette donation. En 1215. Bouchard & Mathilde cedèrent & donnèrent par chartre sous neuf deniers & une obole qu'ils avoient prise sur ce même Bois. Le même Bouchard donna aussi sa terre de Chaignai, au lieu de quinze sous de rente payable au Monastère, parce qu'elle relevoit de son Seigneur. Le Sieur d'Escrones se contenta dans la même année de douze deniers de rente. Mathilde ratifia sa donation au mois de Mars 1218. & elle fut confirmée par Gautier, Evêque de Chartres, & par la suite par les Rois Louis VIII. & Louis IX. Bouchard I. fit encore plusieurs autres donations à la Maison de Port-Royal, en sorte que c'est à juste titre qu'il en étoit appelé le *Fondateur*. Les anciens Livres des titres de cette Mai-

son. THIEU II. son Frère, donna entre autres Biens, en 1223. dix livres parisis de rente sur le moulin de Marli, pour l'entretien d'un Chanoine, comme aussi tout ce qu'il avoit à Aulnai & à Mainville, savoir une maison avec toutes ses dépendances, un moulin, des prés, des terres & les bois. Peu après ayant fait bâtir une maison près de Port-

après d'elle. Il est du mois d'Avril.  
 Mathieu de Montmorency, dit de  
 Breu à tous présens & à venir, au  
 port & perpétuelle aumône au  
 de Port-Royal, les maisons que  
 de Port-Royal sur la terre des  
 et, & la vigne que j'ai plantée au  
 & toutes les dépenses que j'ai fa  
 & la dite vigne." Ce  
 fut confirmé en 1223. par Guillaume  
 Paris

1223  
 1224  
 1225  
 1226  
 1227  
 1228  
 1229  
 1230  
 1231  
 1232  
 1233  
 1234  
 1235  
 1236  
 1237  
 1238  
 1239  
 1240  
 1241  
 1242  
 1243  
 1244  
 1245  
 1246  
 1247  
 1248  
 1249  
 1250  
 1251  
 1252  
 1253  
 1254  
 1255  
 1256  
 1257  
 1258  
 1259  
 1260  
 1261  
 1262  
 1263  
 1264  
 1265  
 1266  
 1267  
 1268  
 1269  
 1270  
 1271  
 1272  
 1273  
 1274  
 1275  
 1276  
 1277  
 1278  
 1279  
 1280  
 1281  
 1282  
 1283  
 1284  
 1285  
 1286  
 1287  
 1288  
 1289  
 1290  
 1291  
 1292  
 1293  
 1294  
 1295  
 1296  
 1297  
 1298  
 1299  
 1300

Toutes les donations qui ont  
 été faites dans les Chartres au  
 de Port-Royal, avant de Port-  
 ce, & des années suivantes, aux Relig  
 de Saint-Monastère Port-Royal  
 Agn. Car les lieux réguliers ayant  
 et 1278. on y mit alors des Religieux  
 et Lieux. Ce ne fut d'abord qu'  
 peu d'années après Mathilde  
 de Breu, Bouchard I. & Mathieu  
 furent auprès des Abbés de Clugny  
 & des Vaux-de-Cernai, afin qu'  
 le nouveau Monastère en Abbaye  
 et pour cela s'adresser 1. à l'Abb  
 de Clugny, parce qu'il est le premier Abb

être, comme on dit dans l'Ordre, le Père im-  
 muel : 3. à l'Abbé de Savigni de qui dépend l'Ab-  
 baye des Vaux-de-Cernai, comme ayant été fon-  
 dée en 1132. par le bienheureux Serlon, Abbé de  
 Savigni, dont la Congrégation particulière a été  
 réunie en 1148. à l'Ordre de Cîteaux. Ces Abbés  
 ont consenti à l'érection du Monastère de Port-  
 Royal en Abbaye, ceux de Savigni & des Vaux-  
 de-Cernai l'écrivirent à Mathilde & à ses enfans,  
 & bien qu'à Pierre de Nemours, Evêque de

Paris, Prélat, qui avoit succédé à Odon de Sully  
 en 1208. & qui avoit hérité de son affection pour  
 Port-Royal, accorda à ce Monastère le droit de  
 posséder, & fit au mois de Décembre 1214. avec  
 le Curé de Magni, un accord par lequel on  
 paya, pour dédommagement des droits paroissiaux  
 qu'il auroit pu prétendre, cent-dix sous pa-  
 ris qui lui furent donnés pour en acheter des re-  
 tentes à la Cure. Au mois de Mars suivant\*,  
 Pierre de Nemours fit en personne une visite à  
 Port-Royal, & ayant trouvé qu'il y avoit un fonds  
 suffisant pour y entretenir treize à quatorze Reli-  
 gieuses, il érigea le Monastère en Abbaye, du  
 consentement des Abbés ci-dessus nommés, & il  
 consentit qu'il y eût désormais une Abbessse. On  
 croit cependant pas qu'il y en ait eu avant  
 1214.

Il paroît qu'Eremberge a été la première Ab-  
 bessse de Port-Royal, & qu'il y avoit eu avant elle  
 trois Supérieures ou Prieures. Elle céda, au  
 profit de sa Communauté, sept arpens de terre  
 qu'elle avoit à Noisy; & elle reçut dans sa Maison  
 les Religieux des Vaux-de-Cernai pour Confes-  
 seurs, conformément au Règlement de l'Evêque  
 de Chartres & des Abbés de Savigni & de Vaux-  
 de-

de mois étoit encore de l'année 1214. parce que dans ce tems-là  
 le commencement de l'année n'étoit qu'au mois d'Avril.



de Cernai. On ne voit pas pourquoi l'Église de Chartres fit ce Règlement, l'Abbaye de Cernai étant du Diocèse de Paris, & celle de Vignol du Diocèse d'Avanches, si ce n'est que le Siège de Paris étoit peut-être alors vacant, Pierre de Nemours étant mort le 13. Septembre 1120.

La nouvelle Abbaye reçut bientôt de grands accroissemens par les libéralités des Rois, de ce, des Seigneurs du voisinage, de quelques-uns & de plusieurs autres Particuliers. Le Roi Philippe VIII. lui assigna sur la Prévôté de Paris six deniers parisis de rente pour chaque année. S. Louis, son fils, en prit tous les ans sous sa protection Royale, au mois de Mai & au mois de Juin 1244. Il confirma la Charte faite par son Père, & affranchit les Religieux de Port-Royal de tout péage pour leurs denrées. Reine Marguerite de Provence, sa femme, donna deux-cens livres parisis. Quelques Rois leur firent depuis différentes donations. autres Henri III. Matthieu Seigneur de Montfort du consentement de Marthe sa femme, leur donna en 1218. à prendre chaque année sur sa terre trois septiers d'orge & trois d'hiver (grains d'hiver) avec un doublier de vin & un sac de fure, à la charge de seize deniers de rente. Philippe de Vaumurier & Eremberge, sa femme, leur donnèrent au mois de Mai 1220. ou 1221. la même partie de leurs héritages, à condition de cinq sous tous les ans à l'Eglise de S. Germain pour leur Anniversaire. Jean Comte de Montfort \*, fils d'Amalric VI. & petit-fils de Louis le Grand, donna au mois de Juillet 1248. du consentement de Jeanne sa femme, deux-cent cinquante arpens de terre en un lieu tenant au territoire de Percei, se réservant la haute justice, & aba

\* Il étoit frère de Perronelle VII. Abbessé de Port-Royal.

Et la *simple malle* qui arriveroit parmi les Servants du Monastère qui demeureroient sur ses terres, c'est-à-dire, la *basse justice* : en considération quel les Religieuses de Port-Royal lui cédèrent tout ce qu'elles avoient en la forêt d'Iveline un muid de bled de rente dans la grange de *si*, qu'elles possédoient de la donation de son père & de ses Ancêtres. Hugues Abbé & le Couvent de S. Germain des Prés leur donnèrent en trois quartiers de vigne à Meudon & cinq à *siennes*, à cense de deux sous. Simon de *si*, Ecclésiastique, leur laissa par son Testament une maison aux Halles de Paris nommée *Rouge* : donation qui fut confirmée en 1180. par le Roi Philippe-Auguste, parce que la maison étoit dans sa censive. Emeline Dauterive, Sœur de Simon de Braie, donna en 1220. cent livres *parisis*, pour acheter quelques revenus qui serviroient à entretenir un Chapelain.

Plusieurs autres Particuliers, dont le détail est ennuyeux, firent aussi diverses donations à l'Abbaye de Port-Royal. Mais après les Seigneurs de Marli, il n'y en a point eu qui aient plus signalé leurs libéralités que les Seigneurs de Chesne, de Montfort, de Trie, & de Dreux. Plusieurs filles des uns & des autres, comme aussi quelques-unes des Maisons de Marli, de Narbonne, de Levis, attirées par les charmes de cette ville nouvellement habitée, la préférèrent aux avantages que leur naissance leur offroit dans le monde, & s'y faisant Religieuses furent toutes d'insignes Bienfaitrices \*.

L'ABBAYE de Port-Royal étant ainsi établie & commençant à se faire un nom dans le monde, les Rois lui donnèrent dans ces premiers tems divers pri-

Le *Métrologe* de Port-Royal fait mention de quinze Religieuses de différentes Maisons, dont il y en a eu cinq qui ont été Abbesses.

[illegible]

don ou bénédiction d'une Religieuſe, & où on liſoit entre autres choſes; que l'Evêque, qui dans cette cérémonie célébroit la Meſſe & communioit la Religieuſe, conſacroit pour cela une grande Hoſtie, qu'il rompoit en huit parcelles, de l'une desquelles il communioit la nouvelle Religieuſe: après quoi il lui mettoit dans la main droite courte d'un Dominical, ou petit linge blanc, les ſept autres parcelles de la Sainte Hoſtie, dont elle devoit communier elle-même durant l'Octave de la conſécration ou bénédiction, comme les nouveaux Prêtres ſe communioient pendant les quatre premiers jour de leur Ordination. L'on voyoit auſſi par les Tombes des Abbeſſes, que ſuivant le premier eſprit de S. Bernard elles ne ſe ſervoient point de Croſſe: elles pratiquèrent auſſi la même choſe dans les derniers tems de Port-Royal.

LA ſuite des premières Abbeſſes de ce Monaſtère eſt aſſez embarrasſée; & il y a bien des difficultés pour le rang de quelques-unes. Voici ce qui étoit le plus ſur juſqu'environ deux ſiècles avant l'établiſſement de la réforme, après quoi tout eſt ſûr.

1. *Kremberge* paroît avoir été la première Abbeſſe, ayant été élue vers 1216. L'ancien Nécrologe la nomme la quatrième, ſans faire mention de celles qui l'ont précédée: on a lieu de croire qu'elle a été la quatrième Supérieure; mais vraisemblablement avec le titre d'Abbeſſe. On ſait qu'elle étoit encore Abbeſſe en 1225. mais on ignore l'année de ſa mort, qui eſt marquée au 4. Octobre.

2. *Marguerite* étoit Abbeſſe en 1228. & vivoit encore en 1234. On ne ſait ni le tems de ſon élection ni celui de ſa mort.

3. *Perronelle* étoit Abbeſſe en 1245. Le tems de ſon élection & celui de ſa mort ſont également connus.

4. *Amicie* étoit Abbeſſe en 1265. C'eſt tout ce que l'on en ſait.

Ann. III.

X

5. An.

✓  
Suite des  
Abbeſſes  
avant la  
réforme.

## Remarques sur les premiers tenus

1. *Anne* peut avoir été la cinquième Abbesse, si aucune Pièce qui puisse fixer le temps de sa mort n'existe. L'ancien Nécrologe la nomme la cinquième, ayant compté *Eremberge* pour la quatrième.

2. *Eustace* est appelée la huitième dans l'ancien Nécrologe, qui marque sa mort au 26. On fait qu'elle vivoit en 1270. Si elle a été véritablement la huitième Supérieure de Port-Royal, il faut qu'*Anne*, dont le nom ne se trouvoit qu'une fois dans l'ancien Nécrologe, n'ait point existé ; & qu'on ait pu faire que le nom d'*Amicie* mal écrit, & plus mal lu, ait donné naissance à cette Abbesse.

3. *Perronelle de Montfort* parvint à succéder à *Eustace*. Elle est morte le 5. Mars 1275. Elle étoit fille d'*Amaulri*, Comte de Montfort & de *Béatrix* de Viennois, & petite-fille de *Simon le Grand* aussi Comte de Montfort. Sa famille donna des Biens considérables au Monastère de Port-Royal, où une de ses Sœurs & de ses Nièces ont été Religieuses avec elle.

4. *Philippe de Levis* étoit Abbesse en 1278. & vivoit encore en 1278. Elle apporta avec elle au Monastère cinq mille livres parisis, & cent employées à bâtir un nouveau Refectoire, & elle en enrichit l'Eglise d'une chaise d'argent, d'un grand calice, d'une croix, & d'un ciboire d'or. On voit un Aste du 12. Novembre 1291. où une Eglise de Levis est nommée présente avec la Cere ; mais on ne lui donne point la qualité d'Abbesse : si c'est la même que celle qui étoit Abbesse en 1278. elle s'étoit démise de sa dignité ; & de l'apparence, car on lisoit sur sa Tombe qu'elle avoit été autrefois Abbesse, *quondam Abba*. Sa mort est marquée au 19. Juillet. *Catherine* & *Yoland de Levis*, ses Sœurs, ont été Religieuses avec elle à Port-Royal. A l'égard de *Marguerite* la troisième Sœur, qui s'y retira après la mort

ſon Mari, Matthieu IV. de Marli, & en fut une Illuſtre Bienfaitrice, on lui en donna ſeulement l'habit \* dans ſa maladie où à ſa mort, afin de l'enterrer en Religieuſe; comme c'étoit autrefois la devotion des grandes Dames, ainſi que cela ſe voit à Maubuiſſon à l'égard de la Reine Blanche de Caſtille, Mère de S. Louïs.

9. *Marthe* étoit Abbeſſe en 1281. & 1291.

10. *Mabault DE VILLENEUVE*, qui mourut le 25. Novembre 1297. doit avoir été la dixième Abbeſſe. Elle étoit marquée ſur ſa Tombe la onzième: on auroit dû l'appeller ou la treizième, en comptant *Eremberge* pour la quatrième, ou la douzième, ſuppoſé qu'*Anne* n'ait jamais exiſté.

11. *Philippe DE VARENNES*, Sœur de *Matthieu* de Trie, Maréchal de France, fut enſuite Abbeſſe de Port-Royal, après l'avoir été du Pont-aux-Dames. Elle mourut le 6. Décembre 1325.

12. *Béatrix DE DREUX* lui ſuccéda. Elle étoit fille de Robert IV. Comte de Dreux, & de *Béatrix* de Montfort. Elle donna pluſieurs Biens au Monaſtère. En ſa conſidération *Yoland* de Dreux, ſa Sœur, qui fut d'abord Reine d'Ecoſſe & enſuite Duchefſe de Brétagne & Comteſſe de Montfort, donna cent livres tournois. La mort de *Béatrix* eſt marquée le 15. Mai, mais on ignore l'année.

13. *Jacqueline DE S. BENOIT* mourut le 26. Décembre 1333. ou 1335. Elle eſt appelée la douzième Abbeſſe de Port-Royal, ce qui ne peut être ſi *Eremberge* a été la quatrième, puisqu'en ce cas elle doit être la ſeizième, ou au-moins la quinzième ſi on ſupprime *Anne*.

14. *Déniſe DE PRE'AUX* qui lui ſuccéda, mourut, dit-on, vers l'an 1236. C'eſt tout ce que l'on en ſait.

15. *Agnès DE TRIE*, Sœur ou même Nièce de *Phi-*

\* Voyez le Nécrologe au 15. Avril.

### *Remarques sur les premiers tems*

de Varennes, gouvernoit Port-Royal. Elle fit faire de grandes réparations régulières & acquit des Biens assez considérables. Elle mourut le 15. Avril, on ne fait de quelle année. L'ancien Nécrologe la nomme treizième Abbessé : elle doit être la dix-huitième ou la dix-septième.

16. *Tiphaine D'ARDEVILLE* est la seizième Abbessé selon l'ancien Nécrologe qui ne s'accorde plus avec lui-même. On fait d'ailleurs qu'elle vivoit en 1352. Elle mourut le 21. Mai, on ne fait de quelle année.

17. *Petronille* est la dix-septième selon le même Nécrologe, suivant lequel elle devoit être vingtième ou la dix-neuvième. Elle mourut le 18. Décembre 1363.

18. *Guillemette DE SANDREVILLE* est appelée par l'ancien Nécrologe dix-huitième Abbessé. Elle avoit été Trésorière (ou Cellerière) en 1352 & elle en fut élue Abbessé le 15. Juin 1364. Elle mourut le 18. Juillet, on ne fait de quelle année.

Ces trois articles de l'ancien Nécrologe ont déterminé la conjecture que l'on a su vie jusqu'à présent sur le nombre & le rang des plus anciennes Abbesses.

19. *Perronelle DE GUILLONET*, qui vivoit en 1389. est appelée la vingtième dans l'ancien Nécrologe, qui augmente ici ses contradictions : car suivant son premier compte elle devoit être la vingt deuxième, ou la vingt & unième. Sa mort est marquée deux fois dans ce Nécrologe, au 9. Février & au 22. Décembre, sans date d'année. \*

20. *Agnes DES ESSARTS* gouvernoit Port-Royal le 28. Décembre 1399.

21. *Per-*

\* Dans la première partie du *Supplément au Nécrologe* sa mort est marquée, comme d'après quelques Monumens de Port-Royal, au 9. Février 1395.

21. *Perronne DES ESSARTS* étoit Abbessé en 1403. le 4. Décembre.

22. *Emerence DE CALONNE* l'étoit en 1404. On a des Actes où elle est nommée Abbessé en différentes années : le dernier est du 27. Avril 1413.

23. *Jeanne DE LOUVAIN* l'étoit en 1419. On voit par des comptes qui lui ont été rendus, qu'elle vivoit encore le 1. Août 1433.

24. *Michelle DE LANGRES* étoit Abbessé en 1447. & 1454.

25. *Huguette* l'étoit le 21. Mars 1467.

26. *Jeanne DE LA FIN*, Religieuse de Bonlieu, du Diocèse de Lion, fut faite Abbessé de Port-Royal en 1467. Ce Monastère étoit alors bien déchü de l'état florissant où il avoit été pendant deux siècles, tant par les injures du tems que par le malheur des guerres ; & il eut besoin, pour se relever, de trouver deux Abbesses aussi sages & aussi zélées que l'étoient Jeanne de la Fin & sa Nièce qui lui succéda, lesquelles gouvernèrent le Monastère de Port-Royal presque pendant un siècle entier. La première travailla beaucoup à rétablir le temporel de cette Maison dont les Biens avoient été aliénés, & elle mit en état ceux qui étoient en friche, & répara les ruines des bâtimens des Granges. Après quarante-cinq années de gouvernement, elle se démit en faveur de Jeanne de la Fin sa Nièce, & mourut dix ans après le 1. Décembre 1522. ayant toujours mené une vie fort Religieuse.

27. *Jeanne DE LA FIN*, succéda à sa Tante en 1513. Elle fit rétablir l'Eglise, bâtir un nouveau clocher, réparer l'ancien cloître, le dortoir, l'infirmerie, & plusieurs autres bâtimens. Elle fit aussi revenir plusieurs Biens aliénés, & acquit de nouvelles terres. Ce fut elle qui introduisit à Port-Royal l'usage de la Coule au lieu du Manteau qu'on y portoit auparavant, comme on l'a remar-



qué ci-dessus. Elle mourut le 17. Mai 1558. & avoit été Abbessé quarante-quatre ans & quelques mois.

28. *Catherine DE LA VALLÉE*, qui lui succéda, le fut un peu plus de dix-sept ans. Elle signa son Abbaye en 1575. à Jeanne de Boulehan & se retira à Collinsance Monastère de l'Ordre Fontevraud, où elle mourut le 17. Février 1602.

29. *Jeanne DE BOULHAN* prit possession le 1. mois de Décembre 1575. & gouverna Port-Royal pendant vingt-sept ans & sept mois, étant morte le 4. Juillet 1602. En 1599. l'Abbé de Clugny l'avoit engagée à prendre pour Coadjutrice Jacqueline-Marie-Angelique Arnauld, qui n'avoit que sept ans.

30. *Jacqueline-Marie-Angelique ARNAULD* prit possession le 5. Juillet 1602. L'Abbaye de Port-Royal étoit alors dans un triste état, soit par rapport au temporel, soit par rapport au spirituel. M. Arnauld, Père de la jeune Abbessé, travailla de tout son pouvoir à rétablir le temporel. Dieu mit au cœur de sa fille en 1609. de faire la même chose pour le spirituel. On sait qu'elle fit la réforme dans son Monastère à l'âge de dix-huit ans, & qu'elle contribua même à l'établir dans plusieurs autres. C'est à la même famille des Arnaulds que l'Abbaye de Port-Royal eut redevu sa célébrité & cette grande réputation qu'elle s'est acquise dans le siècle dernier.

MADAME Arnauld ayant acheté à Paris l'Hôtel de Clugny, au bout du Fauxbourg S. Jacques, Mère Marie-Angelique, sa fille, y transporta toutes ses Religieuses en 1625. & 1626. & ce lieu ayant pris le nom de Port-Royal\*, on appella l'ancien Port-Royal des Champs. Celui-ci fut quelques années comme une solitude affreuse, n'ayant qu'un Chape'ain pour desservir l'Eglise, & ne retant le nom de Paroisse.

F

\* Voyez Tome I. pages 201. & 202. les Lettres patentes du Roy Louis XIII. & de sa Sainteté Mère.

1627. la Mère Marie - Angelique crut devoir faire ſon Monaftere à la juridiction de l'Orléans & le ſoumettre à Monſieur l'Archevêque de Paris. Ayant obtenu du Roi en 1628. que ſon Abbaye ſeroit élective & triennale, l'année ſuivante ſa démiſſion entre les mains de la Communauté; & la Sœur Catherine - Agnès de S. Paul, qui avoit été faite ſa Coadjutrice en 1627. ſe démit auſſi.

*Marie - Geneviève de S. Auguſtin* LE TARDIF fut élue le 3. Juillet 1630. & continuée pour le ſecond triennal le 10. Septembre 1633. Elle mourut le 28. Mars 1646. \*

VI.  
Suite des  
Abbeſſes  
depuis la  
Reforme de  
ſes élec-  
tions trien-  
nales.

*Catherine - Agnès de S. Paul* ARNAULD fut élue le 19. Septembre 1636. & continuée en 1639. fut encore élue quelques années après, comme on le verra.]

*Jacqueline - Marie - Angelique* ARNAULD fut élue le 3. Octobre 1642. Elle fut continuée pour le ſecond triennal en 1645. pour un troiſième en 1648. & pour un quatrième en 1651. Pendant ſon gouvernement elle vit cent Religieuſes dans ſon Monaftere, dont les Biens augmentèrent conſidérablement par les donations de différentes perſonnes illuſtres par leur naiſſance & par leur piété. En 1648. elle remit une partie de ſes Religieuſes à Port - Royal des Champs, où les Solitaires, qui étoient retirés, avoient fait de grandes réparations, ſur - tout M. d'Andilly, ſon Frère. Les Monafteres, de la Ville & des Champs, ne ſont qu'un, étant gouvernés par la même Abbeſſe, comme il fut réglé par la permiſſion que Monſieur l'Archevêque de Paris accorda en 1648.

Voici cette permiſſion qui auroit dû trouver ſa place dans les Mémoires précédens à la fin du précédent volume.

„ JEAN

ſur la première Relation du Tome ſecond.

„ JEAN FRANÇOIS DE GONDI, par la  
 „ ce de Dieu & du S. Siège Apostolique pré  
 „ Archevêque de Paris, à tous ceux qui ces  
 „ sentes Lettres verront, salut en Notre Seign  
 „ Savoir faisons que sur ce qu'il nous a été  
 „ montré pas nos chères Filles l'Abbesse & R  
 „ gieuses du Monastère & Abbaye de Port-Ro  
 „ savoir qu'ayant été transférées en cette Ville  
 „ Fauxbourg de Paris à raison du mauvais état  
 „ étoit leur ancien Monastère où elles souffro  
 „ de grandes infirmités, la dite Maison étant  
 „ tenant plus habitable, par les dépenses q  
 „ y a faites à sécher des marais, défricher  
 „ jardins & élever des terres, ce qui fait esp  
 „ qu'elle sera plus saine qu'elle n'étoit aupara  
 „ les dites Abbesse & Religieuses auroient dé  
 „ se voyant chargées d'un grand nombre de Fil  
 „ qu'il nous plût leur permettre d'en envoyer  
 „ partie au dit Monastère dont elles sont sort  
 „ pour y servir Dieu & soulager le Monastère  
 „ Paris, tant pour la diminution du monde,  
 „ pour le soin que les dites Religieuses, qui  
 „ roient envoyées, prendroient du temporel d  
 „ dit Monastère, étant sur les lieux où est la plu  
 „ grande partie de leurs revenus : Nous, ayant  
 „ égard à la dite remontrance & supplication d  
 „ nos dites Lilles, leur avons permis & permis  
 „ tons d'envoyer au dit lieu de Port-Royal de  
 „ Champs tel nombre de Religieuses de leur Com  
 „ munauté qu'il sera jugé à propos selon leur be  
 „ soin & l'état présent du Monastère, pour y vi  
 „ vre en clôture régulière & très-exacte, sous la  
 „ conduite d'une Religieuse qui sera commise à ce  
 „ effet par notre chère fille l'Abbesse du dit Port  
 „ Royal; à la charge & condition que les dites Re  
 „ ligieuses, qui seront envoyées, demeureront per  
 „ pétuellement sous notre juridiction ordinaire &  
 „ dépendance absolue de notre autorité, & sou  
 „ la conduite & direction de la dite Abbesse, tou  
 „ „ ainsi

nsi que si elles étoient en même clôture, sans  
ire corps ni Communauté séparée, ni pouvoir  
donner aucune chose que ce qui sera nécessaire  
pour la conduite journalière de la discipline  
monastique, & que la dite Religieuse commise  
ra toutefois & quantes revocable & destituable  
par la dite Abbessse de Port-Royal, selon que la  
dite Abbessse en use envers la Prieure & les au-  
tres Officières du Monastère de Paris, & les  
Religieuses seront envoyées & changées ainsi  
qu'elle avisera & jugera à propos, à condition  
néanmoins qu'elles ne pourront passer d'un Mo-  
nastère à l'autre sans notre obéissance spéciale ou  
de notre Grand-Vicaire, comme il est accou-  
tumé pour sortir de la clôture; auxquelles Reli-  
gieuses sera par la dite Abbessse, pour leur sub-  
sistance, administré au dit lieu de Port-Royal  
les Champs les nécessités de la vie, avec l'en-  
retien & besoins accoutumés, par l'ordre seul  
de la dite Abbessse, tout de même qu'en cette  
ville; & sans que la dite Religieuse, qui sera  
commise pour gouverner les autres, se puisse  
mêler de l'administration du temporel du  
dit lieu, sinon autant qu'il lui sera commandé  
par la dite Abbessse, ni vaquer à autre chose  
qu'à la conduite spirituelle des dites Religieuses  
qui seront envoyées, & sous les ordres & obéis-  
sance perpétuelle de leur dite Abbessse & Supé-  
rieure, le tout par forme d'hospice & de lieu  
de décharge seulement, tant qu'il pourra être u-  
tile & commode au dit Monastère de Port-Royal.  
A cette fin nous avons ordonné que notre Grand-  
vicaire se transportera au dit Monastère & sur le  
dit lieu, pour y pourvoir de notre autorité en  
exécution de notre présente permission, & don-  
ner tous les ordres nécessaires à l'effet que des-  
sus, & à ce que la discipline régulière & la dé-  
votion convenable soient en cette action bien &  
sagement observées. Donné à Paris sous le sceau

### *Remarques sur les premiers tems*

de la Chambre, ce 22. Juillet 1647. J. FRANÇOIS  
P. Archevêque de Paris, & plus bas  
[in.]

, AIN T le dernier triennal de la Mère Ma-  
celique, M. le Duc de Luines & M. de  
firent relever de sept piés l'Eglise de Port-  
des Champs, qui étoit fort humide, & firent  
nouveau Dortoirs qui avoient soixante  
cellules. La Mère Marie-Angelique mourut  
le 6. Août 1661.

34. *Marie des Anges* SUIREAU, ancienne Ab-  
besse de Maubuisson, fut élue après elle Abbess  
de Port-Royal, le 26. Novembre 1654. & elle  
continué le 1. Décembre 1657. Elle mourut  
10. Décembre 1658.

35. *Catherine-Agnès de S. Paul* ARNAULD fut  
élue de nouveau pour un troisième triennal le 1.  
Décembre 1658. Elle mourut le 19. Février 1675.

36. *Magdeleine de Sainte Agnès* DE LIGNI  
élue le 12. Décembre 1661. Elle resta Abbess  
sans nouvelle élection jusqu'en 1669. parce qu  
pendant tout ce tems de troubles, la Communauté  
fut privée de voix active & passive. Elle mourut  
le 11. Mai 1675.\*

Ces troubles donnèrent occasion en 1665. à la  
séparation irrégulière de Port-Royal de Paris, où  
il resta une douzaine de Religieuses, d'avec Port-  
Royal des Champs, où l'on en mit près de quatre-  
vingts, du nombre desquelles étoient l'Abbess &  
les autres Officières. Cette séparation fut consom-  
mée en 1668 & 1669, par l'érection de la Maison  
de Paris en une Abbaye à nomination Royale †,  
celle des Champs restant élective.

A I N.

\* Voyez la Relation de sa Vie dans le Tome second, pag. 45.

† Voyez son Histoire dans la XIV. Pièce du Recueil in 12. imprimé  
à Utrecht en 1730. On y apprend que ce Monastère a eu cinq Ab-  
besses depuis sa séparation, jusqu'à Madame de Montpensier. Elle est  
morte en 1741 & Madame de Montespan, qui lui a succédé, n'a pas  
gouverné Port-Royal de Paris une année, ayant eu en 1742. une  
autre Abbaye d'où elle a bientôt passé à Fontevraud.

INSI les Abbesses suivantes n'ont gouverné l'ancienne Abbaye de Port-Royal.

. *Henriette Marie de Sainte Magdeleine* DU GIS D'ANGENNES fut élue le 23. Juillet. & continuée en 1672. & 1675. [On la ver-ue de nouveau après la suivante.]\*

. *Angelique de Saint Jean* ARNAULD D'AN- LY fut élue le 3. Août 1678. & continuée en . Elle n'acheva pas son second triennal, étant e le 29. Janvier 1684.

. *Henriette Marie de Sainte Magdeleine* DU GIS D'ANGENNES fut élue de nouveau, un quatrième triennal, le 2. Février 1684. & inuée pour un cinquième en 1687. Elle mou- le 3. Juin 1691.

. *Agnès de Sainte Thècle* RACINE fut élue le évrier 1690. & continuée en 1693. & 1696. mourut le 12. Mai 1700. †

. *Elizabeth de Sainte Anne* BOULARD DE NVILLIERS fut élue le 5. Février 1699. & inuée en 1702. & 1705. Mais elle n'acheva son troisième triennal, étant morte le 20. Avril 6. §

LE fut la dernière & la XLI. Abbessé, ou LXXVIII. si on ne compte point celles qui le nt à plusieurs reprises depuis les élections, sa- la 33. la 35. & la 39.

DEPUIS sa mort, les Religieuses de Port- al des Champs ne purent jamais obtenir la nission de procéder à une nouvelle élection; e gouvernement de la Maison resta entre les is de la Mère Prieure, *Louise de Sainte Anasta-* DU MESNIL DE COURTIAUX, jusqu'à la ersion de toutes les Religieuses, qui se fit le Octobre 1709. & qui fut suivie en 1710. & 1711.

oyez sa Vie, Tome second p. 107.

oyez sa Relation, Tome second p. 147.

oyez sa Vie, Tome second p. 326.

1 *marques sur les premiers tomes, &c.*

la démolition des bâtimens du Mon  
de l'Eglise de Port-Royal des Champs  
que de l'exhumation des corps.

## T A B L E

### Des Matières contenues dans ce Volume.

**R**elation de la vie & des vertus de la Sœur Luce-Ma  
deleine de Sainte Elizabeth BOCHART de  
CHAMPIGNI, dite dans le monde Madame de  
CHAZE; laquelle fit Profession à Port-Royal  
1659. Par la Mère Angelique de S. Jean Ar  
NALD. Pag. 1

**R**elation de la vie & des vertus de la Sœur Françoise  
Magdeleine de Sainte Julie BAUDRAND, qui en  
1659. fit Profession à Port-Royal & en fut Prieure  
pendant six ans. Par la Mère Louise de Sainte An  
nastasia de MESNIL, dernière Supérieure de ce  
te Maison. 63

**R**elation de la vie & de la vertu de la Sœur Marie  
Magdeleine de Sainte Marthe CHARON, Religieuse  
Conventuelle de Port-Royal, qui fit Profession en 1659.  
Par la Mère Angelique de S. Jean ARNALD 70

**R**elation de la vie & des vertus de la Sœur Magdeleine  
de Sainte Catherine BAIQUET, qui fit Profes  
sion à Port-Royal en 1659 & en a été plusieurs  
années Supérieure. 85

**R**elation de la vie de la Sœur Lucie de Sainte Fare de  
LA BONNETTE, qui fit l'Profession à Port-Royal  
en 1659. Par M. de SAINTE-MARTHE.  
164 de Confesseurs. 118

Re-

on de la vertu & de la mort de la Sœur Jeanne-  
rie de Sainte Perpétue HURLLOT, veuve de  
BAZIN, qui étant Novice à Port-Royal en  
1611. fut obligée d'en sortir, & n'y fit Profession  
après la Paix. Par la Mère Angelique de S.  
Jean ARNAULD. Pag. 121

on de la vie & des vertus de Mademoiselle DE  
ENFLANS, qui fut empêchée par la mort d'ex-  
primer le désir qu'elle avoit d'être Religieuse à Port-  
Royal. Par la Mère Marie de Sainte Magdeleine  
FARGIS. 124

on de la vie & de la vertu de Mademoiselle  
ELBOEUF, qui reçut l'habit de Novice au lit-  
de la mort. Par la Mère Marie de l'Incarnation  
CONTE. 182

on de la conduite de la Mère Marie-Angelique  
à l'égard de la Sœur Antoinette de Sainte Foi LE  
DIEU, & de la bénédiction que Dieu y a donnée.  
Par la Mère Angelique de S. Jean ARNAULD, 190

on de la vie, des vertus & de la mort de la  
Sœur Marguerite de Sainte Delphine D'ANGEN-  
S, Postulante. Par la Mère Angelique de S.  
Jean ARNAULD. 209

on touchant la Sœur Magdeleine de Sainte Ger-  
trude BAUDRAND, l'une des Novices qui furent  
obligées de sortir de Port-Royal en 1661. Par la  
Mère Angelique de S. Jean ARNAULD. 266

CE'S VERBAL du 27. Août 1664. contenant  
la Relation de ce qui s'est passé le 26. dans l'enlève-  
ment violent & scandaleux, par voie de fait &  
sans aucune Sentence, des Mères de Port-Royal &  
autres Religieuses, au nombre de douze, & dans  
l'arrestation de six Religieuses d'un autre Institut, a-  
vec un Acte de protestation & d'appel de ce procédé. 271

ière Relation de la Sœur Angelique de S. Alexis  
HECAUCOURT DE CHARMONT, conte-  
nant les choses principales qui se sont passées à son  
égard



# T A B L E.

- Depuis le 26. Août 1664. jusqu'au 3. Juillet  
qu'elle fut transportée au Monastère de Paris  
des Champs, faite par elle-même. Pag. 20  
Relation de ce qui s'est passé entre Monsieur  
d'Arden & la Sœur Angelique de S. Alexis  
CAUCOURT DE CHARMONT, faite par  
elle-même. 23  
Son de la Sœur Angelique de S. Alexis, en  
signature du Formulaire. 25  
de M. \* \* \*, prêché à la Profession de  
de Sainte Anastasie, le Dimanche de la Quin-  
zième de l'an 1675. 27  
Lettre de la Mère Angelique de Saint Jean sur la  
mort de Madame l'Abbesse de Nidoiseau, Sœur de  
Mademoiselle de Vertu & très-attachée à Port-  
Royal, morte le 8. Janvier 1684. 41  
Remarques sur l'histoire des premiers tems de Port-  
Royal, & sur la suite des Abbeses qui ont gouver-  
né ce Monastère depuis sa fondation jusqu'à sa desol-  
ation. 43

## Fautes à corriger.

Page	Lignes		Lisez
161	26	recueillement	un tel recueillement
162.	15.	motifs	nuisens
161.	12	j'ai	j'avois
162.	35.	inattendu	inattendu
160	4.	par cœur	en l'air
161	24	étrangement	fort bien
160.	15.	veulent	voulois
161.	21	ce ne sont	ce sont ce pas
162	2.	à quoi	ou
162.	24.	chaire	chaîse
162.	28.	cette là de	cette









